

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

HISTOIRE

DE

LA GUERRE DE TRENTE-ANS,

PAR SCHILLER,

ET

DE LA PAIX DE WESTPHALIE,

PAR M. C. L. DE WOLTMANN;

OUVRAGES TRADUITS DE L'ALLEMAND,

ET ACCOMPAGNÉS DE NOTES.

PAR M. A. MAILHER DE CHASSAT,

AVOCAT A LA COUR ROYALE DE PARIS.

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ LE NORMANT, LIBRAIRE,

RUE DE SEINE, N° 8, P. S. G.

MDCCCXX.



AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR

LA Guerre de Trente-Ans, de Schiller, est un ouvrage généralement estimé; il l'est même en Allemagne, où l'on n'accorde guère son estime qu'aux ouvrages savans : or, celui de Schiller ne porte point ce caractère. Il est entièrement dépourvu de citations; on y voit rarement deux autorités, rapprochées pour l'éclaircissement d'un fait. La mort de Gustave-Adolphe même, sujet sur lequel se sont exercés tant d'érudits, ne lui paroît pas digne d'un examen approfondi. Il parle des soupçons terribles qui planent sur le duc de Saxe-Lauenbourg, rapporte succinctement les raisons probables pour et contre, et se hâte de dire « qu'un roi qui s'exposoit comme un simple soldat, a pu trouver la mort comme lui. »

Cette absence de tout appareil scientifique a cependant donné lieu à quelques reproches. « Les savans allemands, dit M^{me} de Staël, reprochent à Schiller de n'avoir pas fondé son Histoire de la Guerre de Trente-Ans; sur une érudition assez étendue. » Quelques uns lui trouvent trop de philosophie; d'autres

l'accusent d'être superficiel. Enfin, on regarde assez généralement la seconde partie de son Histoire comme indigne de la première; tous ces reproches sont plus ou moins fondés; cependant aucun d'eux n'a affoibli jusqu'ici l'estime dont jouit cet ouvrage : quelle en peut être la cause? je crois la voir dans l'exactitude des récits, dans la manière vive et brillante dont il a retracé les événemens. J'ai rapproché son Histoire de celle du P. Bougeant, et j'ai trouvé les faits, qu'ils racontent l'un et l'autre, presque entièrement conformes; cependant, comme Schiller avoit pris plus particulièrement pour guide le comte de Khevenhuller (*Annales Ferdinandæ*), que Bougeant n'a pas connu; il a été à portée de nous donner plus de détails sur la conjuration de Wallenstein, sur les résolutions secrètes de la cour de Vienne, etc. etc. Quant au style de Schiller, il est incontestablement supérieur à celui de tous les auteurs qui ont écrit sur la Guerre de Trente-Ans. La publication de son livre fit époque en Allemagne; Wieland n'hésita pas à placer son compatriote à côté de Robertson; quelque imposant que soit ce suffrage, qu'il nous soit permis d'examiner le vrai mérite de la Guerre de Trente-Ans.

Schiller débute par une espèce de disserta-

tion philosophique sur les effets de la réforme : elle est écrite avec énergie et profondeur ; mais, quelque résolution qu'il ait prise d'être impartial, on voit aisément pencher la balance vers les principes de Luther ; il reprend ensuite le fil de l'Histoire avec fermeté, et ne s'arrête que pour tracer d'une main vigoureuse quelques portraits, qu'il embellit des couleurs de la poésie. Ceux de Mansfeld, de Gustave-Adolphe, de Wallenstein, de Pappenheim, etc. sont dignes des plus grands historiens. Le récit du siège et de la prise de Magdebourg glace l'âme d'effroi, en même temps qu'il l'attendrit sur les calamités de la guerre. Ceux des batailles de Leipzig, de Lutzen, de la défense de Nuremberg, sont remplis du plus vif intérêt ; ce sont des tableaux animés, qui nous rendent témoins des grands événemens qu'il décrit ; en un mot l'Histoire de Schiller est empreinte du charme que son imagination savoit répandre sur toutes ses productions ; mais ne nous dissimulons pas ses défauts : quelque philosophique et élevée que soit sa manière, elle n'est pas exempte de passions ; emporté par la fougue de son talent, il paroît plus occupé à nous peindre des caractères héroïques, qu'à nous dévoiler les ressorts secrets de la politique, et à nous montrer les grands résultats de l'his-

toire. On croit trop souvent , en lisant son livre , lire un poëme épique ; Gustave-Adolphe est en quelque sorte son Achille : il entoure ce caractère du plus noble comme du plus touchant intérêt. Wallenstein , sa conjuration et sa catastrophe sont peints avec un talent admirable. Mais les motifs qui déterminent la cour de France à intervenir dans les débats des peuples d'Allemagne , sont à peine indiqués ; il nous dit bien que Richelieu est appelé à exécuter les profonds desseins de Henri IV ; mais il nous fait peu connoître les moyens qu'il emploie , encore moins les développemens qu'il leur donne ; enfin la dernière partie de son ouvrage n'est guère qu'un exposé rapide des événemens militaires qui ont eu lieu en Allemagne. Sans doute le charme de son talent n'abandonne jamais ses récits ; mais on voit son cadre se rétrécir à mesure qu'il approche du terme ; cependant , après la bataille de Nordlingen , la guerre , loin de cesser , ne fait qu'agrandir son théâtre. La France développe des forces immenses ; elle attaque la maison d'Autriche de toutes parts , et aucun des anciens alliés ne se retire encore de la lutte ; d'ailleurs , dès ce moment , la politique paroît devoir à elle seule occuper toute l'histoire. Les événemens militaires ne se présentent plus qu'en

seconde ligne , et comme pour déterminer les résolutions chancelantes des souverains.

Que conclure de ces observations ? que l'ouvrage de Schiller , sans cesser jamais d'être intéressant , est inégal dans ses parties , comme tout ce qui emprunte ses beautés plutôt d'une imagination vive et forte , que d'un jugement calme , profond , habile à coordonner toutes les parties d'un même plan ; j'ai senti , comme cela étoit aisé , les lacunes de cette brillante production , j'ai tâché d'y suppléer par des notes ; il est évident que je resterai au-dessous de mon entreprise ; on ne supplée pas par des notes à un défaut radical d'un grand ouvrage ; d'ailleurs , le supplément naturel doit se trouver dans l'histoire même du traité de Westphalie (par M. de Woltmann) que je publie à la suite de la Guerre de Trente-Ans ; cependant l'auteur a passé si rapidement sur les événemens et les négociations qui précédèrent l'ouverture des conférences (en 1645) , que j'ai dû réparer en quelque sorte cette omission , et ne pas laisser ignorer des faits , des plans , des résolutions , qui ont en la plus grande influence sur l'issue des négociations.

Quant à ce dernier ouvrage , il n'avoit pas encore été traduit en français : je l'ai cru digne de paroître à côté de celui de Schiller ;

il jouit d'une grande estime en Allemagne. L'auteur a travaillé d'après d'autres sources que le P. Bougeant : il a donné, sur ce traité célèbre, des détails inconnus jusqu'ici, et présenté, sous un nouveau jour, plusieurs de ceux publiés par Bougeant. Le ton élevé, la marche noble et ferme qu'il a adoptés, ne m'ont pas paru d'ailleurs sans analogie avec la manière de Schiller; il discute, avec plus de profondeur et de méthode que le P. Bougeant, les divers intérêts des Etats d'Allemagne et de l'empereur, soit sous les rapports de la religion, soit sous les rapports politiques et civils; mais aussi l'auteur français a traité d'une manière incomparablement supérieure tout ce qui tend à faire connoître les ressorts cachés de la conduite des souverains. Il a surtout débrouillé avec un admirable talent les artifices et les intrigues sans nombre, qui prolongèrent des négociations, déjà si compliquées par elles-mêmes, et ce mérite fera toujours de l'ouvrage du P. Bougeant l'un des plus précieux monumens de notre diplomatie. J'y ai trouvé d'abondantes ressources, j'ai essayé de les mettre au jour en quelque sorte, et de ramener à un certain nombre de résultats généraux une foule de détails instructifs, que l'on chercheroit vainement dans l'auteur alle-

mand. Je serois heureux de penser que mes efforts n'ont pas été complètement inutiles.

Ma traduction de la Guerre de Trente-Ans ne ressemblera pas, je crois, à celle de M. de C....., peut-être sera-ce son plus grand défaut. La sienne est remarquable par une extrême exactitude ; je n'y ai pas découvert, je ne dirai pas un contre-sens, mais un seul mot que l'auteur n'ait senti ; malgré ce mérite incontestable, j'ai cru pouvoir suivre une autre route. Le principal motif qui m'a déterminé est peut-être cette exactitude même, dont M. de C..... paroît s'être fait une loi, non que j'aie cherché à être infidèle ou même à imiter : j'ai traduit ; mais, docile au précepte d'Horace :

Nec verbum verbo curabis reddere, fidus

Interpres.

je me suis livré tout entier à la pensée plutôt qu'à l'expression de Schiller. La traduction littérale a, ce me semble, l'inconvénient grave d'altérer le génie de la langue dans laquelle on écrit ; cet inconvénient se fait encore plus sentir lorsque le génie des deux langues est opposé, et que l'une est ce que les grammairiens nomment transpositive, tandis que l'autre est analogue.

Au reste, malgré mes efforts, pour éviter

xij **AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.**

ce défaut , j'ai bien lieu de craindre de n'avoir pas toujours réussi, et surtout de ne pas racheter par d'autres mérites ceux qu'on peut remarquer dans la traduction de M. de C.....

Quant aux suppressions qu'il a faites, elles m'ont paru fondées, et je les ai adoptées; elles sont d'ailleurs en petit nombre, très-courtes, et ne nuisent en rien à l'ensemble ni à la marche de l'ouvrage.

N. B. Les trois lettres *N. d. T.* mises à la fin des notes, signifient *Note du Traducteur.*

GUERRE
DE TRENTE-ANS.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE

DU LIVRE PREMIER.

Effets généraux de la Réforme. — Révolte de Matthias. — L'empereur lui cède l'Autriche et la Hongrie. — Matthias est reconnu roi de Bohême. — Plaintes portées à la Diète. — L'électeur de Cologne Gebhardt abjure la religion catholique, et épouse Agnès de Mansfeld. — Plusieurs chanoines de Cologne se réfugient en Alsace. — Evénemens de Donawerth. — Formation de l'Union évangélique. — Ouverture de la succession de Juliers. — Formation de la Ligue catholique. — Mort de l'empereur Rodolphe; Matthias lui succède. — Ses sujets d'Autriche lui font diverses demandes. — Les Etats de l'Empire lui en adressent de pareilles. — Le comte de Thurn est dépouillé de la charge de burgrave en Bohême. — Démolition de l'église de Klostergrab. — Violences exercées contre les gouverneurs de Prague. — Révolte de la Bohême; guerre qui en est le résultat. — Ferdinand extirpe le protestantisme de la Styrie. — Révolte de la Moravie; elle est comprimée. — L'électeur palatin Frédéric V est élu empereur par les Bohémiens. — Il accepte la couronne de Bohême. — Le duc de Bavière et les princes de la Ligue embrassent la cause de Ferdinand. — L'Union arme pour Frédéric. — Paix d'Ulm. — Bataille de Prague.

GUERRE DE TRENTE-ANS.

LIVRE PREMIER.

DEPUIS le commencement de la guerre de religion en Allemagne, jusqu'à la paix de Munster, il n'est rien arrivé de grand et de remarquable en Europe où la réforme n'ait eu la principale part. Tous les événemens de cette époque s'y rattachent lorsqu'ils n'en dérivent pas directement; et tous les Etats, grands et petits, ont éprouvé plus ou moins, médiatement ou immédiatement, son influence. L'usage que la maison d'Espagne fit de son énorme puissance fut presque entièrement dirigé contre les nouvelles opinions ou contre leurs partisans. La réforme alluma en France une guerre civile qui, sous quatre règnes orageux, ébranla cette monarchie jusque dans ses fondemens, appela dans son sein les armées étrangères, et en fit pendant un demi-siècle le théâtre des plus affreux déchiremens. La réforme rendit le joug espagnol insupportable aux habitans des Pays-Bas, et donna à ces peuples le désir et le courage de

Effets généraux de la Réforme.

le briser, en même temps qu'elle leur en donna le pouvoir. Tous les projets que Philippe II conçut contre la reine Elisabeth d'Angleterre, lui furent dictés par le désir de se venger de la protection que cette reine accordoit à ses sujets protestans; il ne lui pardonna pas de s'être mise à la tête d'un parti qu'il s'efforçoit d'anéantir. Le schisme religieux qui se déclara en Allemagne eut pour résultat de longues divisions politiques, qui plongèrent, à la vérité, ce pays dans le désordre pendant plus d'un siècle, mais qui élevèrent aussi une digue permanente contre les entreprises du pouvoir absolu. Ce fut la réforme qui fit entrer pour la première fois le Danemarck et la Suède dans le système politique de l'Europe; ces deux puissances fortifièrent la ligue des Etats protestans, et elles s'y trouvèrent d'ailleurs entraînées par leur propre intérêt.

Des Etats qui auparavant soupçonnoient à peine quelques liens communs d'existence, reçurent tout à coup, par la réforme, des points de contact marqués, et se sentirent unis par des intérêts politiques inconnus jusqu'alors.

Mais si la réforme changea les rapports des citoyens entre eux, des souverains envers leurs sujets, elle changea aussi les rapports des Etats les uns envers les autres. C'est ainsi que par un cours extraordinaire d'événemens, la divi-

sion dans l'Eglise devoit resserrer les Etats d'une manière plus étroite. Les premiers effets qui signalèrent ce rapprochement général furent, à la vérité, destructeurs et terribles. Une guerre sanglante qui s'étendit du fond de la Bohême jusqu'à l'embouchure de l'Escaut, et des bords du Pô jusqu'aux côtes de la mer Baltique, porta le ravage dans les campagnes, réduisit en cendres les bourgs et les cités, moissonna une foule de guerriers, étouffa pendant un demi-siècle en Allemagne, les germes naissans de la civilisation, et ramena vers leur ancienne barbarie des mœurs qui commençoient à s'adoucir. Mais l'Europe, loin d'être opprimée, sortit libre de cette guerre terrible dans laquelle elle se reconnoît pour la première fois comme une société d'Etats unis entre eux par les liens les plus étroits; et ces nouveaux rapports, qui ne prirent naissance qu'à cette époque, furent un avantage assez considérable pour que l'ami de l'humanité doive pardonner l'effroi qui l'accompagna.

Tous ces résultats furent l'ouvrage de la religion. Elle seule rendit possible ce qui arriva. Mais il s'en falloit de beaucoup que les entreprises fussent faites pour elle, et à cause d'elle. Si l'intérêt privé, si les intérêts généraux des divers Etats ne se fussent promptement unis à elle, jamais les raisonnemens des théologiens,

ni les cris des peuples, n'eussent trouvé d'aussi favorables dispositions parmi les princes ; jamais la nouvelle doctrine n'eût rencontré des défenseurs aussi nombreux, aussi intrépides ni aussi opiniâtres. Sans doute que l'empire triomphant de la vérité, ou de ce qui fut pris pour elle, eut la plus grande part à la révolution qui se fit alors dans l'Eglise. Les anciens abus qui s'y étoient glissés, ses prétentions excessives durent nécessairement soulever des esprits déjà entraînés vers d'autres opinions, et les engager à embrasser la réforme ; l'attrait de l'indépendance, l'appât d'un immense butin sur les fondations ecclésiastiques, durent aussi exciter les souverains à un changement de religion ; mais la raison d'Etat seule put les y déterminer. Si Charles Quint, dans l'ivresse de sa fortune, n'eût porté atteinte aux libertés des Etats d'Allemagne, il est difficile de croire qu'une ligue protestante se fût armée pour faire respecter une simple liberté de croyance. Sans l'ambition des Guises, jamais les calvinistes de France n'eussent vu à leur tête un Condé, un Coligny ; et sans l'impôt du dixième et du vingtième denier, jamais le Saint-Siège n'eût perdu les Pays-Bas. Les souverains combattirent ou pour se défendre ou pour s'agrandir ; l'enthousiasme religieux leur donna des armées, et mit les trésors des peuples à leur disposition.

Le plus grand nombre de ceux qui se rangeoient sous leurs drapeaux, et qui n'étoient pas attirés par l'espoir du butin, croyoient combattre pour la vérité, tandis qu'ils répandoient leur sang pour l'intérêt particulier de leur prince. Heureusement pour les peuples, que cette fois leur intérêt se trouva lié avec celui de leurs souverains. Heureusement pour les princes que le sujet combattoit pour sa propre cause en défendant la leur. A l'époque dont nous parlons, aucun souverain en Europe ne régnoit sur ses sujets d'une manière assez absolue pour pouvoir se placer au-dessus de leurs vœux, dans l'exécution de ses projets politiques. Or, quelles difficultés n'avoit-il pas à vaincre pour faire naître cette bonne volonté, et la mettre en action? Les motifs les plus déterminans tirés de la raison d'Etat touchent peu les sujets qui ne les aperçoivent pas, ou qui s'y intéressent rarement. L'unique ressource qui reste alors au souverain habile, consiste à rattacher la raison d'Etat à quelque autre intérêt existant plus à la portée du peuple, et, si cet intérêt n'existe pas, à le créer.

Telle fut la position de la plupart des souverains qui se déclarèrent en faveur de la réforme. Par un enchaînement extraordinaire de circonstances, au moment même où l'Eglise étoit déchirée par un schisme, deux événemens poli-

tiques vinrent donner à la réforme des résultats entièrement différens de ce qu'ils auroient vraisemblablement été sans eux : l'élévation soudaine de la maison d'Autriche, qui menaça la liberté de l'Europe, et son zèle actif pour l'ancienne religion. Le premier de ces événemens éveilla l'attention des princes, l'autre arma les peuples en leur faveur.

La suppression d'une justice étrangère dans leurs Etats, la puissance souveraine dans les affaires ecclésiastiques, la faculté de retenir chez soi des deniers qui s'écouloient continuellement vers Rome, la prise considérable des fondations religieuses, étoient pour chaque souverain, autant d'avantages qui devoient les séduire tous également. Pourquoi, pourroit-on demander, ces avantages ne séduisirent-ils pas aussi les princes de la maison d'Autriche ? qui empêcha cette maison, et particulièrement la branche allemande, de céder aux vives instances de la plupart de ses sujets et de s'enrichir, à l'exemple de tant d'autres, aux dépens d'un clergé sans défense ? Si la conviction avoit peu contribué à détacher les princes protestans de l'Eglise romaine, il est difficile de croire que la conviction de son infailibilité ait eu plus de part à la pieuse persévérance de la maison d'Autriche dans cette doctrine. Mais différens motifs se réunirent pour faire de ses princes les soutiens de la papauté.

L'Espagne et l'Italie d'où cette maison tiroit une grande partie de ses forces, monroient encore pour le Saint-Siège ce dévouement aveugle qui avoit déjà distingué les Espagnols sous la domination des Goths. La moindre tendance, de la part du souverain de l'Espagne, vers les opinions détestées de Luther ou de Calvin, lui enlevoit sans retour le cœur de ses sujets espagnols ; sa séparation du pape pouvoit lui coûter sa couronne : un roi d'Espagne devoit être vrai croyant, ou descendre du trône. Ses Etats d'Italie lui faisoient éprouver de semblables contraintes ; peut-être même exigeoient-ils plus de ménagemens encore que ceux d'Espagne, parce qu'ils supportoient avec la plus grande impatience un joug étranger, et qu'ils pouvoient facilement le secouer. Ajoutons à cela qu'il avoit en Italie la France pour rivale, et le pape pour voisin ; motifs suffisans pour l'empêcher de se déclarer en faveur d'un parti, dont le but étoit l'anéantissement de l'autorité du pape, et qui le portoient au contraire à s'attacher le Saint-Père par le zèle le plus ardent pour l'ancienne religion.

Ces considérations générales, également importantes pour tous les monarques espagnols, furent encore appuyées auprès de chacun d'eux par des raisons particulières. Charles-Quint avoit en Italie un rival dangereux dans le roi

de France. Si l'empereur s'exposoit au plus léger soupçon d'hérésie, tous les peuples d'Italie se jetoient dans les bras du monarque français. D'ailleurs, la méfiance des catholiques et une querelle avec l'Eglise, présentoient un obstacle direct à l'exécution des projets qu'il poursuivroit alors avec tant d'ardeur. Lorsque Charles-Quint dut se prononcer entre les deux religions, la nouvelle n'avoit pas encore acquis une grande consistance dans son esprit, et l'espoir d'une réconciliation entre elles étoit même, à cette époque, très-probable. On vit Philippe II, son fils et son successeur, réunir à une éducation monacale une humeur sombre et despotique, qui devoit entretenir en lui une haine implacable pour toute innovation en matière de foi, et cette haine fut encore fortifiée par la circonstance que ses adversaires politiques les plus acharnés étoient aussi les ennemis de sa religion. Comme ses Etats européens disséminés au milieu de tant d'autres Etats étrangers étoient exposés de toutes parts à l'influence des nouvelles opinions, il ne pouvoit demeurer indifférent aux progrès de la réforme dans les autres Etats, et son véritable intérêt lui commandoit de se tenir étroitement uni à l'Eglise romaine, afin d'étouffer, dans leur naissance, les germes de l'hérésie. La marche naturelle des choses plaça donc ce prince à la tête du parti

catholique, et de la ligue qui se forma contre les novateurs. La conduite que tinrent Charles-Quint et Philippe II, pendant leurs règnes longs et féconds en événemens, fut prise pour règle par leurs successeurs, et plus l'hérésie étendit ses racines, plus l'Espagne resserra les liens qui l'unissoient au catholicisme.

La branche allemande de la maison d'Autriche paroissoit devoir être plus maîtresse de ses résolutions; mais si elle ne fut pas retenue par la plupart des obstacles dont nous venons de parler, elle en rencontra d'autres qui l'enchaînèrent également. Il auroit répugné de voir la couronne impériale sur la tête d'un protestant (Car comment concevoir que la couronne du saint empire romain fût portée par un hérétique!) Le désir de la conserver attacha donc naturellement au Saint-Siège les successeurs de Ferdinand I^{er}, et Ferdinand lui-même étoit sincèrement et par principe dévoué au siège de Rome. D'ailleurs, les princes autrichiens de la branche allemande n'étoient pas assez puissans par eux-mêmes pour se passer de l'appui de celle d'Espagne, et ils le perdoient nécessairement s'ils protégeoient la religion nouvelle. D'un autre côté, la dignité impériale les obligeoit à défendre le système politique de l'Allemagne, qui les plaçoit sur le trône impérial, et que le parti protestant s'efforçoit de ren-

verser. Si l'on ajoute à cela l'indifférence des protestans dans les momens critiques où se trouvèrent les empereurs et dans les dangers communs de l'empire, leurs usurpations violentes sur le temporel de l'Eglise, et leurs actes hostiles partout où ils se sentoient les plus forts, alors on comprendra comment tant de raisons, agissant à la fois, retinrent les empereurs du côté des papes, et pourquoi leur intérêt particulier dut se lier étroitement avec celui de la religion catholique. Le sort de cette religion dépendit peut-être du parti que prit alors la maison d'Autriche; ce qui fit considérer ces princes dans toute l'Europe comme les colonnes de l'Eglise romaine. Aussi partagèrent-ils toute la haine que les protestans vouoient au Saint-Siège, et peu à peu cette haine confondit le protecteur avec la chose protégée.

Mais cette maison d'Autriche, irréconciliable ennemie de la réforme, occupée de projets ambitieux qu'elle appuyoit par des forces immenses, menaçoit la liberté politique des Etats de l'Europe, et surtout des souverains d'Allemagne. Ce fut cette crainte qui arracha ces derniers à leur sécurité, et les avertit de songer à leur propre défense. Leurs ressources ordinaires n'eussent jamais suffi pour résister à des forces aussi menaçantes; ils commandèrent à leurs sujets des efforts extraordinaires, et comme

ces efforts étoient encore insuffisans, il fallut avoir recours aux Etats voisins, et former avec eux, des alliances capables de balancer un pouvoir qui les eût écrasés séparément.

Cependant les grandes raisons politiques qui pouvoient déterminer les souverains à s'opposer aux progrès de la maison d'Autriche n'existoient pas pour leurs sujets. Les avantages ou les dangers actuels sont seuls capables de mettre les peuples en action, et c'est ce qu'une sage politique ne doit jamais attendre. Quelles difficultés n'eussent donc pas éprouvées ces princes, si, heureusement pour eux, il ne se fût offert un autre motif puissant, propre à mettre leurs sujets en mouvement, et à exciter en eux un enthousiasme susceptible d'être dirigé contre le danger politique, parce qu'il se rencontroit avec lui dans le même objet? Or, ce motif étoit la haine prononcée des peuples contre une religion que protégeoit la maison d'Autriche, et l'attachement fanatique à une doctrine que cette maison s'efforçoit de détruire par le fer et par le feu. Si l'attachement à cette doctrine étoit vif, la haine contre l'ancienne religion étoit invincible. L'enthousiasme de religion redoute ce qui est encore éloigné; le fanatisme ne connoît pas de sacrifices. Ce que le danger le plus pressant de l'Etat n'eût pas obtenu de ses citoyens, le zèle religieux l'obtint

sans peine. L'intérêt de l'Etat ou celui du prince n'eût armé qu'un petit nombre d'hommes de bonne volonté; celui de la religion arma dans un instant le marchand, l'artisan, le laboureur. Pour la cause de l'Etat ou celle du prince, on eût cherché à éluder jusqu'aux plus petits impôts extraordinaires; pour celle de la religion on exposoit son sang, sa fortune, toutes ses espérances. Des sommes énormes remplissoient les trésors des princes; des armées nombreuses se mettoient en campagne, et dans la vive agitation où le danger de la religion mettoit tous les esprits, les sujets sentoient à peine les nombreux efforts qu'ils faisoient, et dont ils eussent été accablés dans une situation plus calme. La crainte de l'inquisition espagnole, d'une Saint-Barthélemy, offrit au prince d'Orange, à l'amiral de Coligny, à la reine Elisabeth d'Angleterre et aux princes protestans d'Allemagne, d'immenses ressources sur les peuples; aujourd'hui même elles nous paroissent incompréhensibles.

Mais, quelque grands que fussent ces efforts, ils auroient échoué contre une puissance supérieure même au plus formidable prince d'alors, toutes les fois qu'il se présentoit seul pour la combattre. Dans ces temps où la politique étoit encore peu perfectionnée, il n'y avoit que des circonstances fortuites et imprévues qui pussent

porter les États éloignés à se secourir mutuellement. La différence de constitution, de lois, de langage, de mœurs, de caractère national, qui partageoit les peuples en autant d'États distincts, et plaçoit entre eux une perpétuelle barrière, les rendoit insensibles aux dangers de leurs voisins. Heureux lorsque la jalousie n'excitoit pas en eux une joie secrète pour tous les maux dont ils étoient indistinctement affligés. La réforme renversa cette barrière. Un intérêt plus vif, plus puissant que l'intérêt national ou l'amour de la patrie, et qui étoit tout-à-fait indépendant des rapports civils, commença à animer le citoyen et l'État tout entier. Cet intérêt pouvoit unir plusieurs États, même très-éloignés, et cesser d'exister parmi les sujets d'une même nation. Ainsi le calviniste français avoit un point de contact avec le réformé de Genève, d'Angleterre ou d'Allemagne, qu'il n'avoit pas avec son compatriote catholique. Il cessoit dès lors, dans un point très-important, d'être citoyen d'un seul État, et de lui consacrer exclusivement son intérêt et ses soins. Son cercle s'agrandit, il commença à juger de son sort par celui des pays qui partageoient sa croyance, et à confondre sa cause avec la leur. Pour la première fois alors les souverains osèrent porter aux assemblées des États la connoissance des affaires extérieures ; pour la première fois ils

osèrent compter sur l'empressement de leurs peuples et sur de prompts secours. Ces affaires étrangères devinrent bientôt celles de la patrie. L'on tendit, avec joie, au compagnon de sa croyance, une main secourable que l'on eût refusée à un simple voisin, et encore plus à un étranger éloigné. L'habitant du Palatinat quitte alors sa patrie pour aller au secours du Français son frère, contre l'ennemi commun de leur religion. Le sujet français tire l'épée contre son pays qui le maltraite, et court verser son sang pour la liberté du Hollandais. On voit des Suisses armés contre des Suisses, des Allemands contre des Allemands, pour régler, sur les bords de la Loire ou de la Seine, la succession au trône de France. Le Danois passe l'Eider, le Suédois la Baltique; ils vont rompre les chaînes forgées pour l'Allemagne.

Il est difficile de prévoir ce que seroient devenues la réforme et la liberté germanique, si la redoutable maison d'Autriche n'eût pris parti contre elles. Mais il paroît bien démontré que rien ne s'opposa tant à son plan de monarchie universelle que la guerre opiniâtre qu'elle fit aux nouvelles opinions. Dans aucune autre circonstance, les foibles souverains de l'Allemagne n'eussent pu arracher de leurs peuples ces efforts extraordinaires qui les mirent en état de résister à la puissance autrichienne; dans

aucune autre circonstance, les Etats de l'Empire n'eussent pu se réunir contre un ennemi commun.

Jamais la puissance autrichienne ne s'étoit élevée plus haut qu'après la victoire de Muhlberg, où Charles - Quint terrassa les forces de l'Allemagne. L'alliance de Schmallden parut avoir enseveli pour jamais la liberté germanique. Elle renaquit cependant dans la personne de Maurice de Saxe, qui avoit été son plus redoutable ennemi. Tous les fruits de la victoire de Muhlberg disparurent au congrès de Passaw et à la diète d'Augsbourg; et ces grands préparatifs, qui avoient pour objet l'oppression politique et l'oppression religieuse, se terminèrent par une paix remplie de concessions.

L'Allemagne se partagea, à cette diète d'Augsbourg, en deux religions et en deux partis politiques. Alors, pour la première fois, elle se sépara, parce que, pour la première fois, cette séparation fut légale. Jusque-là les protestans n'avoient été considérés que comme des rebelles. Par la diète on convint qu'ils seroient traités comme frères, non qu'on les reconnût pour tels, mais parce qu'on y étoit contraint. La Confession d'Augsbourg put dès lors paroître à côté de la religion catholique, mais seulement comme une voisine tolérée à laquelle on accordoit provisoirement les mêmes droits qu'à l'autre. On

donna à chaque prince séculier de l'Empire le droit d'établir chez lui, comme religion dominante, celle qu'il professoit, et de refuser un libre exercice à celle qu'il rejetoit; chaque sujet eut la faculté d'abandonner le pays où sa religion se trouvoit opprimée. Enfin, pour la première fois, la religion de Luther put se glorifier d'une sanction positive; et si elle se voyoit repoussée par la Bavière et par l'Autriche, elle régnoit du moins en souveraine dans la Saxe et dans la Thuringe. Cependant cette paix donnoit aux princes seuls le droit de déterminer la religion qui seroit suivie dans leurs Etats; quant au sujet qui n'avoit pas eu de représentant à la diète, le traité ne statuoit rien à son égard. Seulement dans les Etats ecclésiastiques où la religion catholique étoit invariablement reconnue comme dominante, on accordoit aux sujets protestans (qui l'étoient antérieurement au traité) le libre exercice de leur religion. Encore cette faculté n'étoit-elle qu'une simple assurance personnelle, donnée par Ferdinand, roi des Romains, auteur de la paix; assurance contre laquelle protesta le parti catholique de l'Empire, et qui, insérée dans le traité de paix avec cette protestation, ne reçut jamais force de loi.

Au surplus, si cette division des esprits n'eût eu que de simples opinions pour objet, avec quelle indifférence ne l'eût-on pas regardée!

Mais à ces opinions se rattachioient des richesses, des dignités, des droits; et cette circonstance remplit d'entraves la séparation. De deux frères qui, jusque-là, avoient joui en commun de l'héritage de leurs aïeux, l'un abandonne le toit paternel et se voit contraint à un partage avec son frère. Le père n'avoit rien déterminé pour le cas de la séparation, parce qu'il lui eût été impossible de prévoir l'événement qui la rendroit nécessaire. Les richesses de l'Eglise étoient le fruit des fondations de leurs aïeux pendant le cours de dix siècles; ces aïeux appartenoient également au frère qui se séparoit et à celui qui restoit; or, pouvoit-on considérer le droit de succession comme limité à la maison paternelle, ou étoit-il un droit du sang? Les fondations avoient été faites à l'Eglise catholique, parce qu'alors il n'en existoit point d'autre; elles avoient été données au frère aîné, parce qu'alors il étoit le fils unique: devoit-on maintenant consacrer dans l'Eglise le droit d'aînesse, comme il existoit dans les familles nobles? De quelle valeur étoient les avantages faits à une partie, dans un temps où l'autre ne pouvoit pas encore lui être opposée? Les luthériens devoient-ils être exclus de la jouissance de ces biens que leurs aïeux avoient contribué à fonder, par la seule raison qu'à l'époque des fondations il n'existoit pas de distinction entre les luthériens

et les catholiques ? On a long-temps disputé de part et d'autre, et l'on dispute encore sur toutes ces questions , avec des argumens également spécieux. Mais il conviendrait que la difficulté d'établir ses prétentions fût la même pour tous. Les décisions du droit ne s'appliquent qu'aux cas probables , et peut-être que les fondations ecclésiastiques ne sont pas de ce nombre , surtout si l'on étend les intentions des fondateurs aux points de dogme ; car alors comment supposer qu'ils eussent conféré à perpétuité des donations à raison d'opinions variables ?

Quand le droit cesse d'être applicable, la force le remplace ; et c'est ce qui arriva. Un parti conserva ce qu'on ne pouvoit plus lui ôter, et l'autre défendit ce qui lui restoit encore. Tous les évêchés et toutes les abbayes sécularisées avant la paix demeurèrent aux protestans ; mais les catholiques formèrent la réserve expresse qu'il n'en seroit plus sécularisé à l'avenir. Tout possesseur de fondations ecclésiastiques immédiatement soumises à l'Empire , électeur , évêque ou abbé , perdoit ses bénéfices ou ses dignités , dès qu'il devenoit protestant. Il devoit à l'instant abandonner toutes ses propriétés , et le chapitre procédoit à son remplacement , de même que si son siège eût été vacant par décès. C'est à cette réserve ecclésiastique , à cette ancre sacrée qui fait dépendre toute l'existence tem-

porelle d'un prince ecclésiastique, de sa croyance religieuse, que tient encore aujourd'hui l'Eglise catholique en Allemagne. Cependant cette réserve éprouva de violentes contradictions de la part des protestans, et s'ils consentirent enfin qu'elle fût insérée dans le traité de paix, ce ne fut qu'avec la clause expresse qu'aucun des partis n'avoit entendu transiger sur ce point. Or, cette réserve pouvoit-elle être plus obligatoire pour les protestans que ne l'étoit, pour les catholiques, l'assurance donnée par Ferdinand aux protestans, dans les Etats ecclésiastiques?

La paix laissa donc subsister encore deux points non résolus; ils amenèrent la guerre terrible qu'on vit éclater bientôt après.

Si tel étoit l'état des choses, relativement à 1555
la liberté de religion et aux biens ecclésiastiques, il n'en étoit pas différemment des droits et des dignités. Le système politique de l'Allemagne étoit calculé d'après l'existence d'une seule Eglise, parce qu'il ne s'en trouvoit qu'une à l'époque où il se forma. L'Eglise s'étoit divisée depuis, la diète s'étoit divisée elle-même en deux partis religieux, et cependant le système entier de l'Empire devoit suivre exclusivement l'un de ces partis. Tous les empereurs avoient été jusqu'ici enfans de l'Eglise romaine, parce que jusqu'ici cette Eglise n'avoit eu aucune rivale en Allemagne. Mais étoit-ce ce rapport avec

1555

Rome qui constituoit l'Empereur ? n'étoit - ce pas plutôt l'Allemagne qui étoit représentée dans son empereur ? Or, la partie protestante appartenoit aussi à la totalité de l'Allemagne ; comment donc se trouvoit - elle représentée par une suite non interrompue d'empereurs catholiques ? Les Etats d'Allemagne se jugent eux-mêmes dans la cour suprême de l'Empire , parce que ce sont eux qui nomment aux fonctions de juges dans ce tribunal. L'esprit de son institution étoit donc qu'ils se jugeassent eux-mêmes , et que tous jouissent du bienfait d'une égale justice ; or, comment ce but pouvoit-il être atteint , si les deux religions ne siégeoient également à ce tribunal ? Ce fut un hasard si , à l'époque de son établissement, une religion seule régnoit dans l'Empire. Le but essentiel de son institution étoit qu'un Etat ne pût pas être légalement opprimé par l'autre ; cet objet étoit manqué , si l'un des partis religieux se trouvoit en possession exclusive de juger l'autre. Or, le but principal doit-il être sacrifié , lorsqu'un accessoire éprouve un changement ? Enfin les protestans obtinrent , non sans peine , pour leur religion , le droit de séance dans la chambre impériale ; mais ils n'eurent jamais un nombre entièrement égal de voix ; et la couronne impériale n'a jamais été placée sur la tête d'un protestant.

Cependant, quoi qu'on puisse dire de l'égalité

que la paix d'Augsbourg établit entre les deux Eglises d'Allemagne, il est incontestable que l'Eglise catholique sortit triomphante de cette lutte. Tout ce que la luthérienne put obtenir, ce fut la tolérance. Toutes les concessions que fit l'Eglise catholique, furent des sacrifices faits à la nécessité et non à la justice. Ce ne fut pas une paix conclue entre deux puissances égales qui se respectent, mais un traité entre le souverain et un sujet rebelle qu'il n'a pu vaincre. C'est de ce principe que paroissent avoir découlé et que découlent encore aujourd'hui toutes les procédures suivies par l'Eglise catholique contre la protestante. C'étoit toujours un crime d'embrasser la religion protestante, puisque cet acte étoit puni de la perte terrible prononcée par la réserve ecclésiastique, contre tout prince qui désertoit la Foi catholique. Aussi, dans les temps postérieurs, l'Eglise romaine aima mieux s'exposer à tout perdre par la violence, que d'accorder de bon gré et volontairement le moindre avantage; car on avoit toujours l'espoir de recouvrer une chose volée, et ce n'étoit jamais qu'une perte accidentelle; mais une prétention avouée, des droits reconnus en faveur des protestans, c'étoit ébranler jusque dans ses fondemens l'Eglise catholique. Ce principe ne fut pas même perdu de vue lors de la paix de religion. Ce qu'on y accorda aux évangeliques le fut

toujours d'une manière conditionnelle. Le traité portoit expressément que tout ce qui s'y trouveroit réglé n'auroit de force que jusqu'au prochain concile général, dont l'objet seroit de réunir les deux Eglises; que la paix de religion auroit définitivement toute sa force, dans le cas seulement où cette dernière tentative échoueroit. Quelque peu d'espérance qu'on eût de voir s'effectuer cette réunion, quelque peu sincère même que fût peut-être la volonté des catholiques de l'opérer, on n'en avoit pas moins restreint, par cette condition, les effets de la paix.

Ainsi donc cette paix de religion, qui devoit étouffer pour jamais le feu de la guerre civile, ne fut au fond qu'un moyen temporaire, un ouvrage de la nécessité et de la force. Ce ne fut pas une paix dictée par les lois de la justice, et l'on ne vit pas en elle le fruit d'idées saines sur la religion et sur la liberté de religion. Les catholiques ne pouvoient pas consentir à faire une pareille paix; et si l'on veut être de bonne foi, on conviendra que les protestans en étoient peu dignes alors. Bien loin de faire preuve, envers les catholiques, d'une équité sévère, ils opprimoient les calvinistes toutes les fois que cela se trouvoit en leur pouvoir. Il est vrai que ceux-ci ne méritoient pas une tolérance qu'eux-mêmes étoient loin d'exercer envers les autres. Les temps n'étoient donc pas assez mûrs pour une

paix de cette nature, et trop de ténèbres obscurcissoient encore les esprits. Comment un parti pouvoit-il exiger de l'autre ce qu'il étoit incapable lui-même d'accorder? Chaque parti religieux fut redevable de ce qu'il conserva ou gagna par la paix d'Augsbourg, aux rapports accidentels de puissance dans lesquels il se trouvoit avec son adversaire, lors de cette paix. Ce qui avoit été acquis par la force dut être défendu par la force; il fallut donc que ces rapports continuassent d'exister, ou que la paix perdît ses effets. Les limites entre les deux Eglises avoient été posées le glaive à la main; ce fut par le glaive qu'il fallut les faire respecter, ou malheur au parti qui le premier mettroit bas les armes. Avenir incertain, effrayant pour le repos de l'Allemagne, et qui déjà, du sein même de la paix, commençoit à le menacer (1).

1555

Un calme momentané parut alors régner dans l'Empire; le lien d'une union passagère sembla devoir réunir de nouveau ses divers membres, et le sentiment du salut commun les animer encore. Mais les effets de la séparation avoient été trop profonds, et l'ancienne harmonie ne

1556

(1) En 1556, un an après la paix d'Augsbourg, Charles-Quint céda à Philippe II, son fils, les couronnes d'Espagne et d'Amérique. En 1558, il abdiqua l'empire en faveur de Ferdinand I^{er}, son frère, et mourut la même année. (N. d. T.)

pouvoit plus se rétablir. Avec quelque précision que le traité eût déterminé les droits respectifs des partis, il laissoit cependant le champ libre aux interprétations contraires. Il venoit de mettre un terme à la fureur des combattans ; il venoit d'apaiser le feu de la discorde, mais il ne l'avoit pas entièrement éteint : il laissoit subsister de part et d'autre des prétentions qu'on n'avoit pas satisfaites. Les catholiques croyoient avoir trop perdu, les évangeliques trop peu gagné ; et les deux partis se servoient de ce prétexte pour interpréter selon leurs vues particulières un traité qu'ils n'osoient pas attaquer encore.

La prise des biens ecclésiastiques, ce motif puissant qui avoit porté tant de princes à embrasser la doctrine de Luther, subsistoit après la conclusion de la paix comme auparavant ; et ceux des bénéfices médiats qui n'étoient pas encore entre leurs mains, y passèrent bientôt. Toute la basse Allemagne fut sécularisée en peu de temps ; et s'il n'en fut pas de même de la haute, cela tint à la vive résistance qu'opposèrent les catholiques, qui, dans cette partie, se trouvèrent en majorité. Chaque parti étoit oppresseur ou opprimé, selon qu'il étoit plus puissant ou plus foible ; les princes catholiques surtout, qui étoient plus que les autres membres de l'Empire dépourvus de moyens de défense, se virent continuellement inquiétés par l'insatiable ambi-

tion de leurs voisins protestans. Celui qui n'étoit pas assez puissant pour repousser la force par la force recouroit à la justice ; et les plaintes en spoliation contre les princes protestans arrivèrent en foule à la chambre impériale, qui paroissoit assez disposée à condamner les accusés, mais qui n'étoit pas suffisamment appuyée pour faire exécuter ses sentences. La paix, qui accordoit aux princes la liberté entière de religion, avoit aussi pourvu, en quelque sorte, aux intérêts du sujet, en lui réservant le droit d'abandonner impunément le pays où sa religion se trouveroit opprimée. Mais quel secours pouvoit lui offrir la lettre du traité, contre les violences d'un maître qui le haïssoit, contre les vexations inouïes dont il l'accabloit pour entraver son émigration, les pièges adroits dans lesquels l'artifice uni à la force pouvoit embarrasser sa conscience ? Le sujet catholique d'un prince protestant se plaignoit hautement de la violation du traité de paix ; le sujet protestant se récrioit plus vivement encore contre les persécutions qu'il éprouvoit de la part de ses supérieurs catholiques. L'animosité des théologiens, leur fureur pour la controverse, empoisonnoient encore des circonstances insignifiantes par elles-mêmes, et enflammoient toutes les têtes.

L'union des protestans auroit cependant suffi pour entretenir les deux partis dans une égale

1556

incertitude, et prolonger ainsi la paix ; mais, pour compléter le désordre général, cette union même disparut bientôt. Les doctrines que Zvingle et Calvin avoient répandues, l'un à Zurich, l'autre à Genève, commencèrent à se propager en Allemagne, et vinrent partager les protestans de telle sorte qu'ils ne se reconnurent bientôt plus entre eux qu'à leur haine commune contre la papauté. Les protestans de cette époque ne ressembloient plus aux protestans qui, cinquante ans auparavant, avoient fait la Confession d'Augsbourg(1), et c'est dans cette même Confession qu'il faut chercher les causes du changement qui survint. Cet acte avoit donné des bornes précises à la religion protestante, avant que l'esprit de recherche eût reconnu et approuvé ces bornes ; et les protestans perdirent ainsi, sans le savoir, une partie de ce qu'ils auroient gagné par leur séparation du pape. Les mêmes plaintes à former contre la hiérarchie et les abus de l'Eglise romaine, une égale improbation donnée à ses dogmes, étoient des points suffisans de réunion pour tous les protestans ; mais les calvinistes cherchèrent ces points de réunion dans un nouveau système positif de croyance ; ils voulurent placer dans

(1) La Confession d'Augsbourg est de 1530, même année que celle où fut conclue la Ligue de Schmalkalden. (N. d. T.)

ce système ; le caractère distinctif, la prééminence, l'essence de leur église ; et ce fut à lui qu'ils rapportèrent le traité qu'ils conclurent avec les catholiques. Ils n'entrèrent dans la paix de religion que comme simples partisans de la Confession d'Augsbourg, tandis que les membres seuls de la Confession devoient jouir des bienfaits de cette paix. Ainsi, quels que fussent les événemens, la position des membres de la Confession étoit également critique ; en se soumettant aveuglément aux dogmes reconnus par la Confession, on posoit une barrière permanente à l'esprit de recherche ; mais, d'un autre côté, on perdoit le point de réunion si l'on se divisoit sur le formulaire établi. Malheureusement, ces deux hypothèses se réalisèrent, et entraînèrent après elles les suites les plus funestes ; l'un des partis demeura inébranlablement attaché à la première Confession, et les calvinistes s'en éloignèrent pour se renfermer aussi dans une doctrine nouvelle.

Les protestans ne pouvoient pas fournir à leur ennemi commun de prétexte plus spécieux que leur propre désunion ; ils ne pouvoient pas mettre sous ses yeux de spectacle plus ravissant que l'acharnement avec lequel ils se poursuivoient entre eux. Qui pouvoit dès lors faire un crime aux catholiques de trouver ridicule la hardiesse avec laquelle ces réformateurs se pro-

clamoient les apôtres de la seule vraie religion? Qui pouvoit les blâmer d'employer contre l'un des partis les armes que lui fournissoit l'autre, et de rester, au milieu de ces opinions contradictoires, inviolablement attachés à leur croyance, qui d'ailleurs étoit soutenue par une antiquité respectable, et par une majorité de suffrages plus respectable encore? Mais cette division jeta les protestans dans un embarras beaucoup plus grave : la paix de religion concernoit uniquement les membres de la Confession d'Augsbourg, et les catholiques les pressaient de déclarer s'ils admettoient dans leur communion les réformés. Les évangéliques ne pouvoient les admettre sans charger leur conscience, et ils ne pouvoient les exclure sans se faire un ennemi dangereux d'un intéressant ami. C'est ainsi qu'une déplorable division ouvrit la porte aux intrigues des jésuites, qui semèrent bientôt la méfiance entre les deux partis, et renversèrent l'ensemble de leurs mesures. Arrêtés par la crainte des catholiques et par celle des adversaires qu'ils trouvoient dans leur propre secte, les protestans négligèrent l'occasion, à jamais perdue pour eux, d'obtenir pour leur Eglise un droit absolument égal à celui de l'Eglise romaine. Ils eussent échappé à tous ces embarras; la défection des réformés eût été sans aucun préjudice pour la cause com-

mune, si l'on se fût borné à voir le point de réunion dans l'éloignement pour la papauté, et non dans la Confession d'Augsbourg ou dans tout autre plan de concorde.

Mais, quelque divisé que l'on fût d'ailleurs, on sentoit unanimement qu'une sûreté dont on étoit redevable à la seule égalité des forces, ne pouvoit être maintenue que par cette égalité. Les réformes continuelles d'un parti, les efforts contraires de l'autre, entretenoient la vigilance des deux côtés, et le texte du traité de paix demeuroit la source de disputes éternelles. A les entendre, chaque pas que faisoit le parti contraire avoit pour but l'infraction du traité, et celui qu'on se permettoit soi-même ne tenoit qu'à le maintenir. Cependant, tous les mouvemens des catholiques n'avoient pas un but hostile, comme on le leur reprochoit; plusieurs de leurs mesures furent dictées par le sentiment de leur propre défense; les protestans leur avoient fait connoître, d'une manière non équivoque, ce qui leur étoit réservé dans le cas où ils succumbéroient. L'avidité qu'ils montroient pour les biens ecclésiastiques ne faisoit espérer aux catholiques aucun ménagement. Leur haine ne promettoit ni générosité, ni tolérance.

Mais, d'un autre côté, on ne pouvoit faire un crime aux protestans de ce qu'ils ne se li-

1556

vroient pas sans réserve à la bonne foi des catholiques. On s'étoit permis , contre leurs frères, les traitemens les plus barbares en Espagne, en France et dans les Pays-Bas. Des princes même ne rougissoient pas de se faire délier par le pape des sermens les plus solennels , en s'appuyant du principe abominable, qu'on ne doit observer ni foi, ni religion envers un hérétique. Aussi n'y eut-il désormais ni protestation, ni serment, quelque redoutable qu'il fût, prononcé par un catholique , qui pût rassurer un protestant. Or, comment la paix de religion auroit-elle produit cet effet, elle que les jésuites représentoient dans toute l'Allemagne comme une convention provisoire qui même avoit été solennellement rejetée à Rome?

Cependant le concile général auquel se référoit cette paix , s'étoit tenu dans la ville de Trente ; mais , ainsi qu'on l'avoit prévu , sans avoir opéré la réunion des deux religions , sans avoir fait le moindre pas vers ce but, les protestans n'y avoient pas même envoyé de députés. Ils furent solennellement condamnés par l'Eglise que ce concile prétendit représenter. Un traité profane obtenu par la force des armes, et qui s'appuyoit sur une base que la conclusion du concile sembloit détruire , pouvoit-il dès lors leur présenter une garantie suffisante contre l'anathème de l'Eglise ? Les apparences du droit ne man-

quoient donc plus aux catholiques, s'ils se sentoient d'ailleurs assez forts pour enfreindre la paix de religion. Dès ce moment les protestans ne furent plus protégés que par le respect qu'inspiroit leur puissance.

Beaucoup d'autres causes vinrent encore augmenter leur méfiance. L'Espagne dont s'appuyoient les catholiques d'Allemagne, faisoit alors aux habitans des Pays-Bas une guerre violente qui attiroit les principales forces espagnoles sur les frontières d'Allemagne. Avec quelle promptitude ces forces ne pouvoient-elles pas être dirigées vers l'empire, si un coup décisif les y rendoit nécessaires? L'Allemagne étoit à cette époque une espèce de dépôt militaire pour toutes les puissances de l'Europe. La guerre de religion y avoit formé une foule de soldats que la paix laissoit sans pain. Il étoit en outre facile à tant de princes indépendans les uns des autres, de mettre sur pied des armées qu'ils envoyoient ensuite, soit par cupidité, soit par esprit de parti, à la solde des puissances étrangères. C'est avec des troupes allemandes que Philippe II faisoit la guerre aux Pays-Bas, et c'est avec elles que ceux-ci se défendoient. Chaque levée d'hommes en Allemagne éveilleoit toujours la terreur de l'un ou de l'autre parti religieux. Elle pouvoit avoir son oppression pour but. Un ambassadeur qui voyageoit, un

1556 légat extraordinaire du pape, une conférence entre des princes, tout événement, en un mot, qu'on n'étoit pas dans l'habitude de voir, sembloit préparé pour la ruine de l'un ou de l'autre parti. Ainsi vécut l'Allemagne pendant près d'un demi-siècle ; toujours prête à tirer l'épée, le moindre bruit y répandoit l'alarme.

1558-1564 Ferdinand I^{er}, roi de Hongrie, et son excellent fils Maximilien II, tenoient les rênes de l'empire dans ces temps difficiles. C'étoit avec la plus noble franchise et la plus héroïque patience, que Ferdinand avoit amené les esprits à la paix d'Augsbourg, et qu'il avoit depuis employé d'inutiles soins au concile de Trente pour opérer la réunion des deux églises. Abandonné par son-neveu, Philippe d'Espagne, pressé par les armes victorieuses des Turcs dans la Transylvanie et dans la Hongrie, comment ce prince auroit-il songé à violer la paix de religion et à détruire ainsi son propre ouvrage, fruit de ses nobles efforts ? Les frais immenses de la guerre qu'il faisoit continuellement aux Turcs ne pouvoient d'ailleurs être payés par les impôts modérés qu'il levoit sur ses Etats héréditaires ; il avoit besoin des ressources de l'empire ; et si l'empire divisé formoit encore un corps politique, c'étoit uniquement à la paix de religion qu'on le devoit. La pénurie de son trésor lui rendoit les protestans et les catholiques également néces-

saires, et lui imposoit l'obligation de traiter les ¹⁵⁵⁸⁻¹⁶⁶⁴ deux partis avec une égale justice : entreprise vraiment prodigieuse au milieu de tant de prétentions contraires. Aussi s'en fallut-il de beaucoup que les suites répondissent à ses vœux ; et sa condescendance envers les protestans ne fit que réserver à ses petits-fils une guerre qui n'affligea pas, du moins, son œil mourant.

Son fils, Maximilien, ne fut guère plus heureux que lui ; peut-être ne lui manqua-t-il que des temps moins difficiles, et une plus longue vie pour élever la nouvelle religion sur le trône impérial. La nécessité avoit prescrit au père la condescendance envers les protestans ; la nécessité et la justice dictèrent au fils la même conduite. Le petit-fils expia cruellement le tort de n'avoir pas imité leur exemple.

Maximilien laissa en mourant six enfans ¹⁵⁷⁶ mâles ; mais ce fut l'aîné, l'archiduc Rodolphe, qui hérita de ses Etats, et qui monta sur le trône impérial. Ses autres frères n'eurent que de foibles apanages. Quelques pays annexés restèrent à une branche collatérale continuée dans la personne de Charles de Styrie, leur oncle ; mais ils furent réunis sous Ferdinand II, son fils, au reste de la succession. Ainsi, à l'exception de ces pays, toutes les forces de la maison d'Autriche se trouvoient en ce moment dans les mêmes mains ; malheureusement elles étoient foibles.

1576

Rodolphe II étoit né avec des vertus qui lui auroient mérité l'amour des hommes dans une condition privée. Il avoit le caractère doux, et aimoit la paix ; il cultivoit les sciences, surtout l'astronomie, l'histoire naturelle, la chimie et les antiquités ; mais la passion avec laquelle il s'y livra, le détourna des soins du gouvernement dans un temps où les affaires réclamoient toute son attention, et l'entraîna dans de folles dépenses lorsque l'épuisement de son trésor lui prescrivait la plus rigide économie. Son goût pour l'astronomie l'égara dans des rêveries astrologiques auxquelles un esprit, mélancolique et timide comme le sien, se livre toujours trop facilement. Cette disposition naturelle, jointe aux principes qu'il avoit reçus en Espagne où il avoit passé son enfance, le rendirent accessible aux conseils des jésuites et aux inspirations de la cour d'Espagne, qui finit par le dominer sans réserve. Entraîné par des goûts si peu dignes du rang élevé qu'il occupoit, effrayé par les plus ridicules prédictions, il se déroboit à ses sujets, à l'exemple des rois d'Espagne, pour se cacher dans son laboratoire ou dans ses écuries, tandis que l'affreuse discorde rompoit de toute part les foibles liens qui tenoient encore uni le corps germanique, et que le feu de la révolte s'élevoit jusqu'aux marches du trône. L'approche de sa personne étoit interdite à tout

le monde, sans exception. Les affaires les plus pressantes restoient en souffrance. La perspective de la riche succession d'Espagne disparut, parce qu'il hésita toujours à donner sa main à l'infante Isabelle. Enfin, la plus effrayante anarchie menaçoit l'empire, parce qu'on ne pouvoit le déterminer à élire un roi des Romains, quoiqu'il ne laissât lui-même aucun héritier. Les Etats d'Autriche refusèrent de lui obéir; la Hongrie et la Transylvanie se détachèrent de sa domination, et la Bohême ne tarda pas à suivre cet exemple. C'est ainsi que la postérité du redoutable Charles-Quint étoit à la veille de voir une partie de ses Etats tomber entre les mains des Turcs, l'autre entre celles des protestans, et de se voir elle-même succomber sans retour sous le poids d'une ligue formidable, que formoit contre elle un puissant monarque de l'Europe. On vit alors arriver en Allemagne ce qui y étoit toujours arrivé lorsque le trône s'étoit trouvé vacant, ou que l'empereur avoit manqué des qualités nécessaires pour régner; les Etats maltraités ou abandonnés par le chef suprême de l'empire, cherchèrent en eux-mêmes leur propre salut, et suppléèrent par des alliances à l'autorité qu'ils ne trouvoient plus dans l'empereur. L'Allemagne se partagea en deux unions armées l'une contre l'autre. Rodolphe, adversaire abhorré de l'une, et protec-

1576

teur impuissant de l'autre , flottoit entre les deux, également incapable de détruire la première et de diriger la seconde. Qu'auroit pu attendre, en effet, l'empire, d'un prince qui n'étoit pas même en état de défendre ses Etats contre ses propres sujets? Pour prévenir la ruine complète de la maison d'Autriche , sa propre famille se déclare contre lui, et une faction puissante se jette dans les bras de son frère. Chassé de tous ses Etats héréditaires, il ne lui reste plus à perdre que le trône impérial, et heureusement que la mort l'enlève encore assez à temps pour lui épargner cette dernière honte (1).

Ce fut le mauvais génie de l'Allemagne qui lui donna Rodolphe pour empereur à cette époque difficile , où une politique adroite et un bras puissant pouvoient seuls conserver la paix à l'empire. Dans des temps plus calmes , les divers Etats d'Allemagne se fussent aidés entre eux, et la nullité de Rodolphe fût restée ensevelie, comme celle de tant d'autres princes , dans une mystique obscurité. Le besoin pressant alors des qualités qui lui manquoient mit au jour toute son incapacité. La situation de l'Allemagne exigeoit un empereur qui, par ses propres ressources, pût donner du poids à ses

(1) Il mourut en 1612.

résolutions , et les Etats héréditaires de Rodolphe , quelque considérables qu'ils fussent , étoient dans la position la plus embarrassante pour lui.

Les princes de la maison d'Autriche étoient , à la vérité , catholiques , et en outre , défenseurs du Saint-Siège ; mais il s'en falloit de beaucoup que leurs Etats fussent catholiques comme eux. Les nouvelles opinions avoient pénétré dans ces contrées ; et , favorisées par les embarras de Ferdinand et la bonté de Maximilien , elles s'y étoient répandues avec une étonnante rapidité. Les pays autrichiens retraçoient en petit ce que l'Allemagne offroit en grand. La plupart des barons et des chevaliers étoient évangéliques , et , dans les villes , les protestans avoient une prépondérance marquée. Dès qu'ils eurent réussi à introduire quelques - uns d'entre eux dans les Etats , on vit toutes les places , tous les collèges successivement occupés par des protestans , et les catholiques en furent généralement exclus. Les voix de quelques prélats étoient trop foibles contre le grand nombre de barons , de chevaliers et de députés des villes qui composoient la diète ; et devenus eux-mêmes l'objet de railleries grossières , et d'un mépris insultant de la part des autres membres , ils en furent bientôt complètement chassés. C'est ainsi que la diète autrichienne devint insensiblement

1576

protestante, et que la réforme marcha rapidement vers une existence reconnue. Comme le souverain dépendoit des Etats du pays qui lui accordoient ou refusoient les impôts, ils profitèrent du besoin pressant d'argent où se trouvèrent Ferdinand et son fils, pour arracher successivement à ces deux princes toutes les libertés de religion. Maximilien finit par accorder aux barons et aux chevaliers le libre exercice de leur culte, mais seulement sur leur propre territoire et dans leurs châteaux. Le zèle ardent et inconsidéré des prédicateurs évangéliques franchit bientôt cette sage limite. Au mépris des défenses les plus expresses, plusieurs d'entre eux prêchèrent publiquement dans les villes de province, même à Vienne; et l'on vit le peuple accourir en foule pour entendre ce nouvel Evangile, qui étoit surtout assaisonné d'injures atroces et de personnalités violentes. Ainsi le fanatisme trouvoit toujours de nouveaux alimens, et la haine violente qui animoit les deux églises puisoit dans un zèle impur et grossier une nouvelle énergie.

De tous les Etats héréditaires de la maison d'Autriche, la Hongrie et la Transylvanie étoient les moins sûrs et les plus difficiles à conserver. L'impossibilité de les défendre contre une puissance aussi voisine et aussi redoutable que la Turquie, avoit déjà engagé Ferdinand à conclure

le traité humiliant par lequel il reconnoissoit, moyennant un tribut annuel, la suzeraineté de la Porte sur la Transylvanie : aveu honteux de sa foiblesse, encouragement bien dangereux donné à une noblesse turbulente pour l'exciter à la révolte lorsqu'elle croiroit avoir à se plaindre de son maître. La Hongrie ne s'étoit pas soumise, sans condition, à la maison d'Autriche ; elle s'étoit réservé le droit d'élire librement son souverain, et elle réclamoit impérieusement tous les autres droits inséparables de cette liberté. Le voisinage de la Turquie, la facilité qu'ils avoient de changer impunément de maîtres, fortifioient encore plus les magnats dans leurs insolentes prétentions. Mécontents du gouvernement autrichien, ils se jetoient dans les bras des Ottomans. Peu satisfaits de ceux-ci, ils revenoient sous la domination autrichienne. Leurs passages rapides et fréquens d'une domination à l'autre avoient communiqué cette mobilité à leurs sentimens ; et, de même que leur pays flotloit incertain entre la souveraineté allemande et la domination turque, de même leurs esprits flottoient entre la révolte et la soumission. Plus ces deux pays se sentoient humiliés de n'être plus que de simples provinces d'une monarchie étrangère, plus ils redoubloient d'efforts pour se choisir un maître au milieu d'eux. Il n'étoit donc pas difficile à un gentil-

1576

homme entreprenant d'obtenir leur hommage.

Le pacha turc le plus voisin offroit avec empressement le sceptre et la couronne à un rebelle contre l'Autriche, et l'Autriche n'étoit pas moins empressée de garantir à un autre la possession des provinces qu'il avoit enlevées à la Porte; heureuse de conserver par là une ombre de souveraineté, et d'avoir acquis un rempart contre les Turcs. C'est ainsi que plusieurs de ces magnats, tels que *Bathori*, *Boschkai*, *Ragocki*, *Bethlem*, etc. etc. devinrent successivement rois tributaires de la Transylvanie et de la Hongrie; et ils n'employèrent pour se maintenir d'autre politique que celle d'entretenir des liaisons avec l'ennemi pour se rendre plus redoutables à leurs maîtres.

Ferdinand, Maximilien et Rodolphe, tous trois souverains de la Transylvanie et de la Hongrie, épuisèrent les ressources de leurs autres Etats pour défendre ceux-ci contre les invasions des Turcs et les soulèvements de l'intérieur. A des guerres désastreuses dans ces pays, succédoient de courtes suspensions d'armes qui ne l'étoient guère moins. La désolation étendoit ses ravages sur toute la contrée, et le sujet maltraité se plaignoit également de l'ennemi et du protecteur. La réforme avoit aussi pénétré dans ces provinces; aidée par les libertés du pays, et à la faveur du tumulte, elle y avoit fait de sen-

sibles progrès. On dirigea contre elle des attaques imprudentes, et l'esprit de faction, uni au fanatisme religieux, n'en devint que plus redoutable. La noblesse de la Transylvanie et de la Hongrie, conduite par Boschkai, rebelle audacieux, leva l'étendard de la révolte. Les chefs de ces mouvemens en Hongrie menacèrent bientôt de faire cause commune avec les protestans mécontents de l'Autriche, de la Moravie et de la Bohême, et d'entraîner tous ces pays vers une insurrection générale. Dès lors la perte de la papauté y devenoit inévitable.

Cependant les archiducs d'Autriche, frères de l'empereur, entrevoyoient depuis long-temps, avec un secret effroi, la chute prochaine de leur maison. Ce dernier événement les amena à une résolution. L'archiduc Matthias, second fils de Maximilien, gouverneur de la Hongrie, et héritier présomptif de Rodolphe, se présenta comme le soutien de la maison chancelante de Habsbourg. Ce prince, jeune encore, séduit par une fausse gloire, et oubliant les intérêts de sa maison, s'étoit laissé entraîner par les sollicitations de quelques rebelles des Pays-Bas, qui le pressoient de venir défendre la liberté de leur patrie contre son propre parent, Philippe II. Matthias, croyant reconnoître dans l'appel d'une faction le cri de la nation, parut aussitôt dans les Pays-Bas; mais les suites ne répondirent ni aux espé-

1576 rances des Brabançons, ni à sa propre attente, et il sortit sans gloire de cette entreprise conçue sans réflexion : sa seconde apparition sur la scène politique lui fit beaucoup plus d'honneur.

Révolte de
Matthias en
1608.

Après avoir renouvelé à différentes reprises, et toujours sans effet, ses représentations à l'empereur, il invita ses frères et ses neveux à se rendre à Presbourg, où ils délibérèrent ensemble sur le danger croissant de leur maison. Tous ses frères lui conférèrent d'un commun accord, comme au plus âgé, la défense de leur héritage, que l'aveuglement de leur frère aîné compromettoit chaque jour ; ils remirent entre ses mains leurs droits et leur autorité, et l'investirent de pleins-pouvoirs pour agir, selon ses vues, dans l'intérêt commun de leur maison. Matthias entama aussitôt des négociations avec la Porte et les rebelles de Hongrie ; et il eut l'adresse de conclure un traité de paix avec les Turcs et une convention avec les rebelles, par lesquels il confirmoit à la maison d'Autriche la portion de la Hongrie qui étoit restée fidèle, et lui conservoit ses droits sur les provinces perdues. Mais Rodolphe, aussi jaloux des prérogatives de sa puissance qu'il étoit peu empressé à les défendre, refusa de ratifier cette paix, qu'il regardoit comme une entreprise coupable sur son pouvoir. Il accusa l'archiduc d'être d'intelli-

gence avec l'ennemi, et de nourrir de perfides projets sur la couronne de Hongrie.

L'empressement de Matthias, dans ces circonstances, n'étoit rien moins que désintéressé; mais la conduite de l'empereur accéléra l'exécution de ses desseins secrets. Assuré des dispositions de la Hongrie, à laquelle il venoit de donner la paix; également assuré du dévouement de la noblesse, tant par ses négociations que par les droits qu'il avoit à sa reconnaissance; comptant, en outre, sur un parti nombreux en Autriche, Matthias marcha ouvertement à l'exécution de ses projets, et prit les armes contre l'empereur. Les protestans d'Autriche et de Moravie, disposés depuis long-temps à la révolte, entraînés en ce moment par la promesse que leur fit l'archiduc de leur garantir la liberté de religion, prirent hautement son parti, et opérèrent avec les rebelles de Hongrie la réunion que l'on redoutoit depuis si long-temps. Une conjuration formidable se forma tout à coup contre l'empereur; celui-ci chercha trop tard les moyens de réparer ses fautes. Il fit de vains efforts pour détruire cette ligue terrible; tout étoit en armes : la Hongrie, l'Autriche, la Moravie, avoient reconnu Matthias, qui marchoit déjà vers la Bohême pour aller attaquer l'empereur jusque dans son palais, et détruire d'un seul coup le nerf de sa puissance.

1688

Le royaume de Bohême n'étoit pas pour l'Autriche une possession plus paisible que la Hongrie : toute la différence consistoit en ce que des motifs politiques entretenoient la discorde en Hongrie, tandis qu'en Bohême c'étoit des motifs religieux. En Bohême avoient éclaté, un siècle avant Luther, les premiers feux des guerres de religion; et ce fut en Bohême que l'on vit, un siècle après lui, s'allumer la guerre de Trente-Ans. La secte à laquelle Jean Huss avoit donné naissance s'étoit maintenue depuis cette époque en Bohême; elle s'accordoit avec l'Eglise romaine, quant à la liturgie et au dogme; elle ne s'en éloignoit que sur l'article de la communion, que les sectaires de Huss recevoient sous les deux espèces (1). Ce privilège leur avoit été confirmé par le concile de Bâle, dans une convention appelée les *pactes bohémiens*; et quoique, par la suite, les papes le leur eussent contesté, ils ne continuèrent pas moins d'en jouir sous la protection des lois. Comme l'usage du calice étoit l'unique signe

(1) Les hussites n'étoient pas originairement utraquistes. Un curé de Prague, nommé Jacobel, prêcha le premier la communion sous les deux espèces. Jean Huss et ses disciples adoptèrent ensuite cette doctrine. Les divers points sur lesquels cet hérésiarque s'éloignoit de la communion romaine, sont détaillés dans Pluquet, *Diction. des Hérésies*, au mot *Jean Huss*. (N. d. T.)

caractéristique de cette secte, on les désigna sous le nom d'*Utraquistes* (qui communie sous les deux espèces); et ils se voyoient désignés ainsi avec plaisir, parce que cette dénomination rappeloit leur privilège chéri. Cependant elle cachoit une autre secte beaucoup plus rigide, qu'on appeloit la secte des frères bohémiens et moraves. Celle-ci s'éloignoit de l'Eglise dominante sur des points beaucoup plus importants, et se rapprochoit singulièrement des protestans d'Allemagne. Les réformes, survenues en Allemagne et en Suisse, se répandirent rapidement parmi tous ces sectaires, qui surent couvrir du nom d'*Utraquistes* les nouveaux principes qu'ils venoient d'adopter, et se garantir par là de la persécution.

Au fond, ils n'avoient rien de commun avec les anciens *utraquistes* que le nom. Leur croyance étoit celle des protestans. Pleins de confiance dans le nombre de leurs partisans, et encouragés par la tolérance de l'empereur, ils hasardèrent, sous son règne, de mettre au jour leurs vrais sentimens : ils publièrent, à l'exemple des Allemands, une confession particulière, dans laquelle les luthériens et les réformés reconnurent également leurs opinions. Ils voulurent aussi que cette nouvelle confession jouît des mêmes privilèges dont avoit joui l'ancienne Eglise *utraquiste*; mais les Etats catholiques s'opposèrent

1608 à cette tentative, et ils durent se contenter de la simple assurance verbale que leur en donna l'empereur.

Tant que Maximilien vécut, ils jouirent, en effet, d'une entière tolérance, même depuis leur dernière constitution ; mais il en fut autrement sous son successeur. Un édit impérial interdit bientôt la liberté de religion aux prétendus frères bohémiens. Ces frères n'étoient distingués en rien des autres utraquistes ; la prohibition s'étendoit donc à tous les membres de la confession de Bohême. Ils s'élevèrent tous à la diète contre cet édit, mais sans pouvoir le renverser. L'empereur et les Etats catholiques s'appuyoient des anciens pactes et des droits de Bohême, où l'on ne trouvoit assurément rien de favorable à une religion qui n'avoit pas encore pour elle l'assentiment des peuples. Mais quel changement s'étoit opéré depuis cette époque ! Ce qui n'étoit alors qu'une secte insignifiante étoit devenu la religion dominante. N'étoit-ce pas une pure chicane que de prétendre régler le sort d'une religion nouvelle par d'anciens traités ? Les protestans de Bohême en appelèrent à la garantie verbale que leur avoit donnée Maximilien ; ils réclamèrent la même liberté de religion dont jouissoient les Allemands, auxquels ils vouloient être assimilés en tous points : ce fut vainement ; leur demande fut rejetée.

Tel étoit l'état des choses en Bohême lorsque Matthias, déjà maître de la Hongrie, de l'Autriche et de la Moravie, se montra tout à coup devant Kollin, pour soulever les Etats de Bohême contre l'empereur. L'embarras de Rodolphe devint extrême. Abandonné de ses autres pays héréditaires, il avoit mis toutes ses espérances dans les Etats de Bohême ; mais il étoit aisé de prévoir qu'ils abuseroient de sa position pour obtenir de lui toutes leurs demandes. Enfin ; après tant d'années, il se montra publiquement à la diète de Prague ; et, pour prouver au peuple qu'il existoit encore, on fut obligé d'ouvrir les croisées de la galerie par où il passa. Ce qu'il avoit redouté se réalisa. Les Etats, qui sentoient toute leur force, ne voulurent écouter aucune proposition, qu'on ne leur eût préalablement confirmé leurs privilèges, et donné l'assurance d'une entière liberté de religion. Il devenoit désormais inutile de recourir aux anciens subterfuges ; le sort de l'empereur étoit entre leurs mains, et il fallut obéir à la nécessité. Cependant, tout en accordant les diverses demandes qu'on lui fit, il se réserva de statuer à la prochaine diète sur celles relatives à la religion.

Dès ce moment, les Bohémiens prirent les armes pour sa défense, et une guerre sanglante paroissoit inévitable entre les deux frères ; mais Rodolphe, qui ne redoutoit rien tant que cette

1608

L'empereur
lui cède l'Autriche
et la Hongrie.

dépendance servile des Etats, n'attendit pas qu'ils eussent commencé les hostilités ; et il se hâta de traiter avec son frère. Par un acte formel de renonciation, il lui abandonna l'Autriche et la Hongrie, qu'il n'étoit plus en son pouvoir de lui ôter, et le reconnut pour son successeur sur le trône de Bohême.

L'empereur n'étoit sorti à ce prix d'un premier embarras, que pour retomber bientôt après dans un second. Les affaires de religion en Bohême avoient été renvoyées à la prochaine diète : cette diète eut lieu en 1609. Les députés demandèrent le libre exercice du culte religieux, comme sous le précédent empereur, un consistoire particulier, l'installation de l'académie de Prague, et la permission de se choisir parmi eux des défenseurs ou protecteurs de leur liberté. L'empereur, dont le parti catholique avoit enchaîné toutes les résolutions, s'en tint à sa première réponse. Quelque menaçant que fût le langage des Etats, et quoiqu'ils réitérassent à plusieurs reprises leurs demandes, Rodolphe n'en persista pas moins dans sa première déclaration de ne rien accorder au-delà des anciens traités. La diète se sépara sans avoir rien fait, et les Etats, irrités contre l'empereur, convoquèrent, de leur propre autorité, une assemblée à Prague, pour y prendre d'eux-mêmes les mesures qu'exigeoient les circonstances.

Ils parurent à Prague en grand nombre. Ils ouvrirent leurs délibérations, malgré les défenses de l'empereur, et presque sous ses yeux. La condescendance qu'il commença à montrer leur fit voir combien ils étoient redoutés, et augmenta leur audace ; mais il demeura inébranlable sur l'article essentiel. Ils exécutèrent alors leurs menaces ; ils résolurent de proclamer partout le libre exercice de leur religion, et d'abandonner l'empereur en proie à tous ses besoins, jusqu'à ce qu'il eût approuvé cette mesure. Ils allèrent plus loin, et se donnèrent des défenseurs que l'empereur leur refusoit. Dix membres de chacun des trois ordres furent nommés. On résolut de former au plus tôt une force militaire à la tête de laquelle fut mis le comte de Thurn, principal auteur du soulèvement, en qualité de général-major. Ces mesures sérieuses engagèrent l'empereur à céder. Les Espagnols eux-mêmes le lui conseillèrent. Craignant de voir ces Etats furieux se jeter enfin dans les bras du roi de Hongrie, il signa la fameuse lettre de majesté (en 1609), acte par lequel la révolte des Bohémiens se trouva constamment justifiée sous les successeurs de Rodolphe.

La confession de Bohême, que les Etats avoient proposée à la sanction de Maximilien, reçut par cette lettre des droits absolument égaux à ceux de l'Eglise catholique. On accorda aux utra-

1608

quistes, nom que les protestans de Bohême continuèrent à porter, l'université de Prague et un consistoire particulier, indépendant du siège archiépiscopal de Prague. Toutes les églises qu'ils possédoient dans les villes, les villages et les châteaux, à l'époque de la publication de cette lettre, devoient leur rester. Et, si les barons et les chevaliers désiroient faire bâtir de nouvelles églises, cette faculté ne pouvoit leur être interdite. C'est de ce dernier article de la lettre de majesté qu'est née la funeste querelle qui embrasa bientôt toute l'Europe.

La lettre de majesté faisoit des protestans de Bohême une espèce de république. Les Etats avoient appris à connoître la force qu'ils avoient acquise par leur fermeté, l'union et l'ensemble de leurs mesures. Il ne restoit guère plus à l'empereur qu'une ombre de puissance souveraine, et la création des prétendus défenseurs de la liberté étoit encore un dangereux encouragement donné à l'esprit de révolte.

L'exemple de la Bohême et le succès de sa tentative furent un signal pour les autres Etats héréditaires de l'Autriche; tous à l'instant se disposèrent à obtenir, par de semblables moyens, les mêmes privilèges. L'esprit de liberté se propagea dans toutes les provinces; et, comme c'étoit surtout la division des princes de la maison d'Autriche qui avoit servi la cause des protestans,

le parti de la cour se hâta d'amener à une réconciliation l'empereur et le roi de Hongrie.

1608

Mais la réconciliation ne pouvoit plus être sincère ; la blessure étoit trop profonde pour qu'on pût espérer le pardon, et Rodolphe continua à nourrir dans son cœur une haine implacable contre Matthias. Il pensoit, avec douleur et indignation, que le sceptre de Bohême finiroit par tomber entre des mains aussi abhorrées, et l'avenir ne lui offroit rien de plus consolant, dans le cas où Matthias mourroit sans héritier ; car alors Ferdinand, archiduc de Gratz, devenu chef de la Famille, étoit appelé à le remplacer, et il le détestoit à l'égal de Matthias. Il résolut de les exclure l'un et l'autre du trône de Bohême, et de faire passer cette succession sur la tête du frère de Ferdinand, l'archiduc Léopold, évêque de Passaw, celui de tous ses agnats qu'il chérissoit le plus, et qui, par ses soins pour lui, s'étoit rendu le plus digne de cette préférence. Les idées des Bohémiens sur leur droit de libre élection au trône, et leur inclination pour la personne de Léopold, sembloient favoriser ce projet, dans lequel Rodolphe avoit plus consulté sa partialité et sa vengeance que l'intérêt de sa maison. Cependant Rodolphe avoit besoin d'une force militaire pour l'exécuter. Il parvint à rassembler quelques troupes dans l'évêché de Passaw. La destination de ce corps étoit inconnue ;

1608

mais le défaut de paye lui fit faire inopinément, et à l'insu de l'empereur, une incursion en Bohême. Cette incursion et les désordres qui s'ensuivirent soulevèrent tout le royaume contre Rodolphe. Il s'efforça en vain de persuader aux Etats de Bohême que ce mouvement avoit eu lieu sans son ordre et à son insu; on ne le crut pas : inutilement encore essayait-il de mettre un terme aux actes violens et arbitraires de ses soldats; ils ne l'écoutèrent pas. Les défenseurs de la liberté, persuadés qu'il avoit le dessein d'anéantir la lettre de majesté, armèrent toute la Bohême protestante, et Matthias fut appelé dans le pays. Après l'expulsion de ses troupes, l'empereur se trouva seul à Prague, dépourvu de secours, gardé comme prisonnier dans son propre château, et privé de tous ses conseillers, qu'on venoit d'éloigner de sa personne. Cependant Matthias fit son entrée à Prague au milieu des transports de l'allégresse publique, et bientôt après Rodolphe eut la foiblesse de le reconnoître roi de Bohême (en 1611). Tel fut le châtimement que le sort réservait à ce prince; il fut contraint de céder, même de son vivant, son trône à un ennemi qu'il n'auroit jamais consenti à reconnoître pour son successeur après sa mort. Pour comble d'humiliation, on l'obligea à délier de leur serment, par un acte formel de renonciation signé de sa main, ses sujets de Bohême, de Silésie

Matthias est
reconnu roi
de Bohême.

et de Lorraine. Il fit cet acte le désespoir dans l'âme. Tout le monde l'abandonna, même ceux qu'il croyoit s'être le plus étroitement attachés. Lorsqu'il eut signé l'acte de renonciation, il jeta son chapeau par terre, et déchira avec les dents la plume qui venoit de lui rendre ce triste et humiliant office (1).

Pendant que Rodolphe perdoit successivement ses Etats héréditaires, il ne défendoit pas avec plus de succès la dignité impériale. Chacun des partis religieux qui divisoient l'Allemagne continuoit de faire ses efforts pour s'agrandir et se fortifier aux dépens de l'autre, ou pour se mettre à l'abri de ses attaques. La foible main qui tenoit le sceptre impérial, livrant les protestans et les catholiques à toute l'ardeur de leur haine, les excita à s'observer de plus près, et redoubla leur méfiance réciproque. Il suffisoit que l'empereur se laissât diriger par les jésuites et par les conseils de la cour d'Espagne, pour que les protestans conçussent les plus vives craintes, et trouvassent des prétextes aux hostilités. Le zèle inconsidéré des jésuites, qui répandoient des doutes, soit en chaire, soit dans des écrits, sur la validité de la paix de religion, ajouta encore à leur méfiance, et fit soupçonner des

(1) L'auteur, dans son *Coup d'œil général*, rapporte quelques événemens postérieurs à 1608; mais les suivans rentrent sous cette date. (N. d. T.)

1608

intentions coupables dans les moindres démarches des catholiques. Tous les actes de l'empereur, tendant à restreindre la religion évangélique dans ses Etats héréditaires, excitoient l'attention de l'Allemagne protestante; et cet intérêt puissant que les évangéliques d'Autriche trouvoient ou croyoient trouver dans les autres protestans d'Allemagne, redoubloit leur audace, et contribua singulièrement aux progrès de Matthias. L'Allemagne crut n'être redevable de la longue paix de religion dont elle jouissoit, qu'aux embarras de l'empereur dans ses Etats héréditaires, et, pour cette raison, elle ne mit aucun empressement à l'en retirer.

Plaintes portées à la diète.

Presque toutes les affaires portées à la diète demeurèrent sans solution, soit par la négligence de l'empereur, soit par la faute des Etats protestans, qui s'étoient fait une loi de ne pourvoir en rien aux besoins généraux de l'Empire, jusqu'à ce qu'on eût satisfait à leurs plaintes. Ces plaintes avoient surtout pour objet le mauvais régime de l'empereur, la violation de la paix de religion, et les nouvelles prétentions formées par le conseil Aulique de l'Empire, qui, sous ce règne, avoit commencé à étendre sa juridiction au préjudice de la chambre impériale. Autrefois les empereurs décidoient, en dernière instance, toutes les difficultés qui s'élevoient entre les Etats, et que le droit du plus fort ne pouvoit

terminer. Dans les cas peu importants, ils prononçoient seuls; et, dans les autres, ils s'adjoignoient les princes, ou ils renvoyoient l'affaire devant des juges impériaux qui suivoient la cour. Vers la fin du quinzième siècle, ils conférèrent ces hautes fonctions judiciaires à la chambre de justice de Spire, tribunal régulier et permanent; et les Etats de l'Empire, pour se soustraire au pouvoir arbitraire des empereurs, s'étoient réservé d'en nommer les membres, et même de soumettre ses arrêts à une révision périodique. Par la paix de religion, ce droit des Etats, nommé droit de *présentation* et de *visitation*, avoit été aussi étendu aux luthériens; de manière que des juges protestans prononçoient sur les intérêts des protestans, et qu'une sorte d'équilibre paroissoit exister entre les deux religions, au tribunal suprême de l'Empire.

Mais les ennemis de la réforme et des libertés de l'Allemagne, attentifs à saisir toutes les circonstances qui pouvoient favoriser leurs desseins, trouvèrent bientôt les moyens d'anéantir les heureux effets de cette institution. Un tribunal particulier de l'empereur, le conseil Aulique de Vienne, dont les fonctions primitives consistoient à aider l'empereur dans l'exercice de ses droits personnels et reconnus, et dont les membres nommés et payés par lui, prenoient pour règle unique de leurs décisions,

1609

l'utilité de leur maître et les avantages de la religion catholique qu'ils professoient, s'arrogea peu à peu le droit de prononcer sur les intérêts des Etats de l'Empire. Ce fut devant ce conseil que furent alors portées beaucoup de contestations entre les Etats des différentes religions, contestations sur lesquelles la chambre impériale seule pouvoit prononcer, et qui, avant son établissement, eussent ressorti au conseil des princes. Il ne faut pas s'étonner, dès lors, si les sentences émanées de cette cour trahissoient leur source, si la justice rendue par des juges catholiques, créatures de l'empereur, étoit sacrifiée à l'intérêt de la religion catholique et du chef suprême de l'Empire. Quoique tous les Etats germaniques parussent avoir les mêmes raisons de s'opposer promptement à un abus aussi dangereux, les protestans, plus particulièrement lésés que les autres, se présentèrent seuls comme les défenseurs des libertés germaniques, qu'une pareille institution blessait dans son droit le plus sacré, l'exercice de la justice. En effet, l'Allemagne devoit peu se réjouir de l'abolition du droit du plus fort, et de l'établissement d'une chambre impériale, si, à côté de cette dernière, elle voyoit s'élever une autre juridiction despotique entièrement dévouée à l'empereur. Les Etats d'Allemagne avoient peu gagné, en comparaison des temps de barbarie,

si la chambre impériale dans laquelle ils siégeoient avec l'empereur, et qui avoit dû remplacer l'ancien droit du plus fort, cessoit de devenir une instance nécessaire. Mais on vit souvent à cette époque les plus singulières contradictions se réunir dans les mêmes têtes. Au nom d'empereur que nous avoit légué l'ancienne Rome, se rattachoit encore alors une certaine idée de pouvoir absolu qui contrastoit d'une manière ridicule avec le reste du système politique de l'Allemagne. Cependant elle n'en étoit pas moins vivement défendue par les juristes, propagée par les partisans du despotisme, et adoptée comme vraie par les esprits foibles.

A tous ces sujets de plaintes se joignirent insensiblement une suite de circonstances qui finirent par changer les craintes des protestans en une véritable méfiance. Lors des persécutions de religion que les Espagnols exercèrent dans les Pays-Bas, quelques familles protestantes s'étoient réfugiées dans la ville impériale catholique d'Aix-la-Chapelle. Elles s'y étoient établies et accrues. Après avoir réussi à faire entrer par la ruse quelques membres de leur religion dans le conseil de la ville, elles demandèrent une église avec la faculté d'y faire célébrer le culte protestant; sur le refus qui leur fut fait, elles employèrent le régiment entier de la ville, et se procurèrent, par la force,

1608

ce qu'on ne vouloit pas leur accorder de bonne volonté. Une ville aussi considérable qu'Aix-la-Chapelle, tombée au pouvoir des protestans, étoit un coup trop violent pour l'empereur et pour tout le parti catholique. Après avoir fait de vaines remontrances, et donné des ordres inutiles pour rétablir l'ancien état de choses dans cette ville, elle fut mise au ban de l'Empire par le conseil Aulique, mais la sentence ne fut exécutée que sous le règne suivant.

L'électeur
de Cologne
Gebhardt ab-
jure la reli-
gion catholi-
que, et épou-
se Agnès de
Mansfeld.

Deux autres tentatives que firent les protes-
tans pour étendre leur juridiction et leur pou-
voir parurent d'une plus haute importance en-
core. L'électeur de Cologne, Gebhardt, né
Truchsess de Valdbourg, avoit conçu pour la
jeune comtesse, Agnès de Mansfeld, chanoinesse
de Girrisheim, une passion violente à laquelle
celle-ci n'étoit pas restée insensible. Comme
toute l'Allemagne avoit les yeux fixés sur cette
intrigue, les deux frères de la comtesse, ardens
calvinistes, exigèrent une réparation de l'ou-
trage fait à leur maison; mais cette réparation
ne pouvoit avoir lieu par le mariage de l'élec-
teur, tant qu'il resteroit évêque catholique. Ils
le menacèrent d'éteindre dans son sang et dans
celui de leur sœur la honte de leur maison, s'il
ne rompoit à l'instant toute liaison avec elle,
ou s'il ne lui rendoit son honneur devant les
autels. L'électeur, indifférent sur les suites de

sa démarche, n'écoula que la voix de l'amour. Soit qu'il fût disposé d'avance à embrasser la réforme, soit qu'il y fût entraîné par les charmes de la comtesse, il abjura la religion catholique, et conduisit la belle Agnès au pied des autels.

L'événement étoit de la plus haute importance. Selon les termes de la réserve ecclésiastique, l'électeur avoit perdu, par cette apostasie, tous ses droits à son évêché; et s'il existoit un cas dans lequel les catholiques eussent intérêt à faire exécuter la réserve, c'étoit surtout lorsqu'il s'agissoit d'un électorat. D'un autre côté, la renonciation à la puissance souveraine étoit une pénible détermination, surtout pour un époux qui auroit si vivement désiré d'embellir, par le don d'une principauté, celui de son cœur et de sa main. D'ailleurs, la réserve ecclésiastique étoit l'un des articles les plus contestés de la paix d'Augsbourg, et il paroissoit extrêmement important à tous les protestans d'Allemagne d'enlever ce quatrième électorat au parti catholique. De pareils actes n'étoient pas sans exemple; les fondations ecclésiastiques de la Basse-Allemagne en fournissoient déjà beaucoup. Plusieurs chanoines de Cologne étoient protestans, et tenoient pour l'électeur; la ville elle-même, remplie de religionnaires, lui assuroit un grand nombre de partisans. Tous ces motifs auxquels vinrent se joindre les encoura-

réus

gements de ses parens, de ses amis, et les promesses de plusieurs cours d'Allemagne, le déterminèrent à conserver son évêché, malgré son changement de religion.

Mais on s'aperçut bientôt qu'il s'étoit engagé dans une lutte supérieure à ses forces. Déjà le libre exercice du culte protestant dans le pays de Cologne avoit éprouvé les plus vives oppositions de la part des Etats catholiques et des chanoines. L'intervention de l'empereur, une bulle de Rome qui excommunioit Gebhardt comme apostat, et le dépouilloit de toutes ses dignités ecclésiastiques et temporelles, armèrent contre lui ses Etats et son chapitre. L'électeur rassembla une armée; les chanoines en firent autant. Pour s'assurer au plus tôt d'un bras capable de les soutenir, ils se hâtèrent d'élire un nouvel électeur, et ce fut sur l'évêque de Liège, prince bavarois, que se porta leur choix.

Alors commença une guerre civile qui, attendu le grand intérêt que les deux partis religieux de l'Allemagne prenoient à cet événement, pouvoit facilement se terminer par une rupture générale. Les protestans surtout s'indignoient que le pape eût osé, de sa propre autorité apostolique, dépouiller un prince de l'Empire de ses dignités impériales. Ce droit avoit été refusé aux papes, même dans l'âge d'or de leur puis-

sance spirituelle ; à plus forte raison dans un siècle où cette puissance venoit de tomber entièrement aux yeux des uns , et ne reposoit plus que sur de très-foibles bases aux yeux des autres. Toutes les cours protestantes d'Allemagne épousèrent vivement cette querelle auprès de l'empereur. Henri IV, roi de France, alors roi de Navarre, ne négligea aucune négociation pour recommander énergiquement aux princes allemands de défendre leurs droits. L'événement étoit décisif pour la liberté de l'Allemagne. Quatre voix protestantes contre trois catholiques dans le collège des électeurs devoient faire pencher la balance pour les protestans , et exclure pour jamais la maison d'Autriche du trône impérial.

Mais l'électeur Gebhardt avoit embrassé la religion réformée et non la luthérienne ; cette circonstance fit son malheur. La haine réciproque qui animoit ces deux églises ne permit pas aux Etats évangéliques de considérer l'électeur comme un des leurs , et comme tel, de l'appuyer avec énergie. A la vérité , tous avoient cherché à lui inspirer du courage, et lui avoient promis des secours ; mais le seul comte palatin, Jean Casimir, prince apanagé de la maison Palatine , lui tint parole. Malgré la défense de l'empereur, il se jeta avec sa petite armée dans le pays de Cologne ; cependant il n'exécuta rien

1608

d'important, parce que l'électeur, dépourvu lui-même des choses les plus nécessaires, le laissa sans secours. Le nouvel électeur, fortement soutenu par ses parens bavarois et par les Espagnols des Pays-Bas, fit bientôt de rapides progrès. Les troupes de Gebhardt, ne recevant aucune solde de leur maître, livrèrent plusieurs places à l'ennemi; d'autres furent obligées de capituler. Gebhardt se maintint encore quelque temps dans ses Etats de Westphalie; mais enfin, il fut contraint lui-même de céder à des forces supérieures. Après avoir fait diverses tentatives inutiles, tant en Hollande qu'en Angleterre, pour recouvrer ses Etats, il se retira dans l'abbaye de Strasbourg, où il mourut doyen du chapitre, première victime de la réserve ecclésiastique ou plutôt de la haine qui divisait les protestans d'Allemagne.

Plusieurs
chanoines de
Cologne se
réfugient en
Alsace.

A cette première querelle, s'en joignit bientôt une seconde, qui s'éleva à Strasbourg. Plusieurs chanoines protestans de Cologne, atteints par la même bulle d'excommunication qui venoit de frapper l'électeur, s'étoient réfugiés, ainsi que lui, dans l'évêché de Strasbourg, où ils avoient aussi obtenu des prébendes. Les chanoines catholiques de Strasbourg, ne les reconnaissant pas pour légitimes, firent difficulté de leur accorder la libre jouissance de ces prébendes; alors ceux de Cologne employèrent la force

pour se mettre en possession, et un parti nombreux parmi les bourgeois protestans de Strasbourg leur assura bientôt la supériorité sur leurs adversaires. Les chanoines catholiques s'enfuirent à Elsassabern, où ils continuèrent à former, sous la protection de leur évêque, le seul chapitre régulier, déclarant illégitime celui qui étoit resté à Strasbourg. Cependant les chanoines de ce dernier chapitre s'étoient tellement renforcés par l'admission de plusieurs membres protestans d'un rang distingué, qu'après la mort de leur évêque, ils ne craignent pas d'élire un nouvel évêque protestant dans la personne de Jean-Georges de Brandebourg. Les chanoines catholiques, loin d'approuver un pareil choix, nommèrent de leur côté l'évêque de Metz, prince de la maison de Lorraine, qui signala son élévation à l'épiscopat par des hostilités sur le territoire de Strasbourg.

Cette ville prit les armes pour le chapitre protestant et le prince de Brandebourg; les catholiques, de leur côté, aidés par les troupes de Lorraine, cherchèrent à s'emparer des domaines de l'évêché. De là une guerre opiniâtre qui, d'après les mœurs du temps, fut accompagnée de la plus affreuse dévastation. Vainement l'empereur essaya d'interposer son autorité souveraine pour terminer ce différent.

1608

Les domaines demeurèrent encore long-temps divisés entre les deux partis, jusqu'à ce qu'enfin le prince protestant renonça à toutes ses prétentions pour un léger équivalent en argent. Ainsi l'Eglise catholique sortit encore triomphante de cette nouvelle difficulté.

Evénemens
de Dona-
werth.

Mais un événement beaucoup plus important pour toute l'Allemagne protestante eut lieu bientôt après à Donawerth, ville impériale de Souabe (1). Dans cette ville, autrefois catholique, le parti protestant avoit obtenu une telle prépondérance sous le règne de Ferdinand et de son fils, que les habitans catholiques furent obligés de se contenter d'une église dans le couvent de Sainte-Croix, et même de dérober, à l'humeur jalouse de leurs rivaux, la plupart de leurs cérémonies religieuses. Enfin, un abbé fanatique de ce couvent osa un jour braver le peuple, et ordonner une procession publique, la croix et la bannière en tête; mais on l'obligea bientôt à abandonner son entre-

(1) Les événemens de Donawerth ont eu lieu de 1606 à 1607. (*Voy. Pfeffel, Abrégé chronol.*, p. 406.) Ceux de l'électeur de Cologne étoient un peu antérieurs. Schiller n'a pas adopté un ordre toujours sévère dans l'énumération des diverses causes de la guerre de Trente-Ans; il revient quelquefois sur ses pas : cela ne m'a pas empêché de porter la date en marge, parce qu'elle est toujours celle des événemens; lorsque l'auteur s'écarte de cet ordre, je l'indique en rapportant spécialement la date. (*N. d. T.*)

prise. Cet abbé, encouragé par une déclaration favorable de l'empereur, voulut, un an après, renouveler la même procession; on en vint à des voies de fait. Le peuple dont le fanatisme étoit exalté, ferma la porte de l'église aux religieux qui y rentraient; il renversa leurs bannières, et les reconduisit chez eux au milieu des cris et des injures. Une citation à l'empereur fut la suite naturelle de ces violences; et comme le peuple irrité repoussoit toutes les voies de douceur qu'on employoit pour ramener le calme, et menaçoit même de s'en prendre aux commissaires de l'empereur, on finit par mettre Donawerth au ban de l'Empire, et l'archiduc Maximilien de Bavière fut chargé d'exécuter la sentence. A la vue de l'armée bavaroise, la bourgeoisie de cette ville, jusque-là si insolente, tomba dans le découragement, et posa les armes sans résistance. La défense formelle d'exercer le culte protestant dans Donawerth fut la peine imposée à sa conduite coupable. Elle perdit ses privilèges; et de ville impériale de Souabe, elle devint une simple ville municipale de la Bavière.

Cet événement, outre l'intérêt général de religion que pouvoient y avoir les protestans, étoit accompagné de deux circonstances particulières, qui devoient exciter au plus haut degré leur attention. Le conseil Aulique, tribunal

1608

arbitraire entièrement catholique, et dont ils contestoient vivement la juridiction, avoit rendu la sentence, et c'étoit le duc de Bavière, souverain d'un cercle étranger, qui avoit été chargé de l'exécuter. Des actes aussi contraires à la constitution de l'Empire leur faisoient redouter, de la part des catholiques, d'autres mesures violentes qui pouvoient être délibérées dans le secret, se rattacher à des plans dangereux, et finir par détruire la liberté de la religion protestante.

Lorsque le droit du plus fort est la règle dominante, et qu'on ne trouve de sécurité qu'en lui seul, le parti le plus foible est toujours le plus occupé de sa défense. C'est ce qui arriva en Allemagne. Si les catholiques avoient réellement médité quelque entreprise sérieuse contre les protestans, c'étoit, selon les calculs les plus probables, dans le midi de l'Allemagne plutôt que dans le nord que devoient se porter les premiers coups. L'Allemagne septentrionale se compose d'une foule d'Etats protestans, qui se lient entre eux par une chaîne non interrompue, et qui peuvent, par conséquent, se fournir de prompts secours : dans la partie méridionale, au contraire, les Etats protestans séparés les uns des autres, et entourés de tous côtés par les Etats catholiques, sont ouverts à la première irruption : enfin, si les catholiques vouloient, comme il étoit à présumer, tirer avantage des

divisions intérieures des protestans , et attaquer séparément l'un ou l'autre des deux partis dont ils se composoient , les calvinistes , comme les plus foibles , et comme n'étant pas d'ailleurs compris dans la paix de religion , paroissoient les plus immédiatement exposés.

Ces deux suppositions se rencontroient dans les pays palatins , qui avoient un voisin très-redoutable dans le duc de Bavière ; et si leur retour au calvinisme ne leur permettoit pas de se prévaloir de la paix de religion , il leur laissoit espérer peu de secours de la part des Etats évangéliques. Aucun pays d'Allemagne n'avoit éprouvé à cette époque , d'aussi fréquens changemens de religion que le Palatinat. Dans le court espace de soixante années , on vit ce pays , triste jouet de ses souverains , embrasser deux fois la religion de Luther , et deux fois l'abandonner pour suivre celle de Calvin. L'électeur Frédéric III avoit commencé par être infidèle à la Confession d'Augsbourg. Louis , son fils aîné et son successeur , la rétablit bientôt , et employa même la violence pour en faire la religion dominante dans ses Etats. Il enleva aux calvinistes leurs temples. Leurs ministres , et même les professeurs de leur religion , furent expulsés hors des frontières ; et cet ardent luthérien les poursuivit jusque dans son testament , en ne donnant pour tuteurs à son fils que des lu-

1608

thériens sévères. Mais ce testament illégal resta sans effet : le comte Palatin, Jean-Casimir, son frère, s'empara de la tutelle et du gouvernement, conformément à la bulle d'Or. On donna à l'électeur, Frédéric IV, âgé de neuf ans, des instituteurs calvinistes, auxquels on recommanda expressément d'extirper de l'âme de leur élève toute hérésie luthérienne, dussent-ils même le frapper. Lorsque l'on en agissoit ainsi envers le souverain, il est aisé de prévoir quels traitemens étoient réservés aux sujets.

Ce fut sous cet électeur que la cour Palatine se montra le plus occupée à entraîner les divers Etats protestans dans des mesures contre la maison d'Autriche, et même, s'il étoit possible, à une ligue générale. Outre que cette cour se laissoit diriger par les conseils de la France, conseils inspirés par la haine de cette puissance pour la maison d'Autriche, le soin de sa propre sûreté vis-à-vis d'un ennemi aussi voisin et redoutable que la France, lui faisoit un devoir de rechercher l'appui des Etats évangéliques. Mais de grandes difficultés s'opposèrent à cette ligue, et la plupart prirent leur source dans la haine des évangéliques pour les réformés, haine qui égaloit presque celle que tous les religionnaires portoient aux catholiques. On chercha donc à rapprocher les deux religions, afin de faciliter la réunion politique;

toutes ces tentatives demeurèrent sans succès, et n'eurent d'autre résultat que de fortifier chaque parti dans sa croyance. Il ne restoit plus d'autre moyen que d'augmenter la crainte et la méfiance des évangeliques, et de leur faire sentir ainsi la nécessité d'une réunion. On grossit les forces des catholiques ; on exagéra le danger ; des événemens imprévus furent présentés comme se rattachant à un plan concerté ; les circonstances les plus simples furent dénaturées par d'odieuses interprétations. Enfin, on prêta à la conduite entière des catholiques un ensemble de résolutions, et une régularité de plan dont ils étoient vraisemblablement fort éloignés.

La diète de Ratisbonne, sur laquelle les protestans avoient compté pour faire renouveler la paix de religion, s'étoit dissoute sans avoir rien produit ; et les événemens de Donawerth venoient d'ajouter encore à leurs anciens griefs. Tout à coup se réalisa cette réunion si longtemps et si vainement attendue. L'électeur Palatin Frédéric IV, le comte Palatin de Neubourg, deux margraves de Brandebourg, le margrave de Baden et le duc Jean-Frédéric de Wirtemberg, tous luthériens ou calvinistes, conclurent à Anhausen en Franconie (1608) (1),

(1) Ce traité ne fut qu'une espèce de préliminaire ; la vé-

1608

Formation
de
l'Union
évangélique.

tant pour eux que pour leurs successeurs, un traité d'alliance connu sous le nom d'*Union évangélique*. Ce traité portoit que tous les princes qui s'y trouvoient compris, s'engageoient, en tout ce qui concernoit les affaires religieuses et leurs droits politiques, à se défendre mutuellement, tant par les conseils que par les armes, contre toute espèce d'agresseur, et qu'ils seroient tous garans les uns des autres; que si les Etats de l'un des membres venoient à être envahis, tous les autres accourroient aussitôt à son secours; que les Etats, les villes et les châteaux de chacun d'eux seroient ouverts à celui qui pourroit en avoir besoin ainsi qu'à ses troupes; qu'enfin, dans le cas où ils feroient des conquêtes, les pays conquis seroient partagés entre tous les membres de l'union, chacun en proportion du contingent qu'il auroit fourni. La direction de cette alliance fut confiée pendant la paix à l'électeur Palatin, mais avec quelques restrictions. On demanda, et l'on versa les fonds nécessaires pour faire face aux premières dépenses. La différence de religion, entre les luthériens et les calvinistes, ne devoit avoir aucune influence sur l'alliance dont la durée étoit fixée à dix ans. Chacun, en outre, avoit

ritable *Union* fut conclue à Halle deux ans après. Henri IV y accéda le 13 février de la même année. (N. d. T.)

contracté l'obligation d'engager de nouveaux membres à l'alliance; l'électeur de Brandebourg se montra disposé à y entrer. Celui de Saxe la désapprouva. La Hesse ne put prendre de détermination. Les ducs de Brunswick et de Lunebourg se firent également des scrupules; mais les trois villes impériales de Strasbourg, Nuremberg et Ulm se déclarèrent, et leur accession fut de la plus haute importance pour l'union; on avoit un besoin pressant de leur argent, et leur exemple ne pouvoit manquer d'être imité par plusieurs autres villes impériales.

Ces Etats timides et peu redoutés, lorsqu'ils étoient séparés, devinrent hardis après leur réunion. Ils firent présenter à l'empereur, par le prince Christian de Anhalt, leurs plaintes et leurs prétentions communes, parmi lesquelles le rétablissement de Donawerth dans ses anciens droits, la suppression de la chambre impériale, et la réforme de la propre administration de l'empereur et de son conseil, tenoient le premier rang. Ils avoient choisi, pour former toutes ces réclamations, le moment où l'empereur respiroit à peine des troubles de ses Etats héréditaires, où l'Autriche et la Hongrie venoient de se jeter dans les bras de Matthias, où il avoit à peine sauvé ses Etats de Bohême par la concession de la lettre de ma-

1608

jesté, où enfin la succession du pays de Juliers le menaçoit d'une nouvelle guerre. Et n'étoit dès lors pas étonnant que ce prince naturellement lent, mît plus de lenteur encore dans ses résolutions actuelles, et que l'union eût le temps de se trouver sous les armes avant qu'il sût le parti qu'il avoit à prendre.

Les catholiques, pleins de soupçons, observoient attentivement l'union; celle-ci se méfioit des catholiques et de l'empereur; l'empereur se méfioit des uns et des autres. De toutes parts la crainte et la haine étoient portées au plus haut degré. Ce fut précisément à cette époque critique qu'arriva la mort du duc Jean Guillaume de Juliers, et que s'ouvrit la succession de ce duché, sujet de tant de funestes querelles.

Ouverture de
la succession
du duché de
Juliers.

1609

— Ses suites.

Huit concurrens se présentèrent pour réclamer cet héritage, dont l'indivisibilité avoit été garantie par des traités solennels; et l'empereur qui parut vouloir en exercer le retrait, comme fief vacant de l'Empire, pouvoit être considéré comme le neuvième. Quatre d'entre eux, l'électeur de Brandebourg, le comte palatin de Neubourg, celui de Deux-Ponts, et le margrave de Burgovie, prince autrichien, le réclamoient comme fief féminin, au nom des quatre princesses, sœurs du duc, dernier mort. Deux autres prétendants, l'électeur de Saxe, de la branche Albertine, et le duc de Saxe, de la branche Ernestine, se

prévalaient d'un droit antérieur et plus respectable encore , qui avoit été assuré à leur maison par l'empereur Frédéric III, et confirmé par l'empereur Maximilien. On n'eut aucun égard aux prétentions qu'élevèrent quelques autres princes étrangers. Le droit le mieux fondé étoit peut-être celui des maisons de Brandebourg et de Neubourg, et ce droit paroissoit les favoriser assez également toutes deux. Aussi ces deux cours prirent-elles possession du duché immédiatement après l'ouverture de la succession. Celle de Brandebourg commença, et fut bientôt après suivie par celle de Neubourg. Toutes les deux entamèrent la querelle avec la plume, et elles l'auroient probablement terminée par les armes ; mais l'intervention de l'empereur, qui évoqua à lui la contestation, et qui voulut provisoirement séquestrer les pays en litige, déterminâ les parties à faire un prompt arrangement, afin de se soustraire au danger qui les menaçoit. On convint de gouverner en commun le duché. En vain l'empereur fit sommer les États du pays de ne prêter aucun serment de fidélité à leurs nouveaux maîtres ; en vain il envoya dans le pays de Juliers son propre parent, l'archiduc Léopold, évêque de Passau et de Strasbourg, pour y relever, par sa présence, le parti impérial : tout le duché, excepté la ville de Juliers, se donna aux princes protestans, et le

1609

parti de l'empereur fut assiégé dans la ville même.

La contestation relative au duché de Juliers étoit de la plus haute importance pour toute l'Allemagne ; elle éveilla même l'attention de plusieurs cours de l'Europe. La question n'étoit pas tant de savoir qui posséderoit ce duché, que de savoir lequel des deux partis, des catholiques ou des protestans, se fortifieroit d'un pays aussi considérable, pour laquelle des deux religions cette contrée seroit gagnée ou perdue : la question étoit surtout de savoir si les prétentions de la maison d'Autriche seroient encore une fois écoutées, s'il falloit laisser son ambition s'assouvir par de nouvelles dépouilles, ou si, au contraire, la liberté de l'Allemagne et l'équilibre de sa puissance devoient être maintenus, malgré les efforts de cette maison. La contestation élevée au sujet de la succession de Juliers intéressoit donc tous les Etats qui protégeoient la liberté des peuples, et qui haïssoient la maison d'Autriche. L'Union évangélique, la Hollande, l'Angleterre, et surtout Henri IV, roi de France, y furent engagés. Ce monarque, qui avoit passé la plus belle moitié de sa vie à combattre l'Espagne et la maison d'Autriche, dont les longs et héroïques efforts avoient pu seuls lui faire surmonter les nombreux obstacles que cette maison plaçoit continuellement entre lui et le

trône de France, n'étoit pas resté spectateur oisif des troubles de l'Allemagne. La lutte élevée entre les Etats de l'Empire et l'empereur assurait la paix dans son royaume. Les protestans et les Turcs formoient le contre-poids salutaire qui de l'orient à l'occident contenoit la maison d'Autriche ; mais elle se relevoit plus formidable que jamais dès qu'on la laissoit se dégager de cette contrainte. Pendant la moitié du cours ordinaire de la vie humaine , Henri IV avoit vu la maison d'Autriche exercer une ambition de pouvoir et de conquêtes qu'aucun obstacle ne pouvoit ralentir, et que l'absence même de génie , qui tempère ordinairement toutes les autres passions, ne put éteindre dans un cœur où couloient à peine encore quelques gouttes du sang de Ferdinand d'Aragon. Depuis un siècle, cette fatale ambition avoit arraché l'Europe à l'heureuse paix dont elle jouissoit , et opéré des révolutions violentes dans l'intérieur de ses principaux Etats. Elle avoit enlevé les cultivateurs aux campagnes, les artistes aux ateliers , pour couvrir l'Europe d'immenses armées, et infester de flottes guerrières et ennemies des mers destinées au commerce. Elle avoit imposé à tous les princes de l'Europe la cruelle nécessité d'écraser d'impôts extraordinaires leurs laborieux sujets, et d'employer à une défense nécessaire toute la substance de

1649

leurs États, perdue dès lors pour le bonheur des habitans. On ne pouvoit espérer aucun repos, aucune prospérité en Europe, ni se promettre d'exécuter aucun plan durable pour le bonheur des peuples, tant que cette maison dangereuse conserveroit la faculté de troubler, à son gré, la paix de cette moitié du globe. Telles étoient les tristes pensées qui occupoient l'âme de Henri IV sur la fin de sa glorieuse carrière. A quels travaux n'avoit-il pas été condamné pour ramener l'ordre au sein du chaos, pour faire cesser ces longues et terribles guerres civiles allumées et entretenues en France par les intrigues de l'Autriche ! Tous les grands hommes travaillent pour l'avenir ; or, qui pouvoit garantir à ce monarque la durée de la situation heureuse dans laquelle il laissoit la France, tant que l'Autriche et l'Espagne ne formoient qu'une seule puissance, momentanément abattue, il est vrai, mais que le moindre succès pouvoit relever et ramener sur la scène du monde plus terrible que jamais ? Pour laisser à son successeur un trône affermi et à son peuple une paix durable, il falloit nécessairement ôter à cette maison tout moyen de nuire : telle étoit la cause de l'implacable haine que Henri IV avoit vouée à l'Autriche ; haine profonde et légitime, comme celle d'Annibal pour les Romains, mais plus noble dans son principe.

Toutes les puissances de l'Europe étoient animées par les mêmes motifs que Henri ; mais toutes n'avoient pas cette politique éclairée, ce courage noble et désintéressé qui l'animoit. Les hommes se laissent entraîner, en général, par l'appât d'un avantage prochain ; les grandes âmes seules sont touchées par la perspective d'un bien éloigné. Tant que la sagesse se repose sur elle-même ou s'abandonne à ses propres forces, elle ne forme que des plans chimériques, et court risque de n'exciter que la risée universelle ; mais, lorsque dans ses vastes conceptions elle parvient à mettre en action la barbarie, l'ambition, la superstition, et que les circonstances la favorisent assez pour faire concourir à l'exécution de ses desseins les passions mêmes des hommes, alors on peut d'avance garantir ses succès, et prédire l'admiration et les applaudissemens dont elle sera l'objet.

Dans la première supposition, le projet connu qu'avoit Henri IV, de chasser la maison d'Autriche de toutes ses possessions, et de partager ses dépouilles avec les puissances de l'Europe, pouvoit mériter le nom de chimère qu'on a si souvent prodigué à son plan : mais le méritoit-il dans la seconde ? Il n'étoit jamais venu dans l'esprit de ce grand monarque qu'il trouveroit, dans les coopérateurs de son entreprise, les mêmes motifs qui le dirigeoient, ainsi que son

1609

ministre. Tous les Etats qui devoient y prendre part y furent déterminés par les motifs les plus forts, les plus propres à mettre en action un corps politique. On ne demandoit aux protestans de l'Autriche que ce qui paroissoit être d'ailleurs l'objet de tous leurs efforts, l'affranchissement du joug autrichien ; et on ne demandoit aux habitans des Pays-Bas que ce qu'ils désiroient le plus ardemment, l'affranchissement du joug espagnol. Rien n'étoit plus important pour le pape et pour les républiques d'Italie que de voir enfin la péninsule délivrée de la tyrannie espagnole. Les vœux de l'Angleterre alloient être comblés par une révolution qui la délivroit de son plus redoutable ennemi. Chaque puissance gaignoit quelque chose dans le partage des dépouilles de l'Autriche : les unes étendoient leur territoire ou acquéroient la liberté ; les autres obtenoient de nouvelles propriétés ou de plus fortes garanties pour les anciennes ; et, comme toutes y gaignoient, l'équilibre étoit maintenu. La France seule pouvoit généreusement dédaigner de prendre part au butin, puisqu'elle gaignoit doublement à la chute de la maison d'Autriche, et qu'elle étoit d'autant plus forte qu'elle s'agrandissoit moins. Enfin, pour récompenser les descendans de Hapsbourg de ce qu'ils délivroient l'Europe de leur présence, on leur accordoit la faculté de s'étendre dans tous les

autres mondes découverts et à découvrir.... Le 1609
couteau de Ravallac sauva la maison d'Autriche, et retarda encore de quelques siècles le repos de l'Europe.

Les yeux attachés sur ce plan, Henri IV dut considérer l'union évangélique et la contestation relative à la succession du duché de Juliers comme deux événemens de la plus haute importance, et y prendre un très-vif intérêt. Ses négociateurs travailloient, sans relâche, dans toutes les cours protestantes d'Allemagne; et le peu qu'ils dévoient ou qu'ils laissoient entrevoir du grand secret politique de leur maître étoit suffisant pour gagner des cœurs déjà remplis d'une violente haine pour l'Autriche; et dévorés du désir de s'agrandir. Les habiles efforts de Henri resserrèrent encore les liens de l'union, et le secours puissant auquel il s'engagea vis-à-vis d'elle porta la confiance au plus haut degré. Une nombreuse armée française, commandée par le roi en personne, devoit se joindre sur le Rhin à celle de l'union, et l'aider à terminer la conquête des pays de Clèves et de Juliers : réunie aux troupes allemandes, elle marchoit ensuite en Italie (où la Savoie, Venise et le pape l'attendoient avec de puissans renforts) pour y renverser tous les trônes de la maison d'Espagne. Cette armée triomphante pénétrait de la Lombardie dans les pays héréditaires de

1609

l'Autriche, et, favorisée par le soulèvement général des protestans, détruisoit la puissance autrichienne dans ses Etats d'Allemagne, en Bohême, en Hongrie et en Transylvanie. Pendant ces opérations, les Brabançons et les Hollandais, aidés par les Français, s'affranchissoient du joug tyrannique de l'Espagne. C'est ainsi que ce torrent débordé, qui menaçoit naguère d'engloutir dans son cours la liberté de l'Europe, rentroit dans ses limites naturelles, et alloit se perdre dans l'oubli derrière les Pyrénées.

Les Français vantent leur célérité : cette fois, ils furent surpassés par les Allemands. Henri n'avoit pas encore paru en Alsace, et déjà une armée de l'union y avoit battu et dispersé un corps autrichien que l'évêque de Strasbourg et de Passaw vouloit conduire dans le pays de Juliers. Henri IV avoit conçu son plan en homme d'Etat et en roi ; mais il en avoit confié l'exécution à des brigands. Selon son opinion, il falloit éviter de donner aux Etats catholiques de l'Empire sujet de croire qu'ils fussent le but de ces préparatifs, pour qu'ils ne se jetassent pas dans le parti de l'empereur : la religion ne devoit être mêlée, sous aucun prétexte, dans cette entreprise. Mais comment supposer que les princes allemands oublieroient leurs vues particulières pour ne s'occuper que des plans de Henri ? Animés d'une haine fanatique et

dévorés d'ambition , comment croire qu'ils feroient taire leur passion dominante pour n'écouter que la voix de la sagesse et de la modération ? Ils se jetèrent, comme des oiseaux de proie , sur les Etats des princes ecclésiastiques , et vinrent camper dans ces riches contrées , quelques détours qu'ils dussent faire pour y arriver : ils y frappèrent des contributions comme en pays ennemi , s'emparèrent arbitrairement des revenus de l'Etat , et prirent de force ce qu'on ne voulut pas leur donner de bon gré. Pour ne pas laisser les catholiques incertains sur les véritables motifs de leur armement , ils annoncèrent hautement le sort qu'ils réservoient aux fondations ecclésiastiques. Autant Henri IV et les princes allemands s'étoient peu concertés pour ce plan d'opérations , autant cet excellent roi s'étoit trompé dans le choix de ses instrumens. Il résulte de là cette vérité éternelle , que si la sagesse ordonne une violence , ce n'est jamais à l'homme violent qu'elle en doit confier l'exécution ; celui-là seul qui respecte les lois de l'ordre , est capable de les enfreindre.

La conduite de l'union , qui révolta même plusieurs Etats évangéliques , et la crainte qu'eurent les catholiques d'éprouver des traitemens plus odieux encore , excitèrent chez ces derniers plus qu'une tranquille fureur. L'autorité déchue de l'empereur étoit une bien faible res-

1609

source contre un pareil ennemi. C'étoit l'alliance qui avoit rendu l'union si redoutable ; une alliance seule pouvoit lui être opposée.

Formation
de la Ligue
catholique.
1610

L'évêque de Wurtzbourg conçut aussitôt le plan de cette alliance, que le nom de *ligue* distinguait de l'*union* évangélique. Les bases en furent à peu près les mêmes que celles de l'union ; la plupart de ses membres furent des évêques. Le duc Maximilien de Bavière se mit à sa tête ; mais, comme seul membre laïc important, il fut revêtu d'une bien plus grande autorité que n'en avoit le chef de l'union. Outre qu'il étoit le seul maître de toutes les forces de la ligue, ce qui donnoit à ses opérations une promptitude et une vigueur que ne pouvoient avoir celles de l'union, la ligue avoit encore l'avantage de recevoir très-exactement les secours d'argent que lui fournissoient ses riches prélats catholiques, tandis que l'union recevoit avec beaucoup de difficulté ceux que lui adressoient les pauvres laïcs évangéliques. Sans proposer à l'empereur de faire partie de l'alliance, comme prince catholique, sans lui rendre compte d'aucune opération, comme chef de l'Empire, la ligue s'éleva tout à coup menaçante et terrible, suffisamment armée pour terrasser l'union et se maintenir sous trois empereurs. Elle combattoit alors, il est vrai, pour l'Autriche, puisqu'elle étoit armée contre les princes protes-

tans ; mais l'Autriche trembla bientôt devant elle. 1610

Cependant ; les armes de l'union avoient été assez heureuses dans les pays de Juliers et dans l'Alsace ; Juliers étoit étroitement bloqué , et tout l'évêché de Strasbourg se trouvoit au pouvoir de l'union. Mais ces brillans succès touchoient déjà à leur terme. Aucune armée française ne parut sur le Rhin ; celui qui devoit la commander, et être en général l'âme de toute l'entreprise, Henri IV, n'étoit plus. Les fonds s'épuisèrent ; les Etats refusèrent d'en avancer de nouveaux, et les villes impériales, membres de l'union, témoignèrent leur mécontentement de ce qu'on leur demandoit sans cesse de l'argent et jamais leurs avis. Mais ce qui les irritoit surtout, c'étoit de se voir entraînés dans des frais relatifs à la succession du duché de Juliers, tandis que les contestations sur cet objet avoient été formellement exclues des affaires de l'union ; c'étoit que les princes de l'union se fussent adjugé d'énormes pensions sur la caisse commune, et que ces princes ne leur rendissent aucun compte de l'emploi des fonds.

L'union penchoit donc vers sa ruine à l'instant même où la ligue s'élevoit contre elle avec toutes ses forces. Le manque absolu d'argent ne lui permettoit pas de laisser plus long-temps ses troupes en campagne, et cependant il étoit

1610

dangereux de poser les armes en présence d'un ennemi prêt à combattre. Pour se raffermir, au moins d'un côté, on se hâta de traiter avec l'archiduc Léopold, le plus ancien ennemi des protestans. Les deux partis convinrent de retirer leurs troupes de l'Alsace, de relâcher les prisonniers faits de part et d'autre, et d'ensevelir le passé dans un profond oubli. Tels furent les résultats insignifiants de ces immenses préparatifs.

La ligue employa bientôt vis-à-vis de l'union et de ses troupes, le langage impérieux que l'union, confiante dans ses forces, avoit autrefois employé contre les catholiques d'Allemagne. On leur montra les traces de leurs violences; on les flétrit des dénominations les plus odieuses, qu'ils n'avoient, du reste, que trop méritées; les abbayes de Wurtzbourg, Bamberg, Strasbourg, Mayence, Trèves, Cologne et beaucoup d'autres, avoient éprouvé leurs horribles dévastations; on réclama des réparations. On demanda la liberté des passages, tant par eau que par terre (car l'union s'étoit emparée de la navigation du Rhin); enfin, que toutes les choses fussent remises dans leur premier état. Mais avant tout, on exigea des membres de l'union, une déclaration nette et précise sur le but de leur alliance. Leur tour étoit arrivé de céder à la force. A la vérité, on n'avoit pas été d'abord en

mesure contre un ennemi que ses préparatifs rendoient si redoutable ; mais il avoit bientôt révélé aux catholiques le secret de ses forces. Peut-être son orgueil se trouvoit-il blessé d'être obligé de demander la paix, mais il devoit s'estimer heureux de la recevoir. Un parti promit des dédommagemens, l'autre le pardon, et l'on posa les armes. Ce terrible orage se dissipa de nouveau, et quelques instans de paix brillèrent encore. Tout à coup éclata en Bohême la révolte qui arracha à l'empereur le dernier de ses Etats héréditaires ; mais ni l'union, ni la ligue n'eurent part à cet événement.

Enfin, l'empereur mourut ; ignoré sur le trône, on s'aperçut à peine qu'il fût descendu au tombeau ; cependant, lorsque les malheurs des règnes suivans eurent fait oublier ceux du sien, sa mémoire se présenta entourée de quelque gloire : l'affreuse nuit qui couvrit bientôt toute l'Allemagne fit regretter amèrement ce monarque, et l'on se reporta avec douleur vers les temps où il avoit vécu.

On n'avoit jamais pu résoudre Rodolphe à désigner son successeur au trône impérial ; cependant, contre toute attente, Matthias y monta sur-le-champ et avec la plus grande facilité. Les catholiques lui donnèrent leur voix, parce qu'ils avoient conçu les plus hautes espérances de son activité ; les protestans lui donnèrent la leur,

1610

Mort de l'empereur Rodolphe.
1612

Matthias lui succède.

1612

parce qu'ils attendoient tout de sa foiblesse. Il est aisé d'expliquer cette contradiction apparente entre les deux sectes : la confiance des catholiques reposoit sur ce que Matthias avoit déjà fait ; celle des protestans sur ce qu'ils le jugeoient capable de faire.

L'époque d'un avènement au trône est toujours celle des plus vives espérances ; la première diète d'un roi dans un royaume électif est ordinairement sa plus rude épreuve. C'est alors qu'on fait entendre les anciens griefs , et qu'on en produit de nouveaux pour les faire participer à la réforme désirée. Une création toute nouvelle semble devoir commencer avec un nouveau règne. Les protestans d'Allemagne conservoient un vif souvenir des grands services que leurs frères d'Autriche avoient rendus à Matthias pendant sa révolte ; et c'étoit surtout la manière dont ils s'en étoient fait récompenser que ceux-ci sembloient vouloir prendre pour modèle.

Favorisé par les Etats protestans d'Autriche et de Moravie, Matthias avoit essayé de monter sur le trône de son frère, et y étoit parvenu ; mais, entraîné par ses projets ambitieux, il n'avoit pas réfléchi qu'il avoit par là montré aux Etats le moyen de lui dicter la loi. Il s'en aperçut bientôt, et cette découverte l'arracha à l'ivresse de son bonheur. Il revenoit à peine

triomphant de son expédition de Bohême, que déjà ses sujets d'Autriche l'attendoient avec un très-humble message capable seul d'empoisonner son triomphe. Avant de lui prêter serment d'obéissance, on exigeoit une liberté indéfinie de religion tant dans les villes que dans les bourgs, une égalité absolue de droits entre les catholiques et les protestans, et la faculté accordée à ceux-ci d'être appelés, concurremment avec les catholiques, à tous les emplois. Déjà même on s'étoit arrogé cette liberté en plusieurs endroits; et, dans la pleine confiance que le gouvernement alloit changer, on avoit arbitrairement rétabli le culte protestant, là où l'empereur l'avoit supprimé. A la vérité Matthias n'avoit pas dédaigné de faire valoir les griefs des protestans contre Rodolphe; mais jamais il ne lui étoit venu dans l'esprit de les satisfaire. Il espéroit, en prenant un ton ferme et résolu, faire taire, dès le principe, toutes ces prétentions. Il parla de ses droits héréditaires, et ne voulut rien entendre avant qu'on lui eût prêté serment d'obéissance pur et simple. Les Etats de Styrie, voisins de ceux d'Autriche, avoient déjà prêté un semblable serment à l'archiduc Ferdinand, mais ils s'en étoient bientôt repentis : frappés par cet exemple, les Etats d'Autriche persistèrent dans leur refus, et même, pour éviter d'être contraints

1612

Ses anxiétés
 d'Autriche
 lui font di-
 verses de-
 mandes.

1612

au serment d'obéissance, ils abandonnèrent la capitale, invitèrent les Etats catholiques à une pareille résistance, et commencèrent à prendre les armes. Ils cherchèrent à renouveler leur ancienne alliance avec les Hongrois, attirèrent dans leur parti les princes protestans, et firent les plus sérieuses dispositions pour soutenir leur entreprise par les armes.

Matthias n'avoit fait aucune difficulté à satisfaire les prétentions beaucoup plus fortes des Hongrois ; mais la Hongrie étoit un royaume électif, et la constitution républicaine de ce pays justifioit à ses yeux les prétentions des Etats, comme elle justifioit aux yeux de tous les catholiques sa condescendance envers les Etats. En Autriche, au contraire, ses prédécesseurs avoient exercé des droits de souveraineté beaucoup plus étendus ; il ne pouvoit les abandonner sans se déshonorer aux yeux de toute l'Europe catholique, sans s'attirer la malveillance de Rome et de la cour d'Espagne, et s'exposer au mépris de ses propres sujets catholiques. Ses conseillers, sévères catholiques, parmi lesquels on remarquoit l'évêque de Vienne, Melchior Kiesel, et dont il suivoit particulièrement les conseils, l'engagèrent à se laisser arracher par les protestans toutes leurs églises, plutôt que de leur en accorder légalement une seule.

Malheureusement tous ces embarras vinrent

l'assaillir dans un temps où Rodolphe vivoit encore , où il étoit témoin des événemens, où il pouvoit , par conséquent , employer contre son frère les mêmes armes dont celui-ci s'étoit servi pour le renverser , c'est-à-dire , des intelligences secrètes avec ses sujets rebelles. Pour échapper à ce danger , Matthias accepta avec empressement la proposition des Etats de Moravie , qui s'offrirent , comme médiateurs ; entre lui et les Etats d'Autriche. On assembla à Vienne un comité des deux nations , où les députés de l'Autriche firent entendre un langage qui auroit surpris même au sein du parlement d'Angleterre. La conclusion portoit : « Que les protestans » ne vouloient pas être traités dans leur patrie » avec moins d'égards que la poignée de catho- » liques qui s'y trouvoient. C'étoit à l'aide de » sa noblesse protestante que Matthias avoit » contraint l'empereur à céder. Où l'on voyoit » quatre-vingts barons papistes , on en trou- » voit trois cents évangéliques ; l'exemple de » Rodolphe devoit servir de leçon à Matthias ; » il devoit prendre garde de perdre les domaines » de la terre , en voulant faire des conquêtes » pour le ciel. » Les Etats de Moravie , au lieu de remplir leur office de médiateurs , dans l'intérêt de Matthias , ayant embrassé le parti des protestans d'Autriche , et l'union , en Allemagne , s'étant fortement déclarée pour eux , Matthias ,

1613

qui redoutoit d'ailleurs des représailles de la part de l'empereur, se laissa enfin arracher, par les évangeliques, la déclaration si désirée.

Les Etats de l'Empire prirent alors, pour modèle de leur conduite envers leur empereur, celle des Etats d'Autriche envers leur archiduc, et ils s'en promirent un résultat aussi heureux.

Les Etats de
l'Empire lui
en adressent
de leur côté.

1613

A la première diète de Ratisbonne, en 1613, ils le surprirent par une demande jusqu'alors sans exemple : les affaires les plus urgentes attendoient une décision ; il étoit à la veille d'une guerre contre les Turcs et contre Bethlem-Gabor, prince de Transylvanie, qui, soutenu par ces derniers, s'étoit rendu maître de cette province, et menaçoit même la Hongrie ; cette guerre rendoit nécessaires des secours en argent de la part de tous les membres de l'Empire : mais les voix des catholiques étoient toujours les plus nombreuses dans le collège des princes ; et, comme tout se décidoit par la pluralité des voix, les protestans, quelque étroitement unis qu'ils fussent entre eux, n'étoient ordinairement d'aucun poids dans le conseil : ils demandèrent que les catholiques renonçassent à cet avantage, et qu'il fût désormais interdit à tout parti religieux d'entraîner les voix de l'autre par une immuable pluralité. Et, en effet, si la religion évangelique avoit le droit de se faire représenter à la diète, il paroissoit naturel que la constitution

même de la diète ne les privât pas des moyens de faire usage de ce droit. Cette demande fut accompagnée de plaintes sur la juridiction que s'attribuoit le conseil Aulique, sur l'oppression qu'on faisoit éprouver aux protestans ; et les députés des Etats reçurent l'ordre de s'abstenir de toute délibération en commun, jusqu'à ce qu'on eût répondu favorablement sur tous ces points.

Une division aussi dangereuse paralysa les opérations de la diète, et menaça de détruire à jamais l'unité des délibérations. Quelque sincère que fût le vœu de l'empereur d'imiter la politique de Maximilien, son père, et de tenir un sage milieu entre les deux religions, la conduite des protestans ne lui laissoit en ce moment qu'un choix difficile à faire. Ses besoins pressans lui rendoient indispensable le concours général des Etats de l'Empire, et il ne pouvoit cependant s'attacher un parti sans perdre aussitôt l'appui de l'autre. Se voyant si peu rassuré dans ses propres Etats, la seule idée d'une guerre ouverte avec les protestans devoit le faire trembler. Cependant l'Europe entière qui avoit les yeux fixés sur ses résolutions, les représentations des Etats catholiques de l'Empire, celles des cours de Rome et d'Espagne, lui défendoient également de favoriser les protestans au préjudice des catholiques. Une situation aussi critique

1613

auroit abattu un plus grand génie que Matthias, et il étoit difficile que ce prince s'en tirât avec ses seuls moyens; mais les intérêts des catholiques se trouvoient étroitement liés avec la puissance même de l'empereur; et, s'ils laissoient tomber cette puissance, les princes catholiques surtout perdoient l'unique barrière qu'ils eussent à opposer encore aux entreprises des protestans. Voyant donc l'empereur chanceler dans cette position difficile, ils crurent qu'il n'y avoit pas de temps à perdre pour relever son courage; ils le laissèrent pénétrer dans le secret de la ligue, lui montrèrent son ensemble, ses ressources et ses forces. Quelque peu consolante que fût pour lui cette découverte, il y entrevit cependant un appui formidable, et sentit aussitôt se ranimer son courage contre les protestans. Toutes leurs demandes furent rejetées, et la diète se termina sans rien résoudre. Mais Matthias fut la victime de cette querelle; les protestans lui refusèrent leurs subsides, et lui firent ainsi porter la peine de l'inflexibilité des catholiques.

Cependant les Turcs se montrèrent disposés à prolonger l'armistice, et on laissa Bethlem-Gabor jouir en paix de la Transylvanie. L'Empire paroissoit alors à l'abri de toute attaque au dehors, et, malgré les dangereuses divisions de l'intérieur, la paix y régnoit encore. Un

événement inattendu donna tout à coup à la contestation relative à la succession de Juliers l'aspect le plus étrange : cet électorat étoit toujours possédé en commun par l'électeur de Brandebourg et le comte palatin de Neubourg ; un mariage entre le prince de Neubourg et une princesse de Brandebourg devoit unir, d'une manière indissoluble , les intérêts des deux maisons. Un soufflet que l'électeur de Brandebourg eut le malheur de donner à son gendre , dans un moment d'ivresse , déranger ce plan. Dès ce moment , la bonne intelligence fut rompue entre les deux maisons ; le prince de Neubourg se jeta dans le parti catholique : une princesse de Bavière , qu'il reçut en mariage , fut la récompense de cette abjuration , et la puissante protection de la Bavière et de l'Espagne , la conséquence naturelle de ces deux événemens.

Afin d'assurer au comte palatin la possession exclusive du duché de Juliers , on y fit venir les troupes espagnoles qui étoient dans les Pays-Bas. L'électeur de Brandebourg , pour se débarrasser de pareils hôtes , appela de son côté les Hollandais , qu'il chercha à s'attacher en embrassant la réforme. Les Espagnols et les Hollandais parurent en effet dans le pays ; mais on s'aperçut bientôt qu'ils ne vouloient faire de conquêtes que pour eux.

1614

La guerre, qui ravageoit les Pays-Bas, parut alors vouloir se rapprocher et se porter sur le sol germanique, qui n'offroit que de trop déplorable alimens à ses fureurs. Si les protestans d'Allemagne voyoient avec effroi une armée espagnole sur le Bas-Rhin, les catholiques n'étoient pas moins alarmés de voir les Hollandais franchir les limites de l'Empire. C'étoit à l'occident que devoit éclater le volcan qui menaçoit d'engloutir l'Allemagne entière : toutes les craintes, toutes les espérances étoient tournées de ce côté ; et ce fut de l'orient que partit le coup qui la mit en feu.

Le repos que Rodolphe II avoit procuré à la Bohême, par la lettre de majesté, se prolongea quelque temps encore sous le règne de Matthias, et jusqu'à l'élection d'un successeur à cette couronne dans la personne de Ferdinand de Gratz.

1617

Ce prince, que l'on connoitra mieux par la suite sous le nom de Ferdinand II, s'étoit annoncé comme le plus zélé défenseur de l'Eglise romaine, en extirpant violemment le protestantisme de ses Etats héréditaires : il fut même, pour cette raison, considéré par les catholiques de Bohême comme le futur soutien de leur religion. La santé chancelante de l'empereur avança cette époque. Enhardis par un aussi puissant protecteur, les catholiques de ce royaume commencèrent à avoir moins de ménagemens pour

les protestans ; plusieurs d'entre eux eurent même l'imprudence de parler hautement de leurs espérances, et quelques mots menaçans qu'ils firent entendre aux protestans éveillèrent dans l'âme de ceux-ci une dangereuse méfiance pour leur maître à venir. Cependant cette méfiance n'auroit encore amené aucun résultat funeste , si l'on n'eût dirigé des attaques partielles contre quelques uns des protestans, et donné par là des chefs à la vengeance du peuple.

Henri Matthias, comte de Thurn, qui, sans être né en Bohême, possédoit quelques terres dans ce royaume, avoit mérité la confiance entière des utraquistes, autant par son zèle pour la religion protestante que par son amour exalté pour sa nouvelle patrie. Cette confiance lui avoit frayé la route aux postes les plus élevés du royaume : il avoit porté les armes avec gloire contre les Turcs ; il s'étoit attaché la multitude par des manières affables et insinuanes : tête ardente, il chérissoit le trouble, parce qu'il y faisoit briller ses talens ; assez inconsidéré, et même assez téméraire pour entreprendre des choses que la froide raison condamne ; assez peu délicat pour se jouer du sort de tout un peuple, lorsqu'il s'agissoit de satisfaire ses passions, il avoit cependant assez d'adresse pour mener, selon son caprice, une nation telle qu'étoit alors la Bohême. Il avoit déjà pris la part la plus

Le comte de Thurn est dépouillé de la charge de burgrave en Bohême.

1618

1618

active aux troubles de ce royaume sous le règne de Rodolphe ; et la lettre de majesté, que les Etats avoient arrachée à l'empereur, étoit principalement son ouvrage. La cour lui'avoit confié, comme burgrave de Carlstein, la garde de la couronne de Bohême et des chartes du royaume ; mais, ce qui étoit beaucoup plus important, la nation elle-même lui'avoit remis ses destinées, en le nommant défenseur ou protecteur de sa religion.

Le parti aristocratique, qui gouvernoit l'empereur, enleva imprudemment au comte de Thurn sa surveillance sur les choses, pour lui laisser une influence d'autant plus active sur les personnes ; il lui ôta la charge de burgrave, qui le rendoit dépendant des faveurs de la cour, et lui fit par là sentir toute l'importance du poste qui lui restoit. On blessa ainsi sa vanité, qui enchaînoit son ambition. Dès ce moment, il n'écoula plus que sa vengeance, et l'occasion de la satisfaire ne tarda pas à se présenter.

La lettre de majesté arrachée par les Bohémiens à Rodolphe II, ainsi que la paix de religion de l'Allemagne, renfermoient un article important resté indécis jusqu'alors. Les droits que cette dernière paix accordoit aux protestans ne s'appliquoient qu'aux Etats souverains, et non aux sujets. Une vague liberté de conscience étoit tout ce qu'on permettoit aux sujets des pays

ecclésiastiques. La lettre de majesté ne parloit non plus que des Etats et des villes royales dont les magistrats s'attribuoient des droits égaux à ceux des États. Eux seuls avoient la faculté de bâtir des temples , de fonder des écoles , et de célébrer publiquement le culte protestant : quant aux autres villes , on faisoit aux Etats du pays dont elles dépendoient , le soin de décider quelle espèce de culte y seroit exercée. Les princes et Etats de l'Empire germanique avoient fait usage de ce droit de la manière la plus étendue , les séculiers surtout sans la moindre contradiction. Les Etats ecclésiastiques , auxquels une déclaration de l'empereur Ferdinand avoit contesté ce droit , combattoient , non sans raison , cette déclaration elle-même. Ce qui étoit un point combattu dans la paix de religion , étoit un point indécis dans la lettre de majesté. Dans l'une , l'interprétation étoit claire ; mais il étoit douteux si l'on devoit obéir : dans l'autre , l'interprétation étoit abandonnée aux Etats. En conséquence , les sujets des Etats ecclésiastiques de Bohême crurent être en possession des mêmes droits que la déclaration de Ferdinand accordoit aux sujets des évêques d'Allemagne ; ils se considérèrent comme égaux aux sujets des villes royales , parce qu'ils comptoient les biens ecclésiastiques au nombre des biens de la couronne. Dans la petite ville de Klostergrab , dépendante

1618 de l'archevêché de Prague ; à Braunau , qui appartenoit à l'abbé de ce couvent , les sujets protestans élevèrent des temples de leur propre autorité ; et , malgré l'opposition de leurs souverains , et même la désapprobation de l'empereur , ils en achevèrent la construction.

Démolition
de l'église de
Klostergrab.

Cependant la surveillance des défenseurs s'étant un peu ralentie , la cour crut pouvoir tenter un acte de vigueur : l'église de Klostergrab fut démolie par ordre de l'empereur ; celle de Braunau fut fermée de vive force , et on jeta dans des cachots les bourgeois les plus turbulens. Un mouvement général parmi les protestans fut la suite naturelle de cette mesure ; on cria à la violation de la lettre de majesté ; et le comte de Thurn , animé par la vengeance , et plus encore par le désir de remplir sa charge de défenseur , se montra le plus empressé à échauffer les esprits. Il fit convoquer à Prague des députés de tous les cercles du royaume , pour y prendre les mesures nécessaires dans ce commun danger. On convint d'adresser une supplique à l'empereur , et d'insister sur la mise en liberté des prisonniers. La réponse de l'empereur , déjà très-offensante pour les Etats , en ce qu'elle étoit directement adressée aux gouverneurs (et non à eux) , traitoit leur conduite d'illégale et de séditieuse , justifioit les événemens de Klostergrab et de Braunau , déclaroit qu'ils n'avoient

eu lieu qu'en exécution de ses ordres, et contenoit même quelques passages qu'on pouvoit considérer comme menaçans. 1618

Le comte de Thurn ne négligea rien pour augmenter la mauvaise impression que produisit cette réponse parmi les membres de l'assemblée. Il leur peignit le danger dans lequel se trouvoient tous ceux qui avoient pris part à la supplique adressée à l'empereur ; et il sut, soit en enflammant leur ressentiment, soit en les remplissant de terreur, les pousser aux résolutions les plus violentes. Un soulèvement immédiat contre l'empereur eût été une démarche précipitée ; ce n'étoit que par degrés qu'il pouvoit les amener à ce but, désormais inévitable pour eux. Il jugea dès lors plus convenable de diriger d'abord leur haine contre les conseillers de l'empereur. En conséquence, il fit répandre le bruit que l'écrit avoit été rédigé à Prague par les membres du gouvernement, et signé seulement à Vienne. Parmi ces membres se trouvoient le président de la chambre, Slawata, et le baron de Martinitz, nommé burgrave de Carlstein à la place de Thurn. L'un et l'autre étoient l'objet de la haine universelle. Depuis long-temps, ils avoient assez fait connoître aux protestans leur inimitié, en refusant seuls de se rendre à la séance dans laquelle la lettre de majesté avoit été mise au nombre des lois constitutionnelles

1618

de la Bohême. On les menaça, dès ce moment, de les rendre responsables de toute violation qui pourroit être faite à la lettre de majesté ; et tout ce qui, depuis ce temps, arriva de contraire aux protestans, leur fut imputé, et non sans raison. De tous les propriétaires catholiques, c'étoient les deux qui avoient exercé les plus durs traitemens envers leurs sujets protestans. On les accusoit d'employer des moyens odieux pour les faire aller à la messe, et de les contraindre à embrasser le catholicisme, en leur refusant le baptême, le mariage et la sépulture. Il fut aisé d'exciter la colère du peuple contre eux, et on résolut de les immoler à la haine générale (1).

Violences
exercées con-
tre les gou-
verneurs de
Prague.

Le 23 mai 1618, les députés parurent en armes au château du roi, accompagnés d'une nombreuse escorte ; ils se jetèrent brusquement dans la salle où étoient assemblés les gouverneurs Sternberg, Martinitz, Lobkowitz et Slawata ; ils les sommèrent, chacun séparément, de déclarer s'ils avoient pris part à la réponse qu'avoit faite l'empereur, ou s'ils y avoient donné leur assentiment. Sternberg répondit avec modération ; Martinitz et Slawata prirent

(1) Ces troubles de Bohême sont l'origine de la guerre de Trente-Ans, qui fut terminée par le traité de Westphalie, en 1648. (N. d. T.)

un ton menaçant : ce qui décida de leur sort. 1610
Sternberg et Lobkowitz, moins haïs et plus redoutés, furent conduits hors de la salle par le bras ; on se saisit ensuite de Martinitz et de Slawata ; on les traîna à une fenêtre, d'où ils furent précipités de quatre-vingts pieds de haut dans les fossés du château : on y jeta après eux le secrétaire Fabricius, leur créature. Un pareil traitement révolta, avec raison, tous les gens de bien : les seuls Bohémiens s'excusèrent, en disant que c'étoit un usage de leur pays ; et la seule chose qui excita leur étonnement, fut de voir que les gouverneurs, tombés de si haut, n'eussent aucune blessure : un grand tas de fumier qui les reçut les avoit garantis.

Une semblable violence n'étoit pas propre à rétablir les Etats dans les bonnes grâces de l'empereur ; et c'étoit précisément le but du comte de Thurn. Si la crainte d'un danger, encore incertain, avoit pu les déterminer à commettre un pareil acte, à quoi ne les porteroit pas maintenant la perspective assurée du châtiment, la nécessité pressante de pourvoir à leur propre sûreté ? Cette manière brutale de se faire justice à soi-même rendoit l'incertitude désormais dangereuse, et fermoit l'accès au repentir. Un seul crime parut ne pouvoir plus être racheté que par une série de nouvelles violences ; ne pouvant plus empêcher qu'il ne fût

1618

commis, on s'occupa à désarmer l'autorité qui devoit le punir : on nomma trente directeurs légalement chargés de continuer la révolte; on s'empara de toutes les affaires du gouvernement, de tous les revenus de la couronne; on reçut le serment de tous les fonctionnaires publics et de l'armée, et on invita, par une proclamation, toute la Bohême à défendre la cause commune. Les jésuites, que la haine publique signaloit comme les auteurs de toutes les oppressions éprouvées jusque-là, furent bannis du royaume; et les Etats crurent nécessaire de justifier, dans un manifeste particulier, la dureté de cette résolution. Toutes ces mesures avoient, disoient-ils, pour objet le maintien de l'autorité royale et des lois; langage ordinaire des rebelles, jusqu'à ce que la fortune se soit déclarée pour eux.

La nouvelle des événemens arrivés en Bohême fut loin d'exciter à la cour de Vienne la vive impression qu'elle devoit naturellement y produire; l'empereur Matthias n'étoit plus cet esprit entreprenant qu'on avoit vu autrefois aller chercher son seigneur et roi au milieu de son peuple pour le renverser successivement de trois trônes. Ce courage plein de confiance qui l'avoit animé pour consommer une usurpation, l'abandonna entièrement lorsqu'il s'agit de sa défense légitime. Les rebelles de Bohême avoient pris les armes les premiers; il étoit dans la nature

des choses qu'il les prit à son tour. Mais il ne pouvoit espérer de renfermer la guerre en Bohême. Dans tous les Etats soumis à sa domination, les protestans étoient liés entre eux par une effrayante sympathie ; le danger commun qui menaçoit leur religion pouvoit faire en un instant de tous ces sectaires une république formidable. Que pouvoit-il opposer à un pareil ennemi, si ses sujets protestans l'abandonnoient ? Les deux partis n'alloient-ils pas s'anéantir dans les horreurs d'une guerre civile ? Tout n'étoit-il pas perdu pour lui, s'il succomboit ? et ne ruinoit-il pas uniquement ses propres sujets, s'il étoit vainqueur ?

Ces réflexions firent pencher Matthias et son conseil vers la douceur et la paix ; mais d'autres virent dans cette même douceur la source de tous les maux. L'archiduc Ferdinand de Gratz le félicita sur un événement (la guerre) qui alloit justifier, aux yeux de l'Europe entière, toutes les mesures de vigueur employées contre les protestans de la Bohême. « L'insubordination, » disoit-il, la licence et la révolte ont toujours » donné la main au protestantisme ; les libertés » que les Etats ont obtenues de vous ou des » empereurs vos prédécesseurs n'ont servi qu'à » accroître leurs prétentions. Toutes les tentatives des hérétiques sont dirigées contre l'autorité souveraine ; c'est en la bravant, par

108

» degrés, qu'ils sont parvenus à former la der-
» nière : bientôt ils oseront porter la main sur
» la personne même de l'empereur, unique
» outrage qu'il leur reste à commettre. Contre
» un pareil ennemi, il n'y a plus que la voie
» des armes : nul calme, nulle soumission à
» espérer de sa part, tant qu'on laissera sub-
» sister ses dangereux privilèges. Ce n'est que
» dans la destruction entière de cette secte que
» l'on trouvera la sûreté de la religion catho-
» lique. L'issue de la guerre est douteuse, sans
» doute ; mais la perte de l'empereur est assu-
» rée, si l'on hésite à la faire. Les biens con-
» fisqués sur les rebelles dédommageront suffi-
» samment des dépenses qu'elle aura coûtées,
» et l'effroi des exécutions apprendra aux autres
» Etats à mieux obéir. »

Cependant les Bohémiens avoient pris les armes, et l'empereur ne pouvoit leur offrir la paix que les armes à la main. L'Espagne lui avança les fonds nécessaires pour les préparatifs, et promit de lui envoyer des troupes d'Italie et des Pays-Bas. On nomma pour généralissime le comte de Bucquoi, Brabançon, parce qu'on ne pouvoit se fier à aucun naturel du pays ; et le comte de Dampierre, autre étranger, commanda sous lui. Avant de faire avancer cette armée, l'empereur voulut encore une fois tenter les voies de la douceur ; il fit publier un manifeste

dans lequel il disoit aux Bohémiens : « Que la
» lettre de majesté étoit sacrée pour lui ; qu'il
» n'avoit jamais rien résolu contre leur religion
» ou contre leurs privilèges ; que même son arme-
» ment actuel avoit été provoqué par le leur ; et
» qu'aussitôt que la nation auroit posé les armes ,
» il congédieroit son armée. » Mais cette lettre ,
pleine de bonté , manqua encore son but ; les
chefs de la révolte jugèrent à propos de cacher au
peuple les bonnes intentions de l'empereur : au
lieu de les lui faire connoître , ils répandirent les
bruits les plus calomnieux , tant en chaire que
dans les journaux , et effrayèrent le peuple en lui
annonçant des Saint-Barthélemy qui n'existoient
que dans leur tête. Toute la Bohême , à l'exception
de Budweiss , Krummau et Pilsen , prit part à la
révolte. Ces trois villes , en grande partie catho-
liques , eurent seules le courage , au milieu de la
défection générale , de rester fidèles à l'empereur ,
qui leur fit espérer des secours. Cependant le
comte de Thurn n'ignoroit pas combien il étoit
dangereux de laisser entre les mains de l'ennemi
trois places de cette importance , qui ouvroient
en tout temps le royaume aux armes de l'empereur.
Aussi actif que résolu , il parut tout à coup
devant Budweiss et Krummau , dans l'espoir
que la terreur lui soumettroit ces deux places.
Krummau se rendit , en effet ; mais Budweiss
repoussa constamment toutes ses attaques.

Révolte de
la Bohême.—
Guerre qui en
est la suite.

1618

Alors l'empereur commença à montrer plus de vigueur et d'activité. Bucquoi et Dampierre se jetèrent, avec deux armées, dans la Bohême, où ils commencèrent les hostilités : mais ils trouvèrent, sur le chemin de Prague, plus de difficultés qu'ils ne l'avoient prévu ; il n'y eut pas de passage, pas de position un peu tenable, qu'il ne fallût enlever l'épée à la main ; et la résistance s'accrut à chaque pas, parce que les désordres que commettoient leurs troupes, la plupart hongroises et wallonnes, portoient les amis à la défection, et les ennemis au désespoir. Cependant, au moment même où ces troupes pénétroient dans la Bohême, l'empereur offroit encore la paix aux Etats ; il ne cessoit de leur faire des propositions d'accommodement. Une nouvelle circonstance vint relever le courage des rebelles : les Etats de Moravie se déclarèrent pour eux, et il leur arriva d'Allemagne, dans la personne du comte de Mansfeld, un vaillant défenseur sur lequel ils étoient loin de compter.

Les chefs de l'union évangélique n'étoient pas restés spectateurs oisifs des mouvemens de la Bohême. On y combattoit pour la même cause, contre le même ennemi. Ils représentèrent donc à tous les membres de l'union le sort de la Bohême comme lié à celui de l'union même ; la cause de ce royaume étoit la cause sacrée de l'Allemagne protestante. Fidèles à ce

principe, ils encouragèrent les rebelles, leur promirent des secours; et un événement imprévu ne tarda pas à les mettre en état d'exécuter leurs promesses. 1618

Le comte Pierre Ernest de Mansfeld, fils d'Ernest de Mansfeld, officier autrichien plein de mérite, qui avoit commandé avec beaucoup de distinction les armées espagnoles dans les Pays-Bas, fut l'instrument qui devoit bientôt humilier la maison d'Autriche en Allemagne. Il avoit lui-même consacré ses premières campagnes au service de cette maison, et combattu, sous les drapeaux de l'archiduc Léopold, contre la religion protestante et la liberté de l'Allemagne. Insensiblement entraîné vers le protestantisme, il abandonna un chef intéressé qui refusoit de lui rendre des avances faites pour son service, et consacra à l'union évangélique son zèle et sa glorieuse épée. A cette même époque, le duc de Savoie, engagé dans une guerre contre l'Espagne, demanda des secours à l'union, dont il étoit l'allié. L'union lui céda la conquête qu'elle venoit de faire, et Mansfeld fut chargé de lever en Allemagne, au nom et aux frais du duc de Savoie, une armée de quatre mille hommes. Cette armée se trouva prête à marcher au moment même où la guerre éclata en Bohême, et le duc qui, dans ce moment, n'en avoit aucun besoin, la laissa à la disposition

1618

de l'union. Rien ne pouvoit être plus agréable à celle-ci que de secourir ses alliés de Bohême aux dépens de l'étranger. Le comte de Mansfeld reçut aussitôt l'ordre de conduire en Bohême ces quatre mille hommes, et une solde supposée de ce royaume dut cacher les véritables auteurs de cet armement.

Mansfeld parut alors en Bohême, où il s'établit par la prise de Pilsen, ville forte et dévouée à l'empereur. Le courage des rebelles s'accrut par l'arrivée de nouveaux renforts que leur envoyèrent les Etats de Silésie. Cependant rien d'important n'eut encore lieu entre les deux partis; mais les affaires, peu décisives, étoient d'autant plus meurtrières, et préludoient à de plus sérieux combats. Afin de ralentir l'activité de l'empereur, on entama avec lui des négociations; on accepta même la médiation offerte par l'électeur de Saxe : mais, avant que l'issue de toutes ces négociations mît au jour la mauvaise foi qui les dirigeoit, la mort vint tout à coup enlever l'empereur.

1619

Matthias avoit éveillé l'attente universelle en détrônant son prédécesseur. Qu'avoit-il fait pour la justifier? Etoit-ce la peine de s'emparer par un crime du trône de Rodolphe, pour l'occuper aussi mal, et l'abandonner avec aussi peu de gloire? Le temps de son déplorable règne fut une expiation continuelle de la témérité qui

l'avoit fait roi. Il avoit anéanti toutes les prérogatives de la couronne quelques années avant de la porter. Il eut la honte de laisser entraver, par ses propres parens, le peu d'autorité que les Etats, en étendant leur puissance, lui avoient abandonné. Malade, sans enfans, il vit l'attention du monde entier se porter d'avance sur son orgueilleux successeur, qui, dans son impatience, commençoit déjà son règne sous celui du vieillard prêt à expirer.

Matthias étant mort, on pouvoit regarder comme éteinte la maison d'Autriche régnante en Allemagne. De tous les enfans de Maximilien, il ne restoit plus que l'archiduc Albert dans les Pays-Bas : foible et sans enfans, il avoit cédé tous ses droits sur cette succession à la ligne de Gratz. La maison d'Espagne avoit aussi, par un traité secret, renoncé à toutes ses prétentions sur les pays autrichiens, en faveur de l'archiduc Ferdinand de Styrie. C'étoit dans la personne de ce prince que devoit renaître la maison de Hapsbourg, et que devoit briller de nouveau l'ancienne grandeur de l'Autriche.

Ferdinand eut pour père Charles, archiduc de Carniole, de Carinthie et de Styrie, le plus jeune des frères de l'empereur Maximilien II, et pour mère une princesse de Bavière. Ayant perdu son père à l'âge de douze ans, l'archiduchesse sa mère confia son éducation au duc

1679

Guillaume de Bavière, frère de cette princesse, qui le fit élever et instruire sous ses yeux, par les jésuites, à l'Université d'Ingolstadt. Il est aisé de deviner quels principes il dut puiser à la société habituelle d'un prince qui, par dévotion, se déroboit aux affaires du gouvernement. D'un côté, on lui montrait l'indulgence des Maximiliens pour les partisans de la nouvelle doctrine, et les troubles qui désoloient leurs pays; de l'autre, le zèle inébranlable des souverains de la Bavière pour l'ancienne religion, et les bénédictions sans nombre que le ciel répandoit sur ce royaume : on lui laissoit à choisir entre ces deux exemples.

Préparé ainsi, dans cette école, à devenir l'ardent et valeureux défenseur de l'Eglise, il quitta la Bavière, après un séjour de cinq ans, pour aller prendre le gouvernement de ses pays héréditaires. Les Etats de Carniole, de Carinthie et de Styrie demandèrent, avant de lui prêter serment de fidélité, la confirmation de leur liberté de religion. Il leur répondit que la liberté de religion n'avoit rien de commun avec le serment; il l'exigea pur et simple, et on le prêta. Plusieurs années s'écoulèrent ensuite, avant qu'on ne mît à exécution le plan conçu à Ingolstadt; Ferdinand voulut même, avant de le mettre au jour, se rendre en personne à Notre-Dame-de-Lorette, pour implorer le

sécours de la Vierge Marie, et aller ensuite à Rome demander au saint-père (Clément VIII) sa bénédiction apostolique. 1619

Aussi ne s'agissoit-il de rien moins que d'extirper le protestantisme d'un district où il étoit la religion de la majorité des habitans, où un acte formel de tolérance accordé par le père de Ferdinand aux barons et aux chevaliers du pays l'avoit en quelque sorte légitimé. Un consentement aussi solennel ne pouvoit être retiré sans danger ; mais l'exemple des autres Etats de l'Empire, tant protestans qu'à catholiques, qui avoient exercé sans résistance le droit de réforme dans leur pays, et les abus que les Etats de Styrie avoient faits de leur liberté de religion, sembloient autoriser cette mesure violente. A l'abri d'une loi absurde, mais positive, on crut pouvoir braver sans crainte la raison et l'équité. Au surplus, Ferdinand montra, dans cette entreprise injuste, un courage admirable et une persévérance digne d'éloges. Sans fougue, et l'on peut dire même sans cruauté, il parvint à détruire successivement dans chaque ville le culte protestant ; et quelques années suffirent pour consommer cet ouvrage dangereux, au grand étonnement de toute l'Allemagne.

Mais, tandis que les catholiques admiroient en lui le héros et le chevalier de leur Eglise, les protestans commençoient à le considérer

1619

comme leur plus dangereux ennemi. Cependant, lorsque Matthias voulut lui assurer sa succession, il éprouva très-peu de résistance de la part des Etats électifs d'Autriche; et les Bohémiens eux-mêmes, en le couronnant leur futur roi, ne lui imposèrent que des conditions très-modérées. Ce ne fut que plus tard, lorsque, devenu empereur, ils s'aperçurent de la funeste influence qu'exerçoient sur lui ses conseillers, que leurs craintes s'éveillèrent. Différens projets écrits de sa main, qui ne trahissoient que trop ses véritables sentimens, et que de perfides manœuvres firent tomber entre leurs mains, poussèrent bientôt leurs frayeurs au dernier terme. Ils furent surtout indignés d'un traité secret conclu avec l'Espagne, dans lequel, à défaut d'héritier mâle, il assuroit à cette couronne le royaume de Bohême, sans consulter la nation, sans témoigner le moindre égard pour son droit d'élection libre à la couronne. Les nombreux ennemis que ce prince s'étoit faits par sa réforme en Styrie, lui nuisirent beaucoup auprès des Bohémiens. Quelques émigrés styriens surtout, qui s'étoient réfugiés en Bohême, et qui apportèrent dans leur nouvelle patrie un cœur altéré de vengeance, s'efforcèrent d'augmenter le feu de la révolte. Telles étoient les dispositions dans lesquelles Ferdinand trouva la Bohême à la mort de Matthias.

De pareils rapports entre la nation et le prince qui prétendoit à la couronne eussent amené des orages, même dans les temps calmes d'une succession ordinaire; à plus forte raison lorsque la révolte éclatoit déjà de toutes parts, alors que la nation avoit recouvré sa majesté et repris l'exercice de ses droits naturels, alors qu'elle avoit les armes à la main, que le sentiment de son union doubloit ses forces, que les plus heureux succès, des promesses de secours étrangers et de folles espérances, élevoient son courage au plus haut degré de confiance. Oubliant les droits dont ils avoient déjà investi Ferdinand, les Etats déclarèrent le trône vacant, et annulèrent l'élection qu'ils avoient faite. Il ne restoit donc plus aucun espoir de soumission; et, si Ferdinand vouloit se voir maître de la Bohême, il falloit désormais qu'il achetât cette couronne par le sacrifice de tout ce qu'elle avoit de plus précieux, ou qu'il la conquist les armes à la main.

Mais avec quels moyens la conquérir? De quelque côté qu'il tournât ses regards, il ne voyoit que les flammes de la révolte. La Silésie s'étoit soulevée presque au même instant que la Bohême, et la Moravie étoit sur le point de suivre cet exemple. Dans la haute et la basse Autriche, l'esprit de liberté régnoit comme au temps de Rodolphe, et les Etats des provinces

1619

refusoient de prêter le serment. Bethlem-Gabor menaçoit de se jeter en Transylvanie ; un armement secret en Turquie épouvantoit les provinces de l'Est ; et, pour mettre le comble à tant de maux, les protestans de ses Etats héréditaires, entraînés par l'exemple général, étoient aussi sur le point de se soulever. Les protestans y formoient le plus grand nombre, et, dans la plupart de ces pays, ils possédoient les revenus avec lesquels Ferdinand devoit faire la guerre. Les sujets neutres commencèrent à hésiter, les fidèles désespérèrent, et les mal-intentionnés seuls eurent du courage. Une moitié de l'Allemagne encourageoit les rebelles ; l'autre attendoit en silence le résultat des événemens : quant aux secours de l'Espagne, ils étoient encore éloignés. C'est ainsi qu'au moment même où il étoit maître de tout, il se voyoit sur le point de tout perdre.

Révolte de la
Moravie.

Quelques propositions d'accommodement qu'il pût faire aux Bohémiens dans son affreuse détresse, elles furent toutes repoussées avec dédain. Le comte de Thurn se présente alors en Moravie à la tête d'une armée, pour forcer cette province, encore chancelante, à prendre une résolution : son apparition est le signal de la révolte pour tous les protestans moraves ; Brun est bientôt emporté, et le reste du pays prend volontairement le parti du vainqueur.

Dans toute la province, on change la religion et le gouvernement; le torrent des rebelles, grossi dans sa course, se précipite tout à coup dans l'Autriche supérieure, où il est accueilli avec transport par un parti considérable. « Plus » de différence de religion, s'écrie-t-on; mêmes » droits pour toutes les églises chrétiennes. On » dit qu'on lève des troupes dans le pays pour » aller opprimer les Bohémiens : qu'on les » cherche pour les combattre, et qu'on pour- » suive jusqu'à Jérusalem l'ennemi de la li- » berté! » Aucun bras ne s'arma pour la défense de l'empereur, et les rebelles se présentèrent bientôt devant Vienne pour y assiéger leur maître.

Ferdinand avoit fait quitter à ses enfans la ville de Gratz, où ils n'étoient plus en sûreté, et les avoit envoyés dans le Tyrol, tandis qu'il attendoit les rebelles dans sa capitale. Il n'avoit à opposer à cette multitude furieuse qu'une poignée de soldats; encore manquoient-ils de bonne volonté, parce qu'on ne leur donnoit ni solde ni pain. Vienne n'étoit pas préparée pour soutenir un long siège. Le parti des protestans, toujours prêt à s'unir aux Bohémiens, étoit le plus nombreux dans la ville; ceux de la campagne rassembloient déjà des troupes contre Ferdinand. Déjà la populace protestante voyoit ce prince enfermé dans un monastère, ses Etats

partagés, et ses enfans élevés dans la religion nouvelle. Livré à la perfidie de ses ennemis secrets, entouré de toutes parts d'ennemis publics, il voyoit s'ouvrir à chaque instant l'abîme qui alloit l'engloutir avec toutes ses espérances. Les boulets des Bohémiens arrivoient jusque dans son palais impérial. Seize barons autrichiens se précipitent dans son appartement, l'accablent de reproches, de menaces, et veulent le forcer à entrer dans une confédération avec les Bohémiens. L'un d'eux le saisit par le bouton de son pourpoint : « Ferdinand, lui » dit-il en fureur, signeras-tu ? » A qui n'eût-on pas pardonné de chanceler dans une pareille position ? Ferdinand vouloit devenir empereur d'Allemagne ; il ne paroissoit plus lui rester d'autre ressource que de fuir, ou de fléchir devant les circonstances. Quelques personnes lui conseilloyent le premier parti ; les prêtres catholiques lui conseilloyent le second. S'il abandonnoit la capitale, elle tomboit entre les mains de l'ennemi ; en perdant Vienne, il perdoit l'Autriche, et la perte de l'Autriche entraînoit celle de la couronne impériale : Ferdinand resta dans Vienne, et ne voulut entendre à aucun accommodement.

L'archiduc étoit encore en pourparlers avec les barons, lorsque le son des trompettes se fait tout à coup entendre sur la place du Château :

l'étonnement et la crainte s'emparent successivement de tous les assistans ; un bruit effrayant parcourt bientôt le palais , et les députés disparaissent l'un après l'autre ; un grand nombre de nobles et de bourgeois s'enfuient dans le camp de Thurn. Ce prompt changement avoit été opéré par l'arrivée du régiment des cuirassiers de Dampierre , qui , dans ce moment critique , étoient accourus dans la capitale au secours de l'archiduc : ils furent bientôt après suivis d'infanterie. Plusieurs bourgeois catholiques , enhardis par la présence de ces troupes , prennent aussitôt les armes , et ils sont imités par les étudiants. Mais une nouvelle qui arriva dans le moment même de la Bohême , vint achever de sauver Ferdinand : le général brabançon Bucquoi avoit complètement battu Mansfeld près de Budweiss , et il étoit en marche sur Prague. Les Bohémiens se hâtèrent de replier leurs tentes , et accoururent à la défense de leur capitale.

L'ennemi fut alors obligé d'évacuer tous les passages qu'il avoit occupés pour fermer à Ferdinand le chemin de Francfort , où devoit se faire son élection au trône impérial. S'il étoit important pour les projets de Ferdinand en général de se faire élire empereur , cette importance étoit considérablement augmentée par les circonstances actuelles : sa nomination au trône

La révolte est comprimée.

1619 étoit la preuve irréfragable et décisive qu'il en étoit digne, et que sa cause étoit juste ; en même temps qu'elle lui faisoit espérer les secours de l'Empire. Mais cette même cabale qui le poursuivait dans ses Etats héréditaires, employoit aussi ses efforts pour empêcher qu'il fût nommé empereur. Aucun prince de la maison d'Autriche ne devoit plus occuper le trône d'Allemagne. Ferdinand, du moins, cet implacable persécuteur de la religion protestante, cet esclave de l'Espagne et des jésuites, devoit en être à jamais exclu. Pour mieux atteindre ce but, on avoit, même du vivant de Matthias, offert la couronne impériale d'abord au duc de Bavière, et sur son refus, au duc de Savoie. Mais comme il n'étoit pas très-aisé de s'entendre avec celui-ci sur les conditions auxquelles il l'accepteroit, on chercha à différer l'élection jusqu'à ce qu'un coup décisif en Bohême ou en Autriche eût détruit sans retour les espérances de Ferdinand, et l'eût mis hors d'état d'être élevé jamais à la dignité impériale. Les membres de l'union, de leur côté, ne négligèrent rien pour prévenir contre lui l'électeur de Saxe qui étoit enchaîné aux intérêts de la maison d'Autriche. Ils représentèrent à ce prince tous les dangers dont les principes de Ferdinand et ses liaisons avec l'Espagne menaçoient la religion protestante, et même la constitution de l'Empire ; en l'élevant

au trône impérial, ajoutèrent-ils, l'Allemagne va se voir entraînée dans les affaires particulières de ce prince, et attirer contre elle les armes de la Bohême. Cependant, malgré tous leurs efforts, on fixa le jour de l'élection. Ferdinand fut appelé à la diète en qualité de roi légitime de Bohême, et sa voix d'électeur fut reconnue valable en dépit de l'opposition des Etats de ce royaume. Les trois électeurs ecclésiastiques se déclarèrent en sa faveur. Ceux de Saxe et de Brandebourg lui donnèrent leur voix, et une majorité décisive le déclara empereur en 1619. C'est ainsi qu'il vit reposer sur sa tête la couronne la plus incertaine, pour perdre peu de jours après, celle qu'il regardoit comme la plus assurée. Pendant qu'on le nommoit empereur à Francfort, on le renversoît du trône de Bohême.

Ferdinand
est reconnu
empereur par
la diète.

Cependant, presque tous ses Etats héréditaires d'Allemagne étoient entrés dans une confédération formidable avec les Bohémiens, dont l'audace dès lors ne connut plus de bornes. Le 17 août 1619, ils déclarèrent en pleine diète, l'empereur déchu de tous ses droits à la couronne, comme ennemi de la religion et de la liberté des Bohémiens; ils l'accusèrent d'avoir, par ses perfides conseils, excité le dernier roi contre eux, d'avoir fourni des troupes pour les opprimer, et livré leur pays à la rapacité des

1619

étrangers; enfin, d'avoir, au mépris de la majesté du peuple, engagé le royaume aux Espagnols par un traité secret. Ils procédèrent aussitôt au choix d'un nouveau souverain. Comme c'étoient des protestans qui alloient élire, il étoit difficile que le choix tombât sur un prince catholique; cependant, pour ne paroître céder à aucune influence, quelques voix se prononcèrent en faveur du duc de Bavière et du duc de Savoie. Mais la haine violente qui divisoit les évangéliques et les réformés, retarda pendant quelque temps encore la nomination d'un prince même protestant; enfin, l'adresse et l'activité des calvinistes l'emportèrent sur les luthériens, quoique plus nombreux.

De tous les princes qui furent proposés pour remplir cette dignité, l'électeur palatin, Frédéric V, s'étoit acquis le plus de droits à la confiance et à la reconnoissance des Bohémiens; et, parmi les autres, il n'y en avoit aucun, auprès de qui l'intérêt privé de chaque Etat et l'attachement du peuple entier, parussent justifiés par autant de raisons d'Etat.

Frédéric V avoit un esprit vif et ouvert, une grande bonté, et la générosité d'un roi. Il étoit à la tête des réformés d'Allemagne, le chef et le maître absolu de toutes ses forces. Il étoit proche parent du duc de Bavière, et gendre du roi d'Angleterre, qui pouvoit au besoin lui

fournir de puissans secours. Le parti calviniste sut faire valoir tous ces avantages, et Frédéric fut élu empereur, au milieu des prières et des larmes de joie, dans l'assemblée des Etats à Prague.

1619

L'électeur
palatin Frédéric V est
élu empereur
par les Bohé-
miens.

Tout ce qui venoit d'arriver dans cette assemblée étoit un coup préparé, et Frédéric lui-même avoit pris une part trop active à tous ces événemens, pour que l'offre des Bohémiens dût le surprendre. Cependant l'éclat subit d'une couronne, et la double grandeur du crime et de la fortune qui le plaçoient sur le trône, le glacèrent d'épouvante : comme toutes les âmes foibles, il eut recours aux conseils pour se fortifier dans sa résolution ; mais cette ressource même ne lui étoit d'aucun secours toutes les fois que le conseil n'étoit pas conforme à ses desirs. Les électeurs de Saxe et de Bavière auxquels il s'adressa, ainsi que tous les autres électeurs qui mesuroient la grandeur de l'entreprise sur ses forces et sa capacité, lui montrèrent l'abîme où il se précipitoit. Le roi Jacques (d'Angleterre) lui-même, déclara qu'il aimoit mieux voir enlever une couronne à son gendre que de l'aider à violer la majesté des rois par un exemple aussi funeste (1). Mais que pouvoit la voix de la sagesse

(1) La princesse Juliane, sa mère, fit aussi tous ses efforts pour l'empêcher d'accepter. (N. d. T.)

1619

contre le séduisant éclat d'une couronne? Dans le moment où une nation libre développe la plus grande énergie, où elle repousse loin d'elle le rejeton sacré des rois qui la gouvernoient depuis deux cents ans, et se jette dans les bras d'un nouveau monarque; lorsque, pleine de confiance dans son courage, elle le choisit pour son guide dans la carrière périlleuse de la gloire et de la liberté, et qu'une religion opprimée voit en lui son défenseur et son appui, osera-t-il avouer ses craintes? abandonnera-t-il lâchement la cause de la religion et de la liberté? Cette même religion lui montrait la supériorité de ses forces et la foiblesse de ses ennemis, les deux tiers de l'Autriche armés contre leur souverain, et un allié belliqueux en Transylvanie prêt à fondre sur les foibles restes de cette puissance : de pareils motifs n'étoient-ils pas propres à exciter son ambition et à enflammer son courage?

Quelques momens de réflexion suffisoient pour lui montrer la témérité de son entreprise, et le peu de valeur de la récompense qui y étoit attachée; mais cette récompense parloit à ses sens, et les avis ne parloient qu'à sa raison. Pour son malheur, ceux qui l'entouroient de plus près, et qui pouvoient le mieux se faire entendre, prirent le parti qui flattoit ses desirs. Tous ses officiers palatins voyoient dans l'agrandissement de leur maître, un vaste champ ouvert à leur

ambition et à leur cupidité. Ce triomphe de la religion réformée échauffoit au dernier point le zèle ardent des sectateurs de Calvin. Comment la foible tête de ce prince auroit-elle résisté aux illusions flatteuses de ses conseillers qui exagéroient autant ses forces et ses ressources qu'ils rabaissoient celles de ses ennemis? comment auroit-elle résisté aux instances de ses prédicateurs qui lui présentoient leurs inspirations comme les volontés mêmes du ciel? Des rêves astrologiques remplissoient sa tête des plus chimeriques espérances. L'irrésistible charme de l'amour vint lui-même employer toutes ses séductions. « Quoi! lui disoit la princesse son » épouse, tu as pu prétendre à la main de la » fille d'un roi, et tu n'oses pas accepter une » couronne que l'on t'offre volontairement! » J'aime mieux ne manger que du pain et être » l'épouse d'un roi, que de vivre dans les dé- » lices comme femme d'électeur. »

Frédéric accepta la couronne de Bohême. Le couronnement se fit à Prague avec une pompe sans exemple. La nation déploya toutes ses richesses pour honorer son propre ouvrage. La Silésie et la Moravie, pays dépendans de la Bohême, suivirent l'exemple de ce royaume, et prêtèrent serment de fidélité. La réforme s'empara de toutes les églises. La joie étoit à son comble, et l'amour pour le nouveau roi

Il accepte la couronne de Bohême.

1619

alloit jusqu'à l'adoration. Le Danemarck, la Suède, la Hollande, Venise, et plusieurs Etats d'Allemagne le reconnurent comme roi légitime; et Frédéric commença à prendre ses mesures pour se maintenir sur le trône.

Ses plus grandes espérances reposoient sur Bethlem-Gabor, prince de Transylvanie. Ce redoutable ennemi de la maison d'Autriche et de l'Eglise catholique, peu content d'une principauté qu'il avoit, à l'aide des Turcs, enlevée à son maître légitime, Gabriel Bathori, saisit avidement cette occasion de s'agrandir aux dépens des princes autrichiens qui avoient refusé de le reconnoître souverain de la Transylvanie. Il avoit concerté avec les rebelles de Bohême une attaque contre la Hongrie et l'Autriche, et la jonction des deux armées devoit se faire auprès de la capitale; cependant Bethlem-Gabor, sous le voile de l'amitié, cachoit son véritable dessein. Il promet artificieusement à l'empereur de faire tomber les Bohémiens dans le piège en feignant de venir à leur secours, et s'engage à lui livrer vivans les chefs de la révolte. Mais tout à coup, il se montre en ennemi dans la haute Hongrie, et répand partout la terreur, ne laissant que la dévastation sur ses traces. Tout cède à ses armes; il arrive à Presbourg, et prend la couronne de Hongrie. Le frère de l'empereur, gouverneur de Vienne,

tremblant pour la capitale, appelle à son secours le général Bucquoi. La retraite des impériaux amène pour la seconde fois les Bohémiens sous les murs de Vienne. Renforcés par douze mille Transylvains, et bientôt après par l'armée victorieuse de Bethlem-Gabor, ils menacent d'emporter cette capitale. La dévastation s'étend autour de Vienne : le Danube est fermé ; toutes les communications interceptées, et les horreurs de la famine commencent à se faire sentir. Ferdinand, que ce danger pressant a rappelé dans sa capitale, se voit prêt à succomber pour la seconde fois. Enfin, la disette et la rigueur de la saison forcent les Bohémiens à retourner chez eux ; un revers que Bethlem-Gabor éprouve en Hongrie, l'oblige à revenir sur ses pas, et la fortune sauve l'empereur pour la seconde fois.

Dans l'espace de quelques semaines tout changea de face. Ferdinand, par sa politique et par son activité, sut réparer ses affaires autant que Frédéric avoit ruiné les siennes par sa négligence et ses fausses mesures. Les Etats de la basse Autriche furent ramenés à l'obéissance par la confirmation de leurs privilèges, et quelques membres qui résistèrent encore furent déclarés coupables du crime de lèse-majesté et de haute trahison. Ainsi l'empereur parvint à consolider de nouveau sa puissance dans l'un de ses pays

1619

héréditaires, et il prit aussitôt toutes les mesures propres à lui assurer des secours étrangers. Déjà, lors de son élection à Francfort, il avoit réussi, par ses représentations, à mettre dans ses intérêts les trois électeurs ecclésiastiques ; et il avoit eu le même succès à Munich auprès du duc Maximilien de Bavière. L'issue de cette guerre, le sort de Frédéric et celui de Ferdinand, dépendoient entièrement de la part qu'y prendroient l'union et la ligue. Il paroissoit important, à toute l'Allemagne protestante, de soutenir le roi de Bohême : les catholiques, au contraire, sembloient intéressés à ne pas laisser succomber l'empereur. Si les protestans triomphoient en Bohême, tous les princes catholiques d'Allemagne avoient à trembler pour leurs possessions : s'ils succomboient, l'empereur pouvoit dicter la loi aux souverains d'Allemagne. Ferdinand mit donc la ligue en mouvement, et Frédéric l'union. Les liens de parenté qui unissoient le duc de Bavière à l'empereur ; l'attachement particulier qu'il avoit conçu pour ce monarque, son beau-père, avec lequel il avoit été élevé à Ingolstadt ; son zèle pour la religion catholique, qui paroissoit menacée du plus grand danger ; les insinuations des jésuites ; enfin, les mouvemens suspects de l'union, déterminèrent le duc de Bavière, ainsi que tous les princes de la ligue, à embrasser la cause de Ferdinand.

Le duc de Bavière et les princes de la Ligue embrassent la cause de Ferdinand.

Maximilien, après avoir conclu un traité qui lui garantissoit la restitution des frais de la guerre, et la réparation de toutes les pertes qu'il pourroit éprouver, prit le commandement suprême des forces de la ligue, et se disposa à marcher contre les rebelles de Bohême. Les chefs de l'union, au lieu de prévenir cette dangereuse alliance de la ligue avec l'empereur, mirent, au contraire, tous leurs soins à la former. En obligeant la ligue à prendre décidément part à la guerre de Bohême, ils avoient l'espoir d'entraîner aussi tous les membres et alliés de l'union à en faire autant. Sans une démarche ouverte de la part des catholiques, jamais les protestans ne seroient parvenus à réunir toutes leurs forces. Ils choisirent donc le moment favorable où une révolte éclatoit en Bohême pour demander aux catholiques le redressement des anciens griefs, et une pleine garantie du libre exercice de leur religion. Ces réclamations, qui étoient rédigées dans un ton menaçant, furent adressées au duc de Bavière, comme au chef des catholiques : on demandoit surtout une réponse prompte et catégorique. Quelque parti que prît Maximilien dans cette situation, le but qu'ils se proposoient étoit rempli : s'il cédoit, ils avoient enlevé au parti catholique un de ses plus redoutables défenseurs ; une résolution contraire de sa part armoit tout le parti pro-

1619 testant, et rendoit inévitable une guerre dans laquelle ils espéroient triompher. Maximilien, déjà entraîné par tant de motifs dans le parti contraire, reçut cette demande de l'union comme une déclaration de guerre en forme, et hâta ses préparatifs.

Tandis que la Bavière et la ligue s'armoient pour l'empereur, on négocioit des subsides auprès de la cour d'Espagne. Le comte de Khevenhuller, ambassadeur de Vienne à Madrid, triompha heureusement de tous les obstacles que la lenteur du ministère espagnol opposoit à cette demande. Outre l'avance d'un million de florins que l'on parvint à arracher peu à peu à cette cour, on convint d'une attaque sur le bas Palatinat, qui se feroit par les Pays-Bas espagnols.

Pendant que l'on cherchoit à attirer tous les Etats catholiques dans l'alliance, on employoit les plus vigoureux efforts contre celle des protestans. Il étoit important de rassurer l'électeur de Saxe, ainsi que plusieurs Etats évangéliques, sur le bruit semé par l'union, que l'armement de la ligue avoit pour but de leur reprendre les fondations sécularisées. Une déclaration écrite, qui exprimoit positivement le contraire, calma complètement l'électeur de Saxe sur ce point. La jalousie particulière, qui d'ailleurs animoit ce prince contre l'électeur palatin, les instiga-

tions de son prédicateur, vendu à l'Autriche, 1619
 et le violent chagrin qu'il avoit éprouvé de se
 voir négligé par les Bohémiens lors de l'élection
 de leur roi, l'avoient déjà entraîné dans le parti
 de l'empereur (1).

Pendant que Ferdinand mettoit tout en œuvre 1620
 pour améliorer sa position, Frédéric n'oublioit
 rien pour empirer la sienne. Par son alliance
 choquante avec le prince de Transylvanie, l'allié
 reconnu de la Porte, il scandalisa les esprits
 foibles, et la voix publique l'accusa de chercher
 à s'agrandir aux dépens de la chrétienté, et
 d'avoir armé les Turcs contre l'Allemagne. Son
 zèle inconsidéré pour la religion réformée sou-
 leva contre lui les luthériens de Bohême ; ses
 entreprises contre les images révolta les catho-
 liques de ce royaume ; de nouveaux impôts
 oppressifs lui enlevèrent l'amour du peuple.
 Les grands de Bohême, trompés dans leurs
 espérances, ne montrèrent plus le même zèle ;

(1) Pfeffel rapporte, d'après les pièces du temps, d'autres motifs, non moins forts, du parti que prit l'électeur de Saxe : 1°. il devoit craindre que les ducs de Saxe, de la branche Ernestine, ne cherchassent à recouvrer la dignité électorale, si la maison d'Autriche, de qui la branche Albertine la tenoit, étoit humiliée et abattue ; 2°. Ferdinand II lui avoit promis de décider en sa faveur la cause du duché de Juliers ; 3°. enfin, l'empereur avoit formellement promis de maintenir la paix de religion, et de ne pas étendre aux protestans en général la haine qu'il portoit au prince palatin. (*N. d. T.*)

1620

l'absence des secours étrangers altéra leur confiance. Au lieu de se livrer tout entier à l'administration de son royaume, Frédéric perdoit son temps dans des fêtes ; au lieu d'augmenter son trésor par de sages économies, il dissipait les revenus de ses Etats dans une pompe vaine et théâtrale, ou en des libéralités mal entendues. Indolent et léger, il se contemploit dans sa nouvelle dignité ; et, livré sans réserve aux jouissances attachées au pouvoir suprême, il oublioit le besoin pressant d'affermir la couronne sur sa tête.

Mais, si l'on s'étoit trompé dans le choix de ce prince, il ne s'étoit pas moins abusé en comptant sur des secours étrangers. La plupart des membres de l'union séparèrent les affaires de la Bohême de l'objet de leur alliance ; d'autres Etats, dévoués à Frédéric, furent tout à coup enchaînés par une crainte aveugle de l'empereur. Ferdinand avoit mis dans ses intérêts la Saxe et la Hesse-Darmstadt ; la Basse-Autriche, dont on attendoit une puissante diversion, s'étoit soumise, et Bèthlem-Gabor avoit conclu une suspension d'armes avec l'empereur. La cour de Vienne sut endormir le Danemarck par des ambassades, et occuper la Suède par une guerre avec la Pologne ; la république de Hollande pouvoit à peine résister aux armes espagnoles ; Venise et la Savoie restèrent dans

l'inaction ; le roi d'Angleterre se laissa tromper par les rusés de l'Espagne. Peu à peu les amis se détachèrent , et toutes les espérances s'évanouirent : tant les choses avoient changé de face dans l'espace de quelques mois !

Cependant les chefs de l'union rassemblèrent un corps d'armée ; l'empereur et la ligue en rassemblèrent un autre : celui-ci , commandé par Maximilien , se réunit à Donawerth ; celui de l'union , sous les ordres du marquis d'Anspach , se réunit auprès d'Ulm. On croyoit toucher enfin au moment décisif où cette longue querelle alloit se terminer , et où les rapports entre les deux églises d'Allemagne seroient irrévocablement fixés ; des deux côtés on attendoit avec une égale impatience : quel fut l'étonnement lorsqu'on apprit tout à coup la signature de la paix à Ulm , et que les deux armées s'étoient séparées sans coup férir !

L'union armée pour Frédéric.

Paix d'Ulm.

L'intervention de la France avoit procuré cette paix qui fut reçue avec une égale joie par les deux partis. Le ministère français n'étoit plus dirigé par Henri-le-Grand ; peut-être aussi que la maxime d'Etat adoptée par ce monarque , ne convenoit plus à la situation actuelle de la France. Le ministère craignoit bien moins , en ce moment , l'agrandissement de la maison d'Autriche , que l'extrême puissance des calvinistes , si la maison palatine parvenoit à se

1620

maintenir sur le trône de Bohême. Engagé lui-même alors dans une lutte dangereuse avec les calvinistes de l'intérieur du royaume, il n'avoit rien tant à cœur que de voir la faction protestante de Bohême comprimée au plus tôt, et surtout ayant qu'elle pût servir de modèle aux Huguenots français. Afin donc de faciliter à l'empereur toute liberté d'agir sur-le-champ contre les Bohémiens, il s'interposa comme médiateur entre la ligue et l'union, et leur fit conclure cette paix inattendue, dont l'article principal portoit que l'union ne prendroit plus part, en aucune manière, aux affaires de Bohême, et que les secours qu'elle pourroit fournir à Frédéric V, ne s'étendroient pas au-delà de ses pays palatins. Le caractère résolu de Maximilien, la crainte de se voir resserrée entre les troupes de la ligue et une nouvelle armée impériale qui s'avançoit par les Pays-Bas, déterminèrent l'union à cette paix honteuse.

Toutes les forces de la Bavière et de la ligue se trouvoient maintenant aux ordres de l'empereur, prêtes à agir contre les Bohémiens, que le traité d'Ulm laissoit abandonnés à leur propre sort. Tout à coup, et avant que la nouvelle des événemens d'Ulm fût parvenue dans l'Autriche supérieure, Maximilien y paroît en ennemi. Les Etats consternés, trop foibles pour essayer la moindre résistance, obtiennent,

par une soumission prompte et absolue, leur grâce de l'empereur. Maximilien se fait bientôt joindre, dans l'Autriche inférieure, par les troupes brabançonnnes du comte de Bucquoi, et cette armée bavaro-impériale, forte, après sa jonction, de cinquante mille hommes, pénétre sans délai sur le territoire de Bohême. Elle chasse devant elle tous les escadrons bohémiens, répandus çà et là dans l'Autriche inférieure et dans la Moravie. Toutes les villes qui tentent de faire résistance sont emportées d'assaut; d'autres, effrayées du sort qui les attend, si elles résistent, ouvrent volontairement leurs portes. Rien n'arrête la course rapide de Maximilien. L'armée bohémienne, commandée par le vaillant prince Christian d'Anhalt, se retire dans le voisinage de Prague, et Maximilien lui livre bataille sous les murs de cette capitale.

Les mauvaises dispositions dans lesquelles le duc surprend l'armée des rebelles, justifia la promptitude de sa marche, et lui donna la victoire. Frédéric n'avoit pas trente mille hommes; le prince d'Anhalt lui en avoit amené huit mille, et Bethlem-Gabor lui avoit envoyé dix mille Hongrois. Mais une irruption que l'électeur de Saxe fit en Lusace, intercepta tous les secours qu'il attendoit de ce pays, ainsi que de la Silésie. La soumission de l'Autriche trompa aussi ses espérances de ce côté. Bethlem-Gabor, son plus

1620

important allié, demeura dans l'inaction. L'union l'avoit trahi auprès de l'empereur. Il ne lui restoit plus que ses Bohémiens, et ceux-ci manquoient de bonne volonté, d'accord et de courage. Les magnats de Bohême voyoient avec douleur qu'on leur préférât les généraux allemands. Le comte de Mansfeld demouroit à Pilsen, séparé du quartier général, pour ne pas se trouver sous les ordres d'Anhalt et de Hohenloë. Le soldat, qui manquoit même du nécessaire, perdit sa confiance et son ardeur accoutumées; et l'indiscipline qui régnoit dans l'armée, donna lieu aux plaintes les plus amères de la part de l'habitant des campagnes. Ce fut en vain que Frédéric se montra dans le camp, pour ranimer, par sa présence, le courage des troupes, et exciter, par son exemple, l'émulation de la noblesse.

Bataille de
Prague.

Les Bohémiens commençoient à se retrancher sur la montagne Blanche, auprès de Prague, lorsqu'ils furent attaqués, le 8 novembre 1620, par l'armée bavaro-impériale réunie. Au commencement du combat, la cavalerie du prince d'Anhalt remporta quelques avantages, mais la supériorité des forces ennemies ne tarda pas à les lui faire perdre. Les Bavares et les Wallons chargèrent avec une impétuosité irrésistible. La cavalerie hongroise, enfoncée, tourna le dos la première; l'infanterie bohémienne suivit bientôt son exemple, et les Allemands furent entraînés

à leur tour dans la fuite générale. Dix canons, qui composoient toute l'artillerie de Frédéric, tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Quatre mille Bohémiens restèrent sur le champ de bataille, ou périrent dans la fuite. Les Impériaux perdirent à peine quelques centaines d'hommes. En moins d'une heure, cette victoire décisive fut remportée.

Frédéric dînoit à Prague, tandis que son armée se faisoit massacrer pour lui sous les murs de cette ville (1). Il ne s'attendoit vraisemblablement à aucune attaque encore, puisqu'il avoit commandé un grand repas pour ce jour-là. Un courrier vint l'arracher à cette sécurité. Du haut des remparts de la ville, il vit cette scène d'horreur. Il demanda une suspension d'armes de vingt-quatre heures, pour avoir le temps de prendre un parti; Maximilien lui en accorda huit. Il en profita pour se sauver de la capitale pendant la nuit, avec son épouse et les principaux officiers de l'armée. Cette fuite se fit avec une telle précipitation, que le prince d'Anhalt laissa ses papiers les plus secrets, et Frédéric sa couronne. « Je sais maintenant ce » que je suis, disoit ce malheureux prince aux » personnes qui vouloient le consoler. Il est

(1) Selon le P. Bougeant, Frédéric auroit combattu lui-même à la tête de ses troupes, etc... La relation de Schiller, appuyée sur celles de Khevenhuller et autres, me paroît plus digne de foi. (N. d. T.)

1630

» des vertus que le malheur peut nous apprend,
» et ce n'est que dans les revers que nous savons
» nous autres princes, savoir vraiment ce que
» nous sommes. »

Cependant Prague n'étoit pas perdu sans ressource, lorsque le foible Frédéric l'abandonna. Le corps de Mansfeld se trouvoit encore à Pilsen, et il n'avoit pris aucune part à l'action. Bethlem-Gabor pouvoit à tout instant agir en ennemi, et attirer vers les frontières de la Hongrie les forces de l'empereur. Les Bohémiens, quoique battus, alloient sans doute reprendre courage. Les maladies, la faim, la rigueur de la saison pouvoient anéantir cette armée ennemie; mais l'effroi général que répandit la bataille de Prague, rendit vaines toutes ces espérances. Frédéric craignit l'inconstance des Bohémiens : ils pouvoient aisément céder au désir de livrer sa personne à l'empereur, pour en obtenir leur pardon. Thurn, et tous ceux qui avoient embrassé son parti, ne jugèrent pas prudent d'attendre leur sort dans les murs de Prague : ils se sauvèrent en Moravie, et de là en Transylvanie. Frédéric se réfugia à Breslau, où il séjourna très-peu de temps. Il se rendit ensuite à la cour de Brandebourg, d'où il alla chercher un asile en Hollande.

La bataille de Prague avoit décidé du sort de la Bohême. Prague se rendit au vainqueur le

jour suivant, et les autres villes suivirent son exemple. Les Etats du royaume prêtèrent serment d'obéissance sans restriction. La Silésie et la Moravie en firent autant. L'empereur laissa écouler trois mois avant d'ordonner la moindre recherche sur le passé. Beaucoup de ceux qui, dans le premier moment d'effroi, avoient pris la fuite, reparurent pleins de confiance dans la capitale. Mais l'orage éclata le même jour et à la même heure; quarante-huit des plus ardens fauteurs de la révolte furent pris et traduits devant une commission extraordinaire, composée de naturels Bohémiens et Autrichiens. Vingt-sept d'entre eux portèrent leur tête sur l'échafaud; une immense quantité de gens du peuple subit le même sort. Les absens furent sommés de comparoître; et, aucun d'eux ne s'étant présenté, on les condamna à la peine de mort comme coupables de haute trahison et de lèse-majesté; leurs biens furent confisqués et leurs noms attachés à la potence. On saisit aussi les biens des rebelles qui n'existoient plus. Cette tyrannie étoit supportable, parce qu'elle ne tomboit encore que sur quelques personnes, et que les dépouilles de l'un enrichissoient l'autre. Mais celle qui pesa sur tout le royaume n'en fut que plus vivement sentie. Tous les prédicateurs furent chassés du pays, les Bohémiens d'abord, les Allemands ensuite. Ferdinand déchira lui-même de

1620

sa main la lettre de majesté. Sept ans après la bataille de Prague, toute tolérance religieuse envers les protestans, avoit entièrement disparu du royaume. Cependant l'empereur, qui portoit de si violentes atteintes aux privilèges religieux des Bohémiens, paroissoit respecter la constitution politique du royaume; et, tandis qu'il leur enlevoit la liberté de la pensée, il leur laissoit généreusement le droit de s'imposer des taxes.

La victoire remportée à la montagne Blanche, remit Ferdinand en possession de tous ses États. Elle les lui rendit même avec un pouvoir plus étendu, que celui dont jouissoit son prédécesseur, puisque le serment d'obéissance fut prêté sans restriction, et qu'aucune lettre de majesté ne limitoit plus son autorité souveraine. Le but de ses légitimes vœux étoit donc rempli; ils l'étoient même au delà de ses espérances. Il pouvoit actuellement congédier ses alliés et rappeler ses armées. La guerre étoit finie, s'il n'étoit que juste; s'il étoit grand et généreux, la peine devoit l'être aussi. Le sort de toute l'Allemagne étoit dans ses mains; le bonheur ou l'infortune de plusieurs millions d'hommes dépendoient de la résolution qu'il alloit prendre. Jamais un seul homme n'avoit été l'arbitre d'aussi grands intérêts; jamais l'aveuglement d'un seul homme ne produisit autant de maux.

FIN DU LIVRE PREMIER.

GUERRE
DE TRENTE-ANS.

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE

DU LIVRE SECONDE.

Situation politique des divers Etats d'Allemagne. — Situation de l'Espagne; — de la France; — de la Hollande; — de l'Angleterre; — du Danemarck et de la Suède. — Politique et conduite de Ferdinand II. — Frédéric V est mis au ban de l'Empire. — Mansfeld et le duc Christian de Brunswick combattent pour Frédéric. — Ferdinand dépouille Frédéric de ses Etats, et investit le duc de Bavière. — Armement des protestans dans le nord de l'Allemagne. — Le roi de Danemarck se met à leur tête. — Wallenstein offre à l'empereur de lever une armée à ses frais. — Mouvements des deux armées; actions diverses. — Défaite de Christian. — Mort de Mansfeld. — L'armée de Wallenstein se répand dans le nord de l'Allemagne. — Exactions que commet ce général dans l'Empire. — Il est créé duc de Friedland, et investi du duché de Mecklembourg. — Il assiège inutilement Stralsund. — Cette ville se donne au roi de Suède. — Paix de Lubeck, entre l'empereur et le roi de Danemarck. — Ferdinand prend diverses mesures contre les protestans. — Il signe l'édit de restitution. — Exécution de l'édit. — Ferdinand licencie dix-huit mille hommes de son armée. — Il accorde au duc de Nevers l'investiture du duché de Mantoue. — Il ôte le commandement à Wallenstein; retraite de ce général. — La guerre contre la Suède est résolue. — Trêve de six ans entre Gustave-Adolphe et Sigismond, roi de Pologne. — Mesures et préparatifs de Gustave-Adolphe. — Il débarque avec son armée à l'île de Rugen, en Poméranie. — Il s'empare des places fortes de la Poméranie et du Mecklembourg. — Torquato Conti, général de l'empereur, s'oppose aux progrès de Gustave. — Les Impériaux sont battus. — Horribles excès qu'ils commettent dans le Brandebourg. — Tilly prend le commandement des troupes impériales. — Il marche contre Gustave. — Convention de Leipzig entre plusieurs princes et Etats de l'Empire. — Traité d'alliance entre la France et la Suède. — Alliance entre le roi de Suède et la ville de Magdebourg. — Siège et prise de Magdebourg par Tilly. — Motifs qui empêchèrent Gustave de secourir Magdebourg. — Divers actes de Ferdinand après la prise de cette ville. — Traité d'alliance entre le roi de Suède et l'électeur de Brandebourg. — Gustave évite la bataille offerte par Tilly. — Le landgrave de Hesse-Cassel s'allie au roi de Suède. — L'électeur de Saxe s'allie aussi avec Gustave. — Jonction des Suédois et des Saxons. — Bataille de Leipzig.

GUERRE DE TRENTE-ANS.

LIVRE SECOND.

LA résolution que prit Ferdinand, donna à la guerre une nouvelle direction, un nouveau théâtre, d'autres acteurs. D'une simple révolte en Bohême, d'une expédition contre des rebelles, naquit une guerre qui embrasa toute l'Allemagne, et bientôt après, toute l'Europe. Il est temps de jeter un coup d'œil sur cette partie du monde, et d'abord sur l'Allemagne.

1620

Situation
politique des
divers Etats
d'Allemagne.

Quelque inégal que fût le partage du territoire de l'Empire et des privilèges personnels entre les catholiques et les protestans, il étoit cependant prudent que chaque parti se bornât à faire usage de ses propres avantages, et sût se maintenir dans l'accord politique le plus parfait, afin de pouvoir opposer toujours une égale résistance à son adversaire. Si les catholiques avoient pour eux la supériorité du nombre, si les lois de l'Empire leur étoient plus favorables, les protestans, de leur côté, étoient maîtres d'une chaîne d'Etats contigus, remarquables

1620

par leur population ; ils avoient des princes belliqueux, une noblesse guerrière, de nombreuses armées, des villes opulentes, la domination des mers, et, en supposant de grands revers, ils étoient assurés de trouver un parti dans les pays même des princes catholiques. Si l'Espagne et l'Italie armoient pour les catholiques, Venise, la Hollande et l'Angleterre ouvroient leurs trésors aux protestans ; les Etats du Nord, le redoutable empire des Turcs étoient prêts à marcher à leur secours. Les électeurs de Brandebourg, de Saxe et du Palatinat, opposoient trois voix protestantes respectables, aux trois voix ecclésiastiques, dans le collège des électeurs, et la dignité impériale n'étoit qu'une entrave pour l'électeur de Bohême comme pour l'archiduc d'Autriche, si les Etats protestans savoient faire usage de toute leur influence. Les forces militaires de l'union pouvoient contraindre au silence celles de la ligue, et même les balancer en cas de guerre. Malheureusement, l'intérêt particulier rompit ce lien commun, qui devoit unir tous les protestans. Cette grande époque ne vit paroître sur la scène que des esprits médiocres, et le moment favorable fut perdu, parce que le vaillant manqua de forces, et que le fort manqua de génie, de courage et de résolution.

L'étendue des Etats de l'électeur de Saxe,

l'importance de son suffrage, et surtout les services qu'avoit rendus Maurice, son aïeul, le placèrent à la tête des protestans d'Allemagne. Sa résolution actuelle alloit donner la victoire à l'un ou à l'autre parti. Jean-Georges sentit tous les avantages de cette position. Conquête également importante pour l'empereur et pour l'union, il évita soigneusement de se donner entièrement à l'un ou à l'autre; il craignit de s'abandonner légèrement, par une déclaration irrévocable, à la reconnaissance de l'empereur; ou de perdre les avantages que l'on pouvoit retirer des craintes de ce prince. Exempt de ce vertige chevaleresque ou de cet enthousiasme religieux qui s'emparoit successivement de tous les princes de cette époque, et les portoit à livrer aux hasards de la guerre leur couronne et leur vie, Jean-Georges visoit à la gloire plus solide de conserver et de faire prospérer les Etats dont il étoit maître. Si ses contemporains l'ont accusé d'avoir abandonné, au fort de l'orage, la cause des protestans, d'avoir préféré l'agrandissement de sa maison au salut de son pays, et souffert que l'Eglise évangélique d'Allemagne touchât, pour ainsi dire, à sa ruine, sans vouloir fournir le moindre secours aux réformés; s'ils l'ont accusé de n'avoir pas moins nui à la cause commune par l'incertitude de sa conduite, que les ennemis le plus prononcés de

cette cause, ce fut la faute des princes, qui ne surent pas prendre pour modèle la sage politique de cet électeur. Mais si, malgré cette sage politique, le cultivateur saxon eut à gémir, comme les autres, des horreurs que commirent les troupes impériales dans leurs marches; si toute l'Allemagne vit comment Ferdinand trompa son allié, se joua de ses promesses; si Jean-Georges lui-même finit par s'en apercevoir, c'est à la honte éternelle de l'empereur, qui ne craignit pas d'abuser si cruellement de la loyale confiance de ce prince.

Si cette confiance excessive dans l'Autriche, et l'espérance d'agrandir ses possessions, empêchèrent l'électeur de Saxe d'agir, la crainte de cette même puissance, la frayeur de perdre ses Etats retinrent le foible Georges-Guillaume de Brandebourg dans des liens plus honteux encore. Les défauts que l'on reprochoit à ces deux princes, eussent sauvé à l'électeur palatin sa gloire et ses Etats. Une soudaine confiance dans des forces qu'il ne connoissoit pas, l'influence des conseils de la France et l'éclat séduisant d'une couronne entraînèrent ce malheureux prince dans une entreprise téméraire, bien au-dessus de son génie et de ses forces politiques. Le morcellement des Etats de la maison palatine, et la mésintelligence qui régnoit parmi ses souverains, affoiblirent cette puissance, qui,

concentrée dans les mêmes mains, auroit pu, pendant long-temps encore, rendre douteuse l'issue de la guerre.

Un semblable morcellement affoiblit aussi la maison souveraine de Hesse, et la différence de religion entretint la plus funeste division entre les maisons de Cassel et de Darmstadt. La ligne de Darmstadt attachée à la confession d'Augsbourg, s'étoit mise sous la protection de l'empereur, qui la favorisoit aux dépens de la ligne réformée de Cassel. Le landgrave George de Darmstadt recevoit une solde de l'empereur, tandis que les compagnons de sa croyance répandoient leur sang pour la religion et la liberté. Guillaume de Cassel, au contraire, digne en tout de son noble aïeul, qui, cent ans auparavant, avoit entrepris de défendre la liberté de l'Empire contre le redoutable Charles-Quint, préféra le parti du danger et de l'honneur. Elevé au-dessus de cette foiblesse qui faisoit plier des princes beaucoup plus puissans que lui, sous le pouvoir de Ferdinand, il fut le premier qui offrit volontairement son bras au héros de la Suède, et qui donna aux princes de l'Allemagne un exemple qu'aucun d'eux n'osoit encore donner. Mais si sa résolution annonçoit la plus grande audace, sa persévérance ne montra pas moins de fermeté, ni ses exploits moins de bravoure. Intrépide, il se posta au devant de son pays

ensanglanté, et reçut avec mépris un ennemi dont les mains fumoient encore du sac de Magdebourg.

Le landgrave Guillaume est digne d'aller à l'immortalité avec les héros de la race Ernestine, à laquelle il appartient. Infortuné Jean-Frédéric! le jour qui devoit éclairer ta vengeance se fit long-temps attendre parmi nous; il se montra enfin plein de gloire. Les temps où brilla ta valeur renaquirent, et ton génie héroïque reparut tout entier dans ton petit-fils. Une race de héros, ton noble sang, s'élança des forêts de la Thuringe, pour aller venger, par des faits immortels, l'affront qui t'enleva la couronne électorale, et apaiser, par des milliers de morts, tes mânes irrités. La décision du vainqueur put les priver de tes Etats, mais elle ne put leur ôter ces vertus patriotiques que tu leur avois léguées, ce courage chevaleresque, qui, un siècle plus tard, fit chanceler le trône de son petit-fils. Ta vengeance, celle de l'Allemagne entière mirent entre leurs mains le glaive sacré dont ils devoient poursuivre la maison de Habsbourg; ce fer invincible passa comme un héritage d'un héros à l'autre. Ce qu'ils ne purent exécuter en souverains, ils l'exécutèrent en hommes et courageux soldats; ils surent périr couverts de gloire. Ne pouvant attaquer leur ennemi avec leurs propres armées, ils dirigèrent sur lui la

foudre de l'étranger, et illustrèrent, par leurs triomphes, les drapeaux des ennemis de l'Autriche. 1626

La liberté de l'Allemagne, abandonnée par les Etats puissans, qui, seuls, en éprouvoient tous les bienfaits, fut défendue par les Etats foibles, qui n'en recevoient aucun. Les vastes possessions, les grandes dignités anéantirent le courage. Ce fut l'absence des unes et des autres qui produisit les héros dans cette guerre. Tandis que la Saxe, le Brandebourg, etc., etc. se retiroient avec effroi de la lice, on voyoit les Anhalt, les Mansfeld, les princes de Weimar prodiguer leur sang dans des combats meurtriers. Les ducs de Poméranie, de Mecklembourg, de Lunébourg, de Wirtemberg, les villes impériales de la haute Allemagne, pour lesquels, depuis long-temps, le nom de chef suprême de l'Empire étoit un nom redouté, se déroberent avec épouvante à cette lutte contre l'Autriche, et se courbèrent, en murmurant, sous la main qui les écrasait.

L'empereur et l'Allemagne catholique avoient, dans la personne du duc Maximilien de Bavière, un défenseur aussi puissant que brave et politique. Fidèle, dans tout le cours de cette guerre, au plan qu'il avoit adopté; jamais incertain entre son intérêt politique et sa religion; jamais esclave de l'Autriche, qui travailloit pour son seul

1620

agrandissement, en tremblant devant le bras qui la sauvoit, Maximilien méritoit de recevoir d'une autre main que de celle d'un maître, les dignités et les Etats qui récompensèrent ses services. Les autres princes catholiques, la plupart ecclésiastiques, trop peu belliqueux pour opposer la moindre résistance à ces bandes armées qu'attiroit chez eux la fertilité de leurs contrées, devinrent successivement la victime des fureurs de la guerre. Ils se bornèrent à poursuivre dans leurs cabinets ou dans des chaires, un ennemi qu'ils n'osoient combattre en campagne. Tous esclaves de l'Autriche ou de la Bavière, ils disparoissoient auprès de Maximilien, et leurs forces réunies entre ses mains, commencèrent, pour la première fois, à prendre quelque importance.

Situation de
l'Espagne.

Cette formidable monarchie, que Charles-Quint et son fils avoient formée des Pays-Bas, de Milan, des Deux-Siciles, des vastes contrées des Indes orientales et occidentales, penchoit déjà vers son déclin sous les règnes de Philippe III et de Philippe IV. Portée à une subite grandeur par un or stérile, on vit cette monarchie tomber peu à peu dans un dépérissement général, parce qu'elle étoit privée de ce qui forme le nerf des Etats, l'agriculture.

La conquête des Indes occidentales avoit plongé l'Espagne dans la misère, en enrichis-

sant tous les marchés de l'Europe. Les banquiers d'Anvers, de Venise et de Gènes spéculoient d'avance sur l'or qui reposoit encore dans les mines du Pérou. On avoit dépeuplé l'Espagne pour peupler ces nouvelles conquêtes. Les immenses trésors qu'on y avoit trouvés, furent consumés dans la guerre contre la Hollande, dans le chimérique projet de renverser l'ordre de succession établi en France; enfin dans une tentative infructueuse contre l'Angleterre. Mais l'orgueil de cette cour avoit survécu à sa grandeur, comme la haine de ses ennemis avoit survécu à son ancienne puissance, et l'effroi régnoit encore autour de cet antre que le lion n'habitoit plus. La méfiance des protestans prêta au ministère de Philippe III la dangereuse politique de son père, et les catholiques d'Allemagne conservoient toujours pour la cour d'Espagne, cette confiance que les fidèles ne cessent d'avoir pour les os des martyrs. Un faste extérieur cachoit les plaies profondes de cette monarchie, et elle ne perdoit rien de l'ancienne opinion de ses forces, parce qu'elle ne quittoit pas ce ton de grandeur qu'elle avoit eu dans les beaux jours de sa gloire et de sa puissance. Esclaves chez eux, étrangers sur leur propre trône, ces ombres de rois d'Espagne gouvernoient les princes de leur sang en Allemagne, et il est permis de douter si les secours qu'ils

1620

leur fournirent jamais, méritèrent cette honteuse dépendance dans laquelle les empereurs allemands se placèrent à leur égard. Des moines ignorans, d'artificieux favoris tramoient derrière les Pyrénées les destinées de l'Europe. Cependant cette puissance, même dans son profond abaissement, ne cessoit pas d'être redoutable; elle ne le cédoit à aucune autre en étendue; toujours fidèle à son ancien système; sinon par la fermeté de sa politique, du moins par l'habitude, elle avoit encore à ses ordres des armées aguerries, des généraux excellens, et lorsque les moyens de la guerre ne suffisoient pas, elle recouroit aux poignards des scélérats, et ne dédaignoit pas même d'employer comme incendiaires ses ambassadeurs reconnus. Elle cherchoit à regagner vers l'orient ce qu'elle avoit perdu dans trois différentes parties du monde, et l'Europe se seroit inévitablement vue enveloppée par elle, si cette puissance eût réussi dans le projet qu'elle méditoit depuis long-temps, de s'ouvrir une communication entre les Alpes et la mer Adriatique, et de mettre par là ses possessions espagnoles en contact avec les pays autrichiens.

En pénétrant dans l'Italie, cette puissance inquiétante avoit jeté l'alarme parmi les Etats de cette contrée, et ses projets ambitieux faisoient trembler, pour leurs possessions, tous les princes voisins. Le pape, que les vice-rois espagnols

resserroient entre Naples et Milan , se trouvoit dans la position la plus critique ; la république de Venise étoit dans une pareille situation entre le Tyrol autrichien et Milan , et la Savoie se voyoit pressée entre la France et Milan. De là cette politique incertaine et équivoque des Etats de l'Italie , depuis Charles V. Le double caractère dont les papes étoient revêtus les tenoit dans un état d'hésitation perpétuelle entre deux systèmes de conduite entièrement opposés. Si le successeur de saint Pierre voyoit dans les princes d'Espagne ses enfans les plus soumis , les plus intrépides défenseurs de la chaire pontificale , le prince des Etats de l'Eglise avoit à redouter en eux ses plus perfides voisins , ses plus dangereux adversaires. Si le premier n'avoit pas d'intérêt plus pressant que de voir les protestans anéantis et les armes autrichiennes victorieuses , le second avoit lieu de bénir les armes des protestans , qui mettoient son voisin hors d'état de lui nuire. Les papes se décidoient pour l'un ou pour l'autre parti , selon qu'ils vouloient faire triompher leur intérêt temporel ou leur puissance spirituelle ; mais en général , la politique de Rome étoit déterminée par le danger le plus pressant , et l'on sait combien la crainte de perdre un bien présent agit plus vivement sur l'âme , que le désir de recouvrer un bien perdu depuis longtemps. Il est donc facile d'expliquer comment

1620

le chef de l'Eglise se concertoit avec la maison d'Autriche, pour la destruction des hérétiques, et se concertoit avec les hérétiques pour la ruine de cette maison. L'histoire du monde s'enchaîne d'une manière admirable. Que seroit devenue la réforme, que seroit devenue la liberté des princes de l'Empire, si l'évêque et le prince de Rome n'eussent jamais eu qu'un seul et même intérêt?

Situation de
la France.

La France, en perdant Henri IV, avoit perdu toute sa grandeur et tout son poids dans la balance politique de l'Europe. Une minorité orageuse vint anéantir tous les bienfaits qu'avoient produits la sagesse et la vigueur du dernier gouvernement. Des ministres sans talents, créatures de la faveur et de l'intrigue, dissipèrent en peu d'années les trésors amassés par l'économie de Sully et par les épargnes de Henri IV. A peine en état de défendre leur autorité chancelante contre les factions de l'intérieur, il fallut qu'ils renoncassent à diriger les affaires de l'Europe. La même guerre civile qui avoit armé l'Allemagne contre l'Allemagne, souleva la France contre elle-même, et les premières années de la majorité de Louis XIII furent employées à combattre sa mère et ses sujets protestans. Ceux-ci, retenus jusque-là par la politique éclairée de Henri IV, éveillés tout à coup par l'occasion, et encouragés par quelques chefs entreprenans, prennent les armes,

forment un Etat dans l'Etat, et désignent la place forte de la Rochelle comme point central de leur empire naissant. Louis XIII, trop peu homme d'Etat pour étouffer par une sage tolérance cette guerre civile, dans son principe, et trop peu maître des forces de son royaume pour la conduire avec vigueur, se vit réduit à la démarche humiliante d'acheter la soumission des rebelles par des sommes énormes. Quoique la saine politique lui fit un devoir pressant de venir au secours des révoltés de Bohême contre l'Autriche, le fils de Henri IV se vit condamné à rester spectateur inutile de leurs désastres, trop heureux dans ce moment critique, que les calvinistes de son royaume ne cherchassent pas au delà du Rhin, des frères avec lesquels ils pussent se rallier. Un génie vigoureux, à la tête des affaires de France, eût ramené à la soumission les protestans de ce royaume, en même temps qu'il eût assuré la liberté des protestans d'Allemagne. Mais Henri IV n'étoit plus, et sa politique ne devoit reparoitre qu'avec Richelieu.

Tandis que la France, parvenue au plus haut degré de gloire, s'affaisoit de nouveau, la Hollande, devenue libre, achevoit l'édifice de sa grandeur. On la voyoit encore animée de ce courage ardent qu'avoit allumé en elle la maison d'Orange, de ce courage qui, d'une nation de marchands, en avoit fait un peuple de héros, et l'avoit rendue

1620

Situation de
la Hollande.

1520

capable de défendre et d'assurer son indépendance dans une guerre sanglante contre la maison d'Autriche. Pleins du souvenir des secours étrangers auxquels ils étoient redevables de leur liberté, ces républicains brûloient du désir de procurer le même bienfait à leurs frères d'Allemagne, et leur ardeur étoit d'autant plus grande, qu'ils avoient à combattre le même ennemi, et que la liberté de l'Allemagne pouvoit servir de boulevard à la leur. Mais une république qui luttoit encore pour sa propre existence, que les plus généreux efforts mettoient à peine en état de résister sur son propre sol à un ennemi supérieur, ne pouvoit disposer des forces nécessaires à sa propre défense, et, cédant aux vœux de sa noble politique, les prodiguer pour le service des Etats étrangers.

Situation de
l'Angleterre.

L'Angleterre elle-même, quoique agrandie depuis par l'Ecosse, avoit perdu, sous le foible Jacques, cette prépondérance que lui avoit acquise le génie supérieur d'Elisabeth. Convaincue que la prospérité de son île étoit attachée à la sûreté des protestans, cette sage princesse ne s'étoit jamais éloignée du principe que toutes ses entreprises devoient avoir pour but l'affoiblissement de la maison d'Autriche. Son successeur n'eut ni assez de génie pour saisir ce principe, ni assez de pouvoir pour y conformer sa conduite. Tandis que l'économe Elisabeth

ouvroit ses trésors pour soutenir les Pays-Bas contre l'Espagne, et Henri IV contre les fureurs de la ligue, Jacques abandonnoit sa fille, son petit-fils, son gendre à la discrétion d'un vainqueur inexorable; et pendant qu'il épuisoit sa science et ses efforts pour trouver dans le ciel l'origine de la puissance royale, il laissoit échapper toutes les prérogatives de la sienne sur la terre. Tandis qu'il employoit son éloquence à démontrer le droit absolu des rois, il rappeloit la nation anglaise à l'exercice des siens, et perdoit, par une prodigalité inutile, son droit régalien le plus important, celui de se passer de parlement, et de faire taire la voix de la liberté. Une frayeur naturelle devant une épée nue, l'éloignoit de la guerre même la plus juste. Son favori Buckingham jouoit avec ses foiblesses, et la ridicule vanité de ce monarque offroit à la ruse espagnole mille moyens de le tromper. Tandis qu'on détruisoit sans retour toutes les espérances de son gendre, en Allemagne, et qu'on distribuoit à d'autres l'héritage de ses petits-fils, ce vieillard imbécile respiroit avec bonheur l'encens que lui prodiguoient l'Autriche et l'Espagne. Pour détourner son attention de la guerre d'Allemagne, on lui montra une épouse pour son fils, à Madrid, et ce père, déposant toute dignité, équipa lui-même le vaisseau de son fils pour le voyage bouffon qu'il entreprit, et qui

1620

jeta dans la plus étrange surprise la princesse espagnole. Mais cette épouse échappa à son fils, comme la couronne de Bohême et le bonnet d'électeur avoient échappé à son gendre, et la mort seule l'enleva au danger et à la douleur de voir son règne pacifique terminé par la guerre, uniquement parce qu'il n'avoit pas eu le courage de s'y préparer et de la faire craindre. Les troubles de l'intérieur excités par les fautes de son règne, s'accrurent sous l'infortuné Charles I^{er}, son fils, et contraignirent bientôt ce malheureux prince, après quelques tentatives infructueuses, à renoncer entièrement aux affaires d'Allemagne, pour éteindre dans son propre royaume la fureur des factions dont il finit par être lui-même la déplorable victime.

Situation du
Danemarck et
de la Suède.

Deux rois pleins de mérite, très-éloignés l'un de l'autre par la gloire personnelle, mais également puissans, également avides de gloire, faisoient alors respecter les Etats du nord de l'Europe. Sous le règne long et actif de Christian IV, le Danemarck s'éleva à un degré de puissance inconnu jusqu'alors. Les qualités personnelles de ce prince, une excellente marine, des troupes d'élite, des finances bien administrées et de sages alliances, concouroient à rendre cet Etat florissant dans l'intérieur, et considéré au dehors. Gustave-Vasa avoit arraché la Suède à la servitude; il lui avoit donné, par une sage

législation, une existence nouvelle, et avoit rendu, pour la première fois, cet Etat digne d'occuper les pinceaux de l'histoire. Mais ce que ce grand prince n'avoit qu'ébauché, fut achevé par Gustave-Adolphe, son petit-fils, prince encore plus grand que lui. 1620

Ces deux royaumes qui, réunis jadis, formoient une monarchie monstrueuse et languissante, s'étoient séparés violemment à l'époque de la réforme, et cette même époque fut celle de leur prospérité. Autant l'ancienne réunion leur avoit été nuisible, autant l'harmonie et la bonne intelligence leur étoient devenues nécessaires depuis leur séparation. L'Eglise évangélique s'appuyoit également sur l'un et sur l'autre; tous les deux avoient les mêmes mers à surveiller; le même intérêt auroit dû les réunir contre un ennemi commun : mais cette haine qui avoit opéré leur rupture subsistoit encore; les rois de Danemarck ne pouvoient abandonner entièrement leurs prétentions sur le royaume de Suède, et la Suède ne pouvoit oublier l'ancienne tyrannie des Danois. Le voisinage des deux royaumes offroit, de part et d'autre, un aliment perpétuel à la haine nationale; la jalousie inquiète des deux rois, et la concurrence inévitable du commerce dans les mers du Nord, ne laissoient jamais tarir les sources de divisions.

1620

De tous les moyens dont se servit Gustave-Vasa, fondateur de la Suède, pour affermir sur ses bases le nouveau royaume qu'il venoit de créer, la réforme fut, sans contredit, l'un des plus puissans. Une loi fondamentale exclut les catholiques de toutes les charges du royaume, et défendit aux souverains de la Suède de porter jamais atteinte à la religion de l'Etat; mais Jean second, fils et successeur de Gustave, revint bientôt à la religion romaine; et le fils de ce dernier, Sigismond, qui étoit en même temps roi de Pologne, se permit des tentatives qui tendoient au renversement immédiat de la constitution et de la religion dominante. Les Etats du royaume, ayant à leur tête Charles, duc de Sudermanie, troisième fils de Gustave, opposèrent à ces innovations une vive résistance, qui produisit enfin une guerre civile entre l'oncle et le neveu, le roi et la nation. Charles, administrateur général du royaume pendant l'absence du roi, profita du long séjour de Sigismond en Pologne, et du juste mécontentement des Etats, pour s'attacher étroitement la nation, et frayer insensiblement à sa propre maison le chemin au trône. Les mauvaises mesures de Sigismond ne contribuèrent pas peu à hâter l'exécution de ce projet. Une assemblée générale des Etats se permit de déroger, en faveur de l'administrateur, à la loi de Gustave-

Vasa, qui assuroit à l'ainé la succession au trône de Suède; ils y placèrent le duc de Sudermanie, et prononcèrent solennellement l'exclusion de Sigismond et de toute sa postérité. Le fils du nouveau roi, qui gouverna sous le nom de Charles IX, fut Gustave-Adolphe, que les partisans de Sigismond regardèrent comme un usurpateur, et ne voulurent jamais reconnaître.

Gustave-Adolphe n'avoit pas encore atteint sa dix-septième année lorsque le trône de Suède se trouva vacant par la mort de son père; mais la maturité précoce de son esprit détermina les Etats à abréger en sa faveur le temps de sa minorité. Ce fut par un triomphe glorieux sur lui-même qu'il commença un règne qui ne fut qu'une suite de triomphes, et qui se termina par une victoire. La jeune comtesse de Brahé, fille de l'un de ses sujets, avoit eu les prémices de son noble cœur, et il étoit dans la sincère résolution de lui faire partager son trône; mais, maîtrisé par le temps et par les circonstances, il sut sacrifier ce penchant aux devoirs supérieurs de la royauté; et les vertus du héros reprirent bientôt un ascendant absolu sur un cœur que les paisibles jouissances du bonheur domestique étoient loin de pouvoir satisfaire.

Christian IV, roi de Danemarck avant même que Gustave ne vît le jour, avoit déjà franchi

les frontières de la Suède, et obtenu de grands succès sur le père de ce héros. Gustave-Adolphe se hâta de terminer cette guerre malheureuse. Il sut acheter la paix par de sages sacrifices, et tourna sur-le-champ ses armes contre le czar de Moscovie. Jamais la vaine renommée de conquérant ne le porta à répandre le sang de ses peuples dans des guerres injustes ; mais il ne recula jamais devant une guerre juste. La fortune couronna ses armes dans celle qu'il entreprit contre les Russes, et le royaume de Suède se vit agrandi, vers l'orient, de plusieurs provinces importantes.

Pendant ce temps, Sigismond, roi de Pologne, qui nourrissoit contre le fils les mêmes sentimens de haine qu'il avoit conçus pour le père, ne négligeoit aucun des moyens propres à ébranler la fidélité des sujets de Gustave envers leur souverain, à refroidir le zèle de ses amis, et à augmenter le ressentiment de ses ennemis. Ni les qualités héroïques de son adversaire, ni les nombreuses preuves de dévouement que les Suédois ne cessoient de donner à leur souverain, ne pouvoient chasser de son imagination abusée le fol espoir de recouvrer un jour le trône. Toutes les propositions de paix que fit Gustave furent repoussées avec dédain. Ce héros, ami de la paix, se vit, malgré lui, entraîné contre la Pologne dans une guerre qui devoit avoir pour résultat

de faire passer successivement, sous la puissance des Suédois, la Livonie et la Prusse polonaise. Gustave-Adolphe, toujours vainqueur, fut toujours le premier à offrir la paix.

Cette guerre entre la Pologne et la Suède commence en même temps que la guerre de Trente-Ans en Allemagne, et se trouve liée avec elle. Il suffisoit que Sigismond, roi catholique, disputât la couronne de Suède à un prince protestant, pour qu'il dût compter sur l'appui le plus énergique de la part de l'Espagne et de l'Autriche. Une double parenté avec l'empereur lui donnoit une assurance plus positive encore de la protection de ce monarque. La confiance qu'eut le roi de Pologne en d'aussi formidables appuis, fut surtout ce qui l'engagea à poursuivre une guerre dont les commencemens lui avoient été si funestes ; et les cours de Madrid et de Vienne ne manquèrent pas d'échauffer son courage par les promesses les plus brillantes. Pendant que Sigismond perdoit successivement toutes ses places en Livonie, en Courlande et en Prusse, il voyoit son allié en Allemagne marcher de victoire en victoire vers le pouvoir absolu. Il n'étoit dès lors plus étonnant que son éloignement pour la paix s'accrût à mesure que sa position devenoit plus critique. L'ardeur avec laquelle il poursuivit ses espérances chimériques lui fermèrent les yeux sur l'astucieuse politique

1620

de son allié, qui occupoit le roi de Suède à ses dépens, afin d'anéantir d'autant plus sûrement la liberté de l'Empire, et d'envahir ensuite, comme une conquête facile, tout le Nord épuisé. Mais une circonstance sur laquelle on n'avoit pas compté, la grandeur du héros suédois, rompit la trame de cette politique perfide. La guerre de Pologne, bien loin d'épuiser la Suède, ne servit qu'à former et à développer le génie guerrier de Gustave-Adolphe, à exercer, par des travaux et des combats continuels, les armées suédoises, et à perfectionner insensiblement ce nouvel art militaire qui devoit bientôt leur faire opérer des prodiges sur le sol de l'Allemagne.

Après avoir terminé cette digression nécessaire sur la situation politique des Etats de l'Europe à cette époque, nous allons reprendre la suite des événemens.

Politique et
conduite de
Ferdinand II.

1621

Ferdinand avoit recouvré ses Etats, mais non les frais que lui avoit coûté cette conquête.

Quarante millions de florins, que lui rapportèrent les confiscations opérées en Bohême et en Moravie, auroient suffi pour le dédommager lui et ses alliés ; mais cette somme immense fut bientôt dissipée entre les mains de ses favoris. Le duc Maximilien de Bavière, dont le bras vainqueur l'avoit presque seul replacé sur le trône, qui avoit sacrifié l'un de ses proches parens à sa religion et à son empereur, avoit

les droits les plus fondés à sa reconnoissance ; et , par un traité conclu avant la guerre , il s'étoit formellement réservé des dédommagemens pour tous ses frais. Ferdinand sentoit toute l'étendue des obligations que lui imposaient ce traité , et les services du duc ; mais il ne vouloit pas les remplir à son propre préjudice. Son intention étoit de le récompenser de la manière la plus brillante , mais sans se dépouiller lui-même : et quelle manière plus naturelle et plus juste de remplir cette intention , qu'en faisant supporter les frais de la guerre au prince contre lequel elle sembloit donner ce droit ; dont les fautes pouvoient être retracées sous des couleurs assez noires pour justifier , par le nom de châtiment légitime , toute espèce de violence à son égard ? La guerre contre Frédéric fut donc résolue ; sa perte fut jugée nécessaire pour récompenser Maximilien , et une nouvelle guerre s'alluma pour payer les frais de l'ancienne.

Mais un autre motif plus puissant encore vint se joindre au premier , et le fortifier. Jusqu'ici Ferdinand n'avoit combattu que pour sa propre existence ; ses efforts s'étoient bornés à ce que prescrivait sa défense personnelle. Actuellement que la victoire lui donnoit toute liberté d'agir , il se ressouvint du vœu qu'il avoit formé à Lorette et à Rome , d'étendre , aux dépens de ses couronnes , et même de sa vie , le culte catho-

1621

lique. La destruction du protestantisme se trouvoit comprise dans ce vœu. Jamais des circonstances plus favorables ne pouvoient s'offrir pour son accomplissement. Ferdinand étoit maître de faire passer les pays palatins entre les mains d'un prince catholique; cette résolution avoit pour elle les apparences de la justice, et les suites de ce changement étoient de la plus haute importance pour toute l'Allemagne catholique. En récompensant le duc de Bavière avec les dépouilles de son parent, il satisfaisoit à son ressentiment, et remplissoit le plus saint des devoirs; il écrasait un ennemi qu'il haïssoit; et, tout en épargnant un douloureux sacrifice à son avarice, il méritoit les éloges universels de ceux de sa religion.

Frédéric V
est mis au ban
de l'Empire.

La perte de Frédéric étoit résolue dans le cabinet de l'empereur long-temps avant que le sort se fût déclaré contre lui; mais, après ses revers, on ne balançoit plus à lancer contre ce prince tous les foudres du pouvoir arbitraire. Un décret de l'empereur, dénué de toutes les formalités prescrites en pareil cas par les constitutions de l'Empire, déclara l'électeur, ainsi que trois autres princes qui avoient pris les armes pour lui en Silésie et en Bohême, coupables du crime de lèse-majesté impériale, perturbateurs du repos public, les mit en cette qualité au ban de l'Empire, et les dépouilla de

leurs dignités et de leurs biens. L'exécution de cette sentence contre Frédéric, ou, pour mieux dire, la prise de possession de ses Etats, fut confiée, contre toutes les lois de l'Empire, au roi d'Espagne, comme souverain du duché de Bourgogne, au duc de Bavière, et à la ligue. Si l'union évangélique eût été digne de son nom et de la cause qu'elle défendoit, le ban de l'Empire eût trouvé d'insurmontables obstacles dans son exécution ; mais, avec des forces méprisables qui pouvoient à peine tenir tête aux Espagnols dans le bas Palatinat, elle devoit renoncer à l'espoir de combattre avec succès les troupes réunies de l'empereur, de la Bavière et de la ligue. La sentence rendue contre l'électeur détacha aussitôt de son alliance toutes les villes impériales, et les princes ne tardèrent pas à imiter leur exemple. Heureux de pouvoir sauver leurs propres Etats, ils abandonnèrent à tout le ressentiment de l'empereur l'électeur, leur ancien chef ; ils abjurèrent l'union, et s'engagèrent à ne jamais la renouveler.

Les princes allemands avoient abandonné honteusement l'infortuné Frédéric ; la Bohême, la Silésie et la Moravie s'étoient soumises à Ferdinand : un seul homme, un aventurier, qui n'avoit que son épée pour toute fortune, le comte Ernest de Mansfeld, osa défier, dans la ville de Pilsen, en Bohême, toute la puissance de l'empereur. Après

Mansfeld et le duc Christian de Brunswick combattent pour Frédéric.

1621

la bataille de Prague, laissé sans secours par l'électeur, auquel il avoit voué ses services, ignorant même si Frédéric lui sauroit gré de sa persévérance, il tint pendant quelque temps encore seul contre les Impériaux; mais enfin ses troupes, pressées par le besoin d'argent, vendirent la ville de Pilsen à l'empereur. Loin de se laisser abattre par cet événement, on le vit bientôt après, dans le haut Palatinat, établir de nouvelles places de recrutement pour recueillir les troupes licenciées par l'union. En peu de temps, il eut rassemblé une armée de plus de vingt mille hommes, d'autant plus redoutable pour les pays dans lesquels elle alloit se jeter, que le pillage étoit son unique ressource. Ne sachant de quel côté alloit fondre ce nouvel essaim, tous les évêchés voisins étoient dans les plus vives alarmes; mais, pressé bientôt par le duc de Bavière, qui entra dans le haut Palatinat comme exécuter du décret de l'empereur, Mansfeld fut obligé d'évacuer le pays. Ayant échappé, par un heureux stratagème, au général bavarois Tilly, qui le poursuivoit de près, il parut tout à coup dans le bas Palatinat, et exerça, contre les évêchés du Rhin, les traitemens qu'il avoit destinés à ceux de Franconie. Tandis que les troupes bavaro-impériales se répandoient en Bohême, le général espagnol Ambroise Spinola, à la tête d'une nombreuse

armée, avoit fait une irruption dans le bas Palatinat, que le traité d'Ulm permettoit à l'union de défendre; mais les mesures étoient si mal prises, que toutes les places tombèrent successivement au pouvoir des Espagnols; et enfin, au moment où l'union se trouva entièrement dissoute, la plus grande partie du pays resta occupée par eux. Le général espagnol Corduba, qui prit le commandement de ces troupes après la retraite de Spinola, apprenant l'entrée de Mansfeld dans le bas Palatinat, leva sur-le-champ le siège de Frankental : mais Mansfeld, au lieu de chasser les Espagnols de cette province, se hâta de passer le Rhin pour faire rafraîchir en Alsace ses troupes affamées. Tous les pays traversés par ces bandes dévastatrices devinrent bientôt d'affreux déserts, et les villes ne purent se racheter du pillage que par des sommes énormes. Mansfeld revint ensuite sur le Rhin pour couvrir le bas Palatinat.

Tant qu'un pareil bras combattoit pour Frédéric, ce prince n'étoit pas perdu sans ressource. Un nouvel avenir vint bientôt relever ses espérances, et l'infortune éveilla en sa faveur des amis qui avoient gardé le silence pendant sa prospérité. Le roi d'Angleterre, qui avoit vu, sans s'émouvoir, la couronne de Bohême échapper à son gendre, sortit de son indifférence lorsqu'il reconnut le danger qui menaçoit l'existence

1621

entière de sa fille, de ses petits-fils, et que l'ennemi vainqueur tournoit ses armes contre l'électorat. Il finit par ouvrir ses trésors, et se hâta de fournir des secours, tant en hommes qu'en argent, d'abord à l'union, qui défendoit alors le bas Palatinat, ensuite à Mansfeld. Il pressa aussi Christian, roi de Danemarck, son proche parent, d'agir avec énergie. Enfin, la trêve qui alloit expirer entre l'Espagne et la Hollande, privoit l'empereur des renforts qu'il auroit pu attendre des Pays-Bas ; mais des secours beaucoup plus importans pour l'électeur palatin lui vinrent de la Hongrie et de la Transylvanie. L'armistice conclu entre Gabor et l'empereur étoit à peine expiré, que cet ancien et redoutable ennemi de l'Autriche inonda de ses troupes les frontières de la Hongrie, et se fit couronner roi à Presbourg. Ses progrès furent si rapides, que Bucquoi fut obligé d'abandonner la Bohême pour aller défendre contre lui la Hongrie et l'Autriche. Ce brave Bucquoi trouva, au siège de Neuhausel, la fin de sa glorieuse carrière : Dampierre, aussi brave que lui, avoit terminé la sienne au siège de Presbourg. Gabor pénétra tout d'un trait jusqu'aux frontières de l'Autriche. Le vieux comte de Thurn et plusieurs autres fidèles Bohémiens étoient venus joindre leurs ressentimens et leurs efforts à ceux du prince de Transylvanie. Une attaque vigoureuse.

du côté de l'Allemagne, tandis que Gabor presseroit l'empereur du côté de la Hongrie, auroit pu rétablir en un instant la fortune de Frédéric; mais les Bohémiens et les Allemands avoient toujours posé les armes lorsque Gabor entroit en campagne, et celui-ci étoit toujours épuisé lorsque les autres commençoient à agir.

Pendant Frédéric n'avoit pas dédaigné de se jeter dans les bras de Mansfeld, son nouveau défenseur. Ce prince arriva déguisé dans le bas Palatinat, que Mansfeld et le général bavois Tilly se disputoient; le haut Palatinat étoit soumis depuis long-temps : un rayon d'espérance s'offroit déjà à lui, lorsque de nouveaux amis, sortis des débris de l'union, se déclarèrent en sa faveur. Le margrave Georges-Frédéric de Bade-Dourlach, l'un des anciens membres de l'union, rassembloit, depuis quelque temps, des forces qui devinrent bientôt une armée considérable. Personne n'en connoissoit la destination, lorsque tout à coup il parut en campagne, et se réunit au comte de Mansfeld. Avant de commencer la guerre, il avoit cédé ses Etats à son fils : il espéroit, par cet artifice, les soustraire à la vengeance de l'empereur, si le sort lui étoit contraire. Le duc de Wirtemberg augmenta aussi ses forces militaires. Ces diverses circonstances relevèrent le courage de l'électeur palatin, qui fit tous ses efforts pour rappeler

1622

l'union à sa première existence. Mais, tandis que l'ennemi réunissoit ainsi ses forces, Mansfeld et le margrave de Bade se séparèrent, et ce dernier fut battu par le général bavarois auprès de Wimpfen.

Un aventurier, sans argent, auquel on contestoit même la légitimité de sa naissance, s'étoit déclaré le défenseur d'un roi que son plus proche parent avoit renversé du trône, et qui se voyoit délaissé même par le père de son épouse. Un souverain abandonnoit le gouvernement paisible de ses Etats, et tentoit les hasards de la guerre pour un prince qui lui étoit étranger. Un nouvel aventurier, pauvre en territoire, mais riche en aïeux illustres, entreprend, après lui, la défense d'une cause dans laquelle celui-ci désespéroit de réussir : c'est le duc Christian de Brunswick, administrateur de Halberstadt. Ce prince crut avoir appris du comte de Mansfeld le secret d'entretenir, sans argent, une armée de vingt mille hommes. Rempli de présomption, brûlant du désir de se faire un nom aux dépens des catholiques qu'il haïssoit, et de s'enrichir de leurs dépouilles, il rassembla dans la basse Saxe une armée considérable, qu'il disoit destinée à la défense de Frédéric et de la liberté de l'Allemagne : *Ami de Dieu et ennemi des prêtres*, telle étoit la devise que portoient ses monnaies, faites avec l'argenterie des églises; et sa

conduite ne répondoit que trop à ce langage impie. 1621

La route que prit cette horde fut marquée, comme de coutume, par les plus horribles dévastations; le pillage des fondations de la basse Saxe et de la Westphalie lui donna de nouvelles forces pour aller piller les évêchés du haut Rhin. Poussé par les amis et les ennemis, l'administrateur s'approcha ainsi de la ville mayençaise de Höchst, sur le Mein, et passa ce fleuve après un combat meurtrier avec Tilly, qui voulut s'y opposer. Il atteignit l'autre rive; mais il avoit perdu la moitié de son armée: il rallia les troupes qui lui restoient encore, et se hâta de joindre le comte de Mansfeld. Poursuivies par Tilly, ces bandes réunies se jetèrent une seconde fois sur l'Alsace, et y achevèrent les dévastations qui leur avoient échappé la première. Tandis que l'électeur Frédéric erroit en mendiant fugitif avec une armée qui le reconnoissoit pour son chef, et se paroît encore de son nom, ses amis étoient occupés à le réconcilier avec l'empereur. Ferdinand ne vouloit pas leur enlever toute espérance de voir l'électeur palatin rétabli dans ses Etats. Plein de ruse et de dissimulation, il se montra disposé à écouter même des négociations, dans l'espoir de ralentir leur zèle en campagne, et d'empêcher qu'ils ne se portassent à des résolutions désespérées. Le fol empressé-

1622 ment du roi d'Angleterre, jouet, comme de coutume, des intrigues de l'Autriche, ne contribua pas peu à assurer le succès de ces mesures. Avant toute chose, Ferdinand exigeoit que Frédéric mit bas les armes, s'il consentoit à s'en remettre à sa clémence; et le roi Jacques trouvoit cette condition de toute justice. Sur la demande de ce monarque, l'électeur congédia donc ses seuls vrais défenseurs, le comte de Mansfeld et l'administrateur, pour aller en Hollande attendre son sort de la pitié de l'empereur.

Mansfeld et le duc Christian ne furent plus embarrassés, pour combattre encore, que du nouveau nom qu'ils alloient emprunter. Ce n'étoit pas la cause de l'électeur qui leur avoit fait prendre les armes; le congé qu'il leur donnoit ne pouvoit les leur faire quitter. La guerre étoit leur objet, quel que fût d'ailleurs son motif. Après que le comte de Mansfeld eut fait d'inutiles tentatives pour entrer au service de l'empereur, il marcha vers la Lorraine avec le duc Christian. Les désordres que leurs troupes commirent dans cette province répandirent l'effroi jusqu'au sein de la France. Ils y attendoient inutilement qu'un maître voulût les payer, lorsque les Hollandais, pressés par le général Spinola, leur offrirent du service. Après un combat sanglant livré, près de Fleurus, aux Espagnols qui voulurent leur disputer le passage, ils arrivèrent en Hollande,

où leur apparition força le général espagnol à lever le siège de Berg-op-Zoom. Mais la Hollande elle-même ne tarda pas à se lasser de ces terribles auxiliaires, et profita du premier moment de calme pour s'en débarrasser. Mansfeld laissa ses troupes dans la riche province d'Ostfrise, où elles se préparèrent à de nouveaux exploits. Le duc Christian, épris de la comtesse palatine, qu'il avoit vue en Hollande, guerrier dès lors plus ardent que jamais, conduisit les siennes dans la basse Saxe, le gant de cette princesse sur son chapeau, et ses étendards portant pour devise : *Tout pour Dieu et pour elle*. Ces deux hommes étoient loin d'avoir terminé leur rôle dans cette guerre.

Enfin, les Etats de l'Empire étoient purgés de tout ennemi ; l'union se trouvoit dissoute ; le margrave de Bade, le comte de Mansfeld, le duc Christian, étoient battus, et le Palatinat couvert par les troupes destinées à l'exécution du décret impérial rendu contre Frédéric. Les Bava-rois s'étoient rendus maîtres de Manheim et de Heidelberg (1), et bientôt après les Espa-

Ferdinand
dépouille
Frédéric de
ses Etats, et
en investit le
duc de Ba-
vière.

1623

(1) Cette dernière ville fit une résistance longue et opiniâtre : enfin, elle fut prise d'assaut. Sa bibliothèque, l'une des plus riches de l'univers, fut donnée par le duc de Bavière au pape Grégoire XV, et réunie à celle du Vatican ; elle renfermoit une foule de manuscrits précieux relatifs au droit public d'Allemagne. (N. d. T.)

1623

gnols s'emparèrent de Frankenthal. L'électeur attendoit, dans un coin de la Hollande, l'humiliante permission de se jeter aux pieds de l'empereur pour obtenir son pardon ; et une espèce de diète tenue à Ratisbonne devoit prononcer sur son sort. Ce sort étoit décidé depuis longtemps à la cour de Vienne ; mais ce fut seulement alors que les circonstances permirent de mettre au jour cette grande résolution. Ferdinand, d'après ce qui s'étoit passé entre Frédéric et lui, regarda comme impossible désormais toute réconciliation. Ce ne fut qu'en mettant le comble à la violence qu'on crut pouvoir en éviter les dangers. Tout ce que Frédéric avoit perdu devoit donc rester perdu pour lui sans retour. Il ne devoit plus recouvrer ses Etats, et un prince, sans territoire et sans peuple, ne pouvoit plus porter la couronne. Mais si l'électeur palatin avoit encouru, par sa conduite, la haine de la maison d'Autriche, le duc de Bavière avoit acquis, par ses importans services, les droits les plus incontestables à sa reconnoissance. Si l'Autriche et l'Eglise catholique avoient tout à redouter de la vengeance et de la haine violente de la maison palatine, elles avoient tout à espérer de la reconnoissance du duc de Bavière, et de son zèle pour la religion. Enfin, en transportant à l'électeur de Bavière la couronne électorale palatine, on assuroit à l'Eglise catholique

une prépondérance décisive dans le collège des électeurs, et un triomphe constant en Allemagne. 1623

Ce dernier motif suffisoit seul pour rendre les trois princes ecclésiastiques favorables à cette résolution. Quant aux princes protestans, la seule voix de l'électeur de Saxe étoit importante ; mais Jean-Georges pouvoit-il disputer à l'empereur un droit sans lequel celui qu'il avoit lui-même à l'électorat de Saxe devenoit douteux ? Un prince, il est vrai, que son origine, ses dignités et son pouvoir plaçoient à la tête de l'Eglise protestante d'Allemagne, ne devoit avoir, à ce qu'il sembloit, rien de plus à cœur que de défendre les droits de cette même Eglise contre les entreprises des catholiques. Mais la question, en ce moment, n'étoit pas tant de savoir comment on concilieroit les intérêts des protestans et des catholiques, que de savoir à laquelle des deux religions également détestées, le calvinisme et le protestantisme, on attribuerait la supériorité, à laquelle des deux on adjudgeroit le Palatinat. Entraîné, de part et d'autre, par des motifs aussi contraires, il étoit naturel qu'on écoutât la voix de la haine et celle de l'intérêt privé. Le défenseur né de la liberté germanique et de la religion protestante déclara donc à l'empereur qu'il pouvoit procéder en maître absolu contre le Palatinat, sans s'in-

1623

quiéter en aucune manière de l'opposition que, pour la forme, la Saxe pourroit apporter à l'exécution de ses mesures. Si Jean-Georges retira par la suite son consentement, ce fut Ferdinand lui-même qui y donna lieu, en chassant les ministres évangéliques de la Bohême : d'ailleurs, l'investiture du Palatinat, conférée à l'électeur de Bavière, cessa d'être un acte illégal dès que l'empereur eut consenti à abandonner à l'électeur de Saxe la Lusace, en paiement de six millions de florins qui lui étoient dus pour les frais de la guerre.

Ferdinand donna donc solennellement, à Ratisbonne, l'investiture de l'électorat palatin au duc de Bavière, malgré l'opposition de l'Allemagne protestante, et au mépris des lois fondamentales de l'Empire, qu'il avoit juré maintenir lors de son élection : « Néanmoins, » portoit l'acte, sans préjudice des droits que » les descendans de Frédéric pourront faire » valoir. » Cet infortuné prince se vit dès lors irrévocablement dépouillé de ses Etats, sans avoir été entendu par le tribunal qui le condamnoit; justice que les lois humaines accordent au dernier des sujets, au plus vil des scélérats (1).

(1) C'est à cette époque qu'il faut placer la renonciation du roi d'Espagne à la succession de la maison d'Autriche en Allemagne, en faveur de Ferdinand II. (*N. d. T.*)

Cette dernière violence ouvrit enfin les yeux au roi d'Angleterre ; et les négociations relatives au mariage de son fils avec une princesse espagnole ayant été rompues à cette même époque , il prit sérieusement le parti de son gendre. Une révolution , arrivée dans le ministère français , avoit mis le cardinal de Richelieu à la tête des affaires ; et ce royaume , tombé dans le plus profond abattement , sentit bientôt qu'une main vigoureuse avoit saisi le timon de l'Etat. Les mouvemens que faisoit le gouverneur espagnol à Milan , pour s'emparer de la Valteline , et établir de là un point de communication avec les Etats héréditaires de l'Autriche , éveillèrent les anciennes craintes contre cette maison , et , avec elles , la politique de Henri-le-Grand. Le mariage du prince de Galles avec Henriette de France forma , entre cette dernière puissance et l'Angleterre , une étroite alliance , à laquelle accédèrent la Hollande , le Danemarck , et quelques Etats d'Italie. On convint de forcer , par les armes , l'Espagne à restituer la Valteline , et l'Autriche , à rétablir Frédéric dans ses Etats. Mais on ne montra quelque activité que pour l'exécution de la première partie de ce plan. Jacques I^{er} mourut , et Charles I^{er} , son fils , toujours en lutte avec son parlement , ne put donner aucune attention aux affaires d'Allemagne. La Savoie et Venise gardèrent les secours qu'ils

1624

avoient promis, et le ministère français crut devoir soumettre les huguenots de sa patrie avant d'entreprendre la défense des protestans d'Allemagne contre l'empereur. Ainsi s'évanouirent les grandes espérances que l'on avoit conçues de cette alliance.

Le comte de Mansfeld, dénué de tout secours, restoit oisif sur le Bas-Rhin, et le duc Christian de Brunswick, après une campagne malheureuse, se voyoit encore une fois chassé de l'Allemagne. Une nouvelle irruption de Bethlem-Gabor, en Moravie, aussi infructueuse que toutes les précédentes, parce qu'il ne fut pas secondé du côté de l'Allemagne, s'étoit terminée par une paix formelle avec l'empereur. L'union n'existoit plus, aucun prince protestant ne se trouvoit plus sous les armes, et cependant le général bavarois Tilly, à la tête d'une armée victorieuse, s'établissoit vers les frontières de la basse Allemagne, sur le territoire protestant.

1625

Les mouvemens du duc de Brunswick l'avoient attiré dans ce pays; il avoit même pénétré jusque dans le cercle de basse Saxe, où il s'étoit emparé de Lipstadt, place d'armes de l'administrateur. La nécessité de surveiller cet ennemi et de l'empêcher de former aucune attaque, justifioit alors le séjour de Tilly dans cette contrée; mais lorsque Mansfeld et Christian eurent congédié leur armée, faute d'argent, celle de Tilly n'avoit

plus autour d'elle aucun ennemi à combattre. Pourquoi donc fatiguoit-elle encore par sa présence le pays qu'elle occupoit?

1625

Il est difficile de démêler la vérité à travers les cris et les fureurs des partis; mais il est facile de concevoir toutes les craintes que devoit inspirer la ligue restée en armes; et la joie prématurée des catholiques ne pouvoit qu'ajouter encore à ces craintes. L'empereur et la ligue, armés et triomphans en Allemagne, pouvoient impunément attaquer les Etats protestans, ou même renverser la paix de religion : ils ne voyoient autour d'eux aucun ennemi capable de leur résister; et lors même que Ferdinand n'auroit pas eu la volonté d'abuser de la victoire, l'état de foiblesse des protestans devoit lui en donner l'idée. D'anciens traités tombés en désuétude ne pouvoient servir de frein à un prince qui croyoit tout devoir à la religion, et qui regardoit comme une action sainte toute violence exercée en son nom. La haute Allemagne étoit soumise, la basse Allemagne seule pouvoit encore lui présenter quelque résistance; or, les protestans y dominoient. C'étoit là que la plupart des fondations ecclésiastiques avoient été enlevées à l'Eglise romaine, et le moment paroissoit arrivé, où cette Eglise alloit recouvrer ses anciennes possessions. Cette foule de bénéfices saisis par les princes de la basse Allemagne,

1625

ne formoient pas la moindre partie de leur puissance, et la restitution à laquelle on les obligeroit envers l'Eglise catholique, fournissoit une excellente occasion d'affoiblir tous ces princes.

Armement
des protestans
dans le nord
de l'Allema-
gne.

Dans une situation aussi critique, l'inaction, de la part des protestans, eût été une impardonnable négligence. Le souvenir des violences exercées par l'armée de Tilly dans la basse Saxe, étoit encore trop récent pour qu'ils ne s'occupassent pas sur-le-champ de leur défense personnelle. Ce cercle fut armé en un instant. On leva des impôts extraordinaires; on enrôla des troupes; des magasins furent établis et approvisionnés; on négocia des subsides avec Venise, la Hollande et l'Angleterre; enfin on délibéra pour l'élection du souverain qui seroit mis à la tête de l'alliance. Les rois du Sund et de la Baltique, alliés naturels de ces cercles, ne pouvoient voir avec indifférence que l'empereur s'en rendît maître, et devînt leur voisin sur les côtes de la mer du Nord. Le double intérêt de la religion et de la politique les pressoit également de mettre un terme aux progrès de ce monarque dans la basse Allemagne. Christian IV, roi de Danemarck, étoit lui-même membre des Etats de ce cercle, en qualité de duc de Holstein. Des motifs tout aussi puissans obligeoient Gustave-Adolphe, roi de Suède, à entrer dans cette alliance.

Les deux rois briguerent à l'envi l'honneur

de défendre le cercle de basse Saxe, et de combattre la redoutable puissance autrichienne. Chacun d'eux offrit de mettre sur pied une armée bien équipée, et de la conduire en personne. Des campagnes glorieuses contre les Moscovites et les Polonais sembloient donner les plus fortes garanties aux promesses du roi de Suède; les côtes de la mer Baltique étoient remplies du nom de Gustave-Adolphe. Mais le roi de Danemarck ne pouvoit supporter la gloire de ce rival, et plus il voyoit de lauriers à cueillir dans cette campagne, moins il pouvoit se résoudre à les abandonner à ce voisin, objet de sa jalousie. Tous les deux soumirent leurs offres et leurs conditions au ministère anglais, et Christian IV l'emporta. Gustave-Adolphe demanda l'abandon de quelques places fortes en Allemagne, où il ne possédoit pas un pouce de terrain, pour assurer à ses troupes une retraite en cas de revers. Christian IV pouvoit se retirer par le Holstein et le Jutland.

Le roi de Danemarck, pour gagner de vitesse son rival, se hâta de paroître en campagne. Nommé chef du cercle de basse Saxe, il eut bientôt sur pied une armée de soixante mille hommes. L'administrateur de Magdebourg, les ducs de Brunswick et de Mecklembourg se joignirent à lui. L'appui dont l'Angleterre l'avoit flatté, enflloit son courage. A la vue de tant de

Le roi de
Danemarck
se met à leur
tête.

1625

forces, il ne doutoit pas qu'il n'eût terminé la guerre en une seule campagne. On écrivit à Vienne que cet armement n'avoit pour but que la défense du cercle et le maintien de la tranquillité dans le pays. Mais les négociations avec la Hollande, l'Angleterre et même la France, les efforts extraordinaires du cercle et l'armée formidable qu'on mettoit sur pied, annonçoient un tout autre but que celui d'une simple défense; tout sembloit indiquer le projet de rétablir l'électeur palatin, et d'humilier l'empereur devenu trop puissant.

Après que Ferdinand eut vainement employé les remontrances, les menaces et même les ordres pour faire poser les armes au roi de Danemarck et au cercle de basse Saxe, les hostilités commencèrent, et la basse Allemagne devint le théâtre de la guerre. Le comte de Tilly suivit la rive gauche du Weser, et s'empara de tous les défilés jusqu'à Minden. Après une attaque infructueuse sur Niembourg, et avoir passé le Weser, il se jeta dans la principauté de Calenberg, qu'il fit occuper par ses troupes. Le roi, qui manœuvroit sur la rive droite du fleuve, s'étendit dans le pays de Brunswick; mais il avoit tellement affoibli son armée par des détachemens considérables envoyés en avant, qu'il ne put exécuter rien d'important avec ce qui lui restoit. Convaincu de la supériorité de son

adversaire, il évita aussi soigneusement une affaire décisive que Tilly la recherchoit. 1625

Jusqu'ici l'empereur n'avoit combattu en Allemagne qu'avec les armes de la Bavière et de la ligue, si l'on en excepte les troupes auxiliaires des Pays-Bas espagnols, qui envahirent le Palatinat. Maximilien faisoit la guerre en qualité de chef d'exécution du décret de l'empereur, et Tilly, qui avoit le commandement suprême de l'armée, étoit officier bavarois; enfin Ferdinand étoit redevable de toute sa supériorité, en campagne, aux armes de la Bavière et de la ligue. Celles-ci avoient donc dans leurs mains sa fortune, et jusqu'à la mesure de son autorité. Une telle dépendance ne pouvoit s'accorder avec les vastes projets que lui avoit inspirés son brillant début.

Quelque empressement qu'eût mis la ligue à prendre la défense de l'empereur, défense qui, d'ailleurs, assuroit son propre salut, il ne falloit pas s'attendre qu'elle se prêtât avec le même zèle à ses plans ambitieux. Il étoit à craindre que son unique but, en partageant avec lui la haine universelle, ne fût de recueillir seule tous les fruits de la guerre. Il n'y avoit qu'une force militaire considérable, fournie par lui, qui pût l'arracher à cette dépendance pénible de la Bavière, et le conserver dans la supériorité qu'il venoit d'obtenir en Allemagne. Mais la guerre

1625

avoit trop épuisé ses Etats héréditaires, pour espérer qu'ils pussent suffire aux frais immenses qu'occasionneroient de pareils préparatifs. Dans de telles circonstances, rien ne pouvoit être plus agréable à l'empereur que la proposition avec laquelle vint le surprendre l'un de ses généraux.

Wallenstein
offre à l'em-
pereur de le-
ver une armée
à ses frais.

C'étoit le comte de Wallenstein, officier plein de mérite, et le plus riche gentilhomme de la Bohême. Il avoit servi la maison impériale dès ses premières années, et avoit combattu de la manière la plus brillante dans plusieurs campagnes contre les Turcs, les Vénitiens, les Bohémiens et les Transylvains. Colonel à la bataille de Prague, il avoit battu depuis, comme major-général, une armée hongroise en Moravie. La reconnoissance de l'empereur égaloit d'aussi éminens services, et une part considérable des biens confisqués en Bohême après la révolte, lui avoit été attribuée à titre de récompense. Possesseur d'une fortune immense, la tête échauffée par des projets ambitieux, plein de confiance dans son heureuse étoile, et plus encore dans sa manière de juger les circonstances, il offrit à l'empereur de lever et d'équiper une armée à ses frais et à ceux de ses amis; il offrit même de lui éviter les soins de l'entretenir, si on lui permettoit de la porter à cinquante mille hommes. On ne vit d'abord dans cette offre extravagante que le projet chimérique d'une tête

exaltée. Cependant, en supposant qu'une partie seulement de sa promesse pût être réalisée, elle méritoit qu'on en fit la tentative. Quelques districts de la Bohême lui furent donc abandonnés, pour y former ses places de recrutement, et on lui accorda en outre la permission de nommer lui-même aux emplois de son armée. En peu de mois, il eut sous les armes vingt mille hommes, avec lesquels il quitta les frontières de l'Autriche. Bientôt il parut avec trente mille combattans sur celles de la basse Saxe. L'empereur n'avoit prêté que son nom à tout cet armement. La réputation du général, la perspective d'un avancement rapide et brillant, l'espoir du butin, attirèrent sous ses drapeaux une foule d'aventuriers de toutes les contrées de l'Allemagne. Des princes régnans même, entraînés par l'amour de la gloire ou par la cupidité, offrirent de lever des régimens pour le service de l'Autriche.

C'est ainsi que, pour la première fois, dans cette guerre, on vit paroître une armée impériale en Allemagne; objet effrayant pour les protestans, mais qui ne l'étoit guère moins pour les catholiques. Wallenstein avoit ordre de réunir ses troupes à celles de la ligue, et d'attaquer, de concert avec le général bavarois, le roi de Danemarck; mais jaloux depuis long-temps de la gloire militaire de Tilly, il ne se montra

1625

disposé ni à partager avec lui les lauriers de cette campagne, ni à souffrir que sa propre gloire fût éclipsée par les exploits de Tilly. A la vérité, son plan de campagne appuya les opérations de ce général; mais il en resta constamment isolé pour l'exécution. Comme il étoit dépourvu des ressources à l'aide desquelles Tilly entretenoit son armée, il fut obligé de conduire la sienne dans des pays riches, qui n'avoient pas encore senti les maux de la guerre. Ainsi, au lieu de se réunir au général de la ligue, comme il en avoit l'ordre, il se jeta dans le territoire de Halberstadt et de Magdebourg, et s'empara de l'Elbe près de Dessau. Tous les pays situés sur les deux rives de ce fleuve, se trouvèrent par là exposés à ses exactions. Il pouvoit de ce point tomber sur les derrières du roi de Danemarck, ou même, s'il étoit nécessaire, se frayer un passage jusqu'à dans ses propres Etats.

Mouvements
des deux ar-
mées; actions
diverses.

1626

Christian IV, placé entre ces deux redoutables armées, sentit tout le danger de sa position. Déjà il s'étoit fait joindre par l'administrateur de Halberstadt, arrivé tout récemment de la Hollande. Il se déclara en ce moment pour le comte de Mansfeld, qu'il avoit désavoué jusque là, et l'appuya de tout son pouvoir. Mansfeld reconnut ce service de la manière la plus signalée. Il occupa seul toutes les forces de Wallenstein, sur l'Elbe, et l'empêcha de se joindre

à Tilly pour aller écraser l'armée du roi. Ce brave Mansfeld eut même la hardiesse de s'approcher, malgré la grande supériorité de l'ennemi, jusqu'au pont de Dessau, où il construisit des redoutes en face de celles des Impériaux; mais, attaqué sur ses derrières par toutes les forces de Wallenstein, il fut obligé de céder à un ennemi trop supérieur, et d'abandonner ses positions, après avoir essuyé une perte de trois mille hommes. Mansfeld, à la suite de cet échec, se retira dans la marche de Brandebourg; bientôt renforcé par de nouvelles troupes, il se dirigea vers la Silésie, pour pénétrer de là dans la Hongrie, et après avoir fait jonction avec Bethlem-Gabor, se jeter dans le centre des Etats autrichiens. Comme les pays héréditaires d'Autriche étoient hors d'état de résister à un pareil ennemi, Wallenstein reçut ordre d'abandonner sur-le-champ le roi de Danemarck, et de se hâter de couper Mansfeld, dans sa marche vers la Silésie.

Cette diversion de Mansfeld, qui occupoit les troupes de Wallenstein, permit au roi d'envoyer une partie de son armée en Westphalie, pour s'emparer des évêchés de Munster et d'Osnabrück. Tilly, voulant s'opposer à cette manœuvre, abandonna le Weser; mais les mouvemens du duc Christian, qui menaçoit de pénétrer par la Hesse dans les pays de la ligue,

1626

le rappelèrent bientôt de la Westphalie. Tilly, voulant entretenir ses communications avec les Etats catholiques, et prévenir la réunion du landgrave de Hesse avec l'ennemi, se hâta de s'emparer de toutes les places tenables sur la Verrha et la Fuld; il s'assura en même temps de la ville de Münden, située à l'entrée des montagnes de la Hesse, à l'endroit où ces deux rivières se déchargent dans le Weser. Il se rendit ensuite maître de Gottingen, la clef des pays de Brunswick et de Hesse. Il avoit le même projet sur Nordheim, mais le roi s'avança avec toutes ses forces pour s'y opposer. Ce prince, après avoir pourvu la place de tout ce qui lui étoit nécessaire pour soutenir un siège de longue durée, chercha à s'ouvrir un nouveau passage par le Eichsfeld et la Thuringe, pour pénétrer dans les pays de la ligue. Déjà il avoit dépassé Duderstadt; mais le comte de Tilly, qui le suivait à marches forcées, le gagna de vitesse. L'armée de ce général, fortifiée de quelques régimens des troupes de Wallenstein, se trouvoit de beaucoup supérieure à celle du roi, qui, voulant éviter la bataille, se retira dans le pays de Brunswick. Mais Tilly le poursuivit sans relâche dans sa retraite. Enfin, après trois jours d'escarmouches, le roi fut obligé de faire face à l'ennemi auprès du village de Lutter, vers le Barenberg. Les Danois attaquèrent les Impé-

Défaite de
Christian.

riaux avec la plus grande bravoure ; trois fois le valeureux Christian les ramena à la charge. Mais enfin il fallut céder à un ennemi supérieur en nombre et mieux exercé , et le général de la ligue remporta une victoire complète. Soixante drapeaux , toute l'artillerie , les bagages et les munitions tombèrent en son pouvoir. Beaucoup de braves officiers et environ quatre mille soldats restèrent sur la place. Plusieurs compagnies d'infanterie , qui , pendant la déroute , s'étoient réfugiées dans la maison du bailliage de Lutter , mirent bas les armes , et se rendirent au vainqueur.

Le roi se sauva avec sa cavalerie ; il ne tarda pas à rallier ses troupes après ce terrible échec. Tilly poursuivit sa victoire. Il se rendit maître du Weser , du pays de Brunswick , et poussa le roi jusque sur le territoire de Bremen. Intimidé par sa défaite , celui-ci ne voulut plus agir que défensivement ; il chercha surtout à s'opposer au passage de l'Elbe ; mais comme il avoit jeté des garnisons dans toutes les places susceptibles de défense , il ne put que rester inactif avec des forces ainsi divisées. Tous ses corps détachés furent dispersés ou détruits par l'ennemi. Les troupes de la ligue , maîtresses de tout le Weser , s'étendoient au delà de l'Elbe et de l'Havel , et les Danois se virent successivement chassés de toutes leurs positions. Tilly lui-même passa

l'Elbe, et poussa ses armes victorieuses jusque dans l'intérieur du pays de Brandebourg, tandis que Wallenstein pénétrait d'un autre côté par le Holstein, pour porter la guerre dans les Etats même du roi.

Ce général arrivoit de Hongrie, où il avoit poursuivi le comte de Mansfeld, sans pouvoir arrêter sa marche, ni empêcher sa jonction avec Bethlem-Gabor. Toujours persécuté par la fortune, et toujours supérieur à son sort, Mansfeld avoit traversé la Silésie et la Hongrie au milieu des plus grandes difficultés, et s'étoit joint au prince de Transylvanie, dont il avoit été froidement accueilli. Comptant sur les secours de l'Angleterre, et espérant que cette puissance opéreroit une forte diversion en basse Saxe, Gabor avoit de nouveau rompu la trêve avec l'empereur; mais, au lieu de cette diversion qu'il attendoit, Mansfeld lui attiroit en ce moment sur les bras toutes les forces de Wallenstein: au lieu de lui apporter de l'argent, il lui en demandoit. Ce défaut d'harmonie dans le parti protestant, refroidit le zèle du prince de Transylvanie, et il se hâta, comme de coutume, de se soustraire, par une paix précipitée, aux forces supérieures de l'empereur, bien résolu de la rompre à la première occasion. Mais, avant toutes choses, il vouloit que Mansfeld se procurât de l'argent, et il l'a-

dressa, pour en obtenir, à la république de 1626
Venise.

Sans communication avec l'Allemagne, et entièrement hors d'état d'entretenir en Hongrie le faible corps de troupes qui lui restoit, Mansfeld vendit son artillerie, ses équipages de guerre, et licencia son armée. Lui-même, avec une suite peu nombreuse, prit la route de Venise, par la Bosnie et la Dalmatie. De nouveaux projets enflammoient encore son courage ; mais sa carrière étoit finie. La fortune, qui avoit tant agité sa vie, lui préparoit un tombeau dans la Dalmatie. La mort le surprit, non loin de Zara, en 1626 (1). Elle avoit aussi enlevé, quelque

Mort de
Mansfeld.

temps auparavant, son fidèle compagnon de fortune, le duc Christian de Brunswick : deux hommes dignes de l'immortalité, s'ils se fussent élevés au-dessus de leur siècle, comme ils s'élevèrent au-dessus de leur sort.

Si le roi de Danemarck, avec la totalité de ses forces, n'avoit pu résister au seul Tilly,

(1) La mort de Mansfeld offre une singularité digne de sa vie. Préparé à la mort depuis long-temps, lorsqu'il se vit près d'expirer, il se fit revêtir de ses plus riches habits et ceindre de son épée. Il fit ensuite venir tous ses officiers, et, s'appuyant sur l'un d'eux, il les harangua debout ; comme s'il eût voulu faire passer dans leurs cœurs l'intrépidité qui l'avoit toujours animé. Il les exhorta à continuer de se signaler dans les combats, et à mourir glorieusement. *Lotich. l. xvi, c. 5. (N. d. T.)*

1626

comment résisteroit-il maintenant aux deux généraux de l'empereur, avec une armée affaiblie ?

L'armée de Wallenstein se répand dans le nord de l'Allemagne.

Les Danois abandonnèrent donc toutes leurs positions sur le Weser, l'Elbe et le Havel ; et l'armée de Wallenstein se répandit comme un torrent dans le Brandebourg, le Mecklembourg, le Holstein et Schleswig. Ce général, beaucoup trop orgueilleux pour agir de concert avec un collègue, avoit envoyé Tilly au delà de l'Elbe, sous prétexte d'observer les Hollandais, mais dans l'intention secrète de terminer la guerre avec le roi, pour recueillir seul le fruit des victoires de Tilly. Christian avoit perdu toutes ses places fortes en Allemagne, à l'exception de Glückstadt ; ses armées étoient battues ou dispersées ; il n'avoit aucun secours à attendre de l'Allemagne, peu de consolation de l'Angleterre, et ses alliés, en basse Saxe, étoient livrés à tout le ressentiment du vainqueur. Tilly, après la bataille de Lutter, avoit obligé le landgrave de Hesse-Cassel, à abandonner l'alliance des Danois. L'apparition effrayante de Wallenstein aux portes de Berlin, porta l'électeur de Brandebourg à la soumission, et le contraignit à reconnoître Maximilien électeur légitime de Bavière. La plus grande partie du Mecklembourg se trouvoit, en ce moment, au pouvoir des Impériaux ; les deux ducs, comme partisans du

roi de Danemarck, avoient été mis au ban de l'Empire, et chassés de leurs États. On considéra comme un crime, d'avoir défendu la liberté de l'Allemagne contre les attaques les plus injustes; et ce crime entraînoit la perte des États et de toutes les dignités. Mais de pareils traitemens n'étoient encore que le prélude des violences beaucoup plus révoltantes qui devoient bientôt succéder.

Alors parut dans tout son jour le secret de Wallenstein, sur la manière dont il entendoit remplir ses extravagantes promesses. Il l'avoit apprise du comte de Mansfeld, et l'écolier surpassa le maître. D'après le principe que la guerre doit se nourrir par la guerre, Mansfeld et le duc Christian avoient pourvu aux besoins de leurs troupes par les contributions qu'ils levoient indistinctement sur les amis et sur les ennemis; mais cette existence étoit accompagnée de tous les désagrémens et de tous les dangers attachés à la vie de brigands. Semblables à des voleurs sans asile, ils étoient contraints de se dérober à un ennemi vigilant et irrité, de fuir d'une extrémité de l'Allemagne à l'autre, d'épier l'occasion dans des trances continuelles, et d'éviter les pays les plus riches, parce qu'ils étoient les mieux défendus. Si Mansfeld et le duc Christian, toujours aux prises avec de pareilles difficultés, avoient cependant opéré des prodiges,

1627

à quoi ne devoit-on pas s'attendre, lorsque toutes ces difficultés auroient disparu? lorsque l'armée que l'on mettroit sur pied seroit assez nombreuse pour faire trembler séparément l'Etat le plus puissant de l'Allemagne; que le nom de l'empereur assureroit l'impunité de tous les actes arbitraires; et que, sous la première autorité de l'Empire, à la tête d'une armée formidable, on poursuivroit le plan que ces deux aventuriers avoient su exécuter à leurs propres périls, et avec des bandes rassemblées à la hâte?

Exactions
que commet
ce général
dans l'Em-
pire.

C'étoit là ce qu'avoit en vue Wallenstein, lorsqu'il faisoit à l'empereur sa proposition hardie, et maintenant on n'y trouvera rien, d'in-vraisemblable. Plus l'armée se renforçoit, moins on devoit s'inquiéter de son entretien; car alors elle augmentoit la terreur des Etats qui auroient pu lui opposer de la résistance. Plus les violences étoient révoltantes, plus on pouvoit les exercer impunément. Elles avoient une apparence de justice envers les Etats de l'Empire qui mon- troient des dispositions ennemies : envers les Etats fidèles, elles étoient justifiées par le pré- texte de la nécessité. Cette oppression, exercée d'une manière inégale, empêchoit une union dangereuse entre les princes; l'épuisement de leurs Etats leur ôtoit d'ailleurs le moyen de la faire cesser. L'Allemagne entière devint donc un vaste magasin ouvert aux armées de l'empe-

reur, qui put dès lors disposer de tout le territoire germanique comme il dispoſoit de ſes propres domaines. Un cri univerſel ſ'éleva juſqu'au trône de Ferdinand, pour demander juſtice ; mais, tant que les princes maltraités demandoient juſtice, on n'avoit rien à redouter de leur vengeance. La haine générale ſe partageoit entre l'empereur, qui prêtoit ſon nom à toutes ces cruautés, et le général, qui excédoit ſes pouvoirs, et abuſoit ſi ouvertement de l'autorité de ſon maître. On ſ'adreſſa à l'empereur pour obtenir protection contre ſon général ; mais, dès que Wallenſtein ſe vit tout-puiſſant à la tête de ſes troupes, il ſecoua la propre dépendance de ſon ſouverain, et cessa de lui obéir.

L'épuisement de l'ennemi pouvoit, avec vraiſemblance, faire eſpérer la paix ; cependant Wallenſtein continuoit à renforcer l'armée impériale, qu'il porta enfin juſqu'à cent mille hommes. Les brevets ſans nombre de colonels et d'officiers qu'il délivroit journellement, une prodigalité exceſſive envers ſes créatures (il ne donnoit jamais moins de mille florins), des ſommes immenſes employées à corrompre la cour de l'empereur pour y maintenir ſon influence, rien de tout cela n'étoit à charge à ſon maître : les contributions levées dans les provinces de la baſſe Saxe payèrent ces énormes

1627

dépenses. Aucune distinction entre les amis et les ennemis; des marches, des cantonnemens arbitraires également chez tous les souverains; partout les mêmes exactions, les mêmes violences. S'il étoit permis d'ajouter foi à un calcul extravagant des contemporains, Wallenstein, pendant l'espace de sept ans qu'il conserva le commandement, auroit levé soixante millions d'écus en contributions sur la moitié de l'Allemagne. Plus les exactions étoient énormes, mieux son armée étoit pourvue, et plus on s'empressoit d'accourir sous ses drapeaux. Le monde entier vole à la fortune; son armée se grossissoit, tandis que les pays qu'elle traversoit tomboient dans le dépérissement: que lui importaient les malédictions des provinces et les lamentations des souverains? Les soldats l'adornoient, et le crime même lui fournissoit les moyens de se soustraire aux dangers qu'il entraîne.

Motifs secrets de sa conduite.

Ce seroit être injuste envers l'empereur que de lui attribuer tous les désordres dont ses armées se rendirent coupables. Si Ferdinand eût pu prévoir que tous les Etats de l'Allemagne deviendroient la proie de son général, il auroit sans doute aperçu l'effrayant danger qu'alloit lui faire courir Wallenstein, investi de pouvoirs sans bornes. Plus on voyoit se resserrer le lien qui unissoit l'armée et le général, de qui seul émanoit toute fortune, tout avancement,

plus celui qui rattachoit l'armée à l'empereur devoit se relâcher. A la vérité, tout se faisoit au nom de Ferdinand ~~mais~~ Wallenstein n'employoit la majesté du chef suprême de l'Empire que pour mieux anéantir toute autre autorité que la sienne en Allemagne. De là le prince réfléchi qu'il avoit adopté, d'abaisser sensiblement les princes de l'Empire, de détruire l'ordre et la hiérarchie existant entre eux et l'empereur, et de donner à l'autorité impériale une extension sans bornes. Ferdinand, étant devenu la seule puissance législative en Allemagne, qui pouvoit espérer désormais d'atteindre Wallenstein, ce visir dont le prince avoit fait l'exécuteur de sa volonté? L'élévation à laquelle Wallenstein porta le monarque surprit ce dernier lui-même : mais, comme cette grandeur du maître étoit l'ouvrage du sujet, la créature alloit retomber dans le néant dès que son auteur retireroit le bras puissant qui la soutenoit. Ce n'étoit pas sans raison que Wallenstein excitoit contre l'empereur la haine de tous les princes d'Allemagne. Plus cette haine étoit violente, plus Wallenstein, le seul homme qui pût la rendre vaine, devenoit nécessaire à Ferdinand. Il aspireroit évidemment à ce dernier degré de puissance où son maître n'auroit plus à redouter, dans toute l'Allemagne, que celui-là seul auquel il devoit son immense élévation.

1628

Il est créé
duc de Fried-
land, et inves-
ti du duché
de Mecklem-
bourg.

Le premier pas que fit Wallenstein vers ce but fut de demander le duché de Mecklembourg, comme gage provisoire, de toutes les avances qu'il avoit faites pour l'empereur dans la campagne précédente, et jusqu'à ce qu'elles lui fussent restituées. Déjà Ferdinand, dans l'intention sans doute de lui donner une distinction sur le général bavarois, lui avoit conféré le titre de duc de Friedland ; mais une récompense ordinaire ne pouvoit satisfaire l'ambition d'un tel homme. En vain plusieurs voix s'élevèrent dans le conseil même de l'empereur contre la concession d'une grâce qui devoit se réaliser aux dépens de deux princes de l'Empire ; en vain les Espagnols mêmes, que blessait depuis longtemps son insolent orgueil, firent entendre leur opposition. Le parti puissant que l'or de Wallenstein s'étoit formé parmi les conseillers de l'empereur, l'emporta. Ferdinand vouloit, à tout prix, s'attacher un serviteur qu'il regardoit comme indispensable ; et une légère faute fit exclure de leur héritage les descendans d'une des plus anciennes maisons régnantes de l'Allemagne, pour revêtir de leurs dépouilles une créature de la faveur.

Bientôt après, Wallenstein s'intitula généralissime de l'empereur sur mer et sur terre. La ville de Wismar fut prise, et on eut un établissement sur les côtes de la mer Baltique.

On demanda des vaisseaux à la Pologne et aux villes anséatiques, pour porter la guerre au-delà de cette mer, poursuivre les Danois jusque dans l'intérieur de leur pays, et obtenir une paix qui devoit amener à de plus vastes conquêtes. Les rapports qui unissoient les Etats de la basse Allemagne avec les royaumes du Nord alloient être rompus, si l'empereur réussissoit à se placer entre eux, et à entourer l'Allemagne, depuis la mer Adriatique jusqu'au Sund (la Pologne, puissance intermédiaire, étoit sous sa dépendance), par une chaîne non interrompue d'Etats qui lui seroient soumis. Telles étoient, en effet, les vues de l'empereur; mais Wallenstein avoit les siennes particulières, et elles le portoient à suivre le même plan. Des possessions sur la mer Baltique lui fournissoient les bases d'un pouvoir dont l'idée repaissoit depuis long-temps son ambition, et qui devoit le mettre en état de se passer de son maître.

Pour arriver à ce but, il étoit de la plus haute importance de s'emparer de la ville de Stralsund sur la Baltique. Son excellent port, sa proximité des côtes de Suède et du Danemarck, la rendoient particulièrement propre à former une place d'armes dans une guerre contre ces deux puissances. Cette ville, la sixième de la ligue anséatique, jouissoit, sous la protection du duc de Poméranie, des privilèges les plus importants.

Il assiége
inutilement
Stralsund.

1628 Elle s'étoit abstenue de toute liaison avec le Danemarck , et n'avoit pris aucune part à la guerre actuelle ; mais ni cette sage neutralité , ni ses privilèges , ne purent la soustraire aux prétentions de Wallenstein.

Le magistrat de Stralsund avoit repoussé , avec la plus louable fermeté , la proposition que lui fit ce général de recevoir garnison impériale. Il avoit également rejeté la demande insidieuse qu'il lui avoit faite , de fournir un libre passage à ses troupes. Wallenstein se disposa alors à former le siège de la place.

Il étoit également important , pour les deux rois du Nord , de protéger l'indépendance de Stralsund ; sans elle , la navigation de la Baltique cessoit d'être libre. Le danger commun triompha enfin de la jalousie particulière qui divisoit depuis long-temps ces deux monarques. Dans un traité conclu à Copenhague , en 1628 , ils convinrent de réunir leurs forces pour la défense de Stralsund , et de combattre de concert toute puissance étrangère qui voudroit menacer la Baltique. Christian IV jeta aussitôt une garnison dans Stralsund , et s'y rendit lui-même pour fortifier , par sa présence , le courage des habitans. Quelques vaisseaux de guerre que Sigismond , roi de Pologne , envoya au secours du général de l'empereur , furent coulés bas par la flotte danoise ; et , la ville de Lubeck lui ayant

refusé les siens, le généralissime sur mer n'eut pas même assez de vaisseaux pour bloquer un seul port. 1628

Rien ne paroît plus insensé que de vouloir se rendre maître d'une place maritime fortifiée de toutes parts, lorsqu'on ne peut en bloquer le port. Wallenstein, qui n'avoit encore éprouvé aucun revers, voulut vaincre ici la nature elle-même. Stralsund, libre du côté de la mer, continuoît à recevoir des approvisionnemens, et sa garnison se renforçoit de nouvelles troupes. Wallenstein ne l'en investit pas moins du côté de la terre, et chercha à suppléer, par de pompeuses menaces, aux moyens réels qui lui manquoient. « J'emporterai cette place, s'écria-t-il, » fût-elle attachée au ciel avec des chaînes ! »

L'empereur lui-même, qui n'étoit peut-être pas sans se repentir d'une entreprise dont il n'espéroit aucune glorieuse issue, saisit avec empressement les premières apparences de soumission que témoignèrent les habitans, pour donner sur-le-champ à son général l'ordre d'abandonner le siège. Wallenstein méprisa cet ordre, et continua à harceler la ville par des assauts réitérés. La garnison danoise étoit déjà considérablement diminuée; ce qui restoit ne pouvoit suffire aux immenses travaux de la défense, et le roi de Danemark étoit hors d'état d'augmenter le nombre des troupes qui défen-

1628

Cette ville se
donne au roi
de Suède.

doient la ville. Dans cet état, Stralsund, du consentement de Christian, se jeta dans les bras du roi de Suède. Le commandant danois remit la place à un officier suédois, qui la défendit avec le plus grand succès. Le bonheur de Wallenstein échoua devant cette ville ; et, pour la première fois, son orgueil éprouva la dure humiliation de renoncer à une entreprise, après avoir perdu un temps précieux, et sacrifié douze mille hommes. Mais la nécessité dans laquelle il mit cette place de recourir à la protection de la Suède, donna lieu à l'étroite alliance conclue entre Gustave-Adolphe et Stralsund, alliance qui facilita beaucoup, dans la suite, l'entrée des Suédois en Allemagne.

Jusqu'ici, la fortune avoit favorisé les armes de la ligue et de l'empereur, et Christian IV, vaincu en Allemagne, étoit contraint de se renfermer dans son île. La Baltique seule avoit mis des bornes à d'aussi brillans succès. Le manque de vaisseaux non seulement empêcha le vainqueur de poursuivre le roi, mais l'exposa même au danger de perdre ses propres conquêtes. On avoit tout à craindre, à la cour de Vienne, de la réunion des deux monarques du Nord ; car, si elle avoit lieu, elle ôtoit à l'empereur ou à son général toute possibilité de jouer un rôle sur la mer Baltique, ou de tenter une descente en Suède : si, au contraire, on parvenoit à

diviser ces deux princes, et à s'assurer en particulier de l'amitié du roi de Danemarck, on rendoit d'autant plus facile la conquête de la Suède, privée de son allié. La crainte qu'eut l'empereur de voir les puissances étrangères intervenir dans ces débats, les mouvemens séditionnaires des protestans dans ses propres Etats, les frais énormes de la guerre; enfin, plus que tout cela, l'orage qui menaçoit d'éclater dans toute l'Allemagne protestante, déterminèrent ce monarque à la paix; et son général, animé par des vues bien différentes, mit tout son zèle à en accélérer la conclusion. Loin de désirer une paix qui, du faite du pouvoir et de la grandeur, le faisoit rentrer dans l'obscurité de la vie privée, Wallenstein ne vouloit, au fond, que changer le théâtre de la guerre, et prolonger, par cette paix séparée, la confusion générale. L'amitié du roi de Danemarck, dont il étoit voisin comme duc de Mecklembourg, étoit d'une grande importance pour l'exécution de ses vastes projets : il résolut donc de s'attacher ce monarque, même aux dépens des intérêts de son maître.

Par le traité de Copenhague, Christian IV s'étoit engagé à ne conclure aucune paix séparée avec l'empereur. Malgré cette promesse, il accueillit avec empressement les propositions que lui fit Wallenstein. On tint, en 1629, un

1628

Paix de Lub-
beck, entre
l'empereur et
le roi de Dan-
emarck.

1629

1629

congrès à Lubeck, d'où le général de l'empereur fit exclure, avec le dédain le plus insultant, les ambassadeurs suédois, qui venoient pour intercéder en faveur des ducs de Mecklembourg, tandis qu'il remit le Danemarck en possession de tous les pays qui lui avoient été pris par les troupes impériales. On enjoignit à Christian de ne se mêler, à l'avenir, des affaires d'Allemagne qu'autant que sa qualité de duc de Holstein l'y autoriseroit; de s'abstenir de toute prétention sur les biens ecclésiastiques de la basse Allemagne, et d'abandonner à leur sort les ducs de Mecklembourg. C'étoit Christian qui avoit lui-même entraîné ces deux princes dans la guerre contre l'empereur; il les sacrifioit en ce moment pour mériter les bonnes grâces du spoliateur de leurs Etats. Au nombre des motifs qui l'avoient déterminé à faire la guerre à l'empereur, celui de rétablir l'électeur palatin, son parent, tenoit, sans contredit, le premier rang. On ne fit pas la plus légère mention de ce prince dans la paix de Lubeck; on alla même jusqu'à reconnoître la légitimité de l'électeur de Bavière dans l'un des articles de ce traité. Telle fut la manière peu glorieuse dont Christian IV disparut de la scène.

Pour la seconde fois, Ferdinand avoit dans ses mains le repos de l'Allemagne, et il pouvoit faire de la paix avec le Danemarck une paix

générale. De toutes les parties de l'Allemagne s'élevoient les cris des malheureux, qui le supplioient de mettre fin à leurs longues souffrances (1). La barbarie de ses soldats, l'avidité de ses généraux, avoient passé toutes les bornes. L'Allemagne, ravagée par les bandes affreuses de Mansfeld, de Christian de Brunswick, et ensuite par les armées plus terribles de Tilly et de Wallenstein, soupiroit après le repos. Tous les Etats de l'Empire désiroient également la paix ; l'empereur lui-même, engagé en Italie dans une guerre avec la France, épuisé en Allemagne par la guerre actuelle, et tremblant devant les comptes qu'il alloit être obligé de rendre, faisoit les vœux les plus ardens pour la paix. Malheureusement les conditions auxquelles les deux partis consentoient à poser les armes, étoient trop opposées : les catholiques vouloient sortir de cette guerre avec avantage ; les protestans le vouloient également. L'empereur, au lieu de chercher à réunir les deux partis par une détermination modérée, se prononça pour l'un

(1) Une assemblée des princes catholiques, tenue à Heidelberg, envoya des ambassadeurs à Ferdinand pour lui présenter leurs griefs, et le supplier de congédier son armée, qui s'élevoit à cent soixante mille hommes. La confiance que lui inspiroit une si nombreuse armée est regardée comme l'une des causes de la conduite qu'il tint bientôt en Allemagne. (N. d. T.)

1629

d'eux, et l'Allemagne se vit de nouveau plongée dans les horreurs de la guerre.

Ferdinand
prend diver-
ses mesures
contre les
protestans.

Dès la fin des troubles de Bohême, Ferdinand avoit commencé la contre-réforme dans ses Etats héréditaires; cependant, par égard pour quelques Etats évangéliques, il avoit usé d'abord de modération: mais les succès que ses généraux obtinrent le portèrent bientôt à s'affranchir de toute retenue; en conséquence, il fit signifier à tous les protestans de ses Etats d'abandonner leur religion ou leur patrie: choix amer, mais terrible, qui occasionna des révoltes affreuses parmi les paysans de l'Autriche. Le culte protestant fut également pros- crit dans tout le Palatinat, immédiatement après l'expulsion de Frédéric V, et l'on chassa les docteurs de cette religion de l'Université de Heidelberg.

Ces innovations n'étoient que le prélude de plus grandes encore qui alloient bientôt suc- céder. Dans une assemblée d'électeurs, tenue à Mulhausen, les catholiques demandèrent à l'em- pereur que tous les archevêchés, évêchés, ab- bayes et cloîtres médiats et immédiats, saisis par les protestans depuis la paix de religion d'Augshourg, fussent restitués à l'Eglise catho- lique, afin d'indemniser les Etats catholiques des pertes et des vexations qu'ils avoient éprouvées pendant la présente guerre. Un prince rigou-

reux catholique, comme l'étoit Ferdinand, ne pouvoit laisser tomber une pareille idée ; mais il la regardoit encore comme prématurée ; il craignit de soulever toute l'Allemagne protestante par une mesure aussi hardie. Il n'étoit pas un seul prince protestant qui ne perdît une partie de ses Etats par l'effet de cette restitution. Partout où les revenus de ces biens n'avoient pas été entièrement destinés à des usages temporels, on les avoit utilement employés pour l'Eglise protestante. C'étoit à ces acquisitions que plusieurs princes devoient la plus grande partie de leurs revenus et de leur puissance. L'idée d'une pareille restitution ne pouvoit donc manquer de les soulever tous. La paix de religion ne leur enlevoit pas tout droit aux biens ecclésiastiques ; d'un autre côté, elle n'établissoit pas positivement qu'ils en eussent. Mais une longue possession, qui remontoit à près d'un siècle pour le plus grand nombre ; le silence de quatre empereurs ; la loi de l'équité qui sembloit leur accorder, sur ces biens fondés par leurs ancêtres, une part égale à celle des catholiques, pouvoient être allégués, de leur part, comme des titres irréfragables. Outre la diminution considérable de pouvoir et de juridiction que leur faisoit éprouver cette restitution, outre l'extrême confusion qui devoit nécessairement en résulter, ils avoient encore la douleur de voir le parti

1629 catholique, dans la diète, se renforcer des voix de tous les évêques catholiques qu'on alloit y rétablir. Toutes ces pertes qu'alloient éprouver les évangéliques firent craindre à l'empereur la plus vive résistance de leur part ; et, tandis que le feu de la guerre consumoit encore l'Allemagne, il craignit de soulever mal à propos contre lui un parti d'autant plus redoutable, qu'il étoit fortement uni, et qu'il avoit un puissant défenseur dans la personne de l'électeur de Saxe. Il se contenta donc de faire quelques légères tentatives pour connoître d'avance l'effet que produiroit la mesure générale, lorsqu'il jugeroit convenable de la prendre. Quelques villes impériales de la haute Allemagne et le duc de Wirtemberg reçurent des mandats de restitution pour les biens de cette nature.

L'état des choses en Saxe lui permit d'y tenter quelque chose de plus. Les chanoines protestans des évêchés de Magdebourg et de Halberstadt n'avoient pas hésité à se donner des évêques de leur religion. Ces deux évêchés, à l'exception de la ville de Magdebourg, se trouvoient en ce moment envahis par les troupes de Wallenstein. Le hasard voulut que le siège de Halberstadt vint à vaquer par la mort de l'administrateur, le duc Christian de Brunswick, et l'archevêché de Magdebourg, par la déposition de Christian Guillaume, prince de la maison de Brandebourg :

Ferdinand profita de ces deux circonstances pour donner Halberstadt à un évêque catholique, qui étoit, de plus, prince de sa maison. Le chapitre de Magdebourg, craignant d'essuyer une pareille violence, se hâta d'élire à son siège un fils de l'électeur de Saxe; mais le pape, qui, de sa pleine autorité, se mêla de cette affaire, nomma un prince autrichien archevêque de Magdebourg. On ne pouvoit se lasser d'admirer l'adresse de Ferdinand, qui, toujours animé du plus pur zèle pour la religion catholique, n'oublioit cependant jamais les intérêts de sa maison.

1629

La paix de Lubeck avoit délivré l'empereur de toute crainte du côté du Danemarck; le parti protestant paroissoit entièrement abattu en Allemagne, et la ligue élevoit chaque jour des prétentions nouvelles. Ce fut alors (en 1629) que Ferdinand signa l'édit de restitution, fameux par tant de malheurs, après néanmoins qu'il l'eut soumis à l'approbation des quatre électeurs catholiques. Il débute, dans cet édit, par s'attribuer, en vertu de sa toute-puissance impériale, le droit de fixer le sens de la paix de religion, dont les interprétations contradictoires avoient donné lieu à toutes les erreurs commises jusque-là, et de s'ériger en arbitre et juge suprême des deux partis. Il fonde ce droit sur l'observance de ses aïeux, et même sur le

L'empereur
signe l'édit de
restitution.

1629

consentement donné autrefois par des Etats protestans. La Saxe avoit, en effet, accordé ce droit à l'empereur, et l'on vit en ce moment combien cette cour avoit nui à la cause des protestans par son attachement au parti de l'Autriche. Mais si le texte du traité prêtoit, en effet, à diverses interprétations, comme ne le prouvèrent que trop les querelles des deux partis pendant un siècle, l'empereur, qui étoit nécessairement ou catholique ou protestant, et, par conséquent, partie intéressée, ne pouvoit, en aucune manière, décider sur des points de religion entre les protestans et les catholiques : en s'arrogant ce droit, il violoit évidemment l'article le plus essentiel de cette paix ; en devenant juge dans sa propre cause, il réduisoit à un vain nom la liberté de l'Empire germanique.

En vertu donc du droit que s'arrogea Ferdinand, d'interpréter la paix de religion, il décida : « Que toute saisie de biens ecclésiastiques » médiats ou immédiats, faite par les protestans » depuis cette paix, étoit contraire à son texte ; » et révoquée comme une infraction au traité. » Il décida aussi « que la paix de religion n'im- » posoit aux princes catholiques d'autre obli- » gation, envers leurs sujets protestans, que de » leur accorder la libre sortie de leurs Etats. » Conformément à cette décision, il fut enjoint à tous les possesseurs illégitimes de biens ecclé-

siastiques, par conséquent à tous les Etats protestans, sans distinction, de remettre sur-le-champ aux commissaires impériaux, sous peine du ban de l'Empire, ces biens injustement acquis.

Il n'y avoit rien moins que deux archevêchés et douze évêchés sur la liste ; outre un nombre considérable de couvens que la nouvelle Eglise s'étoit appropriés. Cet édit fut un coup de foudre pour toute l'Allemagne protestante. Déjà terrible par tout ce qu'il obligeoit à rendre, il l'étoit encore plus par l'avenir qu'il présageoit. Les protestans, dès lors, regardèrent la perte de leur religion comme résolue par l'empereur et la ligue, et ils ne doutèrent pas que celle de la liberté germanique ne la suivît de près. On n'eut égard à aucune représentation ; les commissaires furent nommés, et une armée nombreuse fut chargée de leur assurer toute obéissance. On commença par Augsbourg, où la paix avoit été conclue : la ville rentra sous la juridiction de son évêque, et six églises protestantes y furent fermées. On contraignit également le duc de Wirtemberg à restituer tous ses couvens. Cette rigueur effraya tous les Etats évangéliques, mais ne put les porter à entreprendre une résistance : la crainte des forces impériales les tenoit trop vivement comprimés ; déjà même une grande partie penchoit vers la soumission.

Exécution de
l'édit.

1629

L'espoir que concurent les catholiques d'arriver à leur but par les voies de la douceur, les engagea à retarder d'un an l'exécution de l'édit. Ce délai sauva les protestans ; il n'étoit pas encore expiré, que déjà les succès des armes suédoises avoient entièrement changé la face des affaires.

1630

Dans une assemblée d'électeurs, tenue à Ratisbonne en 1630, et à laquelle Ferdinand assista lui-même, on devoit travailler sérieusement au repos de l'Allemagne, et faire cesser les réclamations et les griefs de tout genre. Ces griefs n'étoient guère moindres du côté des catholiques que du côté des protestans, quoique Ferdinand crût s'être attaché tous les membres de la ligue par l'édit de restitution, et particulièrement leur chef, en l'élevant à la dignité électorale, et le rendant maître de la plupart des pays palatins. La bonne intelligence entre l'empereur et les princes de la ligue s'étoit singulièrement altérée depuis l'apparition de Wallenstein. L'orgueilleux électeur de Bavière, accoutumé à jouer le rôle de législateur en Allemagne, et à tenir dans ses mains le sort de l'empereur lui-même, cessa tout à coup d'être nécessaire ; il vit s'évanouir la haute importance dont il avoit joui jusqu'alors, en même temps que le crédit de la ligue. Un autre se présentoit pour recueillir le fruit de ses victoires, et ensevelir

dans l'oubli ses services passés. Le caractère altier du duc de Friedland, dont le triomphe le plus doux étoit d'insulter à la majesté des princes, et de donner à l'autorité de son maître une extension odieuse, ne contribua pas peu à augmenter le ressentiment de l'électeur. Mécontent de Ferdinand, plein de méfiance dans ses intentions, il étoit entré dans une alliance secrète avec la France, et les autres princes de la ligue étoient soupçonnés d'avoir imité son exemple. Les craintes qu'inspiroient les vues ambitieuses de l'empereur, l'indignation causée par tous les maux qui désoloient en ce moment l'Allemagne, avoient étouffé chez ces princes tout sentiment de reconnoissance. Les exactions de Wallenstein étoient parvenues à leur comble : l'électorat de Brandebourg faisoit monter ses pertes à vingt millions, la Poméranie à dix, la Hesse à sept, les autres Etats à proportion. Les cris des malheureux qui imploroient du secours étoient universels, terribles et pressans : comme on n'avoit aucun égard à leurs représentations, et qu'on ne faisoit aucune différence entre les catholiques et les protestans, ils n'avoient tous qu'une seule voix ; on assaillit l'empereur d'une foule de plaintes dirigées contre Wallenstein ; on épouvanta ses oreilles par le récit affreux de toutes les violences commises en Allemagne. Ferdinand n'étoit pas un barbare ; sans être absolument

1630

Ferdinand
licencie dix-
huit mille
hommes de
son armée.

innocent de toutes les horreurs qui se commettoient en son nom, il en ignoroit cependant l'excès ; il s'empressa de satisfaire aux réclamations que lui adressèrent les princes , et licencia sur-le-champ dix-huit mille hommes de cavalerie dans ses armées. Les Suédois se préparoient déjà à faire leur entrée en Allemagne lorsque ce licenciement eut lieu , et la plus grande partie des troupes congédiées accourut sous leurs drapeaux.

Cette condescendance de Ferdinand ne servit qu'à rendre plus exagérées les prétentions de l'électeur de Bavière. Un triomphe sur l'empereur étoit toujours insuffisant , tant que le duc de Friedland conservoit le commandement suprême. Les princes se vengèrent cruellement alors de ce général , dont ils avoient tous indistinctement éprouvé la fierté : sa destitution fut demandée par tout le collège des électeurs , et même par les Espagnols , avec un accord , une chaleur qui étonnèrent Ferdinand. Mais cette unanimité , cette chaleur même avec laquelle les envieux de l'empereur insistoient sur le renvoi de Wallenstein , lui firent sentir toute l'importance de cet officier. Wallenstein , instruit des cabales qui se formoient contre lui à Ratisbonne , ne négligea rien pour ouvrir les yeux de son maître sur les véritables intentions de l'électeur de Bavière ; il parut même à Ratisbonne , mais avec

une pompe qui éclipsa celle de l'empereur, et qui fournit un nouvel aliment à la haine de ses ennemis. 1630

L'empereur ne pouvoit se décider. On exigeoit de lui un douloureux sacrifice. Il devoit sa supériorité actuelle au duc de Friedland, et il sentoit toute la perte qu'il alloit faire s'il le sacrifioit à la haine des princes. Malheureusement il avoit besoin, en ce moment, des services de l'électeur ; il vouloit faire passer la couronne impériale sur la tête de son fils Ferdinand, déjà élu roi de Hongrie, et le consentement de Maximilien de Bavière lui étoit indispensable. Cette affaire l'intéressoit plus que toute autre, et il n'hésita pas à sacrifier le plus important de ses serviteurs pour s'attacher l'électeur de Bavière.

A cette même assemblée d'électeurs se trouvoient aussi des envoyés français, munis de pleins-pouvoirs pour terminer un différent élevé entre leur maître et l'empereur, et qui faisoit craindre une guerre en Italie. Le duc Vincent de Mantoue et de Montferrat étoit mort sans enfans ; Charles, duc de Nevers, son plus proche parent, avoit aussitôt pris possession de ses Etats, mais sans en rendre à l'empereur l'hommage qui lui étoit dû en qualité de seigneur suzerain. Comptant sur les secours de la France et de Venise, il refusa constamment de remettre ces pays aux commissaires impé-

1630

riaux, jusqu'à ce qu'on eût prononcé sur la validité de ses droits. Ferdinand prit les armes, excité par les Espagnols, qui, maîtres de Milan, ne pouvoient voir qu'avec crainte un vassal français dans leur voisinage, et qui saisirent l'occasion d'envahir cette partie de l'Italie avec le secours de l'empereur. Le pape Urbain VIII, effrayé, chercha à éloigner la guerre de ces contrées; mais, malgré tous ses efforts, l'empereur envoya au-delà des Alpes une armée allemande, dont l'apparition subite répandit l'épouvante parmi tous les Etats d'Italie. Ses armées étoient alors triomphantes dans l'Empire, et la peur, qui grossit tout, fit craindre de voir se renouveler, de la part de l'Autriche, l'ancien projet de monarchie universelle. La guerre d'Allemagne étendit alors ses ravages jusqu'aux heureuses contrées qu'arrose le Pô; la ville de Mantoue fut prise d'assaut, et tous les pays d'alentour se virent livrés aux excès d'une soldatesque effrénée. Les malédictions des peuples d'Italie contre l'empereur vinrent se joindre à celles qui éclatoient déjà de toutes parts en Allemagne, et le conclave lui-même commença à élever des vœux secrets vers le ciel pour le bonheur des armes suédoises.

Il accorde au
duc de Nevers
l'investiture
du duché de
Mantoue.

Ferdinand, effrayé de la haine universelle que lui attiroit la guerre d'Italie, et fatigué par les vives instances des électeurs, qui appuyoient

les demandes du ministère français, consentit à accorder au nouveau duc l'investiture de Mantoue. 1630

Ce service important rendu à la France par l'électeur de Bavière, méritoit que cette puissance le reconnût par un autre service. Le traité une fois conclu, les envoyés de Richelieu purent entourer de leurs intrigues l'empereur pendant son séjour à Ratisbonne, augmenter le ressentiment des princes de la ligue, et diriger contre ses intérêts toutes les opérations de cette assemblée. Richelieu avoit choisi, pour cet objet, un agent parfait dans la personne du P. Joseph, capucin, qu'on avoit placé auprès de l'ambassadeur comme personnage peu important. Une de ses premières instructions étoit de poursuivre avec chaleur le renvoi de Wallenstein. En perdant le général qui les avoit menées à la victoire, les troupes autrichiennes perdoient la plus grande partie de leurs forces. Des armées entières ne pouvoient réparer cette perte. C'étoit donc un grand coup de politique, au moment où un monarque victorieux, maître absolu de ses opérations militaires, s'avançoit pour combattre l'empereur, que de priver le sarmées impériales du seul général dont l'expérience et l'autorité pussent balancer les grands talens de Gustave-Adolphe. Le P. Joseph, de concert avec l'électeur de Bavière, entreprit de vaincre

1630

l'irrésolution de l'empereur, qui étoit d'ailleurs assiégé pour le même objet par les Espagnols et le collège des électeurs. « Il seroit prudent, » disoit-il, de se rendre en ce moment au désir des princes ; par là on obtiendrait plus promptement leurs suffrages pour l'élection du roi des Romains : l'orage une fois dissipé, » Wallenstein se trouveroit toujours à temps de reprendre son ancien poste. » Le rusé capucin connoissoit trop le duc de Friedland pour croire qu'il hasardât quelque chose en offrant ce motif de consolation à Ferdinand.

La voix d'un moine étoit pour Ferdinand la voix de Dieu. Rien sur la terre, écrivoit son propre confesseur, n'étoit plus sacré pour lui qu'une tête sacerdotale. « S'il arrivoit, disoit-il souvent, qu'il rencontrât sur son chemin un ange et un religieux, le religieux auroit sa première révérence ; l'ange n'auroit que la seconde. » La destitution de Wallenstein fut résolue.

Hâte le com-
mandement à
Wallenstein.
— Retraite de
ce général.

En reconnaissance de cette pieuse confiance de Ferdinand pour le P. Joseph, celui-ci travailla contre lui à Ratisbonne avec une telle adresse, que tous ses efforts pour faire nommer son fils roi des Romains échouèrent complètement. Dans un article particulier du traité que l'on venoit de conclure, les ministres français s'étoient engagés à faire observer, de la part de

la France, la plus exacte neutralité envers les ennemis de l'empereur. Mais, pendant ce temps, Richelieu négocioit avec le roi de Suède ; déjà il l'avoit excité à déclarer la guerre à Ferdinand, et l'avoit forcé, pour ainsi dire, à accepter l'alliance de son maître. Aussi s'empressa-t-il de retirer ce mensonge, dès qu'il eut produit l'effet qu'il en attendoit ; l'article du traité fut considéré comme un excès de pouvoir, et le P. Joseph expia dans un cloître sa coupable témérité. Ferdinand vit, mais trop tard, à quel point il avoit été joué. « Un perfide capucin, s'écria-t-il, m'a » désarmé ; il n'a pas mis moins de six électors » dans son étroit capuchon. »

C'est ainsi que la ruse et la fourberie triomphèrent de cet empereur, à une époque où on le regardoit comme tout-puissant en Allemagne, et où il l'étoit effectivement par la force des armes. Après avoir affoibli son armée de dix-huit mille hommes, congédié un général qui seul lui valoit une armée, il quitta Ratisbonne sans avoir rempli l'objet pour lequel il avoit fait tant de sacrifices. Avant que les Suédois ne l'eussent battu en campagne, Maximilien de Bavière et le P. Joseph lui avoient déjà porté le coup mortel.

Ce fut dans cette mémorable assemblée de Ratisbonne que fut résolue la guerre contre la Suède, et terminée celle de Mantoue. Les princes

La guerre
contre la Suède
est résolue.

1630

y firent de vains efforts auprès de l'empereur pour le rétablissement des ducs de Mecklembourg, et des ambassadeurs anglais y sollicitèrent, avec aussi peu de succès, un traitement annuel pour le malheureux Frédéric.

Wallenstein commandoit une armée de près de cent mille hommes, dont il étoit adoré, lorsqu'on dut lui annoncer sa destitution. La plupart des officiers étoient ses créatures; le moindre signe de sa part un arrêt du sort pour le simple soldat. Son ambition ne connoissoit point de bornes; son orgueil étoit inflexible, et son esprit impérieux ne pouvoit supporter une injure sans en tirer vengeance. Un seul instant alloit le précipiter du faite du pouvoir dans le néant de la vie privée. Exécuter une pareille sentence contre un pareil criminel, sembloit exiger presque autant d'art qu'il en avoit fallu pour l'arracher à son juge : aussi eut-on la précaution de choisir deux des plus intimes amis de Wallenstein pour lui porter cette terrible nouvelle; et encore devoient-ils l'adoucir, autant que possible, par les assurances les plus flatteuses de la faveur toujours soutenue de l'empereur.

Wallenstein connoissoit, depuis long-temps, l'objet de la mission des envoyés lorsqu'ils se présentèrent à lui. Il avoit eu le temps de se composer, et la sérénité régnoit sur son visage.

alors que la rage déchiroit son cœur : mais il avoit résolu d'obéir. Cet arrêt le surprit dans un temps où rien n'étoit encore préparé pour l'exécution de son vaste et hardi projet. Ses biens immenses se trouvoient dispersés en Bohême et en Moravie, et l'empereur pouvoit, en les confisquant, couper tout à coup le nerf de sa puissance. Il remit tout à l'avenir, et se vit confirmé dans ses espérances par les prédictions d'un astrologue italien, qui menoit comme un enfant cet esprit indompté. Sény, c'étoit son nom, avoit lu dans les astres que la glorieuse carrière de son maître étoit loin d'être finie, et que l'avenir lui réservait encore les plus brillantes destinées. Il n'étoit pas nécessaire de consulter les astres pour prévoir qu'un ennemi, tel que Gustave-Adolphe ne laisseroit pas longtemps dans l'oisiveté un général tel que Wallenstein.

« L'empereur est trahi, répondit Wallenstein » aux envoyés : je le plains, mais je lui pardonne ; » il s'est laissé dominer par l'impérieux électeur » de Bavière. Je suis affligé qu'il m'abandonne » avec cette facilité ; mais j'obéirai. » Il congédia les députés avec des présens magnifiques ; il pria l'empereur, par une humble supplique, de ne pas lui retirer ses bonnes grâces, et de le maintenir dans ses dignités. Un murmure s'éleva dans l'armée lorsqu'on y apprit la destitution du

général, et la plupart des officiers quittèrent aussitôt le service de l'empereur. Un grand nombre suivit Wallenstein dans ses terres en Moravie et en Bohême; il s'en attacha d'autres par des pensions considérables, afin de pouvoir s'en servir au besoin.

Wallenstein ne se proposoit rien moins que de rester dans l'inaction en rentrant dans le silence de la vie privée. Une pompe royale l'entouroit dans le sein de sa solitude, et sembloit insulter à l'arrêt qui venoit de le renverser. Six portes conduisoient au palais qu'il habitoit à Prague, et cent maisons furent abattues pour dégager la place du château. Il fit élever de semblables palais dans ses nombreuses possessions. Des gentilshommes des meilleures maisons se disputèrent l'honneur de le servir; et l'on vit des chambellans de l'empereur remettre la clef d'or, pour aller remplir les mêmes fonctions auprès de Wallenstein. Il entretenoit soixante pages, qu'il faisoit instruire par les meilleurs maîtres; cinquante gardes occupoient continuellement son antichambre. Sa table étoit ordinairement de cent couverts, et il avoit pour maître d'hôtel un homme de la première qualité. Lorsqu'il alloit en voyage, ses bagages et sa suite étoient composés de cent voitures, attelées de quatre et de six chevaux; sa cour l'accompagnait dans soixante carrosses, avec cinquante chevaux

de main. Le luxe des livrées, l'éclat des équipages, la richesse des appartemens, répondoient à cette magnificence. Six barons, autant de chevaliers, se tenoient constamment auprès de sa personne pour obéir au moindre signe de sa volonté. Douze patrouilles faisoient régulièrement la ronde autour de son palais, et empêchoient jusqu'au plus léger bruit. Le silence étoit nécessaire à sa tête toujours en travail ; aucun roulement de voiture ne se faisoit entendre auprès de sa demeure, et il arrivoit souvent que l'on fermoit les rues avec des chaînes. Sa société étoit morne comme les avenues qui conduisoient à sa personne : sombre, taciturne, impénétrable, il étoit aussi avare de paroles que prodigue d'or ; et le peu de mots qu'il laissoit échapper, il les proféroit d'un ton repoussant. Il ne rioit jamais, et son froid tempérament résistoit toujours aux séductions du plaisir. Constamment occupé, la tête remplie de vastes projets, il se refusoit à toutes ces vaines dissipations au milieu desquelles tant d'autres consomment une vie précieuse. Il entretenoit lui-même une vaste correspondance dans toute l'Europe, et écrivoit de sa propre main presque tous ses projets, afin de se confier le moins possible à la discrétion d'autrui. Il étoit maigre, d'une stature élevée ; il avoit le teint jaune, les cheveux rouges et courts, les yeux petits, mais étincelans. Une austérité

1630

effrayante régnoit sur son front ; ses excessives récompenses étoient seules capables de retenir auprès de lui la troupe tremblante de ses ser-
viteurs.

Toujours actif dans cette pompeuse obscurité, Wallenstein attendoit en silence le moment de reparôître avec éclat , et de se venger. Bientôt le cours rapide des victoires de Gustave-Adolphe lui apporta le pressentiment de cet heureux jour. Il ne renonça à aucun de ses plans ; l'ingratitude de l'empereur avoit délivré son ambition d'un frein qui le gênoit. L'éclat glouissant de sa vie privée trahissoit l'essor orgueilleux de ses projets ; et, prodigue comme un monarque , il sembloit déjà compter parmi ses possessions les biens dont se flattoit son ardente ambition.

Après le renvoi de Wallenstein et le débarquement de Gustave-Adolphe , il fallut songer à nommer un nouveau généralissime ; il parut également nécessaire de réunir , dans une seule main , le commandement des troupes impériales et celui des troupes de la ligue , séparés jusque-là. Maximilien de Bavière aspirait à ce poste important , qui pouvoit mettre l'empereur dans sa dépendance ; mais l'empereur , par la même raison , cherchoit à le faire donner au roi de Hongrie , son fils aîné. Pour éloigner les deux compétiteurs , et n'exciter aucune jalousie , on confia ce commandement à Tilly , général de la

ligue, qui, dès ce moment, passa du service de la Bavière à celui de l'Autriche. Les armées que Ferdinand avoit en Allemagne s'élevoient, après la défection des troupes de Wallenstein, à environ quarante mille hommes; les forces de la ligue n'étoient guère moindres; les unes et les autres étoient commandées par d'extellens officiers, aguerries par de nombreuses campagnes, et enorgueillies par une longue suite de triomphes : avec de pareilles forces, on croyoit avoir d'autant moins à redouter l'approche du roi de Suède, que l'on étoit maître de la Poméranie et du Mecklembourg, les deux seuls points par lesquels il pût pénétrer en Allemagne.

Après la malheureuse tentative qu'avoit faite le roi de Danemarck pour arrêter les progrès de l'empereur, Gustave-Adolphe étoit le seul prince de qui la liberté mourante de l'Europe pût espérer son salut; il étoit aussi le seul que de fortes raisons politiques engageassent à prendre les armes, qui eût des offenses personnelles à venger, et dont les grands talens pussent conduire avec succès une aussi périlleuse entreprise. De puissans motifs, qui lui étoient communs avec le Danemarck, l'avoient déjà porté, avant que la guerre éclatât en basse Saxe, à offrir sa personne et ses armées pour la défense de l'Allemagne. Le roi de Danemarck l'avoit écarté pour son propre malheur. Depuis cette

époque, l'insolence de Wallenstein, la fierté despotique de l'empereur, n'avoient cessé d'accumuler les griefs propres à l'irriter comme homme, et à le déterminer comme roi. Des troupes impériales avoient été envoyées à Sigismond, roi de Pologne, pour défendre la Prusse contre les Suédois. Gustave se plaignit à Wallenstein de ces hostilités : « L'empereur a » trop de soldats, répondit ce général, il doit » en aider ses amis. » On se souvient que ce même Wallenstein avoit éloigné avec hauteur les envoyés suédois du congrès de Lubeck ; ceux-ci, lui ayant opposé une noble fermeté, il les avoit menacés d'un traitement contraire au droit des gens. Ferdinand avoit fait insulter le pavillon suédois, et intercepter les dépêches du roi pour la Transylvanie. Il continuoit de mettre des entraves à la paix entre la Pologne et la Suède, d'appuyer les prétentions de Sigismond à la couronne de Suède, et de refuser à Gustave-Adolphe le titre de roi. Il n'avoit eu aucune espèce d'égards aux représentations réitérées de ce monarque, et avoit même ajouté de nouvelles insultes au lieu d'offrir des réparations pour les anciennes.

Tant de motifs personnels, les plus fortes raisons politiques, enfin les sollicitations pressantes de l'Allemagne, devoient agir très-vivement sur l'âme d'un prince d'autant plus jaloux

de l'autorité royale , qu'on paroissoit disposé à la lui disputer; d'un prince que la gloire de protéger les opprimés flattoit à l'excès, et qui aimoit la guerre avec passion, parce qu'elle étoit le véritable élément de son génie. Mais il ne pouvoit sérieusement songer à entreprendre une guerre aussi importante avant d'avoir conclu une paix ou une trêve avec la Pologne.

Le cardinal de Richelieu eut le mérite de ménager cette trêve importante. Ce grand homme d'Etat dirigeoit d'une main les affaires de l'Europe, tandis que de l'autre il écrasoit les factions et abaissoit l'orgueil des grands dans sa patrie. Au milieu des orages de son administration, il poursuivit, avec une persévérance inébranlable, ses projets contre la maison d'Autriche, et travailla sans relâche à arrêter les progrès de cette puissance ambitieuse. Mais les circonstances au milieu desquelles il vivoit n'opposaient pas de foibles obstacles à l'exécution de ses plans; car il n'est pas donné, même à un grand génie, d'insulter impunément aux préjugés de son siècle. Ministre d'un roi catholique, prince lui-même de l'Eglise romaine, par la pourpre qu'il portoit, il n'osoit s'allier ouvertement avec l'ennemi de son Eglise pour attaquer une puissance qui, aux yeux de la multitude, avoit su couvrir ses projets ambitieux, du manteau sacré de la religion. Le

1630

ménagement avec lequel Richelieu dut traiter les idées rétrécies de ses contemporains, arrêta son activité politique; il se borna à agir secrètement, et se servit d'une main étrangère pour exécuter ses vastes desseins. Après avoir fait de vains efforts pour empêcher le Danemarck de conclure la paix avec l'empereur, il se tourna du côté de Gustave-Adolphe, le héros de son siècle. Rien ne fut épargné pour déterminer ce monarque à une résolution, et lui faciliter les moyens d'agir. Charnacé, négociateur du cardinal, parut dans la Prusse polonaise, où Gustave-Adolphe faisoit la guerre contre Sigismond; il ne cessa de se porter alternativement vers ces deux princes pour les engager à conclure un armistice ou une paix. Gustave-Adolphe y étoit disposé depuis long-temps. Enfin, le ministère français parvint à ouvrir les yeux de Sigismond sur ses véritables intérêts, et sur la politique trompeuse de Ferdinand; les deux rois convinrent d'une trêve de six ans (1). Par cette trêve, Gustave demouroit en possession de toutes ses conquêtes, et obtenoit enfin la liberté, si long-temps désirée, de tourner ses armes contre l'empereur. Charnacé offrit au roi l'alliance de son maître, avec des secours considérables en argent; mais Gustave craignit, non sans raison,

Trêve de six ans entre Gustave-Adolphe et Sigismond, roi de Pologne.

(1) Cette trêve fut conclue en 1629. (N. d. T.)

que l'acceptation de cette offre ne le mît dans la dépendance de la France, et ne l'entravât peut-être un jour au milieu de ses triomphes : il craignit aussi que son alliance avec un roi catholique n'éveillât la méfiance des protestans.

Si la guerre étoit pressante et juste, les circonstances au milieu desquelles Gustave-Adolphe l'entreprenoit étoient extrêmement favorables. Le nom de l'empereur étoit redoutable, à la vérité ; ses ressources étoient immenses, ses armées invincibles jusqu'alors. Une entreprise aussi périlleuse eût effrayé tout autre que Gustave : il mesura tous les obstacles, tous les dangers, et vit du même coup d'œil les moyens de les vaincre. Si ses troupes n'étoient pas nombreuses, elles étoient parfaitement disciplinées, endurcies par un climat rigoureux, par une longue suite de campagnes, et formées à la victoire dans la guerre de Pologne. La Suède, quoique pauvre en argent et en hommes, quoique fatiguée sous les efforts extraordinaires qu'elle avoit faits pendant une guerre de huit années, étoit animée pour son roi d'un enthousiasme qui faisoit espérer que les Etats mettroient le plus grand empressement à seconder ses projets. En Allemagne, le nom de l'empereur étoit, pour le moins, aussi haï que redouté. Les princes protestans paroissoient n'attendre que l'arrivée d'un libérateur pour secouer le joug accablant

1630

sous lequel ils gémissaient, et embrasser ouvertement le parti de la Suède. Les princes catholiques eux-mêmes ne pouvoient voir qu'avec plaisir un adversaire dont les efforts avoient pour but de poser des bornes à l'immense pouvoir de l'empereur. Sa première victoire en Allemagne devoit être décisive pour sa cause : elle devoit entraîner les princes irrésolus, affermir le courage de ses partisans, faire accourir en foule de nouveaux guerriers sous ses drapeaux, et lui ouvrir des ressources abondantes pour continuer la guerre. Si la plupart des Etats d'Allemagne avoient également souffert jusqu'ici des maux de la guerre, les villes anséatiques avoient eu le bonheur de conserver toute leur opulence au sein des désastres communs : elles ne pouvoient donc hésiter à faire quelques sacrifices pour éviter une ruine complète. Les armées impériales vivoient aux dépens des pays qu'elles occupoient : en les chassant de ces divers pays, on opéroit, en quelque sorte, leur dissolution. Enfin, on avoit considérablement diminué les forces de l'empereur, en envoyant mal à propos des troupes en Italie et dans les Pays-Bas. L'Espagne, épuisée par la perte de ses gallions d'Amérique, et occupée d'ailleurs dans une guerre terrible contre les habitans des Pays-Bas, ne pouvoit lui prêter que de foibles secours : la Grande-Bretagne, au contraire,

faisoit espérer des subsides considérables au roi de Suède; et la France, qui venoit de terminer sa guerre intérieure, lui faisoit les offres les plus avantageuses pour l'aider dans son entreprise. 1630

Mais c'étoit dans son propre cœur que Gustave-Adolphe puisoit la meilleure garantie de ses succès. La prudence exigeoit sans doute qu'il s'assurât de toutes les ressources extérieures propres à mettre son entreprise à l'abri du reproche de témérité; mais c'étoit dans son âme qu'il puisoit sa confiance et son courage. Gustave, étoit, sans contredit, le premier général de son siècle, et le plus brave soldat d'une armée de braves qu'il avoit formée lui-même. Familiarisé avec la tactique des Grecs et des Romains, il avoit découvert un nouvel art militaire qui, depuis, servit de modèle aux plus grands capitaines. Il diminua les masses énormes des escadrons, afin de rendre les mouvemens de la cavalerie plus faciles et plus prompts; par les mêmes motifs, il plaça les bataillons à de plus grandes distances les uns des autres. Ordinairement son armée n'occupoit qu'une seule ligne de bataille; il la forma sur deux lignes, afin que la seconde pût avancer lorsque la première seroit forcée à la retraite. Il sut suppléer au défaut de cavalerie, en plaçant des fantassins entre les cavaliers, et cette disposition décida

Mesures et
préparatifs
de Gustave-
Adolphe.

très-souvent la victoire. L'Europe apprit de lui, pour la première fois, de quelle importance étoit l'infanterie dans les batailles. L'Allemagne entière a admiré la mâle discipline qui distingua les armées suédoises sur son territoire. Aucune faute n'y restoit impunie. Mais le blasphème, le vol, le jeu et le duel y trouvoient un châtiment sévère. Les lois de la Suède prescrivoient la simplicité; aussi ne remarquoit-on dans le camp des Suédois, même dans la tente du roi, ni or, ni argent. L'œil du général veilloit aux mœurs du soldat, comme il enflammoit son courage dans l'action. Chaque régiment devoit, matin et soir, se former en cercle autour de son ministre, et adresser en plein air sa prière à l'Eternel. Dans tout cela, le législateur servoit lui-même de modèle. Une piété vive et pure élevoit la grande âme de Gustave. Egalement éloigné de cette incrédulité grossière qui laisse sans frein les mouvemens farouches du barbare, et de cette momerie rampante d'un Ferdinand, qui s'abaisse dans la poussière devant la divinité, et foule d'un pied dédaigneux l'humanité qu'il opprime, dans l'ivresse de son bonheur, il fut toujours homme et chrétien; dans sa religion, toujours héros et toujours roi. Il supportoit toutes les incommodités de la guerre comme le dernier soldat de son armée. Calme au fort de la plus horrible mêlée, son génie lui en montrait

d'avance les résultats. Présent partout, il oublioit la mort qui l'environnoit, et se trouvoit sans cesse aux prises avec les plus pressans dangers. Sa valeur naturelle lui fit même perdre de vue trop souvent ce qu'il devoit au général, et la mort d'un simple soldat vint terminer la vie de ce grand roi. Mais le lâche comme le brave saivoient un tel guide à la victoire, et aucune des actions héroïques que son exemple avoit fait naître, n'échappoit à ses regards attentifs. La gloire d'un tel souverain enflamma d'un noble orgueil la nation suédoise tout entière. Fier de son roi, le paysan de la Finlande et de la Gothie se dépouilla gaiement de ce que lui laissoit sa misère; le soldat répandit son sang avec joie; et l'essor élevé que donna à la nation le génie de ce prince, subsista long-temps encore après lui.

Si l'on étoit convaincu de la nécessité de faire la guerre, en Suède, on n'étoit rien moins que d'accord sur la manière dont on devoit la faire. Une guerre offensive ne paroissoit pas prudente au brave chancelier Oxenstiern lui-même; il trouvoit que son roi, dépourvu d'argent et plein de délicatesse et d'honneur, avoit de trop foibles ressources, en comparaison d'un despote qui disposoit de l'Allemagne entière comme de sa propriété. La politique plus vaste du héros réfuta ces timides objections du ministre. « Si

1630

nous attendons l'ennemi en Suède, dit Gustave, en perdant une bataille, tout est perdu : tout est gagné, au contraire, si nous obtenons les premiers succès en Allemagne. La mer est grande, et nous avons des côtes étendues à surveiller. Si la flotte ennemie nous échappe, ou si la nôtre est battue, il ne nous est plus possible d'empêcher une descente. Nous devons faire tous nos efforts pour la conservation de Stralsund. Tant que ce port sera en notre pouvoir, nous soutiendrons l'honneur de notre pavillon dans la Baltique, et nous entretiendrons une libre communication avec l'Allemagne. Mais, pour défendre Stralsund, il ne faut pas nous renfermer en Suède ; au contraire, il faut passer en Poméranie avec une armée. Ne me parlez donc plus d'une guerre défensive, qui nous feroit perdre nos plus précieux avantages. La Suède ne doit voir aucun étendard ennemi. D'ailleurs, si nous sommes vaincus en Allemagne, nous serons toujours à temps de recourir à votre plan. »

On résolut donc de passer en Allemagne, et d'aller attaquer l'empereur. Les préparatifs furent poussés avec la plus grande vigueur, et les mesures de Gustave décelèrent autant de prévoyance que son entreprise annonçoit d'audace et de grandeur. Avant toutes choses, il étoit nécessaire, pour une guerre aussi éloignée, de mettre la Suède elle-même en sûreté contre les

dispositions équivoques de ses voisins. Dans une entrevue qui eut lieu à Markarend, avec le roi de Danemarck, Gustave s'assura de l'amitié de ce monarque. Il couvrit ses frontières du côté de Moscou. Du sein de l'Allemagne, il pouvoit surveiller les Polonais, s'ils avoient envie de rompre la trêve. Falkembérg, négociateur suédois, qui venoit de parcourir les cours de Hollande et d'Allemagne, lui rapporta les espérances les plus flatteuses de plusieurs princes protestans, quoiqu'aucun d'eux n'eût encore ni assez de courage, ni assez de confiance pour entrer dans une alliance formelle avec lui. Les villes de Lubeck et de Hambourg se montrèrent disposées à lui faire des avancées d'argent, et à recevoir en retour du cuivre de Suède. Des personnes affidées furent envoyées au prince de Transylvanie, pour engager cet irréconciliable ennemi de l'Autriche à prendre de nouveau les armes contre l'empereur.

Pendant ce temps, on enrôloit pour la Suède dans les Pays-Bas et en Allemagne. Les réghimens furent portés au complet; on en forma de nouveaux; une flotte fut créée et équipée. On se procura des vivres, des munitions et de l'argent, le plus qu'il fut possible. En très-peu de temps, trente vaisseaux de guerre furent prêts à mettre à la voile; quinze mille hommes armés pour l'expédition; et deux cents vaisseaux de trans-

1630

port destinés à les embarquer. Gustave-Adolphe ne voulut pas amener un plus grand nombre de troupes : leur entretien eût excédé les forces de son royaume. Mais si cette armée étoit peu nombreuse, elle étoit formidable par la discipline, la bravoure et l'expérience des soldats qui la composoient. Elle pouvoit servir de noyau à une force militaire plus considérable, lorsqu'elle auroit atteint le sol de l'Allemagne, et que la fortune auroit favorisé ses premières opérations. Oxenstiern, tout à la fois général et chancelier, étoit en Prusse, à la tête de dix mille hommes, pour défendre cette province contre les agressions de la Pologne. Quelques troupes régulières, et un corps de milice nombreux, qui servoit de pépinière à la principale armée, demeurèrent en Suède, afin d'empêcher un voisin parjure de surprendre le royaume sans défense.

Telles furent les mesures prises pour la sûreté extérieure de l'Etat. Celles relatives à l'administration intérieure, ne furent pas moins l'objet de la sollicitude de Gustave. Il confia la régence au sénat, les finances au comte palatin Jean-Casimir, son beau-frère. Quelque tendresse qu'il eût pour son épouse, il l'éloigna entièrement de toutes les affaires du gouvernement : le peu de capacité de cette princesse rendoit cette détermination indispensable. Il régla sa maison

comme un mourant. Le 20 mai 1630, après avoir pris toutes les mesures et terminé tous les préparatifs pour son départ, le roi parut à Stockholm, dans l'assemblée des Etats, pour leur dire un adieu solennel. Il prit dans ses bras sa fille Christine, âgée de quatre ans (et qui, dès le berceau, avoit été désignée pour lui succéder); il la montra aux Etats, comme leur future souveraine; leur fit prêter de nouveau serment de fidélité à cette princesse, et fit faire ensuite la lecture des ordonnances qui déterminoient les actes dont s'occuperait la régence pendant son absence, ou la minorité de sa fille. Toute l'assemblée fondeoit en larmes. Le roi lui-même eut besoin de quelque temps pour se remettre de son émotion; il lut ensuite son discours d'adieux.

« Ce n'est pas avec légèreté, dit-il, que je
» me précipite et que je vous entraîne vous-
» mêmes dans cette nouvelle guerre, où les
» dangers m'attendent de toutes parts. Le Tout-
» Puissant m'est témoin que je ne prends pas
» les armes pour satisfaire une folle ambition.
» L'empereur m'a gravement offensé dans la
» personne de mes ambassadeurs; il a soutenu
» mes ennemis; il poursuit mes amis et mes
» frères; il foule aux pieds ma religion, et
» porte une main téméraire sur ma couronne.
» Les Etats d'Allemagne, gémissant dans l'op-
» pression, poussent vers nous leurs cris de

» douleur; ils réclament le secours de notre
» bras; et si Dieu nous est favorable, leurs
» vœux seront exaucés.

» Je connois les dangers qui vont entourer
» ma vie. Je ne les évitai jamais, et j'échap-
» perai difficilement à tous. Le Tout-Puissant,
» il est vrai, m'a préservé jusqu'ici; mais enfin,
» je mourrai pour la défense de ma patrie. Je
» vous remets à la protection du ciel. Soyez
» toujours justes, sincères; que votre conduite
» soit irréprochable; nous nous reverrons dans
» l'éternité.

» Sénateurs, c'est à vous que je m'adresse les
» premiers : Que Dieu vous éclaire et vous
» remplisse de sa haute sagesse, afin que, par
» vos conseils, vous fassiez toujours le bonheur
» de mon royaume. Vous, brave noblesse, je
» vous recommande à la protection divine; que
» l'on reconnoisse toujours en vous les dignes
» rejetons de ces vaillans Goths qui écrasèrent
» l'ancienne Rome. Vous, ministres de l'Eglise,
» je vous exhorte à la douceur et à la paix;
» donnez vous-mêmes l'exemple des vertus
» chrétiennes que vous enseignez, et n'abusez
» jamais envers mon peuple de l'autorité que
» vous exercez sur lui. Vous, députés de la
» bourgeoisie et des campagnes, je vous sou-
» haite les bénédictions du ciel; qu'une riche
» moisson récompense vos travaux; que vos

» greniers se remplissent. Puissiez-vous jouir
 » de l'abondance dans tous les biens de la vie!
 » J'adresse au ciel mes vœux sincères de félicité,
 » pour vous tous, présents ou absens; je vous
 » fais mes tendres adieux; peut-être je vous les
 » fais pour toujours. »

L'embarquement des troupes eut lieu à Els-naben, où la flotte étoit à l'ancre. Une foule immense couvroit le rivage, pour jouir de ce spectacle aussi magnifique que touchant. Tous les spectateurs étoient émus de sensations diverses, soit qu'ils s'arrêtassent à la grandeur de l'entreprise, soit qu'ils admirassent celle du héros qui la conduisoit. Parmi les officiers supérieurs qui commandoient dans cette armée, Gustave Horn, le rhingrave Otto Louis, Henri Matthias, comte de Thurn, Orthenbourg, Baudissen, Banner, Teuffel, Tott, Mutsenfahl, Falkenberg, Kniphausen et plusieurs autres, illustrèrent leur nom. La flotte, retenue par des vents contraires, ne put mettre à la voile qu'au mois de juin, et, le 24 du même mois, elle toucha à l'île de Rugen, sur la côte de Poméranie.

Gustave-Adolphe fut le premier qui descendit à terre. Il se jeta aussitôt à genoux, en présence de toute sa suite, et remercia l'Eternel de la conservation de sa flotte et de son armée. Il débarqua ses troupes dans les îles de Wollin et de Usedom. A son approche, les garnisons im-

Gustave débarque avec son armée à l'île de Rugen en Poméranie.

1630 périeures abandonnèrent leurs retranchemens, et prirent la fuite. Il se porta avec la rapidité de l'éclair devant Stettin, afin de s'assurer de cette place importante avant l'arrivée des Impériaux. Bogisla XIV, duc de Poméranie, prince foible et inconstant, étoit las depuis long-temps des vexations que les troupes impériales avoient exercées et exerçoient encore dans ses Etats; mais, trop foible pour leur résister, il avoit cédé, en murmurant, à des forces supérieures. L'apparition de son libérateur, au lieu de relever son courage, ne fit que le remplir de frayeur et d'incertitudes. Quoique son pays portât de toutes parts les traces sanglantes des désordres commis par les Impériaux, il n'osa se déclarer ouvertement pour les Suédois, craignant d'encourir la terrible vengeance de l'empereur. Gustave-Adolphe, campé devant Stettin, somma la ville de recevoir garnison suédoise. Bogisla parut lui-même dans le camp du roi, pour le supplier de se retirer. « Je viens ici comme votre ami et non » comme votre ennemi, répondit Gustave; je » ne fais la guerre ni à la Poméranie ni à l'empire d'Allemagne : je la fais à leur ennemi » commun. Votre duché restera entre mes » mains comme un dépôt sacré; vous le recevrez de moi, après la campagne, beaucoup » plus sûrement que de tout autre. Voyez les » traces des troupes impériales dans votre pays;

» voyez celles des miennes depuis Usedom, et
» choisissez qui vous voulez pour ami, de l'em-
» pereur ou de moi. Qu'attendez-vous si l'em-
» pereur s'empare de votre capitale? Pensez-
» vous qu'il vous traite avec plus de bonté que
» moi? Prétendez-vous mettre des bornes à mes
» triomphes? Le temps presse : prenez une ré-
» solution, et ne me forcez pas à employer des
» moyens plus sévères. »

L'alternative étoit douloureuse pour le duc de Poméranie. D'un côté, le roi de Suède avec une armée formidable, aux portes de sa capitale ; de l'autre, l'inévitable vengeance de l'empereur, et l'exemple terrible de tant de princes allemands qui erroient dans la misère, victimes de cette vengeance. Le danger pressant où il se trouvoit, dicta sa résolution. Stettin ouvrit ses portes au roi de Suède ; les troupes suédoises y entrèrent, et prévinrent ainsi les Impériaux, qui y arrivoient à marches forcées. L'occupation de Stettin donnoit au roi un établissement dans la Poméranie, lui assuroit la navigation de l'Oder et une place d'armes pour son armée. Bogisla s'empressa de justifier sa conduite auprès de l'empereur, et s'excusa sur la nécessité ; mais, convaincu bientôt de la haine implacable de ce monarque, il s'allia étroitement avec le roi de Suède, et chercha, dans l'amitié de ce nouveau protecteur, un refuge contre la haine

de Ferdinand. Par cette alliance avec la Poméranie, le roi acquéroit un ami important en Allemagne; il assurait ses derrières; et entretenoit ses communications avec la Suède.

Gustave-Adolphe avoit été attaqué le premier, en Prusse, par Ferdinand : il se crut donc dispensé, à son égard, des formalités accoutumées, et commença les hostilités sans déclaration de guerre. Il justifia sa conduite auprès des princes de l'Europe, par un manifeste particulier, dans lequel il exposoit les motifs qui l'avoient déterminé à prendre les armes. Cependant il continuoît à faire des progrès en Poméranie, et voyoit son armée s'accroître de jour en jour. Des officiers, des soldats qui avoient combattu sous Mansfeld, le duc Christian de Brunswick, le roi de Danemarck et Wallenstein accouroient en foule sous ses drapeaux victorieux.

L'invasion du roi de Suède fut loin d'exciter d'abord à la cour de Vienne, toute l'attention qu'elle mérita bientôt après. L'orgueilleux Ferdinand, enivré par des succès inouïs, jugeoit à peine digne de ses regards, un prince sorti avec une poignée de soldats d'un coin obscur de l'Europe; et qui, selon l'opinion commune, ne devoit sa réputation militaire qu'à la maladresse d'un ennemi plus foible encore que lui. La méprisable peinture que Wallenstein avoit faite, non sans dessein, de la puissance suédoise,

ajoutoit encore aux motifs de sécurité de l'empereur. Quel effroi pouvoit lui inspirer un ennemi que son général se faisoit fort de chasser de l'Allemagne à coups de verges? Les progrès rapides de Gustave eux-mêmes ne purent complètement détruire ce préjugé qu'entretenoient chaque jour les plaisanteries des courtisans. On le nommoit, à Vienne, *la majesté de neige*, que le froid du Nord tenoit encore resserrée et solide, mais qui fondroit à vue d'œil en s'approchant du Midi. Les électeurs eux-mêmes, rassemblés à Ratisbonne, ne donnèrent pas la moindre attention aux représentations de Gustave, et, par une complaisance aveugle pour Ferdinand, ils allèrent jusqu'à lui refuser le titre de roi. Mais tandis qu'on le plaisantoit à Vienne et à Ratisbonne, il se rendoit maître de toutes les places fortes de la Poméranie et du Mecklembourg.

Il s'empare des places fortes de la Poméranie et du Mecklembourg.

Malgré ce mépris, Ferdinand s'étoit montré disposé à terminer, par la voie des négociations, ses démêlés avec la Suède. Il avoit même envoyé, dans ce but, des plénipotentiaires à Dantzick; mais leurs instructions ne tardèrent pas à faire connoître le peu de sincérité de ses intentions, puisqu'on refusoit à Gustave le titre de roi. L'unique objet que paroissoit avoir en en vue l'empereur dans cette démarche, étoit de rejeter sur le roi de Suède, tout le tort de l'attaque, afin

1630

de s'assurer plus promptement, par là, de l'appui des Etats de l'Empire. Ce congrès de Dantzick se sépara donc sans rien produire, comme on devoit s'y attendre, et l'animosité des deux partis ne fit que s'accroître, par la violence des écrits qu'ils s'adressèrent mutuellement (1).

Sur ces entrefaites, un général de l'empereur, Torquato Conti, qui commandoit l'armée en Poméranie, avoit fait de vains efforts pour reprendre Stettin aux Suédois. Les Impériaux furent successivement chassés de toutes les places. Damm, Stargard, Camin, Volgast tombèrent en un moment au pouvoir de Gustave.

Pour se venger du duc de Poméranie, le général de l'empereur, dans sa retraite, fit exercer par ses troupes, les plus horribles traitemens envers les habitans de la Poméranie, qui gémissaient déjà depuis long-temps sous le poids de ses exactions. Sous prétexte d'affamer l'armée suédoise, tout fut pillé et ravagé. Souvent même les Impériaux, ne pouvant plus se maintenir dans une place, la réduisoient en cendres. Mais

(1) Le débarquement et les progrès de Gustave en Allemagne amenèrent le traité de Ratisbonne. L'empereur, forcé de retirer ses troupes de l'Italie, consentit à abandonner au duc de Nevers les duchés de Mantoue et de Montferrat : cependant les affaires relatives au duché de Mantoue ne furent terminées que l'année suivante, par le traité de Chérasque. (*N. d. T.*)

toutes ces barbaries ne servirent qu'à faire mieux ressortir la conduite opposée des Suédois, et à gagner tous les cœurs au monarque, ami de l'humanité, qui les conduisoit. Le soldat suédois payoit exactement ce qu'il consommoit, et toutes les propriétés étoient respectées sur son passage. Dans les villes, dans les campagnes, on recevoit à bras ouverts l'armée du roi. Tous les Impériaux, au contraire, qui tomboient entre les mains des paysans, étoient massacrés sans pitié. Beaucoup de Poméraniens entrèrent au service suédois, et les Etats de ce pays si épuisé, convinrent avec joie d'accorder à Gustave une contribution de cent mille florins.

Torquato Conti, excellent général malgré la dureté de son caractère, n'ayant pu chasser le roi de Suède de Stettin, chercha du moins à lui rendre inutile la possession de cette place. Il se retrancha à Gartz, au-dessus de Stettin, sur l'Oder, pour être maître du fleuve, et couper à cette ville sa communication par eau avec le reste de l'Allemagne. Rien ne put le déterminer à combattre le roi, qui avoit l'avantage du nombre ; celui-ci, de son côté, renonça à emporter les retranchemens formidables des Impériaux. Torquato, trop dépourvu de troupes et d'argent pour agir offensivement contre Gustave, vouloit, par ce plan d'opérations, donner au comte de Tilly le temps d'accourir à la défense

Torquato
Conti, général de l'empereur, s'oppose aux progrès de Gustave.

1630

de la Poméranie, afin de fondre ensuite, avec leurs forces réunies, sur le roi de Suède. Il profita même un jour d'une absence momentanée que fit le roi, pour chercher à s'emparer de Stettin, par une attaque imprévue ; mais les Suédois ne se laissèrent pas surprendre : l'attaque des Impériaux fut repoussée avec vigueur, et Torquato disparut, après avoir essuyé une perte considérable. On ne sauroit nier que Gustave-Adolphe ne fût redevable au hasard autant qu'à son expérience militaire, de cet heureux début. Depuis la retraite de Wallenstein, les troupes impériales, en Poméranie, se trouvoient dans l'état le plus déplorable. Elles expioient cruellement, en ce moment, leurs propres désordres : un pays ravagé au loin, ne leur offroit plus aucun moyen de subsistance. Toute discipline, tout respect pour les ordres des officiers avoient disparu parmi elles ; leur nombre diminueoit à vue d'œil, soit par la désertion, soit par les maladies mortelles dont elles étoient affligées, sous un climat rigoureux auquel elles n'étoient pas accoutumées. Dans une pareille situation, le général de l'empereur soupiroit après le repos : il auroit voulu faire prendre des quartiers d'hiver à ses troupes ; mais il avoit à faire à un ennemi qui ne connoissoit pas d'hiver sous le ciel de l'Allemagne. Gustave-Adolphe avoit eu la prévoyance de

munir ses soldats de peaux de mouton, et pou-
voit ainsi tenir la campagne, même dans la
saison la plus rigoureuse. Les envoyés de l'em-
pereur, qui vinrent pour négocier une suspen-
sion d'armes, reçurent cette réponse accablante :
« Les Suédois sont soldats en hiver comme en
» été; ils ne sont pas disposés à faire supporter,
» plus long-temps les maux de la guerre au
» paisible habitant des campagnes. Les Impé-
» riaux peuvent agir comme ils voudront; quant
» aux Suédois, ils ne resteront pas dans l'inac-
» tion. » Torquato Conti se démit bientôt d'un
commandement qui lui offroit peu de gloire à
acquérir, et point d'argent à gagner.

Une pareille inégalité devoit nécessairement
mettre l'avantage du côté des Suédois. Les Im-
périaux furent continuellement harcelés dans
leurs quartiers d'hiver. Greifenhagen, place
importante sur l'Oder, fut emportée d'assaut,
et l'ennemi ne tarda pas à abandonner les villes
de Gartz et de Piritz. De toute la Poméranie,
les seules places de Greiffswalde, Demmin et
Colberg étoient encore en son pouvoir, et le roi
fit sur-le-champ les plus vigoureuses dispositions
pour en former le siège. L'ennemi, en déroute,
se dirigea vers la marche de Brandebourg, et
essuya une perte considérable en hommes, ar-
tillerie et bagages, qui tombèrent au pouvoir
des Suédois.

Les Impé-
riaux sont
battus.

1630

En occupant les passages auprès de Ribnitz et Dampgarden, Gustave s'étoit ouvert l'entrée du Mecklembourg. Un manifeste qu'il publia, invita les habitans à rentrer sous la domination de leurs souverains légitimes, et à chasser tout ce qui tenoit au parti de Wallenstein. Mais les Impériaux s'étoient emparés, par ruse, de l'importante ville de Rostock, et cet événement arrêta les progrès du roi, qui n'avoit pas l'intention de diviser ses forces. En vain les ducs de Mecklembourg, chassés de leurs Etats, avoient fait intercéder auprès de l'empereur, par les princes assemblés à Ratisbonne; en vain ils avoient cherché à gagner ce monarque en protestant de leur soumission, en repoussant l'alliance de la Suède, et en se refusant constamment à employer aucun moyen de défense personnelle; toutes leurs tentatives avoient échoué. Exaspérés par le refus opiniâtre de l'empereur, ils prirent alors ouvertement le parti de la Suède; ils levèrent des troupes, et en confièrent le commandement au duc François-Charles de Saxe-Lauenbourg. Celui-ci s'empara de quelques places fortes sur l'Elbe; mais elles finirent par lui être enlevées par Pappenheim, que l'empereur avoit envoyé contre lui. Bientôt, assiégé dans la ville de Ratzbourg par ce même général, il fut obligé, après avoir inutilement tenté de s'échapper, de se rendre

prisonnier avec toutes ses troupes. Ainsi disparut de nouveau, pour ces infortunés princes, l'espoir de recouvrer leurs Etats; et il étoit réservé au bras victorieux de Gustave-Adolphe, de leur rendre cette éclatante justice. 1630

Les bandes fugitives de l'empereur s'étoient jetées dans la Marche de Brandebourg, qui devint alors le théâtre de leurs affreux désordres. Non contents de lever les contributions les plus arbitraires; et d'écraser de logemens les malheureux habitans, ces monstres fouilloient dans l'intérieur des maisons, enfonçoient, brisoient tout ce qui étoit fermé, pilloient les provisions, maltraitoient horriblement tous ceux qui essayoient de leur résister, et déshonoroient les femmes jusque dans les lieux saints. Cependant tant de cruautés ne s'exerçoient pas en pays ennemi; c'étoit contre les sujets d'un prince dont l'empereur n'avoit reçu aucune offense, et qu'il excitoit lui-même; malgré ces horribles traitemens, à prendre les armes contre les Suédois. Les généraux de l'empereur, sans autorité et sans argent, étoient forcés de tolérer ces effroyables désordres, jusqu'à ce qu'enfin leur excès fit naître, même en eux, le plus violent mécontentement; et leur commandant en chef, le comte de Schaumbourg, révolté par tant d'horreurs, voulut donner sa démission. L'électeur de Brandebourg, sans armée pour défendre

Horribles excès qu'ils commettoient dans le Brandebourg.

son pays, abandonné de l'empereur, qui gardoit le plus profond silence à toutes les représentations qu'il lui adressoit, s'avisa d'un parti plus décisif : il publia un édit par lequel il ordonnoit à ses sujets de repousser la force par la force, et de tuer, sans ménagement, tout soldat impérial surpris à piller. Les vexations étoient arrivées à ce degré d'horreur, et la détresse du gouvernement étoit telle, qu'il ne restoit plus au souverain que la ressource désespérée de légitimer la vengeance personnelle.

Les Impériaux avoient attiré les Suédois dans la Marche de Brandebourg, et le refus que fit l'électeur de donner passage aux troupes du roi par la citadelle de Custrin, put seul empêcher Gustave d'aller assiéger Francfort-sur-l'Oder. Il revint sur ses pas pour achever la conquête de la Poméranie par la prise de Demmin et de Colberg. Pendant ce temps, le feld-maréchal Tilly s'avançoit pour défendre la Marche de Brandebourg. Ce général, qui pouvoit se vanter de n'avoir encore perdu aucune bataille; ce vainqueur de Mansfeld, de Christian de Brunswick, du margrave de Badé et du roi de Danemarck, devoit trouver dans Gustave-Adolphe un adversaire digne de lui. Tilly descendoit d'une ancienne famille noble de Liège; il s'étoit formé, dans la guerre des Pays-Bas, à l'école des généraux de ce temps : bientôt après, sous

l'empereur Rodolphe II, il trouva l'occasion de faire briller ses talens dans la guerre de Hongrie, où il s'éleva rapidement, de grade en grade, jusqu'aux premiers commandemens. Après la paix, il entra au service de Maximilien de Bavière, qui le nomma commandant en chef de ses troupes, avec un pouvoir illimité. Tilly, par ses excellens réglemens, fut le créateur de l'armée bavaroise ; et, si Maximilien avoit eu jusqu'alors la supériorité en campagne, c'étoit surtout à lui qu'il en étoit redevable. Après la guerre de Bohême, il reçut le commandement des troupes de la ligue ; et, après la retraite de Wallenstein, on lui confia celui de toutes les armées de l'empereur. Aussi sévère pour ses troupes que Wallenstein, aussi sanguinaire et aussi sombre que lui, il le surpassoit de beaucoup par sa modestie et son désintéressement. Un zèle aveugle pour la religion, une soif ardente de persécution, s'unissoient à la férocité naturelle de son caractère pour en faire l'effroi des protestans. Un extérieur bizarre et repoussant répondoit à son humeur : petit, maigre, les joues abattues, il avoit un long nez, un front large et ridé, une forte moustache et un visage effilé ; il se montroit ordinairement vêtu d'un pourpoint espagnol de satin vert, à manches fendues, et coiffé d'un petit chapeau à haute forme, qu'il ornoit d'un panache rouge flottant jusque

Tilly prend
le commandement des
troupes impériales.

sur ses épaules. Tout son extérieur rappeloit le duc d'Albe, ce terrible correcteur des Flamands; et il s'en falloit de beaucoup que sa conduite détruisît l'effet de ce rapprochement. Tel étoit le général qui marchoit en ce moment contre le héros du Nord.

Tilly étoit loin de mépriser son adversaire: « Le roi de Suède, dit-il hautement dans l'assemblée des électeurs à Ratisbonne, est un ennemi aussi habile que brave; il est à la fleur de l'âge, et endurci au métier des armes. Ses mesures sont excellentes, ses ressources étendues; les Etats de son royaume lui ont témoigné le plus grand dévouement. Son armée, composée de Suédois, d'Allemands, de Livoniens, de Finlandais, d'Ecossois et d'Anglais, ne forme plus qu'une seule et même nation par l'obéissance aveugle qu'elle lui porte. C'est un joueur, ajouta-t-il, contre lequel on a déjà beaucoup gagné lorsqu'on n'a pas perdu. »

Les progrès du roi de Suède, dans le Brandebourg et dans la Poméranie, ne laissoient au nouveau généralissime aucun moment à perdre, et les généraux qui commandoient sur les lieux réclamoient instamment sa présence. Il se hâta de rappeler à lui les troupes impériales répandues dans toute l'Allemagne; mais il fut obligé de tirer ses vivres de pays épuisés et ravagés,

et les difficultés qu'il y éprouva emportèrent un temps précieux. Enfin, au milieu de l'hiver, il parut, à la tête de vingt mille hommes, devant Francfort-sur-l'Oder; où il fit jonction avec le reste des troupes de Schaumbourg. Il remit à ce général la défense de cette place, avec une garnison suffisante, et marcha lui-même en Poméranie pour sauver Demmin, et délivrer Colberg, réduite à la dernière extrémité par les Suédois : mais, avant même qu'il fût sorti du Brandebourg, Demmin, très-mal défendu par le duc de Savelli, s'étoit déjà rendu au roi; et Colberg capitula faute de vivres, après cinq mois de siège. Comme tous les passages qui conduisoient à la Poméranie antérieure avoient été occupés et fortifiés avec le plus grand soin par le roi, et que son camp auprès de Schwedt pouvoit défier toute attaque, Tilly renonça à son plan offensif, et se retira sur l'Elbe pour assiéger Magdebourg.

Il marcha
contre Gus-
tave.

Par la prise de Demmin, le roi pouvoit pénétrer sans obstacle dans le Mecklembourg; mais une entreprise plus importante attira ses armes d'un autre côté : Tilly avoit à peine commencé sa retraite, que Gustave leva brusquement son camp de Schwedt, et marcha, avec toutes ses forces, contre Francfort-sur-l'Oder. Cette ville, mal fortifiée, étoit défendue par une garnison de huit mille hommes, composée en grande

1630

partie des débris de ces bandes furieuses qui avoient ravagé la Poméranie et le Brandebourg. L'attaque fut vive, et, dès le troisième jour, la ville fut emportée d'assaut. L'ennemi battit deux fois la chamade ; mais les Suédois, assurés de la victoire, rejetèrent toute capitulation, pour exercer le terrible droit de représailles auquel ils se croyoient autorisés. En effet, Tilly, à peine arrivé dans le pays, avoit enlevé à Neu-Brandebourg une garnison suédoise restée en arrière ; irrité de la vive résistance qu'elle lui avoit opposée, il l'avoit fait passer tout entière au fil de l'épée. Les soldats suédois se rappellèrent alors cette barbarie ; et, lorsqu'un soldat impérial leur demandoit la vie : *Quartier de Brandebourg !* répondoient-ils, et ils le massacroient sans pitié. Plusieurs milliers furent tués ou pris ; beaucoup périrent dans l'Oder ; le reste se sauva vers la Silésie ; toute l'artillerie tomba au pouvoir des Suédois : enfin, Gustave, pour céder à l'ardeur de ses soldats, fut obligé de permettre le pillage pendant trois heures. •

Tandis que ce monarque suivoit le cours de ses triomphes, que le succès de ses armes relevoit le courage des protestans, dont la résistance devenoit tous les jours plus vive, l'empereur persistoit à leur égard dans ses prétentions exagérées ; il exécutoit à la rigueur l'édit de restitution, et poussoit ainsi leur patience à bout.

La nécessité l'obligeoit de suivre en ce moment le système d'oppression que sa présomption lui avoit dicté d'abord, et l'arbitraire étoit son unique ressource pour l'arracher aux difficultés que l'arbitraire avoit fait naître. Mais, dans un corps politique aussi artificiellement organisé que l'est et le fut toujours le corps germanique, la main du despotisme devoit opérer des déchiremens sans nombre. Les princes voyoient avec effroi la constitution de l'Empire minée de toute part; et cette violation des lois fondamentales qui la composaient les conduisit à la résistance personnelle, unique moyen de salut qui fût en leur pouvoir. Les atteintes continuelles que l'empereur portoit à l'Eglise évangélique dessillèrent enfin les yeux de l'électeur de Saxe, sur la politique perfide de ce monarque. En excluant son fils de l'évêché de Magdebourg, Ferdinand l'avoit personnellement offensé; et le feld-maréchal d'Arnheim, son nouveau favori et son ministre, ne négligea rien de tout ce qui pouvoit augmenter son ressentiment. Ci-devant général de l'empereur sous le commandement de Wallenstein, dont il étoit encore l'ami le plus dévoué, Arnheim cherchoit à venger cet ancien bienfaiteur et à se venger lui-même des injustices de Ferdinand, et il employoit tous ses efforts pour détacher l'électeur de Saxe des intérêts de l'Autriche. L'apparition des Suédois

1630

en Allemagne lui offroit les moyens les plus propres à exécuter ce dessein. Si les protestans se réunissoient à Gustave-Adolphe, ils le rendoient invincible, et Ferdinand redoutoit surtout cette réunion. L'exemple de la Saxe pouvoit entraîner tous les autres Etats de l'Allemagne, et le sort de l'empereur paroissoit, en quelque sorte, dépendre de la résolution qu'alloit prendre Jean-Georges. L'adroit favori fit ressortir, aux yeux de son maître, toute l'importance de sa position; il lui conseilla d'effrayer l'empereur par son alliance avec les Suédois, afin d'arracher à la crainte de ce monarque ce qu'il étoit impossible d'espérer de sa reconnaissance. Cependant il étoit d'avis qu'il ne falloit pas conclure une alliance définitive avec la Suède, pour n'exposer ni son importance, ni sa liberté. Il lui inspira le projet hardi, mais dont l'exécution demandoit une main plus habile que la sienne, d'attirer à lui tout le parti protestant, de former une troisième puissance en Allemagne, et, placé entre le roi de Suède et l'empereur, de conserver toujours dans ses mains les moyens de faire triompher l'un ou l'autre à son gré.

Ce plan étoit d'autant plus propre à flatter l'amour-propre de Jean-Georges, que ce prince éprouvoit une égale répugnance à tomber sous la dépendance de la Suède, ou à demeurer plus

long-temps sous la tyrannie de l'empereur. Il ne pouvoit voir, avec indifférence, qu'un prince étranger vînt lui enlever la conduite des affaires en Allemagne ; et, quelque peu de capacité qu'il eût pour jouer le premier rôle, sa vanité s'irritoit de n'avoir à jouer que le second. Il résolut donc de tirer des succès du roi de Suède le plus d'avantages possibles pour sa propre situation, mais de se tenir séparé de ce monarque, et d'agir conformément au plan particulier qu'il s'étoit tracé. En conséquence, il eut une conférence avec l'électeur de Brandebourg, qui, animé par les mêmes motifs que lui, partageoit toute sa haine pour l'empereur et toute sa méfiance pour la Suède. Après s'être assuré, dans une diète qu'il tint à Torgau, du consentement des Etats saxons, dont le suffrage lui étoit indispensable pour l'exécution de son plan, il invita tous les Etats évangéliques de l'Empire à une convention générale, qui devoit s'ouvrir à Leipzig le 6 février 1631. Les électeurs de Brandebourg, de Hesse-Cassel, plusieurs princes, comtes, Etats de l'Empire, évêques protestans, parurent eux-mêmes ou se firent représenter à cette assemblée, dont le prédicateur de la cour de Saxe, D. Hœ de Hohenegg, fit l'ouverture par le discours le plus violent. L'empereur avoit fait de vains efforts pour empêcher cette assemblée illégale, dont l'objet évident étoit d'organiser

1631 la défense personnelle, et que la présence des Suédois en Allemagne rendoit extrêmement dangereuse. Les princes assemblés, encouragés par les progrès de Gustave-Adolphe, soutinrent leurs droits avec force, et se séparèrent au bout de deux mois, après avoir pris une résolution remarquable qui jeta Ferdinand dans les plus vives alarmes. Elle portoit qu'on adresseroit incessamment à l'empereur une demande rédigée au nom de tous, dans laquelle on insisteroit fortement pour obtenir la révocation de l'édit de restitution, le rappel des troupes qu'il avoit placées dans leurs résidences ou dans les diverses forteresses de leurs Etats, la suspension des exécutions, et la réforme des anciens abus : mais on y ajouta la clause importante qu'une armée de quarante mille hommes seroit sur-le-champ mise sur pied, pour se faire droit par la voie des armes, si l'empereur rejetoit ces réclamations.

Convention
de Leipzig en-
tre plusieurs
princes et E-
tats de l'Em-
pire.

Une nouvelle circonstance vint encore fortifier les princes protestans dans leur résolution. Le roi de Suède avoit enfin triomphé des difficultés qui s'étoient opposées jusqu'ici à une union plus intime avec la France ; et, le 13 janvier 1631, il avoit conclu une alliance formelle avec cette puissance. Après une discussion très-sérieuse sur le sort futur des princes catholiques de l'Empire, que Gustave-Adolphe vouloit sou-

mettre au droit de représailles, et que la France avoit pris sous sa protection; après une contestation moins importante sur le titre de roi, que l'orgueil français refusoit à la fierté suédoise, Richelieu finit par se relâcher sur le second point; Gustave-Adolphe abandonna le premier, et le traité d'alliance fut signé à Berenwald, dans la Nouvelle-Marche. Les deux puissances s'engageoient à se soutenir mutuellement et à main armée, à défendre leurs amis communs, à remettre dans leurs Etats les princes déposés, et à rétablir les choses telles qu'elles étoient avant la guerre, tant dans l'intérieur de l'Allemagne qu'aux frontières. Pour atteindre ce but, la Suède devoit entretenir à ses frais une armée de trente mille hommes en Allemagne; la France, de son côté, étoit tenue de payer quatre cent mille écus de subsides par an à la Suède : dans le cas où la fortune favoriseroit les armes de Gustave, il lui étoit interdit de porter la moindre atteinte à la religion catholique, ni aux lois de l'Empire, dans les places qui tomberoient en son pouvoir. Tous les Etats et princes, même catholiques, tant en Allemagne qu'au dehors, étoient libres d'accéder à cette alliance (1). Aucune des parties contrac-

1631

Traité d'alliance entre la France et la Suède.

(1) Voici les véritables motifs de ce traité de la part de la France, tels qu'ils se trouvent exposés dans le P. Bou-

1631. tant ne pouvoit conclure une paix séparée avec l'ennemi sans la^e connoissance et l'aveu de l'autre. L'alliance devoit durer cinq ans.

Autant il en avoit coûté au roi de Suède pour accepter une solde de la France, et renoncer par là à une liberté sans bornes dans la conduite de la guerre, autant cette alliance étoit décisive pour ses affaires en Allemagne. Alors, pour la première fois, les Etats de l'Empire, le voyant soutenu par la première puissance de l'Europe, commencèrent à accorder quelque confiance à une entreprise dont les suites les avoient fait trembler jusqu'à ce jour ; alors, pour la première fois, il devint redoutable à l'empereur : les princes catholiques mêmes, qui désiroient l'abaissement de la maison d'Autriche, furent moins alarmés des progrès de Gustave, depuis que son alliance avec une puis-

geant : 1°. Abaisser la maison d'Autriche, et surtout détourner l'empereur des affaires d'Italie ; mais, pour prévenir le reproche que devoit nécessairement attirer à la France son alliance avec un prince protestant, il fut expressément stipulé que le roi de Suède accorderoit la neutralité au duc de Bavière et aux autres princes catholiques, pourvu qu'ils consentissent à la garder de leur côté ; enfin, qu'il laisseroit partout les catholiques exercer publiquement leur religion. 2°. Le but secret du cardinal de Richelieu étoit de présenter cette neutralité au duc de Bavière et aux princes catholiques de l'Empire, comme un appât pour les détacher de l'empereur. (N. d. T.)

sance catholique lui imposoit l'obligation de ménager leur religion. Si l'apparition de Gustave en Allemagne étoit une garantie pour la religion évangélique et la liberté de l'Empire contre l'ambition de Ferdinand, l'intervention de la France offroit à la religion catholique et à la liberté de l'Allemagne une autre garantie contre ce même Gustave, dans le cas où l'ivresse du bonheur l'entraîneroit au-delà des bornes de la modération.

Le roi de Suède s'empessa de faire connoître, aux princes qui avoient pris part à la convention de Leipzig, l'alliance qu'il venoit de conclure avec la France, et il les invita à resserrer d'autant plus leur union avec lui. La France appuya cette invitation de tout son pouvoir, et employa même les plus vives instances pour engager l'électeur de Saxe à se prononcer. Gustave-Adolphe offrit de se contenter de l'appui secret des princes, s'ils regardoient comme trop dangereux encore de se déclarer ouvertement pour lui. Plusieurs d'entre eux promirent de s'unir à lui dès que l'occasion se présenteroit. Jean-Georges, toujours plein de jalousie et de méfiance envers Gustave, toujours fidèle à sa politique intéressée, ne sut prendre aucune résolution définitive.

La convention de Leipzig et l'alliance entre la Suède et la France furent deux nouvelles

1631

accablantes pour l'empereur. La première le fit recourir aux foudres de sa toute-puissance impériale, et il ne lui manqua qu'une armée pour faire sentir à la France tout le poids de sa colère. Des lettres de remontrance furent adressées à tous les membres de la convention de Leipzig, pour leur interdire formellement toute levée de troupes : ils répondirent par les plaintes les plus amères, justifièrent leur conduite par le droit naturel, et continuèrent leurs préparatifs de défense.

Cependant les généraux de l'empereur, privés de troupes et d'argent, se voyoient réduits à la dangereuse nécessité de perdre de vue le roi de Suède ou les princes allemands, étant hors d'état, après avoir divisé leurs forces, de leur tenir tête en même temps. Les mouvemens des protestans attiroient leur attention dans l'intérieur de l'Empire. Les progrès de Gustave-Adolphe, qui, maître d'une grande partie du Brandebourg, menaçoit déjà les Etats héréditaires de l'empereur, réclamoient instamment leur présence de ce côté. Après la prise de Francfort, Gustave avoit marché contre Landsberg, sur la Varta; et Tilly, qui avoit essayé, mais trop tard, de sauver cette place, étoit retourné à Magdebourg pour en continuer le siège.

Le riche archevêché, dont la ville de Magde-

bourg étoit la résidence, appartenoit depuis 1631
long-temps à des princes évangéliques de la maison de Brandebourg, qui y avoient apporté leur religion. Christian-Guillaume, le dernier administrateur, avoit encouru le ban de l'Empire, à cause de ses liaisons avec le Danemarck; et le chapitre, redoutant les effets de la vengeance de l'empereur pour l'archevêché, avoit cru devoir dépouiller l'administrateur de toutes ses dignités. Le prince Jean-Auguste, second fils de l'électeur de Saxe, s'étoit présenté pour le remplacer; mais il fut rejeté par l'empereur, qui donna l'archevêché à son propre fils Léopold. L'électeur adressa des plaintes inutiles à la cour impériale. Christian-Guillaume prit d'autres mesures : sûr du dévouement du peuple et des magistrats de Magdebourg, la tête échauffée par des espérances chimériques, il se crut en état de vaincre tous les obstacles que la sentence du chapitre, la concurrence de deux rivaux puissans et l'édit de restitution, opposoient à son rétablissement. Il fit un voyage en Suède, et chercha à s'assurer les secours de Gustave, en lui promettant une diversion puissante en Allemagne. Le roi lui donna, en effet, l'assurance d'un vigoureux appui de sa part; mais il lui recommanda, sur toute chose, d'agir avec prudence.

A peine Christian-Guillaume eut-il appris la descente de son protecteur en Poméranie, qu'il

1631

se glissa, à l'aide d'un déguisement, dans Magdebourg, parut tout à coup au conseil, rappela aux magistrats toutes les horreurs commises par les troupes impériales, tant dans la ville que dans le pays, leur exposa les funestes projets de l'empereur, et les dangers qui menaçoient la religion évangélique. Après ce début, il leur dit « que le jour de leur délivrance étoit arrivé, et » que Gustave-Adolphe leur offroit son alliance » et son appui. » Magdebourg, l'une des villes les plus opulentes de l'Allemagne, jouissoit, sous le gouvernement de ses magistrats, d'une liberté républicaine qui animoit tous ses citoyens d'un courage héroïque. Ils en avoient déjà donné des preuves glorieuses en combattant contre Wallenstein. Ce général, attiré par leurs richesses, avoit voulu leur imposer des sacrifices énormes; ils déployèrent contre lui la plus vigoureuse résistance, et maintinrent leurs droits. Tout le territoire de Magdebourg, il est vrai, devint la proie des barbares soldats de Wallenstein; mais la ville elle-même échappa à leur fureur. Il ne fut donc pas difficile à l'administrateur d'entraîner des esprits tous remplis encore du souvenir de tant d'horreurs. La ville de Magdebourg conclut, avec le roi de Suède, une alliance par laquelle elle accorderoit à ce monarque un libre passage sur son territoire et dans ses murs, ainsi que la faculté d'y recruter. Le roi, de son côté,

Alliance entre le roi de Suède et la ville de Magdebourg.

s'obligeoit à protéger de tout son pouvoir la religion et les privilèges de cet archevêché. 1631

L'administrateur rassembla aussitôt des troupes, et commença les hostilités avant même que Gustave fût assez près de lui pour pouvoir le soutenir. Il réussit à enlever quelques corps d'Impériaux dans le voisinage, fit quelques conquêtes peu importantes, et surprit même la ville de Halle; mais l'approche d'une armée impériale le força bientôt à s'en retourner en hâte, et avec perte, vers Magdebourg. Gustave-Adolphe, quoique mécontent de cette précipitation, lui envoya sur-le-champ Dietrich de Falkenberg, officier expérimenté, pour diriger les opérations militaires et aider l'administrateur de ses conseils. Les magistrats nommèrent Falkenberg commandant de la ville pour tout le temps que durerait la guerre. L'affluence qui arrivoit des villes voisines augmenta de jour en jour l'armée du prince; elle remporta même divers avantages sur les régimens impériaux envoyés contre elle, et soutint la petite guerre avec beaucoup de succès pendant plusieurs mois.

Enfin, le comte de Pappenheim, après avoir terminé son expédition contre le duc de Saxe-Lauembourg, s'approcha de la ville. Il chassa, en peu de temps, toutes les troupes de l'administrateur des redoutes environnantes, coupa

1631

ainsi leur communication avec la Saxe, et fit des dispositions sérieuses pour investir Magdebourg. Bientôt après arriva le comte de Tilly, qui somma l'administrateur, d'un ton menaçant, de ne pas s'opposer plus long-temps à l'édit de restitution, de se soumettre aux ordres de l'empereur, et de rendre la place. La réponse du prince, vive et énergique, décida les impériaux à déployer contre lui la force des armes.

Cependant le siège fut encore retardé de quelque temps. Les progrès de Gustave avoient attiré les généraux de l'empereur d'un autre côté, et la jalousie qui s'éleva parmi ceux qui les remplacèrent, laissa respirer Magdebourg encore quelques mois : mais enfin, le 30 mars 1631, Tilly reparut de nouveau pour pousser, dès ce moment, le siège avec vigueur.

Siège et prise de Magdebourg par Tilly.

En peu de temps, tous les ouvrages extérieurs furent enlevés ; Falkenberg avoit même retiré les postes que l'on ne pouvoit plus espérer de sauver, et fait rompre le pont de l'Elbe ; et, comme il n'avoit pas assez de troupes pour défendre tous les faubourgs de cette vaste forteresse, il abandonna ceux de Sudenbourg et Neustadt à l'ennemi, qui les réduisit aussitôt en cendres. Pappenheim se sépara de Tilly, et passa l'Elbe près de Schoenbeck, pour attaquer la ville d'un autre côté.

La garnison, considérablement diminuée par

les combats livrés dans les ouvrages extérieurs, s'élevoit à peine à deux mille hommes d'infanterie et à quelques centaines de cavaliers ; nombre beaucoup trop foible pour une place aussi étendue, et d'une construction d'ailleurs très-irrégulière. Pour suppléer à ce défaut de défenseurs, on arma la bourgeoisie ; ressource désespérée, qui produisit plus de maux qu'elle n'en empêcha. Les bourgeois, déjà très-médiocres soldats, perdirent la ville par leur désunion. Le pauvre voyoit, avec douleur, qu'on fit retomber sur lui seul toutes les charges, qu'on l'exposât à toutes les fatigues, à tous les dangers, tandis que le riche envoyoit ses valets, et se livroit aux douceurs du repos. Le mécontentement produisit enfin un murmure général ; l'indifférence prit la place du zèle ; le dégoût et la négligence, celle de la vigilance et de l'activité. Cette division dans les esprits, jointe aux progrès de la disette, fit naître peu à peu le découragement. Plusieurs commencèrent à s'effrayer de la témérité de leur entreprise, et à trembler devant la toute-puissance de l'empereur, contre lequel ils avoient osé prendre les armes : mais le fanatisme religieux, l'ardent amour de la liberté, une haine invincible pour le nom de Ferdinand, l'espérance d'un prompt secours, éloignèrent toute idée de capitulation ; et, quelque divisés qu'ils fussent d'ailleurs, tous

étoient d'accord pour se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

L'espoir d'être promptement secourus étoit fondé sur les plus grandes probabilités. Les assiégés connoissoient l'armement de la convention de Leipzig; ils étoient avertis de l'approche du roi de Suède. Le salut de Magdebourg intéressoit également les uns et les autres; quelques journées de marche pouvoient amener Gustave-Adolphe sous leurs murs. Le comte de Tilly n'ignoroit rien de tout cela; aussi vouloit-il s'emparer promptement de Magdebourg, à quelque prix que ce fût. Déjà il avoit envoyé un trompette pour sommer la ville de se rendre; il avoit adressé différentes lettres à l'administrateur, au commandant et au magistrat; mais il en avoit reçu, pour toute réponse, qu'on mourroit plutôt que de se rendre. Une vigoureuse sortie des bourgeois lui prouva que le courage des assiégés n'étoit rien moins que refroidi. L'arrivée du roi de Suède à Postdam, les courses des Suédois jusque sous les murs de Zerbst, ne pouvoient que redoubler ses craintes, et augmenter les espérances des assiégés. Il leur envoya un second trompette pour les sommer de nouveau, et le ton plus modéré qu'il mit dans cette seconde sommation ne fit qu'affermir la confiance des assiégés, mais les plongea dans une sécurité qui leur devint bien funeste.

Cependant les assiégeans s'étoient avancés jusqu'aux fossés de la place ; ils avoient élevé des batteries qui foudroyoient les remparts et les tours : une de celles-ci s'écroula entièrement ; mais, comme elle étoit tombée de côté sur le rempart, et non dans le fossé, elle n'offrit aux assiégeans aucune facilité pour l'attaque. Malgré un bombardement continuel, le rempart avoit peu souffert ; et l'effet des boulets rouges, destinés à incendier la ville, avoit été prévenu par des dispositions excellentes : mais la poudre commença bientôt à manquer aux assiégés, et peu à peu les batteries de la place cessèrent de répondre à celles des assiégeans. Avant qu'on eût préparé de nouvelle poudre, Magdebourg devoit être délivrée ou rendue. Les habitans attendoient dans la plus vive impatience ; ils portoient incessamment leurs regards du côté où ils espéroient voir flotter les drapeaux suédois. Gustave-Adolphe étoit assez près pour pouvoir paroître au bout de trois jours devant leurs murs. L'espoir redouble leur sécurité, et tout contribue à l'affermir. Le 9 mai, la canonade ennemie cesse tout à coup de se faire entendre ; plusieurs batteries sont dégarnies de leurs pièces ; un morne silence règne dans le camp impérial ; tout semble persuader aux assiégés que le moment de leur délivrance est proche : déjà, de très-grand matin, la plupart

1631 des sentinelles bourgeoises et militaires abandonnent leurs postes aux remparts, pour se livrer enfin, après de si longs travaux, aux douceurs du sommeil; mais le réveil fut terrible!.....

Tilly, ayant reconnu l'impossibilité où il étoit, en suivant son plan d'attaque, de se rendre maître de la ville avant l'arrivée des Suédois, résolut de lever le siège; mais il voulut auparavant tenter un assaut général. Les difficultés étoient grandes; il n'existoit encore aucune brèche, et les ouvrages de la place étoient à peine endommagés. Cependant le conseil de guerre assemblé se déclare pour l'assaut; il s'appuie de l'exemple de Maëstricht, qui avoit été escaladé au point du jour, pendant que les soldats et les bourgeois dormoient paisiblement. L'attaque fut donc résolue; elle devoit se faire sur quatre points à la fois. La nuit du 9 au 10 fut entièrement employée aux dispositions. Tout étoit prêt, et l'on n'attendoit plus que le coup de canon qui devoit donner le signal; mais, deux heures plus tard, Tilly, toujours incertain, avoit assemblé de nouveau le conseil de guerre, qui avoit persisté dans son avis de la veille. Enfin, Pappenheim reçoit l'ordre d'attaquer les ouvrages de la ville neuve. Un côté incliné du rempart, un fossé sec et peu profond, la plupart des postes abandonnés par les

soldats et les bourgeois, des factionnaires endormis, tout favorise l'attaque de ce général : 1631
il ne lui fut donc pas difficile d'escalader le rempart le premier.

Falkenberg, surpris par le bruit du canon et de la mousqueterie, se leva en toute hâte de l'Hôtel-de-Ville, où il étoit occupé à expédier le second trompette de Tilly, et, avec le peu de monde qu'il peut ramasser, il accourt vers la porte de la ville neuve, qui étoit déjà au pouvoir de l'ennemi. Repoussé de ce côté, ce brave général vole sur un autre point, qu'un autre parti d'assiégeans menace d'escalader. Sa résistance est vaine : dès le commencement du combat, il tombe sous les coups de l'ennemi. Le feu violent de la mousqueterie, le bruit du tocsin, le tumulte qui croît sans cesse, arrachent enfin les bourgeois au sommeil, et les avertissent du danger qui les menace. Ils se couvrent à la hâte de quelques vêtemens, prennent leurs armes, et, au milieu de l'étourdissement et de la confusion, ils se précipitent au-devant des Impériaux. Il restoit encore quelque espoir de les repousser; mais le commandant étoit mort; aucun plan d'attaque, point de cavalerie pour enfoncer les rangs d'un ennemi qui pénétoit en désordre, enfin plus de munitions pour continuer le feu. Deux autres portes, qu'on n'avoit pas encore attaquées, sont abandonnées par leurs défen-

seurs, qui volent dans l'intérieur de la ville, où un besoin plus pressant les appelle. Tilly profite aussitôt du désordre qui en résulte, et attaque les deux postes abandonnés. La résistance est vive et opiniâtre ; mais enfin quatre régimens impériaux, devenus maîtres du rempart, prennent alors les assiégés, et achèvent ainsi leur défaite. Dans cette confusion générale, un brave capitaine, nommé Schmidt, ramène encore les plus déterminés à l'ennemi, parvient à le repousser jusqu'à la porte ; mais, bientôt blessé mortellement, il tombe, et avec lui disparoît le dernier espoir de Magdebourg. Avant le milieu du jour, tous les ouvrages sont emportés, et la ville est au pouvoir de l'ennemi.

Deux portes sont aussitôt ouvertes à la grande armée impériale, et Tilly fait entrer une partie de son infanterie ; il fait occuper les principales rues, et les canons, que l'on pointe au même instant, chassent les bourgeois dans leurs demeures pour y attendre leur sort. Ils n'attendirent pas long-temps..... : deux mots de Tilly fixèrent le destin de Magdebourg. Un général, dont l'âme n'auroit pas été fermée à toute pitié, auroit recommandé la modération à ses soldats : peut-être l'eût-il fait sans succès auprès de pareilles troupes ; mais Tilly n'eut pas même ce faible mérite. Le soldat devenu, par le silence

de son général, maître de la vie des citoyens, se précipite dans l'intérieur des maisons, et s'y livre aux plus horribles excès. On voyoit quelques Allemands attendris par les larmes de l'innocence ; mais les Wallons de Pappenheim n'écoutoient que leur brutale fureur. A peine le sang eut-il commencé à couler , que les autres portes s'ouvrirent : toute la cavalerie et les redoutables bandes croates se précipitèrent alors dans cette ville malheureuse.

Ici commence une scène de sang, pour laquelle l'histoire n'a point d'expressions, ni la poésie de pinceaux. L'enfance innocente, la vieillesse abandonnée, la jeunesse, le sexe, l'état, la beauté, rien ne peut désarmer la furie du vainqueur : des femmes sont déshonorées dans les bras de leurs maris, des filles aux pieds de leurs pères, et la mort suit de près les horribles outrages qu'on leur fait subir. Les retraites les plus obscures, les lieux les plus saints, ne peuvent préserver des avides recherches d'une soldatesque effrénée. Cinquante-trois femmes furent trouvées décapitées dans une église. Les Croates prenoient plaisir à jeter les enfans au milieu des flammes ; les Wallons de Pappenheim, à les percer sur le sein de leurs mères. Quelques officiers de la ligue, révoltés par tant d'horreurs, hasardèrent d'aller trouver le comte de Tilly, pour l'engager à les faire cesser.

« Revenez dans une heure, répondit ce général, » je verrai alors ce que j'aurai à faire : le soldat » doit avoir quelque chose pour ses travaux et » ses périls. ». Ces barbaries continuèrent avec la même fureur, jusqu'à ce qu'enfin la fumée et les flammes vinrent mettre un terme à la rapacité du soldat. Pour augmenter la confusion et rompre la résistance des habitants, on avoit, dès le commencement, mis le feu à plusieurs endroits. Bientôt s'élève un vent impétueux, qui étend les flammes sur toute la ville avec la rapidité d'un torrent, et l'incendie devient général : on voit alors une foule horrible se presser, au milieu des vapeurs embrasées, des cadavres, des armes étincelantes, à travers les débris et les ruisseaux de sang ; l'atmosphère brûloit, et la violence insupportable de la chaleur contraignit ces monstres eux-mêmes à se sauver dans leur camp. En moins de douze heures, cette ville peuplée, forte, étendue, l'une des plus belles de l'Allemagne, est réduite en cendres, à l'exception de deux églises et de quelques masures. L'administrateur Christian-Guillaume, atteint de plusieurs blessures, fut pris par les bourgeois (1). Beaucoup de braves officiers et de

(1) Khevenhuller raconte que, lorsqu'on présenta l'administrateur à Tilly, celui-ci lui reprocha sa rébellion. « Dieu tirera vengeance, un jour, des barbaries exercées » sur Magdebourg, lui répondit l'administrateur ; il faut

magistrats trouvèrent, en combattant, une mort digne d'envie. Quatre cents des plus riches bourgeois durent leur salut à la cupidité des officiers ennemis, qui les sauvèrent pour arracher d'eux une forte rançon; encore ne vit-on guère que des officiers de la ligue montrer cette espèce d'humanité, et ils sembloient des anges tutélaires à côté des barbares soldats de l'empereur.

A peine la fureur de l'incendie fut-elle calmée, que les bandes impériales revinrent, avec une nouvelle ardeur, pour fouiller dans les ruines et dans les cendres. Plusieurs d'entre eux périrent suffoqués par la vapeur; d'autres firent un butin considérable, les bourgeois ayant apporté dans les caves ce qu'ils avoient de plus précieux. Enfin, le 13 mai, Tilly parut lui-même dans la ville, après que les principales rues eurent été débarrassées des décombres et des morts. La scène qui s'offroit alors aux regards révoltoit l'âme, et la glaçoit d'effroi : des infortunés, qui se traînoient sous des monceaux de cadavres, reparoissoient à la lumière; des enfans, errant çà et là, redemandoient, avec des cris déchirans, les auteurs de leurs jours; d'autres suçoient encore le sein de leurs mères

» que le sang soit lavé dans le sang, et la fortune de Tilly
» restera ensevelie dans les ruines de Magdebourg. »
(N. d. T.)

qui n'existoient plus. On fut obligé de jeter plus de six mille cadavres dans l'Elbe pour débayer les rues ; un nombre beaucoup plus considérable de vivans et de morts avoit été la proie des flammes : on fait monter à trente mille hommes la totalité de ceux qui périrent dans cette effroyable journée.

L'entrée du général, qui eut lieu le 14, mit fin au pillage (1), et tout ce qui s'étoit sauvé jusqu'alors conserva la vie. Environ mille personnes furent retirées de la cathédrale, où elles avoient passé trois jours et deux nuits sans nourriture, et dans l'attente continuelle de la mort. Tilly leur fit annoncer le pardon et distribuer du pain. Le jour suivant, on célébra une messe solennelle dans cette église, et on chanta le *Te Deum* au milieu des salves d'artillerie. Le général de l'empereur parcourut lui-même les rues à cheval, afin de pouvoir rapporter à son maître, comme témoin oculaire, que, depuis

(1) Schiller a copié, à peu près, la relation de Khevenhuller (*Annal. Ferdinand.*), l'un des historiens les plus exacts et les plus impartiaux de la guerre de Trente-Ans. Cependant, il n'a pas cru devoir en admettre indistinctement toutes les parties. C'est ainsi qu'il s'est abstenu de parler des pleurs de Tilly en parcourant les ruines de Magdebourg. Le caractère de ce général, sa conduite à Munden et à Neu-Brandebourg, le silence de tous les autres historiens de cette époque, ne permettent guère, en effet, d'y ajouter foi. (*N. d. T.*)

la prise de Troie et de Jérusalem, on n'avoit vu aucune victoire aussi éclatante : et, en effet, ce récit n'étoit point exagéré, si l'on considère à la fois la grandeur, la prospérité, l'importance de la ville qui périt, et la rage de ses destructeurs.

Si la nouvelle du sort affreux de Magdebourg fit tressaillir de joie le parti catholique, elle répandit la consternation dans toute l'Allemagne protestante. Mais les plaintes amères, les cris de douleur s'élevèrent de toutes parts contre le roi de Suède, qui, maître de forces considérables, et se trouvant si près de cette ville alliée, l'avoit laissé périr sans secours. Les plus modérés eux-mêmes ne pouvoient expliquer cette inaction du roi ; et Gustave, craignant de perdre sans retour le cœur d'un peuple dont il avoit entrepris la délivrance, se vit obligé d'exposer aux yeux de l'Europe, dans une défense qu'il rédigea lui-même, les motifs de sa conduite.

Il venoit de s'emparer de Landsberg (le 16 avril), lorsqu'il apprit le danger qui menaçoit Magdebourg. Il résolut aussitôt d'aller délivrer cette place. Il marcha, en effet, vers la Sprée avec toute sa cavalerie et dix régimens d'infanterie ; mais la situation dans laquelle se trouvoit ce monarque en Allemagne, lui faisoit une loi rigoureuse de ne hasarder aucune marche sans avoir assuré ses derrières. Ce n'étoit qu'avec

Motifs qui empêchèrent Gustave d'essayer de secourir Magdebourg.

1631

des précautions extrêmes qu'il pouvoit pénétrer dans un pays qui ne lui offroit de toutes parts que des amis équivoques ou des ennemis puissans, dans lequel le moindre pas fait témérairement pouvoit lui couper toute communication avec son royaume. L'électeur de Brandebourg avoit déjà ouvert la forteresse de Custrin aux troupes de l'empereur, battues et fugitives, et l'avoit fermée aux Suédois vainqueurs qui les poursuivoient. S'il arrivoit, en ce moment, que Gustave échouât contre Tilly, ce même électeur pouvoit ouvrir ses forteresses aux Impériaux, et le roi de Suède, entouré d'ennemis de tous côtés, étoit perdu sans ressource. Pour prévenir un danger aussi évident, il demandoit, avant de marcher au secours des assiégés, que l'électeur lui livrât les forteresses de Custrin et de Spandau, jusqu'à la délivrance de Magdebourg.

Rien ne paroissoit plus juste que cette demande. Le service signalé que Gustave-Adolphe venoit de rendre à l'électeur, en chassant les Impériaux du Brandebourg, sembloit lui donner des droits à sa reconnoissance, et la sévère discipline de l'armée suédoise en Allemagne ne pouvoit que lui inspirer la plus grande confiance. Mais, en abandonnant ses forteresses au roi de Suède, l'électeur le rendoit, en quelque sorte, maître de ses Etats; il rompoit avec Ferdinand, et exposoit son électorat à la cruelle

vengeance des Impériaux, si le sort de la guerre les y appeloit encore. Jean-Georges, violemment combattu par ces divers motifs, hésita longtemps ; mais enfin la foiblesse et l'intérêt l'emportèrent. Insensible au sort de Magdebourg, à celui de la religion et de la liberté de l'Allemagne, il ne vit que le danger de sa propre situation ; et son ministre Schwartzemberg, secrètement vendu à l'Autriche, exagéra ses craintes au dernier point. Cependant l'armée suédoise s'approcha de Berlin, et le roi établit ses quartiers chez l'électeur. Lorsqu'il apprit les difficultés que lui faisoit ce prince, il ne put retenir son indignation : « Je marche vers Magdebourg, dit-il, non pour mon intérêt, mais pour celui des évangeliques. Si personne ne veut m'aider, je fais sur-le-champ ma retraite ; j'offre un accommodement avec l'empereur, et m'en retourne à Stockholm. Je suis sûr que Ferdinand fera toujours la paix avec moi, comme je la désire : mais que Magdebourg succombe, que l'empereur n'ait plus rien à redouter de mon côté, et voyez le sort qui vous attend ! » Cette menace faite à propos, peut-être aussi la présence de l'armée suédoise, qui pouvoit aisément procurer à Gustave ce que la bonne volonté de Jean-Georges lui refusoit, déterminèrent enfin l'électeur à remettre Spandau entre les mains du roi.

1631

Ce monarque avoit alors deux chemins à prendre pour aller à Magdebourg, l'un à l'ouest, à travers un pays épuisé, et couvert de troupes ennemies qui pouvoient lui disputer le passage de l'Elbe; l'autre au midi, par Dessau et Wittemberg, où il trouvoit des ponts pour passer le fleuve, et pouvoit aisément se procurer des vivres : mais, avant d'entreprendre cette dernière marche, le consentement de l'électeur de Saxe étoit nécessaire, et il avoit toute raison de se méfier de lui. Avant donc de se mettre en route, il fit demander à ce prince le libre passage pour ses troupes, ainsi que les vivres nécessaires, offrant de les payer sur-le-champ. Sa demande fut rejetée, et aucune représentation ne put déterminer l'électeur à abandonner son système de neutralité. La contestation sur cet objet duroit encore, lorsqu'on apprit la nouvelle du sort affreux de Magdebourg.

Tilly l'avoit annoncée, d'un ton de vainqueur, à tous les Etats protestans, et n'avoit pas perdu un instant pour tirer le plus grand avantage de l'effroi général qu'elle devoit produire. L'autorité de l'empereur, considérablement déchuë depuis les progrès de Gustave, se releva plus formidable que jamais après ce terrible événement; et le langage impérieux qu'il prit envers les Etats protestans ne tarda pas à faire connoître ce changement. Une sentence émanée de

sa toute-puissance impériale cassa les résolutions de la convention de Leipzig; la convention elle-même fut dissoute par un décret impérial, et tous les Etats opposans furent menacés du sort de Magdebourg. Tilly, comme exécutateur de ce décret, marcha aussitôt contre l'évêque de Brémen, l'un des membres de la convention, et qui avoit levé des troupes. L'évêque, plein d'effroi, remit sur-le-champ ses troupes entre les mains de Tilly, et signa la cassation des résolutions de Leipzig. Une armée, qui arrivoit d'Italie à la même époque, sous le commandement du comte de Furstemberg, en agit de même envers l'administrateur de Wurtemberg. Le duc fut obligé de se soumettre à l'édit de restitution, et à tous les décrets de l'empereur : il fut même astreint au paiement d'une somme de cent mille écus par mois, pour l'entretien des troupes impériales. On imposa de pareilles charges aux villes d'Ulm et de Nuremberg, aux cercles de Franconie et de Souabe. L'empereur étendoit en ce moment une main de fer sur l'Allemagne; la supériorité inattendue que la prise de Magdebourg venoit de lui rendre, plus apparente que réelle, l'entraîna au-delà des bornes de la modération qu'il avoit gardée jusqu'à ce jour, et le porta même à des actes violens et arbitraires qui firent cesser tout à coup l'irrésolution des princes allemands, et tournèrent à l'avantage

1631

Divers actes
de Ferdinand
après la prise
de Magde-
bourg.

1631

de Gustave-Adolphe. Ainsi, quelque désastreux que fussent d'abord, pour les protestans, les premiers effets de la prise de Magdebourg, ils furent bientôt suivis des résultats les plus salutaires. A un effroi inutile succéda la plus violente indignation ; le désespoir donna de nouvelles forces, et la liberté de l'Allemagne sortit des cendres de Magdebourg.

De tous les princes qui avoient fait partie de la convention de Leipzig, l'électeur de Saxe et l'électeur de Hesse étoient, sans contredit, les plus redoutables ; et l'autorité de l'empereur étoit mal affermie dans leurs Etats, tant que ces deux princes resteroient armés. Tilly dirigea donc ses troupes contre le landgrave, et se porta immédiatement de Magdebourg dans la Thuringe. La Saxe ernestine et les pays de Schwarzbourg furent horriblement maltraités dans cette marche ; Frankenhauseu fut même pillé impunément et mis en cendres sous les yeux de Tilly. Le malheureux habitant des campagnes expioit, d'une manière cruelle, l'attachement de son souverain pour les Suédois. Erfurt, la clef de la Saxe et de la Franconie, fut menacée d'un siège, et elle ne s'en racheta que par une somme d'argent considérable, et une livraison volontaire de vivres. Tilly dépêcha de là son envoyé au landgrave de Hesse, pour le sommer de licencier ses troupes sur-le-

champ, de renoncer à la convention de Leipzig, 1631
de recevoir les troupes de l'empereur dans son pays et dans ses forteresses, de payer des contributions, et de se déclarer ami ou ennemi. Tel étoit le langage que tenoit à un prince de l'Empire, un officier de l'empereur. Mais cette insolente sommation étoit soutenue par une force militaire qui lui donnoit un poids effrayant; et le souvenir, encore récent, du déplorable sort de Magdebourg, ne pouvoit que lui donner une nouvelle force. La réponse intrépide du landgrave n'en est donc que plus digne d'éloges :
« Je n'ai pas l'intention de recevoir des soldats
» étrangers dans mes forteresses ni dans ma
» résidence, répondit-il. J'ai besoin de mes
» troupes, et je les garderai. Si l'on m'attaque,
» je saurai me défendre. Si le général Tilly a
» besoin d'argent et de vivres, il peut prendre
» la route de Munich, où il trouvera abondam-
» ment de l'un et de l'autre. » L'irruption de deux corps impériaux, dans la Hesse, fut la suite immédiate de cette réponse courageuse; mais le landgrave de Hesse prit si bien ses mesures, qu'ils ne purent exécuter rien d'important. Cependant Tilly alloit fondre sur la Hesse avec toutes ses forces, et ce malheureux pays auroit payé cher la fermeté de son souverain, si les mouvemens du roi de Suède n'eussent heureusement appelé d'un autre côté le général de l'empereur.

1631

Gustave-Adolphe avoit appris, avec la plus vive douleur, le funeste sort de Magdebourg ; et Georges-Guillaume vint ajouter à sa profonde affliction , en lui redemandant, conformément au traité, la forteresse de Spandau, qu'il avoit remise entre ses mains. La perte de Magdebourg ne pouvoit que rendre plus importante, pour le roi de Suède, la possession de Spandau ; et plus il voyoit s'approcher la nécessité d'une bataille avec Tilly, moins il pouvoit se résoudre à abandonner l'unique asile qui lui restât en cas de revers. Après avoir essayé vainement, auprès de l'électeur, la voie des représentations et des prières, s'apercevant que la froideur de ce prince ne faisoit qu'augmenter de jour en jour, il prit enfin le parti d'envoyer à son commandant l'ordre d'évacuer Spandau ; mais il déclara en même temps que, dès ce jour, l'électeur seroit traité en ennemi.

Pour appuyer cette déclaration, il parut avec toutes ses forces devant Berlin. « Je ne veux pas » être traité plus mal que les généraux de l'empereur, répondit-il aux députés que l'électeur consterné envoya dans son camp. Votre maître les a accueillis dans ses Etats, les a approvisionnés de tout, leur a livré les places qu'ils ont demandées ; et, malgré tant de complaisance, il n'a pu obtenir d'eux qu'ils traitassent son peuple avec plus d'humanité.

» Tout ce que je lui demande, c'est la sûreté,
 » une modique somme d'argent, et du pain pour
 » mes troupes. Je lui promets, en revanche, de
 » protéger ses Etats, et d'en éloigner le théâtre
 » de la guerre. Mais je suis forcé d'insister sur
 » tous ces points : que mon frère l'électeur se
 » décide donc promptement à m'accepter pour
 » ami, ou à voir sa capitale livrée au pillage. »
 Ce ton résolu fit impression sur l'électeur, et les
 canons pointés contre la ville, triomphèrent
 enfin de toutes ses incertitudes. Peu de jours
 après, ils conclurent ensemble une alliance, par
 laquelle Jean-Georges consentoit à payer trente
 mille écus par mois au roi de Suède, lui livroit
 la forteresse de Spandau, et s'engageoit à ou-
 vrir, en tout temps, celle de Custrin à ses troupes.
 Cette union de l'électeur de Brandebourg avec
 les Suédois, ne fut pas mieux accueillie, à la
 cour de Vienne, que ne l'avoit été, dans le
 temps, une pareille résolution du duc de Po-
 méranie. Mais les revers qu'éprouvèrent bien-
 tôt les armes de l'empereur, ne lui permirent,
 cette fois, d'exhaler son ressentiment qu'en
 paroles.

Traité d'al-
 liance entre le
 roi de Suède
 et l'électeur
 de Brande-
 bourg.

La satisfaction que causa au roi de Suède cet
 heureux événement, fut bientôt augmentée par
 l'agréable nouvelle que Greisswald, l'unique
 place forte, en Poméranie, qui fût encore au
 pouvoir des Impériaux, venoit de capituler, et

1631

que tout le pays étoit enfin purgé de l'odieux ennemi qui l'opprimoit depuis si long-temps. Gustave reparut lui-même dans ce duché, et jouit du spectacle touchant d'une foule enivrée de joie, qui bénissoit en lui l'auteur de sa félicité nouvelle. Un an s'étoit écoulé depuis qu'il avoit mis le pied sur le sol de l'Allemagne, et toute la Poméranie célébra cet événement par des actions de grâces solennelles. Peu de temps auparavant, le czar de Moscovie lui avoit envoyé des ambassadeurs pour le complimenter, l'assurer de nouveau de son amitié, et lui offrir même des troupes pour l'aider dans son expédition. Il devoit d'autant plus se féliciter de ces dispositions bienveillantes de la Russie, qu'il étoit de la plus haute importance, pour lui, de n'avoir à redouter aucun voisin ennemi dans la guerre dangereuse qu'il venoit d'entreprendre. Peu de temps après, la reine Marie-Eléonore, son épouse, débarqua en Poméranie avec un renfort de huit mille Suédois. Enfin l'arrivée de six mille Anglais, commandés par le marquis de Hamilton, eut lieu à la même époque; et cet événement doit être d'autant moins passé sous silence, qu'à lui seul se borne toute la part que les Anglais prirent à la guerre de Trente-Ans.

Pendant l'expédition de Tilly, dans la Thuringe, Pappenheim se maintint sur le territoire

de Magdebourg; mais il ne put empêcher les Suédois de passer l'Elbe sur divers points, de sabrer quelques détachemens impériaux, et de s'emparer de plusieurs places. Lui-même, inquiété par l'approche du roi, appela en toute hâte le comte de Tilly, qui retourna à marches forcées vers Magdebourg. Tilly campa en deçà du fleuve, à Volmirstaedt; Gustave-Adolphe du même côté, auprès de Verben, non loin du lieu où la Havelse jette dans l'Elbe. L'arrivée de Tilly ne s'annonça pas sous d'heureux auspices pour lui : les Suédois dispersèrent trois de ses régimens, postés dans des villages loin de la grande armée; ils enlevèrent la moitié de leurs bagages, et brûlèrent le reste. En vain Tilly s'approcha jusqu'à une portée de canon du camp de Gustave, pour lui présenter la bataille. Le roi, plus foible que lui de moitié, eut la sagesse de l'éviter; son camp d'ailleurs étoit trop fort pour que l'ennemi pût tenter de l'attaquer. On se borna donc à une simple canonnade et à quelques escarmouches, dans lesquelles les Suédois eurent toujours l'avantage. Tilly s'en retourna à Volmirstaedt; mais pendant sa retraite la désertion fit éprouver de grandes pertes à son armée. Depuis le sac de Magdebourg, la fortune l'avoit abandonné.

Gustave évite la bataille que lui offre Tilly.

Depuis ce moment, au contraire, elle avoit constamment souri aux opérations de Gustave. Pendant qu'il étoit encore dans son camp de

1631 Verben, il apprit que tout le Mecklembourg, à l'exception d'un petit nombre de places, étoit tombé en son pouvoir. Son général Tott et le duc Adolphe-Frédéric venoient d'en faire la conquête ; et Gustave goûta le noble plaisir de rétablir dans leurs Etats les deux princes qui en avoient été dépossédés. Il se rendit lui-même à Gustrouw, où l'acte de réinstallation devoit se faire , afin d'ajouter, par sa présence, à l'éclat touchant de cette cérémonie. Les deux ducs firent leur entrée solennelle, ayant au milieu d'eux leur libérateur, et entourés de princes, qui formoient leur brillant cortège ; les transports de la joie publique vinrent encore embellir cette fête. Aussitôt après son retour à Verben, le landgrave de Hesse-Cassel parut dans son camp, pour conclure avec lui une alliance offensive et défensive. Ce fut le premier prince de l'Empire qui se déclara ouvertement, et de son plein gré, contre l'empereur. Entraîné par les motifs les plus déterminans, le landgrave de Hesse s'engagea à traiter les ennemis du roi comme les siens propres, à ouvrir ses places et ses Etats à Gustave, à lui fournir les vivres, et généralement toutes les choses dont il pouvoit avoir besoin. De son côté le roi se déclara son protecteur et son ami, et promit de ne conclure aucune paix qu'il n'eût procuré au landgrave toute satisfaction de la part de l'empereur. Les

Le landgrave de Hesse-Cassel s'allie avec le roi de Suède.

deux partis tinrent loyalement leur parole. 1631
Hesse-Cassel persista jusqu'à la fin de cette longue guerre dans son alliance avec la Suède; et elle n'eut qu'à se louer de l'amitié de cette couronne, à la paix de Westphalie.

Tilly, qui ne tarda pas à être instruit de cette résolution du landgrave, envoya sur-le-champ, contre lui, le comte de Fugger avec quelques régimens. Il essaya également, par des proclamations séditieuses, de soulever la Hesse contre son souverain; mais ses proclamations produisirent aussi peu d'effet que ses régimens, qui lui eussent été beaucoup plus utiles à la bataille de Breitenfeld. Quant aux Etats de Hesse, ils ne pouvoient hésiter long-temps entre le défenseur de leur pays, le protecteur de leurs propriétés, et celui qui les ravageoit.

Mais ce qui alarmoit encore plus le général de l'empereur, c'étoit les dispositions équivoques de l'électeur de Saxe, qui, malgré les ordres de Ferdinand, continuoit ses préparatifs, et exécutoit toujours la convention de Leipzig. En ce moment surtout, lorsque le roi de Suède étoit à la veille d'une bataille décisive, il paroissoit extrêmement important de ne pas laisser en armes un électeur qui pouvoit à tout instant se déclarer pour l'ennemi. Tilly venoit de recevoir un renfort de vingt-cinq mille hommes de vieilles troupes, qui lui avoient été

1631 amenées par Furstemberg. Plein de confiance dans ses forces, il crut que le seul effroi de sa présence suffiroit pour désarmer l'électeur, ou que, dans tous les cas, il en triompheroit aisément. Mais, avant d'abandonner son camp de Volmirstaedt, il le fit sommer d'ouvrir ses Etats aux troupes impériales, de licencier les siennes ou de les réunir à celles de l'empereur, pour chasser Gustave-Adolphe de l'Allemagne. Il lui rappela que la Saxe étoit l'Etat d'Allemagne qui avoit le moins souffert jusqu'ici des maux de la guerre, et le menaça des plus terribles ravages, en cas de refus.

Tilly n'avoit pas choisi un moment favorable pour tenir ce langage impérieux. Les violences exercées contre les protestans et les membres de la convention de Leipzig, le sac de Magdebourg, les désordres commis par les Impériaux dans la Lusace; tout concouroit à animer l'électeur contre l'empereur. La proximité de Gustave-Adolphe, quelque peu de droits qu'il eût d'ailleurs à la protection de ce prince, releva aussi son courage. Il refusa de recevoir les troupes impériales, et déclara la ferme résolution où il étoit de continuer ses préparatifs.

« Quel que fût son étonnement, ajouta-t-il, de
» voir les troupes impériales marcher contre
» son électorat, dans un moment où elles
» avoient assez à faire à poursuivre le roi de

» Suède, il espéroit cependant qu'au lieu des
» récompenses promises, et qu'avoient si bien
» méritées ses services, on n'auroit pas l'ingra-
» titude et la barbarie de dévaster ses Etats. »
Il traita avec la plus grande magnificence les
envoyés de Tilly, et leur donna, en les accom-
pagnant, une réponse encore plus positive :
« Messieurs, leur dit-il, je vois bien qu'on a ré-
» solu de mettre enfin sur la table les confitures
» de Saxe; mais on sert ordinairement, avec
» elles, des noisettes et autres fruits durs à mor-
» dre; prenez garde de vous y casser les dents. »

Alors Tilly sortit du camp, se porta sur Halle
en exerçant les plus horribles ravages, et adressa
de là une nouvelle sommation à l'électeur, mais
d'un ton plus pressant et plus menaçant que la
première. Quand on se rappelle les principes de
conduite qui avoient dirigé ce prince jusqu'à ce
jour; quand on se souvient que, par inclination
naturelle autant que par les suggestions de son
ministre vendu à l'Autriche, il étoit dévoué,
même aux dépens de ses devoirs les plus sacrés,
aux intérêts de cette puissance; quand on songe
enfin au peu d'art qu'avoit employé l'Autriche
pour le maintenir jusqu'ici dans l'inaction, on
ne sauroit trop s'étonner de l'aveuglement de
l'empereur ou de son ministère, qui abandonne
tout à coup cette politique, dans le moment le
plus critique, et, par les actes de violence les

163:

plus intolérables, pousse au désespoir un prince qu'il étoit si aisé de conduire toujours. Mais n'étoit-ce pas bien plutôt l'intention secrète de Tilly? Ne cherchoit-il pas à faire d'un ami équivoque un ennemi déclaré, afin de se débarrasser, par là, des ménagemens que les ordres secrets de l'empereur lui imposoient pour les Etats de ce prince? N'étoit-ce pas, peut-être, aussi l'intention de l'empereur lui-même? Ne vouloit-il pas pousser l'électeur de Saxe à des actes hostiles, afin de s'affranchir, par là, de toute obligation envers lui, et de se délivrer même, avec quelque apparence de raison, d'une reconnoissance devenue à charge? Mais ce qui doit exciter un plus grand étonnement encore, c'est la téméraire présomption de Tilly, qui, se trouvant en présence d'un ennemi formidable, ne craint pas de s'en faire un second; c'est l'indolence de ce général, qui voit s'opérer devant lui leur redoutable jonction, sans y opposer le moindre obstacle.

L'électeur
de Saxe fait
aussi alliance
avec Gustave-
Adolphe.

Jean-Georges, furieux de voir Tilly envahir ses Etats, se jette, non sans une grande répugnance, dans les bras du roi de Suède.

Immédiatement après le départ des premiers envoyés de Tilly, il avoit expédié en toute hâte son feld-maréchal Arnheim vers Gustave, pour demander de prompts secours à ce monarque si long-temps négligé. Le roi dissimula la joie

intérieure que lui causoit un dénouement attendu avec tant d'impatience. « J'en suis fâché » pour l'électeur, répondit-il au feld-maréchal » avec une froideur affectée. S'il n'avoit pas » méprisé toutes les propositions que je lui ai » faites jusqu'ici, son pays n'auroit pas vu » d'ennemis, et Magdebourg subsisteroit encore. Aujourd'hui que la nécessité le presse, » il a recours au roi de Suède. Mais dites-lui » que je suis loin de vouloir me perdre, ainsi » que mes alliés, pour l'amour de l'électeur de » Saxe. Où est donc la garantie de la fidélité de » ce prince, dont le ministre est à la solde de » l'Autriche, et qui m'abandonnera aux premières caresses de Ferdinand, et dès qu'il » verra ses Etats délivrés de la présence des » Impériaux? Tilly a reçu des renforts considérables, mais qui ne m'empêcheront pas » d'aller au-devant de lui aussitôt que j'aurai » assuré mes derrières. »

Le ministre saxon ne put répondre à tous ces reproches, autre chose, sinon, qu'il seroit plus à propos d'ensevelir le passé dans l'oubli. Il pressa le roi de s'expliquer sur les conditions auxquelles il vouloit venir au secours de l'électeur, lui promettant d'avance le consentement de son maître. « J'exige, reprit Gustave, que » l'électeur me cède la forteresse de Wittemberg, qu'il me remette en otage le plus âgé

1631

» de ses fils, qu'il paie trois mois de solde à
» mes troupes, et me livre tous les traîtres de
» son conseil. Alors je suis prêt à le secourir. »

« Non seulement Wittemberg, s'écria l'élec-
» teur, en renvoyant de nouveau son ministre
» dans le camp du roi ; non seulement Wittem-
» berg, mais Torgau, mais toute la Saxe lui est
» ouverte. Je lui donnerai toute ma famille en
» otage, etsi cela ne suffit, je m'offre moi-même.
» Hâtez-vous de retourner vers lui, et dites-lui
» que je suis prêt à lui livrer tous les traîtres
» qu'il me désignera, à payer à son armée la
» solde qu'il désire, et à exposer, pour la bonne
» cause, ma vie et tout ce que je possède. »

Le roi de Suède avoit voulu seulement mettre
à l'épreuve les nouvelles dispositions de Jean-
Georges. Touché de la franchise qu'il lui té-
moignoit en ce moment, il retira les conditions
sévères qu'il avoit imposées d'abord. « La mé-
» fiance qu'on m'avoit montrée, dit-il, lorsque je
» voulois venir au secours de Magdebourg, avoit
» éveillé la mienne. Aujourd'hui, la confiance
» de l'électeur mérite que je lui rende celle que
» je lui avois retirée. Qu'il paie seulement un
» mois de solde à mes troupes, et j'espère pou-
» voir le dédommager bientôt de cette avance. »

Jonction des
Suédois et des
Saxons.

Immédiatement après la conclusion de cette
alliance, le roi passa l'Elbe, et fit jonction avec
les Saxons, le jour suivant. Tilly, au lieu de

s'opposer à cette jonction, s'étoit porté vers Leipzig, et avoit sommé cette place de recevoir garnison impériale. Le commandant, Jean de la Porta, comptant sur de prompts secours, fit des préparatifs de défense, et incendia le faubourg de Halle. Mais le mauvais état de la forteresse rendit toute résistance inutile, et dès le second jour les portes de la ville furent ouvertes. Tilly avoit établi son quartier-général dans la maison d'un fossoyeur, la seule, de tout le faubourg de Halle, qui fût encore debout. C'est là qu'il signa la capitulation, et qu'il résolut, en même temps, d'attaquer le roi de Suède. L'aspect des têtes et des os de morts dont la maison du fossoyeur étoit tapissée, adoucit un peu la férocité naturelle de Tilly; et, contre toute attente, Leipzig fut traité avec ménagement.

Cependant le roi de Suède et l'électeur de Saxe tinrent un grand conseil de guerre à Torgau, en présence de l'électeur de Brandebourg. Il s'agissoit, en ce moment, de prendre un parti qui alloit irrévocablement fixer le destin de l'Allemagne et de la religion évangélique, le sort de plusieurs peuples et celui de leurs princes. Les craintes de l'avenir, qui agitent aussi l'âme des héros au moment d'une grande résolution, parurent tout à coup troubler celle de Gustave-Adolphe. « Si nous nous décidons à une bataille, » dit-il, il ne s'agit de rien moins que d'une

» couronne et de deux électorats. La fortune
» est inconstante, et le ciel, impénétrable dans
» ses desseins, peut, à cause de nos crimes,
» accorder la victoire à l'ennemi. Sans doute,
» un boulevard puissant défendrait encore mon
» royaume, quand il me perdrait ainsi que
» mon armée. Placé à un grand éloignement,
» protégé par une flotte nombreuse, garni de
» forteresses le long de ses côtes, et défendu
» par un peuple belliqueux, il seroit toujours
» garanti des plus grands malheurs. Mais vous,
» où trouverez-vous votre salut, vous qui de-
» venez à l'instant la proie de l'ennemi, si la
» bataille est perdue? » Gustave montra la dé-
fiance modeste d'un héros que la conscience de
ses forces n'éblouit jamais devant le danger;
Jean-Georges, la confiance d'une âme foible
qui sent un héros à ses côtés. Impatient de voir
au plus tôt ses Etats débarrassés de deux ar-
mées qui les écrasoient, il brûloit d'en venir
à une bataille dans laquelle il n'avoit pas de
lauriers à perdre. Il vouloit marcher seul, avec
ses Saxons, contre Leipzig, et se battre avec
Tilly. Enfin, Gustave-Adolphe se rendit à son
avis, et l'on convint d'attaquer l'ennemi sur-le-
champ, et avant qu'il eût reçu les renforts que lui
amenoient les généraux Altringer et Tiefenbach.
L'armée suédo-saxonne passa la Mulde; l'élec-
teur de Brandebourg retourna dans ses Etats.

Le 7 septembre 1631, dès le point du jour, les deux armées se trouvèrent en présence. Tilly, qui n'avoit pas cherché à empêcher la jonction des Suédois et des Saxons, résolut d'attendre les renforts qui lui arrivoient. Il avoit établi son camp auprès de Leipzig, dans une position excellente, où il pouvoit espérer de n'être jamais contraint à livrer bataille. Mais à peine l'armée suédoise eut-elle fait les premiers mouvemens, que Pappenheim, impatient de combattre, pressa Tilly de changer de position. Celui-ci, cédant aux vives instances de Pappenheim, se porta sur la gauche, vers les collines qui s'étendent depuis le village de Waren jusqu'à Lindenthal. Son armée, ne formant qu'une seule ligne, se déploya au pied du coteau, et son artillerie, distribuée sur les hauteurs, pouvoit balayer toute la grande plaine de Breitenfeld. L'armée suédo-saxonne s'avançoit de ce côté sur deux colonnes, et avoit à passer le Lober auprès de Poldewitz, village situé devant le front de l'armée impériale. Tilly, voulant opposer quelque obstacle au passage de ce fleuve, avoit envoyé, quoique avec la plus grande répugnance, Pappenheim à la tête de deux mille cuirassiers ; mais il lui avoit donné l'ordre exprès de ne pas engager le combat. Malgré cette défense, Pappenheim ne tarda pas à en venir aux mains avec l'avant-garde suédoise.

1631

Bataille de
Leipzig.

1631

et il fut contraint à la retraite après une courte résistance. Pour arrêter l'ennemi, il incendia Poldewitz; ce qui n'empêcha pas les deux armées de se porter en avant, et de se former aussitôt en bataille.

Les Suédois se rangèrent sur la droite en deux lignes; l'infanterie, placée au milieu de chacune d'elles, étoit divisée en petits bataillons, qui pouvoient exécuter à l'instant, et sans désordre, les mouvemens les plus rapides. La cavalerie, placée aux deux ailes, étoit également divisée en petits escadrons; divers pelotons d'infanterie remplissoient ses intervalles, et étoient destinés à la fois à cacher son petit nombre et à tirer sur les cavaliers ennemis. Le général Teufel commandoit le centre, Gustave-Horn la gauche: le roi, en personne, commandoit la droite vis-à-vis le comte de Pappenheim.

Les Saxons étoient séparés des Suédois par un long intervalle: sage disposition de Gustave, que justifia l'événement. L'électeur avoit lui-même concerté le plan de bataille avec son feld-maréchal, et le roi s'étoit contenté de l'approuver. Il paroît que Gustave mit tous ses soins à faire ressortir la valeur suédoise sur celle des Saxons, et la fortune ne les confondit pas.

Au pied des hauteurs, vers le couchant, l'ennemi s'étendoit sur une ligne immense, qui pouvoit déborder aisément l'armée suédoise.

Son infanterie étoit formée en gros bataillons, et sa cavalerie en gros escadrons difficiles à mouvoir. Il avoit placé son artillerie derrière lui, sur les hauteurs, de manière qu'il étoit commandé par ses propres boulets, qui décri-voient leur arc au-dessus de lui. D'après cette position de l'artillerie, il sembleroit, s'il est permis de se fier entièrement à cette relation, que Tilly avoit plutôt l'intention d'attendre l'ennemi que de l'attaquer ; car il ne lui étoit pas possible de pénétrer dans les rangs ennemis sans se placer lui-même sous le feu de ses propres canons.

Tilly commandoit le centre en personne, Pappenheim l'aile gauche, et le comte de Furstemberg la droite. Les troupes de l'empereur et de la ligue ne s'élevoient pas à plus de trente-quatre ou trente-cinq mille hommes : l'armée réunie des Suédois et des Saxons étoit à peu près d'égale force.

Deux millions d'hommes en présence auroient rendu cette journée plus sanglante, mais ne l'auroient pas rendue plus importante ni plus décisive. C'étoit pour cette journée que Gustave-Adolphe avoit passé la Baltique, qu'il avoit cherché les périls sur une terre étrangère, et abandonné, aux caprices de la fortune, sa couronne et sa vie. Les deux plus grands généraux de leur siècle, tous les deux invincibles jusqu'à

1631

ce jour, alloient enfin se mesurer dans un combat long-temps évité : l'un des deux devoit laisser sa renommée sur le champ de bataille. Les deux moitiés de l'Allemagne avoient vu s'approcher en tremblant le moment de cette lutte terrible ; l'Europe entière en attendoit l'issue avec anxiété, et la postérité devoit la bénir ou la pleurer.

La résolution qui, jusque-là, n'avoit jamais manqué au comte de Tilly, l'abandonna entièrement dans cette journée. Sans être décidé à combattre le roi, il n'eut pas assez de fermeté pour éviter la bataille, et Pappenheim l'y entraîna malgré lui. Jamais tant de doutes, tant de craintes n'étoient venus assaillir son esprit ; jamais d'aussi noirs pressentimens n'avoient obscurci son front toujours serein : le génie de Magdebourg paroissoit le poursuivre encore dans les plaines de Leipzig.

Une canonnade de deux heures ouvrit la bataille. Le vent d'ouest souffloit avec violence, et pousoit contre les Suédois la fumée de la poudre et des nuages de poussière qui s'élevoient des champs nouvellement labourés. Aussitôt Gustave fit faire à ses troupes un mouvement général vers le nord ; et la manœuvre s'exécuta avec une telle promptitude, que l'ennemi n'eut pas le temps de s'y opposer.

Enfin Tilly abandonne ses positions le pre-

mier, et hasarde une attaque contre les Suédois ; mais, accueilli par le feu le plus violent, il se porte tout à coup à droite, et fond sur les Saxons avec une telle impétuosité, qu'en un instant leurs rangs sont rompus, et le désordre s'empare de leur armée ; l'électeur lui-même ne se reconnut qu'à Eilenbourg, où il se réfugia en toute hâte. Cependant quelques régimens se maintinrent encore sur le champ de bataille, et sauvèrent, par leur vigoureuse résistance, l'honneur des armes saxonnes. A peine l'ennemi eut-il aperçu le désordre des Saxons, que des bandes de Croates se précipitèrent sur le champ de bataille pour piller, et des courriers furent expédiés à l'instant pour porter à Vienne et à Munich la nouvelle de la victoire.

De son côté, le comte de Pappenheim fond, avec toute sa cavalerie, sur l'aile droite des Suédois, mais sans pouvoir l'ébranler : le roi la commandoit en personne, et le général Banner sous lui. Sept fois Pappenheim renouvelle son attaque, et sept fois il est repoussé : il prend enfin la fuite, après avoir essuyé la plus grande perte, et abandonne le champ de bataille au vainqueur.

Cependant Tilly, qui venoit de disperser les restes de l'armée saxonne, marche avec ses troupes victorieuses contre l'aile gauche des Suédois. Aussitôt que le roi s'étoit aperçu du

désordre des Saxons, il avoit eu la présence d'esprit d'envoyer en toute hâte trois régimens à son aile gauche pour la renforcer, et couvrir ainsi son flanc, mis à découvert par la fuite des Saxons. Gustave-Horn, qui avoit le commandement de cette aile, opposa la plus vigoureuse résistance aux cuirassiers ennemis; et l'infanterie, placée dans les intervalles des escadrons de cavalerie, eut la plus grande part à cette belle résistance. Déjà l'ennemi commençoit à plier, lorsque le roi parut lui-même pour décider la victoire. L'aile gauche des Impériaux étoit battue, et les troupes du roi, qui n'avoient plus devant elles d'ennemis, pouvoient être plus utilement employées ailleurs. A la tête de son aile droite et du corps de bataille, il se porta donc sur la gauche, pour attaquer les hauteurs que garnissoit l'artillerie des Impériaux : elle tomba bientôt en son pouvoir, et l'ennemi eut à essayer le feu de ses propres canons.

Foudroyée en flanc par l'artillerie, exposée en avant aux impétueuses charges des Suédois, cette armée impériale, jusque-là invincible, finit par se rompre : Tilly n'a plus alors d'autre ressource qu'une prompte retraite; mais cette retraite même ne peut s'effectuer qu'à travers les rangs ennemis. Tout à coup un désordre général s'empare de l'armée : quatre régimens seuls, dont les soldats, aguerris et vieillis dans

les camps, n'ont jamais fui d'un champ de bataille, se maintiennent en ordre, et opposent un mur d'airain aux attaques redoublées des Suédois; serrés en masse, ils percent l'armée victorieuse, gagnent, toujours combattant, un petit bois où ils font de nouveau face à l'ennemi, et résistent jusqu'à ce qu'enfin, réduits à six cents hommes, la nuit vient mettre fin à l'acharnement des vainqueurs : avec eux, le reste de l'armée impériale prend la fuite, et la bataille est décidée.

Gustave-Adolphe se jeta à genoux au milieu des blessés et des morts; et, dans tout l'abandon d'une ardente prière, il offrit au ciel les transports de joie que lui causoit son premier triomphe. Il fit poursuivre l'ennemi par sa cavalerie aussi loin que la profonde obscurité de la nuit put le permettre. Le son du tocsin avoit mis en mouvement tous les habitans des villages environnans, et malheur au soldat impérial qui tomboit entre leurs mains ! Le roi, ne pouvant pas attaquer Leipzig dans la nuit même, campa, avec le reste de son armée, entre le champ de bataille et la ville. L'ennemi laissa sept mille hommes sur la place ; plus de cinq mille furent blessés ou faits prisonniers ; toute son artillerie, tout son camp, devinrent la proie du vainqueur : on lui enleva plus de cent drapeaux ou étendards. Les Saxons perdirent deux mille hommes, les

1631 Suédois environ sept cents. La déroute des Impériaux fut si grande, que Tilly, dans sa fuite sur Halle et Halberstadt, ne put pas rassembler plus de six cents hommes, et Pappenheim au-delà de quatorze cents. Ainsi disparut cette redoutable armée, qui, peu auparavant, faisoit encore trembler l'Allemagne et l'Italie (1).

Tilly lui-même ne dut son salut qu'au hasard. Quoique atteint de plusieurs blessures, il refusoit de se rendre à un capitaine suédois (2); celui-ci étoit déjà sur le point de le tuer, lorsqu'un coup de pistolet étendit le Suédois sur la place (3). Mais, ce qui étoit plus douloureux pour Tilly que tous les dangers, que toutes les blessures, c'étoit le cruel supplice de survivre à sa propre gloire, et de perdre en un jour le fruit de tant d'années de travaux. Ses anciens

(1) Khevenhuller rapporte que le comte Schlabata reçut le premier, à Vienne, la nouvelle de cette défaite. Il s'empressa d'aller en instruire l'empereur, qui revenoit de la chasse. Ferdinand, prêt à se mettre à table, dissimula son affliction; personne ne se douta de la catastrophe; mais, après le souper, il expédia de toutes parts des courriers pour faire marcher les régimens qui devoient renforcer Tilly. (*N. d. T.*)

(2) Frédéric Lelong, lieutenant-colonel du régiment du Rhingrave. (*N. d. T.*)

(3) Ce coup de pistolet fut tiré par le duc Rodolphe-Maximilien de Saxe-Lauenbourg. (*N. d. T.*)

triomphes n'étoient plus rien aujourd'hui, que lui échappoit celui qui devoit les couronner tous : de tant de brillans exploits, il ne lui restoit plus en ce moment que les malédictions qui les avoient accompagnés. Dès ce moment, la sérénité abandonna pour jamais Tilly, et la fortune cessa de lui être favorable. L'unique consolation qui pût lui rester encore, l'espoir de se venger, lui fut même enlevé par l'empereur, qui lui interdit expressément de livrer désormais aucune bataille décisive. On attribue à trois fautes principales les malheurs de cette journée : la première, d'avoir placé son artillerie sur les hauteurs derrière son armée ; la seconde, de s'être éloigné de ces mêmes hauteurs ; la troisième, d'avoir laissé l'ennemi se former tranquillement en ordre de bataille (1). Mais avec quelle promptitude ces fautes n'eussent-elles pas été réparées, sans la présence d'esprit, le sang-froid et le génie supérieur de son adversaire ? Tilly s'enfuit précipitamment de Halle à Halberstadt pour faire soigner ses blessures ; il étoit à peine guéri, qu'il se porta sur le Weser, où il se renforça de toutes les garnisons de la basse Saxe.

Aussitôt que le danger fut passé, Jean-Georges

(1) Mais surtout, disent les historiens, de ne l'avoir pas arrêté au défilé de Poldewitz. (*N. d. T.*)

se présenta dans le camp du roi. Gustave le remercia de ce qu'il lui avoit conseillé la bataille ; et l'électeur, ravi d'un pareil accueil, lui promit, dans son premier transport, la couronne de roi des Romains. Dès le jour suivant, le roi marcha sur Mersebourg, et laissa à l'électeur le soin de reprendre Leipzig. Cinq mille Impériaux, qui s'étoient ralliés, et qu'il rencontra sur son chemin, furent sabrés ou pris : le plus grand nombre passa à son service. Mersebourg se rendit sur-le-champ ; bientôt après, Halle fut emporté ; et ce fut là que l'électeur de Saxe se réunit au roi de Suède, pour se concerter avec lui sur le plan de leurs opérations ultérieures.

La victoire étoit remportée ; mais une grande habileté à en profiter pouvoit seule la rendre décisive. L'armée impériale étoit détruite, la Saxe ne voyoit plus d'ennemis, et Tilly s'étoit enfui du côté de Brunswick : le poursuivre jusque-là eût été porter le théâtre de la guerre dans la basse Saxe, qui étoit à peine rétablie des maux soufferts dans la campagne précédente. On résolut donc de marcher vers les pays ennemis ; ils étoient ouverts et sans défense jusqu'à Vienne : à droite, on tomboit dans les pays des princes catholiques ; à gauche, dans les États héréditaires de l'empereur, et on pouvoit faire trembler ce prince jusque dans sa propre résidence. L'un et l'autre plan furent arrêtés ; il ne

fut plus question que de distribuer les rôles. Gustave-Adolphe, à la tête d'une armée victorieuse, eût éprouvé peu de résistance depuis Leipzig jusqu'à Prague, Vienne et Presbourg ; la Bohême, la Moravie, l'Autriche et la Hongrie étoient sans défense ; et les protestans, opprimés dans toutes ces contrées, soupiroient après un changement. L'empereur lui-même n'eût pas été en sûreté dans son palais : à la première attaque, Vienne effrayée ouvroit ses portes. En enlevant ainsi ces divers Etats à l'ennemi, Gustave-Adolphe tarissoit les sources qui fournisoient aux frais de la guerre, et Ferdinand s'empressoit de conclure une paix qui éloignoit de ses Etats un ennemi aussi redoutable. Ce plan hardi pouvoit séduire un conquérant, et peut-être que le succès l'auroit justifié. Gustave-Adolphe le rejeta sans balancer : aussi prudent que hardi, moins conquérant qu'homme d'Etat ; il se proposa un but plus élevé, et ne voulut pas remettre entièrement à la fortune et à la bravoure le succès de son entreprise.

Si Gustave se décidait à marcher vers la Bohême, il étoit obligé d'abandonner à l'électeur de Saxe la défense de la Franconie et du haut Rhin. Mais déjà Tilly rassembloit les garnisons de la basse Saxe ; déjà il formoit, avec les débris de son armée et les renforts qu'on lui amenoit, une nouvelle armée, et il étoit difficile de croire

1031

qu'à la tête de ces nouvelles forces il restât long-temps oisif. A un général de ce mérite, on ne pouvoit sans danger opposer un Arnheim, qui avoit donné des preuves très-équivoques de ses talens à la bataille de Leipzig. Que servoient au roi les progrès rapides qu'il pouvoit faire en Bohême et en Autriche, si Tilly redevenoit maître de l'Allemagne, s'il relevoit, par de nouveaux succès, la confiance des catholiques, et désarmoit les alliés du roi ? Que lui importoit d'avoir chassé l'empereur de ses Etats héréditaires, si Tilly conquéroit l'Allemagne pour ce même empereur ? Pouvoit-il espérer de mettre Ferdinand dans une situation plus critique que celle où l'avoit mis, douze ans auparavant, la révolte de Bohême ? Cependant, cette révolte n'avoit pas ébranlé la fermeté de ce prince ; et, loin qu'il vît ses ressources épuisées par elle, il en étoit sorti plus redoutable que jamais.

Une invasion qu'il feroit lui-même dans les Etats de la ligue lui présentait des résultats moins brillans, mais plus solides. En entrant en armes dans ce pays, il portoit un coup décisif. Les princes de l'Empire se trouvoient en ce moment réunis à Francfort pour y discuter l'édit de restitution, et Ferdinand mettoit en œuvre, dans cette diète, toute sorte d'artifices et d'intrigues pour déterminer les protestans, encore effrayés, à un arrangement prompt et

désavantageux. L'approche de leur protecteur pouvoit seule leur donner le courage de résister aux prétentions de Ferdinand, et de déjouer toutes ses intrigues. Gustave-Adolphe pouvoit espérer aussi que la présence de ses armes victorieuses mettroit plus d'unanimité parmi eux, et détacheroit de la cause de l'empereur ceux qui y tenoient encore. Placé ainsi dans le centre de l'Empire, il paralysoit nécessairement la puissance de l'Autriche, qui ne pouvoit se soutenir sans l'appui de la ligue. Il pouvoit, de ce point, surveiller plus aisément la France, cet allié équivoque; et, si quelque vœu secret lui faisoit désirer l'amitié des princes catholiques, il falloit, avant tout, qu'il fût maître de leur sort, afin qu'il pût, par un ménagement généreux, acquérir des droits à leur reconnoissance (1).

(1) L'espèce de discussion à laquelle vient de se livrer Schiller (et qui est à peu près celle de Puffendorf) prouve que Gustave-Adolphe avoit deux partis à prendre après la bataille de Leipzig; tous les deux étoient appuyés sur de bonnes raisons. Cependant il le loue de celui qu'il prit. Des écrivains très-judicieux ne sont pas de son avis. (*Voy. Piascius, Puffendorf, Folard, etc.*) Mais l'autorité la plus grave à lui opposer est celle du chancelier Oxenstiern, ministre et ami de Gustave. « Sire, je suis bien aise de vous » voir ici vainqueur et couvert de gloire, lui dit-il en l'abordant; mais j'aimerois encore mieux vous voir à Vienne. » Enfin, vingt ans après, s'exprimant devant le sénat suédois,

1631 Il prit donc la route de la Franconie et du Rhin, et abandonna à l'électeur de Saxe la conquête de la Bohême.

il disoit : « Si le roi Gustave étoit allé, après la bataille de » Leipzig, tout droit dans les pays héréditaires de l'empereur, sans tourner vers le Rhin, et laissant aux Etats de » l'Empire à démêler leurs affaires, Ferdinand II n'auroit » pu éviter de souscrire aux conditions justes et raisonnables » qu'on auroit voulu lui dicter. » (On peut consulter, à ce sujet, les *Extraits de Palmskæld. ad h. an.* p. 588.) (N. d. T.)

FIN DU LIVRE SECOND.

GUERRE
DE TRENTE-ANS.

LIVRE TROISIÈME.

SOMMAIRE

DU LIVRE TROISIÈME.

Situation de Gustave-Adolphe après la bataille de Leipzig. — Aperçu général des principaux résultats de cette bataille. — Conquêtes de Gustave dans les pays de la ligue. — Les Français s'emparent de la Lorraine. — Suite des conquêtes de Gustave. — Francfort lui ouvre ses portes. — Le landgrave de Hesse-Cassel fait jonction avec Gustave. — Mayence se rend par capitulation à Gustave. — Il se porte dans l'électorat du Rhin. — La France offre inutilement la neutralité aux princes catholiques de l'Empire. — Elle est acceptée par l'électeur de Trèves. — Actions diverses des deux armées. — Tilly reçoit de Maximilien l'ordre de défendre la Bavière. — Passage du Lech par Gustave-Adolphe. — Mort de Tilly. — Siège d'Ingolstadt. — Le roi pénètre jusqu'à Munich. — Entrée du roi dans cette capitale. — Opérations de l'armée saxonne. — Elle envahit la Bohême. — Prise de Prague. — Divers engagements entre les Saxons et les Impériaux. — Détresse de l'empereur. — Triomphe secret de Wallenstein. — Il offre à Gustave-Adolphe de s'unir à lui. — Refus de Gustave. — Wallenstein tente une alliance secrète avec la Saxe. — Sa conjuration. — Il est rappelé. — Ses artifices. — Il reprend le commandement; suite de ses artifices. — Conditions qu'il impose à l'empereur. — Il cherche inutilement à détacher la Saxe de la Suède. — Il fait rentrer la Bohême sous la domination de l'empereur. — Jonction de Wallenstein avec les Bavares. — Réconciliation du duc de Bavière et de Wallenstein. — Gustave se retranche dans Nuremberg. — Wallenstein assiège le roi dans cette place. — Gustave intercepte un convoi destiné à l'armée de Wallenstein. — Il attaque sans succès le camp retranché de Wallenstein. — La disette afflige les deux armées. — Wallenstein se sépare du duc de Bavière. — Il se dirige vers la Saxe. — Gustave craint la défection de la Saxe. — Il vient au secours de l'électeur. — Wallenstein cantonne son armée; départ de Pappenheim. — Gustave marche contre Wallenstein. — Dispositions des deux armées. — Bataille de Lutzen. — Mort de Gustave-Adolphe. — Conjectures sur les causes de la mort de Gustave. — Situation politique de l'Allemagne après la bataille de Lutzen; réflexions générales sur Gustave-Adolphe.

GUERRE

DE TRENTE-ANS.

LIVRE TROISIÈME.

LA glorieuse victoire que Gustave-Adolphe venoit de remporter auprès de Leipzig, opéra de grands changemens dans toute la conduite de ce monarque, dans l'opinion de ses ennemis comme dans celle de ses amis. Il s'étoit mesuré avec les meilleurs généraux de son siècle ; il avoit éprouvé sa tactique et le courage de ses Suédois, contre l'élite des troupes impériales, réputées alors les meilleurs soldats de l'Europe, et il en étoit resté vainqueur. Dès ce moment, il prit une confiance plus entière dans ses forces, et la confiance est la mère des grandes actions. On remarque désormais, dans ses opérations militaires, une marche plus ferme et plus hardie, plus de résolution dans les momens critiques, et un langage plus impérieux envers ses ennemis. Il prend avec ses alliés cette dignité fière qu'inspire le sentiment élevé de ses propres forces, et sa douceur elle-même paroît plutôt la condescendance du maître. Sa bravoure naturelle étoit

1631

Situation
de Gustave-
Adolphe
après la ba-
taille de
Leipzig.

secondée par les mouvemens religieux de son imagination. Convaincu que sa cause étoit celle du ciel, il ne vit dans la défaite de Tilly qu'un jugement suprême de Dieu contre ses adversaires, et il ne se considéra lui-même que comme l'instrument de la vengeance divine. Laissant loin derrière lui son trône et sa patrie, il s'élançoit sur le char de la victoire vers l'intérieur de l'Allemagne, qui, depuis des siècles, n'avoit vu dans son sein aucun conquérant étranger. L'esprit guerrier de ses habitans, la vigilance des princes qui régnoient sur son territoire, sa constitution politique compliquée et bizarre, qui, par un art prodigieux, en unissoit les divers Etats, la grande quantité de ses forteresses, les fleuves nombreux qui la parcouroient dans tous les sens, avoient, de temps immémorial, mis des bornes à l'ambition de ses voisins; et, quelque fréquens qu'eussent été les orages sur les frontières de ce grand corps politique, son intérieur avoit toujours été préservé de toute invasion étrangère. Depuis des siècles, l'Empire jouissoit du privilège équivoque d'être son propre ennemi, et de rester invincible au dehors. En ce moment même, c'étoit la désunion de ses membres et l'intolérance du zèle religieux qui avoient ouvert l'Allemagne au conquérant suédois. Depuis long-temps les princes avoient rompu les liens et l'harmonie qui pouvoient

seuls rendre l'Empire invincible, et ce fut l'Allemagne elle-même qui fournit à Gustave-Adolphe les moyens de la soumettre. Ce monarque, il est vrai, mit autant d'adresse que de courage à profiter de cet heureux concours de circonstances ; aussi habile dans la conduite des affaires que redoutable sur le champ de bataille, il sut, avec un égal succès, se dérober aux pièges tortueux de la politique, et renverser d'un bras toujours victorieux les forteresses qui osoient lui résister. D'un bout de l'Allemagne à l'autre ; il poursuivit ses triomphes sans relâche, tenant constamment dans sa main le fil conducteur qui pouvoit le ramener en sûreté dans sa patrie ; et sur les bords du Rhin, comme à l'embouchure du Lech, il fut toujours également près de ses Etats.

Si la défaite de Tilly, à Leipzig, consterna Ferdinand et la ligue catholique, l'étonnement et l'embarras furent extrêmes de la part de tous les alliés de Gustave, à la vue d'un bonheur aussi inattendu. Ce bonheur étoit plus grand qu'on ne l'avoit espéré, plus même qu'on ne l'auroit désiré. Un instant avoit suffi pour faire disparaître cette redoutable armée, qui arrêtoit les progrès de Gustave, posoit des bornes à son ambition, et le tenoit toujours placé sous leur dépendance. Seul désormais, sans rival, sans adversaire digne de lui, il se voyoit à la tête d'une armée formidable au centre de l'Alle-

1631

1631 magne. Rien ne pouvoit plus arrêter sa marche , rien ne pouvoit réprimer ses prétentions, si l'ivresse de son bonheur le portoit à en abuser. On avoit redouté d'abord la puissance excessive de l'empereur ; mais que n'avoit-on pas à craindre, en ce moment, d'un vainqueur étranger, qui, dans la fougue de ses succès, pouvoit anéantir la constitution de l'Empire ; d'un prince protestant dont le zèle religieux pouvoit porter les plus dangereuses atteintes à l'Eglise catholique ? L'on vit se réveiller tout à coup, dans quelques unes des puissances alliées, la méfiance et la jalousie qu'avoit assoupies jusqu'alors le pouvoir extrême de l'empereur ; et Gustave avoit à peine justifié leur confiance par son courage et son bonheur, qu'ils prenoient déjà des mesures éloignées pour renverser ses projets.

Ce fut en combattant perpétuellement les artifices de ses ennemis, ou la méfiance de ses propres alliés, qu'il dut remporter tous ses triomphes ; mais son héroïque fermeté et sa profonde sagesse surmontèrent aisément tous ces obstacles. Tandis que le bonheur de ses armes excitoit la secrète jalousie de la France et de la Saxe, ses alliés les plus puissans, il relevoit le courage des autres, qui, bientôt, ne craignant plus de faire connoître leurs véritables sentimens, embrassèrent ouvertement son parti. Ceux qui ne pouvoient lutter avec Gustave-

Adolphe, et qui n'avoient rien à redouter de son ambition, se reposoient avec confiance sur la générosité de cet ami puissant, qui les enrichissoit des dépouilles de leurs ennemis, et les protégeoit contre les entreprises des grands Etats. Sa force cachoit leur foiblesse, et, insignifians par eux-mêmes, ils acquéroient, par leur réunion avec le héros de la Suède, une importance qu'ils n'avoient pas eue jusque-là. Tels furent ses rapports avec la plupart des villes impériales, et surtout avec les princes protestans les plus foibles. Ce furent eux qui le conduisirent dans l'intérieur de l'Allemagne, qui couvrirent ses derrières, approvisionnèrent son armée, reçurent ses troupes dans leurs forteresses, et versèrent pour lui leur sang dans les batailles. Les ménagemens adroits qu'il eut pour la fierté allemande, ses manières affables, quelques traits éclatans de justice, son respect pour les lois, furent autant de chaînes par lesquelles il retint dans ses intérêts l'esprit inquiet des princes allemands; et les barbaries révoltantes des Impériaux, des Espagnols et des Lorrains, ne contribuèrent pas peu à faire ressortir dans tout leur jour sa modération et celle de ses troupes.

Si Gustave-Adolphe devoit à son propre génie les rapides succès qu'il venoit d'obtenir, on ne sauroit disconvenir que la fortune et les circonstances ne l'eussent beaucoup favorisé. Il avoit

1631

pour lui deux avantages considérables qui devoient nécessairement faire pencher la balance de son côté. En portant le théâtre de la guerre dans les Etats de la ligue, en attirant à lui la jeunesse de ces Etats, en enrichissant de leurs dépouilles, en disposant des revenus des princes fugitifs comme des siens propres, il enlevait à l'ennemi les moyens de lui opposer une résistance vigoureuse, et se mettoit par là lui-même en état de soutenir, à peu de frais, une guerre ruineuse. Enfin si ses adversaires, les princes de la ligue, divisés entre eux, mus par des intérêts divers et souvent contraires, agissoient sans concert, et par suite, sans énergie; si leurs généraux n'étoient pas investis de pouvoirs assez étendus; si leurs armées manquoient de discipline et d'ensemble; en un mot, si le général, chez eux, étoit séparé du législateur et de l'homme d'Etat, tout, au contraire, se trouvoit réuni dans la personne de Gustave. Il étoit l'unique source d'où découloit toute autorité; le seul but vers lequel le guerrier eût les yeux constamment tournés; il étoit l'âme de son parti; il créoit et exécutoit ses plans militaires. Gustave donnoit donc à la cause des protestans un ensemble et une harmonie qui devoient nécessairement manquer au parti contraire. Aidé de tous ces avantages, à la tête d'une pareille armée, doué du génie le plus propre à faire

usage de toutes ces ressources, conduit d'ailleurs 1631
 par les principes de la plus sage politique, il
 n'est pas étonnant que Gustave fut invincible.

L'épée d'une main, le pardon de l'autre, Aperçu général des principaux résultats de cette bataille.
 on le voit traverser l'Allemagne comme conquérant, législateur et juge. On la lui voit parcourir avec la rapidité d'un voyageur qui la traverseroit uniquement pour son plaisir. Comme s'il étoit le souverain légitime, on lui apporte de toutes parts les clefs des villes et des forteresses. Aucun château ne lui résiste; aucun fleuve n'arrête sa course victorieuse. Souvent il triomphe par le seul effroi de son nom. Les étendards suédois sont arborés sur toute la rive du Mein. Le bas Palatinat est purgé d'ennemis: les Espagnols et les Lorrains ont fui au delà du Rhin et de la Moselle. Les Suédois et les Hessois se répandent comme un torrent sur les territoires de Mayence, de Wurtzbourg et de Bamberg; et trois évêques fugitifs vont expier, loin de leur résidence, leur fatal dévouement à la cause de l'empereur. Maximilien lui-même, ce chef de la ligue, est atteint à son tour, et ses Etats éprouvent en ce moment le sort cruel qu'il réservait à tant d'autres. Ni les malheurs qui venoient de frapper ses alliés, ni les offres d'amitié que Gustave ne cessait de lui faire au milieu de ses triomphes, n'avoient pu vaincre l'opiniâtreté de ce prince. En vain Tilly, ce

1631

général que n'environne plus le prestige de la victoire, se présente à l'entrée de la Bavière, pour veiller, comme une puissance tutélaire, à sa sûreté; la guerre étend ses fureurs sur cette fertile contrée; et les rives du Danube et du Lech sont couvertes, comme celles du Rhin, des guerriers de la Suède. Caché dans ses châteaux forts, l'électeur, battu et tremblant, abandonne à l'ennemi son pays sans défense, cet heureux pays qu'ont épargné jusqu'ici les horreurs de la guerre; et les fureurs fanatiques du cultivateur bavarois attirent sur lui les plus cruelles représailles.

Munich elle-même ouvre ses portes à l'invincible monarque; et l'infortuné comte palatin, Frédéric V, peut se consoler encore quelques instans de la perte de ses Etats, dans la résidence abandonnée de son rival.

Pendant que Gustave-Adolphe étendoit ses conquêtes au midi de l'Empire, et terrassoit à ses pieds tous ses ennemis, ses alliés et ses généraux remportoient de semblables triomphes dans les autres provinces. La basse Saxe secoue le joug de l'empereur. L'ennemi évacue le Mecklembourg; les garnisons impériales abandonnent les places du Weser et de l'Elbe. Le landgrave Guillaume de Hesse fait trembler la Westphalie; le duc de Weimar la Thuringe; et les Français l'électorat de Trèves. A l'orient,

le royaume de Bohême tombe presque en entier 1631
au pouvoir des Saxons. Déjà les Turcs se disposent à attaquer de nouveau la Hongrie, et une révolte formidable est sur le point d'éclater au sein même de l'Autriche. Ferdinand, le désespoir dans l'âme, jette un triste regard autour de lui, et cherche dans les différentes cours de l'Europe des secours qu'il puisse opposer à tant d'ennemis. C'est en vain qu'il appelle à lui les armées de l'Espagne : la bravoure des habitants des Pays-Bas les tient trop occupées au delà du Rhin. Il fait d'aussi inutiles efforts auprès de la cour de Rome, pour l'engager à soulever toute la chrétienté en sa faveur : le pape, secrètement offensé, se rit des dangers de Ferdinand, fait des processions solennelles, et lance de vains anathèmes contre ses ennemis. Au lieu de l'argent qu'il lui demande, il lui montre les campagnes de Mantoue ravagées de toutes parts par ses soldats.

L'orgueilleux Ferdinand contemple alors avec effroi sa position. De tous les côtés de sa vaste monarchie, il est environné d'ennemis. En se rendant maître des Etats de la ligue, ils ont renversé les remparts derrière lesquels se tenoit en sécurité, depuis si long-temps, la puissance autrichienne : et déjà le feu de la guerre touche à ses frontières dépourvues de défenseurs. Ses alliés les plus dévoués sont désarmés. Maximilien

1631 de Bavière, son plus ferme appui, peut à peine se défendre lui-même : ses armées, anéanties par la désertion ou par les défaites, découragées par de longs revers, ont perdu, sous des généraux toujours battus, cette ardeur guerrière, fruit de la victoire, et qui en est à son tour le gage assuré. Le danger est à son comble. Un moyen extraordinaire peut seul arracher la maison d'Autriche à l'abîme dans lequel elle paroît prête à s'engloutir. Son besoin le plus pressant est un général, et les intrigues de l'envie ont privé l'armée du seul qui pût rétablir son antique gloire. Tel est le degré d'abaissement dans lequel est tombé le redoutable empereur, qu'il se voit obligé de traiter, avec un sujet, un serviteur offensé; et, après s'être couvert de honte en dépouillant le fier duc de Friedland de son autorité, il est obligé de se charger aujourd'hui d'une honte nouvelle pour la lui faire reprendre. Enfin Wallenstein est rétabli dans ses anciennes fonctions. Alors un autre esprit anime le corps presque éteint de la puissance autrichienne, et bientôt le changement qui se fait sentir dans toutes les affaires, déce le bras vigoureux qui les dirige. Au pouvoir absolu de Gustave, Friedland oppose un pouvoir absolu comme le sien; contre le héros de la Suède vainqueur, se présente un héros vainqueur comme lui. La lice des combats se rouvre, et le

prix de la valeur, que Gustave sembloit avoir saisi, est de nouveau remis au sort des batailles. 1631

Deux formidables armées, commandées par ces deux illustres chefs, se montrent sous les murs de Nuremberg. Elles campent vis-à-vis l'une de l'autre, s'observent d'un œil menaçant, et paroissent toucher au moment désiré où elles vont s'entre-choquer. L'Europe contemple avec un curieux effroi ce nouveau théâtre des fureurs de la guerre. Nuremberg, dans le trouble, s'attend à donner son nom à une bataille plus terrible et plus décisive encore que celle livrée dans les plaines de Leipzig. Tout à coup l'orage se dissipe, les deux armées se séparent, abandonnent la Franconie, et vont ensanglanter les plaines de la Saxe. C'est auprès de Lutzen qu'éclate la catastrophe terrible qui menaçoit Nuremberg; c'est là que Gustave-Adolphe trouve la mort, et que le corps inanimé de ce héros rappelle encore sous les drapeaux suédois la victoire, qui sembloit prête à les abandonner. La fortune, qui avoit toujours accompagné ce monarque pendant le cours de sa brillante carrière, lui accorda aussi, en mourant, la faveur si rare de périr dans la plénitude de sa gloire et dans toute la pureté de son nom. Une mort prématurée vint le préserver du sort inévitable de l'humanité, le défaut de modestie au comble du bonheur, et le défaut de justice au faite de la

1631

puissance. Il nous est permis de douter si le cours d'une plus longue vie lui eût mérité les pleurs que l'Allemagne répandit sur sa tombe; s'il eût mérité le tribut d'admiration que lui paie la postérité, qui honore en lui le premier et le seul conquérant juste. On devoit craindre que la chute prématurée de ce grand homme n'entraînât la ruine de tout son parti. Mais la perte d'un individu n'est jamais irréparable pour la puissance qui régit le monde. Deux grands hommes d'Etat, Axel Oxenstiern en Allemagne, Richelieu en France, saisissent le timon des affaires, échappé à la main mourante de Gustave. Le sort inébranlable poursuit sa course après la mort de ce héros; et, pendant seize années entières, la guerre exerce encore tous ses ravages, tandis qu'il est oublié depuis long-temps.

Qu'il me soit permis de jeter un coup d'œil sur la marche triomphante de Gustave-Adolphe; de parcourir rapidement le théâtre où ce héros est seul en action; et lorsque le bonheur des armes suédoises sera parvenu au plus haut degré, et que, par une suite non interrompue de revers, l'orgueilleuse maison d'Autriche sera tombée du faite de sa puissance, je ramènerai à l'empereur la suite des faits historiques.

Conquête
de Gustave-
Adolphe dans
les pays de la
ligue.

A peine le roi de Suède et l'électeur de Saxe eurent-ils arrêté, à Halle, leur plan d'opéra-

tions, et décidé que le dernier attaqueroit la Bohême, tandis que Gustave se jetteroit dans les pays de la ligue; à peine eurent-ils conclu leur alliance avec les princes de Weimar et d'Anhalt, leurs voisins, et fait leurs dispositions pour reprendre l'évêché de Magdebourg, que le roi s'avança vers l'intérieur de l'Empire. L'ennemi qu'il avoit à combattre en ce moment n'étoit rien moins que méprisable. L'empereur étoit encore puissant en Allemagne; il avoit des garnisons dans toute la Franconie, dans la Souabe et le Palatinat, et il falloit leur enlever, l'épée à la main, le moindre poste important. Les Espagnols l'attendoient sur le Rhin; ils s'étoient répandus dans les Etats de l'infortuné Frédéric, occupoient toutes les places fortes, et défendoient tous les passages du fleuve. Tilly rassembloit déjà de nouvelles forces sur ses derrières. Ce général attendoit un renfort de Lorrains qui devoit bientôt marcher sous ses drapeaux. Le zèle religieux lui faisoit, de chaque catholique, un implacable ennemi; et cependant, les rapports qui l'unissoient en ce moment avec la France, ne lui laissoient qu'une partie de sa liberté envers eux. Gustave vit tous ces obstacles, mais il vit aussi les moyens de les vaincre. Les forces de l'empereur se trouvoient dispersées dans des garnisons, et lui avoit l'avantage d'opérer avec toutes les siennes réu-

1631

nies. S'il avoit à redouter le fanatisme religieux des catholiques, et les petits Etats que l'effroi de l'empereur retenoit encore dans ses intérêts, il pouvoit, en revanche, compter sur l'amitié et sur le ferme appui des protestans, qu'une haine violente animoit contre la maison d'Autriche. Les désordres commis par les troupes impériales et espagnoles dans ces contrées, lui avoient conquis d'avance l'esprit des habitans. Depuis long-temps le cultivateur et le bourgeois, également opprimés, soupiroient après un libérateur, et, pour la plupart d'entre eux, c'étoit déjà un bonheur que de changer de maître. Plusieurs agens avoient été envoyés d'avance, pour disposer, en faveur de la Suède, les villes de l'Empire les plus importantes, surtout Nuremberg et Francfort. Erfurt fut la première dont le roi voulut s'emparer; il craignit de laisser sur ses derrières une place aussi importante. Un arrangement qu'il fit avec la bourgeoisie, entièrement dévouée au parti protestant, lui ouvrit, sans coup férir, les portes de la ville et de la citadelle. Il fit prêter serment de fidélité aux habitans, usage qu'il suivit toutes les fois qu'une place considérable tomba en son pouvoir; il eut soin, d'ailleurs, de mettre une forte garnison dans la place. Il donna à son allié, le duc Guillaume de Weimar, le commandement d'une armée qui alloit être levée dans la Thuringe;

confia son épouse à la ville d'Erfurt, et promit 1631
à cette cité d'augmenter ses privilèges. L'armée suédoise se mit alors en marche sur deux colonnes, l'une vers Gotha, l'autre vers Arnstadt; elle traversa les forêts de la Thuringe; enleva, chemin faisant, le comté de Henneberg aux Impériaux, et se réunit, le troisième jour, devant Kœnigshofen, sur les frontières de la Franconie.

François, évêque de Wurtzbourg, l'ennemi le plus acharné des protestans, et le membre le plus zélé de la ligue catholique, fut aussi le premier sur qui s'appesantit le bras vengeur de Gustave-Adolphe. Quelques paroles menaçantes suffirent pour livrer au roi la forteresse de Kœnigshofen, qui étoit la clef de la province. La nouvelle de cette prompte conquête répandit aussitôt l'effroi parmi tous les Etats catholiques; déjà les évêques de Wurtzbourg et de Bamberg, tremblans dans leurs palais, voyoient leurs sièges chanceler, leurs églises profanées, et leur religion foulée aux pieds. Les ennemis de Gustave avoient fait de toutes parts des peintures si effrayantes de l'esprit de persécution qui l'animoit, et des barbaries sans nombre auxquelles se livroit son armée, que les protestations réitérées de ce monarque, et les exemples les plus éclatans de son humanité et de sa douceur, ne purent jamais complètement détruire ces funestes impressions. On

craignit d'éprouver de sa part les mêmes traitemens qu'on se sentoit capable d'exercer envers lui, dans un cas pareil. Une foule de riches catholiques se hâtèrent de mettre leurs biens, leur conscience et leur personne en sûreté contre le fanatisme sanguinaire des Suédois. L'évêque lui-même donna l'exemple à ses sujets. Au milieu de l'incendie qu'avoit allumé son zèle religieux, il abandonne ses Etats, et se sauve en France, pour essayer de soulever le ministère contre l'ennemi commun de la religion.

Cependant les progrès de Gustave, dans l'évêché, répondirent à ses premiers succès. Schweinfurt, abandonné par la garnison impériale, se rendit. Wurtzbourg suivit bientôt son exemple. Mariembourg voulut résister, et fut emporté d'assaut. On avoit rassemblé dans cette place, regardée comme imprenable, une quantité considérable de vivres et de munitions, qui tombèrent au pouvoir des Suédois. Une prise très-précieuse pour le roi, fut la bibliothèque des jésuites, qu'il fit transporter à Upsal; et la cave du prélat, abondamment pourvue, fut, pour ses soldats, une découverte plus agréable encore. L'évêque avoit sauvé à temps ses trésors. L'évêché entier suivit bientôt l'exemple de la capitale, et se rendit au vainqueur. Gustave se fit prêter serment de fidélité par tous les sujets de l'évêque, et, attendu l'absence du gouver-

nement légitime, il créa une régence dont la moitié des membres fut composée de protestans. Dans toutes les places catholiques qui tombèrent au pouvoir de Gustave, il ouvrit les églises à la religion protestante, mais sans faire éprouver aux ennemis de sa croyance l'oppression cruelle sous laquelle avoient gémi ses frères pendant si long-temps. Il n'exerça le terrible droit de la guerre que contre ceux qui voulurent lui résister, les armes à la main. On ne peut rendre responsable le général, ami de l'humanité, des horreurs particulières dont se rend coupable une soldatesque effrénée, dans l'aveugle fureur de la première attaque. L'homme paisible et sans défense éprouva un traitement favorable. Épargner le sang des ennemis comme celui de siens même, fut toujours la loi la plus sacrée de Gustave-Adolphe.

Dès la première nouvelle de l'invasion, l'évêque de Wurtzbourg, au mépris des négociations qu'il avoit entamées avec le roi de Suède, pour gagner du temps, pressa vivement le général de la ligue de venir au secours de ses Etats. Ce général venoit de rassembler, sur les bords du Weser, les débris de son armée; il s'étoit en outre renforcé des garnisons impériales de la basse Saxe, et avoit fait jonction, dans la Hesse, avec les généraux Altringer et Fugger. A la tête de ces forces considérables, le comte de Tilly

1631 brûloit d'effacer, par une victoire éclatante, la honte de sa première défaite. Campé dans les environs de Fulde, où il avoit conduit son armée, il sollicitoit instamment du duc de Bavière la permission de combattre Gustave-Adolphe. Mais, après l'armée de Tilly, la ligue n'en avoit plus à perdre, et Maximilien étoit trop prudent pour exposer l'existence entière de son parti au hasard d'une bataille. Tilly reçut, en pleurant, l'ordre de son maître qui le forçoit à l'inaction. Par là fut retardée la marche de ce général vers la Franconie, et Gustave-Adolphe eut le temps de se rendre maître de tout l'évêché. Ce fut en vain que Tilly, renforcé depuis par douze mille Lorrains, qu'il prit à Aschaffembourg, accourut, avec des forces supérieures, pour faire lever le siège de Wurtzbourg; la ville et la citadelle étoient déjà au pouvoir des Suédois; et Maximilien de Bavière fut généralement accusé, et peut-être avec raison, d'avoir hâté, par ses difficultés, la perte de cet évêché. Tilly, forcé d'éviter la bataille, se contenta d'arrêter les progrès de l'ennemi; mais il ne put soustraire qu'un très-petit nombre de places à l'impétuosité des Suédois. Après avoir fait une tentative inutile pour jeter des renforts dans la ville de Hanau, où les Impériaux n'avoient qu'une foible garnison, et dont la prise donnoit au roi un trop grand avantage, il passa le Mein

auprès de Seligenstadt, et dirigea sa marche vers Bergstrass, pour défendre le Palatinat menacé par le vainqueur. 1631

Le comte de Tilly n'étoit pas le seul ennemi que Gustave-Adolphe chassât devant lui en Franconie : le duc Charles de Lorraine, célèbre dans les annales du temps par l'inconstance de son caractère, ses vains projets et sa mauvaise fortune, avoit aussi levé son foible bras contre le héros de la Suède, pour mériter auprès de Ferdinand II la couronne électorale. Sourd aux maximes d'une sage politique, il se livra sans réserve aux mouvemens de sa fougueuse ambition. En se déclarant pour l'empereur, il irrita la France, ce voisin redoutable ; et, sans cesse occupé à poursuivre dans des pays lointains le fantôme brillant qui s'obstinoit à le fuir, il mit à découvert ses Etats héréditaires, qu'une armée française envahit avec la rapidité d'un torrent. Les Français s'emparent de la Lorraine.

A Vienne, on lui accorda sans peine, ainsi qu'aux autres princes de la ligue, l'honneur de se sacrifier pour la gloire et l'élévation de l'auguste maison d'Autriche. La tête exaltée par les plus frivoles espérances, ce prince rassembla une armée de dix-sept mille hommes, qu'il voulut conduire en personne contre les Suédois. Si ses soldats manquoient de bravoure et de discipline, ils charmoient les yeux par l'éclat de leur brillante parure ; et, s'ils ne montraient

1631

pas une grande valeur devant l'ennemi, ils en étoient d'autant plus arrogans envers le bourgeois sans défense et l'infortuné villageois au secours desquels ils étoient appelés. Cette armée élégante ne pouvoit tenir long-temps contre l'intrépidité et la terrible discipline des Suédois. Une terreur panique s'empara d'elle à la première charge que fit la cavalerie suédoise, et elle fut aisément chassée de tous les quartiers qu'elle occupoit dans le pays de Wurtzbourg. Le désordre de quelques régimens amena une déroute générale parmi ces troupes, et le peu qui en resta courut se cacher dans quelques places au-delà du Rhin. Leur chef, couvert de honte, et la risée de toute l'Allemagne, se hâta de prendre la route de Strasbourg pour retourner chez lui; trop heureux d'apaiser, par une lettre pleine de soumission, un vainqueur irrité, qui commença par le battre, et lui demanda ensuite raison de ses hostilités. On raconte qu'un paysan d'un village des bords du Rhin s'avisa de fouetter le cheval du duc qui passoit, en fuyant, auprès de lui : « Allons, Monsieur, lui cria le » paysan, vous devez courir plus vite lorsque » vous fuyez devant le grand roi de Suède. »

Suite des
conquêtes de
Gustave.

L'évêque de Bamberg, averti par le malheureux exemple de son voisin, prit de meilleures mesures. Pour préserver son pays du pillage, il alla au-devant du roi avec des propositions de

paix, qui n'avoient cependant d'autre but que d'arrêter la marche de Gustave jusqu'à l'arrivée des secours qu'il attendoit. Celui-ci, trop confiant pour soupçonner la mauvaise foi dans un autre, accueillit avec bonté la demande de l'évêque, et lui fit même connoître les conditions auxquelles il promettoit toute protection à son pays. Il s'y montra d'ailleurs d'autant plus disposé, qu'il n'avoit nullement l'intention de perdre son temps à prendre l'évêché de Bamberg, et que ses autres projets l'appeloient instamment sur les bords du Rhin. La promptitude qu'il mit à poursuivre l'exécution de son plan, le priva des sommes considérables qu'un séjour plus prolongé dans la Franconie lui auroit aisément obtenues de cet évêque, dépourvu de secours. Le prélat laissa tomber la négociation dès qu'il vit l'orage s'éloigner de ses frontières. A peine Gustave-Adolphe lui eut-il tourné le dos, qu'il se jeta dans les bras de Tilly, et reçut les troupes impériales dans ces mêmes villes et ces mêmes forteresses qu'il venoit d'ouvrir au roi de Suède. Mais cet artifice n'éloigna la ruine de son évêché que de quelques instans : un général suédois, que Gustave avoit laissé en Franconie, se chargea de punir cette perfidie; et l'évêché ne tarda pas à devenir le déplorable théâtre d'une guerre où les amis, comme les ennemis, lui firent éprouver les plus cruels ravages.

1631

La fuite des Impériaux, dont la présence avoit enchaîné, jusqu'à ce jour, la résolution des Etats de Franconie; la conduite pleine d'humanité de Gustave-Adolphe, déterminèrent la noblesse et la bourgeoisie de ce cercle à se déclarer pour les Suédois. Nuremberg se mit solennellement sous la protection du roi. Il sut gagner les nobles par des manifestes flatteurs, dans lesquels il alloit jusqu'à se justifier de son apparition en armes dans leur pays. La richesse du cercle, la scrupuleuse délicatesse que les guerriers suédois surent mettre dans tous leurs rapports avec les habitans, amenèrent l'abondance dans le camp de Gustave. Le grand crédit dont il jouissoit auprès des nobles du cercle, l'admiration et le respect que ses brillans exploits commandoient, même à l'ennemi, le riche butin que l'on se promettoit au service d'un monarque toujours vainqueur, étoient autant de motifs puissans qui facilitèrent singulièrement les nouvelles levées que rendoit nécessaires le grand nombre de garnisons prises sur la principale armée suédoise. Au premier bruit du tambour, on accourut en foule, de toutes les parties de la Franconie, sous ses drapeaux.

Le roi n'avoit guère mis plus de temps à faire la conquête de ce cercle qu'il n'en auroit fallu pour le parcourir. Il laissa en arrière Gustave-Horn, l'un de ses meilleurs généraux, avec

huit mille hommes , le chargeant de soumettre entièrement le cercle , et de conserver les conquêtes déjà faites. Lui-même , à la tête de la grande armée , qui venoit d'être renforcée par les nouvelles levées faites en Franconie, s'avança vers le Rhin , pour s'assurer de cette frontière de l'Empire contre les tentatives des Espagnols , désarmer les princes catholiques, et puiser, dans les fertiles contrées qu'arrose ce fleuve , de nouvelles ressources pour continuer la guerre. Il suivit le cours du Mein : Séligenstadt, Aschaffembourg, Steinheim, et tout le pays situé sur le bord du fleuve, tombèrent bientôt en son pouvoir. Rarement les garnisons impériales attendirent son arrivée, et jamais elles ne purent se maintenir.

Quelque temps auparavant, l'un de ses généraux avoit réussi à enlever aux Impériaux la ville et la citadelle de Hanau, point militaire auquel Tilly attachoit la plus grande importance. Heureux de se voir délivré des vexations d'une soldatesque effrénée, le comte , souverain du pays , se soumit avec joie au joug plus doux du roi de Suède.

La ville de Francfort fixoit en ce moment toute l'attention de Gustave-Adolphe ; car sa maxime , sur le sol germanique , étoit de s'assurer de ses derrières par la possession et l'amitié des villes les plus importantes. Francfort

1631

étoit l'une des premières villes de l'Empire ; dès son entrée en Saxe, il avoit cherché à la disposer en sa faveur : aujourd'hui qu'il se trouvoit plus près d'elle (à Offenbach), il lui envoya des députés pour lui renouveler la demande de fournir un libre passage à ses troupes, et de recevoir garnison. Les habitans auroient volontiers désiré de n'avoir pas à choisir entre le roi de Suède et l'empereur ; car, quelque parti qu'ils prissent, ils avoient également à craindre pour leurs privilèges et pour leur commerce. La colère de l'empereur pouvoit s'appesantir sur eux d'une manière terrible, s'ils s'empessoient de se rendre au roi de Suède, et si celui-ci n'étoit pas assez puissant pour protéger ses partisans en Allemagne contre la vengeance de Ferdinand ; mais les suites de leur résolution devenoient bien plus graves encore, s'ils refusoient de se rendre à un monarque invincible, qui étoit déjà sous leurs murs à la tête d'une armée formidable, et qui pouvoit punir, par la ruine de leur commerce et de leur prospérité, une inutile résistance. Ce fut en vain que leurs députés exposèrent les dangers qui menaçoient leurs foires, leurs privilèges, et peut-être leur liberté constitutionnelle, si, en embrassant le parti de la Suède, ils s'exposoient au courroux de l'empereur. Gustave-Adolphe eut l'air étonné que, dans une circonstance où il s'agissoit de la liberté

de l'Allemagne entière et du sort de l'Eglise protestante, la ville de Francfort vint lui parler de ses marchés, et qu'elle fût plus occupée de ses avantages temporels que des grands intérêts de la patrie et de la religion. « Il avoit trouvé, » ajouta-t-il d'un ton menaçant, la clef qui » l'avoit conduit depuis l'île de Rugen jusqu'aux » villes et forteresses qui bordent le Mein; il » sauroit trouver aussi celle qui devoit le rendre » maître de Francfort. Le bien-être de l'Allemagne, la liberté de l'Eglise protestante, » étoient l'unique but de son armement et de » son apparition. Convaincu de la justice de sa » cause, il n'étoit disposé à se laisser arrêter » dans sa course par aucun obstacle. Il voyoit » bien que les habitans de Francfort ne vou- » loient lui tendre que le bout des doigts; mais » il lui falloit la main tout entière pour se » soutenir. » Il suivit de près, avec toute son armée, les députés de la ville qui rapportèrent cette réponse, et attendit en ordre de bataille, devant Sachsenhausen, la dernière résolution du sénat.

Si la ville de Francfort avoit fait quelques difficultés de se soumettre au roi de Suède, c'étoit uniquement par la crainte que lui inspireroit l'empereur. Son penchant naturel ne lui permettoit pas de balancer un instant entre l'oppresseur de la liberté germanique et celui

1631

qui venoit pour la défendre. Les dispositions menaçantes que faisoit en ce moment Gustave pour l'obliger à se prononcer, pouvoient diminuer, aux yeux de l'empereur, l'odieux de sa défection, et donner les apparences de la contrainte à une démarche qu'elle faisoit de son plein gré. On ouvrit donc les portes de Francfort au roi de Suède, qui traversa cette ville impériale à la tête de son armée, et dans la plus grande pompe. Six cents hommes restèrent à Sachsenhausen, pour former la garnison de cette place. Le même jour, le roi s'avança en personne, avec le reste de son armée, vers la ville mayençaise de Hoescht, qui fut prise avant la nuit.

Francfort
lui ouvrit ses
portes

Tandis que Gustave-Adolphe étendoit ses conquêtes sur le Mein, la fortune couronnoit les entreprises de ses généraux et de ses alliés dans le nord de l'Allemagne. Rostock, Wismar et Dœmitz, les seules places fortes du duché de Mecklembourg qui gémissent encore sous le joug impérial, furent conquises par leur souverain légitime, Jean-Georges Albert, sous la conduite du général suédois Achlius Tott. Le général de l'empereur Wolff, comte de Mansfeld, essaya vainement de reprendre aux Suédois l'évêché de Halberstadt, dont ils s'étoient rendus maîtres immédiatement après la bataille de Leipzig. Bientôt après, il fut également contraint de remettre Magdebourg entre leurs

1631
—
mains. Le général suédois Banner, qui étoit resté sur l'Elbe avec une armée de huit mille hommes, tenoit Magdebourg étroitement serré; il avoit déjà culbuté plusieurs régimens impériaux envoyés au secours de la place : le comte de Mansfeld défendoit la ville, il est vrai, avec la plus grande valeur; mais, trop foible en hommes pour pouvoir opposer une longue résistance à l'armée nombreuse qui l'assiégeoit, il songeoit déjà à capituler, lorsque le comte de Pappenheim arriva à son secours, et occupa d'un autre côté les armes suédoises. Cependant Magdebourg, ou plutôt les tristes ruines qu'offroit en ce moment cette ville infortunée, fut évacué dans la suite par les Impériaux, et les Suédois en prirent aussitôt possession.

Encouragés par les brillans succès du roi de Suède, les Etats de basse Saxe essayèrent de se relever du coup terrible que leur avoient porté Tilly et Wallenstein dans la malheureuse guerre du Danemarck. Ils tinrent à Hambourg une conférence, dans laquelle ils résolurent de former sur-le-champ trois régimens, à l'aide desquels ils espérèrent pouvoir se débarrasser enfin de la cruelle oppression des garnisons impériales. L'évêque de Brémen, parent du roi de Suède, ne s'en tint pas là : il leva des troupes pour son compte, et, avec elles, il inquiéta des prêtres et des moines sans défense; mais il eut le mal-

heur de se voir bientôt désarmé par le général de l'empereur, comte de Gronsfeld, Georges, duc de Lunébourg, ci-devant colonel au service de l'Autriche, prit aussi le parti de Gustave-Adolphe; il leva quelques régimens, qui occupèrent très-utilement pour le roi les troupes impériales en basse Saxe. Gustave fut servi d'une manière plus importante encore par le landgrave Guillaume de Hesse-Cassel, dont les armes victorieuses firent trembler une grande partie de la Westphalie et de la basse Saxe, l'abbaye de Fulde, et même l'électorat de Cologne. On se souvient qu'immédiatement après l'alliance contractée par le landgrave avec Gustave-Adolphe, dans le camp de Werben, deux généraux de l'empereur, Fugger et Altringer, furent envoyés dans la Hesse par le comte de Tilly, pour punir le landgrave de sa défection; mais ce prince intrépide avoit su repousser les armes de l'ennemi, comme ses Etats avoient su résister aux provocations à la révolte du comte de Tilly. Bientôt la bataille de Leipzig vint le délivrer de ces bandes dévastatrices. Il mit autant de promptitude que de courage à profiter de leur éloignement : en peu de temps, il fut maître de Wach, Munden et Hoërter; il fit trembler les évêchés de Fulde, de Paderborn, et tous ceux voisins des frontières de la Hesse. Les Etats, effrayés, se hâtèrent d'arrêter ses

progrès par une prompte soumission, et se rachetèrent du pillage par des sommes énormes qu'ils lui offrirent volontairement. Après cette heureuse expédition, le landgrave réunit son armée victorieuse à la grande armée de Gustave-Adolphe, et il se rendit lui-même à Francfort auprès de ce monarque, pour se concerter avec lui sur le plan de leurs opérations ultérieures.

1631
Le landgrave de Hesse-Cassel fait jonction avec Gustave.

Plusieurs princes et ambassadeurs étrangers parurent aussi dans cette ville pour rendre hommage à la grandeur de Gustave, briguer sa faveur ou fléchir sa colère. Le plus remarquable d'entre eux fut l'infortuné Frédéric V, électeur palatin, et roi fugitif de Bohême. Il étoit accouru de la Hollande pour se jeter dans les bras d'un protecteur et d'un vengeur. Gustave-Adolphe lui accorda l'honneur stérile de le saluer comme tête couronnée, et s'efforça d'adoucir ses malheurs par la noblesse avec laquelle il parut y prendre part. Mais, quelque grands avantages que pût se promettre Frédéric de la puissance et de la fortune de son protecteur, quelque confiance qu'il eût en sa justice et sa générosité, l'espoir de voir ce prince rétabli dans ses Etats n'en demeura pas moins très-éloigné. L'inaction et l'absurde politique de la cour d'Angleterre avoient refroidi le zèle de Gustave; et un ressentiment dont il ne fut pas complètement le maître, lui fit perdre de vue le rôle glorieux de

1631

protecteur des opprimés, rôle qu'il avoit si hautement annoncé vouloir prendre à son entrée en Allemagne. Le landgrave Georges de Hesse-Darmstadt lui-même, tremblant devant l'invincible monarque, et redoutant les effets de sa vengeance, s'étoit empressé de lui apporter les assurances de sa soumission.

Les liaisons de ce prince avec l'empereur, son peu de zèle pour la cause des protestans, n'étoient pas un secret pour Gustave ; mais il ne fit que se moquer de ce foible ennemi. Ignorant la situation politique de l'Allemagne autant qu'il se méconnoissoit lui-même, le landgrave avoit la sotte présomption de s'ériger en médiateur entre les deux partis, et Gustave-Adolphe l'appeloit par dérision *le pacificateur*. Jouant avec le landgrave, on lui entendit souvent dire, lorsqu'il le gagnoit : « Que cet argent lui faisoit » un double plaisir, parce que c'étoit de la » *monnaie impériale*. » Si Gustave se contenta de la remise que lui fit le landgrave Georges, de sa forteresse de Russelsheim, et de l'engagement qu'il prit d'observer la plus exacte neutralité dans cette guerre, celui-ci en fut uniquement redevable à sa parenté avec l'électeur de Saxe, que le roi avoit intérêt de ménager. Les comtes de Westervald et de Wétéravie allèrent aussi trouver le roi à Francfort, pour conclure une alliance avec ce monarque, et lui offrir,

contre les Espagnols, des secours qui ne lui furent pas inutiles dans la suite. La ville de Francfort elle-même n'eut qu'à se louer de la présence bienfaisante de Gustave, qui employa son autorité à faire respecter son commerce, et prit les plus promptes mesures pour rétablir et assurer ses foires, que la guerre avoit détruites.

L'armée suédoise se trouvoit en ce moment renforcée par dix mille Hessois, que le landgrave Guillaume de Cassel avoit amenés au roi. Déjà Gustave-Adolphe avoit fait attaquer Kœnigstein ; Klostheim et Fliersheim s'étoient rendus après un siège de quelques jours. Il étoit maître de tout le cours du Mein. A Höchst, on construisit, en toute hâte, des bateaux pour transporter les troupes au-delà du Rhin. La vue de tous ces préparatifs remplit d'effroi l'électeur de Mayence, Anselme Casimir, et il ne douta pas qu'il ne fût le premier sur qui alloit éclater l'orage. Comme dévoué à la cause de l'empereur, et comme l'un des membres les plus actifs de la ligue, il ne devoit pas s'attendre à être mieux traité que ne l'avoient été ses deux confrères, les évêques de Wurtzbourg et de Bamberg. La situation de ses Etats sur les bords du Rhin imposoit à Gustave la nécessité de s'en emparer; et, d'ailleurs, ces riches contrées, qu'avoient épargnées jusqu'ici les maux de la

1631

guerre, étoient d'un attrait irrésistible pour une armée qui éprouvoit les plus grands besoins. Mais, aveuglé sur ses propres forces, et connoissant peu celles de l'adversaire auquel il avoit affaire, l'électeur se flatta de repousser la force par la force, et de lasser la bravoure suédoise par la solidité de ses remparts : il fit relever en toute hâte les fortifications de Mayence, pourvut la place de tout ce qui lui étoit nécessaire pour soutenir un long siège, et fit entrer dans ses murs deux mille Espagnols, commandés par un général de même nation, dom Philippe de Sylva. Pour rendre l'approche des murs impraticable aux bateaux suédois, il fit enfoncer une quantité de pieux à l'embouchure du Mein, y fit jeter des masses de pierres énormes, et couler à fond de très-grands bateaux : il se sauva ensuite à Cologne, accompagné de l'évêque de Worms, et emportant avec lui ses trésors les plus précieux ; il abandonna ainsi sa capitale et son pays à la tyrannie et à la rapacité de la garnison espagnole. Toutes ces mesures, qui déceloient moins un vrai courage qu'une opiniâtreté impuissante, n'empêchèrent pas l'armée suédoise de s'avancer vers Mayence, et de faire les dispositions les plus sérieuses pour l'attaque de cette ville. Tandis qu'une partie des troupes s'étendoit dans le Rhingau, culbutoit tout ce qui s'y trouvoit d'Espagnols, et levoit des contri-

butions énormes ; tandis qu'une autre partie mettoit à contribution les cantons catholiques de Westervald et de Wétéravie, la principale armée étoit déjà campée auprès de Cassel, vis-à-vis Mayence, et le duc Bernard de Weimar s'étoit même emparé de la tour des Souris et du château sur la rive gauche du Rhin. Gustave faisoit déjà de sérieuses dispositions pour passer le fleuve et cerner la ville par terre, lorsque les progrès du comte de Tilly en Franconie l'obligèrent d'abandonner précipitamment Mayence, et procurèrent ainsi à l'électorat un repos qui ne fut pas de longue durée.

Le comte de Tilly, profitant de l'éloignement de Gustave-Adolphe, s'étoit avancé pour assiéger la ville de Nuremberg ; déjà il l'avoit menacée, en cas de résistance, du sort affreux de Magdebourg. Gustave, ne voulant pas encourir une seconde fois, aux yeux de l'Allemagne, le reproche et la honte d'avoir abandonné une ville alliée, à la discrétion d'un ennemi barbare, vint, à marches forcées, à son secours ; mais, à peine arrivé à Francfort, il apprit la courageuse résistance des habitans de Nuremberg, et la retraite de Tilly : Gustave-Adolphe reprit alors ses opérations contre Mayence. N'ayant pu effectuer son passage à Cassel sous le canon des assiégés, il marcha vers

1631

la Bergstrass, pour s'approcher de la ville d'un autre côté; il s'empara, sur sa route, de toutes les places importantes, et parut pour la seconde fois sur les bords du Rhin, près de Stockstadt, entre Gernsheim et Oppenheim. Les Espagnols avoient abandonné toute la Bergstrass; mais ils étoient résolus à opposer la plus vive résistance sur la rive gauche du fleuve : en conséquence, ils avoient fait brûler ou couler à fond tous les bateaux qui se trouvoient dans les environs, et s'étoient retranchés sur la rive gauche, disposés à repousser toutes les attaques, si le roi tentoit son passage sur ce point.

L'ardeur de Gustave, dans cette circonstance, faillit le faire tomber entre les mains de l'ennemi. Voulant reconnoître lui-même la rive gauche, il hasarda de passer sur un petit bateau; mais à peine fut-il débarqué de l'autre côté du fleuve, qu'il se vit tout à coup assailli par un parti d'Espagnols. La fuite la plus précipitée put seule le soustraire à leur poursuite. Enfin il parvint, à l'aide de quelques mariniers des environs, à s'emparer d'un petit nombre de bateaux sur deux desquels il fit passer le comte de Brahé, avec trois cents Suédois. Celui-ci étoit à peine retranché sur la rive gauche, qu'il se voit attaqué par quatorze compagnies de dragons et de cuirassiers espagnols. Quelque grande que fût la supériorité de l'ennemi, le comte de

Brahé se défendit avec le plus grand courage; 1631
et sa résistance héroïque donna au roi le temps de venir en personne pour le soutenir avec des troupes fraîches. Les Espagnols prirent alors la fuite, laissant six cents hommes sur la place; quelques uns se réfugièrent dans la ville forte d'Oppenheim, d'autres dans Mayence. Un lion de marbre placé sur une haute colonne, ayant une épée nue dans sa griffe droite et un casque sur la tête, montrait encore au voyageur, soixante-dix ans après, l'endroit où le monarque immortel traversa le principal fleuve de la Germanie.

Immédiatement après cette heureuse action, Gustave-Adolphe fit passer le fleuve à son artillerie et à la plus grande partie de ses troupes, et alla former le siège d'Oppenheim. Cette place, après une résistance désespérée, fut emportée d'assaut le 8 décembre 1631. Cinq cents Espagnols qui l'avoient défendue avec la plus grande intrépidité, furent immolés à la fureur suédoise. La nouvelle du passage de Gustave sur le Rhin remplit d'effroi les Espagnols et les Lorrains qui occupoient les pays situés sur la rive gauche, et qui avoient cru trouver derrière ce fleuve un refuge assuré contre la vengeance des terribles soldats du Nord. Une prompte fuite fut leur unique ressource en ce moment; toute place où l'on ne pouvoit tenir sans dan-

1631

ger, fut abandonnée au plus vite. Après une longue suite de barbaries exercées contre de malheureux habitans sans défense, les Lorrains évacuèrent la ville de Worms; mais ce ne fut pas sans lui faire éprouver, avant de partir, les plus horribles traitemens. Les Espagnols se hâtèrent de se renfermer dans Frankenthal où ils espérèrent braver impunément les armes triomphantes de Gustave.

Le roi, sans perdre de temps, vint mettre le siège devant Mayence où les principales forces espagnoles s'étoient jetées. Tandis qu'il s'avançoit vers cette place, le long du Rhin, le landgrave de Hesse s'en approchoit aussi par la rive droite, après avoir soumis plusieurs places sur son passage. Les Espagnols renfermés dans la place, quoique investis des deux côtés, montrèrent d'abord le plus grand courage, et parurent résolus à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Une grêle de bombes qu'ils lancèrent sans interruption dans le camp des Suédois, enleva à Gustave un grand nombre de braves. Cependant, malgré cette vigoureuse résistance, les Suédois gagnoient toujours du terrain; et ils s'étoient déjà si rapprochés des fossés de la place, qu'ils se dispoient à l'assaut. Tout à coup le courage abandonne les assiégés; ils tremblent de se voir exposés aux redoutables effets de la vengeance suédoise; le sort affreux

du Marienberg, auprès de Wurtzbourg, les ¹⁶³¹ remplit d'épouvante : ils ne doutent plus que Mayence, escaladée, ne voie se renouveler dans ses murs les scènes épouvantables de Magdebourg, et que l'ennemi n'exerce les plus terribles représailles sur cette riche et magnifique résidence d'un prince catholique. Les Espagnols, plus touchés de cette considération que du soin de leur propre vie, se déterminent à capituler le quatrième jour. Ils obtinrent, de la générosité de Gustave, un sauf-conduit jusqu'à Luxembourg; mais la plupart d'entre eux passèrent sous ses drapeaux, ainsi que l'avoient déjà fait plusieurs de leurs compatriotes.

Mayence se rend par capitulation à Gustave.

Le 13 décembre 1631, le roi fit son entrée dans cette ville conquise, et alla prendre possession du palais de l'électeur. Quatre-vingts canons tombèrent en son pouvoir, et la bourgeoisie fut contrainte de payer quatre-vingt mille florins pour se racheter du pillage. Les juifs et le clergé ne furent pas compris dans cette contribution ; on les astreignit à payer séparément des sommes considérables. Le roi s'empara de la bibliothèque de l'électeur, et en fit présent à son chancelier d'empire Oxenstiern, qui la céda au gymnase de Westerochs ; mais le vaisseau qui la transportoit en Suède fit naufrage, et la mer Baltique engloutit cet irréparable trésor.

1631

Après la perte de Mayence, les revers ne cessèrent de poursuivre les Espagnols sur le Rhin. Quelque temps avant la prise de cette place, le landgrave de Hesse-Cassel s'étoit emparé de Falkenstein et Reifenberg. La forteresse de Kœnigstein s'étoit rendue aux Hessois. Le rhingrave Otto Louis, l'un des généraux du roi, eut le bonheur de battre neuf escadrons espagnols qui marchaient vers Frankenthal, et de s'emparer des postes les plus importants sur le Rhin, depuis Poppart jusqu'à Bacharach. Après la prise de la forteresse de Braunsfeld, dont les comtes de Wétéravie, aidés des Suédois, s'emparèrent, les Espagnols perdirent successivement toutes leurs places en Wétéravie; et, à l'exception de Frankenthal, ils ne purent en conserver que très-peu dans le Palatinat. Landau et Kronveissembourg se prononcèrent hautement pour les Suédois; Spire offrit de lever des troupes pour le service du roi: Manheim tomba au pouvoir des Suédois par la présence d'esprit du jeune duc de Weimar et la négligence du commandant de cette place, qui, pour cette raison, fut traduit devant un conseil de guerre à Heidelberg, et décapité.

Le roi avoit prolongé la campagne bien avant dans l'hiver, et il étoit vraisemblable que l'armée suédoise devoit surtout à l'âpreté du climat sa supériorité actuelle. Mais ces valeureux soldats,

épuisés de fatigues , avoient besoin de repos. 1631

Gustave-Adolphe leur fit donc prendre des quartiers d'hiver peu de temps après la prise de Mayence ; lui-même profita du relâche que la saison mettoit à ses opérations militaires , pour expédier avec son chancelier ses affaires de cabinet , suivre avec l'ennemi les négociations relatives à la neutralité , et terminer avec une puissance alliée quelques contestations politiques auxquelles sa conduite avoit donné lieu. Il fixa son séjour à Mayence , qui devint le centre de toutes les affaires d'Etat ; et , en général , il laissa entrevoir pour cette ville un goût qui ne s'accordoit guère avec l'intérêt des princes allemands , et qui répondoit mal à la promesse qu'il avoit faite d'une courte visite sur le territoire de l'Empire. Non content de l'avoir entourée des plus solides fortifications , il fit construire , en face de cette place , dans l'angle formé par la rencontre du Mein et du Rhin , une nouvelle citadelle , appelée du nom de son fondateur *Gustavsbourg* , mais plus connue dans la suite sous celui de *Pfaffenraub* et *Pfaffenzwang*.

Tandis que Gustave se rendoit maître du Rhin , et menaçoit de ses armes victorieuses les trois électorats limitrophes , ses ennemis , pleins d'activité , ne négligeoient rien à Paris et à Saint-Germain pour lui arracher l'appui

1632

de la France, et l'entraîner, s'il étoit possible, dans une guerre avec cette puissance; lui-même, en se portant sur le Rhin par un mouvement aussi équivoque qu'inattendu, avoit donné des craintes à ses amis, et fournissoit à ses adversaires une occasion de répandre les plus dangereux soupçons sur ses projets. Maître de l'évêché de Wurtzbourg et de la plus grande partie du Palatinat, il dépendoit de lui de pénétrer en Bavière et en Autriche par l'évêché de Bamberg et le haut Palatinat. Cette marche paroissoit même la plus naturelle, et on s'attendoit généralement qu'il alloit attaquer l'empereur et le duc de Bavière dans le centre de leurs Etats, et qu'après avoir vaincu ces deux principaux ennemis, il termineroit la guerre au plus tôt : mais, au grand étonnement des deux parties, Gustave-Adolphe abandonna le plan que sembloit lui indiquer l'opinion générale; et, au lieu de porter ses armes à droite, il les dirigea vers la gauche, pour aller châtier les princes moins coupables et moins dangereux de l'électorat du Rhin, tandis qu'il laissoit à ses deux plus puissans adversaires (l'empereur et le duc de Bavière) le temps de rassembler de nouvelles forces. Le projet de rétablir l'infortuné Frédéric V dans ses Etats, et, par-dessus tout, d'en chasser les Espagnols, pouvoit seul expliquer une conduite aussi extraordinaire :

Il se porte
dans l'électo-
rat du Rhin.

et, en effet, l'opinion qu'il alloit rétablir ce prince dissipa d'abord les soupçons de ses amis, et fit taire les calomnies de ses ennemis. Mais le bas Palatinat étoit, en ce moment, presque entièrement purgé d'ennemis, et Gustave-Adolphe continuoît ses conquêtes sur le Rhin : maître du Palatinat, il ne le rendoit pas à son souverain légitime ; ce fut en vain qu'un ambassadeur du roi d'Angleterre vint le rappeler à ce que la justice exigeoit de lui, et au devoir sacré qu'il s'étoit imposé lui-même par la promesse la plus solennelle : Gustave répondit à toutes ces sommations par des plaintes amères sur l'inactivité de la cour d'Angleterre, et fit ses préparatifs pour aller porter ses drapeaux victorieux en Alsace, et même en Lorraine.

Alors éclata de toutes parts la méfiance contre ce monarque, et la haine de ses adversaires se montra surtout occupée à répandre les bruits les plus alarmans sur ses projets. Déjà son approche des frontières de France avoit excité les craintes de Richelieu, ministre de Louis XIII ; et l'esprit méfiant du monarque français ne se prêtoit que trop à toutes les conjectures de la méchanceté à cet égard. La France se trouvoit, précisément à cette époque, engagée dans une guerre avec les protestans de l'intérieur, et elle avoit sujet de craindre que l'approche d'un monarque vainqueur, de la même religion qu'eux,

1632

ne vint relever leur courage abattu, et ne les portât à une résistance plus opiniâtre. Ces craintes pouvoient même se réaliser, quelque éloigné que fût d'ailleurs Gustave-Adolphe de leur donner la moindre espérance, et de commettre ainsi une infidélité réelle envers le roi de France, son allié. Mais l'esprit vindicatif de l'évêque de Wurtzbourg, qui tâchoit de se consoler à la cour de France de la perte de ses Etats; l'éloquence empoisonnée des jésuites, le zèle empressé du ministre de Bavière, représentèrent comme réelle cette intelligence dangereuse entre les huguenots et le roi de Suède, et parvinrent à remplir des plus vives alarmes l'esprit craintif de Louis. Non seulement des politiques extravagans, mais même des catholiques sensés, crurent très-sérieusement que le roi de Suède alloit pénétrer incessamment en France, faire cause commune avec les protestans, et détruire la religion catholique dans le royaume. Des zélateurs fanatiques le voyoient déjà gravir les Alpes avec une armée, et aller jusqu'en Italie détrôner le souverain pontife. Quoique toutes ces chimères se réfutassent d'elles-mêmes, il n'en étoit pas moins vrai que Gustave-Adolphe, en se livrant à son plan de conquêtes sur le Rhin, avoit éveillé les soupçons les plus dangereux parmi ses ennemis, et justifioit, en quelque sorte, le reproche qu'on

lui faisoit de tourner ses armes plutôt contre la religion catholique que contre l'empereur et le duc de Bavière. 1632

Les cours catholiques, excitées par les jésuites, firent entendre un cri général contre les liaisons de la France avec l'ennemi de l'Eglise. Richelieu, alarmé, se décida à faire une démarche prononcée pour la sûreté de sa religion, et en même temps pour convaincre les catholiques du zèle religieux de la France et de la politique intéressée qui guidoit les Etats ecclésiastiques de l'Empire. Persuadé que le roi de Suède n'avoit, ainsi que lui, d'autre but que l'abaissement de la maison d'Autriche, il ne fit aucune difficulté de promettre aux princes de la ligue une parfaite neutralité de la part de ce monarque, dès qu'ils se seroient retirés eux-mêmes de l'alliance qu'ils avoient contractée avec l'empereur, et qu'ils auroient rappelé leurs troupes (1). Quelque résolution que prissent les princes, Richelieu avoit atteint son but. En les séparant du parti de l'Autriche, Ferdinand se trouvoit exposé sans défense aux armes réunies de la France et de la Suède; et Gustave-Adolphe, délivré de tous ses autres

La France offre inutilement la neutralité aux princes catholiques de l'Empire.

(1) On a vu plus haut que, par le traité de Beerenwald, Richelieu s'étoit réservé la faculté de faire accepter la neutralité au duc de Bavière et aux princes catholiques de l'Empire. (N. d. T.)

1632

ennemis en Allemagne, pouvoit désormais diriger toutes ses forces contre les Etats héréditaires de l'empereur. La ruine de la maison d'Autriche étoit alors inévitable, et ce grand objet de tous les efforts de Richelieu se trouvoit atteint sans le moindre préjudice pour l'Eglise : les suites, au contraire, devenoient incomparablement plus dangereuses, si les princes de l'Empire persistoient dans le refus, et demeuroient toujours fidèles à leur alliance avec l'Autriche ; mais alors la France avoit fait connoître à toute l'Europe ses sentimens pour l'Eglise catholique, et satisfait à ses devoirs comme membre de cette Eglise. Les princes de la ligue paroisoient, dans ce cas, les seuls auteurs de tous les malheurs que la continuation de la guerre rendoit inévitables dans l'Allemagne catholique : eux seuls, par un attachement opiniâtre pour la cause de l'empereur, rendoient vaines toutes les mesures de leur protecteur, jetoient l'Eglise dans le plus grand danger, et se perdoient eux-mêmes.

Richelieu suivoit ce plan avec d'autant plus de chaleur, qu'il étoit très-vivement pressé par l'électeur de Bavière pour obtenir des secours de la cour de France. On se souvient que Maximilien, croyant devoir se méfier des intentions de l'empereur (1), avoit conclu avec la France

(1) J'aime mieux croire, avec Bougeant, que Maximilien

une alliance secrète, par laquelle il espéroit s'assurer de la dignité électorale palatine, quelque changement qui pût arriver dans les dispositions de l'empereur à son égard. Quoique les motifs qui avoient dicté ce traité fissent assez clairement connoître contre quel ennemi il étoit dirigé, Maximilien voulut en étendre arbitrairement l'application au roi de Suède; et il ne craignit pas de demander à la France, contre Gustave-Adolphe, l'allié de cette couronne, les secours qui lui étoient promis contre l'Autriche. Richelieu, embarrassé par cette alliance contradictoire entre deux puissances opposées, ne vit d'autre moyen que de faire cesser sur-le-champ les hostilités entre elles. Aussi peu disposé à abandonner la Bavière que hors d'état de la soutenir, à cause de son traité avec la Suède, il mit tous ses efforts à faire conclure la neutralité, comme l'unique moyen de satisfaire à la fois à ses deux engagements. En conséquence, un plénipotentiaire particulier, le marquis de Brézé, fut envoyé à Mayence auprès du roi de Suède, pour sonder les dispositions de Gustave sur ce point, et obtenir des conditions favorables pour les princes alliés. Mais, si les motifs

lien, réputé le plus adroit politique de son temps, voulut se ménager une ressource en cas de besoin, et pouvoir abandonner l'Autriche ou la France, selon que son intérêt le lui dicteroit. (*N. d. T.*)

1632

les plus pressans portoient Louis XIII à désirer cette neutralité, des motifs non moins pressans engageoient le roi de Suède à désirer qu'elle n'eût pas lieu. Convaincu, par toutes sortes de preuves, que l'aversion des princes de la ligue pour la religion protestante étoit invincible, que leur haine pour la puissance suédoise ne sauroit s'éteindre, et que leur attachement pour l'Autriche étoit inaltérable, il craignoit moins un état d'hostilités ouvertes qu'une neutralité si contraire à leurs véritables sentiments. D'ailleurs, sa position sur le sol de l'Allemagne l'obligeoit à faire la guerre aux dépens de l'ennemi : or, en diminuant le nombre de ses ennemis sans acquérir de nouveaux alliés, il faisoit une perte réelle qui ne se trouvoit compensée par rien. Il n'est donc pas étonnant que Gustave se montrât peu disposé à sacrifier ses avantages actuels pour obtenir des princes catholiques une neutralité aussi inutile.

Les conditions auxquelles il accordoit la neutralité à l'électeur de Bavière étoient dures, et conformes à cette manière de voir : il exigeoit une entière inaction de la part de la ligue catholique ; qu'elle retirât ses troupes des armées de l'empereur, des places conquises, et de tous les pays protestans. Il demandoit, en outre, que les forces militaires de la ligue fussent considérablement réduites. Tous les pays des princes

de la ligue devoient être fermés aux armées impériales; ils ne devoient fournir à l'Autriche aucun secours en hommes, vivres et munitions. Quelque dures que fussent les conditions que le vainqueur imposoit au vaincu, le plénipotentiaire français se flattoit de les faire accepter par l'électeur de Bavière. Pour faciliter le succès de cette négociation, Gustave avoit accordé à Maximilien une trêve de quinze jours; mais, tandis que l'agent français garantissoit au monarque suédois l'heureuse issue de cette affaire, une lettre, que l'électeur écrivoit au général Pappenheim, en Westphalie, fut interceptée, et mit au jour toute la perfidie de Maximilien, qui, dans cette affaire, n'avoit cherché qu'à gagner du temps pour mieux se mettre en mesure. Loin de vouloir se laisser entraver dans ses opérations militaires par un traité avec la Suède, ce prince artificieux hâta tous ses préparatifs de guerre, et profita du délai que lui laissoit l'ennemi pour se disposer à la plus vigoureuse défense. Ainsi s'évanouirent toutes ces négociations, sans amener d'autre résultat que de faire éclater de nouveau les hostilités entre la Suède et la Bavière, et avec plus d'acharnement que jamais.

Tilly avoit reçu des renforts, et le cercle de Franconie, menacé d'une invasion de la part de ce général, réclamoit vivement la présence

1632 du roi. Mais il falloit auparavant chasser les Espagnols des bords du Rhin, et les empêcher de porter la guerre de Hollande en Allemagne. Gustave-Adolphe avoit même fait proposer, dans cette intention, la neutralité à l'électeur de Trèves, Philippe de Zeltern, à condition cependant qu'il lui livreroit la forteresse de Hermannstein, et qu'il fourniroit un libre passage par Coblentz aux troupes suédoises. Mais, si l'électeur de Trèves voyoit avec douleur ses pays occupés par les Espagnols, il éprouvoit la plus vive répugnance à les placer sous la protection suspecte d'un hérétique, et à rendre le conquérant suédois maître absolu de son sort. Cependant, se voyant dans l'impossibilité de défendre son indépendance contre d'aussi puissans rivaux, il chercha un refuge sous les ailes de la France. Richelieu, avec sa politique accoutumée, avoit profité de l'embarras de ce prince pour augmenter la puissance du royaume, et lui procurer un important allié sur les frontières de l'Allemagne. Une nombreuse armée française devoit couvrir le pays de Trèves, et occuper la forteresse d'Erenbreistein. Mais le but que s'étoit proposé l'électeur, en hasardant cette démarche, ne fut pas entièrement atteint; car Gustave-Adolphe, irrité, n'apaisa son ressentiment qu'après avoir obtenu un libre passage pour ses troupes dans le pays de Trèves.

Elle est acceptée par l'électeur de Trèves.

Pendant que cette affaire se traitoit entre Trèves et la France, les généraux du roi avoient chassé toutes les garnisons espagnoles de l'électorat de Mayence, et Gustave lui-même avoit achevé la conquête de ce pays par la prise de Kreutznach. Pour conserver cette conquête, le chancelier Oxenstiern dut rester sur le Rhin avec une partie des troupes, tandis que le roi, à la tête de la principale armée, alla chercher l'ennemi en Franconie.

Cependant le comte de Tilly et le général suédois Horn, que Gustave-Adolphe avoit laissé dans ce cercle avec huit mille hommes, s'étoient disputé le terrain avec plus ou moins de succès. L'évêché de Bamberg, surtout, avoit été le théâtre de leurs fureurs. Appelé vers le Rhin par ses autres projets, le roi avoit remis à son général le soin de punir cet évêque perfide, et l'activité du général répondit à la confiance du monarque : en peu de temps, il eut soumis une grande partie de l'évêché, et un assaut le rendit maître de la capitale elle-même, abandonnée par la garnison impériale. L'évêque fugitif pressa alors l'électeur de Bavière de lui fournir des secours, et celui-ci fit enfin cesser l'inaction de Tilly. Ce général, autorisé par les ordres de son maître à rétablir l'évêque dans ses Etats, rassembla ses troupes dispersées dans le haut Palatinat, et s'approcha de Bamberg avec une

Actions diverses des deux armées.

1632

armée de vingt mille hommes. Gustave-Horn, fermement résolu à défendre sa conquête contre un ennemi supérieur, attendit les Impériaux derrière les remparts de Bamberg; mais il se vit enlever, par la seule avant-garde de Tilly, ce qu'il avoit cru pouvoir disputer à son armée entière : un désordre inattendu qui s'empara de ses troupes, et que toute la présence d'esprit du général ne put réparer, ouvrit la ville à l'ennemi; et l'on ne parvint qu'avec peine à sauver les troupes, l'artillerie et les bagages : la reprise de Bamberg fut le fruit de cette victoire. Mais Tilly, malgré toutes ses diligences, ne put atteindre le général suédois, qui se retira en bon ordre sur le Mein. L'apparition du roi en Franconie, où Gustave-Horn lui amena le reste de ses troupes, mit bientôt un terme aux conquêtes de Tilly, et le força de songer lui-même à la retraite.

Le roi avoit passé une revue générale de ses troupes à Aschaffembourg, et leur nombre, après la jonction de Gustave-Horn, de Banner et du duc de Weimar, s'élevoit à environ quarante mille hommes. Rien n'arrêtoit désormais sa marche vers la Franconie; le comte de Tilly, beaucoup trop foible pour résister à un ennemi aussi supérieur, s'étoit retiré en toute hâte sur le Danube. Le roi se trouvoit alors également éloigné de la Bohême et de la Bavière, et

Maximilien, ne sachant de quel côté ce conquérant dirigerait ses pas, hésitoit à prendre un parti. La route qu'il alloit tracer à Tilly devoit déterminer le choix du monarque, et décider du sort des deux provinces. A l'approche d'un ennemi aussi redoutable, il étoit dangereux de laisser la Bavière sans défense pour couvrir les frontières de l'Autriche; mais il étoit plus dangereux encore de faire entrer Tilly en Bavière, d'attirer par là l'ennemi dans ce pays, et d'en faire le théâtre des horreurs de la guerre. Enfin, l'amour de la patrie l'emporta dans le cœur de Maximilien sur les doutes de l'homme d'Etat, et Tilly eut ordre de défendre les frontières de la Bavière, quelque chose qui pût arriver.

1632

Tilly reçoit
de Maximilien
l'ordre
de défendre
la Bavière.

La ville impériale de Nuremberg reçut, avec des transports de joie, le défenseur des protestans et de la liberté germanique, et l'enthousiasme des habitans éclata par les témoignages les plus touchans d'allégresse et d'admiration. Gustave-Adolphe lui-même ne put se défendre d'un grand étonnement en se voyant au centre de l'Allemagne, dans une ville où il n'auroit jamais espéré porter ses drapeaux. Les grâces et la noblesse de son maintien augmentoient encore l'impression qu'avoient produite d'avance ses glorieux exploits, et la bonté avec laquelle il saluoit les habitans lui gagna en un instant

1632

tous les cœurs. Il confirma alors, en **personne**, l'alliance qu'il avoit conclue sur les bords de la Baltique; il excita le zèle le plus ardent parmi les habitans, et les exhorta tous à l'union la plus étroite contre l'ennemi commun. Après un court séjour dans Nuremberg, il suivit son armée vers le Danube, et se trouva devant la place frontière de Donawerth avant même qu'on eût pu soupçonner l'approche de l'ennemi. Une nombreuse garnison bavaroise défendoit cette place, et le commandant, Rodolphe Maximilien, duc de Saxe-Lauenbourg, montra d'abord la plus ferme résolution de se défendre jusqu'à l'arrivée de Tilly; mais la vigueur avec laquelle Gustave-Adolphe commença le siège de cette place, le força bientôt de songer à une retraite prompte et sûre; et il parvint, en effet, à l'exécuter au milieu du feu terrible de l'artillerie suédoise.

La prise de Donawerth rendit le roi maître de la rive droite du Danube, et il ne se trouva plus désormais séparé de la Bavière que par le Lech, rivière peu considérable. Le danger qui menaçoit en ce moment la Bavière éveilla toute l'activité de Maximilien; et, autant il avoit paru donner de facilités à l'ennemi pour le faire entrer, pour ainsi dire, dans ses Etats, autant il montra de résolution pour l'arrêter dans ses derniers progrès. Tilly campa au-delà du Lech, près de la petite ville de Rain, dans une position

excellente, entourée de trois rivières, et qui pouvoit défier toute attaque. On avoit coupé tous les ponts sur le Lech; de nombreuses garnisons défendoient toutes les places fortes le long de la rivière jusqu'à Augsbourg. Depuis long-temps, cette ville impériale laissoit apercevoir le vif désir qu'elle avoit d'imiter Nuremberg et Francfort; on s'en assura par une forte garnison bavaroise, et par le désarmement des habitans. L'électeur lui-même se renferma, avec toutes les troupes qu'il put rassembler, dans le camp de Tilly, comme l'unique point où reposoient toutes ses espérances, le seul boulevard qui dût voir échouer la fortune des armes suédoises.

Gustave-Adolphe parut bientôt sur la rive opposée du Lech, en face des retranchemens bava-rois. Il venoit de soumettre tout le territoire d'Augsbourg en deçà du fleuve, et d'ouvrir à ses troupes d'abondantes ressources dans le pays. On étoit au mois de mars, époque où ce torrent, grossi par les pluies continuelles et par les neiges des montagnes, s'élève à une hauteur prodigieuse et roule entre deux rives escarpées; il falloit le franchir, et les difficultés paroissent insurmontables. Si cependant, malgré la fureur des vagues et le feu terrible des Bava-rois qui défendoient le passage, on parvenoit à aborder sur l'autre rive, un ennemi frais et plein d'ardeur

1632

attendoit, dans un camp inexpugnable, des troupes accablées de fatigues, et, au lieu du repos après lequel elles soupiroient, elles avoient à essuyer une bataille assurée; il falloit, avec des forces épuisées, escalader des retranchemens formidables. Battues sur cette rive, elles étoient perdues sans ressource; car ce même torrent, qui retardoit leur marche victorieuse, leur fermoit toute retraite, si la fortune les trahissoit.

Le conseil de guerre, convoqué en ce moment par Gustave-Adolphe, fit valoir tous ces motifs pour empêcher l'exécution d'une entreprise aussi périlleuse; les plus braves eux-mêmes hésitoient; et l'on vit une vénérable troupe de guerriers, blanchis dans les camps, ne pas rougir d'avouer leurs craintes. Mais le roi avoit pris sa résolution. « Quoi ! dit-il à Gustave-Horn, qui » portoit la parole au nom du conseil de guerre, » nous aurions traversé la mer Baltique, les » plus grands fleuves de l'Allemagne, et nous » reculerions devant un ruisseau ! le Lech nous » feroit abandonner notre entreprise ! » Dans une reconnoissance qu'il avoit faite en exposant témérairement sa vie, il avoit découvert que la rive en deçà du torrent dominoit sensiblement l'autre, et favorisoit l'effet de son artillerie : il profita sur-le-champ de cette observation ; il fit élever trois batteries à l'endroit où la rive

Passage du
Lech par Gus-
tave-Adolphe.

gauche du Lech formoit un avancement vers la rive opposée, et soixante-dix batteries entre-
tinrent un feu croisé contre l'ennemi. Tandis
que cette terrible canonnade chassoit les Bava-
rois de l'autre rive, il fit jeter en toute hâte un
pont sur le Lech. Une épaisse fumée, produite
par un feu de bois et de paille mouillée, déroba
pendant long-temps les travaux à l'ennemi, et
le feu non interrompu de l'artillerie suédoise
empêcha le bruit des haches de se faire entendre.
Le roi lui-même, pour encourager les soldats
par son exemple, mit le feu à plus de soixante
pièces de canon. Les Bava-rois répondirent,
pendant deux heures, à cette canonnade, avec
une égale vivacité, mais non pas avec le même
succès, parce que les batteries suédoises domi-
noient la rive opposée, et que, l'élévation du
terrain leur servant de rempart contre l'ar-
tillerie des Bava-rois, ceux-ci essayèrent vaine-
ment, en s'approchant du rivage, de détruire
les ouvrages de l'ennemi; ils furent constam-
ment repoussés par l'artillerie supérieure des
Suédois, et le pont fut achevé presque sous
leurs yeux. Tilly fit, dans cette terrible journée,
les plus grands efforts pour ranimer le courage
de ses soldats, et aucun danger ne put jamais
l'éloigner du rivage. Enfin, il trouva la mort
qu'il sembloit chercher : une balle de faucon-
neau lui fracassa la jambe ; et, bientôt après,

1632

Altringer, son brave compagnon d'armes, fut aussi dangereusement blessé à la tête. Privés de la présence de ces deux vaillans chefs, les Bava-rois s'ébranlèrent, et Maximilien lui-même se laissa aller, contre son propre sentiment, à la résolution la plus timide. Vaincu par les représentations de Tilly, dont les cruelles souffrances avoient dompté la fermeté ordinaire, il abandonna précipitamment le poste imprenable qu'il occupoit; et un gué découvert par les Suédois, et où leur cavalerie parut vouloir tenter le passage, accéléra encore sa retraite. Il leva son camp dans la nuit même, avant qu'aucun soldat ennemi eût passé le Lech; et, sans laisser au roi le temps de l'inquiéter pendant sa marche, il se retira dans le meilleur ordre sur Neubourg et Ingolstadt. Gustave-Adolphe, qui effectua son passage le jour suivant, fut très-étonné de trouver le camp ennemi totalement évacué. Mais la fuite de l'électeur excita bien plus sa surprise, lorsqu'il vit la force du camp qu'il occupoit. « Si j'eusse été le Ba- » varois, s'écria-t-il, un boulet de canon eût-il » dû m'emporter la barbe et le menton, je » n'aurois jamais quitté un poste comme celui- » ci, ni livré mes Etats à l'ennemi. »

La Bavière se trouvoit alors ouverte au vainqueur, et la guerre, qui n'avoit encore porté ses ravages que sur les frontières de ce cercle,

menaçait de les étendre jusqu'au sein de ses heureuses campagnes. Mais, avant de commencer la conquête de ce pays, dont l'opinion lui étoit contraire, le roi voulut arracher la ville impériale d'Augsbourg au joug de la Bavière : il se fit prêter serment par les habitans, et s'assura de leur fidélité en y laissant une garnison. Il se porta ensuite, à marches forcées, sur Ingolstadt, afin que la prise de cette place importante, que l'électeur couvroit avec la plus grande partie de son armée, lui servît à consolider ses conquêtes en Bavière, en même temps qu'elle lui donneroit un établissement sur le Danube.

Peu de temps après l'arrivée du roi devant Ingolstadt, Tilly termina, dans les murs de cette ville, une carrière que la fortune avoit marquée de ses plus bizarres caprices. Ecrasé par la supériorité de Gustave-Adolphe, ce général vit, sur la fin de sa vie, flétrir ses anciens lauriers. Les revers qui remplirent ses dernières années peuvent être considérés comme un hommage rendu à la justice éternelle, et une expiation du sort barbare qu'il avoit fait peser sur Magdebourg. L'armée de l'empereur et de la ligue perdit en lui un chef qu'elle ne pouvoit remplacer, la religion catholique le plus zélé de ses défenseurs, et Maximilien l'un de ses plus fidèles serviteurs; sa mort même mit le sceau à sa fidélité, et, au moment d'expirer, il

Mort de
Tilly.

1632 remplît encore ses devoirs de général : son dernier avis, le dernier legs, pour ainsi dire, qu'il fit à l'électeur son maître, fut de s'emparer de Ratisbonne, pour rester maître du Danube, et conserver en même temps ses communications avec la Bohême.

Siège d'Ingolstadt.

Animé par cette confiance qu'inspire toujours une longue suite de triomphes, Gustave-Adolphe entreprit le siège d'Ingolstadt, ne doutant pas que la vigueur de sa première attaque ne la fit tomber aussitôt en son pouvoir ; mais la solidité des fortifications, et la valeur des troupes qui la défendoient, lui présentèrent des obstacles qu'il n'avoit pas encore eu à combattre depuis la bataille de Breitenfeld ; et peu s'en fallut que les remparts d'Ingolstadt ne fussent le terme de sa carrière militaire. Dans une reconnoissance qu'il fit, un boulet de vingt-quatre étendit son cheval sur la place ; et, un instant après, le jeune margrave de Baden, son favori, fut emporté à ses côtés. Le roi se releva avec sang-froid, et, pour tranquilliser son armée, il monta sur-le-champ un autre cheval, avec lequel il continua sa reconnoissance (1).

(1) Ce fut le jeune Gassion, depuis maréchal de France, qui releva le roi tout couvert de sang et de terre. Gustave, sensible à l'empressement de Gassion, reconnoissant d'ailleurs en lui le vrai mérite guerrier, lui donna un régiment, en disant : *Le régiment que je vous donne sera un régi-*

Les Bava-rois s'étoient emparés de la ville impériale de Ratisbonne. L'électeur, fidèle au conseil de Tilly, avoit surpris cette ville, et une nombreuse garnison maintenoit les habitans dans l'obéissance. Cet événement changea tout à coup le plan du roi de Suède. Il s'étoit flatté de voir cette ville impériale, presque entièrement remplie de protestans, tomber en son pouvoir, et il s'attendoit de trouver en elle une alliée tout aussi dévouée que Nuremberg, Augsbourg et Francfort. L'occupation de Ratisbonne par les Bava-rois éloigna pour longtemps l'exécution de son projet favori, qui étoit de se rendre maître du Danube, et de couper à son adversaire toutes ses communications avec la Bohême. Tout à coup il abandonne les murs d'Ingolstadt, devant lesquels il perdoit, sans fruit, son temps et ses soldats; il pénètre dans l'intérieur de la Bavière pour y attirer l'électeur, et le forcer par là à découvrir le Danube.

Tout le pays jusqu'à Munich étoit ouvert au vainqueur; Mosburg, Landshut, tout l'évêché de Freysingen, se rendirent à lui. Mais, s'il ne rencontroit sur sa route aucun corps régulier de troupes à combattre, il trouvoit dans l'âme de chaque Bava-rois un implacable ennemi. Des

Le roi pénètre jusqu'à Munich.

ment de chevet; on pourra dormir auprès en toute sécurité. (N. d. T.)

1632

soldats qui ne croyoient pas au pape étoient, sur le sol de la Bavière, une apparition étrange, inouïe. Le zèle aveugle des prêtres les avoit dépeints, aux habitans des campagnes, comme des monstres, des enfans de l'enfer, et leur chef comme l'Antechrist. Rien d'étonnant dès lors si l'on se crut affranchi, envers une race maudite, des simples devoirs de la nature et de l'humanité, et autorisé à exercer sur elle les plus terribles violences. Malheur au soldat suédois isolé qui tomboit entre les mains de ces barbares ! Les tortures les plus affreuses, les plus raffinées, arrachioient bientôt la vie à ces infortunées victimes. La vue de leurs corps mutilés porta l'armée suédoise à des représailles horribles. Gustave-Adolphe seul ne souilla, par aucun acte de vengeance, son caractère héroïque ; et, malgré la méfiance extrême que sa religion inspiroit aux Bava-rois, loin de s'écarter, à leur égard, des règles que lui prescrivoient la justice et l'humanité, il mit au contraire toute sa gloire à les faire respecter, et à honorer leur croyance par la plus grande modération.

L'approche du roi répandit l'alarme dans la capitale, qui, dépourvue de défenseurs, et abandonnée par ses principaux habitans, ne vit plus de moyens de salut que dans la générosité du vainqueur. Elle espéra qu'une soumission

prompte et volontaire apaiserait son ressentiment; en conséquence, elle envoya deux députés au devant de lui jusqu'à Freysingen, chargés de mettre à ses pieds les clefs de la ville. L'inhumanité des Bayarois envers ses soldats, la haine de leur maître pour lui, sembloient l'autoriser à faire un cruel usage du droit de conquête; des Allemands même le sollicitoient de venger sur cette capitale le sac de Magdebourg : mais une aussi basse vengeance répugnoit au grand cœur de Gustave, et un ennemi sans défense désarma sa colère. Satisfait du triomphe plus noble d'amener le comte palatin Frédéric V dans la résidence de son plus cruel ennemi, de l'usurpateur de ses Etats, il releva encore la pompe de cette glorieuse entrée par l'éclat plus noble et plus pur de la modération et de la douceur.

Entrée du
roi dans cette
capitale.

Le roi ne trouva dans Munich qu'un palais abandonné; on avait transporté à Werfen tous les trésors de l'électeur. La magnificence du palais électoral excita l'étonnement du roi; il demanda le nom de l'architecte à l'inspecteur qui lui montrait les appartemens. « Il n'y en a » pas d'autre, répondit celui-ci, que l'électeur » lui-même. — Je voudrois l'avoir cet archi- » tecte, répliqua le roi, pour l'envoyer à Stock- » holm. — C'est de quoi il saura bien se garder, » repartit l'inspecteur. Lorsqu'on visita l'arsenal, on ne trouva que des affûts sans canons :

1632 ceux-ci avoient été enfouis dans la terre avec tant d'habileté, qu'on n'en apercevoit aucune trace ; et, sans la trahison d'un ouvrier, on ne les auroit jamais découverts. « Ressuscitez des » morts, s'écria le roi en les voyant, et paraissez au jugement. » On fouilla aussitôt, et l'on trouva environ cent quarante pièces d'artillerie. Plusieurs étoient d'une grosseur extraordinaire, et la plupart avoient été prises dans le Palatinat et en Bohême. Une somme de trente mille ducats en or, cachés dans l'une des plus grosses, mit le comble au plaisir que causa au roi cette découverte. Mais un événement bien plus agréable pour lui eût été la rencontre de l'armée bavaroise, qu'il avoit cherché à faire sortir de ses retranchemens en pénétrant dans la Bavière. Le roi se vit trompé dans cette attente, aucun ennemi ne parut ; quelques sollicitations pressantes que les Bava-rois adressassent à leur souverain, de venir les délivrer de la présence de l'ennemi, il ne put jamais se résoudre à exposer aux hasards d'une bataille le peu de troupes qui lui restoient. Renfermé dans Ratisbonne, il voulut y attendre les secours que le duc de Friedland devoit lui amener de Bohême ; et, afin de ralentir l'activité de l'ennemi jusqu'à l'arrivée de ce secours, il essaya d'entamer avec Gustave de nouvelles négociations, relativement à la neutralité : mais le

monarque, trop souvent abusé, sut déjouer ce projet ; et le retard calculé de Wallenstein livra la Bavière à l'armée suédoise.

C'est ainsi que Gustave-Adolphe s'étoit avancé, de conquête en conquête, sans jamais trouver un ennemi capable de lui résister. Une partie de la Bavière, de la Souabe, l'évêché de Franconie, l'électorat de Mayence, étoient tombés en son pouvoir ; une suite non interrompue de triomphes l'avoit conduit jusqu'aux frontières de la monarchie autrichienne, et les plus brillans résultats avoient couronné le plan de campagne qu'il s'étoit tracé après la bataille de Breitenfeld. S'il n'étoit pas parvenu, ainsi qu'il le désiroit, à opérer la réunion des Etats protestans de l'Empire, il avoit du moins désarmé ou affoibli les membres de la ligue catholique ; il avoit fait la guerre, en grande partie, à leurs dépens, diminué les ressources de l'empereur, relevé le courage des Etats foibles, et s'étoit frayé un chemin vers l'Autriche, à travers les pays des alliés de l'empereur, mis à contribution par son armée. Lorsque la crainte de ses armes ne lui ramenoit pas les peuples à l'obéissance, l'amitié des villes impériales, qu'il avoit su enchaîner à ses intérêts par le double lien de la religion et de la politique, lui rendoit alors les plus grands services ; et, tant que ses armes conservoient la supériorité en campagne, il

1632

pouvoit tout espérer de leur zèle. Ses conquêtes sur le Rhin coupoient aux Espagnols toute communication avec le bas Palatinat; dans le cas où la guerre des Pays-Bas leur permettroit de prendre aussi part à celle d'Allemagne. Le duc de Lorraine, depuis ses derniers revers, avoit pris le parti de la neutralité. Le grand nombre de garnisons que Gustave avoit dû laisser dans les places conquises, n'avoient nullement affoibli son armée; et, aussi puissant qu'au commencement de son expédition, il se trouvoit, en ce moment, au centre de la Bavière, prêt et résolu à porter la guerre dans l'intérieur de l'Autriche.

Opérations
de l'armée
saxonne.

Tandis que Gustave-Adolphe faisoit la guerre avec le plus grand succès en Allemagne, la fortune ne favorisoit pas moins, sur un autre théâtre, les armes de l'électeur de Saxe, son allié (1). On se rappelle que, dans la conférence qui eut lieu à Bâle entre ces deux souverains, après la bataille de Leipzig, l'électeur fut chargé de la conquête de la Bavière, tandis que le roi

(1) Schiller, rapportant les opérations de l'armée saxonne, reprend les faits depuis la fin de l'année 1631; mais le récit de ces opérations une fois terminé, les événemens appartiennent à l'année 1632. Ainsi, après l'affaire de Limbourg, et lorsqu'il commence à être question du rappel de Wallenstein, les faits se rapportent à cette dernière époque.
(N. d. T.)

se porteroit vers les pays de la ligue. Le premier fruit que recueillit l'électeur de la victoire de Breitenfeld fut la reprise de Leipzig, et bientôt après ses Etats se virent entièrement délivrés des troupes impériales. Le général saxon d'Arnheim, renforcé par ceux de la garnison ennemie qui se donnèrent à lui, dirigea sa marche vers la Lusace, province dont un général de l'empereur, Rodolphe de Tiefenbach, s'étoit emparé pour punir l'électeur de Saxe de sa défection. Tiefenbach avoit déjà commis les dévastations accoutumées dans cette province mal défendue; déjà il avoit conquis plusieurs villes et répandu l'alarme jusqu'à Dresde, dont il s'approchoit, lorsque tout à coup des ordres précis de l'empereur suspendent sa marche, et l'obligent à éloigner la guerre des Etats saxons.

Ferdinand s'aperçut, trop tard, qu'il avoit suivi une fausse politique en poussant à bout l'électeur de Saxe, et en le contraignant, pour ainsi dire, à devenir l'allié du roi de Suède. Ce qu'une présomption déplacée lui avoit fait perdre, il voulut le recouvrer par une modération plus déplacée encore, et, voulant réparer une première faute, il en commit une seconde : pour arracher à son ennemi ce puissant allié, il employa la médiation de l'Espagne, renouvela ses négociations avec l'électeur, et, afin d'en rendre le succès plus facile, il ordonna à son

1632

général Tiefenbach d'évacuer sur-le-champ le territoire saxon. Mais cet abaissement de l'empereur, loin de produire l'effet qu'il en attendoit, ne fit que convaincre l'électeur de l'embarras de son ennemi, et de sa propre importance. Il ne mit donc que plus d'ardeur à poursuivre les avantages qu'il avoit déjà obtenus.

D'ailleurs, comment auroit-il pu, sans se rendre coupable de la plus noire ingratitude, abandonner un allié auquel il avoit donné les assurances les plus positives de sa fidélité, auquel il étoit même redevable de la conservation de ses Etats ?

Elle qu'on voit
la Bohême.

L'armée saxonne, libre de renoncer alors à son expédition en Lusace, se dirigea vers la Bohême, où un heureux concours de circonstances sembloit lui promettre des succès assurés. Le feu de la discorde subsistoit encore dans ce royaume, premier théâtre de cette sanglante guerre, et l'oppression cruelle sous laquelle il gémissoit fournissoit encore un nouvel aliment au mécontentement général. De quelque côté qu'on portât ses regards, partout on apercevoit, dans cette malheureuse contrée, les traces des plus douloureux changemens : des cantons entiers avoient reçu de nouveaux maîtres, et gémissaient en ce moment sous le joug abhorré des seigneurs catholiques, que la faveur de l'empereur ou des jésuites avoit revêtus des

dépouilles des protestans; d'autres, profitant de la misère publique, avoient obtenu à vil prix les biens confisqués des proscrits. Le sang des principaux défenseurs de la liberté avoit coulé sur les échafauds; et ceux qu'une fuite précipitée avoit soustraits à la mort, erroient maintenant dans la misère, loin de leur patrie, tandis que les lâches favoris du despotisme, assis au milieu de leur héritage, en prodiguoient insolemment la substance. Mais un joug plus dur encore que celui de ces petits tyrâns, étoit l'intolérance affreuse qui pesoit, sans distinction, sur tous les protestans du royaume. Les dangers extérieurs, la résistance de la nation, quelque énergique qu'elle fût, les leçons terribles de l'expérience, ne purent mettre un terme à la fureur qui animoit les jésuites pour les conversions. Lorsque les moyens de la persuasion demeuroient sans effet, on recouroit à la force des armes, et une soldatesque barbare contraignoit, par les persécutions, ceux qui se refusoient à adopter volontairement une croyance étrangère à la leur.

Ces vexations cruelles furent particulièrement exercées contre les habitans de la vallée de Joachim, dans les montagnes qui séparent la Bohême de la Misnie. Deux commissaires impériaux, accompagnés de deux jésuites et de quinze fantassins, parurent dans cette paisible

1632

vallée pour y prêcher l'Evangile aux hérétiques ; et, lorsque l'éloquence des jésuites ne suffisoit pas, les logemens militaires, les menaces de bannissement, les amendes pécuniaires, rien n'étoit épargné pour arriver au but qu'on se proposoit. Cette fois cependant, la bonne cause l'emporta, et la résistance courageuse de ce petit peuple contraignit l'empereur à retirer honteusement son ordre pour les conversions. L'exemple de la cour servoit de règle à tous les catholiques du royaume ; et justifioit, en quelque sorte, tous les genres d'oppression qu'ils étoient, dans leur arrogance, tentés d'exercer contre les protestans. Il n'étoit donc pas étonnant qu'un parti aussi violemment persécuté désirât un changement, et qu'il portât avec impatience ses regards sur le libérateur qui se montroit alors aux frontières.

Prise de
Prague.

L'armée saxonne marchoit déjà sur Prague ; toutes les places devant lesquelles elle parut, avoient été abandonnées par les garnisons impériales. Schlœckenau, Tetschen, Aussig, Leutmeritz, tombèrent successivement en son pouvoir. Toutes les habitations des catholiques furent livrées au pillage ; l'effroi devint bientôt général parmi eux ; ils se rappelèrent alors leurs cruautés envers les évangeliques, et ne voulurent pas attendre l'arrivée d'une armée protestante : tout ce qui professoit la religion romaine et

avoit quelque chose à perdre , se sauva de la campagne dans la capitale , pour quitter bientôt la capitale elle-même. Prague étoit absolument hors d'état de défense , et se trouvoit d'ailleurs trop dépourvue d'hommes pour pouvoir soutenir un siège de longue durée. L'empereur avoit pris , trop tard , la résolution d'envoyer le feld-maréchal Tiefenbach au secours de cette capitale ; ses ordres ne lui étoient pas encore parvenus dans son quartier-général de Silésie , que déjà l'armée saxonne arrivoit dans les environs de Prague. La bourgeoisie de cette ville , dont la moitié étoit protestante , montrait peu de bonne volonté , et la garnison , trop faible , ne faisoit pas espérer une longue résistance. Dans une pareille détresse , les habitans catholiques jetoient leurs regards et fendoient leur espoir sur Wallenstein , qui vivoit retiré dans les murs de Prague ; mais , loin d'employer ses talens militaires et le poids de sa grande considération à sauver la capitale , il saisit avec joie l'occasion , si long-temps attendue , de satisfaire sa vengeance. Si Wallenstein n'attira pas lui-même les Saxons devant Prague , il est du moins constant que sa conduite leur en facilita la conquête. Quoique cette ville ne fût pas en état de soutenir un long siège , elle n'étoit cependant pas dépourvue des moyens nécessaires pour se maintenir jusqu'à l'arrivée des secours qui lui

étoient envoyés ; et un colonel de l'empereur, le comte de Maradas, montra même le désir d'en entreprendre la défense : mais, ne se trouvant investi d'aucun commandement, et uniquement appelé par son zèle et par sa bravoure à cette action hardie, il n'osa l'exécuter sans le suffrage d'un officier d'un grade supérieur au sien. Il consulta donc le duc de Friedland, dont le consentement pouvoit suppléer à une autorisation de l'empereur, et auquel Fërdinand, dans cette extrémité, venoit d'adresser, par un ordre exprès, la généralité de la Bohême. Wallenstein répondit qu'il étoit sans emploi, et absolument retiré des affaires politiques. Ce fut ainsi que, par de froides objections, appuyées de toute l'autorité d'un supérieur, il comprima la généreuse résolution de cet officier. Pour augmenter le découragement et l'effroi général, il alla jusqu'à abandonner la capitale, bien qu'il n'eût rien à redouter de l'ennemi après la prise de la place ; et elle tomba, en effet, au pouvoir des Saxons, parce qu'en la quittant il eut l'air de désespérer de son salut. Toute la noblesse catholique, la généralité, les troupes, le clergé, tous les officiers de la couronne, suivirent son exemple. La nuit entière fut employée à sauver les personnes et les biens ; toutes les routes jusqu'à Vienne étoient remplies de fuyards, qui ne se remirent de leur

premier effroi que dans la capitale : Maradas lui-même, désespérant du salut de Prague, suivit la foule, et conduisit sa petite troupe jusqu'à Tabor, résolu d'y attendre l'événement. 1632

Un morne silence régnoit dans Prague, lorsque les Saxons parurent le lendemain devant la ville. Aucuns préparatifs de défense de la part des habitans; pas un seul coup de fusil tiré des remparts qui annonçât le projet de résister. Loin de là une foule de spectateurs, que la curiosité avoit attirés hors des murs, étoient accourus pour considérer l'armée ennemie, et la paisible confiance avec laquelle elle s'en approchoit ressembloit plutôt à un accueil amical qu'à une réception d'ennemis. Les rapports unanimes de cette foule apprirent aux Saxons qu'aucun soldat n'étoit resté dans la ville, et que les autorités s'étoient enfuies à Budweiss. Cette absence de défense, aussi inconcevable qu'inattendue, excita toute la méfiance d'Arnheim. L'approche des troupes qui venoient au secours de Prague, n'étoit pas un secret pour lui, et l'armée saxonne étoit dépourvue d'équipage de siège; elle étoit d'ailleurs trop peu nombreuse pour espérer de prendre d'assaut une aussi grande ville. La crainte de tomber dans un piège le fit redoubler de vigilance. Il étoit encore livré à cette affreuse incertitude, lorsque le maître d'hôtel du duc de

1632 Friedland, qu'il aperçut dans la foule, vint lui confirmer cette incroyable nouvelle. « La ville » est à nous sans coup férir, » s'écria-t-il plein de surprise ; et il la fit sommer sur-le-champ par un trompette.

La bourgeoisie de Prague, honteusement abandonnée par ses défenseurs, avoit pris depuis long-temps sa résolution ; son unique soin, en ce moment, se bornoit à sauver, par une capitulation avantageuse, sa liberté et ses propriétés. Aussitôt qu'elle eut obtenu ce qu'elle demandoit, et que la capitulation fut signée, par le général saxon au nom de son maître, les portes de la ville lui furent ouvertes sans résistance, et l'armée saxonne fit son entrée triomphante le 11 novembre 1631. Bientôt après arriva l'électeur, pour recevoir lui-même le serment de ce nouveau peuple qui venoit de se mettre sous sa protection ; car ce ne fut qu'à ce titre que les trois villes de Prague se rendirent à lui, afin de conserver par là leur liaison avec la monarchie autrichienne. Si la crainte des représailles fut extrême chez tous les catholiques, à l'approche des Saxons, leur surprise ne fut pas moindre lorsqu'ils virent la modération de l'électeur et la sévère discipline de ses troupes. Mais le duc de Friedland, surtout, fut l'objet des attentions et de tous les égards d'Arnheim. Non content d'avoir fait respecter

les terres du duc pendant sa marche , il mit encore des gardes à son palais pour en conserver les richesses. Les catholiques jouissoient de la plus entière liberté de conscience et de toutes les églises qui avoient été arrachées aux protestans ; quatre seulement leur furent rendues. Les jésuites seuls , que la voix publique désignoit comme les auteurs de toutes les oppressions sous lesquelles avoit gémi le peuple jusqu'alors , furent exceptés du pardon général , et obligés de quitter le royaume.

Jean-Georges , triomphant , n'oublia cependant pas la soumission et le respect qu'il devoit à l'empereur , et ce qu'un général , tel que Tilly ou Wallenstein , se seroit incontestablement permis contre lui à Dresden , l'électeur se l'interdit formellement à Prague. Distinguant soigneusement l'ennemi avec lequel il faisoit la guerre du chef suprême de l'Empire , auquel il devoit hommage et respect , il craignit de toucher aux meubles de l'empereur ; mais il ne fit aucune difficulté de considérer comme de bonne prise les canons de son ennemi , et de les faire transporter à Dresden. Il ne voulut pas loger au palais impérial , mais à l'hôtel de Lichtenstein , trop discret pour occuper les appartemens de celui auquel il enlevait une couronne. Si ce trait nous étoit rapporté comme celui d'un grand homme , d'un héros , il exciteroit à juste titre

1632 notre admiration ; mais le caractère connu de ce prince nous autorise à douter si, dans cette retenue, nous devons plutôt honorer le beau triomphe de la modestie que plaindre la petitesse d'un esprit foible qui, jusqu'au sein du bonheur, conserve toute sa foiblesse, et dont la liberté elle-même ne peut briser les fers accoutumés.

La prise de Prague fut bientôt suivie de la soumission presque générale des villes de la Bohême, et opéra un prompt changement dans tout le royaume. Plusieurs gentilshommes protestans, qui avoient erré jusque là dans la misère, rentrèrent dans leur patrie, et le comte de Thurn, ce fameux auteur des troubles de Bohême, put encore goûter la gloire de repaître en vainqueur sur le théâtre de son crime et de sa condamnation. Il fit son entrée triomphante par ce même pont où les têtes de ses partisans offroient à ses regards l'image terrible du sort qui lui eût été réservé, et son premier soin fut de faire éloigner ces sinistres objets. Les proscrits se remirent en possession de leurs biens, abandonnés par les derniers possesseurs, qui avoient pris la fuite. Sans songer à rembourser à ceux-ci les sommes qu'ils y avoient dépensées, ils reprirent exactement tout ce qui leur avoit appartenu, eussent-ils même déjà touché le prix de la vente ; et plu-

sieurs d'entre eux eurent à se louer de la sage administration de leurs prédécesseurs, car les champs et les troupeaux avoient singulièrement prospéré entre leurs mains ; les appartemens étoient meublés et ornés à grands frais ; les caves, laissées vides par les anciens propriétaires , avoient été abondamment pourvues depuis ; les écuries étoient remplies, les magasins richement approvisionnés , mais pleins de méfiance sur un bonheur aussi inattendu, ils se hâtèrent de revendre des propriétés qui leur paroissoient trop incertaines, et convertirent en biens-meubles et faciles à transporter ces immeubles qui pouvoient leur échapper encore.

La présence des Saxons releva le courage de tous les Bohémiens attachés au protestantisme , et, dans les campagnes comme dans la capitale, on les vit accourir en foule aux églises nouvellement ouvertes. Beaucoup d'entre eux , que la crainte seule avoit soumis à la papauté, se tournèrent alors vers la nouvelle doctrine, et plusieurs catholiques, nouveaux convertis, abjurèrent avec joie une confession forcée pour retourner à leur première croyance. La tolérance absolue, dont le nouveau gouvernement fit sa règle de conduite, ne put empêcher l'explosion du juste ressentiment que conservoit ce peuple maltraité envers les oppresseurs de la liberté la plus sacrée. Il fit un usage terrible des

1632

droits qu'il venoit de recouvrer ; et , dans plusieurs endroits, il n'éteignit sa haine contre une religion propagée par la force , que dans le sang de ses apôtres.

Divers engagements entre les Saxons et les Impériaux.

Cependant les secours que les généraux de l'empereur , Goetz et Tiefenbach , amenoient de la Silésie, arrivèrent en Bohême , où ils firent jonction avec quelques régimens du comte de Tilly, qui venoient du haut Palatinat. Arnheim, ne voulant pas laisser à l'ennemi le temps de recevoir de nouveaux renforts, marcha à sa rencontre avec une partie de son armée, et attaqua avec la plus grande vigueur ses retranchemens sur l'Elbe, auprès de Limbourg : après un rude combat, dans lequel il essuya une grande perte, il parvint à chasser l'ennemi de ses fortes positions, le contraignit à repasser l'Elbe, et à rompre le pont qui l'avoit amené sur l'autre rive. Il ne put cependant empêcher que les Impériaux ne lui fissent beaucoup de mal dans plusieurs combats partiels, et que les Croates même ne portassent leurs courses jusqu'aux portes de Prague. Quelque brillans que fussent les débuts de la campagne que les Saxons venoient d'ouvrir en Bohême, les suites ne répondirent pas à l'attente de Gustave-Adolphe. Au lieu de poursuivre leurs succès sans relâche, au lieu de se mettre en communication par la Bohême avec l'armée suédoise, et de fondre

avec elle dans le centre de la monarchie autrichienne, ils épuisèrent leurs forces dans une petite guerre où ils éprouvèrent de fréquens revers, et perdirent, dans d'inutiles opérations, un temps précieux destiné à de plus grandes entreprises; mais la conduite ultérieure de Jean-Georges expliqua les motifs qui l'avoient empêché de profiter de tous ses avantages sur l'empereur, et de seconder, par des mesures mieux concertées, les projets du roi de Suède.

La plus grande partie de la Bohême étoit perdue en ce moment pour Ferdinand, et les Saxons pouvoient marcher contre l'Autriche, tandis que le roi de Suède se frayoit un chemin par la Souabe et la Bavière, vers les Etats héréditaires de l'empereur. Une longue guerre avoit consumé les forces de la monarchie autrichienne, épuisé les provinces, anéanti les armées. La gloire de leurs triomphes, la confiance en elles-mêmes, la subordination, la discipline qui donnoit au général suédois une si grande supériorité en campagne, tout étoit perdu pour elles. La plupart des alliés de l'empereur étoient désarmés, l'approche du danger avoit ébranlé la fidélité des autres. Maximilien de Bavière, le plus ferme appui de l'Autriche, paroissoit lui-même pencher vers la neutralité. L'alliance suspecte de ce prince avec la France, causoit depuis long-temps de vives craintes à l'empereur.

Détresse de
l'empereur.

1632

Les évêques de Wurtzbourg et de Bamberg , l'électeur de Mayence , le duc de Lorraine étoient chassés de leurs Etats, ou dangereusement menacés. Trèves étoit sur le point de se mettre sous la protection de la France, tandis que Gustave-Adolphe chassoit les Espagnols des bords du Rhin, les valeureux Hollandais les occupoient dans les Pays-Bas. La trêve conclue entre le roi de Suède et les Polonais duroit encore. Ragotzki , prince de Transylvanie, successeur de Bethlem-Gabor, et héritier de son génie turbulent, menaçoit de nouveau les frontières de la Hongrie ; la Porte elle-même faisoit de sérieuses dispositions pour profiter du premier moment favorable. La plupart des Etats protestans de l'Empire, enhardis par les succès de Gustave, avoient pris ouvertement parti contre l'empereur, et concouroient de tous leurs moyens aux opérations de leur héroïque protecteur. Toutes les ressources qu'un Tilly, un Wallenstein s'étoient créées dans ces Etats, par les exactions et les violences, étoient épuisées en ce moment. Ces vastes places de recrutement, ces magasins, ces asiles de l'Autriche, étoient perdus pour Ferdinand, et la guerre ne pouvoit plus se faire, comme autrefois, aux dépens des peuples voisins. Pour mettre le comble à la désastreuse position de ce monarque, une violente révolte éclate tout à

coup sur les bords de l'Ens. Le zèle aveugle des conversions qui anime encore le gouvernement dans ces momens de détresse , arme les protestans dans ces contrées , et le fanatisme agite ses torches dans le royaume , tandis que l'ennemi l'assiége de toutes parts. Après un bonheur sans exemple , après une suite des plus éclatans triomphes , après tant de brillantes conquêtes , tant de sang inutilement répandu , le monarque autrichien se voyoit , pour la seconde fois , sur les bords de l'abîme qui avoit failli l'engloutir au commencement de son règne. Si la Bavière embrassoit la neutralité , si la Saxe résistoit aux séductions , si la France se déterminoit à attaquer la puissance espagnole dans les Pays-Bas , en Italie et en Catalogne , cet édifice imposant de la grandeur autrichienne s'écrouloit , les couronnes alliées se partageoient ses dépouilles , et le corps politique de l'Allemagne se voyoit menacé d'une révolution générale.

Cet enchaînement de malheurs commença avec la bataille de Breitenfeld; la perte de cette importante bataille fit connoître que la puissance autrichienne penchoit depuis long-temps vers sa ruine , et que l'éclat trompeur d'un grand nom avoit dérobé jusqu'ici , aux yeux de l'Europe , le sort qui la menaçoit. Si l'on recherchoit les causes qui donnoient à l'armée suédoise une supériorité si marquée en cam-

1632

pagne , on les trouvoit surtout dans le pouvoir illimité de son chef. Gustave-Adolphe concentroit en lui seul toutes les forces de son parti ; n'ayant à redouter les entraves d'aucune autorité supérieure à la sienne, il attendoit, pour exécuter ses projets, l'occasion la plus favorable ; maître de tous ses moyens, il les employoit selon ses vues, et ne recevoit d'ordres que de lui-même. Depuis la retraite de Wallenstein et la défaite de Tilly, le parti de la ligue et de l'empereur présentoit un état de choses entièrement opposé. Les généraux ne jouissoient d'aucune considération dans l'esprit du soldat ; ils étoient privés de la liberté nécessaire pour agir avec succès. L'armée ne connoissoit ni subordination, ni discipline. Les divers corps, dispersés sans ordre, ne se concertoient en aucune manière dans leurs opérations. Les Etats manquoient de bonne volonté ; les chefs d'harmonie, de promptitude dans les résolutions, et de vigueur pour les exécuter. Ce ne fut pas tant les grandes forces des ennemis de l'Empire que le sage emploi qu'ils surent en faire qui leur donna une supériorité si prononcée. Ce n'étoient pas les moyens qui manquoient à l'empereur et à la ligue ; c'étoit un génie qui possédât le talent et le pouvoir de les employer. Lors même que Tilly eût conservé toute sa réputation militaire, la méfiance qu'avoit généralement excitée la

Bavière ne permettoit pas de confier le sort de la monarchie autrichienne à un général qui se faisoit gloire d'un dévouement absolu à la maison de Bavière. Le plus pressant besoin de Ferdinand étoit donc un général qui eût à la fois l'art de créer une armée, de la conduire, et qui voulût lui consacrer ses services sans réserves.

Le choix de ce général occupoit donc en ce moment le conseil intime de l'empereur, et en partageoit les membres. Afin d'opposer un roi à un roi, et d'enflammer le courage des troupes par la présence du souverain, Ferdinand, dans la première chaleur de son zèle, offrit de se mettre lui-même à leur tête; mais il ne fut pas difficile de détruire une résolution que le désespoir seul avoit fait naître, et que le calme de la réflexion devoit bientôt dissiper. Cependant si la dignité impériale et les fonctions de la souveraineté s'opposaient à ce que Ferdinand se chargeât d'un pareil commandement, rien n'empêchoit d'en investir son fils, jeune prince plein de talens et de bravoure, le plus cher espoir de l'Autriche.

Appelé par sa naissance à la défense d'une monarchie dont il portoit déjà deux couronnes, Ferdinand III, roi de Bohême et de Hongrie, unissoit à la dignité de successeur au trône, l'estime des armées et l'amour des peuples dont les secours lui étoient si nécessaires alors pour

1632

la continuation de la guerre. Ce prince chéri pouvoit seul hasarder d'imposer de nouvelles charges à des sujets déjà accablés. Sa présence à l'armée paroissoit seule capable d'étouffer la jalousie des chefs, et de rappeler, par la puissance de son nom, la discipline des troupes à sa première vigueur. S'il manquoit encore de cette sagesse, de cette expérience que l'âge seul donne, on pouvoit y suppléer aisément par un heureux choix de conseillers qui, à la faveur de son nom, se trouveroient revêtus de l'autorité la plus étendue.

Quelque spécieuses que fussent les raisons dont une partie des ministres appuyoit cette proposition, elle trouva néanmoins d'invincibles obstacles dans la méfiance, peut-être même dans la jalousie de l'empereur et la situation désespérée des affaires. Quel extrême danger n'y avoit-il pas à confier le sort entier de la monarchie à un jeune homme qui ne pouvoit lui-même se passer de guides ! quelle inconcevable témérité d'aller opposer, au premier général du siècle, un jeune guerrier dont les talens n'avoient encore été signalés par aucune action d'éclat, dont le nom, étranger aux fastes de la gloire, étoit incapable de ranimer la confiance entièrement éteinte de l'armée ! que de charges nouvelles alloient écraser les malheureux sujets, pour entretenir l'état somptueux d'un prince

royal à la tête des troupes, état que les préjugés du siècle rendoient inséparable de sa présence à l'armée ! quel danger , enfin , pour le prince lui-même d'ouvrir sa carrière politique par l'exercice d'un commandement qui le rendoit le fléau de son peuple et l'oppresser des pays sur lesquels il devoit régner un jour !

Mais il ne suffisoit pas d'avoir trouvé un général pour l'armée , il falloit encore trouver une armée pour le général. Depuis la retraite forcée de Wallenstein, l'empereur avoit plutôt combattu avec les troupes de la ligue et de la Bavière qu'avec les siennes propres, et c'étoit précisément à cette dépendance d'amis équivoques qu'on vouloit l'arracher en ce moment, par la nomination d'un généralissime. Mais, sans la toute-puissance de l'or, sans la magie d'un grand nom, illustré par la victoire, quel espoir restoit-il de faire sortir une armée du néant ; une armée qui pût le disputer, pour la discipline, l'esprit belliqueux et la promptitude des évolutions, aux redoutables phalanges du conquérant suédois ? L'Europe entière n'offroit qu'un seul homme capable d'opérer ce prodige, et cet homme on l'avoit mortellement offensé... !

Enfin, le duc de Friedland voyoit arriver l'époque qui devoit offrir à son orgueil blessé le plus doux des triomphes. Le sort s'étoit lui-

Triomphe
secret de
Wallenstein.

même déclaré son vengeur, et la suite non interrompue de désastres qui, depuis sa retraite, accabloient la maison d'Autriche, força l'empereur de convenir qu'en perdant ce général il avoit perdu son bras droit. Chaque défaite qu'essuyoient ses troupes renouveloit ses blessures; chaque place perdue lui reprochoit sa foiblesse et son ingratitude. Heureux encore si, en perdant Wallenstein, il n'eût eu à regretter que le général, le défenseur de ses Etats; mais il en avoit fait un ennemi, et cet ennemi étoit le plus dangereux de tous, parce que Ferdinand étoit moins en défense contre ses trames secrètes.

Eloigné du théâtre de la guerre, condamné à une désolante inactivité, tandis que ses rivaux moissonnoient des lauriers dans les champs de la gloire, le fier duc de Friedland contemploit, avec une feinte modération, ces terribles révolutions de la fortune, qui venoient d'atteindre à son tour l'orgueilleux Ferdinand; et, au sein du faste éclatant d'un héros de théâtre, il cachoit les sombres projets dont se repaissoit incessamment sa tête ardente. En proie à une passion dévorante, lorsque son extérieur annonçoit le calme et la sérénité, il nourrissoit dans le silence les résolutions terribles que lui suggéroient sa vengeance et son ambition. Tout ce qu'il devoit à l'empereur étoit effacé de son souvenir; tout

ce qu'il avoit fait pour lui, au contraire, étoit gravé en traits de feu dans sa mémoire. Insatiable de grandeur et de puissance, il s'applaudissoit d'une ingratitude qui sembloit le dégager de son obligation, et l'affranchir de tous ses devoirs envers l'auteur de sa fortune. Le prétexte d'une légitime vengeance justifioit à ses yeux tous ces plans, tous ces projets qu'enfantait sa folle ambition. A mesure qu'il voyoit se rétrécir le cercle de son activité au dehors, il sentoit au dedans de lui s'agrandir celui de ses espérances; et son imagination fantastique se perdoit dans une foule de projets qui, chez tout autre, eussent passé pour les rêveries d'une tête en délire. Son mérite l'avoit porté aussi haut qu'il est possible à un homme de s'élever par ses propres forces. Tout ce qu'un simple particulier, tout ce qu'un citoyen peut obtenir sans sortir des limites que lui tracent ses devoirs, la fortune le lui avoit accordé. Jusqu'au moment de son renvoi, ses prétentions n'avoient rencontré aucun obstacle, comme son ambition n'avoit trouvé aucunes bornes. Le coup qui le terrassa à la diète de Ratisbonne lui montra l'énorme différence qui sépare le pouvoir du maître, de celui confié au sujet. Arraché tout à coup à l'ivresse de sa grandeur, il compara la puissance qui venoit de lui échapper avec celle qui la lui avoit ravie, et son ambition aperçut

1632

le pas qui lui restoit encore à franchir ; mais ce ne fut qu'après avoir ressenti les terribles effets du pouvoir suprême qu'il osa porter jusqu'à lui ses coupables regards. L'empereur, en le dépouillant de ses dignités , mit dans son âme le désir de le dépouiller lui-même de son autorité. Si Wallenstein n'eût éprouvé aucune offense , plein de respect pour la majesté du trône , heureux de sa propre gloire , et de tenir le premier rang parmi les défenseurs du monarque autrichien , il eût vraisemblablement terminé sa carrière auprès de lui. Ce ne fut qu'après avoir été renversé violemment de son poste qu'il sortit du cercle de ses devoirs , et médita , dans son désespoir , la perte de son maître.

Gustave-Adolphe parcouroit en vainqueur le nord de l'Allemagne ; toutes les places fortes tomboient successivement en son pouvoir , et l'élite des troupes impériales venoit d'être moissonnée à Leipzig. Le bruit de cette défaite parvint bientôt aux oreilles de Wallenstein , qui , retiré à Prague , contemploit , dans l'éloignement et le silence , les fureurs de la guerre. Tous ces succès du héros du Nord , qui remplissoient d'effroi le parti catholique , étoient autant de présages de la fortune et de la grandeur futures de Friedland. C'étoit pour lui que travailloit Gustave-Adolphe. A peine ce monarque eut-il commencé à fixer , par ses exploits , l'attention

générale, que le duc de Friedland s'empres- 1632
 sa de rechercher son amitié et de faire cause com-
 mune avec cet heureux ennemi de l'Autriche.
 Le comte de Thurn, qui, depuis long-temps,
 avoit voué ses services au roi de Suède, se char-
 gea de lui porter les félicitations de Wallenstein,
 et de l'engager à faire une alliance plus étroite
 avec le duc. Wallenstein ne demandoit au roi ^{Il offre}
 que quinze mille hommes ; avec cette armée, et ^{à Gustave-}
 les troupes qu'il se faisoit fort de lever lui- ^{Adolphe de}
 même, il vouloit conquérir la Bohême, la ^{s'unir à lui.}
 Moravie, surprendre Vienne, et chasser l'em-
 pereur son maître jusqu'en Italie. Quelque
 méfiance qu'une proposition aussi inattendue,
 et des promesses aussi exagérées, dussent natu-
 rellement inspirer à Gustave-Adolphe, il se
 connoissoit cependant trop bien en mérite pour
 rejeter froidement un ami tel que Wallenstein.
 Celui-ci, encouragé par l'accueil flatteur du
 roi, renouvela sa proposition après la bataille de
 Breitenfeldt, et insista sur une réponse positive ;
 mais le monarque, trop prudent pour exposer
 sa réputation en suivant les projets d'une tête
 aussi ardente, n'osant d'ailleurs trop compter
 sur la loyauté d'un homme qui s'annonçoit à lui
 comme un traître, craignit de lui confier un si
 grand nombre de troupes. Il s'excusa donc sur
 la foiblesse de son armée, qui auroit trop à
 souffrir d'une pareille diminution, et Gustave ^{Refus de}
 Gustave.

1632 perdit peut-être, par une prudence excessive, l'occasion de terminer promptement la guerre. Dans la suite il essaya, mais inutilement, de renouer les négociations; le moment favorable étoit passé, et l'orgueil blessé de Wallenstein ne lui pardonna jamais.

Mais ce refus du roi n'avoit sans doute fait qu'accélérer une rupture inévitable entre deux caractères de cette trempe. Nés l'un et l'autre pour dicter la loi, et non pour la recevoir, ils ne pouvoient jamais rester unis pour une entreprise qui, plus que toute autre, exigeoit de la déférence et des sacrifices réciproques. Wallenstein n'étoit rien s'il n'étoit tout. Il falloit qu'il restât dans l'inaction ou qu'il agît avec une liberté entière. Gustave-Adolphe ne haïssoit pas moins fortement toute espèce de dépendance; et peu s'en fallut qu'il ne rompît avec la France, parce que les prétentions de cette puissance enchaînoient sa volonté. Wallenstein eut fait de vains efforts pour plier le parti protestant à ses desseins, et son bras devenoit dès lors inutile à ce parti. Le monarque suédois étoit encore plus éloigné de se soumettre à une direction étrangère. Mais si les prétentions du roi ne pouvoient être qu'insupportables au duc, lorsque en qualité d'alliés ils agiroient de concert pour le succès des mêmes opérations, que seroit-ce lorsqu'ils en viendroient à partager

les dépouilles? Le fier monarque pouvoit bien descendre jusqu'à accepter contre l'empereur le secours d'un sujet rebelle; il pouvoit bien reconnoître en roi ses importans services; mais jamais il n'auroit perdu de vue sa dignité, ni celle des autres rois, au point de consentir que Wallenstein reçût, à titre de récompense, le prix élevé que son audacieuse ambition osoit y mettre; jamais il n'auroit payé d'une couronne une utile trahison. Wallenstein devoit donc s'attendre que, même dans le cas où l'Europe entière garderoit le silence, il rencontreroit toujours, dans Gustave-Adolphe, une opposition invincible à l'exécution de ses desseins sur la couronne de Bohême. Au reste, Gustave étoit le seul en Europe qui pût s'opposer avec succès à une pareille entreprise. Elevé à la dictature en Allemagne, par le bras même de Wallenstein, il pouvoit ensuite tourner ses armes contre ce général, et se décharger de toute reconnaissance envers un traître. Wallenstein ne pouvoit donc trouver place auprès d'un pareil allié. Aussi faisoit-il allusion à cette idée plutôt qu'à ses projets supposés sur la couronne impériale, lorsque, après la mort du roi de Suède, il s'écria : « Heureusement pour moi et pour lui il n'est plus ; l'Empire d'Allemagne ne pouvoit suffire à deux hommes comme nous. »

Le premier essai de vengeance qu'avoit fait

1632

Wallenstein contre la maison d'Autriche, venoit d'échouer ; mais sa résolution n'en demeura pas moins inébranlable, et il ne fit que changer de moyens. Il se tourna alors vers l'électeur de Saxe. Aussi assuré de diriger à son gré ce prince qu'il désespéroit de diriger jamais Gustave, il chercha auprès de lui un succès qu'il avoit vainement cherché auprès de ce dernier, et qui devoit lui procurer de plus grands avantages.

Wallenstein
rentre une al-
liance secrète
avec la Saxe.

D'intelligence avec Arnheim, il travailla dès ce moment à former avec la Saxe une étroite alliance qui devoit le rendre également redoutable à l'empereur et au roi de Suède. Si son plan réussissoit, il enlevait au monarque suédois toute son influence en Allemagne, et il devoit d'autant plus se flatter de trouver l'électeur de Saxe disposé à seconder ses vues, que la jalousie de ce prince s'irritoit de la puissance de Gustave-Adolphe, et que son attachement, déjà très-foible pour lui, étoit encore refroidi par le ton impérieux du monarque. Si Wallenstein parvenoit à détacher la Saxe de la Suède, et à former avec la première un troisième parti en Allemagne, le coup décisif étoit entre ses mains. Par là il avoit satisfait à la vengeance qui l'animoit contre l'empereur, puni le roi de Suède de son dédain, et jeté sur les ruines de leur grandeur le fondement de la sienne.

Sa conjura-
tion.

Mais l'exécution d'un pareil plan demandoit

une armée qui lui fût entièrement dévouée : or, cette armée ne pouvoit pas être levée avec un tel secret que son existence n'éveillât des soupçons à la cour impériale, et le projet pouvoit être déjoué dès son principe.

Il ne falloit pas que cette armée sût, avant le temps, sa criminelle destination ; elle pouvoit méconnoître la voix d'un traître, et refuser de combattre le souverain légitime. Pour mieux assurer sa marche, Wallenstein devoit donc faire ses levées ouvertement et sous l'autorité impériale ; il falloit qu'il reçût de l'empereur lui-même un pouvoir illimité sur les troupes. Mais comment y parvenir, s'il ne se trouvoit investi de nouveau du commandement général ; si la conduite absolue de la guerre ne se trouvoit une seconde fois entre ses mains ? Cependant sa fierté, son intérêt même, s'opposoient à ce qu'il vînt en suppliant solliciter des bontés de l'empereur un pouvoir limité : c'étoit aux frayeurs de ce monarque qu'il devoit arracher une puissance sans bornes. Afin de pouvoir dicter les conditions sous lesquelles il accepteroit le commandement, il falloit qu'il attendît que son maître le pressât de s'en charger. Ce fut là le conseil que lui donna Arnheim, et tel fut aussi le but que sa profonde politique et son infatigable activité s'efforcèrent d'atteindre.

Convaincu qu'il falloit réduire l'empereur à

1632

la dernière extrémité, pour vaincre son irrésolution, et rendre vains les efforts de la Bavière et de l'Espagne, ses plus ardens adversaires, il ne s'occupa plus désormais qu'à favoriser les progrès de l'ennemi, et à augmenter la détresse de son maître. Ce fut vraisemblablement d'après son avis que les Saxons, qui avoient déjà pris le chemin de la Lusace et de la Silésie, tournèrent tout à coup vers la Bohême, et envahirent ce royaume sans défense. Leurs conquêtes rapides dans ce pays furent aussi son ouvrage. Le découragement qu'il affecta étouffa toute idée de résistance, et ce fut surtout sa retraite précipitée de Prague qui livra cette capitale à l'ennemi. Dans une conférence qui eut lieu à Kaunitz entre le général saxon et lui, conférence qui eut pour prétexte des négociations relatives à la paix, ils mirent vraisemblablement le sceau à la conjuration, et la conquête de la Bohême fut le premier résultat de cette entrevue. Tandis qu'il employoit tous ses efforts pour accumuler les revers sur la maison d'Autriche ; tandis que l'armée suédoise secondoit ses vues par de rapides progrès sur le Rhin, ses partisans et ses amis affidés dans Vienne faisoient entendre les plaintes les plus amères sur les malheurs publics. Ils représentoient le renvoi de l'ancien général comme l'unique cause de tant de désastres. « Wallenstein n'eût jamais laissé les choses en

» venir au point où elles en sont, s'il fût resté
• » à la tête des affaires, s'écrioit-on de toutes
» parts; » et cette opinion trouva d'ardens
défenseurs jusque dans le conseil secret de
l'empereur.

Le monarque, pressé par les circonstances, n'avoit pas besoin de toutes ces clameurs pour ouvrir les yeux sur le mérite de son général, et reconnoître la faute que sa précipitation lui avoit fait commettre. Sa dépendance de la Bavière et de la ligue n'avoit pas tardé à lui devenir insupportable; mais cette même dépendance ne lui permettoit pas de témoigner sa méfiance, et d'irriter l'électeur par le rappel du duc de Friedland. Cependant le danger étoit à son comble, et l'appui de la Bavière devenoit de jour en jour plus insignifiant. Dans cette position critique, il n'hésita pas à prêter l'oreille aux amis du duc, et à examiner les raisons qu'ils faisoient valoir pour son rappel. Les immenses richesses de Wallenstein, la considération universelle dont il jouissoit, la célérité avec laquelle on l'avoit vu, six ans auparavant, lever une armée de quarante mille hommes; le peu de frais qu'avoit occasionnés l'entretien de cette nombreuse armée; ses exploits à la tête de ces troupes; le zèle, enfin, et la fidélité qu'il avoit montrés pour l'honneur du trône impérial: tout vivoit encore dans le souvenir du monarque.

1632

Tout lui représentoit ce général comme le seul qui pût rétablir l'équilibre des armes entre les puissances belligérantes, sauver la maison d'Autriche et maintenir la religion catholique. Il étoit humiliant pour le fier empereur de faire un aveu aussi positif de son ancienne précipitation et de l'extrémité où il se trouvoit réduit en ce moment ; mais, quelque douloureux qu'il fût pour lui de descendre de son rang élevé pour faire une prière ; quelque suspecte que dût lui paroître la fidélité d'un homme aussi cruellement offensé et aussi implacable dans sa haine ; enfin , quel que fût le mécontentement que les cours d'Espagne et de Bavière fissent éclater à la nouvelle de cette démarche, la nécessité l'emporta sur toute autre considération , et les amis du duc furent chargés de lui faire entrevoir la possibilité de son rappel.

Il est rap-
pelé.

Ses artifices.

Instruit de tout ce qui se passoit à la cour de Vienne à son sujet, il prit assez d'empire sur lui-même pour dissimuler la joie de son triomphe et affecter la plus entière indifférence. L'époque de sa vengeance étoit arrivée, et son âme orgueilleuse savouroit avec délices le bonheur de rendre à Ferdinand toute l'humiliation qu'il en avoit reçue. Il s'étendit, avec l'art le plus profond, sur le calme heureux de la vie privée qui remplissoit tous ses désirs depuis son éloignement des affaires. « Il avoit trop long-temps

» goûté, ajouta-t-il, les charmes de l'indépen-
» dance et du loisir pour les sacrifier au vain
» fantôme de la gloire et à la faveur incertaine
» des princes. Tous ses désirs de grandeur et
» de puissance étoient éteints ; le repos faisoit
» en ce moment le seul, le plus cher objet de
» ses vœux. » Pour ne laisser apercevoir aucune
impatience, il refusa même de se rendre à la
cour de l'empereur. Cependant, il s'avança jus-
qu'à Znäim, en Moravie, afin de faciliter les
négociations.

On essaya d'abord de restreindre le pouvoir
immense dont il alloit être revêtu par la pré-
sence d'un surveillant, espérant par là réduire
l'électeur de Bavière au silence. Les envoyés de
l'empereur, Questenberg et Wertenberg, qui,
en leur qualité d'amis du duc, furent chargés
de cette négociation délicate, eurent ordre d'an-
noncer que le roi de Hongrie se rendroit aussi
à l'armée, pour appréhendre l'art de la guerre
sous Wallenstein ; mais ce nom seul faillit
rompre toute la négociation. « Jamais, jamais,
» s'écria le duc, je ne souffrirai qu'un second
» partage mon commandement, fût-ce Dieu
» lui-même ! » Après que l'on eut abandonné
ce point si révoltant pour l'orgueil du duc, le
prince d'Eggenberg, ministre et favori de l'em-
pereur ; ami constant de Wallenstein, fut en-
voyé en personne auprès de lui. Il fit, pendant

163a

long-temps, d'inutiles efforts pour vaincre sa répugnance affectée. « Le monarque, dit le » ministre, avoit perdu la pierre la plus précieuse de sa couronne, en perdant Wallenstein; mais c'étoit malgré lui, et comme contraint, qu'il s'étoit porté à cette démarche, » suffisamment expiée par le plus amer repentir. » Son estime pour lui demeurait toujours la même; jamais il ne lui avoit enlevé sa faveur: » la preuve la plus forte qu'il pût en recevoir, » étoit la confiance exclusive que l'empereur » mettoit dans sa fidélité et dans ses talens pour » réparer les fautes de ses prédécesseurs, et » changer entièrement la face des choses. Ce » seroit agir avec noblesse que de sacrifier son » juste ressentiment au bien de la patrie; il » seroit grand et digne de lui de faire taire les » odieuses imputations de ses adversaires, en » redoublant de zèle et d'activité. Ce triomphe » sur lui-même, ajouta le prince en finissant, » couronneroit un mérite auquel personne ne » pouvoit atteindre, et feroit de lui le plus » grand homme de son siècle. »

Tant de marques humiliantes de repentir, tant de flatteuses espérances parurent enfin désarmer le courroux du duc de Friedland; mais il ne prêta l'oreille aux propositions séduisantes du ministre qu'après avoir exhalé contre son maître tout le ressentiment dont son cœur étoit op-

pressé ; qu'après avoir étalé, dans les termes les plus pompeux, toute l'étendue de son mérite, et s'être plu à rabaisser le monarque qui avoit en ce moment besoin de son appui. Comme s'il eût cédé uniquement à la force des raisons qu'il venoit d'entendre, il consentit, avec une générosité insultante, à ce qui faisoit l'objet de ses vœux les plus ardens, et donna à l'ambassadeur une lueur d'espoir. Au lieu de terminer sur-le-champ les embarras de Ferdinand par un consentement absolu, il se borna à accorder une partie de ses demandes, afin de mettre un plus haut prix à celles qu'il refusoit. Il accepta le commandement, mais seulement pour trois mois ; pour former une armée, mais non pour la conduire. Il vouloit, par cette création, faire connoître sa capacité, sa puissance, et montrer à l'empereur l'immensité des ressources qui reposoient dans les mains de Wallenstein. Convaincu qu'une armée, que son nom seul avoit tirée du néant, rentreroit dans le néant dès que le créateur viendrait à l'abandonner, il ne vit en elle qu'un moyen infallible d'arracher à son maître les concessions les plus importantes ; et cependant Ferdinand s'applaudit, et considéra comme un grand succès le pas qu'on venoit de faire.....

Il reprend
le commandement ; suite
de ses arti-
fices.

Wallenstein ne tarda pas à remplir une promesse que l'Allemagne entière regardoit comme

chimérique, et que Gustave lui-même trouvoit exagérée; mais les fondemens de cette entreprise étoient jetés depuis long-temps, et il ne fit que mettre en jeu les machines qu'il avoit préparées de longue main. A peine le bruit de l'armement de Wallenstein se fut-il répandu, que des bandes de guerriers accoururent de toutes les parties de la monarchie autrichienne, pour tenter la fortune sous ce général célèbre et expérimenté. Beaucoup de ceux qui avoient autrefois combattu sous ses drapeaux, qui avoient admiré sa grandeur ou éprouvé sa générosité, sortirent tout à coup de l'obscurité, pour aller de nouveau partager sa gloire ou s'enrichir sous ses ordres. L'énormité de la solde promise attira une foule d'individus; et le riche entretien fourni aux soldats par le cultivateur, entraîna aussi l'habitant des campagnes, qui aimoit mieux devenir soldat à ce titre, que de succomber écrasé par des fournitures excessives. Toutes les provinces autrichiennes furent également soumises aux frais de cet armement dispendieux : aucun Etat ne fut affranchi de la taxe; aucune dignité, aucun privilège n'exempta de la capitation. La cour d'Espagne et le roi de Hongrie accordèrent une somme considérable; les ministres firent des dons magnifiques, et Wallenstein lui-même fournit deux cent mille écus de ses fonds pour hâter les préparatifs. Il soutint les officiers

~~pauvre~~ sur sa propre cassette ; et, par son exemple, par des avancemens brillans et des promesses plus brillantes encore, il engagea les officiers riches à lever des troupes à leurs frais. Celui qui formoit un corps de ses propres deniers, en obtenoit le commandement. La différence de religion n'étoit aucun obstacle pour les nominations aux divers grades. On avoit, par-dessus tout, égard à la fortune, à la bravoure, à l'expérience. Cette égalité de justice envers toutes les sectes, et plus encore la certitude que l'armement actuel n'avoit pas pour but la religion, rassurèrent le sujet protestant, et le disposèrent à partager sans se plaindre les charges publiques. Le duc ne négligea pas non plus de négocier, en son propre nom, auprès des puissances étrangères, pour en obtenir des hommes et de l'argent. Il décida le duc de Lorraine à prendre les armes une seconde fois pour l'empereur. La Pologne lui fournit des cosaques, l'Italie des munitions. Avant l'expiration du troisième mois, son armée, qu'il rassembloit en Moravie, s'élevoit à plus de quarante mille hommes, la plupart tirés de la Moravie, de la Silésie et des provinces germaniques de la maison d'Autriche. Ce que chacun avoit jugé impossible, Wallenstein l'exécuta en un instant, au grand étonnement de toute l'Europe. A peine, avant lui, eût-on espéré pouvoir réunir quelques

~~centaines~~ d'hommes : des milliers accoururent sous ses drapeaux, entraînés par la magie de son nom, la puissance de son or ou l'ascendant de son génie. Cette armée, fournie abondamment de toutes les choses nécessaires, commandée par des officiers expérimentés, animée de cet enthousiasme, qui est le garant certain de la victoire, n'attendoit plus qu'un signal de son chef pour se montrer digne de lui par sa bravoure et ses exploits.

Wallenstein avoit rempli sa promesse ; l'armée étoit prête à entrer en campagne. Il se retira alors, laissant à l'empereur le soin de lui donner un chef ; mais il n'eût pas été plus difficile de créer une seconde armée, que de donner à celle-ci un autre général que Wallenstein lui-même. Cette armée formidable, le dernier espoir de l'empereur, n'étoit qu'une illusion, si l'enchanteur qui l'avoit créée lui retiroit son appui : mise au jour par la puissance magique de Wallenstein, la retraite de ce chef la faisoit rentrer dans le néant. Les officiers lui étoient redevables comme débiteurs, ou se trouvoient, comme créanciers, attachés à ses intérêts et à la durée de son pouvoir ; lui seul au monde pouvoit tenir à ses soldats les immenses promesses qu'il leur avoit faites, et par lesquelles il les avoit attirés sous ses drapeaux. Sa parole étoit l'unique garantie de toutes les espérances.

Une confiance aveugle en sa toute-puissance confondoit dans le même esprit, dans le même zèle, cette foule animée par tant de motifs divers : c'en étoit fait de la fortune de chacun d'eux, si celui-là seul de qui ils pouvoient l'attendre venoit à se retirer.

Le refus du duc n'étoit rien moins que sérieux ; mais il se servit habilement de l'effroi qu'il sut inspirer à l'empereur pour lui arracher son consentement aux propositions extraordinaires qu'il osa lui faire. Les progrès de l'ennemi rendoient de jour en jour le péril plus pressant ; les moyens de le faire cesser étoient là : il dépendoit d'un seul homme de mettre fin aux calamités universelles. Le prince d' Eggenberg, l'ami de Wallenstein, reçut alors, pour la troisième et dernière fois, l'ordre d'aller trouver le duc, et de lui offrir le commandement, à quelque prix que ce fût.

Il le trouva à Znaïm, en Moravie, magnifiquement entouré de ces soldats qui faisoient l'objet des vifs désirs de l'empereur. Le fier sujet reçut comme un suppliant l'envoyé de son maître. « Jamais, répondit-il, jamais il ne se fieroit à une démarche que dictoit la détresse et non la justice de l'empereur. On le recherche maintenant que les affaires étoient désespérées, et qu'il n'y avoit de salut à attendre que de son bras ; mais le service, une fois

1632

» rendu, laisseroit bientôt son auteur dans
» l'oubli, et l'ancienne sécurité ne manqueroit
» pas de ramener l'ancienne ingratitude. Toute
» sa gloire étoit exposée, s'il trompoit les espé-
» rances que l'on avoit conçues de lui ; son
» bonheur et son repos ne l'étoient pas moins,
» s'il parvenoit à les remplir : alors se réveilloit
» contre lui l'ancienne jalousie, et l'empereur,
» cédant à l'intrigue, ne feroit aucune difficulté
» de sacrifier une seconde fois un serviteur
» devenu moins nécessaire. Il valoit beaucoup
» mieux pour lui abandonner dès ce moment
» et librement un poste dont, tôt ou tard, les
» cabales de ses adversaires finiroient par l'é-
» loigner. Il n'attendoit de sûreté et de bonheur
» que dans le sein de la vie privée, et le seul
» désir de servir l'empereur avoit pu l'arra-
» cher en ce moment même aux charmes du
» repos. »

Fatigué de cette longue comédie, le ministre prit enfin un ton plus sérieux, et menaça le sujet indocile de toute la colère du monarque, s'il persistoit encore dans sa résistance. « La
» majesté de l'empereur, lui dit-il, s'étoit assez
» humiliée devant lui, et tant de condescen-
» dance, au lieu de le toucher, ne faisoit que
» flatter son orgueil et le fortifier dans son
» obstination. S'il falloit que cette démarche,
» qui avoit tant coûté à l'empereur, restât sans

» résultat, il ne répondoit pas que le suppliant
» ne se changeât en maître, et que le monarque
» ne vengeât, sur le sujet rebelle, l'outrage fait
» à sa dignité. Quelque faute qu'eût commise
» Ferdinand, l'empereur pouvoit toujours exi-
» ger la soumission. L'homme pouvoit se trom-
» per; mais le maître ne reconnoissoit jamais
» son erreur. Si d'injustes jugemens avoient fait
» éprouver des pertes ou des torts au duc de
» Friedland, l'empereur pouvoit tout réparer
» en un instant. Exigeoit-il des sûretés pour
» ses dignités et sa personne, la justice de
» l'empereur ne se refuseroit à aucune demande
» raisonnable; mais la majesté du souverain,
» une fois méprisée, n'admettoit plus de répa-
» ration; le mérite le plus éclatant disparoissoit
» à ses yeux, lorsqu'on méconnoissoit ses ordres.
» L'empereur avoit besoin de ses services, et,
» comme empereur, il les demandoit. Quelque
» fût le prix qu'il voulût y mettre, il consentoit
» à les recevoir à ce titre; mais il commandoit
» l'obéissance, ou tout le poids de sa colère
» alloit écraser le serviteur rebelle. »

Wallenstein, dont les vastes possessions si-
tuées dans la monarchie autrichienne, étoient
continuellement exposées à un coup d'autorité,
sentit vivement jusqu'où pouvoit aller cette
menace. Mais ce ne fut pas là crainte qui mit
un terme à son obstination affectée. Ce ton

1632

impérieux qu'on prenoit en ce moment vis-à-vis de lui, déceloit trop clairement la faiblesse et le désespoir; et l'empressement de l'empereur à souscrire à toutes ses conditions, lui fit comprendre qu'il avoit atteint son but. Alors il s'avoua vaincu par l'éloquence d'Eschenberg, et il le quitta pour aller rédiger ses conditions.

Conditions
que Wallen-
stein impose
à l'empereur.

Le ministre n'attendoit pas, sans inquiétude, un écrit où le plus fier des serviteurs avoit la hardiesse de dicter la loi au plus fier des princes. Mais, quelque faible opinion qu'il eût de la modération de son ami, l'extravagance de cet écrit surpassa de beaucoup toutes ses craintes à cet égard. Wallenstein demandoit une suprématie absolue sur toutes les armées allemandes de la maison d'Autriche et d'Espagne, et la liberté entière de récompenser et de punir. Il ne devoit être permis ni au roi de Hongrie, ni à l'empereur lui-même, de paroître à l'armée, et encore moins d'y exercer aucun acte d'autorité. L'empereur ne devoit donner aucun emploi dans l'armée, ni accorder aucune récompense : les lettres de grâce ne devoient être valables qu'autant qu'elles se trouveroient revêtues de la sanction de Wallenstein. Le duc de Friedland devoit disposer seul, et à l'exclusion des tribunaux de l'empereur et de l'Empire, de tout ce qui seroit pris ou confisqué en Allemagne. Il exigeoit, comme première ré-

compense de ses services, un des Etats héréditaires de l'empereur ; et, à titre de don extraordinaire, l'un des pays conquis. Chaque province autrichienne devoit lui être ouverte comme un asile, dès qu'il en auroit besoin. Il demandoit, en outre, l'assurance du duché de Mecklembourg, à la paix ; et que, dans le cas où l'on jugeroit à propos de lui retirer une seconde fois le généralat, on le lui fit connoître par un congé formel, et signifié d'avance.

Le ministre fit de vains efforts pour modérer des prétentions qui dépouilloient l'empereur de tous ses droits de souveraineté sur les troupes, et l'abaissoient jusqu'à faire de lui la créature de son général. On avoit trop montré à Wallenstein la haute importance de ses services, pour qu'on pût rester désormais maître du prix auquel il consentiroit à les rendre. Si la force des circonstances obligeoit l'empereur à accepter de pareilles propositions, ce n'étoit pas un simple mouvement de vengeance et d'orgueil qui engageoit le duc à les faire. Le plan de révolte étoit déjà formé, et, pour le faire réussir, Wallenstein devoit s'assurer de tous les avantages que lui donnoit son traité avec la cour. Ce plan exigeoit que toute autorité en Allemagne fût enlevée à l'empereur, et passât entre les mains de son général : or, ce but étoit atteint aussitôt que Ferdinand consentoit aux

conditions qui lui étoient proposées. L'usage que Wallenstein vouloit faire de son armée, usage très-éloigné du dessein dans lequel on la lui avoit confiée, n'admettoit aucune division de pouvoir sur elle ; il admettoit encore moins une autorité supérieure à celle de Wallenstein. Pour être seul maître de la volonté des troupes, il falloit qu'il parût seul maître de leur sort. Pour attirer insensiblement à lui toute l'autorité, et faire passer dans sa personne des droits de souveraineté qu'il tenoit de la puissance suprême, il falloit qu'il mit ses soins à éloigner celle-ci des yeux des soldats : de là son refus opiniâtre à ce qu'aucun prince de la maison d'Autriche parût à l'armée. La liberté seule de disposer à son gré de tous les biens confisqués ou conquis dans l'Empire, lui donnoit la faculté effrayante de se créer une foule de partisans, d'en faire les instrumens de ses volontés, et de jouer le rôle de dictateur en Allemagne avec une étendue de pouvoir que n'avoit jamais eue aucun empereur, même en temps de paix. Par le droit de se retirer au besoin dans les pays héréditaires de l'Autriche, il acquéroit le moyen de les épuiser, de tenir l'empereur comme prisonnier dans ses propres États, et de ruiner sourdement les fondemens de la monarchie autrichienne. Quel que pût être l'événement, il avoit également pourvu à ses intérêts par les

conditions qu'il avoit imposées à l'empereur. Si les circonstances se montrèrent favorables à ses projets, le traité qu'il venoit de conclure ne pouvoit qu'en faciliter l'exécution ; si, au contraire, elles s'y opposoient, il trouvoit dans ce même traité un dédommagement complet. Mais pouvoit-il regarder comme valable un traité qu'il arrachoit à la détresse de son maître, et qui étoit fondé sur le crime ? Pouvoit-il espérer de lier l'empereur par des conditions qui prononçoient, en quelque sorte, l'arrêt de mort du sujet assez téméraire pour les dicter ? Cependant, ce grand criminel étoit en ce moment l'homme indispensable, celui sur qui reposoit le salut de la monarchie autrichienne ; et Ferdinand, exercé à la dissimulation, lui accorda tout ce qu'il demandoit.

Enfin, les forces impériales avoient un chef digne de ce nom. Dès que Wallenstein eut pris le commandement, tout autre pouvoir que le sien cessa dans l'armée, même celui de l'empereur ; tout acte, tout ordre qui n'émana pas de lui, fut considéré comme nul. Des bords du Danube jusqu'aux rives du Weser et de l'Oder, tout sentit la présence du nouveau génie qui présidoit aux destinées de la monarchie autrichienne. Un nouvel esprit anima les soldats de l'empereur : une nouvelle époque commença pour la guerre. Les catholiques sentirent naître

toutes leurs espérances, et les protestans virent avec douleur les événemens prendre une direction nouvelle et inattendue.

Plus le prix qu'on avoit dû mettre à un général de ce mérite étoit grand, plus la cour de Vienne se crut autorisée à concevoir d'espérances. Mais le duc de Friedland ne se hâta pas de les remplir : près des frontières de la Bohême, à la tête d'une armée formidable, il n'avoit qu'à se montrer pour vaincre les Saxons, et commencer avec éclat sa nouvelle carrière par la conquête de ce royaume. Au lieu de cela, il se borna à quelques combats de Croates qui ne décidoient rien ; il laissa la meilleure partie de la Bohême en proie aux troupes de l'électeur, et marcha ainsi à pas sûrs vers le but particulier qu'il s'étoit proposé : s'unir aux Saxons, et non les vaincre ; tel étoit le plan de Wallenstein. Tout rempli de cet objet, et au moment de faire usage des forces imposantes placées sous son commandement, il les laissa reposer, pour ainsi dire, afin de négocier avec plus de facilité. Il n'épargna rien pour arracher l'électeur de Saxe à l'alliance de la Suède ; et Ferdinand lui-même, toujours disposé à faire la paix avec ce prince, approuva les démarches du général. Mais le souvenir des grandes obligations que l'on avoit aux Suédois étoit encore trop récent dans l'âme des Saxons pour qu'ils se permissent une aussi

Il cherche
inutilement
à détacher la
Saxe de la
Suède.

lâche perfidie. D'ailleurs, auroient-ils réellement eu l'intention de la commettre, le caractère équivoque de Wallenstein et la mauvaise réputation de la politique autrichienne opposoient également à ce qu'on ajoutât quelque confiance aux promesses du duc. Trop connu pour un fourbe politique, il ne put réussir à persuader, dans la seule occasion peut-être où il parlât avec sincérité ; et il fallut encore que les circonstances lui interdissent de donner des preuves de cette sincérité, en mettant au jour les véritables motifs qui le faisoient agir.

Wallenstein résolut donc, malgré lui, d'obtenir par la force des armes un succès que lui refusoient ses négociations. Il rassembla promptement son armée, et se trouva devant Prague avant que les Saxons eussent le temps de venir au secours de cette capitale. Après une courte résistance de la part des assiégés, la trahison des Capucins introduisit un de ses régimens dans la place, et la garnison, réfugiée au château, mit bas les armes à des conditions déshonorantes. Maître de la capitale, il recommença ses négociations avec la cour de Saxe, dans l'espoir qu'elles auroient plus de succès ; mais, en même temps qu'il les renouoit avec le général d'Arnheim, il ne négligea rien pour les appuyer d'un coup décisif. Il fit occuper, en toute hâte, les passages entre Aussig et Pirna,

1632

afin de couper la retraite à l'armée saxonne : cependant, la célérité d'Arnheim le sauva encore à temps du péril. Après la retraite de ce général, Egra et Leutmeritz, dernières retraites des Saxons en Bohême, se rendirent au vainqueur ; et ce royaume fut remis sous la domination de son souverain plus promptement qu'il n'en étoit sorti.

Il fait rentrer
la Bohême
sous la domi-
nation de
l'empereur.

Plus occupé de l'exécution de son plan secret que des intérêts de son maître, Wallenstein songeoit en ce moment à porter la guerre en Saxe, afin de forcer l'électeur, par le ravage de son pays, à conclure un traité avec l'empereur, ou plutôt avec le duc de Friedland ; mais, quelque peu habitué qu'il fût à soumettre sa volonté à la force des circonstances, il sentit la nécessité de sacrifier en ce moment son plan favori à une affaire plus pressante. Tandis qu'il battoit les Saxons, et les chassoit de la Bohême, Gustave-Adolphe continuoît sa marche triomphante sur le Rhin et sur le Danube, et il menaçoit déjà de ses armes les frontières de la Bavière. Maximilien, battu sur le Lech, et privé de son plus ferme appui par la mort du comte de Tilly, pressoit vivement l'empereur de lui envoyer le duc de Friedland, afin de protéger la Bavière, et d'éloigner par là les dangers qui menaçoient l'Autriche elle-même. Il s'adressa directement à Wallenstein ; il le pria, de la

manière la plus forte, de détacher quelques régimens, en attendant qu'il pût arriver lui-même avec la grande armée. Ferdinand appuya cette demande de tout son pouvoir, et de nombreux courriers se succédèrent auprès de Wallenstein, pour l'engager à marcher vers le Danube.

Mais on vit en ce moment combien l'empereur avoit sacrifié de sa puissance en se dépouillant de son autorité sur les troupes, et en cédant à son général le pouvoir de régler les opérations de la guerre. Sourd aux prières de Maximilien et aux ordres de l'empereur, Wallenstein resta tranquille en Bohême, et abandonna l'électeur à son sort. Le souvenir des mauvais offices que lui avoit rendus autrefois Maximilien à la diète de Ratisbonne, étoit demeuré profondément gravé dans l'âme du duc, et il n'ignoroit pas les efforts que l'électeur venoit de faire tout récemment encore pour empêcher son rétablissement à la tête des armées. Le moment de venger cette injure étoit arrivé, et l'électeur éprouva, d'une manière terrible, qu'il s'étoit fait un ennemi du plus vindicatif de tous les hommes. « La Bohême, répondit le duc, ne » pouvoit rester à découvert, et la meilleure » manière de protéger l'Autriche étoit de laisser » l'armée suédoise s'affoiblir devant les fortes » ressés de la Bavière. » C'est ainsi que Wal-

1632

Wallenstein châtia son ennemi par le bras même de Gustave; et, tandis que toutes les places tomboient successivement au pouvoir de son monarque, il laissa l'électeur attendre vainement son arrivée à Ratisbonne. Ce ne fut qu'après avoir entièrement soumis la Bohême, lorsqu'il ne lui resta plus absolument aucune excuse, et que les conquêtes de Gustave en Bavière firent craindre pour l'Autriche même, qu'il céda enfin aux instances de l'empereur et de Maximilien. Alors il se détermina à faire, avec les Bava-
Jonction de
Wallenstein
avec les Ba-
varois.
 rois, cette jonction si long-temps désirée, et qui, selon l'attente générale des catholiques, devoit décider du sort de toute la campagne.

Gustave-Adolphe, déjà trop faible en hommes pour tenir tête à la seule armée de Wallenstein, ne pouvoit que s'alarmer d'une telle jonction; et l'on s'étonne, avec raison, qu'il n'ait pas mis plus d'activité à la prévenir. Vraisemblablement il compta trop sur la haine qui divisoit les chefs, et sembloit devoir s'opposer à leur réunion; mais il n'étoit plus temps de réparer cette faute, lorsque les suites eurent prouvé la fausseté de ses conjectures. A la vérité, il accourut vers le haut Palatinat dès qu'il eut un avis certain de leur projet, afin de couper le passage à l'électeur; mais celui-ci l'avoit prévenu, et la jonction s'étoit déjà opérée près d'Egra.

Cette dernière place avoit été désignée par

Wallenstein pour servir de théâtre au triomphe qu'il alloit remporter sur son orgueilleux rival. Non content de le voir, en suppliant, implorer à ses pieds l'appui de ses armes, il lui imposa la dure loi de laisser loin derrière lui ses Etats à découvert, pour venir chercher un protecteur, et l'obligea ainsi à faire l'aveu honteux de sa détresse et du besoin indispensable qu'il avoit de son bras. Le fier prince se résigna pourtant à cette humiliation. Il lui en avoit coûté beaucoup, sans doute, de devoir son salut à un homme qui n'auroit jamais eu le pouvoir qu'il tenoit en ce moment, si ses vœux'eussent été écoutés; mais la résolution, une fois prise, il étoit homme à supporter tous les désagréments inséparables de cette résolution, et assez maître de lui-même pour ne plus connoître de contrariétés dès qu'il s'agissoit d'arriver à son but.

S'il en avoit tant coûté pour opérer une simple réunion, que seroit-ce lorsqu'il faudroit régler les conditions d'après lesquelles on agiroit? Pour remplir le but que l'on se proposoit par cette réunion, il falloit que le commandement reposât entre les mains d'un seul, et chacun des deux montrait une égale répugnance à se soumettre à l'autorité de l'autre. Si Maximilien se prévaloit de sa dignité électorale, de l'éclat de sa naissance et de son rang dans l'Empire, Wallenstein fendoit ses droits sur sa réputation

1632

militaire, et sur les pouvoirs illimités qu'il avoit reçus de l'empereur. Si, dans Maximilien, la fierté souveraine se révoltoit à l'idée d'obéir à un officier de l'empereur, l'orgueil du duc étoit singulièrement flatté de dicter la loi à un esprit aussi impérieux que celui de l'électeur. On en vint à une querelle opiniâtre, qui se termina enfin par un accord entièrement à l'avantage de Wallenstein. Le commandement suprême et illimité des deux armées lui fut abandonné, surtout pour les jours de combat; et l'électeur renonça au pouvoir de changer l'ordre de bataille, même la marche de l'armée : il ne conserva que le droit de punir et de récompenser ses propres soldats, et le libre emploi de ses troupes lorsqu'elles agiroient séparément.

Réconciliation
du duc
de Bavière et
de Wallen-
stein.

Ces dispositions préliminaires étant terminées, on hasarda enfin de se voir; mais ce ne fut qu'après s'être juré, de part et d'autre, l'entier oubli du passé; et après avoir scrupuleusement observé toutes les formalités extérieures de l'acte de réconciliation. Les deux rivaux s'embrassèrent en présence des troupes, ainsi qu'ils en étoient convenus, et se donnèrent réciproquement les plus fortes assurances d'amitié, tandis que la haine la plus violente les dévorait intérieurement. Maximilien, exercé dans l'art de feindre, conserva assez d'empire sur lui-même pour ne trahir, par aucun signe

extérieur, ses véritables sentimens ; mais on voyoit briller, dans les yeux de Wallenstein, la joie secrète de son triomphe, et la contrainte qui régnoit dans tous ses mouvemens déceloit la violence de la passion qui maîtrisoit son cœur orgueilleux.

L'armée combinée bavaro-impériale s'élevoit en ce moment à près de soixante mille hommes, la plupart vieux soldats, et le monarque suédois n'osa pas se mesurer contre de pareilles forces. N'ayant pu réussir à empêcher leur jonction, il se retira précipitamment vers la Franconie, et attendit un mouvement décisif de Wallenstein pour prendre lui-même sa résolution. La position de l'armée ennemie, sur les frontières de la Saxe et de la Bavière, le laissa pendant quelque temps dans l'incertitude ; il ne savoit si elle se dirigeroit vers la Saxe, ou si elle chercheroit à éloigner les Suédois du Danube, et à délivrer la Bavière. Arnheim avoit découvert la Saxe pour aller faire des conquêtes en Silésie, où plutôt, comme plusieurs l'en accusent, pour ouvrir l'électorat au duc de Friedland, et entraîner plus aisément par là l'esprit irrésolu de son maître à un arrangement avec l'empereur. Gustave-Adolphe, persuadé que le dessein de Wallenstein étoit de se porter en Saxe, envoya sur-le-champ des secours considérables à l'électeur, son allié, résolu de s'y

1632

rendre en personne, à la tête de toutes ses forces, dès que les circonstances le permettraient. Mais bientôt les mouvemens du duc de Friedland lui apprirent qu'il étoit menacé lui-même, et la marche du duc vers le haut Palatinat ne lui laissa plus aucun doute. Gustave avoit à songer en ce moment à sa propre sûreté; il devoit combattre moins pour la suprématie que pour son existence en Allemagne, et il falloit qu'il empruntât toutes ses ressources de la fécondité de son génie. Il étoit surpris par l'ennemi avant qu'il eût eu le temps de rassembler ses forces dispersées dans toute l'Allemagne, et de demander des secours à ses alliés. Trop foible en hommes pour tenir tête à la puissante armée qui avançoit, il n'avoit plus que le choix, ou de se jeter dans Nuremberg, de courir le risque de s'y voir bloqué par la nombreuse armée de Wallenstein, et d'y mourir de faim; ou d'abandonner cette ville à la vengeance d'un ennemi furieux, et d'aller attendre des renforts sous le canon de la forteresse de Donawerth. Ne consultant que l'honneur et l'humanité, méprisant tous les dangers qu'il pouvoit courir, Gustave choisit sans hésiter le premier parti, aimant mieux s'ensevelir avec son armée sous les ruines de Nuremberg, que de fonder son salut sur la perte de cette ville.

Gustave se

Toutes les dispositions furent faites à l'instant

pour entourer de fortifications la ville et ses faubourgs, et établir un camp retranché dans l'intérieur. Des milliers de bras travaillèrent sur-le-champ à cet ouvrage immense ; et tous les habitans de Nuremberg, animés d'un zèle héroïque, se montrèrent prêts à exposer, pour la cause commune, leur sang, leur vie et leurs propriétés. Un fossé profond de huit pieds, et large de douze, entoura toutes les fortifications. Les lignes furent garnies de redoutes et de bastions, et les avenues défendues par des demi-lunes. La Peignitz, qui traverse Nuremberg, partagea tout le camp en deux enceintes, et plusieurs ponts établirent des communications de l'une à l'autre. Environ trois cents pièces de canon pouvoient tirer des remparts de la ville ou des redoutes du camp. Les habitans des villages voisins et les bourgeois de Nuremberg, de concert avec les soldats suédois, poussèrent si vivement les travaux, que, dès le septième jour, l'armée put occuper son camp, et que, le quatorzième, cet ouvrage immense fut achevé.

Tandis qu'on exécutoit ces travaux hors des murs, les magistrats de la ville étoient occupés à remplir les magasins, et à les pourvoir de toutes les munitions de guerre et de bouche nécessaires pour un long siège. Ils eurent soin de prendre aussi, en cette occasion, les mesures de police les plus sévères pour préserver de

1632

retranche
dans Nurem-
berg.

1631 toute atteinte la santé des habitans, qu'une aussi grande affluence pouvoit aisément compromettre. Afin de soutenir le roi, en cas de besoin, on prit dans la ville tous les jeunes bourgeois, que l'on exerça au métier des armes, et la milice déjà existante fut considérablement augmentée. Pendant ce temps, Gustave-Adolphe demanda des secours au duc Guillaume de Weimar et au landgrave de Hesse, ses alliés; il donna l'ordre à tous ses généraux sur le Rhin, en Thuringe et dans la basse Saxe, de venir le joindre sur-le-champ à Nuremberg avec leurs troupes : l'armée qu'il commandoit, dans l'intérieur des lignes de la ville, ne s'élevoit pas à plus de seize mille hommes, et n'égalait pas, par conséquent, le tiers de l'armée ennemie.

Cependant le duc de Friedland s'étoit avancé à petites journées jusqu'auprès de Neumarck, où il fit une revue générale de ses troupes. A la vue de cette armée formidable, il ne put se défendre d'une jactance de jeune homme. « Encore » quatre jours, s'écria-t-il, et l'on verra qui de » nous deux, du roi de Suède ou de moi, sera » le maître du monde. » Il ne fit rien cependant, malgré sa grande supériorité, pour réaliser cette fastueuse promesse; l'ennemi ayant même eu la témérité de sortir de ses lignes et d'aller au devant de lui, il négligea l'occasion de se défaire entièrement de son rival. « On a

» assez livré de combats, répondit-il à ceux qui 1632
 » l'engageoient à attaquer, il est temps de chan-
 » ger de méthode. » Ici l'on sentit déjà combien
 l'on avoit gagné à être commandé par un général
 dont la réputation militaire étoit établie, et qui
 n'avoit pas besoin, pour se faire un nom, de
 courir, comme tant d'autres, après des entre-
 prises hasardeuses. Wallenstein, convaincu que
 l'ennemi, poussé au désespoir, feroit payer cher
 une victoire, tandis qu'une dé faite qu'il éprou-
 veroit lui-même ruineroit à jamais les affaires
 de l'empereur, se contenta de fatiguer et d'é-
 puiser, par un long siège, l'ardeur guerrière
 de son rival ; et, en s'attachant à lui ôter toute
 occasion de déployer cette bravoure impétueuse
 qui l'avoit rendu invincible jusqu'alors, il le
 privoit de son plus grand avantage. Sans rien
 entreprendre, il se borna donc à occuper un
 camp fortement retranché de l'autre côté de la
 Rednitz, en face de Nuremberg ; et, par le
 choix de cette excellente position, il intercepta
 tous les convois de Franconie, de Souabe et de
 Thuringe qui pouvoient pénétrer tant dans la
 ville que dans le camp : par là, il tint le roi,
 ainsi que la place, assiégés, et se flatta de vaincre
 lentement, mais d'autant plus sûrement, par la
 faim et les maladies, le courage d'un ennemi
 contre lequel il n'osoit pas risquer une bataille.
 Mais, peu accoutumé aux ressources de l'ad-

Wallenstein
 assiége le roi
 dans cette
 place.

1631

versaïre qu'il avoit en tête, il ne s'étoit pas mis assez en garde lui-même contre le sort qu'il lui avoit préparé. La population des villages environnans s'étoit enfuïe, emportant avec elle toutes ses provisions, et les fourrageurs de Wallenstein étoient obligés de disputer aux soldats suédois le peu qui pouvoit encore rester. Le roi s'abstint de toucher aux magasins de la ville tant qu'il fut possible de tirer des vivres du voisinage. Les courses, qui avoient lieu des deux côtés, entretenoient entre les Croates et les Suédois une guerre continue, dont les pays d'alentour portoient les traces les plus effrayantes. On ne pouvoit plus se procurer de vivres que l'épée à la main, et les partis n'osoient aller en fourrageurs sans être fortement soutenus. Dès que la disette se fit sentir, les magasins de la ville s'ouvrirent à Gustave-Adolphe, tandis que Wallenstein étoit toujours obligé de tirer ses approvisionnemens de fort loin. Un convoi considérable lui arrivoit de Bavière; il détacha deux mille hommes pour l'escorter et l'amener en sûreté dans son camp : Gustave-Adolphe, qui en fut instruit, envoya aussitôt un régiment, avec ordre de s'en emparer. L'obscurité de la nuit favorisa cette

entreprise; le convoi tomba en entier au pouvoir des Suédois, la ville où il s'étoit arrêté fut prise, et l'escorte impériale taillée en pièces.

Gustave intercepte un convoi destiné à l'armée de Wallenstein.

Environ deux cents bêtes à cornes furent enlevées, et on brûla mille chariots chargés de pain, qu'il eût été trop difficile d'amener. Le duc de Friedland avoit fait avancer sept régimens du côté d'Altdorf, pour favoriser l'arrivée de ce convoi, attendu avec tant d'impatience ; mais le roi qui, de son côté, avoit envoyé des forces considérables pour protéger la retraite des siens (1), dispersa les Impériaux après un combat opiniâtre, leur tua quatre cents hommes, et les repoussa jusque dans leur camp. Tant de contrariétés, une constance aussi inébranlable de la part du roi, firent repentir le duc de Friedland d'avoir laissé échapper, sans fruit, l'occasion de livrer bataille. La force du camp des Suédois rendoit, en ce moment, toute attaque impossible, et la jeunesse armée de Nuremberg fournissoit au roi une pépinière de guerriers qui pouvoit en un instant réparer toutes ses pertes :

(1) Ce fut encore le jeune Gassion que le roi chargea de cette expédition. Le succès dont elle fut couronnée charma Gustave au point qu'il pria Gassion de lui demander la grâce qui lui seroit la plus agréable. Celui-ci ayant répondu « qu'il désiroit être envoyé encore au devant du corps de troupes que S. M. attendoit. — Marche, lui dit Gustave en lui sautant au cou ; je réponds de tout ce que tu laisses ici ; je garderai tes prisonniers, et t'en rendrai bon compte. » Gassion étoit fils d'un président à mortier du Parlement de Pau. (*Voyez sa Vie, par l'abbé de Pure.*) (N. d. T.)

1632

la disette , qui se faisoit sentir aussi bien dans le camp des Impériaux que dans celui des Suédois, rendoit au moins fort incertain de savoir lequel des deux partis forceroit l'autre à quitter le premier ses positions.

Les deux armées , couvertes également par des retranchemens inexpugnables, avoient passé déjà quinze jours en présence l'une de l'autre, sans oser tenter autre chose que des courses légères ou des escarmouches insignifiantes. Des maladies contagieuses, suite naturelle d'une mauvaise nourriture et de l'entassement des soldats dans un même lieu, avoient enlevé, de part et d'autre, plus de guerriers que le fer et le feu ; et cette calamité croissoit de jour en jour.

Enfin parut dans le camp des Suédois le secours qu'ils attendoient depuis si long-temps. Appuyé de ces nombreux renforts, Gustave put alors se livrer à tout l'élan de sa bravoure naturelle, et briser les chaînes qui l'avoient retenu jusqu'à ce jour.

Le duc de Weimar avoit, d'après les intentions du roi, rassemblé en toute hâte les garnisons répandues dans la basse Saxe et dans la Thuringe ; il en avoit formé un corps d'armée, qui fut joint, auprès de Schweinfurt, par quatre régimens saxons, et auquel se réunirent bientôt après, dans les environs de Kitznigen, les troupes

du Rhin que le landgrave de Hesse-Cassel et le comte palatin de Birkenfeld envoyèrent au secours du roi. Le chancelier Oxenstiern se chargea de conduire toutes ces forces au lieu de leur destination. Après avoir fait jonction, à Vindenheim, avec le duc Bernard de Weimar et le général suédois Banner, il s'avança à marches forcées jusqu'à Pruck et Altersdorf, où il passa la Rednitz, et arriva enfin heureusement dans le camp suédois. Ces secours s'élevoient à près de cinquante mille hommes, et étoient accompagnés de soixante pièces de canon et de quatre cents chariots de bagages. Gustave-Adolphe se vit donc à la tête d'environ soixante-dix mille combattans, sans y comprendre la milice de Nuremberg, qui, au besoin, pouvoit former un corps de trente mille hommes prêt à entrer en campagne. Cette masse imposante de forces étoit en présence d'une armée non moins formidable, et tout sembloit autoriser à croire que l'on tenoit enfin au moment de terminer, par une grande bataille, cette longue et sanglante guerre.

Mais, s'il avoit fallu lutter avec la diète avant l'arrivée des secours, quels effrayans ravages ne devoit pas causer cette éclatante victoire, que Wallenstein lui-même avoit fait venir de nouveaux renforts de la Bavière. Outre les cent vingt mille combattans qui étoient

1632.

en présence ; outre une quantité de plus de cinquante mille chevaux dans les deux armées ; entre les habitants de Nuremberg , dont le nombre surpassoit de beaucoup l'armée suédoise ; on comptoit , dans le seul camp de Wallenstein , quinze mille femmes , et un nombre égal de conducteurs , et de valets : le camp des Suédois en renfermoit à peu près autant. Les usages du temps permettoient aux soldats d'amener avec eux leur famille en campagne. Une grande quantité de femmes volontaires étoient , en outre , attachées à la suite de l'armée impériale : chez les Suédois , au contraire , la surveillance la plus sévère sur les mœurs écartoit toute espèce de désordre , et rendoit , par suite , les unions légitimes nécessaires. Des écoles de campagne étoient établies pour cette génération naissante , dont le camp étoit le patrie ; et il en sortoit une excellente race de guerriers , qui , dans une guerre de long cours , pouvoit fournir aux armées de quoi se recruter elles-mêmes. Rien dédaignant si ces nations ambulantes affamôient tous les pays par où elles passoient , et si la présence de tant de personnes inutiles , à la suite des armées , faisoit élever tout à coup les denrées à des prix excessifs. Les moulins qui entouroient Nuremberg ne pouvoient suffire à moudre le blé nécessaire pour la consommation de chaque jour , et cinquante mille livres de pain , que là

ville livroit chaque jour au camp, ne faisoient qu'irriter la faim du soldat. Les soins extrêmes, les précautions sans nombre des magistrats de Nuremberg, ne purent empêcher qu'une grande quantité de chevaux ne périssent, faute de fourrages, et que le ravage toujours croissant des maladies ne mît chaque jour plus de cent personnes au tombeau.

Pour mettre un terme à tant de maux, Gustave-Adolphe, plein de confiance dans la supériorité de ses forces, sortit enfin de ses lignes le cinquante-cinquième jour. Il se présenta en bataille devant l'ennemi, et fit tirer sur son camp trois batteries formidables qu'il avoit fait élever sur les bords de la Rednitz; mais Wallenstein demeura immobile dans ses retranchemens; il se contenta de lui répondre de loin par quelques décharges de mousqueterie et quelques coups de canon. Fatiguer le roi par l'inaction, vaincre sa persévérance par la faim, telle étoit l'inébranlable résolution de Wallenstein; et les représentations de Maximilien, l'impatience de l'armée, les railleries de l'ennemi, ne purent jamais l'en détourner. Trompé dans ses espérances, pressé par les progrès de la disette, Gustave-Adolphe voulut alors tenter l'impossible; il résolut d'escalader un camp que l'art et la nature concouroient également à rendre inexpugnable.

1632

Il attaque
sans succès le
camp retran-
ché de Wal-
lestein.

Après avoir remis la défense du sien à la milice de Nuremberg, il s'avança en ordre de bataille, le jour de la Saint-Barthélemy, le cinquante-huitième depuis que l'armée avoit occupé ses retranchemens, et passa la Rednitz auprès de Furt, où il repoussa sans peine les avant-postes ennemis. Sur les hauteurs escarpées situées entre la Biber et la Rednitz, et appelées la *Vieille-Citadelle* et la *Vieille-Montagne*, se trouvoit le gros de l'armée de Wallenstein; et le camp lui-même, dominé par ces hauteurs, se prolongeoit dans une étendue immense à travers la campagne. Toute l'artillerie étoit placée sur ces hauteurs; des redoutes formidables, inaccessibles par elles-mêmes, étoient, en outre, entourées de fossés profonds; des abattis épais et de fortes palissades fermoient les avenues de la montagne escarpée d'où Wallenstein, calme et plein d'une inébranlable sécurité, promenoit autour de lui ses regards étincelans; enfin, de nombreux bataillons cachés derrière les redoutes, et cent pièces de canon, étoient prêts à donner la mort au premier audacieux qui tenteroit de braver tant d'obstacles. Ce fut contre de pareilles positions que Gustave-Adolphe osa diriger son attaque; et cinq cents mousquetaires, soutenus de quelques fantassins (le peu d'espace ne permettoit pas à un plus grand nombre de combattre), eurent le privi-

lège peu envié d'aller les premiers affronter une mort certaine. L'attaque se fit avec fureur, la résistance fut terrible. Irrités par la certitude de la mort, ces intrépides guerriers s'élancent contre la montagne, qui n'est bientôt plus qu'un volcan vomissant le fer et le feu. La grosse cavalerie impériale pénètre aussitôt dans les jours que vient de faire l'artillerie; les rangs serrés se rompent; et cette bande de héros, vaincue à la fois par les hommes et par la nature, prend la fuite, après avoir laissé cent hommes sur la place. C'étoit à des Allemands que Gustave-Adolphe avoit réservé l'honneur périlleux de la première attaque : irrité de leur retraite, il amène ses Finlandais à l'assaut; il veut faire rougir les Allemands de leur lâcheté, en leur opposant la bravoure des soldats du Nord; mais les Finlandais, accueillis par les mêmes décharges, abîmés dans les mêmes torrens de feu, cèdent aussi à des forces supérieures. Un régiment de troupes fraîches prend aussitôt leur place pour renouveler l'attaque : il éprouve le même sort. Celui-ci est relevé par un quatrième, un cinquième, un sixième. Pendant dix heures que dura le combat, tous les régimens attaquèrent, et tous, successivement écrasés, abandonnèrent le champ de bataille; mille corps mutilés couvrent la plaine; Gustave-Adolphe continue son attaque,

1632

et Wallenstein reste inébranlable sur son rocher.

Cependant la cavalerie impériale et l'aile gauche des Suédois, postées dans un petit bois sur la Rednitz, venoient d'engager un combat très-vif, où, malgré des prodiges de valeur de part et d'autre, et des flots de sang, le succès demeurait toujours incertain. Le duc de Friedland avoit eu un cheval tué sous lui, aussi bien que le duc Bernard de Weimar; le roi lui-même avoit eu la semelle de l'une de ses bottes emportée par un boulet de canon. L'attaque et la résistance se renouveloient toujours avec une égale fureur, jusqu'à ce qu'enfin les approches de la nuit avertirent qu'il étoit temps de mettre un terme à cet acharnement. Mais déjà les Suédois sont trop avancés pour entreprendre leur retraite sans danger; le roi l'a cependant résolue : tandis qu'il cherche un officier pour porter aux régimens l'ordre de la faire, il voit paroître devant lui le colonel Bébron, brave Ecossais, que son courage naturel avoit fait sortir du camp pour partager les dangers de cette journée. Irrité contre le roi, qui récemment avoit préféré un colonel plus jeune que lui pour une action périlleuse, il avoit fait, dans sa colère, le vœu de ne jamais tirer son épée pour le roi. Gustave s'adresse à lui, et, après avoir loué son noble courage, il le prie

de porter aux régimens l'ordre de la retraite: 1632

« Sire, lui répond ce courageux officier, c'est
» le seul service que je ne puisse refuser à votre
» majesté, car il y a du danger à courir. » Il
part à l'instant pour porter l'ordre.

Cependant le duc Bernard de Weimar s'étoit
emparé, dans la chaleur du combat, d'une hau-
teur sur la Vieille-Citadelle, d'où l'on pouvoit
battre la montagne, et même le camp ennemi;
mais la pluie, qui étoit tombée par torrens toute
la nuit, avoit rendu le terrain si glissant, qu'il
fut impossible d'y faire arriver de l'artillerie,
et l'on se vit contraint d'abandonner un poste
acheté par des flots de sang. Se méfiant de la
fortune, qui venoit de lui être contraire, le roi
n'osa risquer, le jour suivant, une nouvelle
attaque avec des troupes épuisées de fatigue;
et, pour la première fois vaincu, parce qu'il
n'étoit pas vainqueur, il ramena son armée
derrière la Rednitz. Deux mille morts, qu'il
laissa sur le champ de bataille, attestèrent les
pertes qu'il avoit faites dans cette journée, tan-
dis que le duc de Friedland, immobile dans ses
lignes, avoit repoussé, sans effort, ses impé-
tueuses attaques.

Les deux armées, après cette action, restèrent
encore pendant quinze jours en présence, cha-
cune d'elles espérant toujours forcer l'autre à
lever son camp la première. A mesure que l'on La disette

1632
 afflige les
 deux armées.

venait s'épuiser les foibles provisions destinées à alimenter cette immense multitude, la famine étendoit de plus en plus ses ravages dans les deux camps. Le soldat, irrité par la faim, ne connoissoit plus de retenue, et l'infortuné habitant des campagnes devenoit, de toutes parts, l'objet de sa rapacité et de ses barbaries. La misère, toujours croissante, rompit bientôt tous les liens de la discipline dans le camp suédois; les régimens allemands, surtout, se distinguèrent par les violences de tout genre qu'ils exercèrent indistinctement envers les amis et les ennemis. La main d'un seul paroissoit désormais insuffisante pour arrêter des désordres que sembloit autoriser le silence des chefs en sous-ordre, et qu'ils encourageoient même quelquefois par leurs coupables exemples. Le monarque fut profondément touché du relâchement absolu de cette discipline militaire dont il s'étoit fait tant de gloire jusqu'alors; et l'énergie avec laquelle il reprocha aux officiers allemands leur négligence, fit assez connoître combien étoit vive sa douleur.

« Allemands, leur dit-il, c'est vous-mêmes qui
 » ravagez votre patrie; c'est contre vos propres
 » frères que vous exercez vos barbaries: Dieu
 » m'en est témoin, je vous déteste. Vous avez
 » violé tous mes ordres; vous avez attiré sur
 » moi les malédictions universelles. Les larmes
 » du pauvre me poursuivent, et c'est vous qui

» les faites répandre. C'est vous qui provoquez
» ce cri qui me déchire : Le roi, notre ami,
» nous fait plus de mal que notre plus cruel
» ennemi ! J'ai dépouillé pour vous ma cou-
» ronne de tous ses trésors ; pour vous, j'ai
» répandu plus de quarante tonneaux d'or, et
» je n'ai pas retiré de votre empire d'Allemagne
» de quoi me faire un mauvais vêtement. J'ai
» partagé avec vous tout ce qu'il a plu à la
» Providence de m'accorder jusqu'à ce jour, et
» j'aurois partagé tout ce qu'elle auroit bien
» voulu m'accorder encore, si vous eussiez res-
» pecté mes lois ; mais votre mauvaise disci-
» pline me persuade que vous nourrissez dans
» l'âme les plus coupables desseins, quelque
» raison que j'aie d'ailleurs de louer votre cou-
» rage. »

Nuremberg avoit fait les plus grands efforts pour alimenter, pendant onze semaines, la foule innombrable entassée sur son territoire ; mais enfin les ressources s'épuisèrent, et le roi fut obligé de se résoudre le premier à lever son camp. Nuremberg avoit vu périr plus de dix mille habitants ; Gustave-Adolphe avoit perdu près de vingt mille soldats par la guerre ou par les maladies ; toutes les campagnes environnantes étoient désolées, les villages réduits en cendres ; l'infortuné habitant des campagnes, sans pain, sans asile, dépouillé par des mains

barbares, erroit languissamment sur les routes; l'air étoit infesté de vapeurs pestilentiellles; des maladies dévorantes, résultat d'une mauvaise nourriture; des ardeurs de la canicule, des exhalaisons mortelles qui s'élevoient d'un camp si peuplé et de tant de cadavres en corruption, exerçoient les plus terribles ravages sur les hommes et sur les animaux; et, long-temps même après la retraite des armées, la famine et la misère affligéioient encore ces malheureuses contrées. Touché de tant de maux, désespérant de vaincre la persévérance du duc de Friedland, Gustave leva son camp le 8 septembre, et abandonna Nuremberg, après l'avoir pourvue d'une garnison suffisante. Il passa en ordre de bataille devant le front de l'ennemi, qui demeura immobile, et n'entreprit rien pour troubler sa retraite. Il dirigea sa marche vers Neustadt; sur l'Aisch, et ensuite vers Windsheim, où il s'arrêta cinq jours pour faire rafraîchir son armée, et se tenir à portée de Nuremberg, dans le cas où l'ennemi tenteroit quelque chose contre cette ville. Mais Wallenstein, qui n'avoit pas moins besoin de faire rafraîchir son armée, n'attendoit que la retraite des Suédois pour commencer la sienne. En effet, cinq jours après leur départ, il quitta son camp de Zirndorf, et le livra aux flammes. Une épaisse fumée, qui s'éleva bientôt de tous les villages environnans, réduits en

cenclres par ses ordres , annonça son départ ; et Nuremberg , commençant enfin à respirer , vit le sort affreux auquel elle venoit d'échapper. Sa marche , qu'il dirigea vers Forcheim , fut marquée par les plus horribles ravages ; mais il étoit déjà trop avancé pour que le roi pût espérer de l'atteindre. Gustave-Adolphe sépara alors son armée , qui ne pouvoit plus se soutenir dans un pays épuisé. Une partie fut destinée à la défense de la Franconie : le roi , à la tête de l'autre , continua ses conquêtes en Bavière.

Cependant , les troupes bavaro-impériales étoient entrées dans l'évêché de Bamberg , où le duc de Friedland ordonna une seconde revue : il trouva cette armée , forte autrefois de soixante mille hommes , réduite en ce moment , par la désertion , la guerre et les maladies , à vingt-quatre mille combattans , dont le quart étoit composé de Bavafois. Ainsi le camp devant Nuremberg avoit plus épuisé les deux partis que deux grandes batailles perdues , sans avoir rapproché d'un instant la fin de la guerre , sans avoir répondu , par le moindre événement important , à l'attente de l'Europe entière , dont les regards étoient incessamment tournés vers le théâtre de la guerre. Cette diversion mit , il est vrai , momentanément un terme aux conquêtes du roi de Suède , et garantit même l'Autriche d'une invasion ; mais l'éloignement de Nuremberg

1632

donna de nouveau aux Suédois la liberté de porter le théâtre de la guerre dans les Etats de Maximilien. Indifférent sur le sort de la Bavière, las de la gêne que lui imposoit sa réunion avec l'électeur, le duc de Friedland saisit avidement l'occasion qui s'offrit de se débarrasser de ce collègue incommode, et de suivre avec une nouvelle ardeur son plan favori. Toujours fidèle à sa première maxime de détacher la Saxe de la Suède, il désigna cet électorat pour ses quartiers d'hiver, dans l'espoir de forcer, par ses ravages, l'électeur à conclure une paix séparée.

Aucune époque ne pouvoit être plus favorable à l'exécution de ce projet. Les Saxons, réunis aux Suédois et aux troupes de Brandebourg, étoient entrés en Silésie, où ils avoient obtenu plusieurs succès sur les Impériaux. Une diversion, qui avoit pour objet d'appeler l'électeur à la défense de ses propres Etats, sauroit la Silésie; et cette entreprise étoit d'autant plus aisée à exécuter, que l'armée saxonne, occupée en ce moment dans la guerre de Silésie, laissoit la Saxe absolument ouverte et sans défense. La nécessité d'aller au secours des Etats héréditaires de l'Autriche répondoit à toutes les objections de l'électeur de Bavière; et, sous le masque du patriotisme et d'un zèle ardent pour le service de l'empereur, il pouvoit sacrifier sans scrupule ce rival détesté. En abandonnant

au roi de Suède les riches contrées de la Bavière, il espéroit pouvoir se livrer à son expédition contre la Saxe sans opposition de la part de Gustave; d'ailleurs, la froideur toujours croissante entre le monarque et l'électeur ne permettoit pas de supposer que le premier mît beaucoup d'empressement à venir au secours de son allié. L'électeur de Bavière, abandonné de nouveau par son rusé collègue, se sépara donc de lui à Bamberg, et alla couvrir son pays avec le peu de troupes qui lui restaient, tandis que l'armée impériale, sous les ordres du duc de Friedland, se dirigea, par Bayreuth et Cobourg, vers les forêts de la Thuringe.

Wallenstein
se sépare du
duc de Ba-
vière.

Holk, l'un des généraux de l'empereur, avoit déjà reçu l'ordre de marcher en Waidovie, pour mettre à feu et à sang cette province sans défense. Le général Gallas, autre instrument docile des ordres barbares de Friedland, ne tarda pas à le suivre. Enfin, le comte de Pappenheim, fut appelé de la basse Saxe pour renforcer l'armée affoiblie de Wallenstein, et mettre le comble à tous les désastres qui menaçoient la Saxe. La ruine des églises, le ravage des moissons, le pillage, le meurtre, signalèrent la marche de cette horde féroce. Toute la Thuringe, la Waidovie et la Misnie succomboient déjà sous ce triple fléau. Mais tant de maux n'étoient que les avant-coureurs de ceux que le

1632

Il se dirige
vers la Saxe.

duc lui-même, à la tête de la principale armée, réservoir à la malheureuse Saxe. Après avoir marqué son passage, en Franconie et en Thuringe, par les plus horribles dévastations, il se présenta avec toutes ses forces devant Leipzig, et un siège de quelques jours le rendit maître de cette ville. Son projet étoit de pénétrer jusqu'à Dresden, de soumettre tout le pays, et de dicter ensuite la loi à l'électeur. Déjà il s'étoit avancé jusqu'à la Mulde; il vouloit attaquer, avec ses forces supérieures, l'armée saxonne qui étoit venue à sa rencontre jusqu'à Torgau; mais l'arrivée du roi à Erfurt mit tout à coup un terme à tous ses plans de conquêtes. Pressé entre les troupes saxonnes et l'armée suédoise, à laquelle le duc Georges de Lunebourg, alors en Saxe, menaçoit de se joindre, il se retira en toute hâte vers Mersebourg, pour s'y réunir au comte de Pappenheim, et repousser les Suédois qui continuoient à pénétrer.

Gustave-Adolphe n'avoit pas vu, sans de vives inquiétudes, tous les artifices mis en œuvre par l'Espagne et l'Autriche pour lui enlever ses alliés. Plus il mettoit de prix à son alliance avec la Saxe, plus il avoit à redouter les mobiles résolutions de Jean-Georges. Jamais il n'avoit existé de lien sincère d'amitié entre lui et cet électeur. Un prince, fier de son importance politique, habitué à se considérer

comme le chef de son parti, devoit nécessairement regarder comme dangereuse et oppressive l'intervention d'une puissance étrangère dans les affaires de l'Allemagne; et la situation désespérée dans laquelle s'étoient trouvés ses Etats avoit pu seule vaincre, pendant quelque temps, la répugnance naturelle qu'il éprouvoit à voir les progrès de cet étranger importun. La considération toujours croissante du roi en Allemagne, son influence marquée parmi les Etats protestans, les preuves peu équivoques de ses desseins ambitieux, preuves même assez graves pour exciter toute la sollicitude des Etats de l'Empire, éveilloient dans l'âme de l'électeur mille craintes, que les agens de la cour de Vienne avoient l'adresse d'entretenir, et même d'augmenter. Chaque acte arbitraire du roi, chaque demande, même légitime et fondée, qu'il adressoit aux princes de l'Empire, donnoit lieu aux plaintes les plus amères de la part de l'électeur, et une rupture paroissoit à tout instant inévitable. Les généraux des deux partis eux-mêmes, dès qu'ils devoient agir de concert, laissoient entrevoir de mille manières cette violente jalousie qui divisoit leurs maîtres. L'éloignement naturel de Jean-Georges pour la guerre, l'affection qu'il portoit toujours en secret à l'Autriche, favorisoient singulièrement les efforts d'Arnheim, qui, d'intelligence avec Wal-

1632 lenstein, travailloit sans relâche à la réconciliation particulière de son maître avec l'empereur; et si ses avis parurent négligés pendant longtemps, l'avenir prouva bientôt qu'ils n'étoient pas restés entièrement inutiles.

Gustave
craint la dé-
fection de la
Saxe.

Gustave-Adolphe, inquiet avec raison sur les suites que devoit avoir, pour son existence en Allemagne, la défection d'un allié aussi important, ne négligea aucun des moyens propres à l'empêcher, et les représentations qu'il avoit déjà adressées à l'électeur n'étoient pas restées sans effet; mais les forces immenses avec lesquelles l'empereur appuyoit ses séduisantes propositions, les maux sans nombre qu'il menaçoit de faire tomber sur la Saxe, si elle persistoit plus long-temps dans son refus, pouvoient vaincre enfin la persévérance de l'électeur, s'il se voyoit ainsi abandonné sans secours; et l'indifférence qu'on garderoit pour un allié aussi important, pouvoit détruire à jamais la confiance des autres alliés de la Suède dans leur protecteur. Toutes ces considérations déterminèrent donc le roi à se rendre, pour la seconde fois, aux invitations pressantes que lui adressoit l'électeur, prêt à succomber; et il sacrifia les brillantes espérances dont il se repaissoit, pour ne plus s'occuper que du salut de son allié.

Déjà il avoit résolu une seconde attaque contre

Ingolstadt, et la faiblesse de l'électeur de Bavière justifia l'espérance qu'il avoit conçue, de contraindre à la paix cet ennemi épuisé. Une révolte, qui venoit d'éclater en Autriche, l'invitoit à se diriger vers cette province; la résidence impériale pouvoit aisément tomber entre ses mains avant que Wallenstein eût le temps d'accourir à sa défense. Il renonça à cette brillante perspective pour venir au secours d'un allié que son peu de mérite et sa mauvaise volonté rendoient indigne d'un pareil sacrifice; d'un allié qui, dans toutes les occasions où la voix du bien public seule auroit dû se faire entendre, n'écoutoit que le méprisable langage de son intérêt privé; d'un allié, enfin, qui étoit moins important par les services qu'il pouvoit rendre, que par le mal qu'il pouvoit faire : mais comment se défendre de son indignation, lorsqu'on pense que, sur la route même que s'étoit tracée Gustave pour aller au secours de l'électeur, ce grand roi trouve la fin de sa glorieuse carrière!

Il vient au secours de l'électeur.

Il rassembla promptement toutes ses forces dans le cercle de Franconie, et poursuivit Wallenstein par la Thuringe. Le duc Bernard de Weimar, qui avoit été envoyé en avant contre Pappenheim, fit jonction avec le roi auprès de Arnstadt, et Gustave se trouva alors à la tête d'une armée de vingt mille hommes, presque

tous vieux soldats. A Erfurt, il se sépara de sa jeune épouse, qui ne devoit plus le revoir que dans un cercueil à Weissenfels. Les adieux déchirans qu'ils se firent sembloient porter les tristes pressentimens d'une mort prochaine. Il arriva à Naumbourg le 1 novembre 1632, avant que le corps détaché du duc de Friedland eût pu s'emparer de cette place. On voyoit accourir en foule les habitans de tous les lieux voisins pour admirer le héros; le vengeur, le monarque puissant qui, un an auparavant, avoit paru comme un ange tutélaire dans ces mêmes contrées. Partout sur son passage retentissoient des cris de joie; le peuple, attendri à sa vue, tomboit à genoux, et l'adoroit comme un dieu : on se disputoit la faveur de toucher le fourreau de son épée, le bord de son habit. L'âme modeste du héros se sentit émue par cet hommage attendrissant de la reconnaissance sincère et de l'admiration générale. « Ce peuple ne semble-t-il » pas voir un dieu en moi ? disoit-il à ceux qui » l'accompagnoient. Nos affaires vont bien , » sans doute ; mais je crains bien que la vengeance du Ciel ne me fasse expier un aussi » scandaleux spectacle, et ne découvre bientôt » à cette foule enivrée que je ne suis, hélas ! » qu'un trop foible mortel. » Combien Gustave nous paroît aimable avant de nous quitter pour jamais ! Parvenu au faite des honneurs, de la

fortune et de la gloire, sa pensée se tourne avec humilité vers la mort, qui entraîne tout dans sa course; il dédaigne des hommages réservés à la Divinité seule, et acquiert sans doute de nouveaux droits à nos larmes, à mesure qu'il approche de l'instant fatal qui doit nous les faire verser.

Cependant le duc de Friedland s'étoit porté au devant du roi jusqu'à Weissenfels, résolu de conserver ses quartiers d'hiver en Saxe, dût-il lui en coûter une bataille. Son inaction devant Nuremberg l'avoit exposé au grave reproche de n'oser se mesurer avec le héros du Nord, et sa réputation couroit le plus grand risque s'il laissoit échapper, pour la seconde fois, l'occasion de le combattre. Sa supériorité en hommes, quoique beaucoup moindre de ce qu'elle étoit au commencement du siège de Nuremberg, sembloit cependant lui assurer la victoire, s'il parvenoit à déterminer le roi à accepter la bataille. Mais sa confiance actuelle n'étoit pas tant fondée sur le grand nombre de ses troupes que sur les prédictions de son astrologue Sèni : celui-ci avoit lu, dans les astres, que le mois de novembre verroit finir la fortune du roi de Suède. D'ailleurs, il existoit, entre Kamburg et Weissenfels, des défilés formés par une chaîne de montagnes et le cours de la Saale, qui rendoient le passage extrêmement difficile à l'armée sué-

1632

doise, et il étoit très-aisé à un petit nombre d'hommes de le fermer entièrement. Il ne restoit alors d'autre ressource au roi que de forcer ces mêmes défilés, ou d'effectuer sa retraite par la Thuringe, à travers des pays ravagés, et d'y perdre la plus grande partie de ses troupes. La promptitude avec laquelle Gustave-Adolphe s'empara de Naumbourg rompit ce calcul, et Wallenstein dut alors s'attendre lui-même à être attaqué.

Mais il se vit trompé dans cette attente. Le roi, au lieu de marcher à sa rencontre jusqu'à Weissenfels, se retrancha près de Naumbourg, où il résolut d'attendre les renforts que le duc de Lunebourg étoit sur le point de lui amener. Wallenstein, incertain s'il iroit au devant du roi par les défilés entre Weissenfels et Naumbourg, ou s'il resteroit inactif dans son camp, voulut connoître l'opinion de ses généraux les plus expérimentés : il fit convoquer un conseil de guerre ; aucun d'eux ne fut d'avis d'attaquer le roi dans ses fortes positions ; et les mesures que prit celui-ci pour fortifier son camp, annoncèrent assez clairement qu'il n'avoit pas l'intention de l'abandonner de sitôt. D'un autre côté, les approches de l'hiver ne permettoient pas de continuer les opérations militaires, et de fatiguer, par des campemens multipliés, une armée qui avoit un si grand besoin de repos.

Tous furent donc d'avis qu'il falloit terminer la campagne, et avec d'autant plus de raison, que l'importante ville de Cologne sur le Rhin étoit vivement menacée par les Hollandais, et que les progrès de l'ennemi, en Westphalie et sur le bas Rhin, réclamoient sans délai les plus puissans secours de ce côté. Le duc de Friedland reconnut la solidité de ces raisons; et, à peu près convaincu qu'il n'avoit rien à redouter de la part du roi dans cette saison rigoureuse, il accorda des quartiers d'hiver à ses troupes, mais cependant de manière qu'elles pussent se trouver rassemblées en un instant, si, contre toute attente, le roi vouloit faire quelque tentative. Le comte de Pappenheim fut alors envoyé, avec une grande partie de l'armée, au secours de la ville de Cologne, avec ordre de s'emparer sur sa route de la forteresse de Moritzbourg, dans le pays de Halle. Quelques corps détachés prirent leur cantonnement aux environs, dans les villes les plus favorablement situées pour observer de tous côtés les mouvemens de l'ennemi. Le comte de Colloredo garda le château de Weissenfels, et Wallenstein lui-même demeura, avec le reste de ses troupes, auprès de Mersebourg, entre le canal et la Saale. Il avoit l'intention de se porter de là sur Leipzig, pour couper aux Saxons toute communication avec l'armée suédoise.

Wallenstein
cantonne son
armée; dé-
part de Pap-
penheim.

1632

Gustave mar-
che contre
Wallenstein.

Mais à peine Gustave-Adolphe fut-il instruit du départ de Pappenheim, qu'il abandonna subitement son camp auprès de Naumbourg, et courut, avec toutes ses forces, pour attaquer un ennemi réduit à la moitié des siennes. Il s'avança à marches forcées vers Weissenfels, d'où le bruit de son arrivée parvint bientôt jusqu'à l'ennemi, et jeta Wallenstein dans le plus grand étonnement. Il s'agissoit alors d'une prompte résolution, et le duc de Friedland ne tarda pas à la prendre. Quoiqu'il n'eût guère plus de douze mille hommes à opposer à un ennemi fort de vingt mille, il pouvoit cependant espérer de se maintenir jusqu'au retour de Pappenheim, qui ne devoit être éloigné que de cinq milles au plus, en le supposant même arrivé jusqu'à Halle. Il lui envoya des courriers pour le rappeler en toute hâte, tandis que lui se porta sur-le-champ dans la vaste plaine qui s'étend entre le canal et Lutzen, où il attendit le roi en ordre de bataille, le séparant par là de Leipzig et de l'armée saxonne.

Disposition
des deux ar-
mées.

Trois coups de canon, que le comte de Colloredo fit entendre du château de Weissenfels, annoncèrent la marche du roi; et, à ce signal convenu, tous les avant-postes du duc de Friedland, commandés par le général des Croates Isolani, se réunirent pour occuper les villages situés sur la Rippach. Leur faible résistance ne

put arrêter l'ennemi, qui passa la Rippach près du village de ce nom, et prit position au dessous de Lutzen, en face de l'armée impériale. La grande route qui conduit de Weissenfels à Leipzig est coupée, entre Lutzen et Markranstadt, par le canal, qui se prolonge depuis Zeit jusqu'à Mersebourg, et réunit l'Elbe avec la Saale. A ce canal s'appuyoient en même temps l'aile gauche des Impériaux et la droite du roi de Suède, de manière cependant que la cavalerie des deux armées s'étendoit aussi sur l'autre rive. Vers le nord, derrière Lutzen, étoit campée l'aile droite de Wallenstein, et au sud de cette petite ville, l'aile gauche des Suédois. Les deux armées se trouvoient en face de la grande route, qui passoit au milieu d'elles, et séparoit les deux fronts de bataille. Mais, la veille du combat, Wallenstein s'étoit emparé de cette route, au grand désavantage de son adversaire; il avoit fait approfondir les fossés qui la bordaient des deux côtés, et les avoit fait garnir de tirailleurs, ce qui en rendoit le passage très-difficile et extrêmement dangereux. Derrière eux s'élevoit une batterie de sept pièces de canon de gros calibre, destinée à soutenir le feu de la mousqueterie des fossés; et, vers les moulins à vent, en arrière de Lutzen, tout près de la ville, on avoit placé sur une hauteur quatorze pièces de campagne, qui pouvoient balayer une grande

1632

partie de la plaine. L'infanterie, distribuée en cinq grandes brigades, étoit placée en ordre de bataille à trois cents pas derrière la grande route, et la cavalerie couvroit les flancs. Tous les bagages furent envoyés à Leipzig, pour ne pas gêner les manœuvres, et les chariots de munitions restèrent seuls derrière la ligne. Afin de cacher la foiblesse de l'armée impériale, tous les valets reçurent ordre de monter à cheval, et de se joindre à l'aile gauche, mais seulement jusqu'à l'arrivée de Pappenheim. L'obscurité de la nuit favorisa ces préparatifs, et, avant le jour, tout étoit disposé pour recevoir l'ennemi.

Le même soir, Gustave-Adolphe parut dans la plaine opposée, et rangea son armée en bataille. Il adopta le même ordre qui, un an auparavant, lui avoit donné la victoire auprès de Leipzig : de petits escadrons furent mêlés par intervalle dans l'infanterie, et la cavalerie reçut à son tour divers pelotons d'infanterie, placés aussi par intervalle, et destinés à agir à ses côtés. L'armée entière formoit donc deux lignes, ayant le canal à droite et derrière, la grande route devant elle, et la ville de Lutzen à sa gauche ; l'infanterie, sous les ordres du comte de Brahé, étoit placée au centre, la cavalerie aux deux ailes, et l'artillerie en avant ; un héros allemand, le duc Bernard de Weimar, commandoit la cavalerie allemande de l'aile

gauche le roi, en personne, étoit à la tête de ses Suédois à l'aile droite, afin d'exciter entre les deux nations une noble et salutaire émulation. Les mêmes dispositions furent observées dans la seconde ligne ; et, derrière elle, se trouvoit placé un corps de réserve, sous le commandement de l'Ecossois Benderson.

Ces dispositions prises de part et d'autre, on attendit le jour pour commencer une lutte qui devoit tout l'intérêt, comme tout l'effroi qu'elle inspiroit, plutôt aux longs retards qu'elle avoit éprouvés qu'à l'importance probable des suites qu'elle pouvoit avoir. L'attente de l'Europe, trompée devant le camp de Nuremberg, alloit être satisfaite dans les plaines de Lutzen : jamais, dans le cours de cette longue guerre, deux généraux de ce mérite, égaux en considération, rivaux de gloire, et doués tous deux des plus rares talens militaires, n'avoient mesuré leurs forces en bataille rangée ; jamais un pareil défi n'avoit paru devoir en imposer à l'audace même ; jamais l'espérance n'avoit été enflammée par un prix aussi élevé. Cette journée devoit montrer à l'Europe le premier de ses guerriers, et proclamer le vainqueur de celui qui jusque-là n'en avoit connu aucun ; elle devoit décider si c'étoit le génie de Gustave-Adolphe qui avoit vaincu au combat du Lech et à la bataille de Leipzig, ou si l'impéritie seule de son adversaire avoit

1632

Bataille de
Lutzen, le 6
novembre.

1632

été la cause de ce succès. C'étoit dans cette journée que le mérite du duc de Friedland devoit justifier le choix de l'empereur, et que la grandeur de l'homme devoit balancer l'énormité du prix qu'il avoit coûté. Chaque soldat, fier de la gloire de son chef, sembloit la partager tout entière ; sous chaque armure on retrouvoit les sentiments qui enflammoient l'âme du général. L'issue étoit encore douteuse ; mais les efforts, le sang qu'elle alloit coûter au vainqueur comme au vaincu, ne l'étoient pas. Chacun connoissoit bien l'ennemi avec lequel il avoit affaire ; et l'inquiétude qu'on ressentoit de part et d'autre, et que l'on cherchoit vainement à dissimuler, étoit le plus glorieux témoignage qu'ils pussent recueillir l'un et l'autre de leurs talens militaires.

Enfin paroît ce jour redouté : mais un brouillard impénétrable, qui couvre toute la plaine, diffère encore l'attaque jusqu'au moment où les armées pourront se découvrir. Le roi se jette à genoux devant le front de bataille ; toute l'armée suit aussitôt son exemple ; et entonne un cantique touchant que la musique militaire accompagne. Alors Gustave-Adolphe monte à cheval, et, vêtu d'un simple habit de drap, avec un collet de cuir (les douleurs qu'il ressentoit d'une ancienne blessure ne lui permettoient pas de porter la cuirasse), il parcourt les rangs pour inspirer

à ses braves une confiance que son cœur, plein de funestes pressentimens, étoit loin de partager. *Dieu avec nous*, étoit le mot de ralliement des Suédois; *Jésus, Marie*, celui des Impériaux. Vers les onze heures, le nuage commence à se dissiper, et l'on aperçoit l'ennemi. On voit aussitôt les flammes de Lutzen, que le duc de Friedland avoit fait incendier pour n'être pas tourné sur ce point. Alors retentit le signal de l'attaque : la cavalerie suédoise s'élance contre l'ennemi, et l'infanterie marche vers les fossés.

Accueillis par un feu terrible de mousqueterie et par la grosse artillerie placée sur le revers, les intrépides bataillons suédois poursuivent leur attaque avec la même vigueur. Les mousquetaires ennemis abandonnent leur position, les fossés sont franchis; on s'empare de la batterie même, que l'on dirige sur-le-champ contre les Impériaux. Les Suédois pénètrent avec une impétuosité irrésistible : la première des cinq brigades de Friedland est enfoncée, bientôt après, la seconde, et déjà la troisième commence à plier; mais la présence d'esprit du duc arrête bientôt les progrès de l'ennemi : avec la vivacité de l'éclair, il répare partout le désordre de son infanterie; d'un mot il arrête les fuyards. Soutenues de trois régimens de cavalerie, ses brigades, déjà battues, font de nouveau face aux Suédois, et pénètrent avec fureur dans leurs

rangs. Alors s'engage le combat le plus terrible : la proximité de l'ennemi ne permet plus l'usage de l'arme à feu ; la fureur de l'attaque enlève le temps nécessaire à la charge ; on combat homme à homme : à l'arme à feu, devenue inutile, succèdent la pique et l'épée ; l'art fait place à la rage. Enfin les Suédois, fatigués, subjugués par le nombre, se replient jusqu'au-delà des fossés, et la batterie qu'ils venoient d'emporter est abandonnée dans leur retraite ; mille corps mutilés couvrent déjà la plaine, et l'on n'a pas gagné un pouce de terrain !

Cependant l'aile droite des Suédois, conduite par le roi en personne, a attaqué l'aile gauche de l'ennemi. Le premier choc des cuirassiers finlandais a déjà dispersé tous les corps légers polonais et croates qui couvroient cette aile, et le désordre de leur fuite porte en un instant la terreur et la confusion dans le reste de la cavalerie. Dans ce moment, le roi apprend que son infanterie se retire au-delà des fossés, et que son aile gauche, fortement maltraitée par l'artillerie des moulins, commence aussi à plier. Avec la plus grande présence d'esprit, il charge aussitôt le général Horn de poursuivre l'aile gauche de l'ennemi qu'il vient de battre ; tandis qu'il part lui-même, à la tête du régiment de Steinbock, pour aller arrêter le désordre de la sienne. Son fier coursier le porte, comme un

trait, au-delà des fossés ; mais le passage est plus difficile pour les escadrons qui le suivent, et un petit nombre de guerriers, parmi lesquels on compte le duc François-Albert de Saxe-Lauenbourg, sont assez heureux pour se placer encore à ses côtés. Il pousse directement vers l'endroit où son infanterie paroît assaillie avec le plus de fureur, et, tandis qu'il jette ses regards autour de lui pour tâcher de découvrir dans l'armée ennemie un jour vers lequel il puisse diriger son attaque, sa vue courte le conduit trop près d'elle. Un caporal impérial s'aperçoit que tout s'éloigne avec respect pour laisser passer celui qui s'avance le premier ; il ordonne aussitôt à un mousquetaire de tirer dessus : « Tire sur celui-là, lui crie-t-il, ce doit être un » homme considérable. » Le soldat obéit ; le coup part, et va fracasser le bras gauche du roi. Au même instant accourent autour de lui ses vaillans escadrons, et un bruit confus, au milieu duquel ils n'entendent que ces paroles : *Le roi est blessé ! le roi a reçu un coup de feu !* vient les glacer d'épouvante et d'horreur. « Ce n'est » rien, suivez-moi, s'écrie Gustave en recueil- » lant toutes ses forces. » Mais bientôt, vaincu par la douleur, prêt à s'évanouir, il prie, en langue française, le duc de Lauenbourg de le tirer sans éclat de la foule. Tandis que celui-ci se dirige vers l'aile droite avec le roi, et lui fait

1632

Mort de Gustave-Adolphe.

faire un long détour pour dérober à l'infanterie découragée ce spectacle accablant, Gustave reçoit dans le dos un second coup qui lui enlève le reste de ses forces. « J'en ai assez, mon frère, » dit-il d'une voix mourante : toi, cherche seulement à sauver ta vie. » En même temps, il tombe de cheval, et, atteint de nouveau par plusieurs coups de feu, abandonné de toute sa suite, il rend le dernier soupir entre les mains des Croates. Bientôt son coursier, tout couvert de sang, erre seul dans la plaine, et apprend à la cavalerie suédoise la perte irréparable qu'elle vient de faire. Furieuse alors, elle s'élance vers l'endroit où il est tombé; elle veut arracher les précieux restes de son roi aux mains barbares qui le dépouillent : un combat meurtrier s'engage autour de son cadavre, et ce corps défiguré reste enseveli sous un monceau de morts.

En un instant, cette nouvelle terrible a parcouru toute l'armée suédoise : mais, au lieu d'abattre le courage de ces braves légions, elle le renouvelle, elle l'échauffe, et le porte jusqu'à la rage. La vie n'a plus de prix, depuis que la plus sacrée de toutes n'est plus; la mort n'a rien d'effrayant, depuis qu'elle a frappé la tête la plus chère : comme des lions furieux, les régimens uplandais, smalandais, finlandais, d'Ostet, de Westgothie, se précipitent, pour la seconde fois, sur l'aile gauche de l'ennemi,

qui n'oppose plus au général Horn qu'une faible résistance, et est bientôt entièrement défait. En même temps, le duc Bernard de Weimar, guerrier dont les talens égaloient le grand courage, prend le commandement de l'armée orpheline de son roi, et le génie de Gustave-Adolphe conduit encore ces phalanges victorieuses. En un instant, l'ordre est rétabli à l'aile gauche ; le duc Bernard enfonce l'aile droite des Impériaux ; il s'empare de l'artillerie des moulins, qui causoit les plus grands ravages, et la dirige contre l'ennemi. Le centre de l'infanterie suédoise, conduite par le duc Bernard et Knipphausen, franchit de nouveau les fossés, et, pour la seconde fois, la batterie de sept canons est emportée. Alors l'attaque recommence avec une nouvelle fureur contre les gros bataillons du centre ; leur résistance devient toujours plus faible, et le hasard lui-même vient concourir, avec la bravoure suédoise, pour achever leur défaite : le feu prend aux caissons des Impériaux, et, au milieu d'un fracas horrible, on voit voler dans les airs une immense quantité de grenades et de bombes. L'ennemi, épouvanté, se croit surpris par derrière, tandis que les brigades suédoises l'attaquent par devant ; le courage l'abandonne ; il voit son aile gauche battue, sa droite sur le point de l'être, et son artillerie au pouvoir des Suédois : la victoire

1632

est prête à se déclarer ; le destin de la journée ne dépend plus que d'un instant..... Mais tout à coup paroît Pappenheim , à la tête des cuirassiers et des dragons : alors tous les avantages obtenus jusque-là sont perdus , et une nouvelle bataille recommence.

L'ordre qui rappeloit ce général à Lutzen l'avoit trouvé à Halle, au moment même où ses soldats achevoient le pillage de cette ville. Il étoit impossible de rassembler toute cette infanterie avec la promptitude qu'exigeoient l'urgence des ordres et l'impatience de ce guerrier. Sans attendre donc qu'elle fût réunie , il fait monter à cheval huit régimens de cavalerie , se met à leur tête , et accourt pour prendre part à la fête de cette journée. Il arriva encore-assez à temps pour voir la défaite de l'aile gauche des Impériaux , battue par Gustave-Horn , et il fut , pendant quelques instans , enveloppé lui-même dans cette défaite ; mais sa présence d'esprit sut bientôt rallier ces bandes fugitives , et les ramener à l'ennemi. Entraîné par son indomptable courage , brûlant d'impatience de combattre le roi lui-même , qu'il supposoit commander cette aile , il fond avec furie sur les escadrons suédois , qui , las de vaincre , et accablés par la supériorité du nombre , reculent devant cette nouvelle masse d'ennemis , en faisant toutefois la plus vigoureuse contenance.

La présence de Pappenheim, sur laquelle on ne comptoit plus, réveille aussi l'ardeur presque éteinte de l'infanterie impériale, et le duc de Friedland saisit avec promptitude l'occasion de reformer sa ligne. Les bataillons suédois, serrés en masse, sont repoussés, après un combat terrible, jusqu'au-delà des fossés, et les canons, deux fois emportés, sont arrachés deux fois de leurs mains. Tout le régiment jaune, comme le plus brave de ceux qui signalèrent leur courage dans cette sanglante journée, étoit étendu sur le champ de bataille, dans le même ordre qu'il avoit si vaillamment conservé avant de mourir. Tel fut aussi le sort d'un régiment bleu, que le comte de Piccolomini, à la tête de la cavalerie impériale, tailla en pièces, après le combat le plus terrible. Cet excellent général renouvela sept fois son attaque; sept chevaux furent tués sous lui; et, percé de six coups de feu, il n'abandonna le champ de bataille que lorsque l'armée entière l'entraîna dans sa retraite. On vit le duc de Friedland lui-même, au milieu d'une grêle de balles, parcourir avec calme toutes ses divisions, secourant le foible, applaudissant au brave, punissant le lâche d'un regard foudroyant. Autour de lui, à ses côtés, la mort moissonne en foule ses guerriers; son manteau même est criblé de balles. Mais les dieux vengeurs protègent en ce jour celui qui

1632

doit bientôt expirer par un fer assassin qu'on aiguisé déjà dans l'ombre : Wallenstein ne devoit pas terminer une vie coupable sur le champ d'honneur où Gustave-Adolphe venoit de finir la sienne.

Le même bonheur ne fut pas réservé à Pappenheim, le Télamon de l'armée, le plus redoutable soldat de la maison d'Autriche et de l'Eglise. Le désir brûlant de combattre le roi corps à corps avoit entraîné ce guerrier furieux au milieu de la plus sanglante mêlée, là où il espéroit le plus rencontrer son généreux ennemi. Gustave-Adolphe avoit aussi cherché à voir de près cet adversaire qu'il estimoit; mais l'ardeur secrète qui les animoit l'un contre l'autre ne put être satisfaite, et la mort seule rapprocha ces deux héros. Deux balles de mousquet traversèrent la poitrine de Pappenheim, déjà couverte de cicatrices, et les siens furent obligés de l'arracher de force à cette scène de carnage. Tandis qu'on étoit occupé à le transporter sur les derrières, un bruit confus vient jusqu'à son oreille, et semble lui apprendre que celui qu'il cherchoit est étendu mort sur le champ de bataille; bientôt cette nouvelle lui est confirmée. On vit alors tous ses traits s'épanouir, et ses yeux briller d'un dernier éclat. « Qu'on annonce au duc de Friedland, s'écria-t-il, que je suis blessé sans espérance, mais

» que je meurs content, puisque l'implacable
» ennemi de ma religion est mort le même jour
» que moi. »

Avec Pappenheim disparut du champ de bataille le bonheur des Impériaux. La cavalerie de l'aile gauche, à peine privée de ce chef victorieux qui venoit de la rallier, crut tout perdu par sa mort, et, s'abandonnant au plus lâche découragement, prit la fuite. Un pareil désordre s'empara aussi de l'aile droite, qui prit la fuite également, à l'exception de quelques régimens, que l'intrépidité de leurs colonels, Gotz, Terzki, Kollaredo et Piccolomini, contraignit de demeurer à leur poste. L'infanterie suédoise sut profiter, avec promptitude et vigueur, de ce moment d'épouvante. Afin de remplir les vides que la mort venoit de faire dans le premier corps de bataille, les deux lignes se réunissent, et hasardent enfin l'attaque décisive. Pour la troisième fois l'infanterie franchit les fossés, et, pour la troisième fois, les canons placés sur le revers tombent entre ses mains. Le soleil va terminer sa carrière, et les deux armées renouvellent leur sanglante lutte; le combat, près de finir, recommence plus terrible que jamais; de part et d'autre les dernières forces sont aux prises : l'adresse, la fureur, font les plus violens efforts pour ressaisir, dans ces instans précieux, les avantages de la journée. En vain le désespoir

élève chaque combattant au-dessus de lui-même, aucun ne sait vaincre, aucun ne sait reculer; et la tactique ne semble épuiser, d'un côté, ses plus savantes ressources, que pour donner lieu, de l'autre, à l'exécution des plus habiles, des plus surprenantes manœuvres. Enfin, le brouillard et la nuit viennent mettre à ce combat un terme que la fureur ne sait y mettre, et l'attaque cesse, parce qu'on ne découvre plus son ennemi. Un mouvement uniforme sépare les deux armées; les trompettes font entendre le signal consolant de la retraite, et chacun, désavouant sa défaite, abandonne la plaine.

L'artillerie des deux armées passa la nuit sur le champ de bataille, faute de chevaux : elle devoit être à la fois le prix et le gage de la victoire pour celui qui se rendroit maître du terrain. Mais la précipitation avec laquelle le duc de Friedland abandonna Leipzig et la Saxe, lui fit oublier d'aller retirer la sienne. Peu après la fin du combat arriva l'infanterie de Pappenheim, forte de six régimens, et qui n'avoit pu suivre assez vite son général; mais elle arriva trop tard, et le sort de la journée étoit fixé. Il est vraisemblable que, si ce renfort fût venu quelques heures plus tôt, il eût décidé la victoire en faveur des Impériaux : il auroit même pu, en s'emparant, aussitôt après son arrivée, du champ de bataille, sauver l'artillerie du duc de

Friedland, et enlever celle des Suédois; mais, sans ordre pour régler sa conduite, ignorant entièrement l'issue de la bataille, il prit la route de Leipzig, dans l'espoir de rencontrer l'armée.

Le duc de Friedland s'étoit, en effet, retiré à Leipzig, et, le lendemain, les restes épars de son armée vinrent l'y trouver sans artillerie, sans drapeaux, et presque sans armes. Il paroît qu'après les efforts de cette sanglante journée, le duc Bernard fit rafraîchir ses troupes entre Lutzen et Weissenfels, assez près du champ de bataille, afin de s'opposer aux tentatives que pourroit faire l'ennemi pour s'en rendre maître. Plus de neuf mille morts des deux armées restèrent sur la place; le nombre des blessés fut beaucoup plus considérable : il paroît même que, du côté des Impériaux, il se trouva à peine un seul homme qui fût revenu sain et sauf du combat. Toute la plaine, depuis Lutzen jusqu'au canal, étoit couverte de blessés, de morts et de mourans. La noblesse la plus distinguée, des deux côtés, avoit péri; l'abbé de Fulde même, qui s'étoit mêlé comme spectateur dans le combat, paya de sa vie sa curiosité et son zèle ardent pour sa croyance. L'histoire ne parle pas de prisonniers; nouvelle preuve de la fureur qui animoit les deux armées : aucun ne vouloit ni accorder ni recevoir le pardon.

Dès le lendemain, Pappenheim mourut de ses

blessures à Leipzig : perte irréparable pour l'armée impériale, que ce vaillant guerrier conduisit si souvent à la victoire. La bataille de Prague, où il combattit, ainsi que Wallenstein, en qualité de colonel, ouvrit sa glorieuse carrière. Quoique grièvement blessé dans cette action, n'écoutant que son bouillant courage, il enfonça, avec une poignée de monde, un régiment ennemi : tombé sous son cheval, il resta pendant quelques heures sur le champ de bataille, confondu avec les morts, jusqu'à ce que les siens, qui venoient pour piller, le découvrirent et l'enlevèrent. Il défit, dans trois combats différens, et à la tête d'un petit nombre de troupes, les révoltés de la haute Autriche, dont le nombre s'élevoit à plus de quarante mille. Il retarda long-temps, par sa bravoure, la défaite de Tilly près de Leipzig, et fit triompher les armes de l'empereur sur l'Elbe et sur le Weser. La fougue de son caractère, qui ne connoissoit aucun danger, qui s'arrêtoit à peine devant l'impossible, faisoit de lui le plus redoutable bras d'un général, mais aussi le rendoit lui-même incapable de remplir les fonctions de commandant en chef. Son ardeur et son impétuosité, si l'on en croit Tilly, perdirent la bataille de Leipzig. Il ensanglanta aussi ses mains au siège de Magdebourg. Son esprit, cultivé dès l'enfance par l'étude, développé et enrichi par

de nombreux voyages, contracta bientôt toute la rudesse des camps. On apercevoit sur son front deux taches rouges en forme d'épées ; il les portoit dès sa naissance : elles paroisoient encore dans les dernières années de sa vie, lorsqu'il étoit agité par une violente passion ; et la superstition n'avoit pas manqué d'y voir, pendant son enfance, sa vocation future. Un pareil serviteur s'étoit acquis les droits les plus fondés à la reconnoissance de la maison d'Autriche ; mais il ne vécut pas assez long-temps pour en recevoir la marque la plus flatteuse : le courrier qui lui apportoit de Madrid l'ordre de la Toison-d'Or étoit à peine parti, que ce héros expira à Leipzig.

On chanta le *Te Deum* dans tous les Etats autrichiens et espagnols, pour célébrer cette victoire ; mais la promptitude avec laquelle Wallenstein abandonna Leipzig, et bientôt après toute la Saxe (renonçant à y établir ses quartiers d'hiver), fut regardée comme un aveu positif de sa défaite : il fit, à la vérité, une légère tentative pour dérober, en quelque sorte, à l'ennemi l'honneur de la victoire ; il envoya le lendemain ses Croates rôder sur le champ de bataille ; mais la vue de l'armée suédoise, qui s'y trouva sous les armes, dissipa en un instant toutes ces bandes ; et le duc Bernard, en s'emparant du terrain, et bientôt après de Leipzig,

1632

prit une possession incontestable de tous les droits du vainqueur.

Mais, hélas ! quelle victoire ! quel déplorable triomphe ! Actuellement que la fureur du combat est passée, l'armée de Gustave sent toute la grandeur de la perte qu'elle a faite. Aux cris de joie succède le silence du désespoir ; celui qui les a conduits au combat ne les a pas ramenés après la victoire : il est là, sur le théâtre de son triomphe, confondu dans la foule des morts. Après de longues et inutiles recherches, on découvrit enfin le corps du roi non loin de cette pierre que l'on voit encore entre le canal et Lutzen, et qui, depuis la catastrophe mémorable de cette journée, porte le nom de *Pierre des Suédois*. Défiguré par le sang et les blessures, meurtri par les pieds des chevaux, dépouillé de ses vêtemens par des mains barbares, il est tiré d'un monceau de morts, transporté à Weissenfels, et livré aux regards de ses soldats en pleurs, aux derniers embrassemens de sa malheureuse épouse. Le premier mouvement avoit été celui de la vengeance ; des flots de sang avoient dû couler pour apaiser les mânes du monarque expiré : maintenant les regrets déchirans, les sentimens du vif amour que les Suédois portoient à Gustave, devoient s'emparer de leur âme tout entière. La douleur commune fait taire toutes les douleurs particu-

lières ; encore consternés du coup affreux qui vient de les frapper, les généraux, silencieux autour du cercueil, n'osent lever les yeux pour contempler les froides dépouilles du héros qui naguère conduisoit leur courage.

L'empereur, rapporte Khevenhuller, témoigna, à la vue du collet ensanglanté qu'on avoit enlevé au roi dans la bataille, une émotion de bienséance, qui vraisemblablement aussi parloit de son cœur. « Hélas ! s'écria-t-il, j'aurois » volontiers souhaité une plus longue vie à ce » prince infortuné, comme aussi le bonheur de » revoir ses Etats, si la paix avoit pu se rétablir » en Allemagne. » Mais lorsqu'un écrivain moderne, d'un mérite reconnu, nous donne cette marque si simple de l'humanité la plus commune, ce sentiment que la bienséance seule commande, et dont l'amour-propre même rend capable l'âme la plus dépourvue de sensibilité... ; lors, dis-je, qu'il nous présente ce sentiment comme le mouvement le plus noble, le plus digne de l'éloge des hommes, lorsqu'il le met à côté de la générosité d'Alexandre pour la mémoire de Darius, il nous inspire bien peu de confiance dans le mérite de son héros, ou, ce qui est pis encore, dans ses propres opinions sur la dignité morale de l'homme : mais que penser de ce pompeux éloge, lorsqu'on se voit forcé de laver du soupçon de réicide celui auquel il est adressé ?

1632

Conjectures
sur les causes
de la mort de
Gustave.

Il étoit peu vraisemblable que le penchant des hommes pour le merveilleux, leur laissât attribuer au cours naturel des choses la gloire d'avoir terminé la vie précieuse de Gustave-Adolphe. La mort de ce redoutable adversaire étoit, pour l'empereur, un événement trop important pour ne pas faire naître parmi ses ennemis le soupçon terrible qu'il l'avoit lui-même préparé; mais l'exécution de cette noire entreprise exigeoit le secours d'un bras étranger: on croyoit l'avoir découvert dans la personne du duc François-Albert de Saxe-Lauenbourg. Son rang lui donnoit un libre accès auprès du roi, et sa dignité élevée le mettoit au-dessus de tout soupçon d'un acte déshonorant. Il ne resté donc qu'à démontrer que ce prince étoit capable d'un tel forfait, et qu'il avoit des motifs suffisans pour l'exécuter.

François-Albert, le plus jeune des quatre enfans de François II, duc de Lauenbourg, et parent, par sa mère, de la maison royale de Wasa, avoit reçu, dès son enfance, l'accueil le plus flatteur à la cour de Suède. Une légèreté qu'il se permit envers Gustave-Adolphe, dans l'appartement même de la reine-mère, lui attira, dit-on, de la part de cet ardent jeune homme, un soufflet dont Gustave se repentit sur-le-champ, et pour lequel il offrit même la réparation la plus complète; mais cette offense

laissa dans l'âme vindicative du duc le levain d'une haine implacable. François-Albert entra, dans la suite, au service de l'empereur, qui lui donna un régiment. Il contracta la plus étroite amitié avec le duc de Friedland, et se prêta même, dans une négociation avec la cour de Saxe, à un rôle qui faisait peu d'honneur à son rang. Tout à coup, et sans pouvoir donner aucun motif plausible de sa démarche, il abandonne les drapeaux de l'empereur, et paraît à Nuremberg, dans le camp du roi de Suède, pour lui offrir ses services en qualité de volontaire. Son zèle pour la cause des protestants, ses manières flatteuses et insinuanes, lui gagnèrent bientôt le cœur du roi, qui, malgré les avis du sage Oxenstiern, accorda sa faveur et son amitié à cet étranger suspect. Bientôt après, à la bataille de Lutzen, on le voit comme un sinistre génie à côté du roi, et il ne se sépare ~~enfin~~ de lui que lorsque la mort a étendu ce prince sur le champ de bataille. Au milieu des balles de l'ennemi, aucune ne l'atteint; une écharpe verte, de la même couleur que celle des Impériaux, le garantit de tout. Il apporte le premier au duc de Friedland, son ami, la nouvelle de la mort du roi. Immédiatement après la bataille, il passe du service suédois au service de Saxe. Lors du meurtre de Wallenstein, arrêté comme complice de ce général,

il n'échappe au supplice qu'en abjurant sa croyance. Enfin, il paroît de nouveau en Silésie en qualité de général d'une armée impériale, et expire de ses blessures devant Schweidnitz. On a besoin, sans doute, de se faire quelque violence pour admettre l'innocence d'un homme qui a parcouru une telle carrière; mais lors même que, de tous ces faits, résulteroient les plus fortes vraisemblances qu'il est l'auteur d'un forfait aussi noir, ils n'autoriseroient cependant pas à conclure, d'une manière absolue, qu'il le soit réellement. Il est constant que Gustave-Adolphe s'exposoit au danger comme un simple soldat; et, là où des milliers d'hommes périssent, il pouvoit trouver la mort comme un autre. La manière dont elle le frappa est encore enveloppée d'un voile impénétrable; mais c'est surtout lorsque le cours simple et naturel des choses suffit pour expliquer les événemens, qu'il faut appliquer la maxime qui défend de calomnier gratuitement la dignité morale de l'homme (1).

(1) La manière dont périt Gustave-Adolphe paroît devoir rester à jamais couverte de ténèbres. On trouve, dans les *Mémoires de Christine*, publiés par Arckenholtz, deux lettres de Puffendorff, où cet historien semble consigner sa dernière opinion. Gustave, selon lui, fut victime d'un attentat commis par le duc de Saxe-Lauenbourg : il parle, dit-il, d'après de nouveaux renseignemens. — Beaucoup

Au reste, quelle que soit la main qui l'ait frappé, la catastrophe qui l'enleva doit être classée dans l'ordre des grands événemens qui entraînent après eux les plus graves résultats. L'histoire, si souvent bornée au développement ingrat et uniforme des passions humaines, offre quelquefois ces coups éclatans et inattendus par

d'autres historiens ont partagé cette opinion. Mauvillon rapporte même, dans son *Histoire de Gustave-Adolphe*, plusieurs pièces ou fragmens propres à jeter des lumières sur cette grande question. Il discute les raisons pour et contre, et conclut en regardant comme certain que Gustave-Adolphe a péri victime d'un complot, soit que le duc de Saxe-Lauenbourg l'ait tué de sa propre main, soit qu'il l'ait fait reconnoître à l'aide de son écharpe verte. — On ajoute qu'en Suède personne ne doute de l'assassinat de Gustave. Quelque fortes que soient les présomptions à cet égard, elles ne sauroient tenir lieu de preuves; et l'histoire, lorsqu'il s'agit d'un acte odieux comme l'assassinat, ne peut établir ses assertions que sur des preuves. Mais ces mêmes présomptions, toutes violentes qu'elles paroissent, sont combattues par des présomptions non moins fortes. Le chancelier Oxenstiern, l'ami de Gustave, ne parle ni de conspiration, ni de complot dans aucune de ses lettres au sénat; Adler-Salvius, ministre suédois en basse Saxe, n'en parle pas davantage dans ses lettres au même sénat; et cependant l'une d'elles, en date du 25 novembre, ne renferme que des détails sur la mort de Gustave. Enfin, une relation de la mort de Gustave, tirée des archives de Stockholm, et publiée par M. Goding, raconte cette mort d'une manière entièrement opposée à toutes les autres, mais qui éloigne absolument l'idée d'un complot. En voilà suffisamment pour laisser la question dans toute son obscurité, et louer Schiller du parti qu'il a pris. (N. d. T.)

Situation
politique de
l'Allemagne
après la ba-
taille de Lut-
zen ; ré-
sultats sur Gus-
tave-Adolphe.

lequel le destin se plaît à rompre tous les vains calculs de la sagesse humaine, et renverse, en un instant, les projets de l'orgueil ou de l'ambition. C'est ainsi que Gustave, par sa disparition subite de la scène du monde, répand une consternation générale. Sa chute arrête tout à coup la marche de la politique européenne, détruit tous les plans, déconcerte toutes les idées. Hier encore il étoit le génie vivifiant, l'âme unique et puissante de cette vaste entreprise, son noble ouvrage : aujourd'hui, tombé sans retour du faite de la gloire et de la fortune, arraché à ses nombreux projets, enlevé à des espérances prêtes à se réaliser, il laisse, en proie aux plus vives douleurs, un parti qui faisoit reposer sur lui seul tous ses succès ; ainsi croule l'édifice orgueilleux de sa grandeur. Le parti protestant ne peut abandonner encore les brillantes espérances attachées à l'existence de ce monarque, que la fortune s'étoit plu à favoriser jusqu'à ce jour ; en le perdant, il croit avoir tout perdu. Cependant ce n'étoit plus le bienfaiteur de l'Allemagne qui périt près de Lutzen : la carrière bienfaisante de Gustave-Adolphe étoit terminée depuis quelque temps ; et le plus grand service qu'il pût encore rendre à la liberté germanique étoit de mourir. Le pouvoir d'un seul, ce pouvoir qui absorboit tous les autres, est brisé par sa mort ; la foule des pouvoirs

inférieurs, qu'il tenoit enchaînés, s'agite et essaie ses forces : au lieu de fonder son existence sur l'appui équivoque d'un protecteur tout-puissant, chacun aspire à la gloire de se défendre soi-même. Instrumens serviles, jusqu'ici, de l'agrandissement d'un seul, ils commencent, pour la première fois, à travailler pour eux ; c'est dans leur propre courage qu'ils cherchent désormais des moyens de salut, qu'on n'accepte jamais sans danger de la main du plus fort ; et la puissance suédoise, mise hors d'état de dégénérer en puissance oppressive, rentre naturellement dans les limites d'une simple alliée.

Il est constant que l'ambitieux monarque suédois aspirait, sur le sol germanique, à une autorité incompatible avec la liberté des Etats, de l'Empire, et qu'il vouloit se créer une possession fixe au milieu de l'Allemagne. Son but étoit de revêtir la pourpre impériale ; et cette dignité, fortifiée de toute sa puissance, exercée avec son activité extraordinaire, étoit bien plus redoutable entre ses mains qu'entre celles des princes de la maison d'Autriche. Né sur un sol étranger, élevé dans les maximes du pouvoir absolu, livré à une piété fanatique qui le rendoit ennemi déclaré des catholiques, il étoit peu probable que ce prince conservât toujours ce respect profond qu'il avoit témoigné d'abord pour

la constitution de l'Empire et la liberté des Etats. La soumission choquante d'Augsbourg et de plusieurs autres villes à la puissance suédoise, annonçoit moins le protecteur que le conquérant de l'Empire ; et Augsbourg, plus fière du titre de ville royale que de la prérogative glorieuse de ville libre, se flattoit déjà de devenir le siège du nouvel empire. Les vues trop peu dissimulées de Gustave sur l'archevêché de Mayence, qu'il destina d'abord à l'électeur de Brandebourg, pour tenir lieu de dot à sa fille Christine, et ensuite à Oxenstiern, son chancelier et son ami, firent connoître combien il étoit peu capable de respecter la constitution de l'Empire. Les princes protestans, ses alliés, avoient des droits constans à sa reconnaissance ; mais ils formoient des prétentions qu'il étoit impossible de satisfaire autrement qu'aux dépens des autres Etats de l'Allemagne, et principalement des fondations ecclésiastiques immédiates. Peut-être même avoit-il résolu de considérer les provinces conquises comme une prise faite en commun, et de les partager entre ses compagnons d'armes allemands et suédois, à l'exemple de ces hordes barbares qui inondèrent l'empire Romain. Dans sa conduite envers l'électeur palatin, il démentit complètement la générosité du héros et le caractère sacré de protecteur. Le Palatinat étoit entre ses

1633
mains, et les règles de la justice, comme celles de l'honneur, lui faisoient un devoir de rendre à son souverain légitime cette province enlevée aux Espagnols; mais, par une subtilité indigne d'un grand homme, et qui déshonorait le noble rôle de défenseur des opprimés, Gustave éluda cette obligation : il considéra le Palatinat comme une conquête qui étoit tombée des mains de l'ennemi dans les siennes, et crut, en conséquence, avoir reçu le droit d'en disposer à son gré. Ce fut donc plutôt par grâce que par le sentiment de ses devoirs qu'il céda le Palatinat à l'électeur; mais les conditions sous lesquelles il fit cette cession lui ôtèrent la moitié de son prix : le Palatinat fut abandonné comme fief de la couronne de Suède, et l'infortuné Frédéric se vit réduit à l'état méprisable de vassal de la Suède. Une des conditions imposées à l'électeur, par laquelle il étoit obligé d'entretenir, à la fin de la guerre, et à l'exemple des autres princes, une partie de l'armée suédoise, nous fait assez connoître quel eût été le sort de l'Allemagne, si la fortune eût constamment favorisé Gustave. La mort inopinée de ce monarque rassura la liberté chancelante de l'Empire, et elle lui laissa sa gloire dans toute sa pureté, si elle ne lui épargna pas la douleur de voir ses alliés armés contre lui, et tout le fruit de ses triomphes passés disparaître dans une paix désavantageuse.

163. Déjà la Saxe menaçoit de désertir sa cause ; le Danemarck voyoit , d'un œil inquiet et jaloux, son élévation ; et la France elle-même , son allié le plus important, effrayée de la fierté de son langage et de l'accroissement formidable de sa puissance , chercha , dès son passage du Lech , à former des alliances étrangères , pour arrêter ce conquérant dans sa marche triomphante ; et rétablir l'équilibre des forces européennes.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

GUERRE
DE TRENTE-ANS.

LIVRE QUATRIÈME.

SOMMAIRE

DU LIVRE QUATRIÈME.

Situation des Etats de l'Empire après la mort de Gustave-Adolphe.

— Situation de la Suède. — Elle continue la guerre. — Oxenstiern prend la direction des affaires. — Il va en basse Saxe pour détourner les Etats d'une défection générale. — Assemblée des quatre cercles supérieurs de l'Allemagne, à Heilbron. — Oxenstiern est déclaré chef suprême de la nouvelle ligue. — Mort de l'électeur palatin. — Oxenstiern remet le Palatinat aux successeurs de ce prince. — Les armées rentrent en campagne. — Révolte des officiers suédois. — Le duc Bernard de Weimar apaise la révolte. — Mouvements des deux armées. — Prise de Ratisbonne par le duc Bernard. — Divers succès des armées suédoises. — Wallenstein refuse la bataille qui lui est offerte par les alliés. — Il leur propose un armistice, et leur dévoile ses desseins secrets. — L'empereur en est instruit; il prend divers moyens pour les faire échouer. — Développement des projets de Wallenstein. — Méfiance de Feuquières et d'Oxenstiern. — Les deux armées reprennent l'offensive. — Affaire de Stenau; prise du comte de Thurn par Wallenstein. — Progrès de Wallenstein dans la haute Saxe. — Il s'avance vers la Bavière, et entre bientôt après en Bohême. — L'empereur ôte, pour la seconde fois, le commandement à Wallenstein. — Wallenstein convoque tous les chefs de l'armée à Pilsen, et leur communique ses projets. — Disposition des esprits. — Discours artificieux de l'un des conjurés. — Wallenstein fait promettre, par écrit, aux généraux de rester invariablement attachés à sa personne. — Festin donné par les conjurés. — L'empereur envoie secrètement l'ordre d'arrêter Wallenstein et ses complices. — Le commandement de l'armée est remis à Gallas. — Wallenstein est déclaré traître; l'armée est déliée de ses sermens envers lui. — Il se rend à Egra. — Leslie, Butler et Gordon prennent la résolution de l'assassiner. — Massacre de ses quatre complices. — Mort de Wallenstein. — Réflexions sur ce général.

GUERRE DE TRENTE-ANS.

LIVRE QUATRIÈME.

Le foible lien qui unissoit les membres protestans de l'Empire, et que les efforts de Gustave avoient seuls pu maintenir jusqu'ici, se rompit à sa mort. Il fallut alors que les alliés revinssent à leur ancienne liberté, ou qu'ils formassent une nouvelle confédération. Le premier parti leur faisoit perdre tous les avantages qu'ils avoient acquis au prix des plus grands sacrifices, et les exposoit à l'inévitable danger de devenir la proie d'un ennemi puissant, que leur étroite union seule avoit pu mettre en état de combattre jusqu'à ce jour. Ni la Suède toute seule, ni aucun des États de l'Empire, n'étoit capable de lutter contre l'empereur; et, demander la paix dans de pareilles circonstances, c'étoit se résoudre à recevoir la loi de son ennemi. L'union étoit donc le premier besoin des États, non seulement pour continuer la guerre, mais encore pour faire la paix. Mais, dans cette situation, la paix ne pouvoit se conclure qu'au détriment

1632

Situation
des États de
l'Empire
après la mort
de Gustave-
Adolphe.

1632

des États. La mort de Gustave avoit ranimé les espérances de l'ennemi ; et, quelque désastreuse que fût la position de l'empereur après la bataille de Lutzen, la mort de ce redoutable adversaire étoit un événement trop favorable à ses intérêts, et trop contraire à ceux de ses ennemis, pour ne pas le flatter aussitôt du plus brillant avenir, et l'engager à continuer la guerre. La division des alliés devoit être, du moins pour quelque temps, la suite inévitable de cet événement ; et combien l'empereur et la ligue n'avoient-ils pas à gagner à cette division ! Ferdinand ne pouvoit consentir à sacrifier d'aussi belles espérances pour faire une paix qui ne mettroit pas les plus grands avantages de son côté, et il étoit impossible de supposer que cette paix convînt aux alliés. Les États résolurent donc de continuer la guerre, et ils reconnurent que leur union étoit le plus sûr moyen de la continuer avec succès.

Mais comment renouveler cette union, et d'où tirer les forces nécessaires pour continuer la guerre ? Ce n'étoit pas la puissance suédoise qui avoit donné à Gustave-Adolphe cette influence décisive en Allemagne, cet ascendant magique à l'aide duquel il avoit entraîné tous les cœurs ; c'étoit son génie, ses qualités personnelles : et cependant, quelles difficultés n'avoit-il pas éprouvées pour unir, par un lien

foible et toujours incertain, les Etats de l'Empire? Sa mort vint détruire ce fragile ouvrage, que ses qualités héroïques seules avoient pu créer et maintenir, et l'union des Etats disparut avec les brillantes espérances qui lui avoient servi de fondement. Plusieurs Etats se soulevèrent au joug qu'ils ne portoient qu'avec répugnance; d'autres se hâtèrent de ressaisir les rênes du pouvoir qu'ils voyoient avec jalousie entre les mains de Gustave, mais qu'ils n'étoient pas assez forts pour lui arracher; quelques uns, entraînés par les promesses séduisantes de l'empereur, abandonnèrent l'union; d'autres, enfin, fatigués des calamités d'une guerre de quatorze ans, perdirent courage, et soupirèrent après la paix, quelque désastreuse qu'elle pût être. Bientôt les généraux de l'armée, la plupart princes allemands, ne reconnurent aucun chef; aucun ne voulut s'abaisser à recevoir les ordres d'un autre. La concorde disparut dans le cabinet comme dans le camp, et la cause commune se vit près de périr dans cette division et dans cette haine qui s'empara de tous les esprits.

Gustave, n'ayant pas laissé d'enfant mâle, sa fille Christine, âgée de six ans, lui succédoit au trône. Les inconvéniens inévitables d'une régence ne s'accordoient guère avec l'énergie et la résolution que devoit déployer la Suède dans ces circonstances critiques. Le génie supérieur

Situation de
la Suède.

de Gustave avoit élevé cette puissance foible et obscure au rang des premiers Etats de l'Europe. Si la fortune et les talens de son illustre chef étoient indispensables pour le maintien de sa nouvelle grandeur, d'un autre côté elle ne pouvoit descendre de ce point élevé sans faire l'aveu le plus honteux de sa foiblesse. Quoique la guerre d'Allemagne se fût faite, en grande partie, avec les forces de l'Allemagne, les foibles ressources qu'avoit dû fournir la Suède, en hommes et en argent, avoient épuisé ce royaume, dénué de ressources, et le cultivateur succomboit sous le poids effrayant des charges qu'on étoit obligé de lui imposer. Le butin fait en Allemagne, pendant la guerre, n'avoit enrichi que quelques particuliers nobles ou militaires, et la Suède étoit restée pauvre comme auparavant. A la vérité, le sujet, enivré de la gloire nationale, avoit pu oublier un instant les maux qui l'accabloient; il avoit pu considérer ses impôts comme un argent prêté, qui devoit prospérer entre les heureuses mains de Gustave, et que ce monarque reconnoissant ne manqueroit pas de restituer avec usure à la suite d'une paix glorieuse. Mais cette espérance s'évanouit à la mort du roi, et le peuple trompé demanda, avec un accord effrayant, la diminution de ses charges.

Cependant le génie de Gustave-Adolphe

repose encore tout entier sur ces hommes auxquels il a confié l'administration de son royaume. Quelque terrible que soit pour eux la nouvelle de sa mort, elle ne sauroit ébranler leur héroïque courage ; et le génie de l'ancienne Rome, attaquée par Brennus ou Annibal, anime cette auguste assemblée. Plus il en avoit coûté pour obtenir les avantages dont on étoit en possession, moins on étoit disposé à les abandonner. On ne pouvoit supporter l'idée d'avoir perdu inutilement le père de la patrie. Le sénat suédois, forcé d'opter entre les maux inévitables d'une guerre terrible, incertaine dans ses résultats, et une paix utile, mais déshonorante, prend courageusement le parti du danger et de l'honneur ; et l'on voit avec surprise, mais avec admiration, ce sénat vénérable montrer, dans ses résolutions, toute la vigueur de la jeunesse : au dedans, au dehors, entouré d'ennemis puissans, menacé sur toutes ses frontières, il s'arme contre tous avec autant d'habileté que de courage, et travaille à l'agrandissement du royaume, tandis qu'il peut à peine en soutenir l'existence.

La mort de Gustave et la minorité de sa fille Christine éveillèrent de nouveau les prétentions de la Pologne au trône de Suède ; et le roi Ladislas, fils de Sigismond, ne négligea aucun moyen de se créer un parti dans ce royaume : aussi le premier soin du sénat fut-il de proclamer

1633

souveraine Christine, à peine âgée de six ans, et de régler les affaires de la régence. Dès ce moment, tous les fonctionnaires du royaume sont tenus de prêter serment à la nouvelle princesse. Toute correspondance avec la Pologne est interdite, et les déclarations du dernier roi, contre Sigismond, sont solennellement confirmées. On renouvelle un traité d'amitié avec le czar de Moscovie, afin d'en imposer à la Pologne par les armes de la Russie. La mort de Gustave-Adolphe avoit apaisé la jalousie du roi de Danemarck, et dissipé les inquiétudes qui s'étoient opposées jusque-là à la bonne intelligence entre ces deux voisins. Les efforts de l'ennemi pour armer Christian IV. contre la Suède, restent sans effet; et le vif désir qu'avoit ce monarque de marier son fils Ulric avec la jeune princesse, concourt désormais, avec les principes d'une sage politique, pour l'engager à embrasser la neutralité. En même temps, l'Angleterre, la Hollande et la France s'empres- sent de faire au sénat suédois les protestations les plus positives de leur amitié; elles lui offrent protection et secours, et l'engagent, d'un commun accord, à continuer avec ardeur une guerre commencée avec tant de gloire. Si la mort du conquérant suédois avoit causé la joie la plus vive à la France, cette couronne sentit en ce moment le besoin de resserrer, plus

que jamais, son ancienne alliance avec la Suède, elle ne pouvoit, sans s'exposer elle-même aux plus grands dangers, laisser s'anéantir la puissance suédoise en Allemagne. En l'abandonnant à ses propres forces, elle voyoit cette puissance, dénuée de ressources, forcée de conclure avec l'Autriche une paix précipitée et désastreuse; et, alors, que devenoient les nombreux efforts par lesquels on avoit tenté de restreindre l'immense pouvoir de cette ambitieuse maison? ou bien la nécessité et le désespoir alloient contraindre les armées à chercher avec violence, dans les Etats catholiques, les moyens de subsister, et la France paroissoit alors trahir des Etats qu'elle avoit pris sous sa protection. La mort de Gustave-Adolphe, loin de rompre l'union qui existoit entre la France et la Suède, ne fit donc que la rendre plus nécessaire aux deux Etats, mais elle la rendit surtout utile à la France. Aujourd'hui que le bras puissant qui protégeoit les frontières de l'Allemagne contre l'ambition de la France n'existoit plus, cette couronne pouvoit se livrer, sans obstacles, à l'exécution de ses projets sur l'Alsace; et faire acheter d'autant plus chèrement son appui aux protestans d'Allemagne.

Fortifié par ces alliances, rassuré au dedans, défendu au dehors par une puissante flotte et d'excellentes fortifications, le sénat ne balança

Elle continue
la guerre.

1633

pas à continuer une guerre dans laquelle le Suède ne hasardait rien, et où, au contraire, en cas de succès, elle pouvoit espérer, à titre de conquête ou de dédommagement, une province d'Allemagne. Garantie par sa position géographique, elle n'avoit pas plus à craindre pour le cas où ses armées battues se retireroient du sol germanique, que pour celui où elles abandonneroient de leur plein gré; et le premier parti étoit aussi glorieux que le second étoit déshonorant. Plus elle alloit montrer de vigueur dans sa conduite, plus elle alloit inspirer de confiance à ses alliés et de crainte à ses ennemis, plus elle pouvoit espérer d'en obtenir des conditions favorables, en cas de paix. Si l'on étoit trop foible pour exécuter les vastes plans de Gustave, du moins les exemples laissés par ce grand homme apprenoient à tenter les plus généreux efforts, et à ne reculer que devant l'impérieuse loi de la nécessité. Malheureusement l'intérêt personnel eut trop de part à cette belle résolution pour exciter sans réserve notre admiration. Quel mérite peut-il y avoir, en effet, à se prononcer pour la continuation d'une guerre dont on n'a rien à souffrir? Car, enfin, c'étoit l'Allemagne qui en supportoit seule tous les frais; et devenir maître des provinces qu'on avoit en vue, en fournissant un très-petit nombre de troupes, en mettant par privilège

des généraux suédois à la tête de la plupart des armées allemandes, et dirigeant, en conséquence, les opérations militaires, ainsi que les négociations, c'étoit les obtenir à bon marché.

Mais cette direction des affaires s'accordoit mal avec l'éloignement où la régence se trouvoit du théâtre de la guerre, et avec les lenteurs naturellement attachées à la forme des décisions des assemblées. Il falloit donc qu'un seul individu, doué d'un vaste génie, fût investi du pouvoir de surveiller en Allemagne les intérêts de la Suède, de décider de la guerre et de la paix, des alliances et des conquêtes. Ce magistrat suprême devoit être revêtu d'un pouvoir dictatorial, et de toute la considération de la couronne qu'il représentoit; c'étoit le seul moyen d'en soutenir la dignité avec éclat, de mettre de l'ensemble dans les opérations, de donner du poids à ses décisions, et de remplacer, sous tous les rapports, le monarque auquel il succédoit. On trouva cet homme dans la personne d'Oxenstiern, chancelier, premier ministre, et, ce qui dit plus encore, ami du feu roi. Initié dans tous les secrets de son maître, familiarisé avec les affaires de l'Allemagne, connoissant toutes les relations politiques de l'Europe, il étoit, sans contredit, l'instrument le plus propre à exécuter, dans toute son étendue, le plan de Gustave-Adolphe.

Oxenstiern
prend la di-
rection des
affaires.

Oxenstiern étoit allé dans la haute Allemagne pour y convoquer les quatre cercles supérieurs, lorsqu'il apprit à Hanau la mort du roi. Ce coup terrible, qui vint frapper le sensible Oxenstiern dans ce qu'il avoit de plus cher sur la terre, le plongea dans un abattement qui le priva, pendant quelque temps, de toutes ses facultés. L'objet auquel son âme entière s'étoit attachée sans réserve, venoit de lui être ravi. La Suède n'avoit perdu qu'un roi, l'Allemagne qu'un protecteur : Oxenstiern avoit perdu l'auteur de sa fortune, l'ami le plus tendre, le créateur de toutes les idées brillantes dont se repaissoit son imagination. Mais, frappé plus que personne de ce malheur commun, il fut aussi le premier qui sut se relever, comme il étoit le seul qui pût réparer un si grand désastre. Son œil pénétrant vit tous les obstacles qui s'opposoient à l'exécution de ses desseins, l'abattement des Etats, les intrigues des cours ennemies, la division des alliés, la jalousie des chefs, la répugnance des princes de l'Empire à laisser entre des mains étrangères la direction des affaires. Cependant ce même coup d'œil, qui lui découvroit toute l'étendue du mal, lui montra aussi le remède. Il s'agissoit de relever le courage abattu des Etats foibles, de déjouer les machinations de l'ennemi, de ménager la jalousie des Etats forts, d'engager les puissances alliées,

particulièrement la France, à prêter un appui vigoureux. Mais il falloit, avant tout, rassembler les débris de la confédération germanique, et réunir, par un lien solide et durable, les forces éparses du parti évangélique. La consternation dans laquelle la mort de Gustave avoit plongé les protestans d'Allemagne, pouvoit tout aussi bien les porter à resserrer leur union avec la Suède qu'à conclure une paix précipitée avec l'empereur. De la conduite qu'on alloit tenir en ce moment dépendoit le parti qu'ils alloient prendre. Tout étoit perdu, si on laissoit apercevoir le moindre découragement : l'assurance, au contraire, étoit propre à inspirer une confiance sans bornes aux Allemands ; et, si la cour de Vienne tentoit de les arracher à l'alliance de la Suède, en les éclairant sur leurs véritables intérêts, en leur faisant sentir que leur salut exigeoit qu'ils se prononçassent contre l'empereur, on rendoit vaines toutes ces tentatives.

Avant qu'on eût pris ces mesures, avant que les principaux points fussent arrêtés entre le gouvernement et son ministre, l'armée suédoise perdit sans doute un temps précieux, dont l'ennemi sut tirer les plus grands avantages. L'empereur même pouvoit, à cette époque, s'il eût écouté les sages avis de Friedland, détruire sans retour la puissance suédoise en Allemagne. Wallenstein lui conseilloit de proclamer une

1633

amnistie absolue, et de faire des propositions favorables aux Etats protestans. Il est sûr que, dans le premier effroi que produisit la mort de Gustave-Adolphe parmi les protestans, cette déclaration eût opéré les plus grands effets ; mais, ébloui par un coup de fortune aussi imprévu, entraîné par les instigations de l'Espagne, Ferdinand voulut tenter le sort des armes, dans l'espoir qu'il obtiendrait par là une issue plus brillante encore ; et, au lieu d'accueillir et de suivre les sages projets de médiation qui lui étoient proposés, il se hâta d'augmenter ses forces. L'Espagne, enrichie par les dîmes que le pape lui avoit permis de prendre sur les biens ecclésiastiques, lui fit des avances considérables. Elle négocia pour lui auprès de la cour de Saxe, et fit lever en toute hâte des troupes en Italie pour aller combattre en Allemagne. L'électeur de Bavière envoya aussi des renforts considérables à ses armées, et le génie turbulent du duc de Lorraine ne lui permit pas de rester oisif dans de telles circonstances. Mais, tandis que l'ennemi montrait tant d'empressement à profiter du malheur de la Suède, Oxenstiern ne négligeoit rien pour en prévenir les funestes suites.

Moins inquiet des projets de l'ennemi que de la jalousie des puissances alliées, il abandonna la haute Allemagne, dont il se crut assuré par

les conquêtes et les alliances existantes, et alla en personne dans les Etats de la basse Saxe pour les détourner d'une défection totale, ou même d'une confédération particulière entre eux, qui n'étoit guère moins à redouter pour la Suède.

1633

Il va en basse Saxe pour détourner les Etats d'une défection générale.

L'électeur de Saxe, blessé du ton décisif avec lequel le chancelier s'attribuoit la direction des affaires, secrètement irrité par l'idée seule de recevoir ses instructions d'un gentilhomme suédois, employoit de nouveau tous ses efforts à opérer une funeste séparation. L'unique question pour lui étoit de savoir s'il s'accommoderoit définitivement avec l'empereur, ou s'il se mettroit à la tête des protestans pour former un troisième parti en Allemagne. Le duc Ulric de Brunswick, qui nourrissoit de semblables projets, les fit assez clairement connoître, en interdisant aux Suédois tout enrôlement sur son territoire, et en convoquant à Lunebourg les Etats de basse Saxe, pour former une confédération entre eux. L'électeur de Brandebourg seul, jaloux de l'influence que l'électeur de Saxe alloit acquérir dans la basse Allemagne, témoigna quelque intérêt pour la couronne de Suède, qu'il croyoit déjà voir sur la tête de son fils. Oxenstiern reçut, en effet, l'accueil le plus flatteur à la cour de Jean-Georges; mais il ne put obtenir de ce prince que des promesses vagues, quelque zèle que mît d'ailleurs l'électeur de Brandebourg à

1633

lui faire accorder ses demandes. Ses démarches eurent plus de succès auprès du duc de Brunswick, envers lequel il se permit un langage plus hardi. La Suède possédoit alors l'archevêché de Magdebourg, dont le souverain avoit le droit exclusif de convoquer le cercle de basse Saxe. Le chancelier fit valoir ce droit de la couronne de Suède, et, par cet heureux emploi de sa puissance, il sut rendre nulle, pour cette fois, la convocation des Etats de basse Saxe; mais la confédération générale de tous les protestans, but principal de son voyage et des nombreux efforts qu'il fit par la suite, échoua pour toujours. Il fallut qu'il se contentât de quelques alliances incertaines dans les cercles de Saxe, et des foibles secours qu'il put obtenir dans la haute Allemagne.

Assemblée
des quatre
cercles supé-
rieurs de l'Al-
lemagne à
Heilbron.

Les forces considérables que les Bavarois avoient sur le Danube, s'opposant à ce qu'on pût tenir à Ulm l'assemblée des quatre cercles supérieurs, elle fut transférée à Heilbron, où se rendirent les députés de plus de douze villes impériales, ainsi qu'une foule de docteurs, de comtes et de princes. Les puissances étrangères, la France (1), l'Angleterre et la Hollande, dé-

(1) Ce fut à Heilbron que la France renouvela son traité d'alliance avec la Suède. Par ce dernier traité, la France s'obligea à payer un million de subsides par an à la Suède, au lieu de douze cent mille livres qu'elle devoit payer par

putèrent aussi à cette assemblée, et Oxenstiern y parut avec toute la pompe de la couronne dont il devoit soutenir la majesté. Il prit la parole lui-même, et dirigea la marche des délibérations. Après avoir obtenu des Etats assemblés l'assurance d'une inébranlable fidélité, de leur persévérance et de leur union, il exigea qu'ils se déclarassent formellement et solennellement ennemis de l'empereur et de la ligue. Mais, si la Suède avoit intérêt à amener, jusqu'à une rupture ouverte, la mésintelligence qui régnoit entre l'empereur et les Etats, ceux-ci ne se soucioient aucunement de s'interdire, par une démarche aussi prononcée, tout moyen de réconciliation, et de se mettre ainsi à la discrétion de la Suède. Ils répondirent qu'étant, par le fait, dans un véritable état d'hostilité avec l'empereur, toute déclaration de guerre devenoit superflue, et la fermeté avec laquelle ils exprimèrent ce refus réduisit le chancelier au silence. Un troisième point, le plus important de tous ceux qui servoient de matière à la délibération, vint exciter, dans l'assemblée, des débats beaucoup plus vifs : il s'agissoit de déterminer les moyens qu'on emploieroit pour continuer la guerre, et quels subsides fourniroit chaque Etat

celui de Beerenwald; mais les Suédois furent payés beaucoup plus exactement du million que des douze cent mille livres. Voy. Bougeant, p. 226, éd. in-4°. (N. d. T.)

1633

pour l'entretien des armées. La maxime favorite d'Oxenstiern étoit de rejeter, autant que possible, les charges de la guerre sur l'Allemagne : celle des Etats, au contraire, de fournir le moins possible. Le chancelier suédois éprouva, en cette occasion, ce que trente empereurs, avant lui, avoient éprouvé, savoir : que de toutes les entreprises, la plus difficile est d'obtenir de l'argent des Allemands. Au lieu de lui accorder les sommes nécessaires pour l'entretien des armées qu'on alloit lever, on lui fit un étalage pompeux de tous les maux causés par les armées actuelles ; et, loin de vouloir se soumettre à de nouvelles charges, on exigea la diminution des anciennes. La mauvaise humeur dans laquelle cette demande d'argent mit les Etats, enfanta même mille griefs ; on fit des peintures effrayantes de tous les désordres commis par les troupes, soit dans leurs marches, soit dans leurs cantonnemens.

Oxenstiern, dont l'expérience s'étoit formée au service de princes absolus, avoit eu peu d'occasions de se familiariser aux lenteurs et aux formalités des opérations républicaines, et, par conséquent, d'exercer sa patience aux contradictions. Prompt à agir, dès qu'il en sentoit le besoin, ardent dans l'exécution des desseins qu'il avoit une fois arrêtés, il ne concevoit pas l'inconséquence commune à la plupart des

hommes, qui courent après un but et fuient les moyens propres à les y conduire. Tranchant et emporté par caractère, il l'étoit encore par principe dans cette occasion. Il s'agissoit en ce moment de dissimuler, par un langage confiant et ferme, la foiblesse réelle de la Suède ; il falloit prendre le ton du maître pour le devenir en effet. Rien d'étonnant donc si, avec de pareilles idées, il se trouvoit entièrement déplacé au milieu de docteurs et de princes allemands, et s'il se vit exaspéré plus d'une fois par les observations minutieuses que cette nation apporte toujours dans ses transactions publiques. Sans aucun égard pour des usages que les empereurs les plus puissans avoient été obligés de respecter, il rejeta toute délibération écrite, forme de procéder si commode pour la lenteur allemande. Il ne comprenoit pas qu'on pût employer dix jours à la discussion d'un point qui, dès la simple proposition, étoit résolu dans son esprit. Mais, quelle que fût la dureté avec laquelle il traita les Etats, il ne les trouva pas moins bien disposés à accueillir la quatrième proposition, qui le concernoit personnellement. Ayant reconnu la nécessité de donner un chef suprême à la ligue, on accorda tout d'une voix cet honneur à la Suède (1). Ce fut Oxenstiern qu'on

Oxenstiern
est déclaré
chef suprême
de la nou-
velle ligue.

(1) On sait que l'électeur de Saxe prétendoit à cette di-

1633

supplia d'aider de ses grandes lumières la chose publique, et de prendre sur lui le fardeau pesant de la direction générale des affaires. Cependant, pour se garantir des abus que pouvoit entraîner un aussi immense pouvoir, on plaça à ses côtés, en qualité d'adjoints, un certain nombre d'inspecteurs chargés de surveiller la caisse de la confédération, et de donner leur avis sur les enrôlemens, la marche et le cantonnement des troupes. La cour de France, surtout, employa toute son influence pour faire prendre cette précaution. Oxenstiern se récria vivement contre cette restriction qu'on mettoit à son pouvoir, et dont l'effet nécessaire étoit d'entraver toutes les opérations qui réclamoient de la promptitude ou du secret. La seule chose qu'il put obtenir, après les plus grands efforts, fut d'agir selon sa volonté dans les affaires purement militaires. Enfin il arriva au point le plus délicat, savoir, les indemnités auxquelles la Suède avoit droit de prétendre à la fin de la guerre, et qu'elle devoit espérer de la générosité et de la reconnaissance de ses alliés. Il s'attendoit qu'on alloit lui désigner la Poméranie, objet constant des vœux ambitieux de la Suède, et il se flattoit que les Etats l'aideroient, de tout leur pouvoir,

rection, en sa qualité de chef de la convention de Leipzig.
(N. d. T.)

à assurer à sa patrie l'acquisition de cette importante province ; mais on se borna à la promesse générale de ne pas s'abandonner les uns les autres lors de la paix. Ce n'étoit cependant pas par respect pour la constitution germanique que les Etats se tenoient si réservés sur ce point ; la preuve en est dans la générosité qu'ils voulurent témoigner au chancelier, au mépris des lois les plus sacrées de l'Empire : peu s'en fallut même qu'ils ne lui donnassent, à titre de récompense, l'archevêché de Mayence, qu'il possédoit déjà comme conquête, et ce fut avec la plus grande peine que l'ambassadeur de France parvint à empêcher cette démarche aussi impolitique que déshonorante. Quoique Oxenstiern fût loin de voir tous ses vœux accomplis, il n'en avoit pas moins atteint son but principal : il étoit à la tête de la confédération ; il avoit resserré les liens qui unissoient les quatre cercles supérieurs de l'Allemagne, et obtenu, pour l'entretien des armées, un subside annuel de deux millions et demi d'écus.

Tant de déférence de la part des Etats méritoit toute la reconnoissance de la Suède. Gustave-Adolphe étoit à peine au tombeau, que le chagrin mit un terme à la vie malheureuse de l'électeur palatin Frédéric (1). Cet infortuné

Mort de l'électeur palatin.

(1) Schiller place ici la mort de l'électeur palatin, quoique elle ait eu lieu le 16 novembre 1632. (N. d. T.)

1633

prince avoit déjà passé huit mois à la cour de son protecteur, et consumé à sa suite les faibles restes de sa fortune ; il sembloit enfin toucher au moment où ses vœux alloient être accomplis, et l'avenir le plus brillant paroissoit s'ouvrir devant lui, lorsque la mort vint frapper le héros sur qui reposoit tout son espoir. Cet événement, qu'il considéra comme le plus grand des malheurs pour lui, eut les suites les plus heureuses pour ses descendans. Gustave-Adolphe pouvoit se permettre de différer la restitution des Etats de Frédéric ; il pouvoit peut-être accompagner de conditions dures cette restitution, qui sembloit un effet de sa générosité : Oxenstiern ne pouvoit s'écarter des règles d'une sévère justice, lui pour qui l'amitié de l'Angleterre, de la Hollande et de l'électeur de Brandebourg étoit de la plus haute importance. Il fit donc, dans cette assemblée d'Heilbron, la remise, aux descendans de Frédéric, tant de la partie du Palatinat conquise que de celle à conquérir. L'électorat de Manheim en fut seul excepté ; il fut décidé qu'il resteroit entre les mains des Suédois jusqu'au remboursement des frais de la guerre. Le chancelier ne se borna pas à cet acte de générosité envers la maison palatine ; il donna aussi, quoique plus tard, aux autres princes alliés, des preuves de la reconnaissance de la Suède : à la vérité, tous ces actes

Oxenstiern
remet le Pa-
latinat aux
successors
de ce prince.

de munificence coûtoient peu à cette puissance , et c'étoit plutôt l'Empire qui en faisoit les frais.

Le devoir de l'impartialité, le plus sacré de tous pour l'historien, nous oblige ici à faire un aveu peu honorable pour les défenseurs des libertés germaniques. Quelque étalage que fissent les princes protestans de la justice de leur cause et de la pureté de leur zèle, l'intérêt fut, pour la plupart, l'unique mobile de leur conduite ; et le désir de dépouiller eut, pour le moins, autant de part chez eux à la reprise des hostilités, que la crainte d'être dépouillés eux-mêmes. Gustave-Adolphe découvrit bientôt qu'il avoit plus à se promettre de cette source impure de leur zèle que de leurs sentimens patriotiques, et il ne négligea rien pour en tirer parti. Chacun des princes, devenus ses alliés, reçut de lui la promesse d'une possession, conquise ou à conquérir sur l'ennemi ; et la mort seule l'empêcha d'accomplir cet engagement. Ce que la prudence conseilloit à Gustave, le besoin en fit une loi à son successeur ; et, s'il étoit important pour Oxenstiern de prolonger la guerre, il falloit nécessairement admettre les princes alliés au partage du butin, et leur faire entrevoir des avantages assurés dans la confusion qu'il cherchoit à entretenir. C'est ainsi qu'il promit, au landgrave de Hesse, les évêchés de Paderborn, Munster, Corbey et Fulde ; au duc Bernard de

1633

Weimar, ceux de Franconie ; au duc de Wurtemberg, les biens ecclésiastiques et les comtés autrichiens situés dans ses Etats : mais tous à titre de fiefs de la couronne de Suède. Une conduite aussi absurde et aussi basse de la part des princes allemands, excita l'étonnement du chancelier lui-même, et il ne put s'empêcher d'en témoigner son profond mépris. « Que l'on » consigne, s'écria-t-il un jour, que l'on consigne dans nos archives, pour en conserver » un éternel souvenir, qu'un prince de l'Empire germanique a fait une demande aussi » déshonorante à un gentilhomme suédois, et » que le gentilhomme suédois l'a accordée au » prince de l'Empire sur le territoire allemand. »

Les armées
reignent en
campagne.

Après avoir pris d'aussi sages mesures, on pouvoit, sans crainte, reparoître en campagne, et recommencer la guerre avec une nouvelle confiance. Peu après la victoire de Lützen, les troupes de Saxe et de Lunebourg s'étoient réunies à l'armée suédoise ; et avoient chassé, en peu de temps, les Impériaux de toute la Saxe. Alors se sépara l'armée combinée. Les Saxons se portèrent vers la Lusace et la Silésie, pour y agir, de concert avec le comte de Thurn, contre les Autrichiens. Le duc Bernard conduisit une partie de l'armée suédoise vers Francfort ; l'autre, sous les ordres du duc Georges de

Brunswick, marcha en Westphalie et dans la basse Saxe. Gustave-Adolphe, en partant pour son expédition de Saxe, avoit confié au comte palatin de Birkenfeld et au général Banner le soin de défendre, contre les Bava-rois, ses conquêtes sur le Lech et sur le Danube; mais, trop foibles pour arrêter les progrès des Bava-rois, qu'Altringer, général de l'empereur, soutenoit de son expérience et de sa bravoure, ils furent obligés d'appeler à leur secours le général suédois Horn, qui se trouvoit alors en Alsace. Cet habile guerrier, ayant fait tomber les villes de Benfeld, Schelestadt, Colmar et Haguenau sous le pouvoir des Suédois, chargea le rhingrave Otto Louis de défendre ses conquêtes, et accourut sur le Rhin pour renforcer l'armée de Banner; mais, quoique fort de seize mille hommes, il ne put empêcher que l'ennemi ne s'établît sur les frontières de la Souabe, qu'il ne s'emparât de Kempten, et ne se fît joindre par sept régimens venus de la Bohême. Afin de défendre les bords importans du Lech et du Danube, on fut obligé de découvrir l'Alsace, où le rhingrave Otto Louis, après le départ de Gustave-Horn, avoit eu peine à se défendre contre la fureur du peuple des campagnes. Il fallut aussi que le rhingrave allât renforcer l'armée du Danube; et, ce secours n'étant pas encore suffisant, le duc Bernard de Weimar

1633 fut instamment prié de porter ses armes de ce côté.

Peu après l'ouverture de cette campagne, en 1633, le duc Bernard s'étoit emparé de la ville et de l'évêché de Bamberg. Il réservait le même sort à Wurtzbourg; mais, ayant reçu l'invitation de Gustave-Horn, il se mit aussitôt en marche vers le Danube; battit, chemin faisant, une armée bavaroise, commandée par Jean de Werth, et fit jonction avec les Suédois près de Donawerth. Cette armée nombreuse, commandée par les meilleurs capitaines, menace aussitôt la Bavière d'une irruption. Tout l'évêché d'Eichstædt est envahi, et un traître promet de livrer aux Suédois la ville d'Ingolstadt elle-même. L'activité d'Altringer se trouve enchaînée par les ordres précis du duc de Friedland, et ce général délaissé, ne recevant aucun secours de la Bohême, ne peut s'opposer aux progrès de l'ennemi. Les circonstances les plus favorables semblent concourir à faire triompher les armées suédoises, lorsque tout à coup une révolte éclate parmi leurs officiers, et met un terme à leurs succès.

Révolte des
officiers sué-
dois.

C'étoit à l'armée qu'on étoit redevable de tout ce qu'on avoit acquis en Allemagne. La grandeur de Gustave elle-même étoit l'ouvrage de l'armée, le fruit de sa discipline, de sa bravoure, de son inébranlable courage au milieu

des fatigues et des périls de tout genre. Avec quelque habileté que fussent conçus les plans de campagne, c'étoit en définitive l'armée qui les exécutoit; et, si ces plans recevoient une extension nouvelle, l'armée voyoit encore augmenter ses travaux. Tous les grands résultats de cette guerre, avoient été obtenus en sacrifiant les soldats d'une manière vraiment barbare, soit dans les campagnes d'hiver, soit dans des marches forcées, soit dans les batailles rangées. La maxime de Gustave-Adolphe étoit de ne jamais renoncer à une victoire, tant qu'il ne falloit que des hommes pour l'obtenir. L'extrême importance du soldat étoit donc démontrée; elle ne pouvoit lui demeurer long-temps cachée. Cependant, à peine lui payoit-on sa solde : l'avarice de quelques chefs, la pénurie de l'Etat, absorboient ordinairement la meilleure partie des sommes levées par contributions et des possessions conquises, prix de ses nombreuses fatigues; on lui laissoit la perspective incertaine du pillage et de l'avancement, et trop souvent se voyoit-il trompé même dans cette attente. A la vérité, tant que vécut Gustave, la crainte et l'espérance étouffèrent ce mécontentement; mais il éclata d'une manière violente après sa mort; et le soldat saisit avec empressement ce moment critique pour faire sentir toute son importance. Deux officiers, Pfuhl et Mitschfal,

1033

déjà connus du vivant du roi pour deux têtes turbulentes, donnent, dans le camp sur le Danube, un exemple qui, peu de jours après, est suivi par presque tous les officiers de l'armée. On s'engage, par serment, à n'obéir à aucun commandement, jusqu'à ce que la solde, arriérée depuis des mois et des années, soit entièrement acquittée, et qu'en outre chacun d'eux ait reçu en argent, ou en biens-fonds, une récompense proportionnée à ses services. « Des sommes » énormes, disoient-ils, étoient levées journellement par la voie des contributions, et » alloient se perdre aussitôt dans les mains de » quelques particuliers. On les conduisoit au » travers des neiges et des glaces, et, pour prix » de tant de travaux, ils n'obtenoient pas même » un remerciement. On crioit à Heilbron contre » les désordres du soldat, mais personne ne » songeoit à ses services. Les savans remplis- » soient le monde du bruit de victoires éclatantes, de succès inouïs, et c'étoit à la seule » bravoure du soldat qu'on en étoit redevable. » Le nombre des mécontents augmente de jour en jour; ils adressent aux armées de Saxe et du Rhin des lettres séditieuses, qui heureusement sont interceptées. Ni les représentations de Bernard de Weimar, ni les sévères reproches de son collègue, ne peuvent apaiser la fermentation; au contraire, la violence de ce dernier

ne fait qu'accroître l'insolence des rebelles. Ils insistent particulièrement pour qu'on assigne à chaque régiment un certain nombre de villes, sur lesquelles on lèvera les sommes nécessaires pour payer leur solde arriérée. Cependant ils donnent au chancelier un mois de réflexion ; mais ils déclarent qu'en cas de refus, à l'expiration de cette époque, ils se paieront par eux-mêmes, et refuseront de tirer désormais l'épée pour la Suède.

Ces représentations violentes, faites dans un temps où la caisse étoit épuisée et le crédit entièrement tombé, durent jeter le chancelier dans le plus grand embarras ; cependant il falloit trouver un remède avant que ce vertige eût gagné les autres troupes, et qu'on se vît au milieu des ennemis, abandonnés par toutes les armées à la fois. Parmi les généraux suédois, un seul avoit assez de considération et de crédit auprès du soldat pour espérer qu'il apaiserait cette sédition. Le duc Bernard étoit le favori de l'armée, et sa modération lui avoit mérité la confiance entière du soldat, comme ses grands talens militaires avoient commandé son admiration. Il entreprit de ramener au devoir cette armée mutinée ; mais, sentant toute l'importance qu'alloit lui donner cet événement, il résolut, avant tout, d'en profiter pour ses propres intérêts, et d'arracher à l'embarras du

1633

chancelier, son consentement à toutes les demandes qu'il avoit à lui faire.

Gustave-Adolphe lui avoit promis un duché en Franconie, qui devoit être formé des évêchés de Wurtzbourg et de Bamberg. Le duc insista alors sur l'accomplissement de cette promesse.

Il demanda, en outre, le commandement en chef pendant la guerre, et le titre de généralissime suédois. Cet abus que faisoit en ce moment le duc Bernard du besoin extrême qu'on avoit de lui, irrita tellement Oxenstiern, que, dans le premier mouvement de son indignation, il lui ôta son emploi dans l'armée. Mais il ne tarda pas à revenir sur ses pas; et, au lieu de sacrifier un général aussi important, il résolut de l'enchaîner plus étroitement que jamais aux intérêts de la Suède. Il lui remit donc les évêchés de Franconie, à titre de fiefs de la couronne de Suède : les deux forteresses de Wurtzbourg et de Koenigshofen en furent seules exceptées, et demeurèrent au pouvoir des troupes suédoises. Il s'engagea aussi, au nom de la couronne de Suède, à lui garantir la possession de ses nouveaux Etats. Quant à la demande de commandant suprême de l'armée, elle fut éludée sous un prétexte adroit et convenable. Le duc Bernard ne tarda pas à reconnoître ce service important; et, par son activité aussi bien que par son crédit, il eut

bientôt apaisé la révolte de l'armée. Des sommes considérables furent distribuées aux officiers ; on leur fit aussi des distributions de terres, dont la valeur s'élevoit à environ cinq millions d'écus, et sur lesquelles on n'avoit d'autre droit que celui de conquête. Cependant, le moment favorable de frapper un grand coup étoit passé ; et les chefs, en se séparant, durent se porter en hâte sur divers points, pour résister aux attaques de l'ennemi.

1633

Le duc Bernard apaise cette révolte.

Gustave-Horn, après avoir fait une irruption dans le Haut Palatinat, et s'être emparé de Neumarck, dirigea sa marche vers les frontières de la Souabe, où les Impériaux s'étoient considérablement renforcés, et d'où ils menaçoient Wirtemberg. Alarmés de son approche, les Impériaux se portent vers le lac de Constance ; mais leur retraite ne sert qu'à attirer les Suédois vers ces contrées heureuses où ils n'ont pas encore pénétré. Une possession, à l'entrée de la Suisse, paroissoit d'une extrême importance aux Suédois, et la ville de Constance sembloit très-propre à établir leur communication avec les cantons. Gustave-Horn en forme aussitôt le siège ; mais, dépourvu d'artillerie, et obligé d'en faire arriver de Wirtemberg, il donna à l'ennemi le temps de venir délivrer la ville, qui recevoit d'ailleurs par le lac tous les approvisionnemens dont elle avoit besoin. Après cette

Mouvements divers des deux armées.

1633 tentative inutile, il abandonna la ville, ainsi que son territoire, et courut vers les bords du Danube, où des dangers plus pressans l'appeloient.

Le cardinal Infant, frère de Philippe IV, roi d'Espagne, et gouverneur de Milan, avoit, à la sollicitation de l'empereur, levé une armée de quatorze mille hommes. Cette armée, qu'on avoit rendue indépendante de Wallenstein, devoit agir sur le Rhin, et défendre l'Alsace. Elle parut alors en Bavière, sous le commandement d'un Espagnol, le duc de Féria; et, afin de l'employer sans délai contre les Suédois, Altringer reçut ordre de se réunir à elle sur-le-champ. A la première nouvelle de son apparition, Gustave-Horn se fit joindre par le comte palatin de Birkenfeld, qui se trouvoit alors sur le Rhin, et, après avoir opéré sa jonction avec lui à Stockach, il marcha avec intrépidité contre un ennemi fort de trente mille hommes. Celui-ci s'étoit d'abord dirigé vers la Souabe, en suivant le Danube, et il se trouva un jour si près de Gustave-Horn, que les deux armées n'étoient plus qu'à un demi-mille de distance; mais les Impériaux, au lieu d'accepter la bataille qui leur étoit offerte, se retirèrent, par les villes frontières, vers le Brisgaw et l'Alsace, où ils arrivèrent encore assez à temps pour faire lever le siège de Brisach, et arrêter la marche triom-

phante du rhingrave Otto Louis. Celui-ci s'étoit emparé, peu auparavant, des villes frontières, et, appuyé du comte palatin de Birkenfeld, qui venoit de délivrer le bas Palatinat, et de battre le duc de Lorraine, il avoit de nouveau rendu aux armes suédoises leur ancienne prépondérance. Il dut, en ce moment, se retirer devant un ennemi supérieur; mais Horn et Birkenfeld accoururent bientôt à son secours, et, après un triomphe de courte durée, les Impériaux se virent de nouveau chassés de l'Alsace. La rigueur de l'automne, qui les surprit pendant cette malheureuse retraite, fit périr la plus grande partie des Italiens; et le chef lui-même, le duc de Féria, mourut désespéré de voir échouer cette entreprise.

Cependant le duc Bernard de Weimar, à la tête de huit régimens d'infanterie et de cent vingt cornettes de cavalerie, avoit pris position sur le Danube. Par là il couvroit la Franconie, et observoit les mouvemens de l'armée bavaro-impériale. Altringer eut à peine abandonné ces frontières pour se joindre aux troupes italiennes, commandées par le duc de Féria, que Bernard profite de cet éloignement, passe en hâte le Danube, et se présente tout à coup devant Ratisbonne. L'occupation de cette place étoit de la plus haute importance pour les Suédois; elle les établissoit sur le Danube, leur offroit

1633

une retraite en cas de revers, et pouvoit seule les mettre en état de faire des conquêtes assurées dans ce pays. Sauver Ratisbonne avoit été le dernier conseil, le conseil pressant que Tilly mourant avoit donné à l'électeur de Bavière ; et Gustave-Adolphe regarda toujours, comme une grande faute de sa part, de s'être laissé devancer par les Bavares dans l'occupation de cette place. L'effroi de Maximilien fut donc extrême, lorsqu'il apprit que le duc Bernard étoit sous les murs de Ratisbonne, et alloit en faire le siège.

La garnison de Ratisbonne consistoit en quinze compagnies au plus, et la plupart étoient des troupes nouvellement levées : elles auroient cependant suffi pour tenir tête à un ennemi même supérieur, si elles eussent été soutenues par une bourgeoisie guerrière et animée d'un bon esprit ; mais la bourgeoisie étoit précisément l'ennemi le plus redoutable de la garnison. Les protestans de Ratisbonne, également jaloux de leur croyance et de leur liberté constitutionnelle, s'étoient courbés avec la plus grande répugnance sous le joug bavarois, et, depuis long-temps, leurs regards se portoient avec impatience vers un libérateur. L'arrivée du duc Bernard les combla de joie, et fit aussitôt craindre aux Bavares qu'une émeute intérieure ne vint seconder les entreprises des assiégeans.

Dans cette position critique, l'électeur écrit sur-le-champ à l'empereur et au duc de Friedland, pour leur demander un secours de cinq mille hommes seulement. L'empereur envoie successivement sept courriers à Wallenstein. Celui-ci promet les plus prompts secours; il fait même annoncer à l'électeur, par Gallas, la prochaine arrivée de douze mille hommes; mais il défend à ce général de se mettre en marche, sous peine de la vie. Cependant le commandant bavaïois à Ratisbonne, croyant être promptement secouru, avoit fait les meilleures dispositions de défense: il avoit armé tous les paysans catholiques, et désarmé tous les paysans protestans; il avoit pris, en outre, les plus sages précautions pour que ceux-ci ne pussent rien entreprendre contre la garnison. Mais, comme aucun secours n'arrivoit, et que l'artillerie ennemie foudroyoit sans relâche les fortifications de la ville, il fit une capitulation honorable pour lui et pour la garnison, laissant les fonctionnaires et les ecclésiastiques bavaïois à la discrétion du vainqueur.

Prise de Ratisbonne par le duc Bernard de Weimar.

L'occupation de Ratisbonne agrandit tout à coup les projets du duc Bernard, et la Bavière elle-même ne présenta plus un champ assez vaste à ses plans hardis: il veut pénétrer jusqu'aux frontières de l'Autriche, soulever contre l'empereur tous les protestans des campagnes,

1633

et leur rendre leur liberté de religion. Déjà il s'est rendu maître de Straubing, tandis qu'un autre général suédois soumet les bords septentrionaux du Danube. Malgré la dureté de la saison, il arrive, à la tête de ses Suédois, jusqu'à l'embouchure de l'Iser, et fait passer ce fleuve à ses troupes en présence du général bavarois de Werth, qui étoit campé dans cet endroit. Alors l'épouvante se répand jusqu'à Passaw et à Lintz, et l'empereur, consterné, redouble ses exhortations auprès de Wallenstein. Il le presse vivement de venir au secours de la Bavière, fortement menacée ; mais Bernard triomphant met lui-même un terme à ses conquêtes. Il avoit devant lui l'Inn, défendu par un grand nombre de places fortes ; de l'autre côté se trouvoient deux armées ennemies, un pays mal disposé, et l'Iser, sur lequel ne s'offroit aucune place tenable qui pût assurer ses derrières : une forte gelée ne lui permettoit pas de songer à faire aucuns retranchemens. Wallenstein, qui s'étoit enfin décidé à marcher sur le Danube, le menaçoit à son tour à la tête d'une armée formidable. Dans cette position critique, il fallut se soustraire, par une prompte retraite, au danger de voir ses communications avec Ratisbonne entièrement coupées, et lui-même entouré d'ennemis. Bernard repasse donc l'Iser et le Danube, et accourt pour défendre, contre Wallenstein.

les conquêtes faites dans le haut Palatinat, décidé même à accepter une bataille avec ce général; mais Wallenstein, qui n'avoit jamais eu l'intention de tenter rien d'important sur le Danube, n'attendit pas son approche, et, avant que les Bavares eussent eu le temps de se réjouir de son arrivée, il étoit déjà retourné en Bohême. Bernard termina alors sa glorieuse campagne; il accorda à ses troupes le repos qu'elles avoient si bien mérité, et leur fit prendre leurs quartiers d'hiver sur le territoire ennemi.

Tandis que Gustave-Horn en Souabe, le comte palatin de Birkenfeld, le général Baudissin, le rhingrave Otto Louis sur le haut et le bas Rhin, le duc Bernard sur le Danube, faisoient la guerre avec cette supériorité, le duc de Lunebourg et le landgrave de Hesse-Cassel ne soutenoient pas d'une manière moins glorieuse l'honneur des armes suédoises en Westphalie et en basse Saxe. Le duc Georges s'empara de la forteresse de Hamel, après la plus vigoureuse résistance; et l'armée combinée des Suédois et des Hessois remporta, auprès d'Oldendorp, une victoire signalée contre le général de l'empereur Gronsfeld, qui commandoit sur le Rhin. Le comte de Wasabourg, fils naturel de Gustave-Adolphe, montra, dans cette journée, de quel sang il étoit issu : seize canons, tous les équipages

Divers succès
des armées
suédoises.

1633

des Impériaux, et soixante-quatorze drapeaux, tombèrent entre les mains des Suédois; environ trois mille hommes, du côté de l'ennemi, restèrent sur la place, et un nombre à peu près égal fut fait prisonnier. Le colonel suédois Kniphausen força Osnabruck à capituler; le landgrave de Hesse y contraignit Paderborn; cependant Buckbourg, place très-importante pour les Suédois, tomba entre les mains des Impériaux. Les armes de la Suède triomphoient de toutes parts en Allemagne, et l'année qui suivit la mort de Gustave-Adolphe ne laissa apercevoir aucune trace de la mort de ce grand homme.

Dans le récit des événemens importants qui remplirent la campagne de 1633, nous devons nous étonner de ne pas rencontrer le nom d'un homme célèbre, fait plus que tout autre pour exciter l'attention publique, et sur qui tous les regards étoient alors tournés. De tous les généraux qui se signalèrent dans cette campagne, aucun n'égalait Wallenstein en expérience, en talens militaires; et c'est cependant lui que nous voyons, après la bataille de Lutzen, disparaître tout à coup du théâtre de la guerre. La mort de son illustre adversaire lui avoit laissé le champ de la gloire tout entier. L'Europe attendoit, avec impatience et curiosité, les exploits par lesquels il alloit effacer le sou-

venir de sa défaite, et annoncer au monde sa supériorité; et cependant il reste inactif en Bohême, tandis que les pertes de l'empereur en Bavière, dans la basse Saxe et sur le Rhin, exigent impérieusement sa présence : mystère également impénétrable pour ses amis comme pour ses ennemis, objet d'effroi pour l'empereur; et cependant ce général est son unique et dernière espérance. Après la journée de Lutzen, il s'étoit retiré, avec une inconcevable promptitude, dans le royaume de Bohême; là, il avoit fait faire les recherches les plus sévères sur la conduite de ses officiers dans cette bataille : ceux que le conseil de guerre déclara coupables furent impitoyablement livrés à la mort; ceux, au contraire, qui s'étoient distingués par leur bravoure, reçurent de lui des récompenses magnifiques. Le souvenir de ceux qui étoient restés sur le champ de bataille fut consacré par des monumens élevés en leur honneur. Pendant l'hiver entier qu'il passa dans les provinces autrichiennes, il les écrasa de contributions; il y établit exclusivement ses quartiers d'hiver, afin d'en épuiser toutes les ressources. Au printemps de 1633, au lieu de se hâter d'ouvrir la campagne, et de se présenter dans tout l'éclat de son commandement, il fut le dernier à paroître, et il alla porter le théâtre de la guerre dans l'un des pays héréditaires de l'empereur.

433

De toutes les provinces autrichiennes, la Silésie étoit la plus exposée. Trois armées, l'une suédoise, commandée par le comte de Thurn ; l'autre saxonne, commandée par Arnheim et le duc de Lauenbourg ; et une troisième brandebourgeoise, sous les ordres de Borgsdorf, avoient attaqué en même temps cette province. Déjà elles s'étoient emparées des places les plus importantes, et Breslau même s'étoit déclaré pour les alliés. Mais ce fut précisément cette foule de généraux et d'armées qui conserva la Silésie à l'empereur ; car la jalousie des généraux, et la haine violente qui divisoit les Saxons et les Suédois, ne leur permirent jamais de mettre le moindre concert dans leurs opérations. Arnheim et Thurn se disputoient le commandement ; les Brandebourgeois et les Saxons montroient le plus grand acharnement contre les Suédois, qu'ils regardoient comme d'odieux étrangers, et ils ne négligeoient aucune occasion de leur nuire. Les Saxons et les Impériaux, au contraire, vivoient familièrement ensemble ; il arrivoit même souvent que les officiers des deux armées se rendoient des visites et se donnoient des repas. On laissoit aux sujets de l'empereur toute facilité pour sauver leurs biens, et beaucoup de ces alliés saxons ne se faisoient aucun scrupule de déclarer qu'ils avoient reçu de grosses sommes de Vienne. C'est ainsi

que les Suédois, entourés d'amis équivoques, se voyoient vendus et trahis; et, avec une pareille mésintelligence, il leur fut impossible de songer à exécuter rien d'important : aussi le général Arnheim demeura-t-il absent la plupart du temps; et, lorsqu'il parut de nouveau à l'armée, Wallenstein marchoit déjà vers les frontières avec des forces considérables.

Il s'avança à la tête de quarante mille hommes, et les alliés n'en avoient guère plus de vingt-quatre mille à lui opposer. Ils n'en voulurent pas moins tenter une bataille, et ils parurent devant Munsterberg, où Wallenstein avoit fait un camp retranché; mais il resta huit jours dans l'inaction, et abandonna enfin ses retranchemens pour défiler tranquillement à la vue de l'ennemi. Celui-ci, enhardi, le harcela constamment pendant sa marche, et Wallenstein refusa toujours de se battre. On attribua à la crainte le soin qu'il mettoit à éviter la bataille; mais la réputation militaire de Wallenstein, fixée depuis long-temps, n'avoit rien à redouter d'un pareil soupçon. La vanité des alliés ne leur permit pas de remarquer qu'il se jouoit d'eux, et que, s'il vouloit bien en ce moment leur épargner une défaite, c'est qu'il n'avoit aucun fruit à retirer d'une victoire. Pour leur prouver cependant qu'il étoit encore leur maître, et que ce n'étoit pas la crainte de leurs forces qui le

Wallenstein
refuse la ba-
taille qui lui
est offerte par
les alliés.

1631 retenoit dans l'expectation, il fit exécuter le commandant d'un château qui tomba entre ses mains, parce que cet officier n'avoit pas voulu lui rendre sur-le-champ une place qui n'étoit pas tenable.

Les deux armées étoient en présence depuis neuf jours, à la distance d'une portée de mousquet, lorsque le comte de Terzitz, officier de l'armée de Wallenstein, parut avec un trompette dans le camp des alliés, pour inviter le général d'Arpheim à une conférence. Il annonça que Wallenstein, quoique à la tête de forces

Si leur proposition un armistice, et leur dévoile ses desseins secrets.

supérieures, proposoit un armistice de six semaines. « Le duc de Friedland étoit venu, leur » dit-il, pour faire une paix solide et durable » avec les Suédois et les princes de l'Empire, » pour payer le soldat et donner satisfaction à » tous. Tout cela étoit au pouvoir du duc; et, » si la ratification de ces propositions devoit » éprouver des difficultés à Vienne, alors il se » réuniroit aux alliés, et renverroit l'empereur » au diable (cette dernière partie de sa phrase » fut glissée à voix basse dans l'oreille d'Arn- » heim.) » Dans une seconde conférence que Wallenstein eut avec le comte de Thurn, il s'expliqua plus clairement encore. « Tous les » privilèges, dit-il, devoient être confirmés de » nouveau; tous les exilés de Bohême rappelés, » et réintégrés dans leurs biens : lui-même, le

» premier, offroit de restituer la portion qu'il
 » pouvoit avoir. Les jésuites, comme auteurs
 » de toutes les vexations qui avoient eu lieu
 » jusqu'ici, devoient être chassés. On convien-
 » droit avec la Suède de paiemens à termes
 » fixes, et toutes les troupes inutiles des deux
 » partis seroient envoyées contre les Turcs. »
 Le dernier point renfermoit le mot de l'énigme.
 « S'il obtenoit pour lui la couronne de Bohême,
 » les proscrits n'auroient qu'à se louer de sa
 » générosité; une liberté entière de religion
 » alloit régner dans le royaume; la maison
 » palatine recouvroit ses anciens droits, et le
 » marquis de Moravie lui servoit de dédom-
 » nagement pour le duché de Mecklembourg.
 » Alors il se mettoit à la tête des armées alliées
 » pour marcher contre Vienne, et arracher,
 » par la force des armes, à l'empereur son
 » consentement à ce traité. »

« Enfin le rideau étoit levé; Wallenstein venoit
 de mettre au jour le plan qu'il méditoit en
 silence depuis tant d'années; et toutes les cir-
 constances annonçoient qu'il vouloit en accé-
 lérer l'exécution. Une confiance aveugle dans
 le bonheur, dans le génie supérieur du duc de
 Friedland, avoit pu seule porter l'empereur,
 malgré les vives représentations de la Bavière
 et de l'Espagne, à investir de pouvoirs sans
 bornes un homme aussi absolu, et à donner

1693

ainsi l'atteinte la plus sensible à son autorité. Mais la longue inaction de Wallenstein avoit ébranlé cette réputation d'invincible attachée à son nom ; et, depuis la malheureuse journée de Lutzen, cette réputation étoit presque entièrement tombée. Tout à coup ses ennemis se réveillèrent à la cour de Ferdinand, et ce monarque, trompé dans les espérances qu'il avoit conçues des talens et de la réputation de Wallenstein, prêta une oreille facile aux plaintes, aux discours violens lancés contre lui. On peignit sa conduite sous les traits les plus amers ; on retraça au prince, jaloux de son autorité, la hauteur insolente du duc de Friedland, sa résistance continuelle aux ordres de l'empereur, ses vexations inouïes envers les sujets autrichiens ; on répandit des doutes sur sa fidélité ; on parla de ses desseins secrets ; on osa même échapper quelques expressions effrayantes pour le souverain. Ces accusations, trop bien justifiées par la conduite du duc, portèrent l'inquiétude dans l'âme de Ferdinand ; mais la faute étoit commise, et le pouvoir immense dont on avoit revêtu le duc de Friedland ne pouvoit être révoqué sans les plus graves dangers. Il ne restoit plus d'autre ressource que d'affoiblir insensiblement ce pouvoir. Pour y réussir, il falloit le diviser, et, avant tout, se rendre indépendant du duc : mais comment y

L'empereur
on est ins-
truit ; il
prend divers
moyens pour
les faire
échouer.

parvenir ? On s'étoit précisément interdit ce droit dans le traité conclu avec lui, et la signature de l'empereur le défendoit contre toute tentative qui auroit pour objet de lui donner un collègue ou de lui ravir son influence sur les troupes. Comme on ne vouloit pas exécuter ce traité, et qu'on ne pouvoit cependant pas l'anéantir, il fallut recourir à un artifice. Wallenstein étoit généralissime de l'empereur en Allemagne ; mais son commandement n'alloit pas plus loin, et il ne pouvoit s'arroger aucune autorité sur des troupes étrangères. On rassembla donc une armée espagnole dans le Milanais, et on la fit combattre en Allemagne sous les ordres d'un général espagnol. Dès lors Wallenstein n'est plus indispensable, puisqu'il a cessé d'être seul ; on a même un soutien contre lui, si les circonstances l'exigent.

Le duc sentit vivement où tendoit un pareil coup. Ce fut en vain qu'il protesta auprès du cardinal Infant contre une innovation qui détruisoit son traité : l'armée italienne entra en Allemagne, et on le contraignit d'envoyer, pour la renforcer, un corps commandé par Altringer. A la vérité, les instructions sévères qu'il donna à ce général, entravèrent tellement ses opérations, que les Italiens retirèrent peu de fruit de la campagne qu'ils firent avec lui en Souabe et en Alsace ; mais cet acte arbitraire de la cour de

1633
Développe-
ment des pro-
jets de Wal-
lenstein.

Vienne éveilla Wallenstein sur sa propre sûreté, et l'avertit du danger qui le menaçoit. Pour ne pas perdre une seconde fois le commandement, et avec lui le fruit de tous ses travaux, il fallut hâter l'exécution de son plan. Il s'assura de la fidélité de ses troupes en éloignant les officiers suspects, et en comblant les autres de bienfaits. Les diverses classes de citoyens, l'humanité, la justice, Friedland avoit tout sacrifié au bonheur de l'armée; il étoit donc en droit de compter sur sa reconnoissance. Prêt à donner lui-même un exemple inouï d'ingratitude envers l'auteur de sa fortune, il fonde ses projets de grandeur sur la reconnoissance qu'il attend des autres.

Les chefs des armées en Silésie n'avoient reçu de leurs souverains aucuns pouvoirs pour traiter d'intérêts aussi importants que ceux qui faisoient l'objet des propositions de Wallenstein, et ils n'osèrent pas même accorder un armistice de quinze jours. Avant de s'ouvrir aux Suédois et aux Saxons sur ses projets, le duc avoit jugé convenable de s'assurer de l'appui de la France. En conséquence il avoit envoyé le comte de Kinsky auprès de Feuquières, chargé d'affaires de cette cour à Dresden, pour entamer des négociations secrètes avec elle; et, malgré l'extrême méfiance qu'elles avoient inspirée d'abord à cette puissance, elles se terminèrent à la satisfaction entière du duc. Feuquières reçut de sa

cour l'ordre de promettre à Wallenstein le plus ferme appui, et même des secours d'argent, s'il en avoit besoin.

Mais ce fut précisément toutes ces précautions qui le conduisirent à sa perte. Le plénipotentiaire français témoigna la plus grande surprise en apprenant que ce plan, qui devoit plus que tout autre rester enseveli dans le secret, avoit été communiqué aux Suédois et aux Saxons. Le ministre saxon étoit, de l'aveu de tout le monde, dévoué à l'empereur; et les conditions proposées aux Suédois étoient trop loin de remplir leurs espérances pour qu'ils voulussent jamais y consentir. Feuquières ne pouvoit donc comprendre que le duc eût pu sérieusement compter sur l'appui des premiers, ou sur la discrétion des seconds. Il fit part de ses doutes et de ses craintes à Oxenstiern, qui se méfioit autant que lui des intentions de Wallenstein, et goûtoit encore moins ses propositions : quoique le chancelier n'ignorât pas que le duc avoit entamé autrefois une semblable négociation avec Gustave-Adolphe, il ne concevoit cependant pas comment il seroit possible à ce général de porter toute son armée à la défection, et de tenir les folles promesses qu'il lui avoit faites. Un plan aussi extravagant, une conduite aussi insensée, ne paroissent guère s'accorder avec le caractère sombre et méfiant du duc.

Méfiance de
Feuquières et
d'Oxenstiern.

1633

Il étoit plus naturel de ne voir dans toutes ces tentatives qu'un profond artifice, une fausseté longuement préparée; et, en effet, on étoit plus autorisé à douter de sa bonne foi que de sa prudence. Ces doutes, ces soupçons d'Oxens tiern passèrent dans l'âme d'Arnheim qui, plein de confiance dans la sincérité de Wallenstein, étoit venu à Gelnhausen pour engager le chancelier à confier au duc ses meilleurs régiments. Il commença à croire que toutes ces propositions n'étoient qu'un piège adroit pour désarmer les alliés, et faire tomber entre les mains de l'empereur l'élite de leurs forces. Le caractère connu de Wallenstein étoit peu propre à détruire un pareil soupçon, et les nombreuses contradictions dans lesquelles il tomba par la suite, rendirent sa conduite entièrement inexplicable. Tandis qu'il cherchoit à attirer les Suédois dans son alliance, et qu'il demandoit même leurs meilleurs troupes, il déclaroit à Arnheim qu'il falloit commencer par chasser les Suédois de l'Allemagne. Des officiers saxons, qui se confioient dans l'armistice, s'étoient rendus chez lui en grand nombre; il tenta, mais inutilement, de s'emparer de leurs personnes. Il rompit d'abord l'armistice qu'il renouvela quelques mois après, quoiqu'avec la plus grande peine. Enfin, toute confiance dans son langage disparut, et l'on commença à ne plus voir dans sa conduite qu'un tissu de four-

beries et de honteux artifices pour affoiblir les alliés, et se mettre lui-même en mesure ; il atteignit, en effet, ce dernier but ; et l'on vit ses forces s'accroître de jour en jour, tandis que celles des alliés diminuoient considérablement par la désertion et le mauvais entretien ; mais il ne fit pas de sa supériorité l'usage qu'on en attendoit à Vienne. A peine croyoit-on toucher à un événement décisif, qu'il renouveloit tout à coup les négociations. Une suspension d'armes venoit-elle de plonger les alliés dans la sécurité la plus entière, il les reprenoit subitement, et recommençoit les hostilités. Toutes ces contradictions avoient pour cause le projet incohérent qu'il avoit formé de détruire à la fois les Suédois et l'empereur, et de faire une paix séparée avec la Saxe.

Furieux du peu de succès qu'obtenoient ses négociations, il résolut de déployer toutes ses forces. Au reste, les besoins pressans de l'Empire, et l'extrême mécontentement de la cour de Vienne, ne lui permettoient plus de différer. Déjà, avant le dernier armistice, le général Holck, qui se trouvoit en Bohême, avoit fait une interruption dans la Misnie ; il avoit mis à feu et à sang tout ce qui s'étoit offert sur son passage, et repoussé l'électeur jusque dans ses forteresses, et pris même la ville de Leipzig ; mais la suspension d'armes, conclue en Silésie,

Les deux armées reprennent l'offensive.

1633

avoit mis un terme à ses ravages, et il mourut à Adorf des suites de ses dérangemens. A l'expiration de cette suspension d'armes, Wallenstein fit un nouveau mouvement. Il feignit de vouloir tomber sur la Saxe par la Lusace, et répandit à dessein le bruit que Piccolomini y marchoit déjà avec des forces considérables. Arnheim quitte aussitôt son camp de Silésie pour suivre Piccolomini, et arriver au secours de l'électeur; mais ce mouvement met à découvert les Suédois campés en très-petit nombre sous les ordres du comte de Thurn, près de Steinau sur l'Oder : c'étoit précisément ce qu'avoit voulu Wallenstein. Après avoir laissé le général saxon s'enfoncer jusqu'à la distance de seize milles dans la Misnie, il fait tout à coup une marche rétrograde vers l'Oder, où il surprend l'armée suédoise dans la plus profonde sécurité. Le général Schafgotsh, qu'il avoit détaché en avant, culbute leur cavalerie, et leur infanterie est bientôt cernée près de Steinau par le reste de son armée. Wallenstein donne une demi-heure au comte de Thurn pour examiner s'il veut se défendre, avec deux mille cinq cents hommes, contre une armée de plus de vingt mille, ou se rendre à discrétion. Dans une pareille situation, il n'y avoit pas à délibérer : toute l'armée se rendit prisonnière, et le triomphe le plus complet fut obtenu, sans qu'il en coûtât une goutte

Affaire de
Steinau; prise
du comte
de Thurn par
Wallenstein

de sang ; étendards , bagages , tout tomba entre les mains du vainqueur. On se saisit des officiers , et les soldats furent incorporés. Enfin , après avoir erré pendant quatorze ans , après avoir essuyé toutes les vicissitudes de la fortune , l'auteur de la révolte de Bohême , le fameux comte de Thurn , est au pouvoir de ses ennemis. On attend à Vienne , avec une impatience barbare , l'arrivée de ce grand criminel : on goûte d'avance l'affreux triomphe de son supplice ; mais Wallenstein avoit d'autres projets ; et ravir aux jésuites l'espoir d'une aussi grande joie , étoit un triomphe plus doux encore : Thurn fut mis en liberté ; heureusement pour lui , il en savoit plus qu'on ne devoit en apprendre à Vienne , et les ennemis de Wallenstein étoient les siens. La Cour impériale eût pardonné une défaite à Wallenstein ; elle ne lui pardonna pas de lui avoir enlevé sa victime : « Qu'aurois-je fait » de ce furieux ? écrivit-il , avec une ironie » amère , aux ministres qui lui reprochoient » cette générosité déplacée. Puisse le Ciel ne » donner à nos ennemis que de pareils gé- » néraux ! ils nous rendront de bien meilleurs » services à la tête des armées , que dans les » fers. »

La victoire de Steinau fut bientôt suivie de la prise de Liegnitz , Gross-Glogau , et même de Francfort-sur-l'Oder. Schafgotsch , qui étoit resté

Progrès de
Wallenstein
dans la haute
Saxe.

1633

en Silésie pour achever la conquête de cette province, bloqua Brieg, et inquiéta même Breslau; mais ce fut inutilement : cette ville libre veilloit sur ses privilèges, et resta dévouée aux Suédois. Wallenstein, dans l'intention de pénétrer jusqu'aux côtes de la mer Baltique, détacha vers la Warta les généraux Illo et Goetz, qui prirent en effet Landsberg, la clef de la Poméranie. Tandis que l'électeur de Brandebourg et le duc de Poméranie trembloient pour leurs Etats, Wallenstein, à la tête du reste de son armée, entre en Lusace, où il emporte Goerlitz d'assaut, et force Bautzen à capituler; cependant son projet étoit d'effrayer l'électeur, et non de poursuivre ses avantages. L'épée à la main, il renouvelle ses propositions de paix aux électeurs de Saxe et de Brandebourg, mais toujours sans succès, parce que les contradictions de sa conduite avoient détruit toute confiance en lui. Il auroit pu alors tomber avec toutes ses forces sur la malheureuse Saxe, et atteindre son but par la voie des armes; mais des circonstances impérieuses réclamoient ailleurs sa présence. Les succès du duc Bernard sur le Danube exposoient l'Autriche elle-même aux plus grands dangers : il étoit indispensable que Wallenstein vînt en Bavière; et, après avoir chassé les Saxons et les Suédois de la Silésie, il ne lui restoit plus aucun prétexte pour résister

encore aux ordres de l'empereur, et laisser l'électeur de Bavière sans secours. Il se mit donc en marche vers le haut Palatinat, et sa retraite délivra pour jamais la haute Saxe de ce terrible ennemi.

Wallenstein avoit différé le plus possible de secourir la Bavière, et éludé les ordres de l'empereur par toute sorte de subterfuges. Enfin, après des prières répétées tant de fois, il envoya de Bohême quelques régimens au secours du comte d'Altringer, qui cherchoit à se maintenir sur le Rhin et sur le Danube, malgré les efforts de Horn et de Bernard, mais avec l'ordre exprès de rester constamment sur la défensive. Toutes les fois que l'empereur et l'électeur de Bavière réclamoient son secours, il les adressoit à Altringer qui, disoit-il, avoit reçu de lui ses pleins pouvoirs; mais des instructions secrètes et sévères de sa part retenoient ce général, et le menaçoient même de la mort s'il outrepassoit ses ordres. Le duc Bernard s'étant avancé jusque sous les murs de Ratisbonne, l'empereur et l'électeur adressèrent à Wallenstein les plus vives instances pour l'engager à venir secourir cette place. Il feignit d'abord de vouloir envoyer le général Gallas avec des forces considérables sur le Danube, mais il n'en fit rien; et Ratisbonne, Straubingen, Cham, tombèrent au pouvoir des Suédois, comme auparavant l'évêché d'Eichstœd. Enfin, ne pouvant plus se soustraire aux ordres

Il s'avance vers la Bavière, et entre bientôt après en Bohême.

1633

sévères de la cour, il s'avança aussi lentement qu'il put, vers les frontières de la Bavière, où il investit la ville de Cham dont les Suédois s'étoient emparés. Mais à peine eut-il appris que l'ennemi alloit envoyer les Saxons en Bohême pour faire une diversion, que, profitant de ce bruit peu fondé, il se retira précipitamment vers ce royaume, sans avoir rien fait. Avant tout, disoit-il, on devoit songer à la défense et à la conservation des Etats héréditaires de l'empereur. Il demeura donc enchaîné, pour ainsi dire, en Bohême, protégeant ce royaume comme s'il eût déjà défendu sa propriété. L'empereur l'exhorta d'un ton plus pressant que jamais à marcher vers le Danube, pour empêcher le duc Bernard de s'établir sur les frontières de l'Autriche; mais il termina la campagne, et choisit encore la Bohême, royaume entièrement épuisé, pour ses quartiers d'hiver.

Cette arrogance continuelle, ce mépris inouï des ordres de l'empereur, cette indifférence affectée pour le bien public, tant de motifs joints à une conduite extrêmement équivoque vis-à-vis de l'ennemi, ne pouvoient qu'accréditer dans l'esprit de Ferdinand les bruits sinistres répandus dans toute l'Allemagne sur la conduite et les desseins de Wallenstein. Ce général avoit réussi pendant long-temps à couvrir de prétextes plausibles et légitimes les négociations coupables.

qu'il entretenoit avec l'ennemi ; il étoit parvenu à persuader au monarque , toujours prêt à l'excuser , que ses conférences secrètes n'avoient d'autre but que la paix de l'Allemagne. Mais , quelque impénétrable qu'il crût être aux yeux du monde , l'ensemble de sa conduite ne justifioit que trop les inculpations dont il étoit l'objet à la cour de Vienne. Ferdinand , voulant savoir jusqu'à quel point tous ces bruits étoient fondés , avoit envoyé , à plusieurs reprises , des espions dans le camp de Wallenstein ; mais le duc trop prudent pour laisser échapper rien d'écrit qui pût le compromettre , ils n'en rapportèrent que de simples présomptions. Enfin , les ministres de l'empereur eux-mêmes , qui avoient été jusqu'ici les ardens défenseurs de Wallenstein , mécontents de ce que ce général grevoit leurs terres , sans distinction , comme celles des autres particuliers , se rangèrent du côté de ses ennemis. L'électeur de Bavière ne parla de rien moins que de faire sa paix avec la Suède , si l'on conservoit plus long-temps ce général. L'ambassadeur d'Espagne insista sur son renvoi , et menaça , en cas de refus , de retirer les subsides de sa couronne. Ferdinand se vit donc , pour la seconde fois , dans la nécessité de lui ôter le commandement.

Les ordres immédiats adressés à l'armée par l'empereur apprirent bientôt au duc que le traité

L'empereur
ôte , pour la
seconde fois ,
le comman-

1633

d'abord à
Wallenstein.

fait avec lui n'existoit plus, et que son renvoi étoit résolu. Un de ses généraux, qui étoit en Autriche, et auquel Wallenstein avoit défendu, sous peine de mort, d'obéir à la cour, reçut directement de l'empereur l'ordre de se joindre aux troupes de l'électeur de Bavière, et Wallenstein lui-même reçut celui d'envoyer quelques régimens de renfort au cardinal Infant, qui arrivoit d'Italie avec une armée. Toutes ces mesures lui apprirent qu'on avoit formé le dessein de le désarmer peu à peu, afin de mieux le renverser.

Pour veiller à sa propre sûreté, il se vit alors obligé de hâter l'exécution d'un plan qui n'avoit été conçu d'abord que pour agrandir sa puissance. Il avoit différé cette exécution plus longtemps que ne le conseilloit la prudence; mais les constellations ne s'étoient pas encore montrées favorables, ou, comme il le disoit lui-même à ses amis impatientés de ses lenteurs, le temps n'étoit pas encore venu. En ce moment encore, le temps étoit loin d'être arrivé; mais la nécessité ne lui permettoit plus d'attendre la faveur des étoiles. Avant tout, il falloit s'assurer des principaux chefs, et sonder ensuite les dispositions d'une armée qu'il avoit toujours gratuitement supposée dévouée à ses intérêts. Trois de ses généraux, Kinsky, Terzky et Illo, étoient depuis long-temps initiés dans son secret,

et les deux premiers lui étoient même attachés par les liens du sang. Une égale ambition, une égale haine contre le gouvernement, l'espoir de récompenses énormes, les unissoient étroitement à Wallenstein, qui, de son côté, n'avoit jamais dédaigné les moyens les plus bas pour augmenter le nombre de ses partisans. Un jour, il engagea le colonel Illo à se rendre à Vienne, pour y solliciter le titre de comte; il lui avoit promis de l'appuyer de tout son crédit; mais il écrivit secrètement aux ministres de lui refuser sa demande : « Sans cela, leur disoit-il, une foule d'autres officiers, qui avoient autant de droits que lui, ne manqueroient pas de se mettre sur les rangs pour obtenir les mêmes faveurs. » Lorsque Illo fut de retour, le premier soin de Wallenstein fut de s'informer du résultat de sa démarche : le duc, ayant appris qu'elle n'avoit eu aucun succès, éclata en plaintes violentes et amères contre la cour. « Voilà la récompense de mes travaux ! s'écria-t-il ; je n'ai pas même le crédit de faire obtenir la grâce la plus légère. Qui voudroit consacrer plus long-temps ses services à un maître aussi ingrat ? Non, je le déclare, je suis, dès ce moment, l'ennemi juré de la maison d'Autriche ! » Illo, qu'animoit le ressentiment, applaudit à cette sortie, et ce fut ainsi que se forma leur union.

Mais cette confiance, à laquelle avoient été admis ces trois amis du duc, étoit demeurée un secret impénétrable pour le reste de l'armée; et la confiance avec laquelle Wallenstein parloit du dévouement de ses officiers, étoit uniquement fondée sur ses bienfaits et le ressentiment qui pouvoit les animer contre la cour. Il falloit cependant qu'une présomption vague, à cet égard, fit place à la certitude la mieux établie, avant de lever le masque et d'agir ouvertement contre l'empereur. Le comte Piccolomini, le même qui avoit combattu avec tant de gloire à Lutzen, fut le premier dont il voulut mettre la fidélité à l'épreuve. Il s'étoit attaché ce général par de magnifiques présens, et il lui donna la préférence sur les autres, parce qu'il étoit né sous la même constellation que lui. Le duc déclara donc à Piccolomini, qu'entraîné par les circonstances et par l'ingratitude de l'empereur, il étoit irrévocablement décidé à abandonner la maison d'Autriche; à passer, avec la meilleure partie de l'armée, du côté de l'ennemi, et à poursuivre cette maison dans tous les pays soumis à sa domination, jusqu'à ce qu'elle fût entièrement détruite. C'étoit principalement sur Piccolomini qu'il comptoit pour l'exécution de ce projet, et les récompenses les plus brillantes, dont il lui donnoit d'avance les garanties, devoient être le prix de son zèle et

de son dévouement. Celui-ci, voulant cacher le trouble que lui causoit une proposition aussi inattendue, lui parla des obstacles, des dangers sans nombre, inséparables d'un pareil projet. Wallenstein se moqua de ses craintes. « Dans » de semblables entreprises, s'écria-t-il, les » commencemens seuls sont difficiles : les étoiles » me sont favorables ; l'occasion est telle qu'on » peut la désirer. Au reste, il faut laisser quelque » chose à la fortune. Ma résolution est inébran- » lable ; et, s'il ne m'est permis de faire autre- » ment, j'en hasarderai l'exécution à la tête de » mille chevaux. » Piccolomini se garda bien d'exciter la méfiance du duc par de nouvelles objections, et il eut l'air de se rendre à la justesse de ses raisons. Tel fut l'aveuglement du duc, que, malgré les représentations de Terzki, il ne lui vint pas même dans l'idée de soupçonner la sincérité de Piccolomini, qui cependant ne mit aucun délai à instruire la cour de Vienne de cette découverte importante.

Enfin Wallenstein résolut de faire le dernier pas. Il convoqua, au mois de janvier 1634, tous les chefs de l'armée à Pilsen, où il s'étoit dirigé aussitôt après sa retraite de Bavière. Les derniers ordres de l'empereur avoient pour objet d'empêcher qu'il ne fût établi aucun quartier d'hiver dans les pays héréditaires, de reprendre Batisbonne, malgré la rigueur de la saison, et

Wallenstein convoque tous les chefs de l'armée à Pilsen, et leur communique ses projets.

de renforcer de seize mille hommes de cavalerie l'armée du cardinal Infant. Tous ces motifs étoient assez importans pour autoriser la convocation d'un conseil de guerre; et ce prétexte apparent dissimula, aux yeux du plus grand nombre, le véritable but de sa convocation. Les Suédois et les Saxons furent aussi secrètement invités à cette réunion, afin de traiter de la paix avec Wallenstein. Il fut décidé qu'on négocieroit par écrit avec les chefs des armées éloignées. Vingt des généraux se trouvèrent au rendez-vous; mais les plus importans, Gallas, Colloredo et Altringer, y manquèrent. Wallenstein renouvela ses instances auprès d'eux pour les engager à venir; et, en attendant leur arrivée, on procéda à la délibération.

Disposition
des esprits.

Son entreprise n'étoit rien moins que facile. Il voyoit autour de lui une noblesse fière, brave, esclave de l'honneur, qu'il falloit déterminer à un acte infâme, à la plus lâche trahison. Jusqu'alors, ses officiers avoient respecté en lui l'image de la majesté impériale, le juge de leurs actions, le conservateur des lois; et tout à coup il falloit paroître à leurs yeux un rebelle, un méprisable séducteur. Il n'étoit rien moins que facile d'ébranler, dans ses fondemens, une puissance affermie par le temps, consacrée par la religion et par les lois; de détruire tous ces enchantemens de la religion et des sens, gardiens

redoutables d'un pouvoir légitime ; d'extirper tous ces sentimens que le devoir a si profondément gravés dans l'âme du sujet envers ses véritables maîtres. Mais, ébloui par l'éclat d'une couronne, Wallenstein ne vit pas l'abîme qui s'entr'ouvroit sous ses pas, et, plein d'une aveugle confiance dans ses propres forces, il dédaigna les obstacles qui se présentoient en foule devant lui ; sort ordinaire de toutes les âmes fortes et hardies. Il ne vit qu'une armée indifférente pour la cour ou aigrie contre elle, qu'une armée habituée à honorer sa puissance avec la plus aveugle soumission, à trembler devant lui comme devant son législateur et son juge, à exécuter ses ordres avec crainte et respect, comme les arrêts même du destin. Il crut reconnoître les vrais sentimens de cette armée dans les flatteries excessives que l'on prodiguoit à son pouvoir, dans les insultes grossières qu'une soldatesque effrénée se permettoit envers la cour, mais qu'excusoit la licence des camps ; et la hardiesse avec laquelle on osoit critiquer les actions du monarque, parut à ses yeux la plus sûre garantie de l'empresement qu'ils mettroient à oublier leurs devoirs envers un souverain aussi méprisé. Mais tous ces calculs échouèrent, et le soldat demeura inébranlablement attaché à ses devoirs. Enivré du pouvoir sans bornes qu'il exerçoit sur ces bandes

1634- indisciplinées, Wallenstein attribuoit tout à sa grandeur personnelle, sans se douter que tant de soumission, tant de respect, étoient plutôt un hommage rendu à la haute dignité dont il étoit revêtu. Tout trembloit devant lui, parce qu'il exerçoit une autorité légitime, parce que l'obéissance envers lui étoit un devoir, parce que sa considération émanoit de la majesté du trône. La grandeur, par elle-même, peut exciter l'admiration, inspirer l'effroi; mais la grandeur légitime seule peut commander le respect et la soumission: or, il perdoit cet avantage immense dès qu'il se montrait en criminel.

Discours artificieux de l'un des conjurés.

Le feld-maréchal se chargea de sonder les dispositions des soldats, et de les préparer à la démarche à laquelle on vouloit les porter. Il commença par exposer les nouvelles demandes que la cour faisoit à l'armée et à son général, et il leur donna une tournure si odieuse, qu'il excita d'abord l'indignation de toute l'assemblée. Après cet heureux début, il s'étendit beaucoup sur les services de l'armée et du général, et sur l'ingratitude de l'empereur. « L'influence espagnole, dit-il, dirige toutes les démarches de la cour; le ministre est à la solde de l'Espagne; le duc de Friedland seul résiste jusqu'ici à tant de tyrannie, et sa fermeté lui a attiré, de la part des Espagnols, une haine implacable. L'éloigner du com-

» mandement une seconde fois, ou s'en défaire.
» entièrement, tel est depuis long-temps le but
» secret de leurs efforts; et, en attendant qu'on
» ait réussi dans l'un ou dans l'autre projet, on
» mine sourdement sa puissance. On ne doit
» pas attribuer à une autre cause tous les efforts
» par lesquels on a tenté de faire passer entre
» les mains du roi de Hongrie le commande-
» ment suprême. Ce prince, instrument docile
» d'une volonté étrangère, doit paroître à la
» tête des armées pour mieux affermir l'auto-
» rité espagnole en Allemagne. Ce n'est que
» pour diminuer l'armée qu'on demande d'en-
» voyer six mille hommes au cardinal Infant;
» c'est pour l'épuiser entièrement par une cam-
» pagne d'hiver, qu'on insiste tant sur la prise
» de Ratisbonne dans une saison aussi rigou-
» reuse. Le soldat est privé de tous ses moyens
» de subsistance, tandis que les ministres s'en-
» graissent de la substance du peuple, dissipent
» les sommes destinées à l'entretien des troupes.
» Le général reconnoît l'impuissance où il est
» aujourd'hui de tenir ses promesses à l'armée,
» parce que la cour l'abandonne. Pour tous les
» services qu'il a rendus lui-même depuis vingt-
» deux ans à la maison d'Autriche, pour toutes
» les peines qu'il a essuyées, pour tout ce qu'il
» a sacrifié de fortune au service impérial, il
» est menacé d'une seconde démission, aussi

1684

» honteuse que la première. Mais le duc de
 » Friedland déclare qu'il n'est pas disposé à
 » l'attendre : jaloux de quelque gloire qui lui
 » reste encore, il abandonne de son plein gré
 » un commandement qu'on va bientôt lui ravir.
 » Voilà, continue l'orateur, ce qu'il m'a chargé
 » d'annoncer aux chefs de l'armée. Que chacun
 » de vous maintenant examine s'il veut con-
 » sentir à perdre son général ; que chacun
 » cherche qui pourra lui rendre les sommes
 » employées au service de l'empereur, où il
 » pourra recueillir les récompenses dues à sa
 » valeur, si celui sous les yeux duquel il l'a fait
 » éclater n'est plus au milieu de nous. »

Un cri universel interrompt l'orateur. Quatre
 des principaux chefs sont choisis pour porter à
 Wallenstein les félicitations de l'assemblée, et
 le supplier de ne pas abandonner l'armée. Le
 duc refusa pour la forme, et ne se rendit qu'à
 une seconde députation. Cette déférence de sa
 part lui parut mériter quelque complaisance de
 la leur. Il s'étoit engagé à ne pas quitter le ser-
 vice sans le consentement des chefs : il exigea ;
 à son tour, qu'ils lui donnassent, par écrit, la
 promesse de lui rester fermement et invaria-
 blement attachés ; de ne jamais se séparer de
 lui ou de souffrir qu'on les en séparât, et de
 verser pour sa personne, s'il le falloit, jusqu'à
 la dernière goutte de leur sang. Si quelqu'un

Wallenstein
 fait promettre, par écrit,
 aux généraux
 de rester in-
 variablement
 attachés à sa
 personne.

d'entre eux manquoit à sa parole, il seroit réputé traître, infâme, et considéré par les autres comme un ennemi commun. La condition expresse : *Tant que Wallenstein emploieroit l'armée pour le service de l'empereur*, éloigna toute fausse interprétation, et aucun des chefs assemblés ne fit difficulté de donner la plus entière approbation à une demande qui paroissoit si naturelle et si juste.

La lecture de cet écrit eut lieu immédiatement avant un festin que le feld-maréchal Illo avoit préparé dans cette intention : on devoit signer après le repas. Le maître de la maison a'épargna pas les boissons les plus fortes pour troubler la raison de ses convives, et ce ne fut que lorsque les fumées du vin commencèrent à les faire chanceler, qu'il apporta l'écrit pour le faire signer. La plupart griffonnèrent inconsidérément leur nom, sans savoir ce qu'ils signoient; quelques uns seulement, plus curieux ou plus méfians, relurent la feuille, et s'aperçurent, à leur grand étonnement, que la clause : *Tant que Wallenstein emploieroit l'armée pour le service de l'empereur*, avoit été omise. Illo, par une supercherie indigne de son rang, avoit adroitement substitué à l'original un autre exemplaire qui ne contenoit pas cette clause. La fourberie étoit manifeste, et beaucoup refusèrent alors de donner leur signature. Piccolo

1634

Festin donné
par les con-
jurés.

¹⁶³⁴ mini, qui pénétrait toute l'intrigue, et n'avoit pris part à cette scène que pour en rendre compte à la cour, s'oublia, dans l'ivresse, jusqu'à porter la santé de l'empereur; mais alors le comte de Terzki se leva, et déclara qu'il regardoit comme scélérats et parricides tous ceux qui oseroient se retirer sans signer. Ses menaces, les dangers inévitables auxquels exposoit un plus long refus, l'exemple du plus grand nombre, et les discours violens d'Illo, triomphèrent enfin de leurs répugnances, et tous signèrent sans exception.

Wallenstein avoit atteint son but; mais la résistance inattendue qu'il venoit d'éprouver de la part des chefs, l'arracha tout à coup à l'illusion flatteuse dont il s'étoit bercé jusqu'à ce jour. D'ailleurs, la plupart avoient tellement griffonné leurs signatures, qu'il étoit impossible de ne pas suspecter leurs intentions. Mais, au lieu de voir en cela un avertissement que sembloit lui donner le destin, il éclata en plaintes amères et en horribles imprécations. Le lendemain, il appela les chefs auprès de lui, et entreprit de leur répéter lui-même tout le discours qu'Illo leur avoit tenu la veille. Après avoir exhalé tout son mécontentement contre la cour par les plus violens reproches, il leur rappela l'opposition qu'ils avoient montrée, et déclara que de pareils sentimens de leur part

le déterminoient à retirer sa promesse. Confondus, les généraux se retirèrent en silence dans l'antichambre; mais ils reparurent après une courte délibération, et offrirent de signer une seconde fois.

Il ne lui restoit plus qu'à obtenir une semblable assurance des généraux absens, ou à s'emparer de leurs personnes en cas de refus. Wallenstein renouvela donc son invitation, les pressant instamment de se rendre auprès de lui; mais, avant qu'ils arrivassent, l'événement de Pilsen leur étoit déjà connu, et il ne contribua pas à accélérer leur départ. Altringer, sous prétexte de maladie, demeura dans la forteresse de Frauenberg. Gallas parut, il est vrai; mais ce fut pour étudier le danger par lui-même, et en instruire d'autant mieux l'empereur. Les avis que Piccolomini et lui transmirent à la cour donnèrent à Ferdinand la certitude effrayante d'une trahison qu'il n'avoit encore fait qu'appréhender. De semblables découvertes, que l'on fit en même temps en divers lieux, ne permirent plus d'élever de doutes, et le changement subit des commandans en Silésie et en Autriche parut annoncer l'entreprise la plus alarmante. Le danger étoit pressant; il falloit un prompt remède. Cependant, on ne voulut pas commencer par l'exécution du jugement; on résolut, au

1634

L'empereur
envoie secrè-
tement l'or-
dre d'arrêter
Wallenstein
et ses com-
plices.

contraire, de procéder selon toutes les règles de la justice. On s'adressa donc à ceux des principaux chefs sur la fidélité desquels on croyoit pouvoir compter, et on leur envoya secrètement l'ordre d'arrêter, de quelque manière que ce fût, et de mettre en lieu de sûreté le duc de Friedland et ses deux partisans Terzki et Illo, afin qu'ils pussent être entendus et se justifier. Dans le cas où l'exécution de cet ordre éprouveroit de la résistance, le danger imminent exigeoit qu'on les prit morts ou vifs. Le général Gallas reçut, en même temps, une lettre patente qui instruisoit tous les généraux et officiers, de la volonté de l'empereur, dégageoit l'armée entière de tous ses devoirs envers le traître, et la plaçoit, jusqu'à la nomination d'un nouveau généralissime, sous le commandement du lieutenant-général Gallas. Afin de rendre plus facile aux rebelles et à ceux qui s'étoient laissé séduire le retour à leurs devoirs, et même pour ne pas désespérer les coupables, amnistie entière fut accordée pour tout ce qui s'étoit passé à Pilsen contre la majesté impériale.

Le comman-
dement de
l'armée est
remis à Gal-
las.

L'honneur qu'on faisoit à Gallas, dans cette circonstance, n'étoit rien moins que rassurant pour lui. Il se trouvoit, à Pilsen, sous les yeux de celui dont on venoit de remettre le sort entre ses mains ; il étoit lui-même au pouvoir d'un

ennemi qui avoit cent espions pour le faire surveiller. Si Wallenstein venoit à découvrir le secret de sa commission, qui pouvoit le préserver des effets de sa fureur et de son désespoir ? Mais, si ce secret rendoit l'entreprise déjà si difficile, l'exécution ne présentait pas moins d'obstacles ni moins de dangers. Les sentimens des chefs flottoient incertains, et il étoit permis de douter, en supposant même qu'ils fissent le premier pas, qu'ils voulussent se fier entièrement aux promesses de l'empereur, et remonter tout à coup aux brillantes espérances dont les avoit flattés Wallenstein. Et quelle entreprise que celle de porter la main sur la personne sacrée d'un homme considéré jusque-là comme inviolable ; devenu, par le long exercice d'un pouvoir absolu et l'habitude de la plus entière soumission, l'objet du plus profond respect ; armé de tout ce que la majesté extérieure et la grandeur réelle peuvent prêter de forces ; d'un homme dont le regard seul faisoit trembler les exécuteurs de ses ordres, qui d'un signe decidoit de la vie ou de la mort ! Se saisir d'un pareil homme, le traiter comme un simple criminel au milieu des gardes qui l'entouroient, dans une ville qui lui étoit entièrement dévouée : cet antique objet d'une vénération profonde, en faire tout à coup celui du mépris et de la

1634 pitié, tout cela paroissoit une entreprise capable d'en imposer au plus brave. La crainte, le respect pour ce chef, étoient tellement imprimés dans l'âme de ses soldats, que le crime énorme de haute trahison lui-même n'étoit pas capable de déraciner entièrement en eux ces sentimens.

Gallas sentoît qu'il étoit impossible d'exécuter sa commission sous les yeux du duc, et il attendoit avec impatience l'arrivée d'Altringer, pour se concerter avec lui avant de rien entreprendre. Le long retard qu'Altringer mettoit à arriver commençant à éveiller les soupçons de Wallenstein, Gallas lui offrit de se rendre lui-même à Frauenbourg, et de presser, en qualité de parent, Altringer d'arriver : Wallenstein fut si touché de cette preuve de zèle, qu'il fournit à Gallas ses propres équipages pour le voyage. Celui-ci, charmé du succès de sa ruse, abandonna Pilsen en toute hâte, et chargea le comte de Piccolomini de surveiller la conduite du duc. Gallas s'empressa de faire connoître l'ordre du jour de l'empereur tout le long de sa route, et les troupes se déclarèrent d'une manière beaucoup plus favorable qu'il ne s'y étoit attendu. Au lieu de ramener son ami à Pilsen, il l'envoya à Vienne, pour défendre l'empereur contre une attaque dont l'ennemi le menaçoit, et lui-même

se porta vers la haute Autriche, où l'approche du duc Bernard avoit répandu l'alarme. En Bohême, les villes de Budweiss et de Tabor furent occupées de nouveau au nom de l'empereur, et on prit les dispositions nécessaires pour s'opposer à l'instant et avec succès à toutes les entreprises que pourroit tenter le traître.

Comme il ne paroissoit pas que Gallas dût revenir, Piccolomini essaya de mettre encore une fois à l'épreuve la crédulité du duc; il lui demanda la permission d'aller chercher ce général, et Wallenstein se laissa tromper pour la seconde fois. Son indomptable orgueil pouvoit seul expliquer un aussi inconcevable aveuglement. Jamais il ne revint sur le jugement qu'il avoit porté d'un individu : jamais il ne voulut s'avouer à lui-même qu'il eût pu se tromper. Il fit donc conduire, dans sa propre voiture, le comte Piccolomini à Lintz, où celui-ci suivit aussitôt l'exemple de Gallas, et fit même un pas de plus : il avoit promis à Wallenstein de revenir, il revint, en effet, mais à la tête d'une armée, pour le surprendre à Pilsen. Une autre armée, commandée par le général Suys, s'avançoit à marches forcées vers Prague, pour mettre cette capitale au pouvoir de l'empereur, et la défendre contre toute attaque de la part des rebelles. En même temps Gallas fit savoir, à

1634

Wallenstein
est déclaré
traître ; l'ar-
mée est dé-
liée de ses
sermens en-
vers lui.

tous les corps d'armée détachés en Autriche, qu'il étoit le seul chef dont on dût désormais recevoir des ordres. Des affiches, répandues dans tous les camps impériaux, déclarèrent pros- crits le duc, ainsi que quatre de ses affidés, et délient l'armée de ses sermens envers lui. L'exemple donné à Lintz est bientôt imité de toutes parts : on maudit la mémoire du traître ; toutes les armées s'empressent d'abandonner sa cause. Enfin, Piccolomini ne paroissant pas, le voile tombe des yeux de Wallenstein, et un réveil terrible l'arrache au songe flatteur qui le tenoit égaré. Cependant il est loin de se livrer au découragement ; il croit encore à la faveur de son étoile, à la fidélité de l'armée. A peine a-t-il appris la défection de Piccolomini, qu'il publie une ordonnance par laquelle il défend d'obéir désormais à aucun ordre qui n'émanera pas immédiatement de lui, de Terzi ou d'Illo. Il presse ses préparatifs pour marcher sur-le-champ vers Prague, où il veut enfin lever le masque, et se déclarer ouvertement contre l'empereur. Toutes ses troupes doivent se réunir sous les murs de cette capitale, et c'est de là qu'il veut se précipiter à leur tête sur les Etats de la maison d'Autriche. Le duc Bernard, qui étoit dans le complot, devoit soutenir les opérations du duc, et faire une diversion sur la

Danube. Déjà Terzki, détaché en avant, marche vers Prague, et le manque de chevaux empêche seul le duc de le suivre avec quelques régimens restés fidèles. Mais, tandis que Wallenstein attend, avec une extrême impatience, des nouvelles de Prague, il apprend la perte de cette ville, la défection de ses généraux, la désertion de ses troupes, la découverte de son complot, et la marche précipitée de Piccolomini, qui a juré sa perte. Dans ce moment affreux, tous ses plans sont détruits, toutes ses espérances trompées; il est abandonné par ceux qu'il combla de biens, trahi par ceux qu'il regardoit comme ses plus fidèles soutiens. Mais ce sont ces situations même qui éprouvent les grands caractères : il ne renonce à aucun de ses projets; sa confiance redouble alors qu'il est abandonné de toutes parts. Enfin, le moment étoit venu où l'appui si long-temps désiré des Suédois et des Saxons lui devenoit indispensable, et où il n'étoit plus possible d'élever aucun doute sur la sincérité de ses sentimens à leur égard. Aussi Oxenstierna et Arnheim, convaincus que son projet étoit sérieux, autant que sa détresse étoit extrême, n'hésitèrent pas à lui promettre des secours. Le duc François-Albert de Saxe-Lauenbourg devoit lui amener quatre mille hommes; le duc Bernard et le comte palatin Christian

1634

de Birkenfeld; six mille hommes de troupes aguerries. Wallenstein abandonna Pilsen avec le régiment de Terzki et le peu de troupes qui lui restoient encore fidèles, ou qui feignoient de l'être; il se dirigea en toute hâte vers Egra, pour se rapprocher du haut Palatinat, et faciliter par là sa jonction avec le duc Bernard. Il ignoroit encore le jugement qui le déclaroit traître et ennemi public; ce coup terrible ne devoit l'atteindre qu'à Egra. Wallenstein se berçoit encore des plus folles espérances; il comptoit sur une armée que le général Schaffgotsh lui conservoit en Silésie; il se flattoit que beaucoup de ceux qui, depuis long-temps, avoient abandonné sa cause, reviendroient à lui aux premières apparences d'un retour de fortune. L'expérience avoit si peu dompté ce caractère audacieux, que même, pendant sa fuite vers Egra, il méditoit encore l'absurde plan de détrôner l'empereur. Ce fut dans ces circonstances qu'une personne de sa suite lui demanda la permission de lui donner un conseil.

« Votre Altesse, lui dit-elle, jouit de la plus haute estime dans l'esprit de l'empereur; »
 « aux yeux de l'ennemi, elle n'est qu'un roi »
 « fort incertain; or, il n'est pas sage de risquer »
 « le certain pour l'incertain. L'ennemi profitera des services de Votre Altesse, parce qu'il

» ne voudra pas laisser échapper une aussi
» belle occasion d'en tirer parti ; mais votre
» personne lui sera toujours suspecte : toujours
» il redoutera, de votre part, une conduite
» semblable à celle que vous tenez aujourd'hui
» envers l'empereur. Revenez donc, puisqu'il
» en est encore temps. — Mais quel moyen me
» reste-t-il ? s'écria aussitôt le duc. — Vous
» avez, reprit l'autre, quarante mille ducats
» dans votre caisse : prenez-les, et allez
» droit à Vienne ; déclarez à l'empereur que
» toutes vos démarches n'ont eu jusqu'ici pour
» but que de mettre à l'épreuve ses vrais ser-
» viteurs, et de distinguer ses amis de ses en-
» nemis ; que la plupart d'entre eux s'étant
» montrés disposés à la défection, vous vous
» êtes empressé de venir lui en donner avis,
» pour le prémunir contre ces hommes dan-
» gereux. Par là, vous ferez des traîtres de
» tous ceux qui veulent aujourd'hui faire de
» vous un scélérat ; les quarante mille ducats
» vous procureront l'accueil le plus distingué
» à la cour impériale, et vous reviendrez en-
» core une fois l'ancien duc de Friedland. —
» Le conseil est bon, répondit Wallenstein,
» après avoir réfléchi quelques instans ; mais
» fou qui s'y fieroit. »

Tandis que le duc pressoit à Egra ses négocia-

1634

ciations avec l'ennemi, consultoit les astres et se livroit à de nouvelles espérances, le poignard qui termina ses jours s'aiguisoit presque sous ses yeux. La sentence de l'empereur qui le déclaroit proscrit n'avoit pas manqué de produire son effet, et le sort avoit prononcé que l'ingrat tomberoit sous les coups de l'ingratitude. Parmi les officiers de Wallenstein se trouvoit un Irlandais, nommé Leslie, qu'il avoit honoré d'une faveur particulière, et qui lui devoit toute sa fortune : ce fut ce même officier qui se sentit appelé à donner la mort à son général, à son bienfaiteur. Leslie arriva à Egra en même temps que le duc. A peine arrivé, il s'empressa de révéler au colonel Butler, commandant de la place, et au lieutenant-général Gordon, l'un et l'autre protestans écossais, les projets du duc, que celui-ci avoit eu l'imprudence de lui confier pendant la route. Leslie trouva en eux deux hommes résolus. Ils avoient à opter entre le devoir et la trahison, entre le maître légitime et un fugitif, un rebelle, abandonné de tout le monde. Quoique Wallenstein fût leur bienfaiteur, ce choix ne pouvoit être long-temps douteux. On s'engage donc, de la manière la plus forte et la plus solennelle, à la fidélité envers l'empereur : or, cette fidélité exigeoit qu'on prît les plus promptes mesures contre

l'ennemi commun. L'occasion étoit favorable; le mauvais génie du traître le livroit de lui-même au châtiment qu'il méritoit. Mais, pour ne pas usurper les droits de la justice, on convint de lui réserver sa victime, et l'on se sépara avec le projet hasardeux d'arrêter le général. Le secret le plus profond couvre ce noir complot; et Wallenstein, loin d'avoir le moindre pressentiment du danger qui le menace, se flatte de trouver, dans la garnison d'Egra, ses plus fidèles, ses plus braves défenseurs.

Dans le même moment, on lui remet les lettres patentes impériales qui renferment son jugement, et qui sont déjà publiées dans tous les camps. Il reconnoît alors la grandeur du péril, l'impossibilité absolue de revenir sur ses pas, son abandon, l'horreur de sa position, la nécessité de se livrer à la bonne foi de l'ennemi. Il découvre à Leslie l'état terrible de son âme oppressée, et la douleur profonde qui la déchire lui arrache son dernier secret : il lui fait donc part du projet qu'il a de remettre au comte palatin de Birkenfeld, Egra et Elnbogen, les deux clés de la Bohême; il l'instruit de l'arrivée prochaine du duc Bernard à Egra; arrivée qui lui a été annoncée la nuit précédente par un courrier. Cette découverte importante, que

1634

Leslie, Butler et Gordon prennent la résolution d'assassiner Wallenstein.

Leslie s'empresse de faire connoître aux conjurés, change tout à coup leur premier plan. Le péril qui presse ne permet plus ni ménagement ni délai; Egra peut à tout instant tomber entre les mains de l'ennemi, et une révolution subite mettre leur captif en liberté. Pour prévenir une catastrophe aussi funeste, ils conviennent de l'assassiner la nuit suivante, ainsi que ses complices.

Afin que cet événement fasse le moins d'éclat possible, ils conviennent également de l'exécuter dans un repas donné au château par le colonel Butler. Tous les conviés s'y rendirent: le seul Wallenstein, trop agité pour prendre quelque part à la joie d'un festin, fit faire ses excuses, et refusa. Il fallut alors changer de plan pour ce qui le concernoit; mais on résolut de suivre, à l'égard des autres, la première résolution. Les trois colonels, Illo, Terzki et Guillaume Kinski, y vinrent avec la plus entière confiance; ils étoient accompagnés du capitaine Neumann, officier plein de mérite, et que Terzki employoit toujours dans les affaires difficiles qui demandoient de la tête. Avant leur arrivée, on avoit introduit dans le château les soldats les plus éprouvés de la garnison; on s'étoit emparé de toutes les issues, et on avoit caché, dans une chambre voisine de la salle à

manger, six dragons de Butler, qui devoient paroître au signal convenu et massacrer les traîtres. Sans aucun pressentiment du danger qui les menaçoit, les convives se livrèrent à toute la joie du festin, et portèrent à pleins verres la santé de Wallenstein, non pas de Wallenstein officier de l'empereur, mais du prince souverain auquel ils alloient désormais consacrer leur vie et leurs services. Le vin fait naître la plus entière confiance; Il^{le} annonce avec orgueil que, dans trois jours, on verra à Egra une armée telle que Wallenstein n'en avoit jamais commandé de par ille. « Oui, s'écrie » Neumann aussitôt, et j'espère alors laver » mes mains dans le sang autrichien. » Au milieu de ces discours, on apporte le dessert : alors Leslie donne le signal convenu pour faire fermer les ponts, et prend sur lui toutes les clefs du château. Tout à coup la salle se remplit de soldats armés, qui vont se placer derrière les sièges des convives désignés, en les saluant par les cris inattendus de *vive Ferdinand!* Surpris, et pressentant aussitôt quelques mauvais desseins, ils s'élancent tous les quatre de leurs sièges : Kinski et Terzki sont massacrés avant de pouvoir se mettre en défense. Neumann, à la faveur du tumulte, parvient à se sauver jusque dans la cour; mais, bientôt reconnu par les

Massacre des
quatre com-
plices de
Wallenstein.

1634

sentinelles, il y est exterminé. Illo seul a assez de présence d'esprit pour se défendre; il se place auprès d'une fenêtre, fait à Gordon les reproches les plus amers sur sa lâche trahison, et le somme de se battre avec lui en homme d'honneur, en chevalier. Enfin, après la plus courageuse défense, après avoir étendu deux de ses ennemis morts à ses pieds, il tombe lui-même, vaincu par le nombre, et percé de dix coups.

Aussitôt après, Leslie accourt dans la ville pour prévenir une émeute : les sentinelles de la porte du château, le voyant courir à perte d'haleine, le prennent pour un des rebelles, et tirent sur lui, mais sans le toucher. Ces coups de fusils mettent en mouvement toutes les gardes de la ville, et il ne fallut rien moins que la prompte arrivée de Leslie pour les rassurer. Il leur découvre, dans le plus grand détail, l'horrible trame de Wallenstein, les mesures prises pour en prévenir les effets, le sort des quatre rebelles qui venoient d'expirer, et celui qui étoit réservé au chef lui-même. Comme les soldats parurent disposés à secourir ses desseins, il exige aussitôt d'eux un nouveau serment de fidélité à l'empereur : tous jurent de vivre et de mourir pour la bonne cause. Cent dragons de Butler sont tirés du château pour

parcourir les rues de la ville, contenir les partisans du traître, et prévenir jusqu'au moindre tumulte. On s'empare, au même instant, des portes de la ville et des rues qui aboutissent au château de Friedland, afin que le duc ne puisse ni échapper ni recevoir de secours du dehors.

Cependant, avant de se résoudre à exécuter leur projet, les conjurés délibérèrent long-temps au château pour savoir s'ils porteroient en effet la main sur Wallenstein, ou s'ils se borneraient à le faire prisonnier. Couverts de sang, reposant, pour ainsi dire, sur les cadavres des amis du duc, ces hommes farouches trembloient d'attenter à une vie si glorieuse : ils voyaient encore les guidant au combat ; ils le voyaient dans ses jours heureux, environné de son armée triomphante, brillant de tout l'éclat de sa puissance. La crainte qui les avoit dominés si long-temps les saisit de nouveau ; ils hésitent incertains : mais l'idée du péril qui les menace l'emporte enfin sur toute autre considération ; on se rappelle les menaces terribles préférées par Neumann et Illo pendant le repas ; on voit déjà les Suédois et les Saxons s'approcher des portes d'Egra, avec une armée formidable. La prompte mort du traître leur paroît seule un moyen de salut. On s'en tient donc à la première résolution, et le capitaine Deveroux, Irlandais,

1634 assassin déjà désigné, reçoit définitivement l'ordre de frapper.

Tandis que ces trois hommes fixoient la destinée de Wallenstein au château d'Egra, le duc cherchoit à la lire dans les astres avec Sèni. « Le danger n'est pas encore passé, disoit l'astrologue d'un ton prophétique. — Il l'est, » répondoit le duc, qui vouloit voir le Ciel « même obéir à sa volonté. — Tu seras sous » peu jeté dans un cachot, reprit l'astrologue, » avec le même accent prophétique. — Ami Sèni, voilà ce qui est en effet écrit dans les » astres, » lui répliqua Wallenstein. L'astrologue s'étoit retiré, et le duc étoit couché, lorsque le capitaine Deveroux se présente devant sa demeure avec six haliebardiens : la garde du château, qui étoit habituée à le voir entrer et sortir à toute heure, ne fit aucune difficulté de le laisser passer. Un page, qui se trouve sur l'escalier, veut se faire entendre ; il est aussitôt percé d'un coup de pique. Les assassins rencontrent un valet de chambre qui sort de l'appartement du duc, et a tiré la clef sur lui : le doigt sur la bouche, cet homme effrayé les avertit de ne pas faire de bruit, parce que son maître vient de s'endormir. « Amis, s'écrie » Deveroux, voici le moment d'agir. » Il s'élança aussitôt contre la porte, qui étoit ver-

rouillée en dedans, et l'enfonce d'un coup de pied. 1634

Wallenstein, que le bruit d'un coup de fusil avoit éveillé en sursaut, s'étoit porté vers la fenêtre pour appeler la garde. Dans ce même moment, il entend, des fenêtres du bâtiment voisin, les cris et les sanglots des comtesses de Terzki et Kinski, qui venoient d'apprendre la mort violente de leurs maris. Avant qu'il eût eu le temps de réfléchir à ce terrible événement, Deveroux étoit déjà dans son appartement avec les autres assassins. Wallenstein se trouvoit encore en chemise, comme lorsqu'il étoit sauté de son lit, appuyé sur une table auprès de la croisée. « Es-tu le scélérat, s'écrie Deveroux, » qui veut livrer à l'ennemi les soldats de l'empereur, et arracher la couronne à sa majesté ? » Tu vas mourir. » L'assassin reste quelques momens en suspens, comme s'il attendoit une réponse ; mais la surprise et la fierté ferment à la fois la bouche de Wallenstein : il étend les bras, reçoit dans la poitrine le coup mortel, et, sans faire entendre le moindre soupir, il tombe baigné dans son sang.

Mort de
Wallenstein.

Le jour suivant paroît un exprès du duc de Lauenbourg, qui annonce l'arrivée prochaine de ce prince : on se saisit de l'exprès, et on envoie sur-le-champ un laquais, avec la livrée

1534

du duc de Friedland, au prince pour l'attirer à Egra. Le stratagème réussit, et François-Albert vint de lui-même se livrer à l'ennemi. Peu s'en fallut que le duc Bernard de Weimar, qui déjà s'étoit mis en route pour Egra, n'éprouvât le même sort : heureusement pour lui, il reçut la nouvelle de la mort de Wallenstein assez à temps pour se dérober, par une prompte retraite, au danger qui le menaçoit. Ferdinand donna quelques larmes à l'infortune de son général, et fit dire des messes pour le salut de ceux qui avoient péri à Egra ; mais il eut soin de récompenser les assassins par des chaînes d'or, des clefs de chambellan, des dignités et des terres.

Réflexions
sur ce gé-
néral.

Ce fut ainsi que Wallenstein termina, à l'âge de cinquante ans, une carrière aussi extraordinaire que féconde en événemens. Elevé par l'ambition, il fut précipité par elle. Grand, admirable même, malgré tous ses défauts, personne n'eût pu lui être comparé, s'il eût toujours su conserver la mesure que lui prescrivait la raison. Les vertus du souverain et du héros, la prudence, la justice, la fermeté, le courage, toutes ressortoient, dans son caractère, sous des formes colossales ; mais les vertus plus douces de l'homme, ces vertus qui parent le héros et concilient au souverain l'amour des

autres hommes, lui manquoient entièrement. 1634

La crainte étoit le talisman par lequel il agissoit ; exagéré dans les punitions comme dans les récompenses, il savoit entretenir dans une activité continuelle le zèle de ceux qui dépendoient de lui, et aucun général du moyen âge ou de nos jours ne pourroit se vanter d'avoir été obéi comme Wallenstein. Une soumission aveugle avoit plus de prix à ses yeux que la bravoure, parce que celle-ci n'est que la vertu du soldat, tandis que le général agit par l'autre. Il entretenoit continuellement son armée à l'obéissance, en la soumettant aux ordres les plus arbitraires ; et il récompensoit avec excès l'empressement qu'elle mettoit à lui obéir, même dans les plus petites choses. Il ordonna un jour que toute l'armée portât des écharpes rouges, et défendit d'en porter d'autres, sous peine de mort. Un capitaine de cavalerie n'eut pas plus tôt connoissance de cet ordre, qu'il arrache son écharpe tissée d'or, et la foule aux pieds : Wallenstein, à qui l'on rendit compte du fait, fit sur-le-champ cet officier colonel. Son coup d'œil embrassoit tout, et, sous l'apparence de l'arbitraire, il ne s'écartoit jamais des règles de la justice. Il avoit rendu les ordonnances les plus sévères contre ceux qui se permettoient de marauder en pays ennemis, et

1634

celui qu'on surprenoit à voler étoit pendu à l'instant. Un jour Wallenstein rencontre un soldat dans la campagne, et le fait arrêter comme ayant transgressé la loi ; sans plus de recherches, il le condamne à la potence, avec ce mot foudroyant contre lequel il n'y avoit aucune réplique : « Qu'on pend la bête. » Le soldat proteste de son innocence, et la prouve ; mais la sentence irrévocable est prononcée. « Qu'on le pend donc innocent, s'écrie le » barbare ; le coupable n'en tremblera que » mieux. » On se disposoit déjà à exécuter cet ordre terrible, lorsque le soldat, qui se voit perdu sans ressource, prend la résolution désespérée de venger du moins sa mort : furieux, il s'élance sur son juge ; mais il est arrêté, désarmé par les gardes avant qu'il ait pu exécuter son dessein. « Qu'on le laisse aller maintenant, dit le duc ; en voilà assez pour effrayer » les autres. » Sa libéralité étoit soutenue par des revenus immenses, évalués à trois millions par an, sans compter les sommes énormes qu'il extorquoit à titre de contributions. L'indépendance de son esprit et sa raison éclairée l'élevèrent au-dessus des préjugés de son siècle, et lui créèrent des ennemis qui ont peut-être perdu sa réputation aux yeux de la postérité : car, si l'on veut être juste, on ne peut pas se

dissimuler que l'histoire de cet homme ~~extraor-~~ ordinaire ne nous a pas été retracée par des plumes fidèles, et que la trahison de Wallenstein, loin d'être appuyée sur des faits authentiquement prouvés, n'est établie que sur de simples présomptions. On n'a pas encore découvert de documens historiques évidens et graves qui mettent au jour les ressorts secrets de sa conduite; et, de toutes ses actions publiques et généralement attestées, il n'en est aucune qu'on ne puisse attribuer à des motifs innocens. Plusieurs de ses démarches, de celles même qu'on a le plus censurées, prouvent uniquement son penchant sérieux pour la paix. Une juste méfiance de l'empereur, le désir bien pardonnable de conserver toute son importance, expliquent et justifient la plupart de ses entreprises. Sa conduite envers l'électeur de Bavière annonce, à la vérité, un esprit de vengeance peu généreux et un caractère implacable; mais aucune de ses actions ne nous autorise à considérer sa trahison comme avérée: entraîné par sa position, par son désespoir, il mérita ensuite la sentence qui le punit comme rebelle; mais rien ne peut justifier cette sentence elle-même, qui fut prononcée lorsqu'il étoit encore innocent. Ce ne fut pas le crime de révolte qui amena la chute de Wallenstein,

1634 ce fut sa chute qui le détermina à la révolte.
Son malheur, pendant sa vie, est d'avoir eu à
lutter contre un parti victorieux; son malheur,
après sa mort, est que ce parti ait entrepris
d'écrire son histoire.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

GUERRE
DE TRENTE-ANS.

LIVRE CINQUIÈME.

SOMMAIRE

DU LIVRE CINQUIÈME.

Bataille de Nordlingen. — La France entre ouvertement dans l'alliance contre la maison d'Autriche. — Paix de Prague, entre l'électeur de Saxe et l'empereur. — Examen de divers objets réglés par la paix de Prague. — La plupart des évangeliques sont invités à y accéder. — Plusieurs y accèdent. — Situation critique des Suédois. — Politique de la France. — Prolongation de la trêve entre la Suède et la Pologne. — Ferdinand III est élu roi des Romains. — L'électeur de Saxe unit ses armes à celles de l'empereur. — Banner fonde sur la Saxe. — Bataille de Wistock, gagnée par les Suédois. — Traité de la France avec le duc Bernard de Weimar. — Bataille de Rheinfeld, gagnée par le duc Bernard de Weimar. — Prise de Brisach par le même. — Mort du duc Bernard de Weimar. — Son armée passe au service de la France. — Mort de Ferdinand II. — Ferdinand III lui succède. — Retraite célèbre de Banner en Poméranie. — Heureux effets de la nouvelle alliance conclue entre la Suède et la France. — Divers succès de Banner. — Fortune diverse des Suédois. — Diète tenue à Ratisbonne. — Banner se présente devant cette ville. — Sa mort. — Torstenshon prend le commandement de l'armée suédoise. — Bataille de Leipzig, gagnée par Torstenshon. — Défaite de Lamboi à Kempen. — Mort de Richelieu et de Louis XIII. — Mort du maréchal de Guébriant. — Bataille de Duttlingen. — La Suède fait la guerre en Danemarck. — Défaite des Impériaux par Torstenshon. — Nouvelle défaite des Impériaux près de Jankau. — L'électeur de Saxe conclut une suspension d'armes avec les Suédois. — Bataille de Fribourg. — Bataille de Nordlingen, gagnée par Turenne et Condé. — Wrangel prend le commandement de l'armée suédoise. — Jonction des Suédois et des Français. — Armistice conclu entre les alliés et l'électeur de Bavière. — Mélander commande les armées de l'empereur. — L'électeur de Bavière rompt l'armistice, et repart en campagne. — Il adopte, à l'égard de l'empereur, la politique de la France envers la Suède. — La cavalerie weimarienne passe au service de la Suède. — Prise de la nouvelle Prague par Koenigsmarck, et fin de la guerre de Trente-Ans.

GUERRE DE TRENTE-ANS.

LIVRE CINQUIÈME.

LA mort de Wallenstein rendoit nécessaire la nomination d'un nouveau généralissime, et l'empereur céda enfin aux sollicitations de l'Espagne, qui le pressoit de revêtir de cette dignité son fils Ferdinand, roi de Hongrie. Le comte de Gallas commandoit sous lui. Gallas remplissoit réellement les fonctions de généralissime ; le prince ne faisoit que prêter l'éclat de son nom. Bientôt des forces nombreuses se rassemblent sous les drapeaux de Ferdinand ; le duc de Lorraine arrive en personne avec des troupes auxiliaires, et le cardinal Infant lui amène d'Italie un renfort de dix mille hommes. Pour contraindre les Suédois à abandonner les bords du Danube, le nouveau généralissime entreprend ce qu'on n'avoit jamais pu obtenir de son prédécesseur, le siège de Ratisbonne. En vain le duc Bernard de Weimar pénètre dans la Bavière pour y attirer l'ennemi ; Ferdinand continue de pousser avec vigueur le

1634

1634

siège de Ratisbonne, et cette ville impériale lui ouvre ses portes, après la résistance la plus opiniâtre. Donawerth éprouve bientôt le même sort, et le prince accourt mettre le siège devant Nordlingen. La perte de tant de villes impériales affligeoit d'autant plus les Suédois, qu'ils étoient surtout redevables à l'amitié de ces villes de tous les succès obtenus jusqu'à ce jour. L'indifférence envers elles eût été inexcusable, et les Suédois se couvroient de honte s'ils abandonnoient les villes alliées à la vengeance du vainqueur. Entraînée par ces motifs, l'armée suédoise, conduite par Horn et Bernard, marche vers Nordlingen, déterminée à délivrer cette place, aux risques même d'une bataille.

Bataille de
Nordlingen,
le 6 septem-
bre.

L'entreprise paroissoit d'une grande difficulté. Les Impériaux se trouvoient de beaucoup supérieurs en nombre; et il étoit d'autant plus prudent d'éviter le combat, que les troupes italiennes alloient se mettre incessamment en route pour les Pays-Bas. Il convenoit donc de différer. On pouvoit, en attendant, choisir une position qui couvriroit Nordlingen, en même temps qu'elle couperoit les vivres à l'ennemi. Gustave-Horn fit valoir toutes ces considérations dans le conseil de guerre; mais elles ne produisirent aucun effet sur des esprits enivrés par de longs succès militaires, qui crurent voir, dans ces conseils de la sagesse, les foibles objections de la timi-

dité. Réduit au silence par l'avis prépondérant du duc Bernard, Gustave-Horn dut se résoudre, malgré lui, à une bataille, dont les plus tristes pressentimens lui annonçoient déjà la funeste issue.

Il s'agissoit d'occuper une hauteur qui dominoit le camp des Impériaux, et d'où sembloit dépendre entièrement le sort du combat. On avoit déjà essayé de s'en rendre maître pendant la nuit, mais sans succès, parce que le transport pénible de l'artillerie, à travers les ravins et les bois, avoit retardé la marche des troupes. Lorsqu'on parut, vers minuit, au pied de la hauteur, on trouva que les Impériaux s'en étoient emparés, et avoient déjà élevé de fortes redoutes pour la défendre. On attendit donc le point du jour pour l'escalader. La bravoure et l'impétuosité suédoises se frayèrent bientôt un chemin à travers tant d'obstacles : les redoutes et les demi-lunes sont emportées en un instant par les deux brigades chargées de l'attaque ; mais, comme elles pénètrent toutes deux à la fois dans les retranchemens par des côtés opposés, elles se rencontrent et se confondent. Dans ce moment même, un baril de poudre éclate, et met le désordre parmi les Suédois. La cavalerie impériale pénètre aussitôt dans les rangs qui viennent de se rompre, et leur déroute est complète en un instant. Le général suédois fait

1634

de vains efforts pour les rallier, et engager de nouveau le combat.

Résolu de se rendre maître de ce poste important, Bernard amène des troupes fraîches pour l'attaquer de nouveau; mais, dans cet intervalle, quelques régimens espagnols l'ont occupé, et toutes les tentatives des Suédois viennent échouer contre la valeur héroïque de ces troupes. Un régiment, envoyé par Bernard, attaque sept fois, et est sept fois repoussé. On sent bientôt tout le prix de cette position, et l'avantage immense qu'elle donne à l'ennemi. Son artillerie, placée sur la hauteur, fait un ravage affreux dans l'aile de l'armée suédoise commandée par Gustave-Horn, et ce général se voit forcé à la retraite. Le duc Bernard ne peut ni couvrir la retraite de son collègue, ni s'opposer aux progrès de l'ennemi; il est lui-même repoussé par des forces supérieures jusque dans la plaine, où sa cavalerie porte le désordre dans les troupes de Horn, et rend la déroute et la défaite générales. Presque toute l'infanterie est faite prisonnière ou passée au fil de l'épée; plus de douze mille hommes restent sur le champ de bataille; quatre-vingts pièces de canon, environ quatre mille chariots, et trois cents drapeaux ou étendards, tombent au pouvoir des Impériaux; Gustave-Horn lui-même et trois autres généraux sont faits pri-

sonniers : le duc Bernard sauve à peine quelques débris de l'armée, qu'il parvient enfin à rallier sous les murs de Francfort (1).

La défaite de Nordlingen causa au chancelier la seconde nuit orageuse qu'il passa en Allemagne. La perte qu'elle entraînoit étoit immense. Par elle, les Suédois venoient de perdre leur supériorité en campagne, ainsi que la confiance de leurs alliés, confiance qu'ils devoient uniquement au bonheur de leurs armes. Une redoutable défection menaçoit de détruire la confédération protestante. La crainte et l'effroi s'emparent de tout le parti religieux, tandis que les catholiques sortent triomphans de leur profond affaissement. La Souabe et les cercles

(1) Toutes les relations s'accordent à attribuer les désastres de cette journée surtout à l'obstination du duc Bernard de Weimar. Soit impétuosité de caractère, soit jalousie contre le maréchal Horn, soit qu'il craignit de perdre son duché de Franconie, si Nordlingen échappoit aux armes suédoises, il porta le conseil de guerre à la bataille. Cette résolution étoit d'autant plus imprudente, que les alliés se trouvoient de beaucoup inférieurs aux Impériaux, et que le rhingrave Otto-Louis, qui leur amenoit sept à huit mille hommes des meilleures troupes de l'Europe, n'étoit pas encore arrivé. Horn insista vainement pour qu'on l'attendit, on ne l'écouta pas. — Les Impériaux avoient à leur tête quatre princes : Ferdinand, roi de Hongrie ; le cardinal Infant, le duc de Bavière et le duc de Lorraine. Les meilleurs généraux commandoient sous eux : c'étoient Piccolomini, Leganez, Gallas et Jean de Werth. (M. d. T.)

1634

voisins ressentent les premiers effets de la défaite de Nordlingen, et déjà l'armée impériale inonde tout le duché de Wirtemberg. Les membres de la convention de Heilbron, consternés, redoutent les terribles effets de la vengeance de l'empereur; tout ce qui peut fuir se sauve à Strashourg, et les villes impériales, abandonnées sans défense, attendent leur sort avec effroi. Un peu plus de modération envers les vaincus auroit ramené tous ces foibles Etats sous la domination de l'empereur; mais la dureté avec laquelle on traita ceux même qui se soumirent volontairement, porta les autres au désespoir, et les détermina à la plus vigoureuse résistance.

Dans cette situation critique, tout le monde s'adresse à Oxenstiern pour lui demander des conseils et des secours : Oxenstiern, de son côté, en demande aux Etats d'Allemagne. On manque d'armée; on manque d'argent pour en former une nouvelle, et pour payer à l'ancienne un arriéré qu'elle réclame avec humeur. Oxenstiern s'adresse à l'électeur de Saxe, qui abandonne honteusement le parti de la Suède, et fait sa paix avec l'empereur à Pirna. Il sollicite l'appui des Etats de basse Saxe : ceux-ci, fatigués depuis long-temps des demandes d'argent, ainsi que des prétentions de la Suède, ne songent plus qu'à leurs intérêts; et le duc Georges

de Lunebourg, au lieu d'aller secourir la haute Allemagne, met le siège devant Minden, qu'il veut garder pour lui-même. Abandonné de tous ses alliés d'Allemagne, le chancelier a recours aux puissances étrangères. L'Angleterre, la Hollande, Venise, sont invitées à fournir des hommes et de l'argent. Pressé par les circonstances, il se résout à faire le pas auquel il a tant répugné jusqu'à ce jour : Oxenstiern se jette dans les bras de la France.

Enfin, l'époque si vivement attendue par Richelieu étoit arrivée. Il ne falloit rien moins que l'impossibilité absolue où étoient les Etats protestans d'Allemagne de recourir à un tout autre moyen de salut, pour qu'ils consentissent à appuyer les prétentions de la France sur l'Alsace. Cette conjoncture affligeante se présentoit; la France étoit devenue indispensable, et elle se fit payer bien chèrement la part active qu'elle prit dès ce moment à la guerre d'Allemagne. Alors parut avec éclat et avec gloire cette puissance sur le théâtre politique de l'Europe. Déjà Oxenstiern, à qui il en coûtoit peu de sacrifier les droits et le territoire germaniques, avoit abandonné à Richelieu la forteresse impériale de Philipsbourg, ainsi que d'autres places qu'il demandoit. Bientôt les protestans de la haute Allemagne envoyèrent des députés en leur nom, pour mettre sous la protection de la France

La France entre ouvertement dans l'alliance contre la maison d'Autriche.

1634

l'Alsace, la forteresse de Brisach (qui devoit être prise la première), et toutes les places du haut Rhin que l'on pouvoit regarder comme les clefs de l'Allemagne. La France avoit déjà montré ce que signifioit sa protection : depuis des siècles, elle protégeoit les évêchés de Metz, Toul et Verdun contre leurs possesseurs légitimes ; l'électorat de Trèves étoit occupé par des garnisons françaises ; la Lorraine étoit comme conquise, puisqu'une armée française pouvoit l'envahir à tout instant, sans qu'elle fût en état de lui opposer la moindre résistance. En ce moment, la France avoit l'espoir le mieux fondé d'ajouter l'Alsace à ses vastes possessions ; et, comme on partagea bientôt après, avec les Hollandais, les Pays-Bas espagnols, elle pouvoit espérer de faire du Rhin ses limites naturelles du côté de l'Allemagne. C'est ainsi que les Etats germaniques vendirent honteusement des droits germaniques à cette puissance ambitieuse, qui, sous le voile d'une amitié désintéressée, n'avoit réellement que son agrandissement en vue, et qui, prenant, avec une feinte candeur, le nom respectable et imposant de protectrice, ne songeoit qu'à profiter de la confusion générale (1).

(1) Ce fut après la bataille de Nordlingen que Richelieu se livra à l'exécution de son plan, qui consistoit à donner à la France ses limites naturelles ; savoir : le Rhin, du côté de l'Allemagne ; les Pays-Bas espagnols, du côté du nord ;

En retour de ces importantes cessions, la France s'engageoit à rompre avec l'Espagne, à

1634

Philisbourg, pour être maître de la Lorraine, et avoir une entrée libre en Allemagne par ce point; Pignerol, Casal, etc., pour communiquer avec l'Italie; les Pyrénées, au midi, après avoir chassé les Espagnols du Roussillon. Mais l'exécution de ce plan étoit subordonnée à une foule de chances; ce qui prescrivit au ministre français la conduite prudente et retenue qu'il tint jusqu'à la bataille de Nordlingen. Gustave se plaignoit souvent du peu de part que la France prenoit à ses travaux; les Etats protestans faisoient entendre les mêmes plaintes: la politique du cardinal ne changea pas pour cela. Il vouloit, sans doute, abaisser la maison d'Autriche; mais il se méfioit de l'ambition de Gustave. Il ne répugnoit pas à l'alliance des protestans, qui servoit son principal but; mais le ministre du roi très-chrétien, revêtu des plus hautes dignités de l'Eglise, devoit protection et secours à la religion catholique. D'ailleurs, à quoi auroit servi une coopération trop active, de la part de la France, à une guerre où les Suédois étoient vainqueurs? La maison d'Autriche eût-elle été culbutée en peu de temps, la religion catholique entraînée dans sa chute; la France se fût vue épuisée gratuitement d'hommes et d'argent, et ouverte de toutes parts aux invasions de l'ennemi, même des Suédois. Mais, après la bataille de Nordlingen, les forces suédoises étoient anéanties; les protestans d'Allemagne se détachèrent d'eux, chaque jour; Ferdinand reparoissoit de nouveau vainqueur, disposé à tirer une éclatante vengeance des affronts passés, et surtout à punir la France de la part qu'elle avoit prise aux affaires d'Allemagne. Le moment étoit donc venu, pour cette dernière puissance, de se déclarer ouvertement; mais il falloit un prétexte plausible de rupture. L'arrestation de l'électeur de Trèves par les Espagnols offrit ce prétexte; on rompit avec l'Espagne: l'Autriche, se trouvant liée par la même politique que l'Espagne,

1634

faire une diversion en faveur de la Suède; et, si la rupture devoit aussi éclater avec l'empereur, elle s'obligeoit à tenir en deçà du Rhin une armée de douze mille hommes, qui se joindroit aux Suédois et aux Allemands pour agir contre l'Autriche. Les Espagnols fournirent eux-mêmes un prétexte à cette rupture désignée: ils arrivèrent des Pays-Bas, se jetèrent sur la ville de Trèves, qu'ils surprirent; passèrent au fil de l'épée la garnison française; se saisirent, contre toute espèce de droit des gens, de la personne de l'électeur, qui s'étoit mis sous la protection de la France, et l'amènèrent prisonnier en Flandre. Le cardinal Infant, gouverneur des Pays-Bas espagnols, ayant refusé au roi de France la satisfaction demandée, ainsi que la mise en liberté de l'électeur, Richelieu lui déclara formellement la guerre à Bruxelles, par un héraut d'armes, suivant l'ancien usage, et trois différentes armées commencèrent en même temps les hostilités dans le Milanais, la Valteline et la Flandre. Le ministre français parut moins occupé de la guerre avec l'empereur, parce qu'elle lui offroit moins d'avantages à recueillir, et plus de difficultés à vaincre.

la France se considéra comme en état de guerre avec l'empereur, et on envoya bientôt le cardinal de Lavalette sur le Rhin; cependant la déclaration de guerre avec l'Autriche n'eut formellement lieu qu'en 1638. (N. 34. 5.)

Cependant une quatrième armée, sous la conduite du cardinal de Lavalette, fut envoyée au-delà du Rhin, et, sans autre déclaration de guerre, elle agit de concert avec le duc Bernard contre les Impériaux.

Mais un coup plus terrible encore que la défaite de Nordlingen vint accabler les Suédois : ce fut la réconciliation de l'électeur de Saxe avec l'empereur. Après plusieurs tentatives réitérées de part et d'autre, soit pour l'empêcher, soit pour en hâter le succès, elle s'effectua enfin à Pirna (en 1634), et la paix fut formellement conclue à Prague au mois de mai de l'année suivante. Jamais l'électeur de Saxe n'avoit pu pardonner à la Suède ses prétentions en Allemagne ; et sa haine pour une puissance étrangère qui dictoit des lois à l'Allemagne, s'accroissoit à chaque demande qu'Oxenstiern faisoit aux princes allemands. Cette mauvaise disposition envers la Suède fut surtout nourrie par la cour d'Espagne, qui employa tous ses efforts pour réconcilier l'électeur avec Ferdinand. Las des calamités d'une guerre longue et désastreuse, qui sembloit avoir établi son théâtre par préférence sur le territoire saxon ; touché des maux affreux dont gémissaient ses infortunés sujets, tant de la part des amis que de celle des ennemis ; entraîné d'ailleurs par les offres séduisantes de l'Autriche, le foible électeur aban-

1664

Paix de Prague, entre l'électeur de Saxe et l'empereur.

1634

donna la cause commune, et, aussi peu inquiet du sort de ses alliés que de la liberté de l'Allemagne, il ne songea qu'à son intérêt particulier.

Et, en effet, la misère étoit parvenue à un tel point en Allemagne, que, de toutes parts, se faisoient entendre les prières les plus vives, les plus pressantes pour la paix; et la moins avantageuse, dans ces circonstances, eût été encore considérée comme un bienfait du Ciel. Ces plaines fertiles, que la nature avoit comblées de ses faveurs, où régnoient jadis l'abondance et la joie, où des milliers d'individus jouissoient paisiblement du fruit de leurs travaux, n'étoient plus en ce moment que d'affreux déserts. Toutes les terres se trouvoient incultes; ou, si la moisson les couvroit par intervalles, une marche de troupes venoit bientôt détruire ce triste fruit des travaux d'une année, dernière ressource d'un peuple languissant de misère et de faim. Des châteaux brûlés, des champs ravagés, des villages réduits en cendres, présentoient, dans une étendue immense, l'image de la destruction la plus complète, tandis que les habitans désolés alloient grossir la foule des incendiaires, et courroient exercer eux-mêmes leurs vengeances sur ceux de leurs compatriotes que n'avoient pas encore atteints les malheurs publics : il ne restoit plus de ressource contre

l'oppression, que de se mettre au nombre des oppresseurs eux-mêmes. Les villes gémissaient sous les vexations de garnisons avides et effrénées, qui dévoraient la propriété du citoyen, et usaient, avec une cruauté inouïe, des libertés de la guerre, de la licence de leur état, et du terrible privilège que donnoit la nécessité. Si le passage d'une armée ravageoit tout un canton, si d'autres étoient appauvris par les quartiers d'hiver, ou épuisés par les contributions, ce n'étoient cependant là que des maux passagers, et le travail d'une année pouvoit réparer les désastres de quelques mois : mais les habitans qui avoient une garnison dans leurs murs ou dans leur voisinage, ne pouvoient se promettre le moindre repos ; et, tel étoit leur sort, qu'ils n'avoient rien à espérer même d'un changement de fortune ; car le vainqueur marchoit sur les traces du vaincu, et les amis, comme les ennemis, leur faisoient également éprouver les traitemens les plus barbares. L'abandon de la culture, la destruction des moissons, les passages continuels de troupes, qui parcouroient en tous sens des pays ravagés, devoient avoir pour suite naturelle la famine ; et la mauvaise récolte de la dernière année vint encore mettre le comble à la misère générale. L'entassement des hommes dans les logemens et dans les camps, le manque du strict nécessaire d'un côté, l'ex-

1634

trême abondance de l'autre, engendrèrent des maladies pestilentiellles qui causèrent plus de ravages que le fer et le feu. Tous les liens de l'ordre furent rompus dans ce long déchirement; le respect pour les droits du citoyen, la salutaire frayeur des lois, la pureté des mœurs, s'évanouirent; la bonne foi disparut. Nul bras ne s'étendoit de toutes parts son sceptre de fer. Tous les vices naquirent à l'ombre de l'anarchie et de l'impunité, et l'homme de ces malheureuses contrées devint sauvage et cruel. Bientôt l'excessive licence s'empara de tous les états; toutes les propriétés devinrent la proie du brigandage; et, pour exprimer d'un seul mot la misère de ces temps, le farouche soldat domina, et ce despote, le plus terrible de tous, fit sentir plus d'une fois à ses généraux eux-mêmes toute l'étendue de sa puissance. Un général d'armée étoit un personnage beaucoup plus important, dans le pays où il se trouvoit, que le souverain même de ce pays; et il arrivoit souvent que ce souverain étoit contraint de se réfugier dans ses châteaux forts, à l'approche du général. L'Allemagne entière étoit couverte de tous ces petits tyrans, et ses provinces avoient autant à souffrir des mauvais traitemens de leurs propres défenseurs que de ceux de ses ennemis. Mais ce qui rendoit ces plaies plus douloureuses encore, c'étoit la pensée que l'Allemagne étoit en proie

à la cupidité des puissances étrangères ; qu'elles seules prolongeoient les maux de la guerre, dans la vue de satisfaire leurs desseins secrets. Pour que la Suède pût s'enrichir et faire des conquêtes, il falloit que l'Allemagne gémit sous le fléau d'une guerre cruelle ; pour que Richelieu restât toujours maître des affaires en France, il falloit empêcher le flambeau de la discorde de s'éteindre dans l'Empire.

Cependant, ce n'étoit pas seulement des voix intéressées qui se déclaroient contre la paix ; et si les Suédois, ainsi que les Etats de l'Empire, désiroient la guerre par des vues coupables, la saine politique la commandoit aussi. Etoit-il possible d'espérer une paix raisonnable après la défaite de Nordlingen ? et, si cela étoit impossible, falloit-il avoir supporté pendant dix-sept ans toutes les calamités de la guerre, épuisé toutes ses forces, toutes ses ressources, pour ne recueillir aucuns fruits de tant de sacrifices, peut-être même pour être contraint d'en faire soi-même de nouveaux ? Pourquoi tant de sang répandu, si tout devoit rentrer dans son premier état, si l'on n'obtenoit la concession d'aucun droit, d'aucune prétention, s'il falloit restituer à la paix ce qu'on avoit si chèrement acquis par la voie des armes ? Ne valoit-il pas mieux supporter, pendant deux ou trois ans encore, le fardeau d'une guerre qu'on

1634

enduroit depuis si long-temps, et recevoir enfin le prix de vingt années de souffrances? En effet, si les Suédois et les protestans d'Allemagne, étroitement unis dans le camp comme dans le cabinet, agissoient toujours de concert avec un zèle égal pour la cause commune, il n'y avoit pas lieu de douter qu'une paix avantageuse ne fût le résultat de leurs efforts. Leur division seule pouvoit rendre l'ennemi puissant, et éloigner l'espoir d'une paix solide. Malheureusement, l'électeur de Saxe réalisa cette funeste crainte, et sa réconciliation particulière avec l'Autriche porta le coup le plus funeste au parti protestant.

Déjà, avant la bataille de Nordlingen, l'électeur avoit entamé des négociations avec l'empereur; mais la malheureuse issue de cette affaire en accéléra la conclusion. Depuis la bataille de Nordlingen, toute confiance dans les armes suédoises avoit disparu, et l'on doutoit s'ils se relèveroient jamais de ce terrible échec. La division parmi leurs généraux, l'insubordination de leur armée, l'épuisement du royaume de Suède, ne permettoient plus de rien attendre d'eux; et la Saxe devoit d'autant plus se hâter de profiter des bonnes dispositions de l'empereur, qu'il ne retiroit aucune de ses propositions, même après cette bataille. Oxenstiern, qui avoit convoqué les Etats de l'Empire,

demandoit; l'empereur, au contraire, offroit :
il n'étoit pas besoin de longues réflexions pour
savoir auquel des deux on prêteroit l'oreille.

1634

Cependant on voulut sauver les apparences,
et éviter le reproche d'avoir négligé la chose
publique pour ses intérêts privés. Tous les Etats
de l'Empire, la Suède elle-même, furent invités
à prendre part aux négociations, quoique l'em-
pereur et l'électeur de Saxe fussent les deux
seuls souverains réellement intéressés dans cette
paix, et qu'ils s'érigeassent en législateurs su-
prêmes de l'Allemagne. Les griefs des Etats
protestans leur furent soumis; leurs rapports,
leurs droits, furent réglés par ce tribunal arbi-
traire. Le sort des religions elles-mêmes y fut
fixé, sans la participation des membres qui y
étoient le plus fortement intéressés. Ce devoit
être une paix générale, une loi de l'Empire;
elle devoit être publiée comme telle, et mise à
exécution par des troupes impériales, comme
un décret formel de la diète. Si quelqu'un s'op-
posoit à cette loi, il étoit réputé ennemi de
l'Empire. Ainsi, il étoit tenu, au mépris de
tous ses droits constitutionnels, de reconnoître
une loi à la confection de laquelle il n'avoit pas
concouru. La paix de Prague étoit donc, par
ses dispositions intérieures comme par sa forme,
l'œuvre de l'arbitraire.

1635

Examen des
divers objets
réglés par la
paix de Pra-
gue.

L'édit de restitution avoit été la première

1635

cause de la rupture qui avoit éclaté entre l'électeur et l'empereur. Il falloit donc, au moment d'une réconciliation, s'occuper d'abord de cet édit. Sans le révoquer formellement, on arrêta que toutes les fondations immédiates et celles des fondations médiates qui avoient été confisquées et possédées par les protestans après le traité de Passaw, resteroient pendant quarante ans encore dans le même état où l'édit de restitution les avoit trouvées; que néanmoins le concours de la diète ne seroit pas nécessaire pour valider cette disposition. Avant l'expiration de ces quarante années, une commission, composée d'un nombre égal de membres pris dans les deux religions, devoit être nommée pour procéder légalement et à l'amiable sur cet objet; et, dans le cas où il n'interviendrait aucune décision, chacun des deux partis devoit rentrer en possession de tous les droits qu'il avoit exercés avant l'édit de restitution. Ainsi ce subterfuge, loin d'étouffer toute semence de division, ne fit qu'en suspendre momentanément les redoutables effets, et cet article de la paix de Prague renfermoit déjà le germe d'une nouvelle guerre.

L'archevêché de Mayence demeura au prince Auguste de Saxe, et Halberstadt à l'archiduc Léopold-Guillaume. Quatre villages furent détachés du territoire de Magdebourg, et donnés

à l'électeur de Saxe : l'administrateur de Magdebourg, Christian-Guillaume de Brandebourg, reçut d'autres apanages en place de ceux qu'on lui ôtoit. Les ducs de Mecklenbourg pouvoient, en accédant à cette paix, recouvrer leur pays, qu'heureusement pour eux ils tenoient déjà de la générosité de Gustave-Adolphe. Donawerth obtint de nouveau sa liberté constitutionnelle. On passa entièrement sous silence la réclamation des héritiers de la maison palatine, quelque intérêt qu'eût le parti protestant à ne pas perdre cette voix dans le collège des électeurs. Mais un prince luthérien devoit-il justice à un réformé ? Tout ce que les États protestans, la ligue et l'empereur avoient conquis les uns sur les autres, étoit restitué ; on convint de se réunir pour reprendre aux puissances étrangères, la France et la Suède, tout ce qu'elles s'étoient approprié. Enfin, les troupes des parties contractantes ne devoient plus former qu'une seule armée, entretenue et payée aux frais de l'Empire, et qui seroit chargée de faire exécuter la présente paix les armes à la main.

La paix de Prague devant être considérée comme une loi constitutionnelle, tout ce qui n'avoit pas pour objet spécial les intérêts de l'Empire, fut inséré dans un traité particulier. Ce fut de cette manière qu'on adjugea à l'électeur de Saxe la Lusace, comme fief masculin

1636

de la couronne de Bohême, et qu'on déterminât le degré de liberté religieuse dont jouiroit la Silésie.

La plupart
des États
évangéliques
sont invités à
y accéder.

Tous les États évangéliques furent invités à accéder à la paix de Prague, s'ils vouloient participer à l'amnistie qu'elle proclamait. On excepta cependant les princes de Wurttemberg et de Bade, dont les États se trouvoient au pouvoir des impériaux, et qu'on étoit loin de vouloir restituer purement et simplement. On excepta aussi les princes de l'Autriche qui avoient porté les armes contre leurs souverains, et les États qui, sous la direction d'Orenstern, formoient le conseil des cercles de la haute Allemagne. Cette conduite étoit moins dictée par le désir de continuer la guerre avec ces États, que par l'intention secrète de leur rendre cher une paix qui leur étoit devenue indispensable. On retint leurs pays comme gages, jusqu'à ce que toutes les restitutions fussent opérées, et que les choses fussent entièrement rétablies dans leur premier état. Une égale justice envers tous auroit peut-être ramené la confiance entre le chef de l'Empire et les membres, entre les protestans et les catholiques, entre les Luthériens et les réformés, et les Suédois, abandonnés de tous leurs alliés, auroient été sans doute forcés de quitter honteusement le sol germanique. Mais ce traitement inégal, envers les

protestans inspira une vive méfiance et la volonté d'une résistance opiniâtre à ceux d'entre eux qui se virent privés des avantages de la paix ; ce qui facilita aux Suédois les moyens d'entretenir la guerre en Allemagne , et d'y conserver toujours un parti puissant.

La paix de Prague , ainsi qu'on avoit dû s'y attendre , fut diversement reçue en Allemagne. En s'efforçant de rapprocher les deux partis , on s'étoit attiré les reproches de l'un et de l'autre. Les protestans se plaignoient des restrictions que leur imposoit cette paix ; les catholiques trouvoient , au contraire , cette méprisable secte trop favorablement traitée : selon ceux-ci , on avoit dépouillé l'Eglise catholique de ses droits imprescriptibles , en accordant aux évangeliques la jouissance des biens ecclésiastiques pendant quarante ans ; selon les autres , l'Eglise protestante avoit été trahie , en ce qu'on n'avoit pas obtenu la liberté de religion pour les protestans d'Autriche. Mais personne ne fut plus amèrement censuré que l'électeur de Saxe : on le peignit , dans des écrits publics , comme un lâche déserteur , comme traître à la religion , à la liberté germanique , et un complice de l'empereur (1).

(1) Les auteurs prêtent divers motifs à la conduite de l'électeur de Saxe dans cette occasion. Voici peut-être les

1635

Plusieurs y
accèdent.

Il se consolait cependant et jouissoit de son triomphe, en voyant la plupart des Etats protestans forcés d'accepter la paix qu'il avoit faite. L'électeur de Brandebourg, le duc Guillaume de Weimar, les princes d'Anhalt, les ducs de Mecklembourg, les ducs de Brunswick-Lunebourg, les villes anséatiques, les principales villes impériales, y accédèrent. Le landgrave Guillaume de Hesse parut incertain, ou du moins feignit de l'être, afin de gagner du temps, et mieux régler ses résolutions d'après l'événement. Ils étoit emparé, l'épée à la main, des plus belles contrées de la Westphalie; c'étoient les Westphaliens qui composoient presque toutes les forces qu'il commandoit dans la guerre actuelle : or, le traité de paix l'obligeoit à la restitution de tous ces pays conquis. Le duc Bernard de Weimar, dont les Etats n'avoient encore qu'une existence fort éven-

plus probables : 1°. Il prétendoit au titre de directeur de la ligue évangélique, qui avoit été conféré à Oxenstiern; en qualité d'électeur de Saxe, disoit-il, le lui attribuoit de droit. 2°. Le commandement des armées suédoise et protestante avoit été confié au duc de Weimar : or, ce duc avoit les plus grands talens militaires; il étoit rempli d'ambition, et descendoit de la branche Ernestine de Saxe, dépossédée par Charles-Quint en 1547. Il y avoit encore de motifs qu'il n'en falloit pour engager l'électeur à faire sa paix avec l'empereur. Au reste, il ne faut pas repousser le motif généreux qu'on lui suppose aussi, de pacifier l'Allemagne. (N. d.)

tuelle, ne pouvoit être considéré comme puissance belligérante ; mais il étoit général en activité, et, sous ce rapport comme sous tout autre, il ne pouvoit que rejeter avec horreur la paix de Prague. Sa bravoure faisoit toute sa fortune, son épée toute sa force : la guerre seule le rendoit grand et important ; elle seule pouvoit réaliser les plans hardis qu'il avoit formés.

De tous ceux qui s'élevèrent contre la paix de Prague, ce furent les Suédois qui firent entendre les plus vives récriminations ; mais on doit convenir que personne n'y étoit autorisé par d'aussi puissans motifs. Appelés en Allemagne par les Allemands eux-mêmes, sauveurs de l'Eglise protestante et de la liberté germanique, qu'ils avoient achetée au prix de leur sang et de la vie sacrée de leur roi, ils se voyoient tout à coup honteusement abandonnés, trompés à la fois dans tous leurs projets, chassés sans salaire, sans reconnoissance, et livrés aux railleries insultantes de l'ennemi par ces mêmes princes qui leur devoient jusqu'à leurs propres Etats. Dédommagement, remboursement de leurs frais, équivalent pour les conquêtes qu'ils avoient faites, et qu'il falloit abandonner, aucun de ces objets n'avoit été traité dans la paix de Prague. Ils alloient quitter l'Allemagne plus pauvres que lorsqu'ils y étoient entrés ; et, s'ils s'y refusoient, ils se voyoient chassés par ceux-là

1635

même qui les y avoient appelés. Cependant, l'électeur de Saxe parla d'un dédommagement pécuniaire, qui devoit s'élever à la modique somme de deux millions et demi de florins; mais les Suédois avoient fait, de leurs propres fonds, des avances beaucoup plus considérables. Une aussi honteuse satisfaction ne pouvoit donc que les blesser sous le rapport de l'intérêt, et soulever leur orgueil. « Les électeurs de Bavière » et de Saxe, dit Oxenstiern, se font payer, » par de riches provinces, un appui qu'ils » doivent à l'empereur en qualité de vassaux; » et nous, Suédois, nous qui avons sacrifié » notre roi pour la liberté et le bonheur de » l'Allemagne, on veut nous renvoyer chez » nous avec une somme de deux millions et » demi de florins. »

La douleur de se voir déçu de toutes les espérances qu'on avoit conçues étoit d'autant plus vive, qu'on avoit compté avec certitude sur l'acquisition du duché de Poméranie, dont le souverain, avancé en âge, étoit sans postérité; mais l'expectative de ce duché fut assurée, par la paix de Prague, à l'électeur de Brandebourg, et toutes les puissances voisines s'élevèrent contre l'établissement des Suédois sur cette frontière de l'Empire.

Situation
critique des
Suédois.

Jamais, pendant le cours de cette guerre, la position des Suédois n'avoit été aussi critique

qu'elle le fut en cette année 1635, immédiatement après la publication de la paix de Prague. Plusieurs de leurs alliés, les villes impériales entre autres, les abandonnèrent pour jouir des bienfaits de la paix; d'autres y furent forcés par les armées victorieuses de l'empereur. Augsbourg, vaincu par la famine, se rendit aux plus dures conditions. Wurtzbourg et Cobourg tombèrent au pouvoir des Autrichiens. La convention de Heilbron fut formellement rompue. Presque toute la haute Allemagne, siège principal des forces suédoises, reconnut la domination de l'empereur. La Saxe, s'appuyant de la paix de Prague, réclamoit l'évacuation de la Thuringe, d'Halberstadt et de Magdebourg. Philipsbourg, place d'armes des Français, avoit été surpris par les Autrichiens avec ses immenses provisions, et cette perte importante avoit ralenti l'activité de la France. Pour achever la détresse des Suédois, l'armistice conclu avec les Polonais étoit sur le point d'expirer. Faire la guerre en même temps à la Pologne et à l'Empire, étoit une entreprise qui surpassoit de beaucoup les forces de la Suède : il falloit donc choisir entre ces deux ennemis. La fierté et l'ambition se déclarèrent pour la guerre d'Allemagne, quelque grands sacrifices qu'il fallût faire pour obtenir la paix avec la Pologne; et cependant une armée étoit toujours nécessaire

1635.

pour en imposer à cette puissance, et ne pas perdre entièrement sa liberté, pendant les négociations relatives à la paix ou à une suspension d'armes.

Le génie vigoureux et inépuisable d'Oxenstiern se roidit contre tant d'obstacles, et sa pénétration lui suggéra l'art de les faire tourner même à son avantage. La défection de la plupart des Etats d'Allemagne lui enlevait, il est vrai, la majeure partie de ses alliés, mais elle le dispensait aussi de toute espèce de ménagement à leur égard; et, plus le nombre de ses ennemis devenoit considérable, plus il avoit de pays dans lesquels ses armées pouvoient se répandre, plus s'ouvroient de magasins pour les entretenir. L'ingratitude révoltante des Etats d'Allemagne, l'orgueil insultant de l'empereur, qui ne daigna pas même entamer immédiatement avec lui aucune négociation pour la paix, mirent dans son âme le courage du désespoir, et lui inspirèrent la noble résolution de braver tous les obstacles. Une guerre nouvelle, quelque malheureuse qu'elle fût, ne pouvoit pas rendre plus critique la position des Suédois; et, s'il falloit abandonner l'Allemagne, il étoit plus convenable et plus glorieux de le faire l'épée à la main : on pouvoit céder à la force, jamais à la crainte.

ournèrent leurs regards vers la France, qui vint au-devant d'eux avec les offres les plus consolantes. Les intérêts des deux couronnes étoient étroitement unis, et la France agissoit contre elle-même si elle laissoit entièrement tomber la puissance suédoise dans l'Empire. La situation désespérée où se trouvoit en ce moment cette couronne, étoit plutôt une raison nouvelle pour la France de resserrer son alliance avec elle, et de prendre à la guerre d'Allemagne une part plus active qu'elle ne l'avoit fait jusque-là. Depuis le traité de Beerwald, conclu avec les Suédois en 1632, la France faisoit la guerre à l'empereur par les armes de Gustave-Adolphe; mais c'étoit sans rupture ouverte et formelle, uniquement par les secours pécuniaires qu'elle fournissoit aux adversaires de l'Autriche, et par son empressement à lui susciter de nouveaux ennemis. Alarmée bientôt par les succès inattendus et prodigieux des armes suédoises, elle parut abandonner un instant son premier plan pour songer à rétablir l'équilibre des forces que la supériorité de Gustave-Adolphe avoit altéré. Elle chercha à protéger les princes catholiques de l'Empire contre le conquérant suédois; et, ces tentatives n'ayant pas réussi, elle étoit sur le point de s'armer contre lui; mais la mort de Gustave, et l'abandon des Suédois eurent à peine dissipé toutes ces craintes,

qu'elle retourna avec un nouveau zèle à son premier plan, et accorda sans réserve aux malheureux l'appui qu'elle leur avoit retiré pendant leur prospérité. Affranchie désormais de l'opposition que le vigilant et ambitieux Gustave mettoit sans cesse à ses projets d'agrandissement, elle saisit avec empressement l'occasion que lui offroit la journée de Nordlingen de s'attribuer la direction des affaires d'Allemagne, et dicter la loi à ceux qui ne pouvoient plus se passer de son appui. L'événement secondoit ses vues ambitieuses; et ce qui, peu de temps auparavant, paroissoit n'être qu'une brillante chimère, s'offrit tout à coup comme un plan profond et sage, que les circonstances justifioient en tous points. Dès ce moment, cette couronne se livra tout entière à la guerre d'Allemagne; et, aussitôt qu'elle eut assuré, par des traités secrets avec les princes allemands, l'exécution de ses projets favoris, elle se présenta comme puissance dominante sur la scène politique. Tandis que les autres Etats avoient épuisé leurs forces dans de nombreux combats, la France avoit ménagé les siennes; et, pendant dix ans, elle avoit fait la guerre avec son argent. Actuellement que les circonstances lui commandoient l'activité, elle prenoit les armes, et se livroit à des entreprises qui étonneront toute l'Europe. Deux flottes partirent à la voile en même

temps, six armées entrèrent en campagne, tandis qu'elle soldoit de ses deniers un roi et plusieurs princes de l'Empire. Ranimés par l'espoir d'un aussi puissant soutien, les Suédois et les Allemands recueillirent alors toutes leurs forces, et essayèrent d'obtenir, par la voie des armes, une paix plus glorieuse que celle de Prague. Abandonnés de la plupart de leurs alliés d'Allemagne, qui se réconcilioient avec l'empereur, les Etats qui leur restèrent fidèles resserrèrent d'autant plus étroitement leur union avec la France. Celle-ci doubla d'abord ses secours en raison de la nécessité, et prit, quoique toujours secrètement, la part la plus active à la guerre d'Allemagne : bientôt, jetant le masque, elle combattit l'empereur en son propre nom.

Afin de donner aux Suédois plus de liberté pour agir contre l'Autriche, la France commença par les délivrer de la guerre de Pologne; et le comte d'Avaux, son ambassadeur, déterminâ les deux partis à prolonger de vingt-six ans la suspension d'armes (1). Ce nouvel armistice,

Prolongation
de la trêve en-
tre la Suède
et la Polo-
gne.

(1) C'est ici que le comte d'Avaux commença à montrer les grands talens qu'il développa dans la suite avec tant d'éclat. Il eut la gloire d'opérer seul cette suspension d'armes. Au milieu des envoyés polonais et suédois, des médiateurs anglais et hollandais, c'étoit à lui qu'on adressoit les propositions; c'étoit lui qui éclaircit les discussions, calmoit les haines ou les préventions, rendoit vains les efforts

1635

qui enlevait d'un trait de plume aux Suédois toute la Prusse polonaise, cette conquête si chèrement achetée par Gustave-Adolphe, fut conclu à Stumsdorf en Prusse. Le traité de Beerwald éprouva quelques changemens que les circonstances rendoient nécessaires; d'abord à Compiègne, puis à Wismar, ensuite à Hambourg. Dès le mois de mai 1635, on avait rompu avec l'Espagne, et la vigueur de l'attaque avait enlevé à l'empereur les importans secours qu'il pouvoit tirer des Pays-Bas. On procura, des lors, une plus grande liberté aux armées suédoises sur l'Elbe et sur le Danube, en appuyant le landgrave Guillaume de Hesse et le duc Bernard de Weimar. Une vigoureuse diversion sur le Rhin obligea l'empereur à diviser ses forces (1).

de l'empereur et du pape, et rapprochoit les esprits par la sagesse de ses conseils. Une difficulté, qui paroissoit insurmontable, s'éleva tout à coup pendant la négociation; on entendit le son des trompettes et quelques coups de mousqueterie; on crut que les Polonais alloient en venir aux mains avec les Suédois: d'Avaux, joignant le courage des camps à la prudence du cabinet, s'élança entre les soldats des deux partis, qui marchoient déjà par les bannières; il parvint à les arrêter, et fit conclure ensuite la prolongation de la trêve. (N. d. T.)

(1) La France exécutoit son plan; la guerre contre l'Espagne, du côté des Pays-Bas, lui présentoit des résultats plus faciles que celle d'Allemagne. Les rois de France l'étoient toujours réservé, dans leurs traités avec l'Espagne, leurs

La guerre se ralluma donc avec plus de violence que jamais. L'empereur, par la paix de

droits sur la Navarre, ce qui autorisoit Richelieu à demander un dédommagement : or, en unissant les armes de la France à celles des Provinces-Unies, il attaquoit les Espagnols avec avantage. Il fit donc un traité avec ces Provinces, et se hâta de porter la guerre en Flandre ; mais, comme sa politique lui prescrivoit d'empêcher que l'empereur ne secourût les Espagnols dans les Pays-Bas, il envoya le cardinal de Lavalette sur le Rhin, avec une armée, pour s'unir aux Suédois. (Voyez Bougeant, t. I in-4°, p. 248.) Quelques personnes ont blâmé la politique du cardinal de Richelieu dans cette occasion. On a dit que son traité d'alliance avec la Hollande étoit aussi un traité de partage, et que la France, annonçant ainsi d'avance le désir qu'elle avoit de devenir voisine immédiate de la Hollande, se rendoit par là suspecte à cette puissance ; enfin, que, Richelieu ayant rompu avec l'Espagne par ce même traité (antérieur à l'emprisonnement de l'électeur de Trèves par les Espagnols), rien n'étoit prêt, de sa part, pour soutenir la guerre. (Voyez *Rivalité de la France et de l'Espagne*, par Gaillard, t. VII, p. 1 et suiv.) Ces reproches ne me paroissent pas fondés. Quelles que fussent les craintes des Etats de Hollande lors du traité, elles n'étoient encore qu'éloignées ; l'on pouvoit être sûr qu'ils agiroient dans le moment même, parce qu'il falloit, avant tout, repousser la domination espagnole. Quant au second reproche, qui tendroit à accuser Richelieu de négligence, il est fait par Montrésor, son ennemi. Il est vrai que le succès de la campagne ne répondit pas à l'attente du cardinal ; mais ce ne fut pas parce qu'on manquoit de troupes ou d'argent. Les historiens attribuent à trois causes principales le défaut de résultat de cette campagne : 1°. le mauvais plan militaire adopté par les alliés (il consistoit à ruiner le plat pays, et à obliger par là les villes principales à se rendre : celles échues en partage aux Hollandais craignirent pour leur reli-

1635

Ferdinand
III est élu roi
des Romains.

Prague, avoit diminué, il est vrai, le nombre de ses ennemis dans l'Empire, mais il avoit augmenté le zèle et l'activité de ceux du dehors. Il avoit recouvré une influence illimitée en Allemagne; et, si l'on en excepte un petit nombre d'Etats, il pouvoit se considérer de nouveau comme seigneur et maître de tout le vaste corps germanique, et disposer à son gré de toutes ses forces. Le premier effet de ce changement fut l'élévation de son fils Ferdinand III à la dignité de roi des Romains, élection qui, malgré l'opposition de l'électeur de Trèves et des héritiers palatins, eut lieu à une majorité considérable. Mais il avoit poussé les Suédois à une résistance désespérée; il avoit armé contre lui toutes les forces de la France, et attiré cette couronne dans les affaires intérieures de l'Allemagne. La France et la Suède formèrent dès ce moment, avec leurs alliés d'Allemagne, une seule puissance étroitement unie; l'empereur, avec les Etats germaniques de son parti, formèrent l'autre. Alors les Suédois ne gardent plus aucun

gion; celles destinées aux Français craignirent pour leurs privilèges: de là leur résistance opiniâtre et le sac de Tillemont); 2°. la lenteur du prince d'Orange, qui laissa aux Espagnols le temps de rassembler de nouvelles forces; 3°. la mésintelligence qui éclata entre les maréchaux de Châtillon et de Brézé. (*Voyez* Bougeant et le marquis de Montglat, an 1635.) (*N. d. T.*)

ménagement : ce n'est plus pour l'Allemagne qu'ils combattent, c'est pour leur propre existence ; ils agissent avec plus de promptitude, de liberté et de hardiesse, parce qu'ils ne sont plus astreints à prendre conseil de leurs alliés d'Allemagne, et à leur rendre compte de leurs projets. Les batailles deviennent plus opiniâtres, plus sanglantes, mais moins décisives. De plus beaux faits d'armes, de plus savantes combinaisons militaires, signalent cette nouvelle lutte ; mais on ne voit guère que des actions isolées qui ne se rattachent pas à un plan général : n'ayant été calculées par aucun génie supérieur qui puisse s'emparer des résultats, et les faire tourner au profit de son parti, elles disparaissent sans avoir opéré d'importans changemens.

La Saxe s'étoit engagée, par le traité de Prague, à chasser les Suédois de l'Allemagne. Elle joignit donc ses drapeaux à ceux de l'empereur ; et, dès ce moment, deux alliés, étroitement unis depuis long-temps, deviennent deux implacables ennemis. L'archevêché de Magdebourg, que la paix de Prague attribuoit au prince saxon, se trouvoit encore au pouvoir des Suédois, et toutes les tentatives faites pour obtenir la restitution de cet archevêché par les voies de la douceur, restèrent sans effet. Dès ce moment, les hostilités recommencent, et l'électeur de Saxe les ouvre par la publication de lettres avoca-

L'électeur de Saxe unit ses armes à celles de l'empereur.

1635

~~toises~~, dont l'objet étoit de rappeler tous les sujets saxons qui combattoient sous les drapeaux de Banner, alors campé sur l'Elbe. Les officiers, mécontents depuis long-temps de la négligence qu'on mettoit à payer leur solde, prêtèrent l'oreille à cette invitation, et évacuèrent successivement leurs cantonnemens. Les Saxons, ayant fait dans ce même temps un mouvement vers le Mecklembourg, pour s'emparer de Dœmitz, et couper à l'ennemi toute communication avec la Poméranie et la Baltique, Banner y marcha aussitôt, délivra Dœmitz, et battit complètement le général Baudissin, à la tête de soixante et dix mille hommes : ce général laissa mille hommes sur la place, et perdit un nombre égal de prisonniers. Le brave et fougueux Banner, renforcé par les troupes et l'artillerie qui étoient restées dans la Prusse polonoise, et que le traité de Stumsdorf rendoit désormais inutiles dans ce pays, fonda, l'année suivante 1636 (1),

Banner fonda
sur la Saxe

(1) Le commencement de cette année est remarquable par les efforts que firent le pape Urbain VIII, le roi de Danemarck et quelques princes allemands pour ramener la paix en Europe ; on tint même, à ce sujet, un congrès à Cologne, qui dura trois ans, mais sans résultat. Ce fut là que la maison d'Autriche développa, pour la première fois, la politique qu'elle conserva jusqu'à la fin de cette guerre, et qui consistoit à diviser ses ennemis (elle est attribuée au ministre espagnol, le comte-duc d'Olivarez). Elle fut trompée dans son attente. La France, pour ne pas encourir le reproche

sur l'électorat de Saxe, où il satisfait à loisir la haine violente qui l'animoit contre les Saxons. Les Suédois, encore irrités des insultes répétées qu'ils avoient reçues des Saxons pendant qu'ils combattoient ensemble, furieux en ce moment de la défection de l'électeur, assouvirent sur les malheureux sujets leur terrible ressentiment. En combattant contre les Autrichiens et les Bava-
 rois, le soldat suédois obéissoit à son devoir; en combattant contre les Saxons, il satisfaisoit de plus son ressentiment particulier, parce qu'il ne voyoit en eux que des déserteurs et des traîtres, et que la haine qui éclate entre des

de repousser la paix, envoya des députés, mais avec ordre d'attendre, pour commencer les négociations, l'arrivée de ses alliés. Les Suédois refusèrent d'en envoyer par divers motifs; ils se méfioient, et se méfièrent pendant long-temps encore, de la France. Ils sentoient qu'ils avoient besoin du concours de cette puissance pour se soutenir en Allemagne; mais ils craignoient qu'elle n'attirât à elle toute l'autorité auprès des Etats. Leur politique avoit deux objets : 1°. faire la paix avec Ferdinand, dès qu'il leur offriroit des conditions qu'ils pussent accepter; de là le besoin pour eux de dissimuler leurs démarches aux yeux de la France, comme aussi de se refuser à une alliance prononcée et ostensible avec elle; 2°. se lier plus étroitement que jamais cette même alliance, si le premier plan échouoit. Les Hollandais ne voulurent pas en plus envoyer de députés; la médiation du pape leur paroissoit suspecte. Quant à la France, sa politique étoit, comme elle l'a été toujours depuis, de ne traiter que conjointement avec tous ses alliés. *Voy. Bougeant, t. I in-4°, p. 355 et suiv. (N. d. T.)*

1636

amis est toujours la plus cruelle et la plus déplorable. La forte diversion que Louis Bernard et le landgrave de Hesse firent sur le Rhin et en Westphalie, ne permit pas à l'empereur de fournir aux Saxons des secours suffisants : aussi l'électorat de Saxe ne tarda-t-il pas à éprouver les traitemens les plus horribles de la part des hordes dévastatrices de Bannes. Enfin, l'électeur se fit joindre par le général de l'empereur, Hatzfeld, et marcha droit à Magdebourg pour en faire le siège. Banner accourut aussitôt pour délivrer cette place, mais inutilement. L'armée combinée des Impériaux et des Saxons se répandit alors dans toute la Marche de Brandebourg, enleva plusieurs places aux Suédois, et menaça même de les pousser jusqu'à la Balfique. Mais, contre toute attente, Banner, qu'on regardoit comme perdu, attaque, le 24 septembre 1636, l'armée alliée près de Wistock. L'attaque fut terrible : toutes les forces de l'ennemi tombèrent sur l'aile droite des Suédois, que Banner commandoit en personne. On combattit long-temps de part et d'autre avec une égale ardeur, un égal acharnement ; parmi les Suédois, il n'y avoit pas un escadron qui n'eût attaqué dix fois, et qui n'eût dix fois été repoussé. Enfin Banner, accablé par le nombre, fut forcé de se retirer avec l'aile droite. Cependant, son aile gauche continua de combattre jusqu'à l'entrée de la

Bataille de
Wistock, ga-
gnée par les
Suédois.

nuît, et le corps de réserve, qui n'avoit pas encore donné, étoit prêt à renouveler la bataille le jour suivant; mais l'électeur de Saxe ne voulut pas attendre cette seconde attaque. Son armée se trouvoit épuisée par le combat de la veille, et, les valets s'étant sauvés avec tous les chevaux, il étoit impossible de faire usage de l'artillerie. Il prit donc la fuite, dans la nuit même, avec le comte de Hatzfeld, et abandonna le champ de bataille aux Suédois. Les alliés laissèrent environ cinq mille hommes sur la place, sans compter ceux qui furent sabrés pendant la déroute, ou massacrés par les habitans des campagnes : cent cinquante drapeaux et étendards, vingt-trois canons, tout le bagage, y compris la vaisselle de l'électeur, tombèrent au pouvoir des Suédois, qui firent, en outre, deux mille prisonniers. Cette victoire éclatante, remportée sur un ennemi supérieur en nombre, et retranché dans d'excellentes positions, fit revivre tout à coup la réputation des armes suédoises. Les ennemis tremblèrent; les amis commencèrent à reprendre courage. Banner, profitant habilement de la fortune qui venoit de se déclarer pour lui, passa l'Elbe, et poussa les Impériaux, par la Hesse et la Thuringe, jusqu'en Westphalie. Il revint ensuite sur ses pas pour prendre ses quartiers d'hiver en Saxe.

Cependant, il est difficile de croire que, sans

la vive coopération du duc Bernard et des Français (1), Banner eût remporté un aussi brillant

(1) Schiller, se bornant à raconter les événemens militaires qui ont eu lieu en Allemagne, n'offre aux regards qu'une partie du tableau de la guerre de Trente-Ans. La France est maintenant puissance principale dans la lutte; et il est indispensable de faire connaître, d'une manière spéciale, le développement de sa politique, comme l'ensemble de ses opérations militaires. On a vu le plan qu'elle s'étoit proposé après la bataille de Nordlingen : faire la guerre à l'Autriche, reculer les frontières de la monarchie. Pour remplir ce but, le maintien de l'alliance étoit indispensable; mais, de même qu'on n'avoit pu prendre part à la guerre d'Allemagne que pour faire cesser l'oppression sous laquelle gémissaient les Etats, de même il convenoit d'attendre que la foiblesse des Etats les obligât de s'adresser à la France. Alors celle-ci faisoit, comme proposition naturelle, l'offre de se rendre gardienne de l'Alsace, conquête des alliés; cette conduite éveillait moins les soupçons et les jalousies. De là les lenteurs dans les paiemens des subsides, et le peu d'activité de la France dans les premières opérations militaires. D'un autre côté, les protestans d'Allemagne tenoient plus à la Suède qu'à la France; Richelieu étoit, par suite, intéressé à ménager la Suède; et à empêcher qu'elle ne traitât précipitamment avec l'empereur : ce qu'elle eût fait, sans doute, si la France ne l'eût soutenue. La politique lui prescrivait donc de continuer la guerre. D'ailleurs, la guerre, comme nous l'avons dit, le rendoit nécessaire à son maître; les auteurs lui prêtent même des motifs particuliers de vengeance contre la maison d'Autriche. (*Voy. Bougeant, t. I in-4°, p. 257, et le marquis de Montglat.*) Cependant, son plan admettoit aussi la paix ou la trêve, et la preuve s'en trouve dans le système même de politique qu'il suivait. Si l'Autriche s'efforçoit continuellement de diviser les alliés, la politique de Richelieu

triomphe. Après la défaite de Nordlingen, Bernard avoit rassemblé en Wétéravie les débris

(qui fut aussi toujours en cela celle de Mazarin), consista à tenir constamment unis tous les membres de l'alliance, et à empêcher qu'ils traitassent jamais séparément; car, si la Suède se détachoit, les Etats protestans d'Allemagne suivroient bientôt son exemple, et la France avoit à supporter toute seule les forces réunies de la maison d'Autriche. Les mêmes motifs le portoient à surveiller l'alliance avec la Hollande. La solidité de l'union étoit le moyen le plus sûr d'arriver à la paix. Ainsi donc la France vouloit aussi la paix; mais elle la vouloit digne d'elle, et pouvant toujours remplir ses vues politiques. Cependant, une pareille paix n'offrant encore aucune chance probable, il falloit faire la guerre avec toutes les précautions que nous venons d'indiquer. Voilà comment la coopération de la France favorisa Bannier en Allemagne. On se souvient qu'elle mit sur pied cinq armées, et équipa deux flottes; trois armées devoient agir contre l'Espagne: l'une dans les Pays-Bas, sous les ordres des maréchaux de Châtillon et de Brézé; l'autre dans la Valtelline, sous le duc de Rohan, pour empêcher la communication de l'Italie avec l'Allemagne; une troisième, sous les ordres du maréchal de Créquy, destinée à attaquer le Milanais; une quatrième se tenoit sur la défensive près des Pyrénées; une cinquième, enfin, sous les ordres du cardinal de Lavalette, devoit agir, de concert avec les Suédois, contre l'empereur. Schiller va faire connoître les opérations de cette dernière. Celle de Flandre remporta, en 1635, la victoire inutile d'Avein, et la campagne se termina sans résultat par les causes que nous avons rapportées. La campagne de l'année suivante fut encore plus funeste à la France. Les Espagnols, commandés par Jean de Werth, inondèrent la Picardie, prirent Corbie, et menacèrent la capitale. La frayeur saisit tous les esprits; des murmures éclatèrent de toutes parts contre le cardinal: lui seul, bravant tous les

1636

de l'armée battue ; mais, abandonné tout à coup par la ligue de Heilbron, que la paix de Prague vint bientôt dissoudre, foiblement soutenu d'ailleurs par les Suédois, il se vit hors d'état d'entretenir son armée et d'exécuter rien d'important. Cette terrible défaite avoit anéanti, d'un seul coup, son duché de Franconie, et l'impuissance de la Suède lui ôtoit tout espoir d'accomplir désormais ses ambitieux projets, en servant cette couronne. Fatigué, d'ailleurs de la contrainte habituelle dans laquelle le tenoit l'impérieux chancelier, il tourna ses regards vers la France, qui pouvoit lui fournir de l'argent, seule chose dont il eût besoin. Richelieu

cris, fit tête à l'orage ; sa fermeté, de promptes mesures qu'il sut prendre, éloignèrent l'ennemi, et ramenèrent la confiance. (*Abrégé chronol. du P. Hénaut*, an. 1636, et *Mémoires du marquis de Montglat*.) L'armée de la Valteline obtint de brillans succès en 1635 : elle perdit tous ses avantages l'année suivante. Quant à l'armée d'Italie, elle n'opéra rien d'important ; le maréchal de Créquy, qui la commandoit, fit sa jonction avec les ducs de Savoie et de Parme, alliés de la France, et prit quelques places insignifiantes dans le Milanais. Les îles de Sainte-Marguerite et de Saint-Honorat tombèrent au pouvoir des Espagnols ; ce qui les rendit maîtres du commerce de la Méditerranée.

Tous ces résultats étoient plus favorables à la maison d'Autriche qu'à la France ; mais ils n'étoient pas de nature à décourager Richelieu ; il connoissoit trop bien la position de l'Autriche, les ressources de la France et de ses alliés, pour abandonner sitôt l'exécution de ses grands desseins. (*N. d. T.*)

ne désiroit rien tant que de diminuer l'influence des Suédois dans la guerre d'Allemagne, et de prendre, sous un nom étranger, la direction de cette guerre. Il ne pouvoit pas choisir de moyen plus propre à le conduire vers ce but que d'enlever aux Suédois leur plus vaillant général, de l'attacher étroitement aux intérêts de la France, et de se servir de son bras pour l'exécution des projets qu'il méditoit alors. La France n'avoit rien à redouter d'un prince tel que Bernard. Hors d'état de se soutenir sans le secours d'une puissance étrangère, il ne pouvoit, même avec les plus grands succès, se rendre indépendant de cette couronne. Bernard vint lui-même en France, et conclut, au mois d'octobre 1635, à Saint-Germain-en-Laye, un traité avec cette puissance, non plus comme général suédois, mais en son propre nom. Par ce traité, on lui accordeoit une pension annuelle d'un million et demi de livres pour sa personne, et quatre millions pour l'entretien d'une armée qu'il devoit commander sous la direction du ministère français. Afin d'exciter son zèle par de nouveaux motifs, et de hâter par lui la conquête de l'Alsace, on ne balança pas à lui offrir, dans un article secret, cette province à titre de récompense : abandon généreux qu'on étoit loin de vouloir réaliser, et que le duc sut apprécier à sa juste valeur. Mais Bernard, se fiant à sa

Traité de la
France avec
le duc de
Weimar.

1636 fortune et à son bras, ~~opposa~~ la dissimulation à la dissimulation : s'il se voyoit un jour assez fort pour se rendre maître de l'Alsace, il ne désespéroit pas de conserver définitivement cette province, quels que fussent d'ailleurs les efforts de son allié. Bernard créa donc, avec l'argent de la France, une armée qu'il commanda à la vérité, sous la dépendance de cette puissance, mais dont il étoit comme le chef absolu. Il n'avoit cependant pas rompu toute liaison avec les Suédois. Bientôt il ouvrit ses opérations sur le Rhin, où une autre armée française, sous les ordres du cardinal de Lavalette, avoit déjà commencé les hostilités contre l'empereur en 1635.

La grande armée autrichienne, qui avoit gagné la bataille de Nordlingen, après avoir soumis la Souabe et la Franconie, s'étoit portée, sous la conduite de Gallas, contre cette armée française : déjà elle l'avoit chassée jusqu'à Metz, avoit affranchi le cours du Rhin, et pris les villes de Mayence et de Frankenthal, occupées par les Suédois; mais la vigoureuse résistance des Français fit échouer le principal but de Gallas, celui d'établir ses quartiers d'hiver en France, et il se vit contraint de ramener ses troupes dans les provinces déjà épuisées de l'Alsace et de la Souabe. A la vérité, l'année suivante, dès l'ouverture de la campagne, il passa le Rhin

près Brisach, tomba sur le comté de Bourgogne, 1636
 tandis que les Espagnols pénétraient des Pays-Bas en Picardie, et que Jean de Werth, fameux partisan, et l'un des généraux les plus redoutés de la ligue, portoit ses courses jusqu'au centre de la Champagne, et menaçoit même Paris; mais la bravoure des Impériaux vint échouer devant une forteresse insignifiante de la Franche-Comté, et, pour la seconde fois, ils furent forcés d'abandonner leurs projets (1).

L'esprit actif et entreprenant de Bernard avoit été enchaîné, jusqu'à ce jour, par la dépendance où il se trouvoit d'un général français, qui faisoit plus d'honneur à sa soutane qu'à son bâton de commandant; et quoique, de concert avec lui, il se fût emparé d'Elsass-Zabern, il n'avoit pu néanmoins se maintenir sur le Rhin pendant les années 1636 et 1637. Les revers 1637
 essuyés par les armées françaises dans les Pays-Bas avoient suspendu l'activité des opérations en Alsace et dans le Brisgaw; mais, en 1638 (2), leurs succès n'en devinrent que plus brillans.

(1) Ici finissent les événemens de 1635, que Schiller vient de reprendre en parlant de l'arrivée du duc Bernard en France. (N. d. T.)

(2) Schiller, ne voulant pas interrompre le récit des opérations du duc Bernard, nous amène sur-le-champ à l'année 1638; mais il reprendra les faits de l'année 1637 à la mort de Ferdinand II, qui eut lieu à cette époque. (N. d. T.)

1637

Débarrassé de ses entraves, et désormais maître absolu de ses troupes, le duc Bernard abandonne, dès le commencement de février, ses quartiers d'hiver près Bâle, et paroît tout à coup sur le Rhin, où on étoit loin de s'attendre à une attaque de sa part dans une saison si rigoureuse. Les villes forestières de Laufenbourg, Waldshut et Sickingen, sont surprises et emportées, et l'on met le siège devant Rheinfeld. Le duc de Savelli, général de l'empereur, commandant dans le pays, accourt à marches forcées pour secourir cette place importante, la délivre en effet, et repousse le duc Bernard, en lui faisant éprouver une perte considérable. Mais celui-ci reparoît le troisième jour (21 février 1638), au moment où les Impériaux se reposoient dans la plus entière sécurité sur leur triomphe, les attaque, et les défait complètement dans une bataille mémorable, où quatre généraux de l'empereur, Savelli, Jean de Werth, Enkeford et Sperreuter, sont faits prisonniers, avec deux mille hommes. Richelieu, dans la suite, fit conduire en France deux de ces généraux, Jean de Werth et Enkeford. Il vouloit, par la vue de ces illustres prisonniers, flatter la vanité française, et tromper la misère publique par l'éclat des triomphes remportés. Ce fut par les mêmes motifs que les drapeaux et les étendards pris sur les Impériaux furent portés, dans

Bataille de
Rheinfeld,
gagnée par le
duc Bernard
de Weimar.

une procession solennelle, à l'église de Notre-Dame, présentée trois fois devant l'autel, et suspendus aux voûtes du sanctuaire.

La prise de Rheinfeld, Roeteln et Fribourg fut la suite immédiate de la victoire de Bernard. Son armée reçut bientôt des renforts considérables, et ses projets s'agrandirent à mesure que la fortune se déclara pour lui. La forteresse de Brisach, sur le haut Rhin, commandoit ce fleuve, et étoit considérée comme la clef de l'Alsace; il n'existoit aucune place dans cette contrée à la conservation de laquelle l'empereur fût plus intéressé : aussi n'en étoit-il aucune à laquelle il eût consacré autant de soins. Le principal objet de l'armée d'Italie, sous la conduite de Férri, avoit été la défense et la conservation de Brisach. La bonté de ses ouvrages, son excellente position, ne permettoient pas de l'emporter de vive force, et les généraux de l'empereur, qui commandoient dans le pays, avoient reçu l'ordre de tout risquer pour assurer sa conservation; mais Bernard, confiant dans sa fortune, résolut de l'attaquer. Imprenable par la force, on ne pouvoit espérer de s'en rendre maître que par la famine : or, la négligence du commandant, qui, ne s'attendant à aucune attaque, avoit converti en argent les immenses provisions de la place, en accéléra la reddition. Comme, dans une pareille situation,

1637

elle ne pouvoit soutenir un long siège, il falloit ou se hâter de venir à son secours, ou l'approvisionner de nouveau. Goetz, général de l'empereur, accourut donc à la tête de douze mille hommes, suivi de trois mille chariots chargés de vivres pour les jeter dans la place; mais, attaqué subitement par le duc Bernard près de Witteveyer, il perdit tout son corps, à l'exception de trois mille hommes, et le convoi tomba en entier au pouvoir de l'ennemi. Le duc de Lorraine, qui arrivoit au secours de la forteresse à la tête de cinq à six mille hommes, éprouva le même sort sur l'Ochsenfeld, près de Thann. Enfin, une troisième tentative du général Goetz, pour la délivrance de Brisach, ayant échoué, cette place, pressée par la famine, se rendit le 7 décembre 1638, après quatre mois de siège (1).

Prise de Brisach par le duc Bernard.

La prise de Brisach ouvrit un champ sans bornes à l'ambition du duc Bernard, et, dès ce moment, le roman de ses espérances parut toucher à la réalité. Bien loin d'abandonner à la France ce fruit de sa valeur, il songe à rester seul maître de Brisach. Cette résolution est annoncée par le serment qu'il exige des vaincus :

(1) Ce fut à ce siège que Turenne et Guébriant commencèrent leur réputation militaire; ils y combattirent avec le plus grand éclat. (N. d. T.)

il le leur fait prêter en son propre nom, sans rappeler, en aucune manière, une puissance étrangère. Enivré par d'aussi grands succès, livré à toutes les brillantes chimères dont se repaïssoit son orgueil, Bernard croit alors pouvoir se suffire à lui seul, et défendre ses conquêtes contre la France elle-même. Dans un temps où tout s'achetoit avec de la bravoure, où les moyens personnels valaient encore quelque chose, où l'on estimoit les armées et les généraux plus que les Etats, il étoit permis à un héros tel que Bernard d'attendre tout de lui-même; il lui étoit permis de tout entreprendre à la tête d'une armée qui se croyoit invincible sous ses ordres. Afin de se donner un appui au milieu de cette foule d'ennemis qui l'entouroient en ce moment, il jeta les yeux sur la landgrave Amélie de Hesse, veuve du landgrave de Hesse, mort depuis peu. Cette princesse, aussi remarquable par son esprit que par la vigueur de ses résolutions, avoit une armée aguerrie, une principauté considérable et de très-belles conquêtes, qu'elle pouvoit donner avec sa main. Si Bernard réunissoit en un seul Etat les conquêtes des Hessois et les siennes sur le Rhin, s'il ne faisoit qu'une seule force militaire des deux armées, il pouvoit former une puissance considérable, peut-être même un troisième parti en Allemagne, qui auroit entre ses mains

1637

le coup décisif ; mais une mort prématurée vint faire échouer un plan si séduisant.

La prise de Brisach fut regardée, par le cardinal de Richelieu, comme un événement de la plus haute importance. « Allons, prenez courage, P. Joseph, Brisach est à nous ! » crioit-il à l'oreille du religieux, qui se préparoit à la mort ; tant la nouvelle de cet événement l'avoit enivré ! Déjà il se voyoit maître de l'Alsace, de Brisgaw, de l'Autriche antérieure, et la promesse qu'il avoit faite au duc Bernard étoit entièrement effacée de sa mémoire. Cependant, la résolution sérieuse qu'avoit prise Bernard de conserver Brisach, résolution qu'il fit connoître d'une manière positive, causa les plus vives inquiétudes au cardinal, et celui-ci ne négligea aucun des moyens propres à retenir ce guerrier vainqueur dans les intérêts de la France. On l'invita à la cour pour le rendre témoin de la magnificence avec laquelle on y fêtoit le souvenir de ses triomphes. Bernard reconnut l'artifice, et se déroba à la séduction. On lui fit l'honneur de lui offrir pour épouse la nièce du cardinal : le fier prince la refusa, ne voulant pas déshonorer le sang saxon par une mésalliance. Dès ce moment, on le considéra comme un ennemi dangereux, et il fut traité comme tel. On lui retira les subsides ; on corrompit le gouverneur de Brisach, ainsi que ses principaux

officiers. Bernard en fut instruit, et les dispositions qu'il fit dans les places conquises prouvèrent assez combien il se méfioit de la France. Mais sa mésintelligence avec cette couronne eut la plus funeste influence sur ses opérations. Les mesures qu'il dut prendre pour défendre ses conquêtes contre une attaque des Français, l'obligèrent à diviser ses forces, et l'absence des subsides retarda son apparition en campagne. Il avoit formé le projet de franchir le Rhin, d'ouvrir un passage aux Suédois, et d'agir sur les bords du Danube contre l'empereur et la Bavière. Déjà il avoit découvert son plan à Banner, qui étoit sur le point de porter la guerre en Autriche; il alloit même le remplacer, lorsque la mort vint le surprendre à Neubourg sur le Rhin (au mois de juillet 1639), à l'âge de trente-six ans.

Mort du
duc Bernard
de Weimar.

Il mourut atteint d'une maladie pestilentielle, qui, en moins de deux jours, avoit enlevé plus de quatre mille hommes dans le camp. Des taches noires qui parurent sur son cadavre, quelques paroles que le mourant fit entendre, enfin les avantages que Richelieu recueilloit de sa mort, firent soupçonner qu'il avoit péri par le poison de la France; mais la nature de sa maladie suffit pour repousser cette odieuse imputation. Les alliés perdirent en lui le plus grand général qu'ils eussent eu depuis Gustave-

1637

Adolphe; la France, un rival redoutable pour la souveraineté de l'Alsace; l'empereur, son plus dangereux ennemi. Formé à l'école de Gustave, il avoit pris ce héros pour modèle, et il ne lui manqua qu'une plus longue vie pour l'atteindre, peut-être même pour le surpasser. A la bravoure du soldat, il joignoit le coup d'oeil calme et rapide du général; au courage réfléchi de l'âge mûr, la fougue de la jeunesse; à l'ardeur farouche du guerrier, la dignité du prince, la modération du sage, la délicatesse de l'homme d'honneur. Jamais abattu par l'infortune, il se relevoit du coup le plus terrible avec autant d'énergie que de célérité. Son génie ambitieux le portoit vers un but élevé, qu'il n'eût peut-être jamais atteint; mais les hommes de cette trempe ont d'autres règles de conduite que la multitude. Plus capable qu'un autre d'exécuter de grandes choses, son imagination se livroit sans peine aux plans les plus hardis. Bernard se présente à nos yeux, dans les siècles modernes, comme un beau modèle de ces temps vigoureux, où la grandeur personnelle avoit encore quelque prix, où la bravoure donnoit des États, et où les vertus du héros élevoient un chevalier allemand sur le trône impérial.

La plus précieuse partie de son héritage étoit son armée, qu'il laissa, ainsi que l'Alsace, à son frère Guillaume. Mais la Suède et la France for-

moient sur cette armée des prétentions également fondées : l'une, parce qu'elle avoit été levée en son nom, et qu'elle lui avoit prêté serment de fidélité; l'autre, parce qu'elle avoit été entretenue à ses frais. Le prince électoral palatin voulut aussi l'employer à la conquête de ses Etats; et, après avoir vainement tenté, par ses agens, de l'attirer dans ses intérêts, il l'essaya par lui-même. L'empereur voulut aussi la gagner; ce qui ne doit pas étonner dans un temps où l'on considéroit moins la justice d'une cause que le prix des services, où la valeur, comme toute autre marchandise, se vendoit au plus offrant. Mais la France, avec plus de moyens et de résolution, écarta tous ses concurrens; elle acheta le général d'Erlach, commandant de Brisach, ainsi que les autres chefs, qui lui livrèrent Brisach avec toute l'armée. Le jeune comte palatin, qui avoit déjà fait, l'année précédente, une campagne malheureuse contre l'empereur, vit encore une fois échouer son plan. Au moment de l'exécuter et d'agir d'une manière si contraire aux intérêts de la France, il eut l'imprudence de passer par ce royaume, sous un nom supposé : le cardinal, qui redoutoit surtout la justice de sa cause, saisit avec empressement l'occasion de déjouer son entreprise; il le fit arrêter à Moulins, contre toute espèce de droit des gens, et ne lui rendit sa

Son armée
passe au service de la
France.

1637

liberté qu'après avoir conclu l'achat des troupes du duc de Weimar. Alors la France se vit maîtresse d'une force militaire importante, et ce fut proprement à cette époque qu'elle commença à faire, en son nom, la guerre à l'empereur.

Mort de
Ferdinand II.

Mais ce n'étoit plus contre Ferdinand II qu'elle se présente. La mort avoit enlevé ce prince dès le mois de février 1637, à la cinquante-neuvième année de son âge. La guerre que son ambition avoit allumée en Europe lui survécut. Pendant les dix-huit années que dura son règne, il eut constamment l'épée à la main; et, tant qu'il porta le sceptre impérial, il ne goûta pas un seul instant les douceurs de la paix. Né avec les qualités d'un bon souverain, doué de presque toutes les vertus qui font le bonheur des peuples, naturellement doux et humain, nous le voyons, cédant à une fausse idée de devoirs chimériques d'un monarque, se rendre l'instrument et la victime de passions étrangères, perdre de vue sa bienfaisante destination, et, d'ami de la justice, devenir l'oppresser de l'humanité, l'ennemi de la paix, le fléau de ses peuples. Aimable dans la vie privée, respectable comme souverain, mais mal dirigé dans sa politique, il mérita à la fois les bénédictions de ses sujets catholiques et la haine universelle des protestans. L'histoire nous offre de plus odieux despotes que Ferdinand II; mais elle ne nous

en montre qu'un seul qui ait pu allumer une guerre de trente ans. 1637

A la vérité, il a fallu que l'ambition de ce souverain se rencontrât avec un pareil siècle, avec de pareilles dispositions, avec tous ces germes de discorde qui engendrèrent d'aussi funestes résultats. A une époque calme, cette étincelle n'eût trouvé aucun aliment, et le silence du siècle eût étouffé l'ambition du monarque : malheureusement elle tomba sur un amas de matières combustibles, depuis long-temps préparées, et l'Europe fut embrasée.

Son fils, Ferdinand III, élevé à la dignité de roi des Romains, peu de mois avant la mort de son père, hérita à la fois de son trône, de sa guerre et de ses principes. Mais Ferdinand III avoit vu de près la misère des peuples et la dévastation des provinces ; il avoit senti de plus près, et plus vivement encore, le besoin de la paix. Moins dévoré par les jésuites et de l'Espagne, plus équitable envers les religions qui n'étoient pas la sienne, il pouvoit écouter plus facilement que son père la voix de la modération. Il l'écouta, en effet, et donna la paix à l'Europe ; mais ce ne fut qu'après avoir lutté pendant onze ans avec la plume et l'épée, lorsque toute résistance étoit devenue inutile, et que la nécessité lui dictoit la loi.

Les commencemens de son règne furent heu-

Ferdinand
III lui suc-
cède.

1637

reux; et il combattit les Suédois avec succès. Ceux-ci, après la bataille de Wistock, avoient pris, sous la conduite du valeureux Banner, leurs quartiers d'hiver en Saxe, et ils avoient ouvert la campagne de 1637 par le siège de Leipzic. La vigoureuse résistance de la garnison et l'approche des troupes saxo-impériales sauvèrent cette place. Banner, pour ne pas être coupé dans sa communication avec l'Elbe, fut forcé de se retirer vers Torgau; mais les Impériaux, supérieurs en nombre, le chassèrent aussi de cette position. Entouré d'ennemis de toutes parts, arrêté par des torrens et poursuivi par la famine, il dut exécuter, à travers mille dangers, sa retraite en Poméranie. L'audace et le succès de cette retraite l'ont rendue immortelle; toute l'armée passa l'Oder à gué, près de Furstenberg; et le soldat, ayant de l'eau jusqu'au cou, traîna lui-même les canons que les chevaux épuisés refusoient de traîner. Banner avoit espéré trouver de l'autre côté de l'Oder le général Wrangel qui commandoit sous ses ordres en Poméranie; et, renforcé par lui, il croyoit pouvoir faire tête à l'ennemi; mais Wrangel ne parut pas; et à sa place, une armée impériale s'étoit postée auprès de Landsberg pour couper la retraite aux Suédois. Banner vit alors qu'il étoit tombé dans un piège affreux. Il avoit derrière lui un pays affamé, les Impériaux et l'Oder qui, gardé

Retraite célèbre de Banner en Poméranie.

par le général impérial Bucheim, n'offroit aucun passage : devant lui, Landsberg, Custrin, la Wartha, et une armée ennemie ; à droite, la Pologne, à laquelle on ne pouvoit guère se fier, malgré la suspension d'armes. Un prodige seul pouvoit l'arracher à cet effroyable danger ; et déjà les Impériaux triomphoient de son désastre prochain. Banner, dans son juste ressentiment, rejetoit sur les Français tous ses revers. Ils n'avoient pas fait sur le Rhin la diversion promise, et cette inaction, de leur part, avoit permis à l'empereur d'employer toutes ses forces contre les Suédois. « Si nous marchions jamais avec » les Allemands contre la France, dit Banner » au résident français qui suivoit son quartier- » général, nous ne ferions pas tant de façons » pour passer le Rhin. » Mais ce n'étoit pas le moment de faire entendre d'inutiles reproches. Il falloit une prompte résolution ; il falloit agir pour sortir de ce pas difficile. Afin de donner le change à l'ennemi et de l'obliger à abandonner l'Oder, il feint de se diriger vers la Pologne ; il envoya la plus grande partie de ses bagages sur le chemin qui conduit dans le royaume, et fait suivre la même route à son épouse, ainsi qu'aux femmes des officiers de son armée. Les Impériaux se portent aussitôt vers les frontières de la Pologne pour lui couper le passage. Bucheim

1632

lui-même abandonne son poste, et l'Oder est libre. Tout à coup Banner revient sur ses pas pendant la nuit, se porte vers le fleuve, et le passe avec ses troupes, son bagage et son artillerie, à un mille au-dessus de Custring, sans pont, sans bateaux, comme il l'avoit passé auparavant à Furstenberg. Enfin, sans avoir éprouvé la moindre perte, il atteint la Poméranie, dont il entreprend aussitôt la défense, de concert avec Hermann Wrangel.

Mais les Impériaux, conduits par Gallas, pénètrent dans ce duché après de Ribbes, et, supérieurs en nombre, ils l'inondent de toute part. Usedom et Wolgast sont emportés, Demmin se rend par capitulation, et les Suédois sont repoussés jusqu'aux extrémités de la Poméranie citérieure; ils étoient cependant plus intéressés que jamais à s'y maintenir; car, le duc Bogislas XIV, étant mort cette année, le moment étoit arrivé pour eux de faire valoir leurs prétentions sur le duché de Poméranie. voulant donc empêcher l'électeur de Brandebourg de profiter des droits qu'un traité de succession et la paix de Prague lui donnoient sur ce duché, la Suède fait les derniers efforts, et envoie à ses généraux des secours considérables en hommes et en argent. Sur d'autres points de l'Empire, les affaires des Suédois prennent aussi une tour-

nure plus heureuse; et ils commencent à se relever du profond affaissement où les avoient réduits l'inaction de la France et la défection de leurs alliés; car, après leur retraite précipitée vers la Poméranie, ils avoient successivement perdu toutes leurs places dans la haute Saxe. Les princes de Mecklenbourg, pressés par les armées impériales, commençoient à pencher vers l'Autriche, et le duc Georges de Lunebourg lui-même s'étoit déclaré contre eux. La forteresse d'Ehrenbrestein, vaincue par la famine, avoit ouvert ses portes au général bavarois de Werth, et les Autrichiens s'étoient emparés de tous les retranchemens élevés sur le Rhin. La France avoit éprouvé des pertes dans sa guerre avec l'Espagne, et les suites de cette guerre furent loin de répondre aux préparatifs pompeux par lesquels elle l'avoit ouverte. En un mot, les Suédois avoient tout perdu dans l'intérieur de l'Allemagne, et il ne leur restoit plus que les principales places de la Poméranie. Une seule campagne suffit pour les relever de ce profond abaissement, et la vigoureuse diversion que Bernard fit sur le Rhin donna tout à coup à la guerre une face nouvelle et inattendue.

Enfin, toute mésintelligence avoit cessé entre la France et la Suède, et l'ancien traité conclu entre ces deux couronnes avoit été confirmé à Hambourg avec de nouveaux avantages pour

1637

1638-1639
Heureux effets de la nouvelle alliance conclue entre la France et la Suède.

1633-1639] la Suède (1). En Hesse, la landgrave Amélie, princesse d'une politique profonde, prit, après la mort de Guillaume, son époux, les rênes du gouvernement, et soutint, avec vigueur, ses droits contre l'empereur et la ligne de Darmstadt. Dévouée par principe au parti protestant, elle n'attendoit plus qu'une occasion pour se déclarer hautement et agir. Cependant elle avoit su, par sa conduite mesurée et des négociations adroites, maintenir l'empereur dans l'inaction jusqu'au moment où elle conclut son alliance secrète avec la France, et où les vic-

(1) Il est nécessaire de faire connaître les négociations qui eurent lieu à ce sujet. La France avoit conclu avec la Suède le traité de Wismar, en 1636; ce traité ne devoit durer que quatre mois, mais on avoit promis de le faire ratifier pour trois ans. Dans la vérité, la Suède ne vouloit pas le ratifier; elle ne tenoit plus à son alliance avec la France, et ce qu'elle vouloit par dessus tout, c'étoit son accommodement avec l'empereur. Elle négocioit vivement dans ce but, quelles que fussent ses protestations envers la France. L'empereur, usant de dissimulation, entretenoit la Suède dans cette espérance, quoiqu'il fût bien résolu à n'écouter aucune de ses propositions. Ce ne fut qu'après deux ans, pendant lesquels l'empereur, tout en négociant, fit la guerre la plus active aux Suédois, et les auroit même chassés de l'Allemagne, sans la bravoure et les talens de Banner, que ceux-ci ouvrirent enfin les yeux, s'aperçurent qu'ils avoient été joués, et s'empressèrent de resserrer leur union avec la France. Ils envoyèrent, en conséquence, Adler-Salvius à Hambourg, pour traiter : la France envoya, de son côté, le comte d'Avaux. L'empereur, alarmé de l'ar-

toires du duc Bernard donnèrent aux affaires ¹⁶³⁸⁻¹⁶³⁹ des protestans une tournure plus favorable. Alors, elle jeta le masque, et renouvela ses anciennes liaisons avec la Suède. Les triomphes du duc Bernard engagèrent aussi le prince électoral palatin à prendre les armes contre l'ennemi commun. Il leva des troupes en Hollande avec l'argent de l'Angleterre, forma un magasin à Meppen, et se réunit aux troupes suédoises en Westphalie. A la vérité, on lui enleva son magasin, et son armée fut battue près de Flotha,

rivée du comte d'Avaux à Hambourg, redoutant l'habileté de ce négociateur, fit écrire à la ville de Hambourg de refuser la résidence au comte, la menaçant de la faire insulter par le général Galles, si elle ne se rendoit à son invitation. Les magistrats, jaloux de leurs privilèges, méprisèrent la menace de l'empereur : des troupes impériales y entrèrent aussitôt, avec ordre d'enlever l'ambassadeur français. D'Avaux crut voir l'honneur du nom français, autant que le bien de l'Etat, intéressé à ce qu'il demeurât à Hambourg ; il résolut de mourir plutôt que de quitter son poste. Cette conduite noble et ferme en imposa aux Impériaux : ceux-ci furent appelés sur d'autres points, et d'Avaux resta à Hambourg. Alors commença la négociation. Après beaucoup d'artifices de la part de Salvius, on conclut définitivement l'alliance (en 1638). On convint, entre autres choses, de ne traiter avec l'empereur que d'un commun consentement ; de porter la guerre au sein des Etats héréditaires de l'Autriche ; enfin, la France s'engagea à déclarer formellement la guerre à l'empereur : elle l'avoit faite jusqu'ici sans déclaration. *Voy.* Bougeant, t. I in-4°, p. 302 et suivantes. (N. d. T.)

1638-1639 par le comte de Hatzfeld; mais son entreprise n'eut pas moins pour résultat d'occuper les Impériaux pendant un certain temps, et de faciliter aux Suédois leurs opérations sur d'autres points. Plusieurs de leurs amis reparurent alors que la fortune se déclaroit de nouveau pour eux; et c'étoit même déjà une circonstance assez favorable à leurs intérêts que les Etats de basse Saxe adoptassent la neutralité.

Aidé de tous ces avantages, et renforcé de quatorze mille hommes nouvellement arrivés de Suède et de Livonie, Banner, plein d'espérances, ouvrit la campagne de 1638. Les Impériaux, qui occupoient la Poméranie antérieure et le Mecklenbourg, abandonnèrent en grande partie leurs postes, ou accoururent par bandes sous les drapeaux suédois, pour échapper à la famine, leur plus cruel ennemi dans ces contrées ravagées et appauvries. Les marches et les logemens des troupes avoient épuisé d'une manière si effrayante tout le pays entre l'Elbe et l'Oder, que Banner, pour pénétrer en Saxe et en Bohême, et ne pas mourir de faim pendant la route avec toute son armée, fit un détachement de la Poméranie citérieure vers la basse Saxe, et entra dans l'électorat par le territoire de Halberstadt. Les Etats de basse Saxe, impatiens de congédier un hôte aussi exigeant, le pourvurent des vivres nécessaires, au point qu'il eut

assez de pain, même pour l'armée qu'il avoit ¹⁶²⁸⁻¹⁶³⁹
à Magdebourg, pays où la faim avoit déjà porté
à se donner pour aliment la chair humaine.
Son arrivée répandit l'effroi dans toute la Saxe;
mais ce n'étoit pas sur ce pays épuisé qu'il por-
toit ses vues : c'étoit sur les Etats héréditaires
de l'empereur. Les triomphes de Bernard <sup>Divers succès
de Banner.</sup>
échauffoient encore son courage, et les riches
provinces de la maison d'Autriche tentoient sa
cupidité. Après avoir battu le général Salis près
d'Elsterbourg, détruit l'armée saxonne près de
Schemnitz, et s'être emparé de Pirna, il pé-
nètre en Bohême, passe l'Elbe, menace Pra-
gue, prend Brandeis et Leutmeritz, bat le
général Hofkirchen qui commandoit dix régi-
mens, et répand l'effroi et la désolation dans
le royaume. Tout ce qui peut être pris ou traîné
avec soi devient la proie du soldat; ce qu'on
est obligé de laisser est anéanti sur l'heure. Afin
d'emporter une plus grande quantité de grains,
on coupe les épis, et l'on détruit le reste. Plus de
mille châteaux, bourgs et villages, sont réduits
en cendres. Souvent on en voyoit cent, dans
une nuit, livrés aux flammes en même temps.
De la Bohême, il fait des courses en Silésie; et
la Moravie, l'Autriche elle-même, éprouvent
bientôt les terribles effets de sa cupidité. Pour
l'arrêter dans sa course, le comte de Hatzfeld
est obligé d'accourir de la Westphalie, Picco-

1638-1639 lomini vient des Pays-Bas. L'archiduc Léopold, frère de l'empereur, obtient le commandement, afin de réparer les fautes nombreuses de Gallas, son prédécesseur, et retirer l'armée impériale du profond abaissement où elle est tombée (1).

(1) Schiller garde un silence absolu sur les négociations qui eurent lieu pendant l'année 1639. Cependant, comme elles préparoient de loin celles du traité de Westphalie, il est indispensable de les faire connoître. La puissance qui parut vouloir s'occuper le plus activement de ramener la paix en Europe, fut d'abord l'Angleterre. Charles I^{er} s'interposa au milieu des partis; mais sa politique versatile déplut à tous. Il voulait se rendre redoutable à l'Autriche, à la France et à ses alliés, et tenir, pour ainsi dire, dans ses mains la paix ou la guerre. La maison d'Autriche se joua de lui. Il offrit de prendre parti avec les alliés; une conférence générale eut lieu à Hambourg à ce sujet. Les alliés, mécontents de ses propositions, rompirent la conférence. Mais ce qui affligeoit par dessus tout la maison d'Autriche, c'étoit le nouveau traité d'alliance conclue entre la Suède et la France. Fidèle à sa maxime, l'Autriche faisoit tous ses efforts pour diviser les deux puissances. Le comte de Curtz, vice-chancelier de l'Empire, avoit été envoyé à Hambourg dans ce dessein. Ses artifices auprès de Salvius (ministre suédois), des envoyés hollandais et des princes allemands, avoient tous pour objet de détacher la Suède ou les états protestans de l'alliance. Le congrès avoit été indiqué d'abord à Lubeck pour la Suède, et à Cologne pour la France. Les Impériaux pressaient leurs adversaires de s'y rendre pour commencer les négociations; les Suédois n'y voyoient pas d'inconvéniens : mais d'Avaux s'y refusoit, attendu que les Hollandais, alliés de la France, n'avoient pas encore reçu leurs sauf-conduits. Mille chicanes empêchèrent que ces sauf-conduits fussent délivrés. Le but des Impériaux étoit

Des résultats heureux ne tardèrent pas à justifier ces changemens, et la campagne de 1640 s'ouvrit d'une manière défavorable pour les Suédois. En Bohême, ils sont successivement chassés de tous leurs cantonnemens, et unique-

1640
Fortune dé-
venue des Sué-
dois.

de commencer le congrès de Lubeck, indépendamment de celui de Cologne, afin de séparer ainsi la Suède de la France. D'Avaux, qui avoit pénétré ce dessein, réclama l'exécution du traité, qui s'opposoit à ce que les deux puissances fissent leur paix séparément. Cette première intrigue ayant échoué, une seconde lui succéda : on étoit convenu de régler les préliminaires de paix à Hambourg ; les Impériaux vouloient exclure des conférences le comte d'Avaux. Constant dans leur politique, ils disoient que ces conférences avoient uniquement pour objet les intérêts de la Suède et de l'Autriche ; que ceux de la France seroient traités à Cologne. Les médiateurs, secrètement gagnés, tenoient le même langage. Des propositions particulières, faites à Salvius par le comte de Curtz, avoient aussi séduit ce ministre. D'Avaux, seul, restoit convaincu que toutes ces démarches n'étoient qu'un piège subtil ; il désabusa Salvius, lui fit comprendre que le véritable intérêt de la Suède consistoit à observer religieusement le traité, et la Suède resta fidèle. Le pape, de son côté, s'employa, à différentes reprises, pour faire cesser la guerre. En France, le clergé et le peuple murmuroient ; des plaintes amères s'élevoient contre le gouvernement du roi : Richelieu, pressé de toutes parts, songea sérieusement à la paix. Cependant, une trêve lui eût mieux convenu. La guerre pouvant se renouveler, il étoit indispensable à son maître. L'intérêt public se joignoit d'ailleurs à ces calculs de l'ambition du ministre : une longue trêve habitoit la Lorraine, l'Alsace et les places conquises à la domination française ; il étoit dès lors plus facile de se les faire définitivement accorder dans un traité de paix. Enfin, s'étoit une

1647

ment occupés à sauver leur butin ; ils se retirent en hâte à travers les montagnes de la Misnie ; mais, poursuivis en Saxe et battus près de Plauen, ils sont contraints de chercher un asile dans la Thuringe. Maîtres de la campagne en un seul été, ils retombent bientôt pour se relever de nouveau, et passer ainsi avec une étonnante rapidité des revers aux succès. L'armée affoiblie de Banner, menacée d'une ruine totale dans son camp près d'Erfurt, reçoit tout à coup de nouveaux renforts. Les ducs de Lunebourg renoncent à la paix de Prague, et amènent au général Suédois les mêmes troupes qu'ils avoient fait combattre contre lui, quelques années auparavant. La Hesse lui envoie des secours, et le duc de Longueville se joint à lui avec l'armée du duc Bernard. Banner, supérieur en nombre encore une fois, présente la bataille aux Impé-

trève que le pape proposoit. Après quelques tentatives inutiles faites à Paris, on renvoya la négociation de la trêve à Hambourg. Les Impériaux, confians dans leur politique, ou fondant de nouvelles espérances sur le succès de leurs armes, la rejeterent, et la guerre continua. Mais un événement qui combla de joie le cardinal, fut l'acquisition du duc Bernard et la possession de Brisach. Il étoit important d'assurer, par un traité de paix, cette précieuse conquête à la France, et le secours des alliés étoit indispensable. Richelieu ne négligea rien pour atteindre ce but. L'alliance avec la Suède alloit bientôt expirer ; il se hâta de la faire renouveler. Voy. les détails dans Bougeant, t. I in-4°, p. 342 et suiv. (N. d. T.)

riaux, auprès de Saalfeld. Mais Piccolomini, leur chef, l'évite avec sagesse, et choisit une position telle, qu'il est impossible de l'y forcer. Enfin, les Bava-rois se séparent des Impériaux, et prennent leur direction vers la Franconie; Banner tente alors une attaque sur ce corps isolé, mais la prudence du général bava-rois Mercy, et l'approche subite de l'armée impériale, font échouer son entreprise. Les deux armées se retirent vers le pays de Hesse où elles se renferment, à quelque distance l'une de l'autre, dans un camp retranché, jusqu'au moment où la disette et la rigueur de la saison les chassent de cette province désolée. Piccolomini choisit pour ses quartiers d'hiver les bords fertiles du Weser; mais, tourné par le général suédois, il est forcé de les lui abandonner, et se retire dans les évêchés de Franconie.

On tenoit à cette époque une diète à Ratisbonne, où les Etats devoient faire entendre leurs plaintes, où l'on devoit traiter de la guerre et de la paix, et prendre enfin les mesures les plus propres à donner le repos à l'Empire. La présence de Ferdinand qui présidoit le collège des princes, la majorité des voix catholiques dans le collège des électeurs, le nombre supérieur des évêques, et l'absence de plusieurs voix parmi les protestans, donnèrent aux opérations une direction entièrement favorable à l'empereur.

Diète tenue
à Ratisbonne.

1640

reur, et il s'en fallut de beaucoup que l'Empire eût été représenté dans cette diète. Les protestans la regardèrent, avec raison, comme une conspiration de l'Autriche et de ses partisans contre eux; et une tentative qui auroit pour objet de troubler cette assemblée ou d'en disperser les membres, ne pouvoit que remplir leurs vœux les plus ardens.

1641

Banner se
présente de-
vant Ratis-
bonne.

Banner conçut ce projet audacieux. Sa dernière retraite de Bohême avoit répandu quelques nuages sur sa réputation militaire, et il avoit besoin d'une action d'éclat pour la rétablir. Sans confier son plan à personne, il quitte tout à coup, par les froids les plus rigoureux, ses quartiers d'hiver de Lunebourg. Accompagné du maréchal de Guébriant qui commandoit l'armée française et celle de Weimar, il se dirige vers le Danube par la Thuringe et la Waidovie, et paroît devant Ratisbonne, avant que la diète eût pu être informée de son arrivée. La consternation des membres qui la composaient fut à son comble. Dans le premier effroi, tous les ambassadeurs voulurent prendre la fuite. L'empereur seul déclara qu'il n'abandonneroit pas la ville, et il rassura ainsi les autres par son exemple. Malheureusement pour les Suédois, le dégel survint, et il ne fut plus possible ni de passer le Danube à pied sec, ni de le passer en bateau, à cause des énormes glaçons qu'il char-

rioit. Banner fut donc obligé de renoncer à son entreprise. Cependant, ne voulant pas essuyer le reproche et la honte d'avoir fait une vaine tentative, jaloux d'ailleurs d'humilier l'orgueil de l'empereur, il salua Ratisbonne de cinq cents coups de canon. Trompé dans son attente, il résolut de pénétrer plus avant en Bavière et en Moravie, provinces riches, qui promettoient un séjour commode, et d'amples dépouilles à ses troupes épuisées. Mais le général français refusa de le suivre. Guébriant, craignant que le dessein des Suédois ne fût d'éloigner de plus en plus l'armée de Bernard, et de couper à cette armée toute communication avec la France, jusqu'à ce qu'ils l'eussent entièrement gagnée ou du moins mise hors d'état de rien entreprendre par elle-même. Il se sépara donc de Banner pour retourner vers le Rhin, et le général suédois se vit tout à coup exposé seul au choc de toutes les forces impériales. Rassemblées en silence entre Ratisbonne et Ingolstadt, elles s'avancent contre lui, et le forcent de songer à une promptre retraite. Cependant, sans un prodige, il paroisoit impossible de l'effectuer à la vue d'une cavalerie supérieure à la sienne, à travers des fleuves et des forêts, dans un pays rempli d'ennemis. Il se retire précipitamment vers le Wald, et cherche, à travers la Bohême, à se sauver en Saxe; mais il est obligé d'abandonner trois ré-

1641 — gimens, près de Neubourg. Ceux-ci, retranchés derrière un mauvais mur, font une résistance digne des Spartiates. Ils arrêtent les forces ennemies pendant quatre jours entiers, et donnent à Banner le temps de gagner les devants. Il s'échappe, en effet, par Egra, et se dirige vers Annaberg. Piccolomini s'étoit mis sur-le-champ à sa poursuite; il avoit pris le chemin le plus court de Schlackenvald, et il ne s'en fallut que d'une demi-heure qu'il prît Prsnitz avant Banner, et ne détruisît entièrement les forces suédoises. Guébriant se réunit de nouveau à l'armée de Banner à Zwickau, et les deux généraux dirigèrent leur marche vers Halberstadt, après avoir vainement tenté de défendre la Saxe contre les Impériaux.

Mort
Banner.

de Enfin, Banner trouva à Halberstadt (au mois de mai 1641) le terme de sa glorieuse carrière. Sa mort n'eut d'autres causes que son intempérance, et le chagrin qui le dévorait. Il soutint la réputation des armes suédoises en Allemagne, sinon avec un bonheur constant, du moins avec un grand éclat; et il se montra par ses nombreux succès digne du grand maître à l'école duquel il s'étoit formé. Fécond en projets qu'il ne confioit à personne, il les exécutoit avec la rapidité de l'éclair. Froid dans le péril, plus grand dans les revers que dans les triomphes, il n'étoit jamais plus redoutable que lorsqu'on

le croyoit à la veille de succomber. Il alloit ¹⁶⁴¹ cependant aux vertus du héros tous les défauts et tous les vices qu'enfante ou que du moins favorise le métier des armes. Impérieux dans la société comme à la tête de son armée, rude comme un soldat, il avoit toute la fierté du conquérant. Il outragea les princes allemands par son arrogance, et opprima leur pays par ses exactions. Il se dédommageoit des fatigues de la guerre par les plaisirs de la table et les excès de la volupté qui le conduisirent au tombeau à la fleur de l'âge. Mais, s'il étoit débauché comme Alexandre, comme Mahomet II, comme eux aussi il passoit du sein des plaisirs aux travaux les plus pénibles de la guerre, et le général réparoissoit déjà dans toute sa grandeur, alors que son armée murmuroit de ses foiblesses. Environ quatre-vingt mille hommes périrent dans les nombreuses batailles qu'il livra, et six cents drapeaux ou étendards envoyés par lui à Stockholm, attestèrent ses triomphes. Les Suédois ne tardèrent pas à sentir la perte de ce grand général; ils craignirent même un instant de ne pouvoir le remplacer. A peine Banner eut-il cessé de vivre qu'on vit se réveiller cet esprit de révolte et de licence qu'il avoit su contenir par son adresse autant que par sa fermeté. Tout à coup les officiers réclament avec violence leur solde arriérée, et aucun des quatre généraux qui se

1641

partagent le commandement, après sa mort, n'a assez d'autorité pour satisfaire à ces réclamations, ou pour les faire cesser. La discipline se relâche. La disette qui croît sans cesse, les lettres de rappel publiées par l'empereur, font éprouver chaque jour de grandes diminutions à l'armée. Les troupes de Weimar témoignent peu de zèle; celles de Lunebourg abandonnent les drapeaux suédois, parce que les princes de la maison de Brunswick ont fait leur accommodement avec l'empereur, après la mort du duc Georges; enfin, les Hessois se séparent à leur tour pour aller chercher en Westphalie de meilleurs cantonnemens. L'ennemi profite de ces circonstances critiques; et, quoique complètement battu deux fois, il parvient à faire de grands progrès en basse Saxe (1).

(1) C'est en 1641 que furent enfin conclus, à Hambourg, les préliminaires du traité de Westphalie. D'Avaux stipuloit pour la France, Lutzaw pour l'Autriche, et Salvius pour la Suède. Il est inutile de rappeler les négociations qui précéderent cet important résultat. Il suffira de dire que le comte d'Avaux, après avoir fait renouveler le traité d'alliance avec la Suède, obtint de faire déterminer, comme lieux du congrès, Munster pour la France, et Osnabruck pour la Suède. Ce fut surtout à l'habileté de ce diplomate que l'on dut le premier pas important fait vers la paix. Constamment occupé à déjouer les intrigues de l'Autriche, à éclairer et à raffermir le ministre suédois, à préserver les Etats d'Allemagne des séductions de l'empereur, il eut à développer tour à tour l'adresse, la patience, la hauteur même, vis-à-vis

Enfin, le nouveau généralissime suédois paroît avec des troupes fraîches et de l'argent : c'est Bernard Torstenshon, élève de Gustave-Adolphe, et le plus heureux successeur de ce héros qu'il avoit déjà servi, en qualité de page, dans la guerre de Pologne. Perclu de goutte, cloué, pour ainsi dire, à sa litière, il l'emportoit en célérité sur tous ses adversaires, et l'exécution de ses ordres sembloit voler avec eux. Le théâtre de la guerre change tout à coup sous ce général : on voit bientôt dominer de nouvelles maximes que la nécessité commande et que le succès justifie. Tous les pays pour lesquels on s'étoit battu jusqu'alors étoient épuisés, et la maison d'Autriche, tranquille dans ses Etats les plus reculés, n'avoit pas ressenti dans ses Etats héréditaires la plus légère atteinte des maux cruels sous lesquels gémissoit, depuis si longtemps, l'Allemagne. Torstenshon veut soumettre l'Autriche à cette épreuve douloureuse, et enrichir ses Suédois des dépouilles de cette contrée.

1642

Torstenshon
prend le com-
mandement
de l'armée
suédoise.

L'ennemi avoit remporté de grands avantages en Silésie sur le général suédois Stalhantsch,

des amis comme des ennemis. (*Voy. les détails dans Bougeant, t. I in-4°, p. 383 et suiv.*) Les observations que nous pourrions faire désormais sur les négociations appartenant à l'histoire même du traité de Westphalie, nous renvoyons le lecteur au second volume. (*N. d. T.*)

1648

et l'avoit chassé vers la nouvelle Marche. Torstenson, qui s'étoit réuni à la principale armée suédoise, dans le pays de Lunebourg, se fit joindre par ce général, traversa le Brandebourg qui, sous le grand électeur, avoit embrassé la neutralité armée, et fondit ensuite sur la Silésie. Glogau fut emporté, l'épée à la main, sans approches et sans brèches. Le duc François Albert de Lauenbourg fut battu et tué près de Schweidnitz, et cette ville tomba au pouvoir des Suédois, ainsi que la plus grande partie de la Silésie en deçà de l'Oder. Alors, Torstenson pénètre jusque dans l'intérieur de la Moravie où n'a encore paru aucun ennemi de l'Autriche. Il s'empare d'Olmütz, et fait trembler la capitale elle-même. Cependant, Piccolomini et l'archiduc Léopold, qui avoient rassemblé des forces considérables, chassent à leur tour le conquérant suédois de la Moravie, et bientôt après de la Silésie, où il fit une tentative inutile sur Brieg. Renforcé par Wrangel, il marche de nouveau contre un ennemi supérieur en nombre, et délivre Glogau; mais il ne peut ni contraindre les Impériaux à en venir aux mains, ni exécuter ses projets sur la Bohême; il envahit alors la Lusace, enlève Zittau à la vue de l'ennemi; après un court séjour dans cette contrée, traverse la Misnie, et marche vers l'Elbe qu'il passe à Torgau. Il va de là mettre

le siège devant Leipzig, espérant trouver dans cette ville opulente, que la guerre a épargnée depuis dix ans, d'immenses ressources en vivres, provisions de toute espèce, et y frapper de fortes contributions.

1642

Les Impériaux, conduits par Léopold et Piccolomini, accourent aussitôt par Dresden pour faire lever le siège de Leipzig, et Torstenshon qui craint de se voir resserré entre la ville et l'armée, marche en ordre de bataille vers l'ennemi. Par un singulier concours de circonstances, on se trouve sur ce même terrain immortalisé, onze ans auparavant, par la brillante victoire de Gustave-Adolphe. La valeureuse conduite des héros de cette journée réveille tout à coup une noble émulation dans l'âme des guerriers de Torstenshon. Les généraux suédois, Stalhantsch et Willenberg, fondent sur l'aile gauche des Impériaux, qui n'avoit pas eu le temps de se former en bataille, avec une telle impétuosité, que la cavalerie destinée à la couvrir est culbutée en un instant et mise entièrement hors de combat. Cependant, le même sort menaçoit l'aile gauche des Suédois, lorsque l'aile droite victorieuse accourt à son secours, prend l'ennemi en queue et en flanc, et finit par rompre ses lignes : inébranlable, l'infanterie des deux armées conserve toutes ses positions. Après avoir consommé toute sa poudre, dans son acharne-

Bataille de
Leipzig, ga-
gnée par Tor-
stenshon.

1642

ment, elle se bat avec la croise des mousquets, jusqu'à ce qu'enfin les Impériaux enveloppés de toutes parts, sont forcés, après un combat de trois heures, d'abandonner le champ de bataille. Les chefs des deux armées avoient fait tous leurs efforts pour retenir leurs fuyards; et l'archiduc Léopold, à la tête de son régiment, fut le dernier à la retraite comme il avoit été le premier à l'attaque. Cette victoire sanglante coûta aux Suédois plus de trois mille hommes, et deux de leurs meilleurs généraux, Schlangen et Lilienhœck. Du côté des Impériaux, cinq mille hommes restèrent sur la place, et un nombre à peu près égal furent faits prisonniers. Toute leur artillerie, composée de quarante six pièces de canon, la vaisselle et la chancellerie de l'archiduc, enfin tout le bagage de l'armée, tombèrent entre les mains du vainqueur. Torstenshon, trop affoibli par sa victoire pour pouvoir poursuivre l'ennemi, se porta devant Léipzig. L'armée battue se retira en Bohême, où les régimens se formèrent de nouveau. L'archiduc Léopold, irrité d'une pareille défaite, fit éprouver tous les effets de son ressentiment au régiment de cavalerie dont la fuite avoit donné lieu au premier désordre. A Rackonitz, en Bohême, il le déclara infâme, en présence de toute l'armée, lui ôta ses chevaux et ses armes, fit déchirer ses étendards; condamner

à mort plusieurs officiers , et décimer les soldats. 1641

Le résultat le plus important de la victoire de Torstenshon fut la prise de Léipzig, qui se rendit trois semaines après la bataille. La ville fut obligée d'habiller à neuf toute l'armée suédoise, et ne se racheta du pillage qu'en donnant trois tonnes d'or au vainqueur, sans compter les taxes imposées sur les maisons de commerce qui avoient leurs magasins dans Léipzig. L'hiver suivant, Torstenshon marcha contre Freiberg; il brava, pendant plusieurs semaines, les rigueurs de la saison sous les murs de cette place, espérant toujours lasser par sa persévérance le courage des assiégés. Mais il ne fit que sacrifier inutilement ses troupes, et bientôt l'approche de Piccolomini l'obligea à la retraite. Cependant il se félicita d'avoir forcé l'ennemi à renoncer au repos dont il se privoit volontairement lui-même, et il eut la satisfaction de lui faire perdre plus de trois mille chevaux dans cette campagne d'hiver. Il se porta alors vers l'Oder pour se renforcer des garnisons de Poméranie et de Silésie; mais tout à coup il reparoit sur les frontières de la Bohême, traverse ce royaume, et va en Moravie délivrer Olmütz que serroient de près les troupes impériales. De son camp près Dobitschau, à deux milles d'Olmütz, Torstenshon dominoit toute la Moravie qu'il

¹⁶⁴² épuisa pas ses exactions, et plusieurs de ses partis s'avancèrent même jusqu'aux ponts de Vienne. L'empereur s'efforça en vain d'appeler la noblesse hongroise au secours de la Moravie. Les Hongrois se prévalurent de leurs privilèges, et refusèrent de servir hors de leur patrie. On perdit à cette négociation un temps précieux, qu'on auroit plus utilement employé à la défense de la province; et la Moravie, entièrement envahie, demeura en proie aux Suédois.

Tandis que Bernard Torstenshon exécutoit l'étonnement universel par ses marches et ses triomphes, les alliés ne restoit pas oisifs sur d'autres points de l'Empire. Les Hessois et l'armée de Weimar sous le comte d'Eberstein et le maréchal de Guébriant, étoient entrés dans l'électorat de Cologne pour y prendre leurs quartiers d'hiver. L'électeur, voyant les choses de ses Etats, appela le général Hatzfeld, et rassembla ses propres troupes dont il confia le commandement au général Lamboi. Celui-ci fut attaqué par les alliés près de Kempen (en janvier 1642), et défait dans une bataille où il laissa deux mille hommes sur la place, et perdit quatre mille prisonniers (1). Cette impor-

Défaite de
Lamboi
Kempen.

(1) Lamboi lui-même et Mercy furent du nombre. Cette victoire valut à Guébriant le bâton de maréchal de France. (N. du T.)

tante victoire ouvrit aux alliés tout l'électorat de Cologne, ainsi que les pays circonvoisins, de manière que non seulement ils purent y maintenir leurs quartiers d'hiver, mais encore en tirer de nombreux renforts tant en hommes qu'en chevaux. 1642

Guébriant chargea les Hessois de défendre les conquêtes faites sur le bas Rhin, contre le comte de Hatzfeld, et s'approcha de la Thuringe pour appuyer les entreprises de Torstenshon en Saxe. Mais, au lieu de faire jonction avec les Suédois, il revint précipitamment sur le Rhin, dont il s'étoit déjà beaucoup trop éloigné. Les Bava-rois, conduits par Mercy et Jean de Werth, l'ayant devancé dans le margraviat de Baden, il erra pendant plusieurs semaines, exposé à toutes les intempéries de la saison, campant le plus souvent sur la neige, jusqu'à ce qu'enfin il arriva dans le Brisgaw, où il trouva un asile bien chèrement acheté. Guébriant, il est vrai, reparut en campagne l'été suivant, et occupa l'armée bava-roise en Souabe, de manière à l'empêcher de venir au secours de Thionville, assiégée par le prince de Condé. Mais, attaqué bientôt par un ennemi supérieur en nombre, il fut repoussé jusqu'en Alsace où il attendit des renforts. 1643

La mort du cardinal de Richelieu, arrivée au mois de novembre 1642, et le changement de

Mort le Richelien et de Louis XIII.

1643

roi et de ministre qu'entraîna après elle la mort de Louis XIII, au mois de mars 1643, avoient détourné l'attention de la France des affaires de l'Allemagne, et cette inactivité se fit sentir dans les opérations militaires. Mais Mazarin, héritier de la puissance de Richelieu, de ses principes et de ses projets, suivit, avec un nouveau zèle, le plan de son prédécesseur. Si Richelieu avoit employé la masse des armées contre l'Espagne, Mazarin l'employa à son tour contre l'empereur; et les soins qu'il mit à entretenir constamment la guerre en Allemagne, vérifièrent sa maxime : Que l'armée d'Allemagne étoit le bras droit de son roi et le boulevard de la France (1). Aussitôt après la prise de Thionville, il envoya des renforts en Alsace, au maréchal de Guebriant; et, afin d'inspirer à ces troupes plus d'ardeur et plus de résolution pour surmonter toutes les fatigues de la guerre qu'elles alloient faire en Allemagne, le fameux vainqueur de Rocroi, le duc d'Enghien, depuis prince de Condé, les y conduisit en personne. Alors Guebriant se sentit assez fort pour reparôître en campagne avec honneur. Il repassa le Rhin, dans l'intention d'aller chercher de meilleurs

(1) Ce seroit ici le cas d'offrir quelques considérations sur la différence de la politique de Mazarin et de celle de Richelieu; mais elles trouveront mieux leur place dans l'histoire même du traité de Westphalie. (N. d. T.)

quartiers d'hiver en Saxe, et il s'empara en effet de Rothweil, où un magasin bavarois tomba en son pouvoir; mais cette place fut payée plus cher qu'elle ne valoit, et perdue plus promptement qu'elle n'avoit été prise. Guébriant reçut au bras une blessure que la maladresse de son chirurgien rendit mortelle, et la grandeur de sa perte fut sentie le jour même de sa mort (1).

Mort du
maréchal de
Guébriant.

L'armée française, considérablement affoiblie par cette expédition d'hiver, s'étoit retirée, après la prise de Rothweil, dans les environs de Duttlingen, où elle se reposoit dans la plus profonde sécurité. Sur ces entrefaites, l'ennemi rassemble des forces nombreuses pour empêcher les Français de s'établir au-delà du Rhin, les éloigner de la Bavière, et affranchir ce pays de leurs exactions. Les Impériaux, sous les ordres

(1) Schiller s'étant borné au récit des événemens militaires qui se passent en Allemagne, nous laisse ignorer une partie des plus beaux faits de la guerre de Trente-Ans. C'est ainsi qu'il ne dit pas un mot de la bataille de Rocroi, dont les résultats furent si importans, et influèrent si puissamment sur les résolutions des souverains. (Elle se donna le 19 mai 1643.) L'infanterie espagnole, invincible jusqu'alors, fut anéantie dans cette journée. Thionville tomba immédiatement au pouvoir des Français. L'ennemi, qui s'étoit flatté de pénétrer de nouveau jusqu'à Paris, se vit comme anéanti d'un seul coup. Les Suédois et les autres alliés prirent une confiance entière dans les armes de la France. (N. d. T.)

1643 de Hatzfeld, se joignent aux Bavarois, commandés par Mercy; et le duc de Lorraine, que l'on trouve partout dans cette guerre, excepté dans ses Etats, se réunit à eux. On convient d'aller surprendre les Français dans leurs cantonnemens auprès de Duttlingen et dans les villages environnans : genre d'expédition très-usité dans cette guerre, et qui coûtoit ordinairement plus de sang qu'une bataille rangée, parce qu'il entraînoit toujours beaucoup de confusion. Un pareil plan ne pouvoit être exécuté plus à propos; le soldat français, peu familiarisé avec ce genre d'attaque, se croyoit suffisamment rassuré contre toute surprise par la rigueur de la saison. Jean de Werth, habile dans cette espèce de guerre, avoit été échangé depuis quelque temps contre Gustave-Horn : ce fut lui qui conduisit l'entreprise, et il l'exécuta avec un bonheur qui passa toute espérance.

Bataille de
Duttlingen.

On attaqua les Français du côté où, défendus par des défilés et des forêts, ils se croyoient le plus en sûreté; et une neige abondante qui tomba le même jour (24 novembre 1643) permit à l'avant-garde de s'avancer, sans être aperçue, jusqu'à la vue de Duttlingen. Toute l'artillerie française, abandonnée en dehors de la ville, tomba aussitôt au pouvoir des Impériaux, qui s'emparèrent en même temps du château de Hembourg, situé dans les environs. Duttlingen même se vit

entourée par toute l'armée ennemie, qui attri-
voit peu à peu, et qui intercepta en un instant
tous les cantonnemens des Français répandus
dans les villages. Ceux-ci furent donc vaincus
avant qu'on eût tiré un seul coup de canon. La
cavalerie dut son salut à la vitesse de ses che-
vaux et à quelques minutes d'avance qu'elle
avoit sur l'ennemi. L'infanterie fut hachée, ou
mit bas les armes. Environ deux mille hommes
restèrent sur la place; sept mille furent faits
prisonniers, avec vingt-cinq officiers de l'état-
major et quatre-vingt-dix capitaines. Ce fut
l'unique action de toute cette guerre qui pro-
duisit à peu près la même sensation dans l'âme
des deux partis. Tous les deux étoient allemands;
tous les deux se réjouirent du déshonneur de
l'armée française. Le souvenir de cette malheu-
reuse journée, qui se renouvela à Rosbach un
siècle plus tard, fut effacé, il est vrai, dans la
suite, par les exploits d'un Turenne et d'un
Condé; mais les Allemands étoient bien excu-
sables de se dédommager, par un vaudeville sur
la bravoure française, de toutes les misères que
la politique française accumuloit sur eux (1).

(1) L'auteur, qui paroît se complaire au récit de cette
défaite de l'armée française, auroit pu ajouter, pour être
entièrement exact, que les troupes weimariennes, soldats
allemands, et réputés autrefois les meilleurs de l'Europe,
en faisoient partie, et que c'est à la mésintelligence qui

1643

Cependant, cette défaite auroit pu devenir très-funeste aux Suédois ; car l'empereur dirigea aussitôt toutes ses forces contre eux, et un nouvel ennemi se prépara à leur faire la guerre. Torsenshon avoit abandonné subitement la Moravie au mois de septembre 1643, et s'étoit retiré en Silésie. Personne ne connoissoit la cause de son départ, et les divers mouvemens qu'il faisoit continuellement faire à son armée contribuèrent à augmenter l'incertitude où l'on étoit à cet égard. De la Silésie il marcha vers l'Elbe par divers détours, et les Impériaux le suivirent jusqu'en Lusace. Il jeta un pont sur ce fleuve auprès de Torgau, et fit répandre le bruit qu'il alloit pénétrer, par la Misnie, dans le haut Palatinat et la Bavière. Il feignit, en effet, de vouloir passer le fleuve près de Barby ; mais il continua de le descendre jusqu'à Havebberg, où il annonça à son armée qu'il la menoit en Holstein contre les Danois.

La partialité que le roi Christian IV. montrait depuis long-temps contre la Suède dans le rôle de médiateur qu'il avoit adopté, la jalousie avec

éclata entre leurs chefs et les chefs français que fut due en grande partie la défaite. (Pfeffel, *Abrégé chronol. & Hist. de Turenne*.) Le maréchal de Rantzau commandoit les Français ; il fut au nombre des prisonniers. Mercy commandoit les Bayarois ; Turenne vint prendre le commandement des débris de l'armée battue. (N. d. T.)

laquelle il s'opposoit aux progrès de ses armes , 1643
les obstacles qu'il mettoit sans cesse à sa navigation dans le Sund, et les droits onéreux dont il surchargeoit son commerce naissant, avoient excité les justes ressentimens de cette couronne, et ces humiliations, se renouvelant chaque jour, avoient fini par déterminer la Suède à se venger. Quelque téméraire que parût la résolution d'entreprendre une nouvelle guerre, tandis que vainqueur on se voyoit prêt à succomber sous le poids de l'ancienne, la vengeance, la haine nationale, élevèrent cependant le courage des Suédois au-dessus de toutes ces craintes, et les embarras même dans lesquels les avoit plongés la guerre d'Allemagne étoit un nouveau motif pour eux de tenter le sort des armes contre le Danemarck. Enfin, on en étoit venu à ce point, que la guerre étoit indispensable pour occuper les troupes et leur donner du pain; que l'on se battoit uniquement pour des quartiers d'hiver, et que l'on s'estimoit plus heureux d'avoir procuré de bons cantonnemens à son armée que d'avoir gagné de grandes batailles. Mais presque toutes les provinces de l'Empire d'Allemagne étoient épuisées; elles manquoient de vivres, de chevaux, d'hommes, tandis que le Holstein possédoit de tout en abondance. Ne gagnât-on que de recruter l'armée dans cette province, de rafraîchir le soldat, et de mieux monter la

1643

cavalerie, un pareil résultat méritoit du moins qu'on en fit la tentative. D'ailleurs, on venoit d'ouvrir des négociations pour la paix ; et comme la Suède, loin de la désirer, ne cherchoit qu'à la retarder le plus possible, en augmentant de toutes parts le désordre et la confusion, il lui importoit d'empêcher les dangereux effets que pouvoit avoir l'influence du Danemarck à sa conclusion. D'ailleurs, son principal dessein étoit de parvenir à fixer le dédommagement auquel elle pouvoit prétendre ; il étoit de son intérêt d'augmenter le nombre de ses conquêtes, afin de rendre d'autant plus assurée celle qui faisoit le grand objet de ses vœux. Le mauvais état de défense où se trouvoit le Danemarck pouvoit même autoriser de plus hautes espérances, si l'on agissoit avec mystère et célérité. Ce but fut rempli : on garda si soigneusement le secret à Stockholm, que les ministres danois n'en eurent pas le moindre soupçon. La France et la Hollande ne s'en doutèrent pas davantage.

La Suède fait
la guerre au
Danemarck.

La guerre même servit de déclaration de guerre, et Torstenshon étoit déjà dans le Holstein qu'on ne soupçonnoit pas même les hostilités. Les troupes suédoises se répandent comme un torrent dans cette province, et s'emparent de toutes les places fortes, excepté Rensbourg et Glückstadt. Une autre armée entre dans la Scandinavie, où elle trouve tout aussi peu de résistance. La

saison orageuse seule empêche les chefs de passer le Belt, et de porter la guerre en Finlande. La flotte danoise échoue auprès de Femern, et Christian, qui s'y trouvoit, perd l'œil droit d'un éclat de navire. Trop éloigné des forces de l'empereur, son allié, le roi de Danemarck est sur le point de voir son royaume entièrement envahi par les Suédois ; et tout semble devoir réaliser la prédiction que l'on racontoit du fameux Ticho-Brahé : il avoit annoncé qu'en 1644, Christian IV. seroit obligé de sortir de son royaume, le bâton à la main.

1643

Cependant, l'empereur ne pouvoit voir avec indifférence la perte du Danemarck, et que les Suédois vinssent y puiser de nouvelles forces (1). Malgré toutes les difficultés d'une marche très-longue, à travers des pays ravagés, il envoya sur-le-champ une armée dans le Holstein, sous les ordres du comte de Gallas, auquel on venoit de confier de nouveau le commandement général, depuis la retraite de Piccolomini. Gallas parut en effet dans ce duché, s'empara de Kiel, et ne douta pas qu'après avoir opéré sa jonction avec les Danois, il n'enfermât l'armée suédoise dans le Jutland. D'un autre côté, les Hessois et les Suédois, commandés par Koenigsmarck,

1644

(1) L'année 1644 est plus remarquable par les négociations que par les événemens militaires. Voy. l'*Histoire du Traité de Westphalie*, tome suivant. (N. d. T.)

1644

se voyoient occupés par Hatzfeld, ainsi que par l'archevêque de Bremen, fils de Christian IV, et une attaque sur la Misnie attira même Kœnigsmarck sur les frontières de la Saxe : mais Torstenshon traversa le défilé qu'on avoit négligé d'occuper entre Schleswig et Stappholm, marcha avec ses nouveaux renforts contre Gallas, et le poussa, en remontant le cours de l'Elbe, jusqu'à Bernbourg, où les Impériaux se retranchèrent. Torstenshon passa la Saale, et prit, en arrière de l'ennemi, une position telle, qu'elle coupoit à ce dernier toute communication avec la Saxe et la Bohême. Ce fut alors que la famine fit sentir toutes ses horreurs dans le camp des Impériaux, et détruisit la plus grande partie de leurs troupes. Leur retraite sur Magdebourg n'améliora pas cette situation désespérée. La cavalerie, qui chercha à se sauver du côté de la Silésie, fut atteinte par Torstenshon près de Interbock, et dispersée : le reste de l'armée, après avoir essayé vainement de se faire jour l'épée à la main, fut presque entièrement détruit auprès de Magdebourg. Gallas ne ramena que quelques milliers d'hommes de tant de forces ; mais il acquit, dans cette journée, la réputation du premier homme de son siècle pour perdre une armée. Après cette malheureuse tentative pour délivrer le roi de Danemarck, celui-ci demanda la paix, qu'il obtint

Défaite des
Impériaux
par Torsten-
shon, près de
Interbock.

1645

aux plus dures conditions à Bremseboor, en 1645.

Torstenshon poursuivit sa victoire. Tandis que l'un de ses généraux, Axel Lihénstern, pressoit vivement l'électorat de Saxe, que Koenigsmarck faisoit tomber sous la puissance suédoise tout le territoire de Bremen, lui-même, à la tête de seize mille hommes et de quatre-vingts canons, pénétoit dans la Bohême, et se dispo-
soit à porter de nouveau la guerre dans les Etats héréditaires de l'Autriche. A cette nouvelle, Ferdinand accourut en personne à Prague, pour enflammer, par sa présence, le courage de ses troupes. Comme son armée manquoit d'un gé-
néral habile, et que d'ailleurs la division régnoit parmi les chefs, il voulut se tenir rapproché du théâtre de la guerre, afin d'agir par lui-même avec plus de promptitude et de vigueur. Hatzfeld rassembla, d'après son ordre, toutes les forces de l'Autriche et de la Bavière, dernière armée de l'empereur, dernier boulevard de ses Etats; et, contre son conseil, contre sa propre volonté, il les opposa à l'ennemi auprès de Jan-
kau ou Jankowitz, le 24 février 1645. Ferdinand se fioit sur sa cavalerie, plus forte de trois mille chevaux que la cavalerie suédoise; mais cette supériorité n'effraya pas Torstenshon, qui ne comptoit jamais ses ennemis. Dès la première charge, les Suédois mirent complètement en

Nouvelle dé-
faite des Im-
périaux près
de Jankau.

1645

déroute l'aile gauche, que le général de la ligue Goetz avoit engagée dans une mauvaise position, entre des marais et des bois : le chef y périt avec la plus grande partie de ses troupes, et presque toutes les munitions de l'armée tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Ce début malheureux décida du sort de la bataille. Les Suédois, marchant toujours en avant, s'emparèrent des principales hauteurs ; et, après un combat sanglant qui dura huit heures, après une charge furieuse de la cavalerie impériale et la plus vigoureuse résistance de l'infanterie suédoise, ceux-ci restèrent enfin maîtres du champ de bataille. Les Autrichiens laissèrent deux mille hommes sur la place, et Hatzfeld fut fait prisonnier avec trois mille hommes. Ainsi périrent, en une seule journée, le meilleur général et la dernière armée de l'empereur.

Cette victoire décisive ouvroit tous les pays autrichiens à l'ennemi. Ferdinand accourut à Vienne pour veiller à la défense de sa capitale, pourvoir à sa sûreté, à celle de sa famille et de ses trésors. Bientôt les Suédois vainqueurs inondèrent la Moravie et l'Autriche. Après avoir conquis presque toute la Moravie, cerné Brunn, s'être rendus maîtres de tous les châteaux et de toutes les places fortes jusqu'au Danube, après avoir emporté la redoute élevée au pont du Loup, à quelque distance de Vienne, ils se montrent à

la vue de cette capitale, et le soin qu'ils mettent à fortifier les places conquises semble annoncer le dessein de s'y maintenir. Enfin, après un immense détour à travers toutes les provinces de l'Empire germanique, après avoir porté, de toutes parts, les plus grands désastres, le feu de la guerre retourne aux lieux d'où il est parti, et la bataille suédoise rappelle aux habitans de Vienne les bandes que les rebelles de Bohême avoient lancées, vingt-sept ans auparavant, jusque dans le palais impérial. Le même théâtre voit renouveler les mêmes scènes. Bethlem-Gabor avoit été appelé à cette époque par les rebelles de Bohême : son successeur Ragotzki est appelé en ce moment par Torstenshon. La haute Hongrie est déjà couverte de ses troupes, et l'on craint, à tout instant, qu'il ne se joigne à l'armée suédoise. Jean-Georges de Saxe, écrasé dans ses Etats par les nombreux cantonnemens des Suédois, délaissé sans secours par l'empereur, qui, depuis la bataille de Jankau, est hors d'état de se défendre lui-même, prend l'unique et dernier parti qui lui reste : il conclut avec la Suède une suspension d'armes, qui, prolongée d'année en année, le conduit jusqu'à la paix générale. L'empereur perd un ami au moment même où un nouvel ennemi se présente aux frontières de l'Empire, où ses armées disparaissent anéanties, où ses alliés sont battus aux autres extré-

1645

L'électeur de Saxe conclut une suspension d'armes avec les Suédois.

1645

Bataille de
Fribourg.

mités de l'Allemagne. En effet, l'armée française venoit d'effacer, par une brillante campagne, la honte de la journée de Dittlingen. Elle avoit occupé sur le Rhin toutes les forces de la Bavière. Renforcée des nouvelles troupes que le grand Turenne, déjà illustré par ses triomphes d'Italie, amena de France au duc d'Enghien, elle parut, le 3 août 1644, devant Fribourg, dont le général Mercy venoit de s'emparer, et qu'il défendoit avec toutes ses troupes, après s'être couvert par des retranchemens formidables. L'impétuosité française échoua, à la vérité, contre la fermeté des Bavarrois; et le duc d'Enghien fut forcé à la retraite (1), après avoir sacrifié inutilement six mille des siens. Mazarin versa des larmes sur

(1) Le duc d'Enghien ne fit pas de retraite. De concert avec Turenne, il attaqua deux fois l'armée bavaroise, commandée par Mercy, et couverte par les plus forts retranchemens; il força l'ennemi dans toutes ses redoutes, le chassa de toutes ses positions, le contraignit à la retraite; et lui enleva toute son artillerie et tout son bagage : à la vérité, six mille hommes restèrent sur la place, et l'attaque avoit été jugée téméraire. (*Voy. Pfeffel, Abrégé chron.*, an. 1644; et Bougeant, t. II in-4°, p. 94 et suiv.) Ce n'est pas là proprement échouer, ni faire une retraite, comme le dit Schiller. Quelques auteurs, en admirant l'impétueuse bravoure du duc d'Enghien, qui ne vit là qu'une occasion d'acquiescer de la gloire, se sont contentés de dire que Turenne n'auroit peut-être pas risqué la bataille. *Voy. Bougeant. (N. d. T.)*

une aussi énorme perte. Condé, qui l'écoutoit que la gloire, en fit peu de cas : « Une seule nuit de Paris, dit-il, produit plus de monde » que cette action n'en a coûté. » Mais cette sanglante bataille avoit tellement affoibli les Bava-rois, que, loin de pouvoir délivrer l'Autriche, ils ne furent pas même en état de défendre les bords du Rhin : Spire, Worms, Manheim, ouvrirent leurs portes ; la forteresse de Philipsbourg fut forcée, faute de vivres, et Mayence elle-même se hâta, par une prompte soumission, de désarmer le vainqueur.

Les mêmes événemens qui, au commencement de la guerre, avoient sauvé l'Autriche et la Moravie contre les Bohémiens, la sauvèrent aussi contre Torstenshon. Ragotzki avoit en effet pénétré à la tête de vingt-cinq mille hommes, jusqu'au Danube, et s'étoit rapproché du camp des Suédois ; mais, ces bandes barbares et indisciplinées, au lieu de favoriser par des opérations régulières et concertées les entreprises de Torstenshon, ne firent que ravager les contrées où elles passèrent, et augmentèrent la disette dans l'armée suédoise. Arracher un tribut à l'empereur, dépouiller ses sujets de leur argent et de leurs biens, tel étoit l'unique motif qui avoit mis à Ragotzki, ainsi qu'à Bethlem-Gabor, les armes à la main ; et l'un et l'autre retournoient chez eux dès qu'ils

1645

avoient rempli ce but. Ferdinand, pour éloigner le barbare, lui accorda ce qu'il demandoit; et, à l'aide d'un léger sacrifice, il délivra ses Etats de ce redoutable ennemi.

Cependant, l'armée suédoise s'étoit singulièrement affoiblie dans le camp devant Brunn. Torstenshon, qui la commandoit, avoit épuisé inutilement pendant quatre mois toutes les ressources de son talent, dans l'art des sièges. La résistance répondoit à l'attaque, et le désespoir élevoit encore le courage du commandant de Souches, transfuge suédois, qui n'avoit aucun pardon à espérer. Les maladies que la disette, la malpropreté, les mauvais fruits, l'air empesté engendrèrent dans le camp, et la retraite précipitée des Transylvains, forcèrent enfin le général suédois à lever le siège. Tous les passages sur le Danube étant interceptés, son armée se trouvant d'ailleurs considérablement diminuée par les maladies et la famine, il renonça à ses projets sur la Moravie et l'Autriche, se contenta de laisser une garnison suédoise dans les places conquises, pour avoir une clef dans ces deux provinces, et se dirigea vers la Bohême où il fut poursuivi par les Impériaux sous les ordres de l'archiduc Léopold. Les places perdues, qui ne furent pas reprises par l'archiduc, tombèrent ensuite au pouvoir du général impérial Bucheim. Les succès furent si rapides que l'an-

née suivante l'Autriche ne vit plus d'ennemis sur ses frontières ; et la capitale en fut quitte pour la frayeur qu'elle avoit eue. Les Suédois ne combattirent pas d'une manière plus heureuse en Bohême et en Silésie ; ils parcoururent ces Etats sans pouvoir s'y maintenir. Cependant, quoique l'entreprise de Torstenshon n'eût pas été couronnée du succès que son brillant début sembloit promettre, elle n'en eut pas moins les résultats les plus heureux pour le parti suédois. Par elle, le Danemarck fut forcé à la paix, et l'électeur de Saxe à l'armistice. L'empereur devint plus accommodant, la France plus traitable, et la Suède plus confiante et plus hardie envers les autres puissances. Après avoir rempli son devoir d'une manière si éclatante, le héros que venoient d'illustrer tant de victoires, rentra dans le silence de la vie privée, et chercha quelques adoucissemens aux tourmens cruels que lui faisoit éprouver sa maladie.

Torstenshon retiré, l'empereur se vit rassuré contre toute invasion ennemie du côté de la Bohême ; cependant, un nouveau danger vint bientôt menacer les frontières de l'Autriche. Turenne, qui s'étoit détaché de l'armée du prince de Condé pour se porter vers la Souabe, avoit été battu près de Mergentheim, par Mercy (an 1645) ; et les Bavares victorieux avoient pénétré dans le pays de Hesse, sous la conduite

1645

de leur vaillant général. Mais le duc d'Enghien accourut bientôt de l'Alsace, à la tête d'un secours considérable; les Suédois, commandés par Koenigsmarck, vinrent de Moravie, et les Hessois s'avancèrent des bords du Rhin pour renforcer l'armée battue; les Bavarois se virent alors repoussés jusqu'aux extrémités de la Souabe. Enfin, ils s'arrêtèrent au village de Allersheim, non loin de Nordlingen, pour défendre les frontières de la Bavière; la bravoure impétueuse du duc d'Enghien ne se laissa effrayer par aucun obstacle. Il conduisit ses troupes contre les retranchemens ennemis, et livra une bataille mémorable, que la résistance héroïque des Bavarois rendit des plus acharnées et des plus meurtrières. Enfin, la mort de l'excellent général Mercy, le sang-froid de Turenne, et la fermeté inébranlable des Hessois, la décidèrent en faveur des alliés. Mais ce second sacrifice de sang humain eut peu d'influence sur la marche des opérations militaires et sur les négociations relatives à la paix. L'armée française, déjà affaiblie par cette sanglante victoire, se vit encore diminuée par la retraite des Hessois, et les nouveaux renforts que l'archiduc amena au secours des Bavarois forcèrent Turenne à regagner précipitamment les bords du Rhin.

Bataille de
Nordlingen,
général
Turenne
et
Condé.

1646

La retraite des Français permit alors à l'ennemi de diriger toutes ses forces en Bohême.

contre les Suédois. Gustave-Wrangel, digne successeur de Baner et de Torstenshon, avoit obtenu, en 1646, le commandement général de toutes les troupes suédoises. Elles consistoient en huit mille chevaux environ, et quinze mille hommes d'infanterie, outre le corps de troupes légères commandé par Kœnigsmarck, et les nombreuses garnisons répandues dans l'Empire. L'archiduc Léopold, après avoir renforcé ses vingt-quatre mille hommes de douze régimens de cavalerie et de dix-huit d'infanterie bavaroise, marcha contre Wrangel, dans l'espoir qu'il l'écraserait avec toutes ses forces, avant que Kœnigsmarck eût pu opérer sa jonction, ou que les Français eussent fait une diversion. Wrangel n'attendit pas cette attaque, et se porta en toute hâte vers la haute Saxe, sur le Weser, où il prit Hœxter et Paderborn. De là, il tourna du côté de la Hesse pour se réunir à Turenne, et se fit joindre dans son camp de Wetzlar par le corps léger de Kœnigsmarck; mais Turenne, retenu par les ordres de Mazarin qui n'étoit pas fâché de voir mettre des bornes à la prospérité et à l'orgueil toujours croissans de la Suède, s'excusa sur la nécessité pressante de défendre les frontières de la France, du côté des Pays-Bas, attendu que les Hollandais n'avoient pas opéré, cette année, la diversion promise. Cependant, Wrangel, insistant plus vive-

1646

Wrangel
prend le com-
mandement
de l'armée
suédoise

1648

ment que jamais pour obtenir la coopération des Français, et un plus long refus de leur part pouvant éveiller les soupçons des Suédois, et les porter peut-être à faire une paix séparée avec l'Autriche, Turenne reçut enfin l'ordre si désiré de renforcer l'armée suédoise.

Jonction des
Suédois et des
Français.

La jonction s'opéra auprès de Giessen. Alors, on se sentit en état de faire tête à l'ennemi. Celui-ci avoit poursuivi les Suédois jusque dans la Hesse, où il espéroit leur couper les vivres et empêcher leur jonction avec Turenne. Rien ne lui réussit : les Impériaux se virent eux-mêmes coupés dans leur communication avec le Mein. Ils perdirent tous leurs magasins, et éprouvèrent bientôt après, les horreurs de la famine. Wrangel profita de leur foiblesse pour exécuter un plan qui devoit donner à la guerre une face toute nouvelle. Il avoit adopté la maxime de son prédécesseur, qui consistoit à porter la guerre dans les pays autrichiens; mais, effrayé du peu de succès qu'avoit obtenu Turenne, il espéroit arriver plus promptement et plus sûrement au même but en prenant une autre route. Il se détermina donc à suivre le cours du Danube, et à pénétrer par la Bavière jusqu'aux frontières de l'Autriche. Gustave-Adolphe avoit autrefois conçu le même projet; mais les forces de Wallenstein et les dangers de la Saxe qui l'arrêtèrent tout à coup au milieu de ses triom-

phes, ne lui permirent pas de l'exécuter. Le duc Bernard avoit marché sur ses traces; et, plus heureux que Gustave, il déployoit déjà ses drapeaux victorieux entre l'Inn et l'Iser, lorsque le nombre et la proximité des armées ennemies arrêterent aussi ce général dans sa course, et le forcèrent à la retraite. Wrangel reprit ce plan dans l'exécution duquel venoient d'échouer ces deux illustres généraux, et il se flatta d'un succès d'autant plus prompt, que les troupes bavaro-impériales se trouvoient loin derrière lui sur le Lahn, et ne pouvoient arriver en Bavière qu'après une longue marche, à travers la Franconie et le haut Palatinat. Il se porte donc en toute hâte vers le Danube, bat un corps bavarois près de Donawerth, et passe ce fleuve ainsi que le Lech sans éprouver la moindre résistance; mais, le siège qu'il met inutilement devant Augsbourg, donne aux Impériaux le temps d'arriver, de faire lever ce siège, et de le repousser lui-même jusqu'à Lauingen. Cependant, ceux-ci ayant tourné de nouveau vers la Souabe pour éloigner le théâtre de la guerre des frontières de la Bavière, il passe le Lech qu'on venoit d'abandonner, et défend cette rivière contre les Impériaux. Alors les Suédois et les Français inondent la Bavière, et la soldatesque se dédommage par d'horribles violences, par le pillage et les concussions, de

1646 tous les périls qu'elle a courus. L'arrivée des troupes bavaro-impériales, qui exécutent enfin le passage du Lech près de Thierhaupten, ne fait qu'augmenter la misère de cet infortuné pays, qui devient également la proie des amis et des ennemis.

1647 Enfin, pour la première fois, dans le cours de cette guerre, on vit s'ébranler la fermeté de Maximilien, lui qui, pendant vingt-huit ans, avoit supporté sans s'émouvoir les plus grandes épreuves. Ferdinand II, son compagnon d'étude, l'ami de sa jeunesse, n'étoit plus. La mort de cet ami, de ce bienfaiteur, avoit rompu le plus fort lien qui le retint attaché aux intérêts de l'Autriche. L'habitude, l'inclination, la reconnoissance, l'unissoient au père; le fils étoit étranger à son cœur. La raison d'Etat seule pouvoit le maintenir encore dans l'alliance de ce prince.

La ruse française sut tirer parti de cet intérêt, détacher l'électeur de son alliance avec l'empereur, et le déterminer à poser les armes. Ce n'étoit pas sans de graves motifs que Mazarin avoit fait taire la jalousie secrète que lui inspiroient les progrès de la Suède, et qu'il avoit permis aux troupes françaises de suivre les Suédois en Bavière. Ce malheureux pays devoit éprouver toutes les horreurs de la guerre, afin que la nécessité et le désespoir domptassent

enfin la fermeté de Maximilien , et enlevassent à l'empereur le premier et le dernier de ses alliés. Le Brandebourg avoit pris , sous son grand-électeur , le parti de la neutralité ; les circonstances y avoient forcé la Saxe. La guerre que l'Espagne faisoit à la France ne permettoit pas à la première de ces deux puissances de prendre part à celle d'Allemagne. La paix conclue entre la Suède et le Danemarck avoit retiré celui-ci du théâtre de la guerre. Un long armistice tenoit la Pologne encore désarmée. Si l'on parvenoit à arracher l'électeur de Bavière à l'alliance de l'Autriche , l'empereur n'avoit plus un seul défenseur dans toute l'Allemagne , et il se trouvoit alors livré sans appui à la discrétion des deux couronnes.

Ferdinand III reconnut la grandeur du péril qui le menaçoit , et ne négligea rien pour le détourner. Mais , malheureusement on avoit persuadé à l'électeur de Bavière que les Espagnols seuls s'opposaient à la paix , que leur influence seule déterminoit l'empereur à se déclarer contre la suspension d'armes. Or , Maximilien haïssoit les Espagnols : il ne leur avoit jamais pardonné de s'être opposés dans le temps à ses projets sur l'électorat Palatin ; et c'étoit pour cette puissance odieuse qu'il voyoit aujourd'hui son peuple sacrifié , son pays ravagé , et qu'il se voyoit lui-même à deux

1647

doigts de sa perte, tandis qu'une suspension d'armes laisseroit respirer ce malheureux peuple, et hâteroit l'époque si désirée d'une paix générale. Toute objection disparut donc aux yeux de l'électeur; et, convaincu de l'indispensable nécessité d'un armistice, il crut s'être acquitté de ses devoirs envers l'empereur en le faisant participer aux bienfaits de cette opération.

Les députés des trois couronnes et de la Bavière s'assemblèrent à Ulm pour en arrêter les conditions. Mais, aux instructions des ambassadeurs autrichiens, on reconnut bientôt que l'empereur, en députant au congrès, n'avoit eu d'autre but que d'en retarder la marche. Il s'agissoit de faire accepter l'armistice aux Suédois, qui, pleins de confiance depuis leurs derniers succès, avoient plus à espérer qu'à craindre de la continuation de la guerre. Ils étoient vainqueurs, et cependant l'empereur vouloit leur dicter la loi. Aussi, peu s'en fallut que dans le premier moment leurs ambassadeurs ne quittassent le congrès; et les Français furent obligés de recourir aux menaces pour les y retenir.

Après avoir donné inutilement des preuves de sa bonne volonté pour l'empereur, Maximilien crut devoir songer à ses propres intérêts.

Armistice
conclu entre

Quelque dures que fussent les conditions de

l'armistice qu'on lui proposoit, il n'hésita pas à les accepter. Ce prince permit aux Suédois d'étendre leurs cantonnemens en Souabe et en Franconie, et borna les siens à la Bavière et au Palatinat. Il céda aux alliés les conquêtes qu'il avoit faites en Souabe, et les alliés, de leur côté, lui abandonnèrent tout ce qu'ils occupoient en Bavière. Cologne et Hesse-Cassel furent aussi compris dans l'armistice. Après la conclusion de ce traité, qui eut lieu le 14 mars 1647, les Français et les Suédois abandonnèrent la Bavière, et choisirent des cantonnemens différens pour ne pas se gêner entre eux. Les premiers s'établirent dans le duché de Wirtemberg, les seconds en haute Saxe, dans les environs du lac de Constance. A l'extrémité septentrionale de ce lac et à la pointe méridionale de la Souabe, se trouvoit la ville autrichienne de Bregentz, qui, défendue par un défilé étroit et escarpé, sembloit défier toute attaque. Les habitans de la contrée avoient apporté leurs biens dans cette forteresse, et s'y étoient réfugiés eux-mêmes. Le riche butin que promettoient les immenses provisions rassemblées dans cette place, l'avantage de posséder une communication avec le Tyrol, l'Italie et la Suisse, engagèrent le général suédois à tenter une attaque sur ce défilé, regardé jusque-là comme inexpugnable, et même sur la ville. Tout lui réussit,

1647

les alliés et
l'électeur de
Bavière.

1637

malgré la résistance de seize mille paysans, qui voulurent défendre le passage. Sur ces entre-faites, Turenne s'étoit porté, ainsi qu'on en étoit convenu, vers le duché de Wirtemberg, d'où il contraignit, par la force des armes, le landgrave de Darmstadt et l'électeur de Mayence, à prendre le parti de la neutralité, à l'exemple de la Bavière.

Enfin, la politique française sembloit avoir atteint son but. L'empereur, privé du secours de la ligue ainsi que de celui de ses alliés protestans, se voyoit livré sans défense aux armes des deux couronnes, et on alloit lui dicter la paix, l'épée à la main. Une armée de douze mille hommes au plus étoit l'unique ressource qui lui restât, des forces nombreuses qu'il avoit autrefois déployées; et la guerre lui ayant enlevé

Mélander
comm. de
les armées de
l'empereur.

ses meilleurs généraux, il fut obligé de confier le commandement de cette foible armée à un calviniste, le transfuge hessois Mélander. Mais, comme cette guerre offrit, à différentes reprises, les changemens de fortune les plus extraordinaires; comme les événemens les plus imprévus rompirent plus d'une fois tous les calculs de la politique, les suites trompèrent encore ici l'attente générale; et, après une crise légère, la puissance autrichienne se releva de nouveau pour reprendre une supériorité menaçante. La jalousie que la France nourrissoit

contre la Suède (1) ne lui laissoit pas voir avec 1647
indifférence la ruine entière de l'empereur, ni la puissance suédoise, parvenir en Allemagne à un degré d'élévation qui pouvoit enfin devenir fatal à la France elle-même. Aussi, le ministre français, loin de profiter de la situation critique où se trouvoit l'empereur, détacha l'armée de Turenne de celle de Wrangel, et l'envoya sur les frontières des Pays-Bas. Cependant Wrangel se porta de Souabe en Franconie, prit Schweinfurt, incorpora dans son armée la garnison impériale de cette place, pénétra seul en Bohême, et mit le siège devant Egra, la clef de ce royaume. L'empereur, pour venir au secours de cette place, fit marcher la seule armée qui lui restât, et y parut en personne ; mais, un long détour que l'on fut obligé de prendre, afin d'épargner les terres du président de la guerre Schlick, retarda la marche des troupes, et Egra se trouva pris lorsqu'on arriva. Alors les deux armées s'approchèrent l'une de l'autre, et elles se virent plus d'une fois au moment d'engager la bataille, parce que la disette se faisoit également sentir des deux côtés, que les Impériaux étoient supérieurs en nombre, et que les deux

(1) Il faut chercher dans la politique les véritables motifs de la conduite de la France. *Voyez l'Histoire du Traité de Westphalie*, volume suivant. (N. d. T.)

1647

camps n'étoient séparés, la plupart du temps, que par les ouvrages élevés entre eux. Mais les Impériaux se contentèrent d'observer l'ennemi, de le harceler par des attaques réitérées, ou de l'épuiser par la famine et la fatigue des marches, jusqu'à ce qu'enfin les négociations ouvertes avec Maximilien atteignirent le but désiré.

La neutralité de la Bavière porta un coup terrible à la cour impériale, qui, après avoir inutilement tenté de le prévenir, résolut d'en tirer tout le parti possible. Plusieurs officiers de l'armée bavaroise étoient indignés de cette conduite de leur maître, parce qu'elle les plongeait tout à coup dans l'inaction, et enchaînait leur penchant vers la licence. Le brave Jean de Werth lui-même se trouvoit à la tête des mécontents; et, encouragé par Ferdinand, il forma le projet de corrompre toute l'armée de Maximilien, et de passer avec elle dans le parti de l'empereur. Ferdinand ne rougit pas de favoriser secrètement cette trame ourdie contre le plus fidèle allié de son père. Heureusement, Maximilien découvrit le complot, et des mesures aussi sages que promptes en prévinrent l'exécution.

Une conduite aussi indigne de la part de l'empereur autorisoit l'électeur à des représailles; mais, Maximilien étoit trop homme d'Etat et trop sage pour écouter la passion, lorsque la

prudence seule devoit se faire entendre. Il n'avoit pas retiré de la suspension d'armes tous les avantages qu'il s'en étoit promis. Loin de hâter la paix générale, cet armistice avoit donné une tournure défavorable aux négociations de Munster et d'Osnabruck, et les alliés n'en étoient devenus que plus exigeans. Les Français et les Suédois s'étoient, à la vérité, éloignés de la Bavière; mais la perte des cantonnemens que Maximilien avoit eus en Souabe l'obligeoit à épuiser lui-même son propre pays, ou à licencier ses troupes, et à poser les armes dans un temps où le droit du plus fort décidoit seul de tout. Ne voulant pas se prononcer pour aucun de ces partis qui étoient tous les deux également mauvais, il s'arrêta à un troisième qui paroissoit au moins incertain. Maximilien rompit l'armistice, et reparut en campagne.

Sa résolution, les prompts secours qu'il envoya à l'empereur, changèrent bientôt le sort des armes, et Wrangel fut obligé d'abandonner précipitamment la Bohême. Ce général se porta aussitôt vers la Thuringe, la Westphalie et Lunebourg, afin de se joindre à Turenne. Il fut suivi jusqu'au Weser par les troupes bavaro-impériales, que commandoit Mélander et Grons-feld. Sa perte étoit inévitable, si l'ennemi l'atteignoit avant qu'il eût effectué sa jonction avec Turenne; mais la même cause qui venoit de

L'électeur
de Bavière
rompt l'ar-
mistice, et
reparaît en
campagne.

1647

sauver l'empereur sauva aussi les Suédois. Au milieu de la fureur des combats, c'étoient les calculs de la froide politique qui dirigeoient la marche de la guerre, et la vigilance des cours augmentoit à mesure qu'on approchoit de la paix. Il n'étoit donc pas de l'intérêt de l'électeur de Bavière de permettre que la balance politique de l'Europe penchât d'une manière décisive du côté de l'Autriche, et que, par là, la paix se trouvât tout à coup retardée. Dans ce moment, où tous les traités relatifs à la paix générale paroissent toucher à leur fin, chaque événement devenoit de la plus haute importance, et la rupture de l'équilibre entre les puissances contractantes faisoit disparaître en un instant l'ouvrage de plusieurs années, le fruit précieux des négociations les plus difficiles, et ajournoit indéfiniment le repos de l'Europe. La France savoit contenir, dans des bornes salutaires, l'ambition de la Suède; elle ne lui accordoit de secours qu'en proportion de ses avantages ou de ses pertes. Maximilien crut devoir adopter cette politique à l'égard de l'empereur; il se prescrivit en secret le même plan de conduite, et secourut son allié de manière à rester toujours comme l'arbitre de sa propre élévation. C'est ainsi qu'au moment où l'on croit voir l'empereur parvenir de nouveau au plus haut degré de puissance, Maximilien cesse tout à

Il adopte, à l'égard de l'empereur, la politique de la France envers la Suède.

coup de poursuivre l'armée suédoise. Un autre motif, d'ailleurs, le déterminoit à suivre ce plan : il craignoit les représailles de la France, qui l'avoit déjà menacé d'envoyer contre lui toutes les forces que commandoit Turenne, s'il faisoit passer le Weser à ses troupes. •

Abandonné ainsi par les Bavares, Mélander ne put poursuivre l'armée de Wrangel; il se dirigea alors, par Jena et Erfurt, vers la Hesse, et parut en ennemi dans ce même pays dont il avoit été autrefois le défenseur. Si c'étoit, en effet, le désir de se venger de son ancienne souveraine qui le déterminoit à choisir la Hesse pour le théâtre de ses ravages, il assouvit cette passion d'une manière terrible. Fléau de son pays, il l'ensanglanta de toutes parts; mais il ne tarda pas à se repentir d'avoir écouté le ressentiment plutôt que la prudence dans le choix de ses quartiers d'hiver. Son armée se vit aux prises avec les plus grands besoins dans la Hesse appauvrie et malheureuse, tandis que Wrangel rafraîchissoit la sienne dans le pays de Lunebourg, et remontoit ses régimens. Beaucoup trop foible pour défendre ses mauvais quartiers d'hiver lorsque le général suédois ouvrit la campagne de 1648, et marcha vers la Hesse, il fut contraint de faire une retraite honteuse, et de chercher son salut sur les bords du Danube.

La France avoit encore une fois trompé

1648

La cavalerie
weimarienne
passa au ser-
vice de la
Suède.

l'attente des Suédois, et l'armée de Turenne, malgré les demandes réitérées de Wrangel, étoit restée sur le Rhin. A la vérité, le général suédois se vengea en quelque sorte, en attirant à lui la cavalerie de Weimar, qui renonça au service de la France; mais aussi elle fournit par là un nouvel aliment à la guerre de cette couronne. Enfin, Turenne obtint la permission de se joindre aux Suédois, et les deux armées réunies ouvrirent la dernière campagne de cette guerre. Elles chassèrent Mélander jusqu'au Danube, jetèrent des vivres dans Egra, qu'assiégeoient les Impériaux, et battirent l'armée bavaro-impériale près de Susmarshausen, de l'autre côté du Danube. Mélander reçut une blessure mortelle dans l'action, et le général bavarois Gronsfeld prit position, avec le reste de l'armée, sur la rive droite du Lech, pour garantir la Bavière de toute invasion ennemie.

Mais Gronsfeld ne fut pas plus heureux que Tilly, qui occupoit la même position, lorsqu'il sacrifia ses jours pour le salut de la Bavière.

Passage du
Lech par Tu-
renne et
Wrangel.

Wrangel et Turenne choisirent, pour leur passage, la même place que Gustave-Adolphe avoit déjà illustrée par sa victoire, et ils l'exécutèrent à l'aide des mêmes avantages qui avoient favorisé le roi de Suède. Alors la Bavière se vit inondée de nouveau, et les plus barbares traitemens annoncèrent de toutes parts à ses infor-

tunés habitans la rupture de l'armistice. Maximilien se sauva à Salzbourg, tandis que les Suédois passaient l'Iser, et pénétraient jusqu'à l'Inn. Une pluie continuelle qui, en peu de jours, fit un torrent de cette rivière peu considérable, sauva encore une fois l'Autriche. Dix fois l'ennemi tenta de jeter un pont sur l'Inn, et dix fois le torrent détruisit son ouvrage. Jamais, dans tout le cours de cette guerre, l'effroi des catholiques n'avoit été aussi grand. L'ennemi occupoit le centre de la Bavière, et on n'avoit aucun général à opposer à un Turenne, à un Wrangel, à un Koenigsmarck. Enfin, le brave Piccolomini arriva des Pays-Bas pour commander les foibles restes de l'armée impériale. Cependant les alliés, en ravageant la Bavière, s'étoient ôté eux-mêmes la possibilité d'y rester plus long-temps : la disette les força donc à se retirer vers le haut Palatinat, et la nouvelle de la paix vint mettre fin à leurs opérations.

Koenigsmarck s'étoit porté, avec son corps de troupes légères, vers la Bohême, où Ernest-Odowalski, capitaine de cavalerie licencié, mutilé de blessures, et congédié sans récompense par l'empereur, lui proposa un plan pour surprendre le petit côté de Prague : Koenigsmarck l'exécuta de la manière la plus heureuse, et acquit la gloire d'avoir terminé, par cette

Prise de la
petite Prague
par Koenigs-
marck, et fin
de la guerre
de Trente-
Ans.

1648

brillante action, la guerre de Trente-Ans (1). Ce succès décisif, qui triompha enfin de l'irrésolution de l'empereur, ne coûta qu'un seul homme aux Suédois. Cependant la vieille Prague, séparée du reste de la ville par la Moldau, résista encore au comte palatin Charles-Gustave, qui avoit essayé de s'en rendre maître. Ce prince, successeur de Christine, étoit arrivé de Suède avec des troupes fraîches, et avoit rassemblé, pour son entreprise, toutes les forces suédoises de Bohême et de Silésie.

Enfin, les approches de l'hiver forcèrent les assiégeans à reprendre leurs cantonnemens, et ce fut là qu'ils apprirent que la paix avoit été conclue à Munster et à Osnabruck le 24 octobre 1648.

Ce seroit ici le lieu de faire connoître la célèbre paix de Westphalie, cette paix sacrée qui

(1) Schiller, selon sa coutume[•], ne s'occupe que des événemens de l'Allemagne, et regarde cette affaire, qui eut lieu le 26 juillet, comme la dernière de la guerre de Trente-Ans; cependant la victoire de Lens, remportée par le prince de Condé, le 20 août suivant, est regardée, avec plus de raison, comme la dernière de cette guerre. (*Voy. Bougeant, et Hénaut, Abrégé chron.*) La paix de Westphalie ne termina pas sans doute la guerre contre l'Espagne, et on combattoit les Espagnols à Lens; mais la guerre avec l'Espagne étoit tellement liée avec celle d'Allemagne, que les succès et les revers de l'une influoient nécessairement sur les opérations de l'autre, et particulièrement sur les résolutions des souverains. (*N. d. T.*)

devoit reposer sur d'inébranlables fondemens ; il conviendrait , par conséquent , de retracer les innombrables difficultés qu'on eut à vaincre pour la conclure , les divers intérêts qu'elle dut concilier. Quel étonnant concours de circonstances dut amener à son terme ce chef-d'œuvre de la sagesse humaine ! Les obstacles qui s'opposèrent à son ouverture , les efforts multipliés qu'il fallut faire pour continuer les négociations au milieu des alternatives des succès et des revers qu'éprouvèrent les deux partis ; les difficultés non moins grandes qui accompagnèrent l'exécution de ce traité ; enfin , les effets qui résultèrent pour l'Europe entière de cette guerre de trente ans : tel seroit , en ce moment , le sujet à traiter , la carrière à parcourir ; mais je laisse à d'autres le soin de remplir cette tâche brillante et difficile ; et je ne doute pas qu'un aperçu général de ce traité , digne , par toute son importance , de la longue guerre qu'il termina , ne présente le plus haut intérêt.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME ET DU PREMIER
VOLUME.

TABLE DES SOMMAIRES.

Premier sommaire.	Page 2
Second sommaire.	142
Troisième sommaire.	314
Quatrième sommaire.	488
Cinquième sommaire.	576

N. B. La Table générale des matières est à la fin du second volume.

BIBLIOTECA

DE

MONTSERRAT

Armario

XI^D

Estante

82

Número

185

Errata. — Page 6, ligne 17, n'eût porté atteinte, *lisez* n'eût pas porté atteinte.

Page 116, ligne 2, Transylvanie, *lisez* Hongrie.

Page 284, ligne 14, resteroient armés, *lisez* restoient armés.

Page 320, ligne 5, en enrichissant de leurs dépouilles, *lisez* en s'enrichissant de leurs dépouilles.

Page 548, ligne 25, les démarches de la cour, *lisez* les mesures de la cour.